BnF Gallica

Voyages au Maroc (1901-1907)... / A. Brives

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Brives, Abel (1868-1928). Auteur du texte. Voyages au Maroc (1901-1907)... / A. Brives. 1909.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

J.LEVASSEUR FEC.

A. BRIVES

Couvrir la Couverture

VOYAGES

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

AU MAROC

1901-1907

OUVRAGE HONORÉ D'UNE SUBVENTION DE M. JONNART,
GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

ALGER
TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN
IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR
2, Place de la Régence, 2

1909

PRÉFECTURE DE
DÉPOT LÉGAL

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RF
IMPRIMÉS

VOYAGES AU MAROC

(1901-1907)

16944

4° O³ j
231

NUM_m_2011

A. BRIVES

VOYAGES AU MAROC

(1901-1907)

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RF
IMPRIMÉS.

AVEC 274 PHOTOGRAPHIES (dont 3 hors texte)

4 Planches de Coupes

Un grand Panorama hors texte

Une Carte des itinéraires au 1/1.500.000e

3 Cartes géologiques en couleurs

Une Esquisse tectonique

OUVRAGE HONORÉ D'UNE SUBVENTION DE **M. JONNART,**

GOUVERNEUR GÉNÉRAL DE L'ALGÉRIE

ALGER

TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN

IMPRIMEUR-LIBRAIRE-ÉDITEUR

2, Place de la Régence, 2

1909

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. ARCHIVES

À MON MAITRE,

M. E. FICHEUR,

DIRECTEUR DE L'ÉCOLE DES SCIENCES D'ALGER,

À MON AMI,

LE COMMANDANT LARRAS,

Je dédie cet ouvrage comme un faible témoignage de ma profonde reconnaissance.

A. B.

AVANT-PROPOS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS.

En octobre 1901 j'avais la bonne fortune de rencontrer à Alger, mon ami le capitaine Larras, alors détaché à la mission militaire française au Maroc. Il m'offrit à brûle-pourpoint de l'accompagner dans une tournée qu'il comptait faire à travers les grandes plaines subatlantiques, avant de rejoindre son poste auprès du sultan Abd-el-Aziz. J'acceptais sans trop savoir à quoi je m'engageais et quelques jours après, grâce à la bienveillante intervention de M. Boulogne, directeur des travaux publics au Gouvernement général, j'obtenais une mission d'études géologiques que voulait bien me confier M. Revoil, alors gouverneur général de l'Algérie.

Ce premier voyage ne dura que quelques mois, mais pendant le court séjour que je fis dans le bled marocain, le charme tout particulier qui se dégage de ce pays avait agi sur moi et de nouveaux voyages en furent la conséquence.

L'impression que je ressentis fut si forte que je voulus la faire partager ; ma femme devint alors la compagne fidèle et courageuse de mes nouvelles entreprises.

Toujours vêtus à l'européenne et sans autres armes que mon marteau de géologue, nous pûmes pénétrer dans les régions encore mal connues de l'Atlas, dans celles réputées impénétrables des Ida ou tanan et des Ida ou mahmoud, nous pûmes même traverser le Sous, ce jardin de l'Islam, encore aujourd'hui inaccessible aux européens.

Notre réussite tient à deux causes : l'absence de tout déguisement et la présence de ma femme.

Le berbère de l'Atlas et du Sous est peut-être d'un abord farouche, mais il hait la dissimulation et le fait d'arriver dans ces régions sous notre costume et en proclamant bien haut notre qualité de « français et d'algérien » n'eut pour nous que d'heureuses conséquences. Un de nos guides les plus fidèles ne nous conta-t-il pas un jour, qu'il fut l'instigateur de l'arrestation de M. Zenagui, le compagnon du marquis de Segonzac, et cela parce qu'il soupçonnait ce musulman de n'être qu'un chrétien déguisé. Ainsi cet homme, qui déclarait vouloir se faire tuer pour

nous, européens, dépouillait dans la même région un musulman qu'il croyait chrétien. N'est-ce pas là la meilleure preuve que le déguisement est odieux à ces populations et qu'au lieu d'être un ennui, le costume européen est plutôt une sauvegarde.

La présence de ma femme eut une influence encore plus grande. La femme est respectée ; elle jouit dans l'Atlas d'un prestige incontesté, et souvent par elle nous pûmes obtenir bien des concessions que les hommes ne nous auraient jamais accordées.

Les femmes étaient d'abord attirées près de nous par la curiosité, car l'européenne est plutôt une rareté dans ces régions et ma femme est la seule qui ait osé y voyager. Parlant assez mal la langue, elle parvenait néanmoins à se faire comprendre et, bientôt, à la curiosité succéda un sentiment plus durable, l'amitié.

Dans certaines parties mêmes de l'Atlas, ma femme fut regardée comme un être surnaturel, elle fut même vénérée à l'égal d'une sainte ; et dans nombre de villages perchés au flanc des vallées abruptes, notre visite fut quelquefois attendue avec impatience. Les lettres, que nous recevons encore, de temps en temps, de ces régions, témoignent de la sincère amitié et de l'admiration de ces populations pour la femme hardie et courageuse qui n'a pas craint d'endurer les fatigues, ni de courir les dangers qu'accompagnent, malgré tout, ces voyages.

Aussi est-ce à cette population méconnue, à ces chleuh fidèles à la parole donnée, qu'ils soient les caïds magnifiques et puissants ou les modestes fellahs que j'adresse tout d'abord le témoignage de notre vive et sincère sympathie.

Dans mes voyages j'avais, pour me guider, les excellentes cartes du capitaine Larras, cartes dont j'ai pu vérifier maintes fois l'exactitude et qui constituent le plus beau travail cartographique exécuté au Maroc.

Je relevais, cependant, journellement mon itinéraire et j'avais, pour le faire, une excellente montre, un baromètre anéroïde et une boussole Peigné. Pour les parties situées en dehors des levés Larras, j'opérais surtout par recoupements, opérations que je pouvais faire en toute occasion, puisque je n'avais pas à me cacher des indigènes. Ceux-ci, en effet, trouvaient tout naturel qu'un européen se livra à des exercices qu'ils n'auraient pas tolérés chez un musulman. Je voyageais d'ailleurs à petites journées, prenant mon temps et ayant, par conséquent, tout loisir pour contrôler mes opérations, faire les observations géologiques utiles et ramasser les plantes pour notre herbier.

Au début, toutefois, je n'osais pas trop m'attarder à la recherche des fossiles, dans la crainte de m'attirer l'hostilité des indigènes, et lorsque j'avais la bonne fortune de trouver quelques exemplaires, je poursuivais ma route sans fouiller les gisements. Plus tard, je constatais que les Marocains n'étaient nullement surpris de

ces recherches ; au contraire, ils s'y employaient volontiers et bientôt j'eus en eux des auxiliaires précieux dont il fallait cependant se méfier. Pour les encourager, il m'arrivait, en effet, de leur distribuer quelques menus monnaies ; aussi, lorsque nous trouvions un gîte fossilifère abondant, faisaient-ils des réserves pour les jours où nous n'en rencontrions point. Je fus souvent surpris de les voir m'apporter des fossiles qui n'étaient nullement en rapport avec les terrains que nous traversions. A leur grand désappointement, je jetais leur trouvaille et, en guise de *fabour*, je leur faisais un discours sur l'utilité du fossile et j'essayais de leur en faire comprendre l'importance.

Le but que je m'étais proposé, était de dresser une carte géologique et non un simple itinéraire, aussi ai-je combiné mes différentes routes de façon à parcourir à peu près complètement les régions que j'avais en vue. Ce but n'a été atteint qu'après cinq voyages dont le dernier n'a pas duré moins de neuf mois, au moment ou les complications commençaient à surgir et où prétendait-on, la sécurité pour les français n'existait plus.

Devant ce mouvement qui prit naissance par l'assassinat de notre malheureux compatriote le Dr Mauchamp, toutes les colonies européennes, sauf la colonie allemande, crurent devoir quitter Marrakech ; ce fut un tort, car la haine du pacha Hadj Abd es Slam, une fois assouvie, les attaques contre les européens cessèrent. La preuve en est dans la tranquillité dont jouirent les allemands, et aussi notre compatriote, M. Firbac, dans le prompt retour de la colonie anglaise, et dans notre présence dans le bled où nous ne fûmes jamais si bien accueillis qu'à ce moment.

Il est vrai que le courage dont ma femme fit preuve à la suite de ces évènements, força l'admiration des indigènes, admiration qui se traduisit par de nombreux cadeaux en échange desquels, caïd, chikh et fellah sollicitaient notre amitié en même temps que la protection française.

Si les résultats acquis pendant ces voyages et si l'action que nous avons pu exercer sur les indigènes ont servi la cause de la France dans ce pays dont elle devrait diriger les destinées, nous ne regretterons ni nos fatigues ni nos angoisses.

En terminant, qu'il me soit permis d'adresser mes plus vifs remerciements à toutes les personnes qui m'ont aidé à accomplir ma tâche.

Je prie M. Revoil, ambassadeur de France à Madrid, de vouloir bien accepter l'expression de ma plus vive gratitude pour la mission qu'il a bien voulu me confier en 1901, alors qu'il était Gouverneur Général de l'Algérie.

En 1903, M. Jonnart me renouvelait cette mission et m'accordait une subvention. Pour cela et pour l'intérêt qu'il n'a cessé de me témoigner en diverses circonstances, je prie M. le Gouverneur Général d'agréer l'hommage de ma respectueuse gratitude.

J'adresse à M. Eugène Etienne, vice-président de la Chambre des Députés, le témoignage de ma sincère reconnaissance pour le précieux concours et la sympathie dont il a bien voulu m'honorer.

Je suis très reconnaissant à M. Regnault, ministre de France à Tanger, pour l'accueil empressé que j'ai toujours rencontré auprès de lui et pour les facilités qu'il m'a données au cours de mon dernier voyage.

J'ai trouvé auprès de tous les agents du corps consulaire : MM. Malpertuis, à Casablanca ; Leriche, à Rabat ; Gaillard, à Fès ; Marchand, à Larache ; Jeannier et Kouri, à Mogador ; Michaud-Bellaire, à Ksar ; Brudo, à Mazagan ; Si Omar ben Medjad, à Marrakech, et des officiers de la mission militaire : MM. le commandant Burkart, le capitaine Fournié, le médecin major Jaffary, le lieutenant Sedira l'accueil le plus charmant et le plus empressé ; à tous, j'adresse de tout cœur mes plus sincères remerciements.

Je suis grandement obligé à M. H. Douvillé, directeur de l'École des Mines, pour le bienveillant concours qu'il m'a prêté dans la détermination de mes fossiles du carboniférien. Je ne saurais oublier non plus l'accueil cordial et les encouragements que j'ai trouvés auprès du regretté Péron et l'aide qu'il m'a apporté dans la détermination de mes fossiles crétaciques. A sa mémoire, j'adresse un souvenir ému.

Je tiens aussi à remercier tout particulièrement M. H. Ferrand pour sa précieuse collaboration aux travaux cartographiques qui accompagnent cet ouvrage.

Enfin, je n'aurais garde d'oublier la *Société de Géographie d'Alger* pour la sympathie qu'elle n'a cessé de me témoigner et je prie son Président, M. Mesplé, d'agréer mes plus cordiaux remerciements.

A. B.

PREMIÈRE PARTIE

PREMIER VOYAGE

3 DÉCEMBRE 1901-25 FÉVRIER 1902

I. — **Casablanca, Marrakech, Mazaghan, Rabat.**

II. — **Rabat, Meknès, Fès.**

III. — **Rabat, Larache, Tanger.**

Fig. 1. Casablanca. — La porte de la Marine.

PREMIER VOYAGE

3 décembre 1901-25 février 1902

I. — Casablanca, Marrakech, Mazaghan, Rabat

Le mardi, 3 décembre 1901 nous débarquons à Casablanca, le Dar el Beïda des marocains, la place la plus commerçante de la côte occidentale. Nous sommes trois : le capitaine Larras, de la mission militaire française, vieux routier du bled marocain ; son ami, le capitaine Brémond, qui profite de deux mois de congé pour compléter au Maroc ses connaissances sur l'Afrique du Nord ; moi-même, simple civil et géologue par profession, qui me suis joint à eux dans l'espoir d'observer et de déterminer, chemin faisant, les terrains parcourus.

A peine à terre, nous nous occupons de former notre convoi. Le moment était mauvais. L'approche du sultan et de sa mehalla avait fait fuir toutes les bêtes de charge disponibles. C'est l'effet ordinaire des pérégrinations du souverain. Devant lui hommes et animaux fuient au plus vite et au plus loin ; des douars entiers se déplacent et leurs habitants émigrent avec ensemble, désireux de se soustraire aux rapines et aux exactions sans nombre qui sont le pain quotidien des troupes chérifiennes.

Mais aidés par M. Malpertuis, consul de France, qui nous prodigua ses bons offices, nous réussîmes en 48 heures à recruter les montures et les muletiers nécessaires. Le départ put ainsi s'effectuer le vendredi, 6.

Fig. 2. Casablanca. — Vue prise du Consulat de France.

6 Décembre. — Aujourd'hui courte étape ainsi qu'il convient pour un premier jour de route. Notre chemin longe une suite de dépressions marécageuses que séparent d'étroites crêtes calcaires. Pays désert, à peu près vide d'habitations et totalement dépourvu d'arbres. De loin en loin une tache blanche indique la maison d'un gros propriétaire et aussi une source, car l'une ne va pas sans l'autre. A Dar el Aouli, où nous nous arrêtons, nous sommes bien accueillis. L'hôte qui nous souhaite la bienvenue est plein de cordialité. Le capitaine Brémond avait cru devoir se contenter d'un baudet comme monture, mais cruellement convaincu de son insuffisance, il offre à notre hôte de prendre en location un de ses chevaux. Le marché se conclut sans peine : pour un prix modique, quelques pesetas par jour, payable au retour seulement, le capitaine se trouve l'usufruitier d'un cheval très passable. Pas d'autre garantie que sa parole et notre bonne mine. Est-il beaucoup de paysans en France qui nous eussent fait semblable confiance ?

7 Décembre. — On a décampé dès sept heures, le temps est beau ; s'il se maintient nous franchirons demain sans encombres l'Oum er Rbia. Notre route est au Sud à travers le territoire des Médiouna et des Oulad Harris. Même paysage qu'hier. De petites collines rocheuses à peine indiquées qui s'orientent du Nord-Est au Sud-Ouest alternant avec des dépressions déjà labourées dans lesquelles se

trouve localisée la fameuse terre noire, le tirs. Une végétation broussailleuse ou dominent le palmier nain et l'asphodèle couvrent les parties surélevées ; des moutons et des bœufs y pacagent. Mais ces terrains maigres constituent l'exception, l'aspect général est celui d'une grande plaine ondulée, monotone, bien cultivée et fertile.

Au voisinage du Souq Djemâa des Oulad Saïd deux crêtes rocheuses parallèles dirigées vers le N.-N.-E. forment deux lignes de gours curieusement disposées qui s'étendent vers le Sud pour se souder à un ressaut de terrains qui forme la berge d'un plateau plus élevé. C'est au pied de cette berge que nous allons camper. Le temps se gâte ; la pluie commence à tomber, fine et pénétrante. Comment passerons-nous l'Oum er Rbia ? Au Maroc, la plus grande difficulté que puisse rencontrer les voyageurs est celle qui résulte du passage des rivières toujours dépourvues de pont. A la saison pluvieuse il faut parfois attendre plusieurs jours avant que la rivière redevienne guéable.

8 Décembre. — La pluie a durée toute la nuit mais s'arrête au moment du départ. Le temps reste couvert et menaçant. Notre route est toujours au Sud et bientôt nous escaladons la berge du plateau, de 220 mètres nous passons à 300. Les pentes schisteuses sont couronnées de calcaires blancs et par place des gours rocheux font saillie au milieu de cette immensité nue et sans végétation arborescente.

Les terres labourées occupent de grandes surfaces et le tirs se rencontre dans les dépressions. A la Zaouia Si Smani nous coupons l'Oued Ameur, affluent peu important de l'Oum er Rbia, qui coule dans des schistes violacés et rouges.

Le temps s'est remis au beau. Les indigènes que nous interrogeons affirment que le fleuve est guéable et qu'en nous pressant un peu nous pourrons passer aujourd'hui. Quelques heures après nous arrivons au bord d'un escarpement d'où la vue s'étend sur la Kasba bou Laouane et les méandres de l'Oum er Rbia.

Le gué est praticable en effet, mais seulement pour des bêtes non chargées. Il faut donc décharger nos bagages qui seront transportés sur la rive opposée au moyen d'une mahadia. On appelle ainsi un radeau constitué par des peaux de chèvre gonflées d'air et réunies par un cadre en bois. La mahadia est ensuite abandonnée au courant ; un indigène muni d'une rame rudimentaire dirige la frêle machine, qui aborde assez loin en aval tantôt en un point, tantôt en un autre.

Il fallut deux heures pour opérer le transbordement de nos bagages et de nos personnes. La nuit était proche et nous dûmes aller camper dans un douar de cheurfa peu éloigné de là. A l'Oum er Rbia s'arrête le Chaouïa et commence le Doukkala.

Le Douar dans lequel nous campons est bien misérable. Les habitants ne sont

pas cultivateurs, ils vivent du produit qu'ils retirent en aidant au passage du fleuve. L'un d'eux, déjà âgé, nous raconte son voyage en Algérie et il se rappelle le temps heureux ou il pouvait garder en toute sécurité l'argent de son travail. Il

Fig. 3. Bou Laouan. — Types du Chaouia.
(cliché brémond)

nous disait aussi ce qui l'avait le plus impressionné : les routes, les chemins de fer et surtout les charrues à vapeur qui, disait-il, font voler le palmier.

9 Décembre. — Nous nous dirigeons vers le Sud-Ouest à travers la région pauvre et peu cultivée des Aounat ; quelques pieds de vigne, l'asphodèle, le palmier nain sont les seuls végétaux de cette zone caillouteuse et encroûtée. La croûte calcaire est ici très abondante et nous la traversons pendant près de deux heures. Dans les interstices des pierres une jolie petite crucifére violette *(malcomia littorea)* témoigne encore que la vie est possible dans un tel sol. Par place celui-ci devient schisteux et quelques rdirs s'installent à leur surface.

Nous traversons l'oued Fareur sans nous en apercevoir. Aucune trace d'eau, seulement un lit caillouteux. Au delà, la vigne se développe ; elle constitue des champs assez grands, mais elle est toujours mal soignée quoique taillée à taille

courte. Nous passons à proximité du Souq el Had et nous allons camper dans un douar des Oulad Jari.

Fig. 4. Oulad Jari. — Types du Doukkala.

10 Décembre. — Nous décampons à 7 heures, le temps est magnifique. De notre chemin se voit la Kasba du Caïd Salem, énorme construction massive et sans style tandis que près de là, une vieille Kasba démolie montre ses murailles et ses tours crénélées qui rappellent les châteaux-forts du moyen âge.

Nous nous engageons alors dans une région accidentée qu'on nous dit être le

Fig. 5. Douar près du Souq Tnin bou Chan.

Djebel Lakhdar. Une gorge pittoresque, bordée de magnifiques vergers, occupe toute la partie basse de l'oued Islan. Mais à mesure que nous nous élevons, les terres alluvionnaires disparaissent et un sol schisteux et nu les remplace. La végétation disparaît aussi et quelques Tisra (sumac) persistent seuls sur ce sol aride. Une heure et demi de montée nous amènent au col (465^{m}). La descente sur le versant Sud s'effectue dans les mêmes schistes, au milieu de la même nudité et sous un soleil de plomb.

Un puits et quelques palmiers marquent la place du Souq Tnin. Aucun douar n'est visible et nous sommes inquiets sur notre gîte d'étape.

Quelques troupeaux gravissent la colline à notre droite. Nous faisons comme eux et avec eux nous arrivons dans un douar misérable composé de quelques huttes en branchages entourées d'une zeriba.

Au Sud, devant nous, s'étend une immensité nue et triste ; c'est le plateau des Rehamna. A nos pieds, une dépression sèche, marquée d'un peu de verdure ; c'est l'oued Bou Chan.

A l'horizon, une ligne bleue s'estompe dans la brume ; ce sont les Djebilat.

11 Décembre. — La brume, qui hier au soir, avait envahi la région, persiste ce matin, très épaisse. Impossible de rien voir. Il nous faut attendre jusqu'à neuf heures. Le soleil apparaît d'abord pâle comme à travers un voile. Mais bientôt le brouillard disparaît et une chaleur torride se fait sentir. Nous longeons l'oued Bou Chan. Chemin monotone et triste. Des schistes succèdent à des schistes et toujours aucune végétation et pas trace d'eau. Tout à coup le paysage change. Aux arêtes schisteuses, aiguës, succèdent des collines arrondies, le sol devient sablonneux, une source alimente un petit ruisseau, un douar domine la colline. Nous sommes à Frafra et ce changement est dû à la présence du granit, qui pointe sous les schistes. Des terres labourées s'étendent assez loin autour du douar, mais elles sont bien vite traversées et de nouveau nous foulons un sol dur et désagréable. Nous avons abandonné la colline pour le plateau et nous y trouvons une accumulation considérable de cailloux quartzeux pointus ou à peine roulés qui gênent la marche. Quelques jujubiers sauvages jalonnent le chemin puis, de nouveau, c'est la steppe désertique jusqu'à Ben Guerir, où nous allons camper.

12 Décembre. — Les cinq kouba de Ben Guerir, quelques huttes autour de la nzala mettent un peu de vie au milieu de ce désert. Les gens paraissent hargneux. Nous sommes traités de juifs et quelque peu insultés. L'étape devant être longue, nous partons de bonne heure.

La route n'est pas gaie et la marche est rendue difficile et dangereuse par des filons de quartz qui font saillie et contre lesquels les bêtes viennent buter. Mais à

mesure que nous approchons de la Bahira, le sol devient plus calcaire et la croûte apparaît, supportant un bois de gros jujubiers sauvages. Au delà, c'est le marais, la petite mer, qui occupe une surface de plus de 50 kilomètres carrés. L'eau y atteint 20 à 25 centimètres et le fond est tapissé de plantes tandis que, sur les bords, la terre noire est envahie par le guettaf (*atriplex halimus*).

Notre route oblique alors dans l'Est pour gagner Quelaa. La pluie commence à tomber. Le sol argileux n'est pas favorable à la marche et, ce n'est qu'après bien

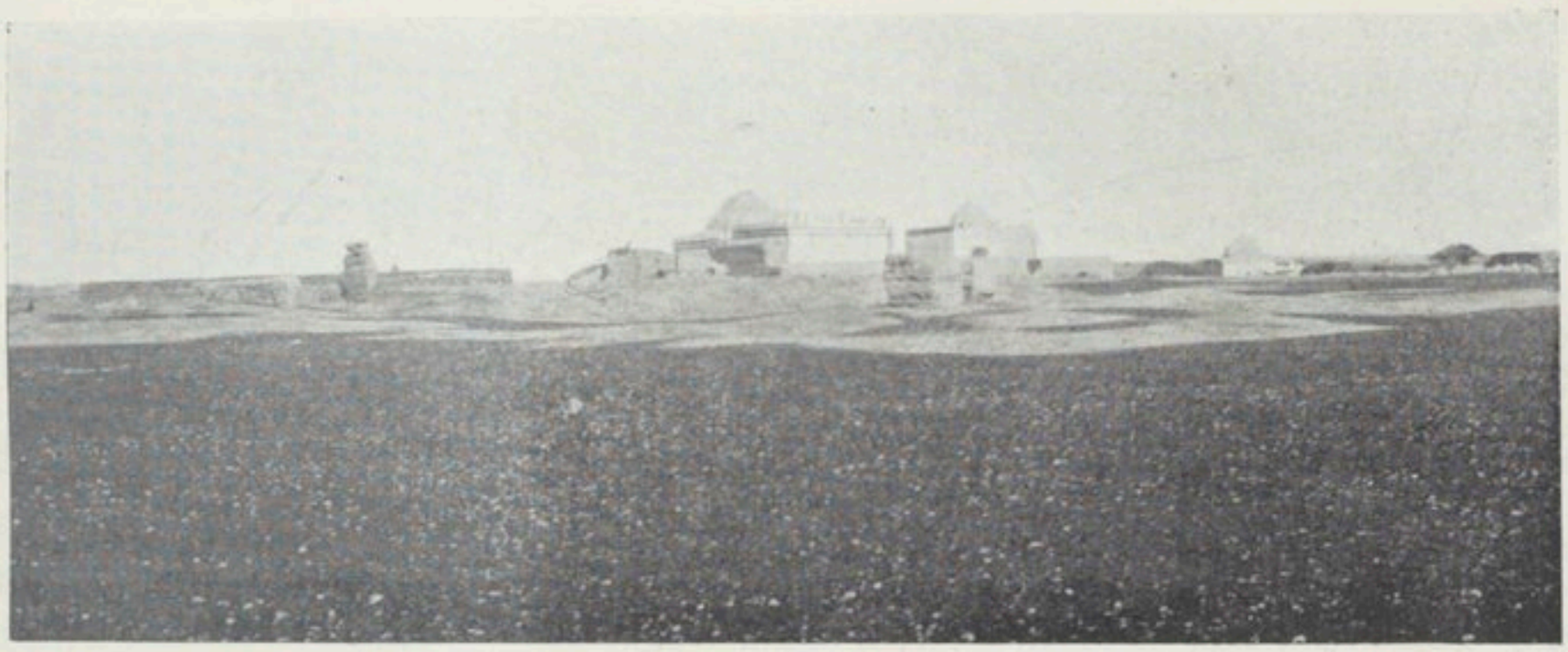


Fig. 6. Ben Guerir.

des inquiétudes que nous arrivons à Quelaa, où nous avons la surprise de ne pas trouver notre convoi. Le caïd nous fait souhaiter la bienvenue, il nous offre une chambre dans sa kasba mais nous préférons attendre dans la cour, sous la pluie, l'arrivée de nos gens, tout en devisant sur la malpropreté des villes marocaines. Notre convoi arrive enfin et nous pouvons nous installer. La mouna du caïd nous dédommagera de la longue course d'aujourd'hui.

13 Décembre. — Quelaa est une petite ville de 2 à 3,000 habitants, entourée d'une enceinte fortifiée et qui, comme toutes les villes du Maroc, est d'une malpropreté repoussante. Autour sont des jardins d'oliviers bien irrigués. L'eau est amenée de la Teçaout par un canal principal, d'où partent de nombreuses seguias.

Le temps s'est remis au beau et, malgré la fatigue de la veille, nous nous mettons en route. Le but que poursuit le capitaine Larras est d'atteindre le

confluent des deux Teçaout, dont il désire déterminer la position géographique exacte.

Au sortir des jardins nous nous engageons dans un défilé schisteux qui coupe l'extrémité Est de la chaîne des Djebilat. Nous croisons sur notre chemin de nombreux indigènes qui se rendent à la ville et qui nous saluent d'un « bonjor msio ». Interrogés, ils nous apprennent qu'ils ont travaillé en Algérie et ils parlent avec chaleur de leur séjour dans ce pays.

La plaine s'étend alors devant nous, dominée au Sud par une masse énorme

Fig. 7. Quelaa. — Les jardins d'oliviers.

dont les cimes nous sont cachées par les nuages. C'est le Grand Atlas, l'Adrar n'deren.

Nous coupons la plaine transversalement, jusqu'au Souq el Had, et bientôt nous atteignons le confluent désiré. Les terres cultivées sont nombreuses et les troupeaux abondants. Au milieu de cette vaste étendue, uniforme et riche, quelques palmiers, quelques peupliers indiquent les douars ou les marabouts. Nous allons camper à El Achra.

Nous sommes dans les dernières journées du rhamadan, la joie est peinte sur tous les visages et la fin du jour n'arrive pas assez vite au gré des indigènes. A différentes reprises, ils viennent nous consulter sur l'heure du mogreb. Devant

leur impatience, le capitaine Larras n'hésite pas et leur déclare le mogreb arrivé alors que le soleil est à peine disparu derrière les Djebilat.

Tous les indigènes se mettent alors en prière, puis s'acheminent vers leurs demeures pour y goûter les plaisirs du dîner. Le soir, la curiosité en ramène un grand nombre près de nous; ils s'informent du sultan et de sa mehalla. Est-il vrai, nous dit-on, que des chrétiens seront adjoints aux oumana dans la perception de l'impôt? Dans ce cas, nous ne serons plus volés, et que notre sultan soit glorifié pour vouloir faire une chose si importante.

Une vieille femme se met aussi de la partie; elle est furieuse et nous dit : « Chrétiens, prenez notre pays, mais délivrez-nous, car le makhzen nous mange », et un homme ajouta : « Chrétiens, chez vous tout est bien, chez nous le musulman mange le musulman. » ?

Mais tout à coup des cris épouvantables se font entendre. C'est une femme qui est battue par son mari. Elle voulait venir causer avec nous, mais son époux l'en empêcha, d'où dispute suivie de coups. A la fin le calme renaît et la femme battue, mais contente, vient parader au milieu du groupe qui nous entoure déclarant hautement qu'elle est là malgré la défense de son mari et que si celui-ci n'est pas satisfait elle le trompera avec les chrétiens.

Cette petite scène de famille fut suivie par tous avec beaucoup d'intérêt, mais la dernière menace provoqua un fou rire général à la plus grande confusion de l'époux qui n'osa se montrer.

14 Décembre. — Il fait froid et le ciel reste couvert, l'Atlas n'apparaît qu'en une masse confuse au milieu du brouillard. Nous longeons la bordure ouest de la plaine. Celle-ci, toujours bien irriguée, renferme de nombreux jardins potagers.

A Tamlelt, au pied du massif rocheux des Kerkour, la ville se montre entourée de jolis bois d'oliviers. De nombreux palmiers, qui font présager l'oasis de Marrakech, abritent des jardins magnifiques où dominent l'oranger, le figuier, le grenadier, le prunier et sous lesquels sont cultivés d'énormes navets et de respectables carottes. Nous allons nous installer au cœur même des Kerkour où une dépression granitique divise la montagne en deux arêtes parallèles et dirigées vers le Nord-Ouest. Le sol rocheux est sec, mais vers le Sud-Est une source importante Ras el Aïn, sourd des granites et fournit un appoint important aux eaux d'irrigation de la région.

15 Décembre. — Nous approchons de Marrakech, les palmiers deviennent plus nombreux. Nous suivons l'oued Tensift au milieu d'une brousaille très épaisse de jujubiers sauvages et de tamarix, nous rattrappons ensuite l'oasis et par la Zaouia de Ben Sassi nous gagnons la capitale.

Parmi les cultures, celle du chanvre paraît occuper de grandes surfaces. Cette culture est très rémunératrice et le chanvre (khaneb) est vendu à Marrakech sous la forme de cordes et de ficelles.

Fig. 8. Le Tensift aux environs de Marrakech.
(cliché labbas)

Un séjour de 48 heures dans la capitale, séjour pendant lequel la pluie n'a cessé de tomber, n'a pu nous laisser qu'une connaissance tout à fait imparfaite de

Fig. 9. Marrakech.

cette ville dont les rues sont bordées de ruines. Les souq cependant nous ont paru avoir une très grande importance et une très grande activité. Une rapide visite

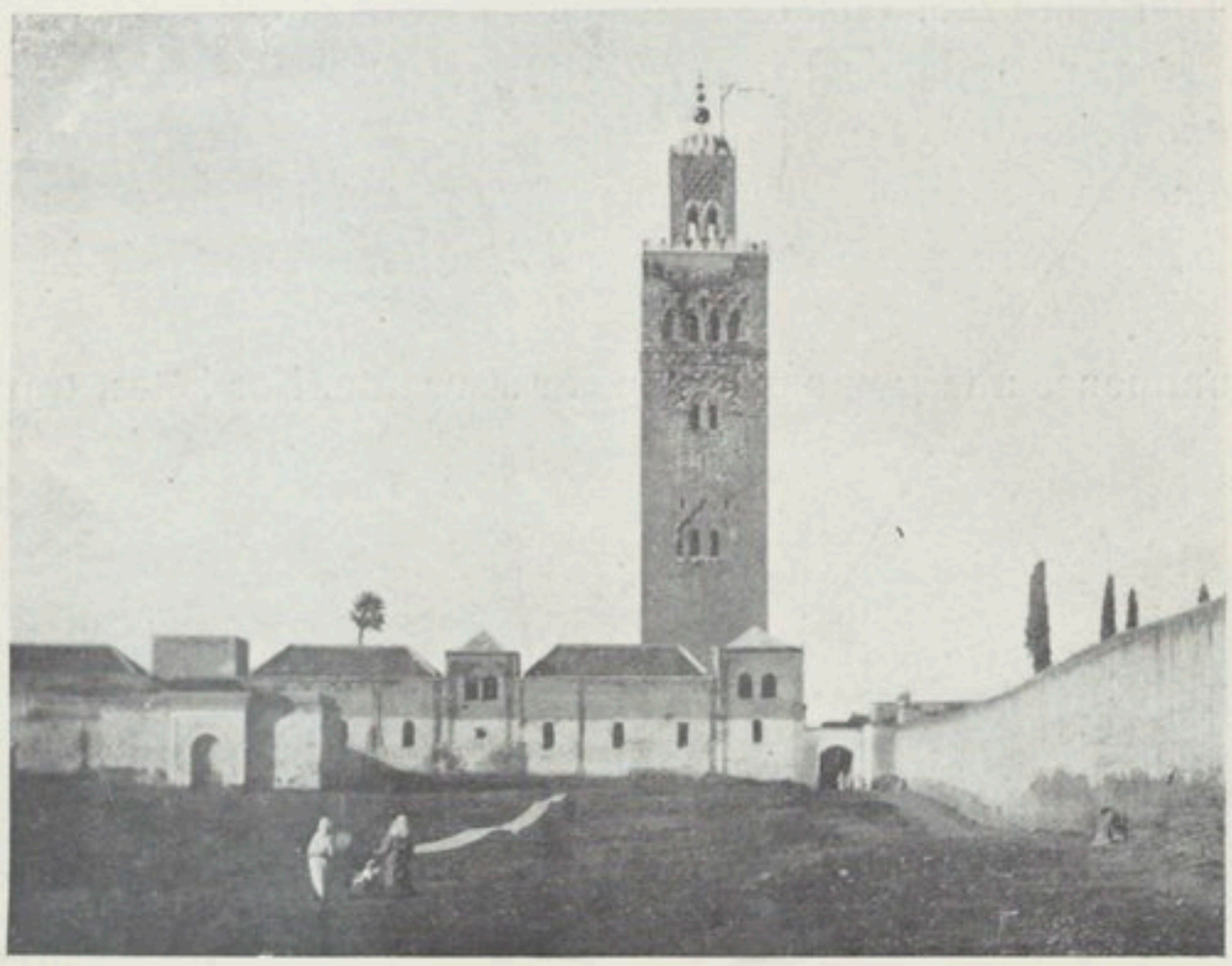


Fig. 10. Marrakech. — La Koutoubia.
(cliché larras)

nous permit de constater cependant que, comme les villes de la côte, la capitale est d'une propreté plus que douteuse ; une boue infecte et nauséabonde encombre les rues et règne en maîtresse au mellah.

18 Décembre. — Le beau temps est revenu, nos bêtes se sont bien reposées pendant notre trop court séjour, il nous faut songer au retour. Dès le matin, nos hommes vont et viennent ; comme nous, ils quittent à regret la capitale dans laquelle ils trouvaient facilement à dépenser leur maigre salaire et ce n'est pas sans cris, ni même sans menaces qu'ils se décident au départ. Cette fois-ci nous nous dirigeons vers le Nord-Est de façon à couper les Djebilat dans la partie qui paraît la plus élevée.

Après avoir traversé l'oasis et le pont sur le Tensift, nous coupons la plaine du Sud au Nord pour atteindre au plus vite le pied de la montagne.

Là, nous obliquons au N.-E. et, à la Zaouia de Si Makhlouf, nous abordons les Djebilat. Quelques collines schisteuses à traverser et nous sommes au pied du col

que domine le Djebel Tigzim, appelé aussi Gara Chabeurguia dont l'altitude est de 850m. La pluie recommence, une pluie d'orage accompagnée de vent qui rend bientôt la marche difficile. Nous hésitons à continuer notre chemin d'autant plus que le temps s'est assombri et qu'on n'y voit à peine. Mais aucun douar n'est en vue ; retourner à la nzala Jaïdat serait peut-être prudent, mais notre guide, le capitaine Larras, ne se laisse pas attendrir par nos arguments et c'est par une nuit noire que nous atteignons le col. Notre convoi s'est perdu dans la montagne et nous-mêmes ne savons plus exactement notre situation. Que faire ? Rien autre que de descendre sur le versant nord où sûrement doit exister un douar ou une nzala.

Alors commence une gymnastique peu rassurante. Nos bêtes, transies de froid,

Fig. 11. Marrakech. — L'abattoir.
(cliché larras)

ont peine à se tenir sur leurs jambes qui flageollent et une grande inquiétude commence à nous étreindre. La fortune sourit, dit-on, aux audacieux. Nous en eûmes une preuve palpable ce soir-là. Bientôt, en effet, nous sommes au fond du ravin et une nzala est là juste pour nous recevoir.

Une nouvelle déception nous attend. Notre convoi n'est pas arrivé. Le gardien de la nzala est seul, il ne peut se mettre à sa recherche, le temps est trop mauvais et puis aussi il a peur.

Pendant près d'une heure rien ne répond aux appels répétés que nous lançons. Nous prenons alors le parti de suivre le conseil de notre hôte et d'attendre patiemment sous la pluie l'arrivée de notre convoi. Celui-ci arrive enfin et le camp peut

s'installer. Les bêtes et les gens sont fourbus et pour comble de misères la nzala ne possède ni orge, ni paille, de sorte que nos pauvres bêtes vont passer la nuit sans manger, sous une pluie battante et par un froid intense. Mais tout a une fin, le jour arrive bientôt, bien ensoleillé.

19 Décembre. — Avant de partir nous allons voir le chemin parcouru la veille dans la nuit. Au flanc du ravin profond un sentier de chèvre zig zague dans des grès glissants. C'est par là que nous sommes passés. Nous aurions dû nous rompre les os plusieurs fois si, comme je le disais plus haut, les audacieux n'étaient l'objet d'une protection spéciale.

Nous décidons de gagner le douar le plus proche et de nous y arrêter afin de permettre à nos animaux de se restaurer. Quelques heures de marche dans la plaine nous amènent auprès de la Bahira au souq Tnin. Bien accueilli, nous nous installons pendant qu'une petite pluie fine recommence à tomber. Mais nous ne nous en préoccupons pas et après avoir fait donner une bonne ration aux animaux, nous nous étendons nous-mêmes pour prendre un repos bien gagné.

Fig. 12. Types de Rehamna.

Mais il était écrit que cette région ne nous serait pas favorable. Notre campement est tout à coup envahi par les eaux. Dans notre précipitation à nous installer nous n'avions pas remarqué que l'horizontalité du sol n'était qu'apparente, et que nous nous étions placés dans une légère dépression. Décamper sous la pluie il n'y fallait pas songer. Armés de l'unique piochon en notre possession et de mon marteau de géologue, nous remuons la terre et nous avons tôt fait de construire un barrage de dérivation. Notre tranquilité est maintenant assurée et nous allons pouvoir jouir en paix du fruit de notre travail. Que nenni ! le sol détrempé devient tellement meuble que tous nos piquets de tente déménagent et les tentes avec ; et

cependant il avait fallut frapper dur et ferme pour les enfoncer, c'est à n'y rien comprendre.

Après avoir consolidé tant bien que mal notre campement, je me livre à des méditations profondes sur le phénomène que je viens d'observer. Des expériences répétées sous le soleil qui, heureusement, a succédé à la pluie nous en donnent la clef. Le sol est constitué par un sable siliceux très fin, recouvert d'une couche argileuse très dure. Sous l'action de la pluie celle-ci se détrempe facilement et devient alors une boue sans consistance dans laquelle nos piquets n'avaient plus de points d'appui.

Les indigènes connaissent et utilisent cette propriété de leur terre. Au moment des labours, par quelques levées de terre, ils retiennent l'eau sur une certaine surface qui se détrempe ainsi convenablement. Puis l'eau est amenée en contre bas sur une nouvelle surface sèche qu'elle ameublira et ainsi de proche en proche la terre se prépare à recevoir la charrue primitive. Sans cette préparation, celle-ci aurait été impuissante à entamer la croûte dure superficielle.

20 Décembre. — De bonne heure nous quittons ce lieu maudit et après avoir traversé la Bahira, nous nous élevons sur le plateau aride que nous avions traversé à l'aller au sortir de Ben Guerir. Le temps est resté couvert, de gros nuages font présager un nouvel orage. Aussi nous hâtons-nous d'atteindre la bordure orientale du plateau afin de nous rapprocher des douars qui doivent exister au pied de l'escarpement.

Près de Si Rahmou, au moment ou commence la descente, l'orage arrive et éclate sur nos têtes. Le vent, la grêle, la pluie s'accompagnent de coups de tonnerre et une obscurité relative s'établit qui ne nous permet pas de distinguer l'autre côté de la vallée. Les bêtes refusent de marcher, il faut nous arrêter ; nous en profitons pour expédier notre déjeuner. Notre menu comporte deux œufs durs et un morceau de pain.

Mais l'orage est passé, un soleil radieux lui succède et la descente commence. Taillé dans l'escarpement, un chemin en corniche nous mène bientôt au fond de la vallée. Les skhours et le Djebel Kharro forment au Nord un barrage très curieux dans lequel l'Oum er Rbia s'est creusée des gorges pittoresques. Les pentes inférieures présentent un sol rocailleux et schisteux, duquel émerge des dykes de quartz blanc dont quelques-uns sont tout à fait remarquables. Près du fleuve, le sol meilleur est entièrement cultivé et les douars sont plus nombreux. Nous nous arrêtons près du marabout Si Azouz où nous sommes accueillis cordialement.

21 Décembre. — Nous poursuivons notre route dans la même direction de

façon à atteindre la soudure des skhours et du plateau. Celle-ci se fait au Souq el Arba, point stratégique important qui commande les routes de Marrakech, de Casablanca et de Mazaghan. C'est cette dernière que nous prenons ; ma mule semble reconnaître ce chemin car elle s'y élance avec une telle impétuosité que malgré tous mes efforts je ne parviens pas à l'arrêter ; comme je ne suis pas encore un cavalier émérite, je me vois dans l'obligation de vider involontairement les étriers et de ramasser une pelle heureusement sans gravité. A la faveur de l'Oued Fareur dont nous avons atteint la vallée, nous descendons par gradins successifs de 500 à 340 mètres et nous allons demander l'hospitalité pour la nuit à la Zaouïa Si Ahmed el Tounsi, située presque au bord du dernier gradin qui limite le plateau littoral du Doukkala.

Nous sommes accueillis avec beaucoup d'empressement par le vieux cherif. Il nous offre une chambre dans l'intérieur même de la Zaouia et une plantureuse mouna est préparée.

Ici se place un petit incident fort curieux. Le soir, nous recevons la visite d'une bonne négresse qui vient nous prier, de la part de sa maîtresse, la femme du cherif, de ne pas nous en aller le lendemain. Demain nous dit-elle, le cherif et ses fils vont au marché, au Souq el Had, situé assez loin d'ici, ils ne rentreront que le soir à la nuit et en l'absence du maître, nous pourrons nous amuser. Au Maroc comme ailleurs, quand les chats sont absents, les souris dansent. ?

22 Décembre. — Tout en regrettant de ne pouvoir satisfaire la cherifa, nous partons le lendemain à la première heure ; mais le temps s'étant remis à la pluie nous dûmes aller nous réfugier dans la kasba du caïd Si Ranem. Celui-ci est absent, mais nous sommes bien accueillis ; une chambre est mise à notre disposition en même temps que la mouna nous est servie. La pluie et le vent font rage toute la journée et la chambre dans laquelle nous sommes logés est tellement peu à l'abri des intempéries que nous ne savons où nous mettre pour nous préserver de la pluie. Cette kasba n'était encore, malgré sa belle apparence, qu'un ensemble de ruines. Vers le soir heureusement le beau temps reparut et nous pûmes enfin jouir d'un peu de repos.

23 Décembre. — Pour nous rendre à Mazaghan nous devions traverser le Doukkala ; nous mîmes deux jours à le faire. A l'Oued Fareur, dont la traversée avait passé inaperçue à l'aller, nous trouvions un fleuve roulant un volume d'eau considérable. L'eau atteignait $1^{m}50$ et le courant était très fort. La traversée qui fut pénible et non sans danger, s'effectua heureusement. Seul, notre cuisinier fut quelque peu roulé avec sa monture et faillit se noyer.

Le soir nous arrivions chez le caïd Bou Ali qui refusa de nous recevoir.

Comme le Chaouia, le Doukkala présente une série de dépressions occupées par le tirs et séparées par des collines rocheuses encroutées.

A partir de la maison du caïd, les sables et calcaires dominent, quelques bandes de tirs se rencontrent encore et après avoir traversé une zone importante de dunes nous arrivions à Mazaghan le 24 au soir, juste à temps pour réveillonner chez M. Brudo, agent consulaire, qui nous réserva l'accueil le plus cordial, accueil dont il est d'ailleurs coutumier.

La journée du 25 fut consacrée au repos et à l'étude des environs immédiats de la ville et le lendemain 26 nous reprenions le chemin de Casablanca où nous arrivions sans encombre le 27 au soir.

Fig. 13. Construction d'une Nouala dans le Doukkala.
(cliché brémond)

Le capitaine Brémond dut abandonner sa monture qui, on s'en souvient, lui avait été louée par un indigène de l'intérieur. Il dut se mettre en quête d'une nouvelle bête de selle. Mais alors qu'il en avait trouvé facilement pour aller dans la direction de Marrakech abandonnée par le sultan, il lui fut impossible d'en trouver une pour gagner Rabat, séjour actuel du dit sultan. Nous décidâmes alors que deux montures seraient suffisantes pour trois cavaliers et c'est dans ces conditions que s'effectua notre voyage à Rabat, ou nous arrivâmes sans accident, mais non sans fatigues. Le chemin du littoral ne présente rien de bien intéressant.

De Mazaghan à Casablanca la route est monotone ; au delà jusqu'au plateau de Rabat les nombreux ouad qui descendent du Sud forment quelques dépressions pittoresques que dominent les Kasba élevées pour protéger la région contre les attaques des Zaërs. La traversée de ces rivières n'est pas toujours facile. L'Oued Neffifikh entr'autre ne peut être franchi qu'à marée basse. C'est alors un spectacle

Fig. 14. Oued Neffifikh.
(cliché brémond)

curieux de voir sur les deux rives les nombreux voyageurs attendant patiemment l'heure favorable, pendant que certains cherchent dans la rivière l'endroit le plus propice au passage. Une fois le gué trouvé, c'est un défilé ininterrompu de cavaliers, de piétons, de chameaux qui tous se pressent dans la crainte du retour de la mer.

II. – **Rabat, Meknès, Fès**

La ville de Rabat, où nous arrivions le 30 décembre 1901, est bâtie sur la rive gauche de l'oued Bou Regrag, à l'embouchure de la rivière. Sur l'autre rive est la ville sainte de Salé. Placée sur un plateau sablonneux qui domine la mer et la rivière, Rabat se trouve être, de par sa situation, le point stratégique le plus important de la route makhzenne de Fès à Marrakech.

Le territoire soumis au sultan est très réduit en ce point, il ne comprend guère qu'une étroite bande de quelques kilomètres le long de la mer. Aussi les moyens

de défense ont-ils été accumulés. Du côté de la terre, deux enceintes fortifiées protègent la ville contre les attaques imprévues des Zaïr et des Zemmour, tribus

Fig. 15. Rabat. — Vue prise de l'Oued bou Regrag.

voisines non soumises. Du côté de la mer, la vieille batterie des Oudaïa, avec ses vieux canons sans affût, constitue une maigre défense. Mais à l'autre extrémité de la ville un fort moderne, le bordj Jdid, œuvre des Allemands, montre ses deux pièces

Fig. 16. Rabat. — Batterie des Oudaïa.
(cliché larras)

se chargeant par la culasse. On est un peu surpris de la disposition de cette batterie, car Rabat n'a rien à craindre de la mer, et il paraît même que le sultan aurait eu à cet égard une observation très juste. Il aurait fait remarquer à Rotembourg,

l'édificateur de cette monstrueuse et coûteuse maçonnerie, que ces canons auraient été bien plus utiles s'ils avaient été dirigés du côté des Zaïr et des Zemmour.

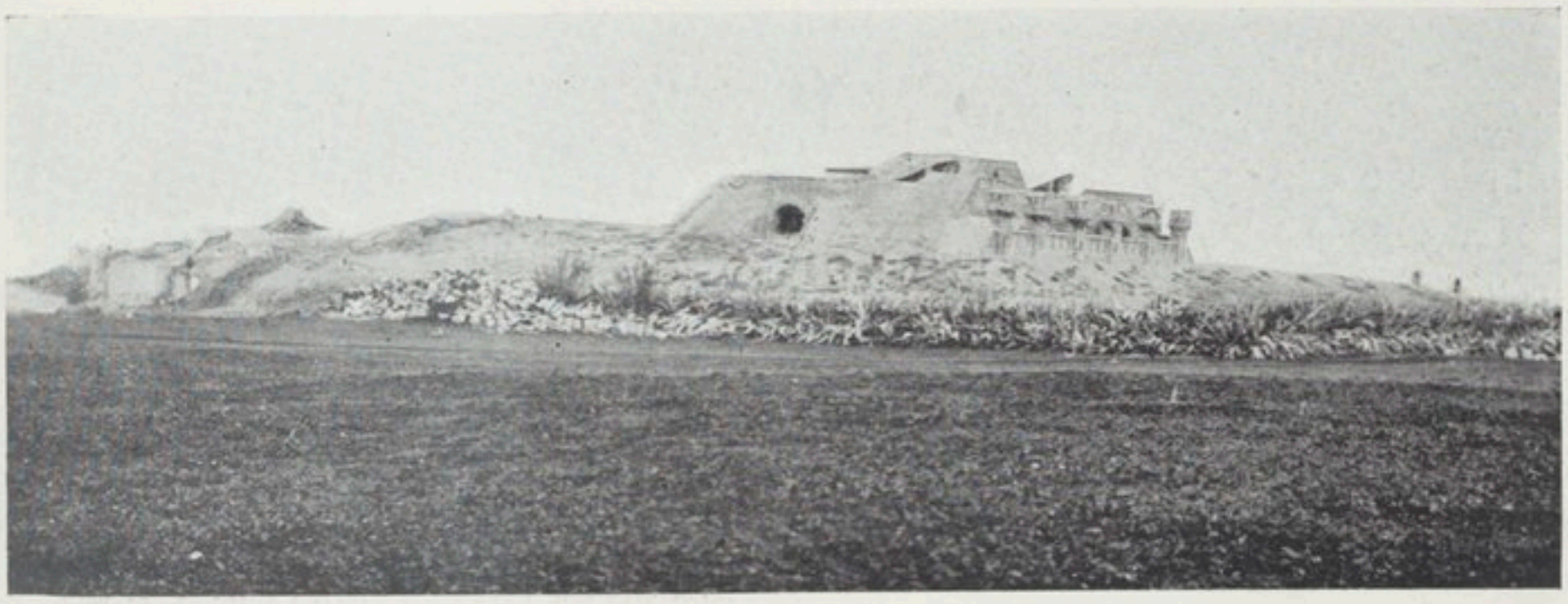


Fig. 17. Rabat. — Bordj Jdid.
(cliché brémond)

Quoi qu'il en soit, cette association des vieux canons démolis des Oudaïa et des Krupp du bordj Jdid est très suggestive et constitue une des curiosités de la

Fig. 18. Rabat. — La caserne des Oudaïa et le chemin de fer.

ville. Les autres sont d'ailleurs du même ordre. En face de Salé, la sainte et la fanatique, où l'Européen ne peut circuler sans crainte, se dresse la grue monu-

mentale du port et le rail d'un petit chemin de fer. Au pied de la tour Hassan, témoin de la splendeur passée, se trouve un tennis où les Européens oublient un moment qu'ils sont sur cette terre endormie de l'islam pour s'adonner à ce jeu mouvementé et plein de vie. C'est ce contraste entre le monde moderne bruyant et les ruines silencieuses du moyen-âge qui frappe le plus dans Rabat.

Le sultan Abd el Aziz est depuis un mois en résidence dans la ville. Il vient de Marrakech et se rend à Fès. Mais la fin du Ramadan étant proche, le sultan retarde son départ pour célébrer l'Aïd Srir.

La ville est très animée. Ce qui m'a surtout frappé, c'est la présence d'un poste de police à la porte d'un cabaret espagnol. Il paraît que, quoique en Ramadan, les soldats marocains ne craignent point de se livrer, et en plein jour, aux douceurs de la boisson. J'ai constaté plusieurs fois que, malgré la présence du poste, le cabaret regorgeait de buveurs ; les gardes eux-mêmes pénétraient dans l'intérieur de la boutique et laissaient sous la protection d'Allah leurs armes à la porte.

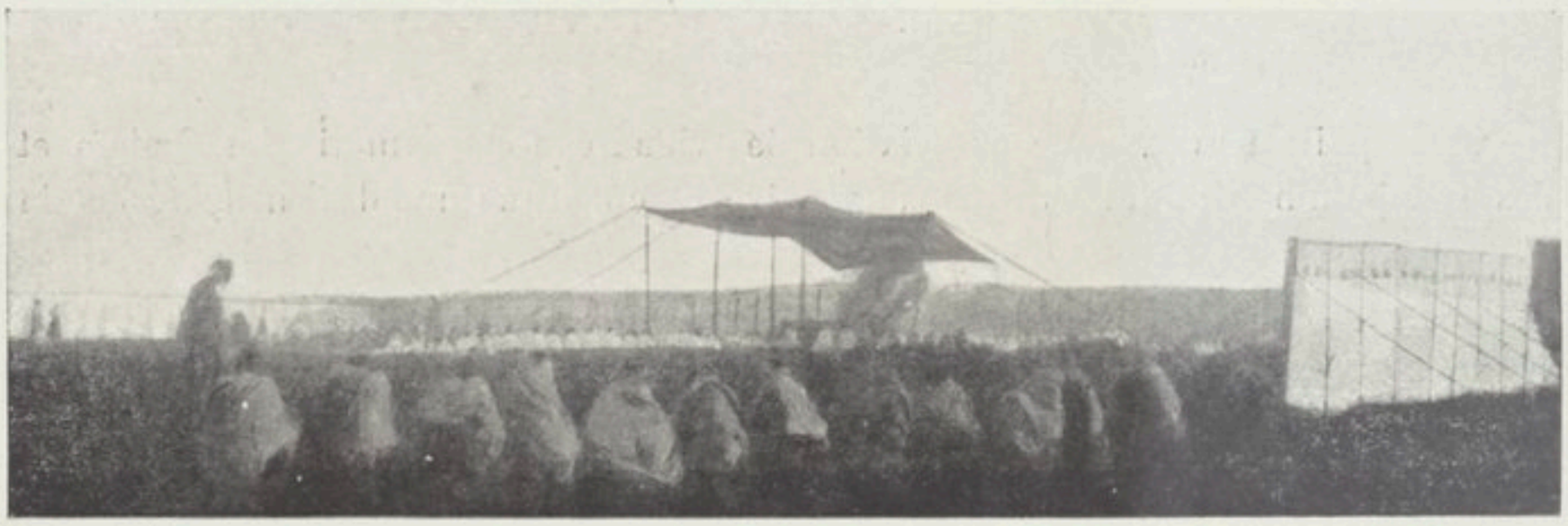


Fig. 19. Rabat. — La Msalla, le jour de l'Aïd Srir.

L'Aïd Srir fut célébrée en grande pompe.

A cette occasion les troupes reçurent des vêtements neufs. Le tabor du caïd Mac Lean hérita d'un uniforme aux couleurs criardes du plus vilain effet. Les troupes s'échelonnèrent de la Bab Chellah jusqu'à la Msalla. Là, une tente est dressée. Elle doit abriter le sultan pendant qu'il fait la prière. Les cheurfa et tous les dignitaires sont réunis et attendent l'arrivée du chérif.

Celle-ci est annoncée, d'abord par quelques coups de canon, puis par un tintamarre épouvantable : c'est la musique sultanesque qui joue ses airs les plus variés et les plus bruyants. Le sultan s'avance sur un beau cheval blanc. Il est précédé

de quatre chevaux richement caparaçonnés et tenus en mains. Arrivé au milieu du cercle des cheurfas et des dignitaires, il met pied à terre et s'avance majestueusement jusqu'au mur de la Msalla. Des chants se font alors entendre et les prières leurs succèdent. Cela dure une bonne demi-heure. Dans l'intervalle, les troupes se sont massées en arrière, formant le carré : l'artillerie s'est portée sur une butte un peu plus à l'Ouest. Les prières terminées, le sultan remonte à cheval. Toujours précédé des quatre chevaux blancs, accompagné d'un côté par son porte-parasol (*moul el mdel*), de l'autre par un esclave, le *moul ech chouach*. Celui-ci tient à chaque main un mouchoir dont l'agitation entretient autour de Sa Majesté chérifienne un petit vent frais. De nombreux autres esclaves suivent : c'est le porteur du fusil, du sabre, du sceau, etc., puis vient la foule des cheurfa et les eulemas. La musique a recommencé ses airs peu variés pendant que le défilé se rend au milieu des troupes. Le canon tonne alors et la cérémonie continue par l'hommage des tribus au sultan. Chaque tribu arrive au galop jusqu'au pied du tertre où le chérif s'est placé, les chefs mettent pied à terre, viennent s'incliner devant Abd el Aziz, puis se retirent à reculons, remontent à cheval et la tribu repart au galop.

Ce défilé dure près d'une heure, le sultan regagne ensuite son palais, les Khebibat, et les troupes se rendent dans la cour du Dar Maghzen où a lieu la Taraka en l'honneur de Si el Mehenbi, le ministre de la guerre. Cette cérémonie n'a d'autre but que de contenter les troupes. Pendant toute la fête à laquelle je venais d'assister, la poudre n'avait pas parlé. Une fête sans *lab el baroud* (jeu de la poudre) ne se comprend pas au Maroc, aussi la Taraka consiste-t-elle essentiellement à tirer à tort et à travers toute la poudre distribuée aux soldats ; ce fut pendant vingt minutes un vacarme étourdissant au milieu duquel se percevaient de temps en temps les sons criards de la musique impériale. Enfin, faute de munitions, le calme renaît et la fête est terminée.

Le lendemain et pendant huit jours eut lieu dans la même cour, la *hedia*. Le sultan, entouré de ses troupes et des fonctionnaires, reçoit les cadeaux des tribus. Ces cadeaux consistent généralement en chevaux de toute beauté. Certaines tribus du Sous ont cependant la spécialité d'offrir une belle négresse.

Ces fêtes avaient leur répercussion en ville, les rues étaient sillonnées de musiciens allant donner des aubades chez les caïds et les chefs ; la mission militaire française en eut également sa part, et cela se comprend, car il est d'usage de donner une *fabour* (faveur ou pourboire) aux musiciens.

L'Européen ne peut guère s'éloigner de la ville dans la direction du Sud. J'ai pu atteindre en compagnie de M. Leriche, vice-consul, le confluent de l'oued Akrach, au point dit *Le Kef*. C'est un lieu très pittoresque. Le Bou Regrag décrit en ce point une courbe très prononcée et coule dans des gorges escarpées, creusées

dans des calcaires massifs, cristallins, dont certains bancs donnent un beau marbre. C'est probablement là qu'ont été pris les marbres employés à Chellah.

Ces calcaires et surtout les parties dolomitiques qui les surmontent sont creusés de grottes nombreuses, refuge des brigands à l'affût de quelques mauvais coups à tenter aux environs de la ville.

Au sortir de ces gorges boisées, la rivière se dirige vers le nord décrivant des sinuosités de plus en plus marquées mais coule toujours entre des berges escarpées jusqu'à la mer. Les deux rives sont constituées par le même plateau légèrement incliné vers la mer. Le sol rocheux au Kef est d'abord un peu argileux mais devient bientôt complètement sablonneux et nu. Quelques touffes d'un beau genet à fleurs blanches, d'antirrhinum majus de très grandes tailles, des linaires sont les plantes les plus communes.

Fig. 20. Porte de Chellah.

Aux approches de la ville le chemin est bordé de haies vives où le cactus, l'agave voisinent avec le caroubier et le jasmin jaune. Le long de ces haies des narcisses blancs et jaunes forment comme une bordure le long du sentier. Les jardins deviennent plus serrés et les arbres fruitiers orangers, oliviers, figuiers, poiriers, pruniers abondent.

Chellah.— Un peu avant d'atteindre l'enceinte extérieur se trouvent les ruines de Chellah. Quelques portes ornementales sont encore bien conservées, ainsi qu'une partie des murs et le minaret. Je visitais ces ruines en compagnie de Fumey, premier

drogman de la Légation, quelques jours avant que l'affreuse maladie qui devait l'emporter ne se déclara. Nous avions atteint la plateforme qui domine le minaret lorsque nous y fumes rejoint par des Glaoua. La conversation s'engagea et quel ne fut pas notre étonnement de trouver en ces indigènes des gens qui avaient combattu à Timimoun où, disaient-ils, ils avaient massacré plus de dix mille français. Et ils nous disaient cela sans haine, comme un fait banal, sachant cependant très bien qu'ils parlaient à des français.

Les jardins de Chellah sont encore très beaux, les orangers montraient leurs fruits nombreux et nous passions près d'eux sans oser les toucher. Mais les troupes campées au voisinage n'étaient pas tenus à la même réserve et malgré les protestations du gardien du marabout, usufrutiers de ces jardins, les déprédations et les vols étaient nombreux.

Fig. 21. Chellah. — Porte intérieure.

La fontaine, si belle avec son encadrement de figuiers aux branches nues, était le rendez-vous des pillards qui venaient là faire leurs ablutions avant de manger le produit de leurs larcins. Une discussion assez vive s'éleva entre le gardien et les glaoua au sujet de la conduite de ces derniers. Vous vous dites musulmans, dit le gardien et vous pillez un marabout, vous saccagez le bien d'autrui, voyez ces chrétiens, ils passent et respectent même les fruits. C'est qu'en outre des fruits, les indigènes étrangers à la région, venus pour la hedia, saccageaient et emportaient tout ce qui pouvait leur être de quelques utilités, les branches cassés, les troncs d'arbres arrachés et mêmes les pierres. Les tombeaux anciens eux-mêmes n'étaient pas respectés et j'ai vu plusieurs pierres tombales, d'un beau marbre blanc, brisées récemment. Ces tombes dont Fumey put traduire plusieurs des inscriptions étaient élevées pour la plupart à la mémoire de Tlemceniens et dataient du 13e siècle.

La vie à Rabat n'est pas trop triste pour l'européen, surtout en ce moment. Les ambassades anglaises et autrichiennes sont ici ; avec elles de nombreux européens sont accourus pour tacher d'obtenir du maghzen quelques bonnes affaires. La présence de ces nombreux voyageurs dans les rues de Rabat donne à la ville une animation inaccoutumée. Les nouveaux instructeurs anglais sont arrivés aussi et avec eux un héros de la guerre du Transvaal vêtu du costume Boer, qu'il promène avec ostentation à travers la ville. Cette exhibition a pour but de montrer aux indigènes que l'Angleterre est toujours forte et puissante et que la guerre du Transvaal ne peut l'affaiblir.

Fig. 22. Chellah. — La fontaine.

Le port aussi est très animé, un beau spécimen de la flotte britannique, l'*Illustrious*, s'y trouve en permanence, depuis l'arrivée de l'ambassade, d'autres vont et viennent. L'un débarque M. Harris, correspondant de journaux anglais, qui a revêtu pour la circonstance un bel habit tout galonné, cela fait très bien aux yeux des indigènes. Harris, sans être d'ailleurs un personnage officiel, est une autorité, aussi est-il reçu avec pompe et grand déploiement de troupes.

Le *Galilée* vint aussi montrer nos couleurs dans les eaux de Rabat, et débarqua M. le Dr Linarès. La réception fut très enthousiaste, les juifs étaient tous accourus au port, ce qui fit dire à quelqu'un, voici les futurs citoyens français Cependant il n'y eut pas le faste déployé pour Harris, il est vrai que M. Linarès n'avait pas de costume galonné.

Tous les soirs des projections électriques étaient suivies avec beaucoup d'intérêt par de nombreux curieux enthousiasmés.

Les Beni Haçan. — Le 27 janvier 1902, je me décidais à quitter Rabat pour gagner seul Meknès et Fès.

Au début une opération compliquée se présente, c'est le passage de la rivière. Celui-ci s'effectue dans de grandes barques où il n'est pas toujours facile de faire entrer les animaux. Sur la rive droite le débarquement est plus facile et nous nous remettons en route. La traversée de la ville de Salé se fit sans incident. Les européens ne sont pas trop ennuyés lorsqu'ils ne font que traverser la ville, mais s'ils pénétrent dans les rues latérales, ils sont souvent insultés et même maltraités.

Le fait m'était arrivé quelques jours auparavant, alors qu'avec le capitaine Lauras je visitais l'intérieur de la ville. Non seulement les enfants crachaient sur

Fig. 23. Rabat. — Traversée de l'Oued bou Regrag.

notre passage avec mépris mais encore aux insultes ils joignaient des jets de pierres. Ce qui est à remarquer, cependant, c'est que tout cela se faisait d'une manière cachée. Jamais on ne nous insultat franchement et en face. Quant nous nous plaignîmes à des hommes qui passaient, ils s'excusèrent et nous demandèrent de ne pas attacher d'importance à ces faits. Ce sont des enfants, dirent-ils.

Le fanatisme existe réellement dans la partie du Rarb que j'allais parcourir, mais je dois avouer que ce que j'avais vu à Salé, qui passe pour la ville sainte la plus fanatisée, m'avait complètement rassuré sur les conséquences de mon voyage.

Je serai tant soit peu insulté, mais je ne l'entendrai pas ; on manifestera le mépris du chrétien sur mon passage, mais je ne le verrai pas ; ou, si je le vois, on me fera des excuses. Dans ces conditions il ne pouvait en résulter de graves ennuis. On

sent que ces gens n'aiment pas l'européen mais ils en ont peur. Or, au Maroc, plus qu'ailleurs, la peur du gendarme est le commencement de la sagesse.

Au sortir de Salé le plateau sablonneux s'étend nu et monotone. Aucune végétation arborescente, quelques palmiers nains, l'asphodèle et surtout la ferule jetaient quelques tons verts sur le rouge du sol.

Le hamri (terre rouge) est très développé. Il provient de la désagrégation du grès sous jacent qui constitue tout le plateau littoral. Aussi le sol est-il bien cultivé et les laboureurs encore nombreux dans les champs.

Quelques maisons blanches, carrées, se rencontrent de loin en loin sur un monticule. Auprès d'elles, quelques champs de fèves et quelques pieds de vigne.

Après avoir coupé l'aqueduc, la route de Mehedya oblique à gauche pour suivre de plus près la côte. Nous prenons à droite celle qui doit nous mener à El Qnitra. Nous quittons la fraction des Ahmar pour entrer dans celle des Oulad Sbita, les douars d'abord rares deviennent plus abondants. De petites dépressions se rencontrent aussi, le sol y est plus argileux et facilite la marche ; la flore devient plus intéressante ; le paronychia argentea étale sa blancheur au milieu d'un tapis de *Julienne des sables* (malcomia littorea). Le geranium molle, la centaurea pullata, la mercuriale voisinent avec des petites touffes de joncs.

Bientôt quelques masses d'un vert sombre se montrent au sud, la forêt est proche.

A midi nous nous arrêtons au bord du chemin, auprès d'une petite source peu abondande qui sort des bancs gréseux qui forment là un petit escarpement. Le chemin de la forêt part dans la direction du sud, mais cette route est trop dangereuse car elle pénètre chez les Zemmour, tribu dont le contact n'est pas recherché même par les musulmans.

Nous poursuivons alors dans le Nord-Est et une heure après nous arrivons sur un petit plateau d'où la vue s'étend au loin.

Mehedya apparaît dans le Nord, montrant sa muraille crenelée. Les chênes-lièges deviennent plus abondants, la forêt s'épaissit et bientôt nous voyageons sous bois. Malheureusement cela ne dure pas, les arbres deviennent de moins en moins nombreux et le sol, uniforme et nu, reparaît alors que la ligne sombre du bois se profile dans l'Est.

Une grande dépression marécageuse a été utilisé par le chemin et après deux heures d'une marche difficile dans la terre noire on arrive au bord du Sebou à El Qnitra.

El Qnitra n'est qu'une kasba, occupée par des troupes makhzennes, qui protège la route de Fès contre les incursions des Zemmour et sert aussi à maintenir, sur les Beni Haçan, l'autorité du sultan. Qnitra est en outre une nzala, c'est la première étape pour les caravanes qui viennent de Rabat ; le temps étant beau, nous continuons notre route. Nous avons mis sept heures, arrêt compris, à partir de Salé ;

il est trois heures de l'après-midi, nous pouvons marcher encore deux ou trois heures. Nous devons en effet nous hâter, car nous allons avoir à traverser la région marécageuse et celle des terres noires. Qu'il vienne à pleuvoir et nous ne pouvons plus continuer notre voyage.

De Qnitra on descend dans un petit oued qui vient du Sud ; les terres rouges font place au tirs dont la traversée est facilitée par quelques ponceaux jetés sur l'oued et ses affluents. On s'élève alors sur un petit plateau gréseux qui domine la vallée du Sebou et une heure et demie après nous arrivons dans un douar des Beni Haçan, auprès de Si Rouadi où nous sommes bien accueillis.

Le Sebou développe sa courbe curieusement infléchie vers le S. O. Au Sud un ressaut de terrain nous indique un plateau plus élevé que celui sur lequel nous nous trouvons. C'est la limite des Beni Haçan et des Zemmour, ainsi que de la forêt de la Mamora.

28 Janvier. — La nuit a été très froide, aussi suis-je levé de bonne heure, mais un brouillard intense s'étend sur toute la vallée et il nous faut attendre jusqu'à sept heures pour le voir se dissiper. Le soleil se montre alors radieux et le temps promet de se maintenir au beau. Il fait cependant très froid et une forte gelée couvre le sol.

Le chemin que nous suivons est parallèle à la bordure du plateau des Zemmour. Il coupe une série de dépressions peu profonde, de sorte qu'on se trouve successivement sur des terres argileuses noires (tirs) et sur un sol sablonneux.

Peu après notre sortie du douar nous passons à proximité du marabout de Sidi Ayech. Près duquel se trouve une dépression marécageuse dont les bords sont occupés d'un épais fourré de rtem. C'est une rouiba (1). Au-dessus, le plateau sablonneux est peu cultivé, mais il constitue des pâturages recherchés et l'élevage du mouton est une des ressources les plus importantes de cette région. C'est le bled er rnem (pays du mouton).

Plus au Sud, chez les Zemmour, dans les parties plus élevées, on se livre surtout à l'élevage de la race bovine, dont les troupeaux vont alimenter le marché de Lalla Marnia.

Rien de bien intéressant sur cette route monotone, quelques fleurs à ramasser : lavande, genêt épineux, anchusa, lithosperme dans les parties sablonneuses, muscari, narcisse, iris dans les lieux humides.

Deux kouba se montrent sur la droite : Lella Chouata et Si Sliman, puis de nouveau un marais au milieu duquel coule un petit oued, l'oued Sminto, qu'une

---

(1) Rouiba, petite forêt.

petite colline sableuse sépare d'un autre plus important, l'oued Remla, où nous nous arrêtons pour déjeûner. Vers l'Est le sol est constitué par un sable blanc et fin tandis qu'il est rouge plus au sud. Il fait très chaud, l'air est lourd et pas le moindre arbre pour s'abriter. L'eau est heureusement belle et bonne. L'oued Remla descend du plateau de Mamora ; au point où nous le coupons il a deux mètres de large et 0^m50 de profondeur. En ce moment ses eaux se perdent dans le marais situé un peu au nord, mais au dire des indigènes, après les pluies, lorsque le courant a pris une certaine force, les eaux poursuivent leur cours jusqu'à l'oued Beth.

Nous contournons le marais vers le Sud-Ouest au milieu d'une riche flore où dominent les renoncules, les scrophules et les joncs; de belles prairies s'étendent vers l'Est et le Sud. Les troupeaux, bœufs et moutons, sont nombreux, ils appartiennent au douar de Lella Ito, que nous voyons à peu de distance devant nous et qui est très reconnaissable à sa Kouba et à ses deux palmiers, les seuls arbres de cette immense plaine. La chaleur augmente, un orage est à craindre. A 4 h. 1/2 nous arrivons au Douar Sidi Maâmar, qu'entoure un petit oued, l'Oued bou Idder. L'oued bou Idder comme l'oued Remla est un affluent de l'oued Beth, mais en temps normal il n'a pas la force voulue pour atteindre cette rivière et ses eaux contribuent à alimenter le marais. Là un marché important se tient le lundi (Souq Tnin), les Zemmour y viennent se ravitailler et échanger leurs produits, peaux, miel, cire, contre le sucre et le thé apportés par les gens de Rabat. Ce Douar est très important ; comme tous ceux que nous avons rencontré, il est constitué par des huttes en branchages appelée nouàla. Ces nouails (pluriel de nouala) sont disposées autour d'un espace circulaire où s'accumule le fumier. C'est dans cet espace mal propre que campent les voyageurs et c'est là que nous devons planter la tente.

L'opération n'est ni facile, ni agréable. Dans ce sol mou et odorant les piquets ne peuvent tenir. Enfin après plusieurs tentatives nous pouvons nous installer. Les gens paraissent peu sociables et n'ont pas l'air de s'inquiéter du chrétien. Seules les femmes s'approchent et engagent une conversation animée avec mes hommes. L'achat de quelques œufs et d'une poule qui constituera mon dîner rallie les plus récalcitrantes. Nous profitons des ces bonnes dispositions pour tacher d'obtenir un peu d'eau potable, mais sans succès. Une eau boueuse dut servir à la préparation du thé. J'étais étonné de ce fait car jusque-là les eaux n'avaient pas été mauvaises et comme j'en faisais la remarque, il me fut répondu que les eaux avaient été salies la veille, jour du marché, par les nombreux troupeaux amenés.

29 Janvier. — Le temps est beau, un peu frais, une abondante rosée couvre le sol et rend les premières heures la marche difficile. Nous traversons

toujours le tirs et nous y restons jusqu'à l'oued Beth où nous arrivons à 9 heures. Jusque-là la route est nue, sans végétation arborescente aucune, tout est labouré et de nombreux laboureurs se voient encore dans les champs. Les troupeaux manquent aussi et seules quelques cicognes viennent donner un peu de vie à ce paysage monotone. Au loin vers l'Est et le Sud-Est les montagnes commencent à mieux se dessiner. Au premier plan le Djebel Outita, avec ses deux découpures de Bab Tisra et de Bab Tiouka, en arrière le Selfat montre sa face rocheuse, profondément ravinée et plus loin, dans le Sud-Est, le Zerhoun, la montagne sainte, se dresse comme une masse vaporeuse encore mal éclairée. Plus près de nous le

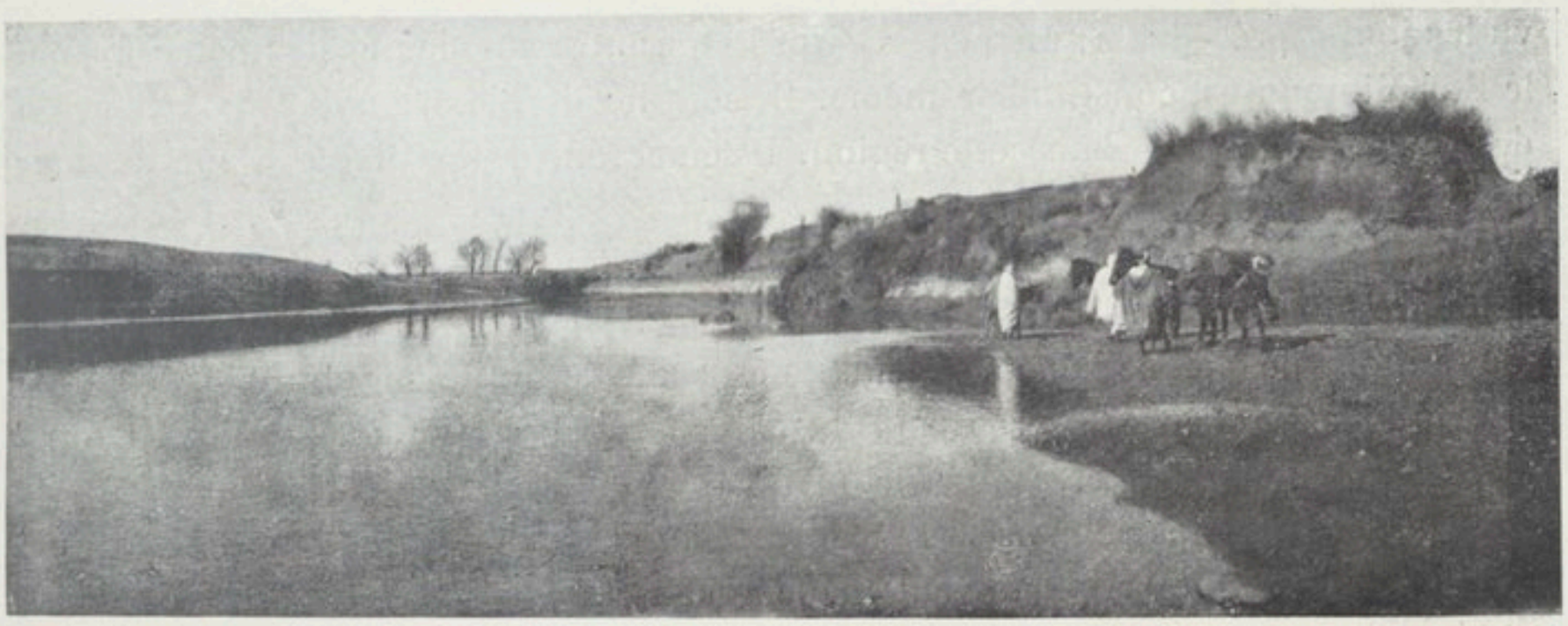


Fig. 24. — L'Oued Beth.

Kafès, aux stratifications blanchâtres, à la forme arrondie, surmontée d'un dôme saillant, dessine assez mal d'ailleurs l'allure d'une bête accroupie, guettant sa proie. La dépression de l'oued Beth apparaît enfin ; les douars se succèdent le long de sa rive gauche. De beaux oliviers, des trembles (saf-saf), quelques caroubiers et quelques palmiers font de ce coin une charmante oasis. Nous remontons la rivière pendant deux kilomètres afin de pouvoir la traverser au gué de Mouça ben Haçaïn.

La rivière est profondément encaissée, les berges atteignent de 8 à 10 mètres de hauteur, elle a 20 à 25 mètres de large et une profondeur d'eau de $1^{m}20$. Le fond est sableux, à peine quelques graviers et pas du tout de cailloux roulés. Aucun dépôt caillouteux ne se voit non plus dans les berges.

Avec quelques précautions la traversée s'effectua sans incident. Des femmes étaient occupées à laver du linge sur le bord opposé, lorsqu'un de nos mulets mal

guidé se refusait à sortir de la rivière. L'indigène ne voulait évidemment pas quitter sa monture pour la prendre par la bride et la remettre dans le bon chemin, le mulet de son côté s'obstinait non seulement à vouloir rester dans l'eau mais encore manifestait le désir de prendre un bain complet. Cela aurait eu de graves conséquences pour moi, car mes plaques photographiques auraient pu être endommagées. Aussi j'invectivai rudement mon domestique sans pouvoir obtenir de lui qu'il abandonna le dos de sa monture. C'est alors qu'après avoir bien ri, une de ces femmes, jeune encore, entra dans l'eau et s'employa avec succès à faire sortir notre entêté animal de la fâcheuse situation dans laquelle il s'était mise.

Sur la rive droite nous retrouvons la terre noire et son sol argileux bien cultivé, la plaine redevient monotone et nue. Au milieu, un mamelon, près duquel nous passons, le Koudiat el Araïs, est constitué par les grès calcaires que nous avions vu les jours précédents; un peu au Nord, un autre mamelon de même forme, le Bou Mimoun est constitué de même. Ce sont les derniers témoins de l'extension des couches pliocènes dans cette région. Ils émergent de la plaine d'une hauteur de 25 à 30 mètres.

Peu après, nous traversons sur un petit pont l'oued el Hamma et nous faisons halte près du douar El Achfra. Ici encore ce sont des huttes en branchages, mais tout au tour de chaque nouala s'étend un espace vide limité par une haie (zriba) (1) de chardons. Ce chardon, le scolymus hispanicus, est très répandu dans les champs, il préfère les bonnes terres et surtout le tirs où il atteint plus d'un mètre de hauteur. Des champs de maïs se rencontrent aussi, le palmier nain est absent.

Le temps s'assombrit et un vent chaud nous arrive du Sud. C'est du vrai sirocco, quoique l'on prétende à l'absence de ce vent au Maroc. L'orage est proche et nous avons encore trois heures de marche au moins pour atteindre Si Qacem et l'oued Rdem. Nous pressons nos montures, car nous voyons arriver de l'Ouest de gros nuages noirs qui ne présagent rien de bon. A deux heures, quelques gouttes nous atteignent, mais encore un effort et nous serons sortis du tirs, alors il pourra pleuvoir. Une heure après nous arrivons à l'Oued Rdem. Comme l'Oued Beth, il est profondément encaissé et ses berges atteignent 8 à 10 mètres. La largeur n'est que de dix mètres et la profondeur d'eau de un mètre, sans courant visible.

Le fond est sableux et les berges sont constituées par un sable argileux blanc, mais pas le moindre cailloux roulé.

Nous avons quitté la tribu des Beni Haçan et nous sommes dans celle des *Cherarda*. Nous allons camper dans la Kasba du caïd Ben Driss où nous arrivons en même temps que la pluie. Nul ne s'inquiète de nous et nous attendons patiemment qu'on veuille bien nous désigner un emplacement pour camper.

---

(1) La zriba est généralement constituée par des branches de jujubiers sauvages.

Par précaution j'avise un endroit encore sec et j'y fais édifier ma tente puis je continue à attendre, à l'abri cette fois. Je fis bien d'agir ainsi car la réponse ne m'est pas encore parvenue. Un cafetier était installé à proximité, flairant un client il vint m'offrir obséquieusement ses services, mes hommes trouvant ainsi leur besogne toute faite m'engagèrent à accepter et ce soir là au moins j'eus une table confortablement servie.

J'appris ensuite que les plats que j'avais payés m'étaient envoyés gracieusement à titre de mouna par le Caïd. Mais j'étais encore novice et j'ignorais le métier de voyageur au Maroc.

Le soir, le temps se remet au beau, un petit vent frais d'Ouest chasse les nuages sur le Selfat, le baromètre se maintient. Il fera beau demain, incha Allah (si Dieu veut), me dit mon guide. Le cafetier se charge des emplètes et revient avec quatre douzaines d'œufs pour lesquelles il me demande quatre grouch, ce qui représente environ 0 fr. 75 de notre monnaie ; une poule, petite et maigre, me revient à 0 fr. 50, Comme je trouvais ces prix trop faibles, comparativement à ceux que j'avais payés les jours précédents, mon cafetier m'expliqua que l'annonce du prochain passage du Sultan avait pour conséquence le déplacement des douars et que les habitants pourraient plus facilement cacher leur argent que leurs poules.

C'est un fait certain que le déplacement du Sultan entraîne avec lui un changement complet dans la situation économique des régions qu'il traverse. Tout fuit à l'approche de la mehalla, et la raison en est simple. Partout, sur son passage, la mehalla pille, dévaste, ravage. Tout est bon à prendre. Les animaux sont réquisitionnés gratis, les gens incorporés de force et dépouillés de toutes leurs provisions. J'avais déjà constaté ce fait dans le Chaouïa, je n'étais donc pas surpris du récit de mon homme et je m'expliquais très bien l'inquiétude de ces pauvres gens qui semaient sans savoir s'ils récolteraient et qui écoulaient journellement tous leurs produits dans la crainte de voir surgir le tarbouch d'un mokhazni.

30 Janvier. — Je suis réveillé par un bruit insolite. C'est la pluie qui s'abat avec fracas sur la toile de tente. Il est trois heures du matin, le baromètre n'a pas changé. N'est-ce qu'un simple orage comme celui de la veille et pourrai-je me mettre en route aujourd'hui. Ces préoccupations me tiennent éveillé. A six heures la pluie cesse, le temps reste nuageux, mais avec tendance au beau ; d'ailleurs le ciel est clair sur Meknès. A sept heures je donne le signal du départ et nous sortons de la Kasba comme nous y étions entrés, au milieu de l'indifférence générale. Seul, mon cafetier, vient solliciter une dernière *fabour*.

L'Oued Rdem vient des environs de Meknès, il coule dans une dépression étroite, comprise entre le Zerhoun à l'Est, le Kfès à l'Ouest. Près de son débouché dans la plaine la rivière se heurte au Djebel Outita qu'elle traverse dans les gorges escar-

pées, Bab Tisra. Notre route est donc toute tracée, mais la pluie de la nuit a grossi la rivière et le chemin de la gorge n'est pas praticable. Il nous faut alors nous élever sur la colline pour tourner ce dangereux passage.

Au sortir de la Qasba du Caïd nous remontons la rivière au milieu d'un bois d'oliviers qui entoure le marabout Si Qaçem. La Zaouïa est située un peu au Sud, à l'entrée même de la gorge. Puis nous nous élevons, par une pente uniforme et assez douce, jusqu'à un plateau horizontal sur lequel est installé un marché. Ce plateau est gréseux, il est séparé de la colline que nous devons gravir par une dépression argileuse transformée en marécage par la pluie de la nuit. Le chemin s'élève ensuite par des lacets nombreux au milieu d'argiles, de marnes, de calcaires à silex jusqu'à une première plateforme couverte d'éboulis gréseux et dont l'altitude est de 150 mètres.

Une nouvelle ascension dans des terrains plus tendres nous amène au sommet par 340 mètres d'altitude. C'est encore un plateau sub horizontal qui descend en pente douce vers le Sud jusqu'à l'Oued Rdem à Mechra Sfa (100 m.). La gorge est alors bien visible ; la rivière y pénètre, tumultueuse et bouillonnante, roulant des blocs énormes détachés des parois à pic et qui vont s'accumuler vers le milieu pour former une sorte de barrage d'où les eaux se précipitent, formant une cascade de plus de 40 mètres de hauteur.

Vers le Sud, la vallée s'ouvre devant nous en un monotone développement de mamelons arrondis et argileux. Les argiles qui les constituent, minées par le pied, glissent en paquet et s'écrasent : on dirait des tas de boue empilés les uns sur les autres. C'est un type d'argiles qui m'était bien connu, car il est très répandu en Algérie et j'entrevoyais immédiatement les difficultés que rencontrerait la construction d'une route le long de cette vallée. Notre chemin se maintient d'abord sur la rive droite jusqu'au confluent de l'Oued Houman qui vient du Zerhoun. La marche devient difficile d'autant plus que, par suite des glissements, le chemin a disparu par place et il faut faire des efforts inouis pour arriver à sortir nos bêtes de ces bourbiers. Aucun douar n'est signalé aux environs, et comme j'ignore complètement le pays, je me prive de déjeuner pour ne pas perdre de temps. Nous arrivons enfin au confluent de l'Oued Faraoun ; la vallée s'élargit et le chemin devient meilleur. Nous nous arrêtons pour jouir du beau spectacle qui s'offre à nous. La masse rocheuse du Zerhoun, entourée comme d'une auréole par de belles forêts, qu'on me dit être des oliviers, semble surplomber ces argiles glissantes et on a l'impression d'un effondrement possible. Il n'en est rien heureusement ; les argiles entourent la masse calcaire du Zerhoun mais ne la supportent pas. D'ailleurs le long du Djebel Kfès la même apparence a lieu, mais ici les glissements ont été plus intenses par suite d'un ravinement plus grand et le placage des argiles sur des couches plus anciennes est bien visible.

C'est en tête de cet oued Faraoun que se trouve le Ksar Faraoun et la ville de Volubilis, qui témoignent de l'occupation romaine en cette région.

Au delà de l'oued Faraoun le chemin s'installe sur la rive gauche mais toujours dans les mêmes conditions. Les ravins qui descendent du Kfès sont nombreux, mais peu importants. On a la sensation de longer un plateau aux bords escarpés plutôt qu'une crête montagneuse. Une ligne, presque horizontale, se profile du Nord au Sud, depuis le Djebel Outita jusque près de Meknès. Au Sud du point culminant (500m) un ravin plus important entame assez profondément l'arête rocheuse, qui se maintient cependant au même niveau. C'est donc un plateau qui

Fig. 25. Djebel Kafès. — Vue prise de l'Est

borde la vallée à l'Ouest. Au confluent de ce ravin nous traversons encore une fois la rivière, puis nous nous élevons ensuite sur le flanc opposé jusqu'au douar d'El Rhoot.

Au-dessus, à la crête, une construction assez importante se voit au milieu des oliviers. C'est un azib du sultan. Auprès se trouve une dépression par laquelle passe le chemin qui part d'El Rhoot pour aboutir à Mouley Idris. A la partie correspondant à la montée difficile on donne le nom d'Aqbet el Arami. Ce chemin est très fréquenté par les habitants de Meknès qui se rendent en pélerinage au tombeau du saint et, comme toujours, au moment de ces déplacements, les brigands viennent occuper les passages difficiles et prélever une taxe sur les pèlerins. L'Aqbet el Arami, comme son nom l'indique d'ailleurs, est un de ces endroits propices pour détrousser les voyageurs.

Le douar d'El Rhoot, qui appartient encore à la tribu des Cherarda, doit théoriquement protéger ce chemin ; mais en réalité ce douar est le repaire des bandits de la région. De sorte que l'on en arrive à se demander si ce n'est pas là un moyen employé par le makhzen pour prélever un impôt supplémentaire.

31 Janvier. — Réveil à 5 h. 1/2, mais lorsque je veux ouvrir ma tente je m'aperçois d'une résistance inaccoutumée : la toile est couverte de givre et nous voilà encore immobilisés jusqu'à ce que le soleil ait produit son effet. Le temps est clair et promet une belle journée ; nous ne sommes d'ailleurs pas très éloignés de Meknès et nous pouvons retarder notre départ sans inconvénient. Le soleil ne tarde pas à s'élever au-dessus du Zerhoun et bientôt son action bienfaisante se fait sentir sur la tente dont la couverture glacée étincelle et une fumée légère l'enveloppe. Le dégel a commencé, il faut attendre encore. Impatient, je fais comme ma tente, je fume, tout en observant philosophiquement la dessication de la toile ; à 8 h. 1/2, l'opération est terminée et nous pouvons nous mettre en route. Nous entrons sur le territoire des Guerrouan et suivons toujours l'oued Rdem, sur sa rive droite. Au-dessus de nous un escarpement rocheux remarquable, constitué par des bancs de poudingues, supporte le marabout de Si Ali ben Amdouch. Nous descendons alors dans l'oued Sedjra, qui vient de l'Est, et nous traversons une petite bande de terre noire disposée de chaque côté de l'oued. Un peu plus loin, nous coupons l'oued Ouislan et, à 10 h. 1/2, nous atteignons le pont de l'oued Fekran. Ce sont ces trois rivières, oued Sedjra, Ouislan et Fekran, qui par leur réunion forment l'oued Rdem.

Meknès est situé sur le plateau qui domine au Sud. Une rude montée y mène en trois quarts d'heure. Les mêmes argiles constituent tout le flanc ; quelques bancs durs s'y intercalent, qui forment des petites terrasses horizontales. A la crête ce sont des calcaires et des grès qui se poursuivent horizontalement vers le Sud et l'Ouest pour constituer un énorme plateau dans lequel l'oued Rdem a creusé son lit. Des sources importantes sourdent à la base des grès inférieurs et des calcaires supérieurs.

Mon guide veut me mener dans un fondouk. « Il y a des chambres très convenables, me dit-il, et tu seras à l'abri des curieux. » Mais je proteste et avisant une petite place non encombrée d'immondices j'y fais dresser ma tente.

Les curieux s'amassent autour de nous et des protestations s'élèvent. Nous sommes dans la Medina et la population s'oppose à ce qu'un chrétien y séjourne. Il faut aller, paraît-il, dans le Mellah (quartier juif). C'est à mon tour de protester et j'insiste tellement que j'obtiens l'autorisation de camper à la porte du Dar el Makhzen, près de la Bab Mansour el Hadj. Le pacha vient me faire visite, il donne des ordres pour que les curieux soient écartés et m'annonce l'envoi d'une mouna

et de gardiens (assas). Confortablement installé au milieu d'une vaste place, n'ayant pour voisins que les oumana de la porte voisine, j'allais me livrer aux douceurs du far niente et rêver au couscous du pacha lorsqu'une visite inattendue m'est annoncée.

Un Européen se présente à moi et, avec une grande volubilité, il explique le but de sa visite. Mais comme il parle anglais, je ne le comprends pas et me contente de le lui dire en français. Il n'a pas l'air de me comprendre non plus, car il recommence son explication, mais cette fois en espagnol. Cela aurait pu durer longtemps, quand j'eus la bonne idée de lui faire savoir que je ne savais que l'arabe. Nous pûmes alors nous entendre. Il me déclare qu'il est missionnaire

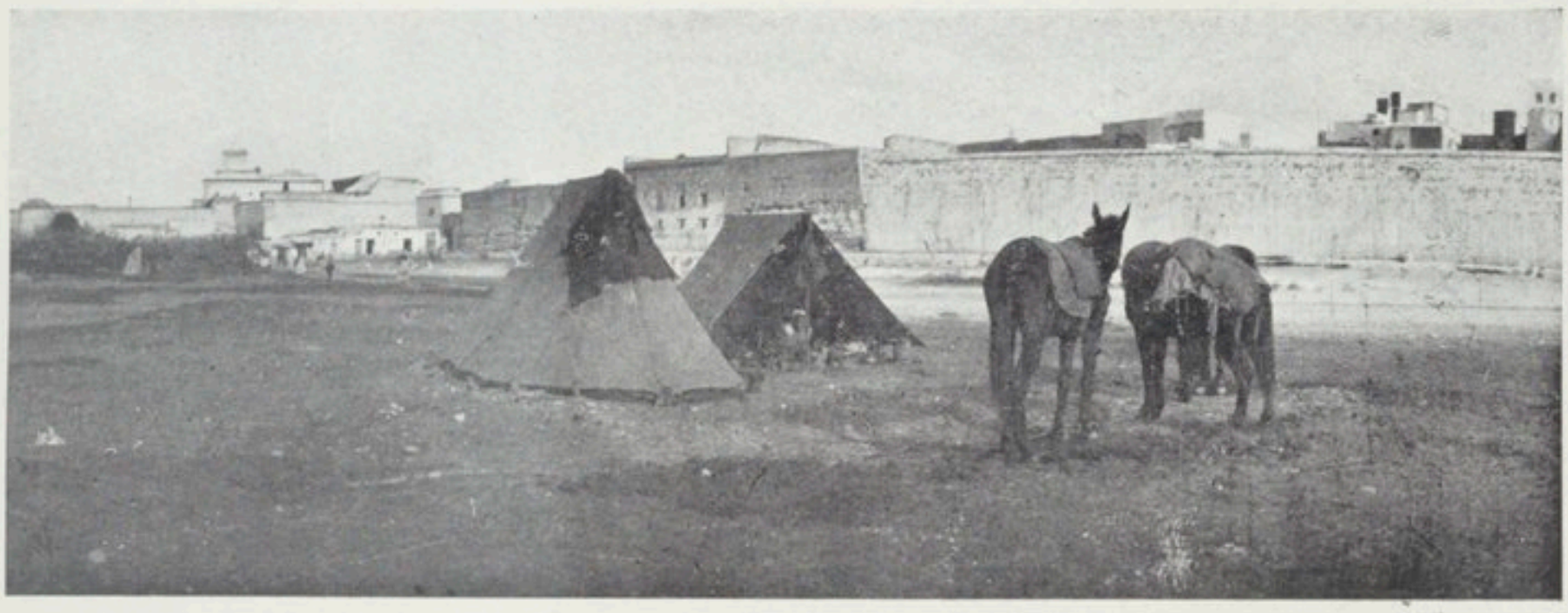


Fig. 26. Meknès. — Campement sur la place Mansour el Hadj.

anglican et qu'il m'offre chez lui l'hospitalité la plus complète ; il m'avertit en même temps de me méfier des gardiens que l'on doit me donner, gardiens qui pourraient bien se transformer en détrousseurs ; « quant à la mouna du pacha, n'y comptez pas, ajouta-t-il, vous pouvez être certain qu'elle ne viendra pas ».

Je le remerciai de ses offres et de ses renseignements et je pris congé de lui sans l'engager à revenir me voir.

Le soir j'eus la mouna annoncée et dix assas firent toute la nuit un vacarme épouvantable autour de ma tente. Je ne pus dormir, mais je ne fus pas dépouillé.

J'employai la journée du lendemain à faire quelques courses aux environs de la ville et je pus constater que le plateau de Meknès se prolongeait vers l'Ouest, très loin, chez les Zemmour. Dans le Sud-Ouest apparaît un autre plateau plus élevé, l'Oulmès (1,250^{m}).

Vers le Nord-Ouest, le plateau de Meknès, dont l'altitude est de 500 mètres environ, s'abaisse insensiblement pour rejoindre le djebel Outita, entourant ainsi le djebel Kafès (550m). Le Zerhoun est également bordé, au Sud et à l'Ouest, par le prolongement du même plateau. Au Sud les mêmes couchent s'étendent jusqu'au pied du Djebel Ouarchako (1200m). En somme, un énorme plateau gréso calcaire s'étend sur toute la région entourant des parties plus élevées, le Kfès, le Zerhoun, l'Oulmès, qui témoignent d'un plateau plus ancien qui se poursuit dans le Sud chez les Beni Mtir.

Fig. 27. Meknès. — Vue prise du pont de l'Oued Fekran.

Les femmes de Meknès ont la réputation d'être très belles, aussi les maris sont-ils tous jaloux.

Comme curiosités, on cite les jardins qui sont en effet très beaux, la Bab el Mansour el Hadj très bien décorée mais déjà en ruines et la Zaouia des Aissaoua.

2 *Février.*— Départ de Meknès à 7 heures par la Bab bou Amir. A peine sorti de la ville un pont permet le passage de l'Oued Fekran. On traverse ensuite de très jolis bois d'oliviers qui s'étendent jusqu'à plus de 2 kilomètres de la ville où existe un second mur d'enceinte. Au delà : le plateau est nu, sablonneux, par place les couches calcaires affleurent et donnent lieu alors à un sol dur et rocailleux. Sur le chemin nous sommes rejoint par deux juifs conduisant trois bêtes chargées de provisions diverses et de peaux. Arrivés près de moi, ils s'inclinent respectueusement me qualifient de seigneur et me demandent en grâce de les laisser m'accompagner. Mes gens protestent et cherchent à éloigner ces pauvres diables qui me font pitié. Enfin nous convenons qu'ils suivront à courte distance.

Il m'arriva alors de descendre souvent de ma monture et d'aller interroger mes compagnons de route. Ils étaient de Sefrou et se rendaient dans cette ville. Le chemin par les Beni Mtir était coupé et cela les obligeait à faire un crochet par Fès. Ils me dirent aussi combien ils étaient heureux de mon départ parce que cela leur permettait de voyager en ma compagnie et en toute sécurité. Ma présence devenait pour eux une sauvegarde. Je les interrogeai avidement sur les Beni Mtir et le Zerhoun et j'en obtiens ainsi de précieuses indications. Je ne pouvais en effet me fier aucunement à mes hommes, tous les renseignements qu'ils me donnaient sur le Zerhoun étaient erronés. Un chrétien ne devait rien connaître de la montagne sacrée.

La route, de Meknès à Fès, suit la large dépression qui est limitée au Nord par le Zerhoun, au Sud par le plateau des Beni Mtir. Le terrain est profondément raviné par de nombreux oued qui viennent du Sud et qui se déversent dans un oued plus important qui longe le Zerhoun de l'Est à l'Ouest et qui constitue l'Oued Sedjra.

Le Zerhoun se profile parallèlement à la route, montrant la masse énorme du Djebel Qanoufa (1170^{m}) point culminant rocheux entouré de bois d'oliviers. Quelques douars échelonnés au flanc de la montagne sont reconnaissables à leurs maisons bâties en pierre et aux jardins qui les entourent.

Nous passons l'oued Ouïslan sur un pont en maçonnerie d'une seule arche et à 10 heures, nous arrivons à l'Aïn Toto. Cette source importante sort de la base des couches calcaires.

Les eaux de l'Aïn Toto vont encore à l'oued Sedjra, mais à partir de là l'écoulement se fera désormais vers l'Est.

Nous descendons un premier gradin et nous arrivons à l'oued Jedida puis à l'oued Madhouma qui se réunissent plus au Nord pour former l'oued Mikkes, qui contourne le Zerhoun à l'Est. Des ponts permettent le passage de ces deux rivières profondément encaissées dans le plateau gréseux et calcaire. Des dépôts travertineux importants y témoignent de l'activité de sources aujourd'hui disparues. Un nouveau gradin à descendre et nous sommes dans la plaine de Saïs. Les derniers contre forts du Zerhoun disparaissent à l'Ouest, au Nord s'ouvre la gorge de l'oued Mikkes et au Sud des gradins successifs marquent l'érosion progressive du plateau. Deux pics plus élevés apparaissent dans le Sud-Est le Kef el Behalil qui domine Sefrou et plus près de nous, à la bordure de la plaine, le Djebel Mouzer. Plus loin, dans l'Est, les chaînes des Beni Ouaraïn se montrent couvertes de neige.

A 3 heures nous arrivons à l'oued Nja, à 4 h. 1/2 à l'oued Atsan qui roulent leurs eaux jusqu'à l'oued Mikkès.

Le temps s'est couvert et Fès est encore loin. Nous coucherons à la Nzala de de l'oued Atsan. Nous y sommes bien reçus et bien traités. Les juifs qui nous accompagnent espèrent même pouvoir ne pas payer l'hospitalité de la Nzala. Aussi

nous accablent-ils de prévenance et nos hommes en profitent pour leur faire faire toutes les corvées. Malheureusement il n'en fut rien et le lendemain matin, alors que je donnais seulement une mouna, les juifs furent mis en demeure de payer le tarif sous menace de confiscation de leur marchandise. Je voulus intervenir mais mon guide me prévint : ils sont plus riches que toi, tu ne sais donc pas ce qu'est un juif.

3 Février. — La route se poursuit monotone jusqu'à Fès, dont les remparts apparaissent au fond de la plaine La masse du Zalagh devient de plus en plus importante à mesure que nous avançons. Le sol est rocailleux d'abord puis devient argileux et la terre noire reparaît. Après une heure et demie de marche nous arrivons à la porte de Fès. Nos juifs nous remercient encore et prennent à droite le chemin de Sefrou.

Nous franchissons la Bab Segma, passons devant la manufacture d'armes et allons planter ma tente sur la place de Bou Jeloud.

A peine installé je me rends au consulat de France. Le consul est absent mais M. Michaud-Bellaire qui le remplace, m'accueille avec beaucoup de cordialité et m'invite à venir loger au consulat. Puis, en sa compagnie, je fais une promenade dans les principaux quartiers et aux environs immédiats de la ville. Des descriptions de Fès ont été données maintefois, je n'insisterai donc pas. Je constaterai seulement que j'ai pu me promener un peu partout dans la ville, et que rien de désagréable ne m'arriva. Mon costume attirait à peine l'attention. Je fis la connaissance d'un marchand de tabac qui tenait boutique dans une des rues les plus fréquentées. A mon approche il sourit et heureux sans doute de la commande que j'allais lui faire, il éprouva le besoin de vanter les chrétiens. Je crus avoir rencontré un indigène connaissant l'Algérie et je le lui dis. Pas du tout, répondit-il, j'ai connu les chrétiens à la guerre sainte et voici ce qu'il me raconta :

« Il y déjà bien longtemps, on prêcha la guerre sainte, les chrétiens étaient en guerre avec le Rarb. Je priai mon père de me permettre d'y partir avec deux de mes amis qu'il équipa. Nous nous rendîmes à Tetouan et à peine étions-nous arrivés que je demandais au chef de la mehalla de me laisser aller combattre les infidèles. Il est trop tard, me dit-il, tu iras demain, si Dieu veut, mais tu ferais mieux d'attendre quelques jours, des troupes vont arriver et avec l'aide de Dieu je jetterai ces chiens à la mer. J'étais jeune et sans expérience et je ne voulus pas attendre. Le lendemain matin à la première heure, nous sortions de la ville mes compagnons et moi et nous nous dirigions vers le camp des chrétiens que l'on voyait dans la plaine auprès de la rivière. Plein d'ardeur nous nous avançons au galop de nos chevaux, mais au moment où j'allais tirer mon coup de fusil, j'entendis un

bruit épouvantable et je ne me rendis plus compte de ce qui avait bien pu se passer. Quand je repris mes sens j'étais couché sous une tente, sur un lit et un médecin me soignait. Un mois après j'étais guéri et je regagnais Fès jurant bien que je ne ferai plus la guerre contre les chrétiens ».

Le lendemain je décidais de faire l'ascension du Zalag. Accompagné seulement par un soldat du consulat, je quittais la ville par la Bab el Marhouq. Nous suivons à droite le chemin qui passe auprès du bordj dénommé El Bastioun. Des masses travertineuses importantes forment, à la bordure du plateau, un escarpement remarquable. Puis le chemin descend dans l'oued Malah (la rivière salée) que nous atteignons peu de temps après. Le sol devient argileux et glissant. Le chemin très bien tracé s'élève au milieu de jardins d'oliviers puis traverse une zone caillouteuse de blocs énormes éboulés de la montagne.

En une heure nous atteignons le col qui sépare le Zalagh du Guebgueb. Nous tournons alors à l'Est et, par un mauvais sentier dans les éboulis calcaires, nous atteignons le sommet. Le Zalagh, qui est constitué par des bancs de calcaires massifs fortement inclinés vers le Sud, culmine à 870 mètres d'altitude. Du sommet la vue embrasse un espace illimité. A l'Est, la chaîne neigeuse des Riata contraste avec le vert sombre de la dépression qui conduit à Taza. Au Sud, les chaînes des Aït Youssi présentent quelques tâches neigeuses au milieu de lignes bleutées qui semblent indiquer une succession de plateaux plutôt que des chaînes parallèles. Vers l'Ouest la dépression de la plaine de Saïs et les Beni Mtir apparaissent avec leur nudité comme des régions arides. Le Zerhoun est invisible. Au Nord, le Sebou déploie au milieu de sa vallée bien cultivée son long serpent argentin. Plus loin les chaînes du Rif forment un chaos de pics effilés dont quelques uns s'émaillent de tâches neigeuses. On nous montre le Dj. Tiziren qui paraît être le point culminant de cette région rifaine.

Le Zalagh forme ainsi une arête très aigue orientée du N.-E. au S.-O., bordée au Nord par un plateau gréseux moins élevé qui s'étend jusqu'au coude du Sebou et qui constitue le Djebel Haloui. Pendant que j'étais seul, au milieu de ces bancs calcaires, surgit une jeune fille tenant à la main un bol de lait, elle me l'offre gracieusement, je l'accepte et lui remets en échange une pièce de 0.25 centimes. Quelques instants après un jeune gamin arrive avec un œuf, il obtient quelques flous et garde l'œuf.

Mon guide, qui s'était endormi, peu intéressé par le paysage ou la recherche des fossiles, me rejoint alors et offre de me mener plus au nord afin de me montrer le marabout célèbre de Mouley bou Chta. Nous passons près d'un douar où ma réputation d'homme généreux était déjà connue. Les gens s'avancent au devant de nous et, après quelques salutations, on soumet à mon examen toute une théorie de

jeunes enfants atteints de syphilis. Les parents paraissent également atteint de cette maladie car les perforations du palais m'ont semblé très répandues. Je ne pus que leur donner quelques bons conseils et appeler sur eux les bénédictions de Mouley Yacoub. Mouley Yacoub est un marabout très vénéré, il se trouve à une vingtaine de kilomètres dans l'Ouest de Fès. Une source thermale sulfureuse y existe et elle est fort fréquentée par les syphilitiques marocains. On vient de très loin passer une saison en ce lieu réputé d'où l'on repart toujours content, sinon guéri.

Le retour à Fès s'effectue par le versant Est du Zalagh et nous rentrons dans la ville par la Bab el Gisah, auprès de laquelle sont les tombeaux des rois Mérinides.

Le temps se remit à la pluie ; elle tomba toute la nuit, mais le matin le ciel était bien dégagé et la journée promettait d'être belle. Je me décidais au départ. Mon séjour avait été court. J'aurai bien voulu le prolonger, mais j'étais avide d'inconnu et impatient de traverser des régions nouvelles pour moi.

5 Février. — Nous longeons la bordure Nord de la plaine de Saïs. La pluie de la nuit a transformé le sol en un bourbier gluant dans lequel nous avançons péniblement. Au Guebgueb a succédé le Djebel Trats au pied duquel sont des marais salants en rapport avec des argiles schisteuses violacées. Au-dessus des marnes blanches forment tout le flanc de la colline, dont le sommet est couronné par des couches gréseuses jaunâtres ; quelques silex se rencontrent sur le chemin. La plaine est bien cultivée. Nous la quittons bientôt à la Nzala de Douïet pour nous élever sur la colline jusqu'auprès de la Nzala Jboub à Bab er Rih (la porte du vent). Nous sommes au col qui donne accès dans la vallée de l'Oued Mikkès. Un vent violent qui vient du Zerhoun s'engouffre dans ce passage resserré dont les parois sont constitués par des dolomies massives. Cette arête rocheuse se prolonge dans la direction du Nord formant un escarpement remarquable qui surplombe la vallée.

De ce col, la vue sur le Zerhoun est très belle. Le Djebel Kala montre sa masse calcaire blanche qui émerge du tapis verdoyant de la forêt d'oliviers qui couvre ses flancs, tandis qu'au fond de la vallée, les tons rouges des grès s'allient au violet des argiles et au gris des gypses.

La descente dans l'Oued Mikkès est facile ; on suit le pied de l'escarpement rocheux sur un sol tantôt rouge, noir, violacé ou blanc. De nombreux cristaux de gypse épars reluisent au soleil. Un marais important, couvert de joncs et de lauriers roses marque le débouché des ouad Madhouma et Nja qui forment l'Oued Mikkès. Un petit ravin, qui vient de l'Est, met à découvert une grande bande gypseuse accompagnée par son cortège de marnes rouges et de schistes violacés. Au fond la masse gypseuse est plus importante. Elle se dresse, formant un pic curieusement découpé, qui supporte le marabout de Lella Aïcha Merguet Taya.

Le sol gypseux, aux couleurs variées et intenses, se poursuit jusqu'à la source réputée de Mouley Yacoub. Cette source est chaude et sulfureuse. Des piscines primitives permettent aux nombreux syphilitiques de prendre les bains nécessaires à la guérison des manifestations cutanées de cette maladie. Comme dans beaucoup d'autres sources célèbres, les bains sont pris en commun et, de l'échange en ce milieu putride de microbes affamés, il en résulte quelquefois des cures miraculeuses.

Le soir nous revenions dans l'oued Mikkès et nous campions à la nzala des Oudaïa.

Des terres noires abondent dans cette vallée et dans les vallées voisines, mais les unes sont dénommées *tirs* par les indigènes et les autres n'ont pas d'appellation spéciale. Le tirs m'a paru être toujours en rapport avec les schistes et avec les bas-fonds marécageux : c'est une terre forte très argileuse et de couleur brune ou très violacée, quelquefois rouge brun. A côté, sont des terres légères, sableuses, qui proviennent de la décomposition des roches éruptives. Leur fertilité est tout aussi remarquable que celle du tirs et pourtant ce nom ne leur est pas appliqué. Le terme de tirs ne s'applique donc ni à la couleur, ni à la fertilité, mais à la qualité physique de la terre. Tirs est une terre forte, et cela corrobore bien l'étymologie qu'en a donné M. Doutté (1).

L'orage arrive avec le coucher du soleil, toute la vallée s'assombrit brusquement. Le vent fait rage, la grêle s'abat avec force et des éclairs illuminent par moment le Zerhoun. Cela dure deux heures. A neuf heures tout est terminé : vent et pluie ont cessé ; le ciel s'est dégagé et paraît tout constellé d'étoiles. L'orage a fui dans l'Est, du côté de Fès, et quelques éclairs s'aperçoivent encore dans cette direction, puis tout se tait et chacun s'endort.

6 Février. — La nzala des Oudaïa, comme d'ailleurs toutes celles de cette région, sont des postes destinés à assurer la sécurité tout en procurant au voyageur un asile pour la nuit.

Quelques huttes, habitées par les fonctionnaires du makhzen, une haie de jujubiers sauvages (*zeriba*) qui limite un espace plus ou moins grand, mais toujours très sale et encombré de fumier sédentaire ; tel est l'asile confortable que le voyageur rencontre sur sa route.

On peut cependant s'y ravitailler en œufs, poules, orge et paille à des prix très raisonnables.

Mes hommes ont donné cette nuit l'hospitalité à un indigène de la région qui désire aller à Rabat. Il profitera de notre convoi pour voyager avec nous.

---

(1) Voir Doutté, *Merrakech*.

A 6 heures du matin, nous levons le camp et traversons l'oued Mikkés sur un pont en pierre encore en assez bon état et nous nous dirigeons dans le Nord-Ouest en remontant, au milieu de terrains argileux et boueux, un petit ravin qui nous mène à un col d'où la vue s'étend au loin sur toute la région située plus à l'Est.

Le Zalar, le Guebgueb et le Trats forment comme une barrière contre laquelle viennent s'arrêter ces collines arrondies, aux couleurs bariolées, comme des vagues immobilisées au pied d'une côte rocheuse. Au Sud, le Zerhoun montre ses pentes boisées et son substratum argileux. Un gros douar des Beni Ahmar, Mghila, dresse ses maisons bien construites au milieu des oliviers. Le chemin descend toujours sur le même sol argileux et noir dans l'oued Bou Alima, puis remonte sur une petite crête gréseuse pour redescendre dans une nouvelle vallée boueuse.

Un plateau gréseux succède, montrant son sous-sol schisteux et noir, puis la dépression plus large de l'oued Ahmar au bord duquel est installée la nzala. Au Sud, une autre crête rocheuse, calcaire, limite la masse du Zerhoun ; des gorges profondes, boisées, l'entament et de gros villages apparaissent, perchés sur ces rochers abruptes et blancs au milieu d'olivettes, c'est Karmat, Beni Merats, campés fièrement de chaque côté de la gorge pittoresque d'un oued et qui semblent deux sentinelles avancées, gardiennes vigilantes de la montagne sacrée.

La nzala des Beni Ahmar, dont l'altitude n'est que de 260 mètres, est une mauvaise hutte entourée de l'inévitable zriba. Elle n'a rien d'encourageant et les gens y paraissent assez sauvages. Avec beaucoup d'inquiétude, quelques-uns interrogent mes hommes sur le but de mon voyage. On nous parle d'un chrétien qui aurait pénétré dans la montagne et les indigènes n'en paraissent pas flatté. Mais mon compagnon de route, personnage important, les rassure, et après quelques moments de repos nous repartons pour faire l'ascension du Selfat qui dresse son arête dans l'Ouest. Un large plateau bien cultivé, nous mène au bord de l'oued Zegota qui vient du Sud et en tête duquel se trouve le tombeau de Mouley Idris. Puis la montée commence, d'abord dans des terres noires, puis des grès rouges auxquels succèdent des calcaires d'où sortent des sources importantes qui servent à l'arrosage des olivettes de Zegota. Zegota est une zaouïa bien construite au flanc du Selfat, à 280 mètres d'altitude. Encore une demi-heure de montée et nous atteignons le col (375^{m}). Les calcaires à silex forment toute l'arête dont le versant Est est bordé par un escarpement remarquable. Vers l'Ouest la pente est plus douce, et à la faveur de l'oued Tilii on redescend assez rapidement, à travers des terres argileuses, jusqu'au pied de la montagne.

Du col la vue doit être belle, mais le temps est redevenu gris. Des brumes épaisses courent dans l'Est et sur la vallée du Sebou. De gros nuages s'étalent sur le Zerhoun et nous ne pouvons que nous hâter, bien à regret hélas !

A 3 h. 1/2, nous sommes revenus à 90 mètres, mais la vallée est toujours très

encaissée. Un banc rocheux, prolongement de la colline de Bab Tisza, vient la barrer et oblige l'oued à décrire une courbe prononcée vers l'Est. Le chemin de Rabat quitte la vallée pour gravir la colline et passer dans la gorge étroite de Bab Tiouka. La pluie continuant, nous nous arrêtons dans le douar de Latahmna, situé au pied Est de Bab Tiouka.

Les indigènes nous accueillent avec une certaine froideur. Ils ne comprennent pas notre désir de nous arrêter dans leur douar alors que la demeure du caïd est proche, mais devant nos explications ils s'inclinent et à partir de ce moment c'est

Fig. 28. Zegota. — Montée du Col du Selfat.

à qui sera aimable. L'un apporte du bois, l'autre de l'eau : un peu de thé et de sucre est même offert comme mouna. Je récompense ces gens par quelques pièces de menue monnaie et j'obtiens la certitude de passer une nuit tranquille.

7 Février. — La pluie a durée toute la nuit, mais elle s'arrête avec le lever du soleil. C'est un fait bien curieux que les journées sont généralement bien ensoleillées et que la pluie ne tombe que la nuit. Il paraît qu'il en est toujours ainsi dans cette région. Notre but aujourd'hui est de rattraper le Sebou. Nous traversons le Djebel Outita, un peu au Nord-Est de Bab Tisra, dans une gorge moins profonde et moins pittoresque connue sous le nom de Bab Tiouka. L'arête rocheuse dans laquelle est creusée Bab Tisra vient mourir un peu au Sud du douar Latahmana. Le petit plateau qui précède la montée au Sud de Si Qacem s'élève vers le Nord-Est pour former des collines plus élevées dont l'altitude atteint 300 mètres et dans lesquelles est percée Bab Tiouka. Nous y retrouvons les mêmes

roches avec un développement plus grand. Ce sont des grès tendres et des sables qui surmontent une grande épaisseur de ces marnes que nous avons vues si développées dans l'oued Rdem.

La Bab Tiouka franchie, nous laissons à gauche le chemin qui mène à Si Qacem dont les olivettes se voient à quelques kilomètres seulement au Sud et prenons le grand chemin de Mechra bel Ksiri. Cette route est très fréquentée par les nombreuses caravanes qui vont à Larache ou qui en reviennent. Nous marchons côte à côte avec l'une d'elles. Elles est composée de gens de Fès qui apportent des peaux et qui ramèneront du sucre. Nous les dépassons bientôt, car dans ces terres noires, détrempées, leurs bêtes chargées n'avancent que difficilement. Le pays est plat et nous sommes de nouveau dans les Beni Haçan. Quelques douars importants, des terres bien labourées, pas d'autres arbres que quelques oliviers, vers l'Est, au pied du talus qui limite la colline. C'est d'une monotonie désespérante. A 4 heures de l'après-midi nous arrivons enfin au bord du Sebou. Le fleuve est ici très large et très profond et il est impossible de le passer à gué. Des barques assurent d'ailleurs le passage. Mais ce fut toute une opération. Notre caravane n'était pas assez importante et il nous aurait fallu attendre longtemps un surcroît de voyageurs si je ne m'étais décidé à montrer quelques pièces blanches. Sur la vue du douro, chacun s'empressa et nous fûmes vite sur l'autre rive. La traversée prit près d'une heure et ce ne fut qu'à six heures, c'est-à-dire à la tombée de la nuit, que nous arrivâmes à Qariet el Habassi.

Ce soir là j'avais fait une ample provision d'œufs, mais je m'aperçus bientôt qu'une partie avait disparu. Mon guide averti fit bonne garde, car si on jouit d'une certaine tranquilité dans les douars éloignés des grands chemins, il n'en est pas de même sur ces chemins et surtout dans les nzala. Or, cette nzala de Quariet el Habassi jouit d'une très mauvaise réputation. C'est d'ailleurs un coin très dangereux car souvent les Beni Haçan viennent piller les douars de la rive droite avec lesquels ils sont souvent en lutte.

Aussi n'étais-je pas très rassuré après le vol insignifiant que j'avais constaté. Je fus heureusement vite tranquillisé car le voleur fut bientôt découvert. C'était un beau chien qui s'offrait le luxe de manger mes œufs. Mais dès qu'il fut découvert et que le douar fut informé de son larcin, ce fut une poursuite acharnée qui aboutit à la prise du voleur et à sa mise à mort immédiate, malgré mes protestations.

Le lendemain matin le gardien de la nzala vient se féliciter de la prompte justice qu'il avait faite de mon voleur et demanda sa fabour. Il m'assura que les chrétiens qui étaient passés par là avaient toujours été très généreux avec lui et qu'il comptait bien que je le serais également.

8 Février. — Mon but était de suivre au plus près le Sebou afin de rechercher le

déversoir du Ras ed Doura. La plaine se continue, monotone et marécageuse. Le Sebou se déroule en larges ondulations au milieu de berges peu profondes et quelquefois tellement basses que le fleuve envahit les bords. Un mamelon important se rencontre cependant sur la rive gauche et supporte la marabout de Si Ali bou Jenoun. Puis la vaste plaine marécageuse reparaît et semble se continuer vers l'ouest par les brumes qui montent de l'Atlantique.

Nous sommes chez les Menasra que nous traversons ainsi de l'Est à l'Ouest.

Neuf heures de marche nous amènent au bord du Merja Ras ed Doura, auprès du marabout Si Mohamed el Mançour. Un peu avant d'arriver nous croisons un caid précédé d'un porte étendard et suivi d'une nombreuse escorte; il va au marché du dimanche (Souq el Had) qui se trouve à une bonne heure de marche dans le Nord-Est. Le chemin emprunte au milieu du marécage une partie sèche et sablonneuse sur laquelle deux bêtes ne peuvent passer de front. Je suis déjà engagé sur cette bande étroite lorsque le caïd s'y engage aussi. Mes hommes me prient de revenir en arrière pour laisser le passage libre mais je m'y refusais. Comme je marchais en tête, mon mulet fut bientôt à la hauteur du cheval du porte étendard. Alors que je me rangeais le plus possible sur ma droite, celui-ci continua à occuper le milieu de la chaussée et je me vis bientôt dans l'obligation de pénétrer dans le marais. Voyant que l'indigène ne voulait pas se garer quoiqu'il le put, je sautais à bas de ma bête et saisissant l'étrier du cavalier je le soulevais vivement. Afin d'éviter une chute désagréable celui-ci dut mettre pied à terre. J'avais le passage libre. Des murmures s'étaient fait entendre au début, mais à la vue de cet acte énergique chacun se rangea et je pus passer. Des injures grossières furent proférées mais seulement après mon passage.

Dans toute la partie Est, le Ras ed Doura ne présente pas de limites bien nettes; les parties marécageuses font suite à la masse liquide principale, mais nulle part je n'ai rencontré de courant d'eau pouvant indiquer une communication avec le Sebou. Les terrasses alluvionnaires en rapport avec le cours ancien du fleuve se retrouvent sur la rive droite et font présumer que le cours actuel avec cette direction au S.-O. s'est établi récemment.

Nous arrivames au douar de Si Mohamed el Mançour vers 5 heures, au milieu de l'indifférence la plus complète. Les gens nous firent seulement remarquer que nous n'étions pas sur la route suivie d'ordinaire par les chrétiens qui vont de Rabat à Larache. Comme on sut bientôt que nous arrivions de Fès et que nous allions à Rabat où se trouvait encore le sultan, on en conclut que je devais être un officier de la suite de Mac Léan et on m'interrogea longuement sur le *coronel* caid Mac Léan.

9 Février. — Temps chaud et lourd. Toujours la boue, le marais et le tirs. Le chemin tortueux suit les parties sèches sablonneuses dans la direction du Sud.

Nous passons au marabout de Si Mohamed Mleh ou une courbe du Sebou nous permet de constater une berge bien marquée. Le sol se relève au Sud et la limite

Fig. 29. Passage du Sebou a Mehedya.

du Ras ed Doura est ici bien nette, mais aucune communication n'existe avec le Sebou. Deux heures de marche nous ramènent dans une nouvelle dépression marécageuse que nous traversons avec beaucoup de difficultés. Au delà vers le Sud sont les marabouts de Si Mohamed Belkacem et de Si Lhassen, puis le sol se relève doucement et une zone de dunes aux tons rouges, couvertes de retem, s'étend jusqu'au bord du Sebou et jusqu'à la mer.

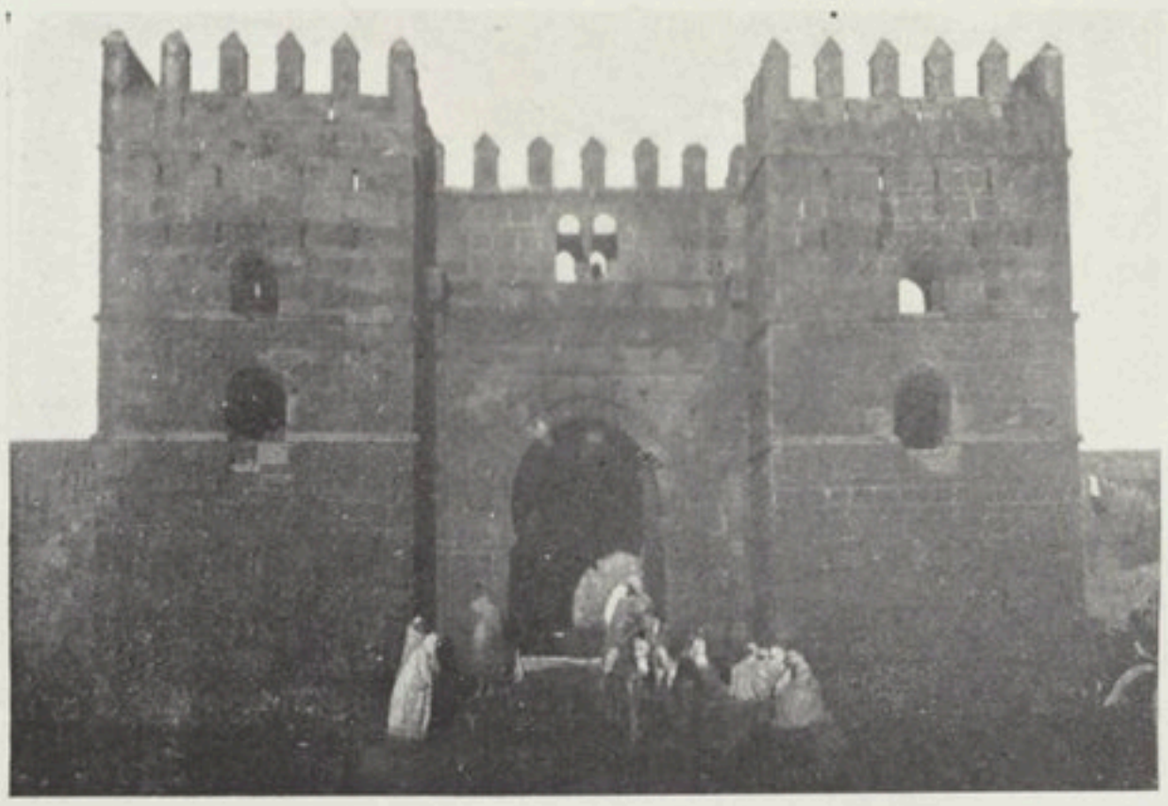


Fig. 30. Porte de Mehedya.
(cliché brémond)

Le passage s'effectue au moyen de grandes barques fort usagées et bientôt nous atteignons Mehedya et son enceinte crénelée, percée d'une seule porte.

Le plateau se poursuit, bien cultivé, jusqu'à Rabat. Nous couchons dans un douar d'Oudaïa, à Boret Maou. Il est déjà tard lorsque nous y pénétrons, mais dès notre arrivée une certaine effervescence se produit et bientôt une chasse au chien est organisée. L'un d'eux est saisi et assommé au milieu du camp, en face ma tente. Je me trompe peut-être, mais il m'a paru que j'étais la cause inconsciente de la mort de cette pauvre bête. Ne pouvant tuer le chien de chrétien qui s'était installé au milieu de leur douar, les gens reportèrent leur rage sur la bête impure qui fut sacrifiée. Ce douar et de nombreux autres étaient installés depuis peu. Les habitants n'étaient que des soldats de l'armée régulière, détachés de Rabat, en avant de la Mehalla, pour s'assurer de la tranquilité du pays et tâter les sentiments des Beni Haçan envers sa majesté chérifienne.

Le lendemain nous rentrions à Rabat où je passais une huitaine de jours encore. M. Saint-René Taillandier, ministre de France, était arrivé, et sa prêsence donnait à la Colonie française une activité nouvelle et un espoir.

III. — **Rabat, Larache, Tanger**

17 Février. — Je quittais de nouveau Rabat, toujours avec un maigre équipage, un mulet de selle, un de charge et un domestique. Parti à 8 h. 1/2, j'arrivais à Mehedya à 2 h. 1/2 ; je traversais le Sebou et campais en plein air au milieu des retem sur la rive gauche.

18 Février. — Jusqu'à la hauteur du marabout Si Mohamed Mleh je suivis la route déjà faite quelques jours auparavant. Là, j'obliquai à gauche de façon à suivre le Ras ed Doura sur la rive Ouest. Chemin triste et monotone qu'égayaient seulement les ébats des nombreuses bandes de canards sauvages en ballade sur le lac. Des radeaux primitifs, surmontés d'une voile, permettent aux habitants une pêche toujours abondante dans ces eaux poissonneuses. Ici la vie est toute sur l'eau et jusqu'au douar de Si el Hadj Abd el Kader où nous allâmes camper aucune âme vivante ne fut rencontrée.

19 Février. — Départ à 7 heures. Le paysage est toujours le même. A droite, le lac aux eaux tranquilles, à gauche, la colline sableuse et rouge qui le sépare de la mer. Au Nord, une dépression marécageuse établit une communication temporaire entre le lac et le Zerga. Au delà s'étend une colline, boisée de maigres chênes-liège, dont le sommet est occupé par une kasba ruinée, le Dar el Kressi.

Tout cela est monotone et attristant. Seule la flore vient égayer un peu la route. Le paronychia argentea étale ses blanches fleurs sur le rouge du sol ; la julienne

Fig. 31. Larache. — Vue prise de l'Est.

des sables forme des tâches roses parsemées de lychnis blancs ; le palmier et l'asphodèle abritent de nombreuses familles d'escargots ; le lierre couvre les pentes et grimpe le long des troncs, de chênes morts, couverts de lichens gris.

Fig. 32. Larache. — La Kasba et la Batterie.

La petite forêt s'étend sur la colline, en bordure du Zerga, dont nous voyons la découpure auprès du marabout Si Bou Selam qui domine l'escarpement rocheux.

A 2 heures nous arrivons au bord de l'oued Drader. Nous quittons alors la dépression marécageuse pour nous élever sur le plateau gréseux. La marche en est rendue plus facile, mais les bêtes, fatiguées par cette longue course dans les terres fortes qui bordent les marécages, nous obligent à nous arrêter de bonne heure. A 3 heures nous campons chez les Khloot un peu au Sud de Sidi Jemil ; le lendemain nous continuons sur ce plateau des Khloot à travers une région bien cultivée mais monotone. A 4 heures nous arrivons à Larache où l'hospitalité la plus cordiale m'est offerte par M. Marchand, vice-consul.

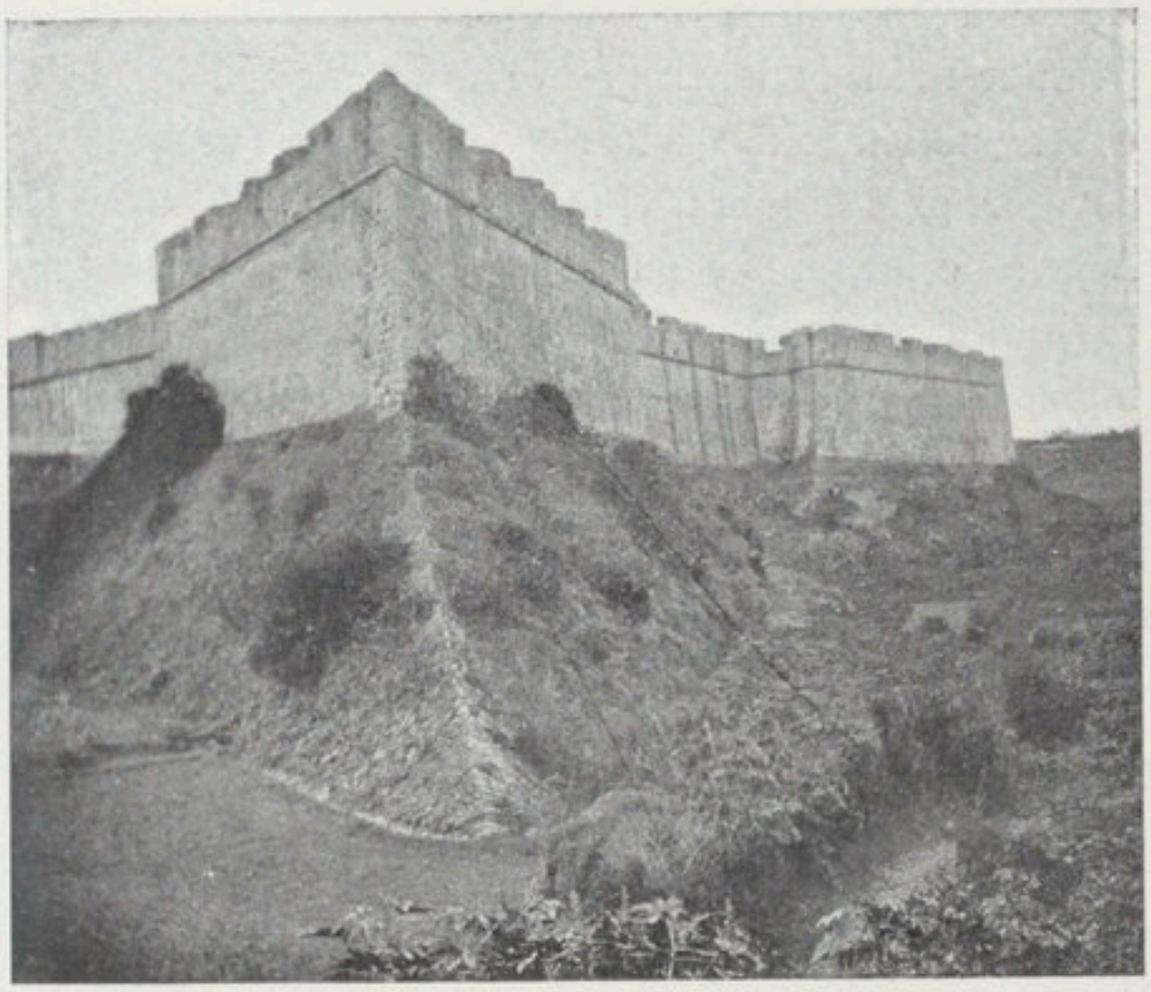


Fig. 33. Fortifications de Larache.

La ville de Larache, défendue par une enceinte fortifiée due aux Portugais, est bâtie en pente sur la rive gauche du Louqqos, à l'embouchure même du fleuve. Le long de la berge, des jardins d'orangers se développent sous la ville, tandis que la rive opposée est constituée par une barre de dunes dont la nudité contraste avec les verdoyantes collines qui s'étendent vers l'Est. Entre ces deux rives verdoyantes, emplacement de l'antique jardin des Hespérides, le fleuve déroule ses méandres argentés, et représente bien le véritable dragon, gardien vigilant, qui défend par sa barre dangereuse l'accès de cette belle région. Aujourd'hui, comme dans l'antiquité, les oranges de Larache jouissent d'une réputation méritée.

22 février. — Nous partons à 10 heures. La traversée de l'oued Louqqos est facilitée par les barques. Nous laissons le chemin du littoral pour nous élever sur la colline au Nord-Est et prendre le chemin de Ber Rihan .En route, nous rencontrons une Kouba démolie sur un plateau gréseux, puis, peu après, nous arrivons

au Souq Kremis. Le sol est tapissé de grandes fougères et quelques sujets rabougris de chênes-liège font présager la forêt qu'on nous dit exister plus au Nord. Nous sommes sur un énorme plateau qui domine la mer, à l'altitude de 90m, et qui s'étend, vers l'Est, jusqu'au pied de la région montagneuse qui constitue les premiers contreforts de la chaîne des Djebala. Quelques sommets pointent à l'horizon. Dans le Sud-Est, c'est le Djebel Sarsar dont le pic triangulaire est bien remarquable, à l'Est le Djebel Alam est couvert de neige, au Nord-Est le Djebel Habib montre sa croupe arrondie et boisée.

En avançant vers le Nord, le plateau se couvre d'abord de broussailles ; le palmier nain, le lentisque, le myrte, se mêlent à la bruyère, à l'arbousier et au ciste. Quelques chênes-liège se montrent aussi, de place en place, puis finissent par devenir plus nombreux, mais ce n'est pas la belle forêt dont on nous avait parlé. A peine est-ce une broussaille, tant les sujets sont rabougris et maltraités. Dans les ravins qui descendent à la mer, la forêt paraît plus dense et les arbres plus beaux, mais il y en a peu. Aucun douar ne se rencontre dans cette région. Quelques rares indigènes taillent le maquis, quelques femmes passent, leur cordée de bois sur le dos. Nous sommes, depuis le départ, chez les Bdaoua dont les terres de culture sont plus à l'Est. Ici le sol est un sable siliceux rouge, mais dès qu'un ravin apparaît le sol devient gréseux et, au-dessous, apparaît des schistes noirs. Au contact une source existe toujours et un filet d'eau coule au fond du ravin. Nous traversons ainsi une série de petites dépressions, puis une plus importante, dans laquelle coule l'Oued Guetta. Les grès. profondément entamés, forment là une gorge boisée, pittoresque, qui aboutit à une dépression argileuse assez vaste où un marécage important s'est installé. Autour, le tirs est bien cultivé. La végétation abondante de joncs, de renoncules (R. Aquatilis) forme un parterre fleuri qui cache la traitrise du sol. Ce n'est, en effet, qu'avec beaucoup de peine que nous réussissons à sortir du bourbier et nous n'aurions put le faire sans l'aide que nous apporta un indigène qui labourait non loin de là. Peu après, nous arrivons au bord de l'Oued Rihan, rivière qui, plus à l'Ouest, s'appelle l'Oued Saheul et dont le passage fut assez difficile. Enfin, après être remonté sur le plateau sableux nous allons camper dans un douar misérable, où quelques huttes abritent une population plus misérable encore. Un peu au Nord est un bois d'oliviers entourant la kouba de Sidi Amani (150 m.).

23 février. — Dès 7 heures du matin nous nous mettons en route pour rattrapper le grand chemin de Tanger à Fès. On s'élève insensiblement sur le plateau et bientôt on atteint un col qui donne accès, à l'Est, dans la vaste dépression de l'Oued Aïacha. Une route vient du Sud, c'est celle de Ksar el Kebir. Elle doit être très fréquentée si nous en jugeons par les traces laissées sur le chemin. Une ren-

contre peu banale fut celle de deux indigènes escortant une jeune femme, vêtue à l'européenne, confortablement installée sur un mulet. C'était une espagnole qui gagnait Tétouan sans autre escorte que deux domestiques indigènes. Elle prit le chemin de l'Oued Aïacha, tandis que nous poursuivons à gauche la route du plateau. De nombreux petits groupes d'oliviers se rencontrent jusqu'à Ber Rihan. Des indigènes viennent près de nous et, nous montrant la large dépression boueuse, nous engagent à reprendre le chemin du littoral. Nous obliquons à l'Ouest et bientôt nous arrivons en tête de l'Oued el Hallou. Le sol est peu cultivé et couvert de palmiers nains, de lin à fleurs bleues, de réséda jaunes : il forme une plate-

Fig. 34. Passage de l'Oued Laccouas.

forme inclinée vers la mer, limitée d'un côté par l'oued El Hallou, de l'autre par l'oued El Aïacha et descend ainsi jusqu'à la mer. Nous laissons Arzila, qui nous apparaît alors avec ses murailles blanches, et nous arrivons bientôt sur les bords de l'oued Laccouas. Cet important oued est formé par l'Oued El Aïacha et de nombreux affluents qui descendent des Beni Gorfit.

La marée est haute et nous sommes obligés de marcher sur un cordon littoral formé de gros cailloux roulés. Une énorme bouée de fer git là tristement ; elle ne porte aucune indication. La rivière est franchie grâce à une madhya et deux heures après nous arrivons à Tahadart. La côte est ici basse et envahie par des dunes couvertes de retem. C'est là que nous allons camper. Le courant est trop fort et les barques n'osent tenter le passage dans la crainte d'être emportées en mer. Il faut

attendre le lendemain. Aux environs existent des bancs d'huitres que les indigènes appellent *bestioum*. Elles sont excellentes et supérieures à celles de Rabat.

Avec la nuit arrive de nombreux voyageurs, et, parmi eux, les rekkas des postes françaises et allemandes. Ceux-ci, déjà civilisés, viennent se faire reconnaître de mon domestique, espérant quelques verres de thé qui les aidera à passer la nuit. Le thé aidant, la conversation devient plus animée. Ce sont des compliments à l'adresse des Européens, puis des imprécations contre le Sultan. Ils exposent que celui-ci ferait beaucoup mieux de faire construire des ponts et des routes au lieu d'acheter des ballons et des automobiles.

24 Février. — La tempête fait rage, le vent souffle avec force et la pluie ne discontinue pas. Toute la journée se passe à attendre un moment favorable pour tenter le passage, mais il ne se produit pas. Le soir cependant le temps se met au beau, les rekkas passent à la nage mais les barques n'opèreront que le lendemain, in cha allah.

25 Février. — A 9 heures du matin nous réussissons à franchir la rivière et nous continuons notre route en suivant le bord de la mer. Des dunes et toujours des dunes, peu de coquilles sur cette plage battue par les vagues. En revanche, de nombreuses épaves jalonnent la côte et, une coque en fer, encore en bon état, git là dans la dune, abritant de nombreuses familles indigènes.

Le cap Spartel montre bientôt sa masse imposante en même temps qu'une dépression se dessine dans le Nord-Est. C'est par elle que nous gagnerons Tanger. La partie basse, marécageuse et bien fleurie, est traversée non sans difficultés puis nous nous élevons sur une pente gréseuse ; bientôt nous arrivons au col et Tanger apparaît. Nous faisons halte ; je me change rapidement afin d'être convenable et nous reprenons notre route. Mais je me suis trop pressé. D'autres marécages se présentent et sur un faux pas de ma mule, les habits de fêtes que j'avais revêtus, sont maculés au point de n'être plus reconnaissables.

Enfin, après un nettoyage sommaire je fais mon entrée dans la ville par le quartier de San Francisco. Au premier Grand Hôtel où je m'adressai, ma mine dut paraître suspecte car je ne fus pas reçu ; il en fut de même d'ailleurs, dans plusieurs autres. J'entrevoyais déjà la nécessité d'aller camper sur la plage, lorsque la bienveillante intervention, que j'avais sollicitée, de M. le Consul de France me fit agréer. Quelques jours de repos à Tanger me laissèrent tout loisir pour compléter mes études sur l'hospitalité dans les pays musulmans.

DEUXIÈME VOYAGE

23 JUILLET - 7 OCTOBRE 1903

I. — **Mogador, Le Djebel Hadid, Le Chiadma.**

II. — **Mogador, Mtouga, Bibaoun, Imintanout.**

III. — **Mzouda, Maroussa, Imintella, Marrakech.**

IV. — **Tamesloht, Mesfioua.**

V. — **Marrakech, Abda, Mazagan.**

DEUXIÈME VOYAGE

23 JUILLET-7 OCTOBRE 1903

Ce voyage avait pour but une reconnaissance géologique de la région comprise entre Mazaghan, Marrakech et Mogador. Ma femme et mon ami Jacqueton m'accompagnaient. Grâce à la connaissance approfondie que deux de nos hommes avaient du pays, notre voyage put se prolonger dans le Haut Atlas occidental, à travers une région encore mal connue.

Dès le début, j'eus en Jacqueton, un collaborateur précieux. La connaissance parfaite qu'il avait de tout ce qui avait été publié sur le Maroc, me fut d'une grande utilité. Mon attention était, tous les jours, attirée par lui sur des faits constatés antérieurement par d'autres voyageurs et qui auraient certainement passés inaperçus d'un voyageur isolé. Je le remercie bien sincèrement du concours qu'il m'a prêté et encore de ce qu'il veut bien me continuer sa précieuse collaboration. Notre voyage fut presque entièrement rédigé par lui en cours de route, aussi suis-je heureux de lui laisser la parole ; c'est la relation qu'il a bien voulu revoir qui est publiée ici.

I. — Mogador, Djebel, Hadid, Chiadma

Tanger, 23 Juillet.— Le détroit m'a été clément ; traversée excellente. Les côtes étaient tout embrumées ; celles d'Afrique surtout. A peine ai-je deviné la pointe de Ceuta ; le Mont aux Singes était invisible. Dois-je avouer que l'arrivée à Tanger m'a totalement déçu ? Baie et ville m'ont paru quelconques.

Brives m'attendait en barque. En un tour de main, mes bagages sont enlevés et nous quittons le bord. Bien entendu, Tanger n'a point de port ; mais une estacade y permet depuis peu l'accostage des canots ; elle a été construite, pour compte du Trésor marocain et à fort bon prix, par la Compagnie Anglaise de Bobadilla-Algésiras ; une taxe de 25 centimes est exigée de quiconque en fait usage.

J'apprends que Mme Brives se trouve à Tanger ; courageusement elle a pris le parti de nous accompagner (1).

La villa Valentina, où sont les Brives, n'est pas en ville. De la porte, qui ouvre sur le Grand Souq, il faut quelques minutes pour y arriver. Le chemin qui monte sensiblement, n'est que sable. Il fait chaud et lourd. Ce premier contact avec le Maroc me paraît pénible. D'ailleurs, l'installation ne laisse rien à désirer : chambres admirablement tenues ; terrasse exposée à la brise du nord qui y entretient une fraîcheur délicieuse ; table servie à merveille par un maître d'hôtel indigène aussi majestueux qu'attentionné.

A bord du " Morocco*" 25 Juillet.*— Le point de départ de notre voyage n'est pas Tanger, mais Mogador, le port le plus méridional de la côte atlantique. Nous comptions prendre, le 26 ou le 27, le Paquet parti de Marseille le 22 ou le 23. Les bateaux de ce service font toutes les escales où la mer permet les opérations. Le temps promettant de se tenir au beau, nous avions en perspective une interminable navigation, quatre à cinq jours de mer, sinon six ou sept. Les paquebots du service (hebdomadaire) anglais de la *Mersey Steamshipby* (Forwood brothers) qui ne touchent qu'à Casablanca et à Mazagan, sont beaucoup plus expéditifs ; moins de trois jours leur suffisent de Tanger à Magador. Nous avons la double chance qu'un d'entre eux passe à point nommé et qu'il ait des places disponibles. Nous gagnerons ainsi près d'une semaine.

Aujourd'hui 25, aussitôt après le déjeuner nous descendons à la marine. Les gros bagages ont été laissés en douane ; il faut les reconnaître, les faire enlever, les soumettre à l'inspection des fonctionnaires marocains, les transporter au bateau. Tout compté, il y a dix-sept colis, car nous emportons deux tentes, trois lits, autant de selles, des cantines, etc... Départs et arrivées sont toujours épineux sur les rades marocaines. Bateliers et portefaix rivalisent à qui exploitera plus savamment le chrétien. Leurs exigences enchérissent notablement le prix des transports ; il est rare qu'on s'en tire à moins d'un *douro* (5 pesetas) par tête. Sans compter que les cœurs sensibles ont souvent, par surcroît gratuit, le désagrément de tra-

---

(1) Embarqués à Oran sur un Touache le 11 juillet à minuit. Brives et Mme Brives étaient arrivés à Tanger le 22 à huit heures dn matin, après avoir fait escale le 20 à Melilla, le 22 devant Tetouan et à Gibraltar.

versées mouvementées. Grâce au ciel et à notre chef batelier, Kaddour l'algérien, l'opération s'est effectuée sans accrocs ; nous voici rendus à bord, nos colis bien au complet dans l'entrepont, nous-mêmes pourvus de cabines suffisamment confortables.

Le vapeur Morocco est d'assez fort échantillon, de 2800 tonnes, m'a-t-on dit ; sa largeur et son creux lui assurent une bonne tenue, qualité que j'apprécie au plus haut point et pour cause. Comme les autres Forvood, c'est un navire à double fin, à la fois cargo-boat et paquebot pour voyageurs. L'itinéraire suivi est circulaire, de Londres à Gibraltar et à la côte marocaine, puis aux Canaries et à Madère, le tout en vingt-cinq jours environ. Effectuer le voyage entier, nourriture comprise, ne coûte que vingt guinées, soit 525 francs à peu près ; moyennant quelques guinées de supplément, on a la faculté de séjourner d'un bateau à l'autre aux Canaries ou à Madère. Les aménagements, sans être luxueux, sont biens entendus et commodes. Le goût des courses en mer étant très général chez les anglais, les amateurs ne manquent jamais. C'est un coup de fortune d'avoir trouvé des couchettes pour nous tous ; beaucoup de bateaux passent au grand complet.

Nos compagnons de route sont de condition moyenne, pour la plupart boutiquiers ou employés qu'a séduit la modicité du prix. Fort aimables gens d'ailleurs et exempts de la morgue qu'on attribue trop volontiers, en France, à leurs compatriotes. Ils sont là pour se distraire, pour oublier, dans l'illusion d'une croisière de plaisance, leurs tracas professionnels, et ils s'y emploient en conscience ; visiblement, ils sont enchantés. Avec eux nous ferons, à coup sûr, bon ménage. L'entente cordiale va s'affirmer entre nos humbles personnalités.

Devant Mogador, 28 Juillet. — Superbe traversée jusqu'ici ; tout juste assez de houle pour s'apercevoir qu'on est en mer et non sur un lac.

Nous avons passé la journée d'avant-hier en rade de Casablanca, celle d'hier en rade de Mazagan. Les deux villes n'ont rien de particulièrement intéressant ; nous ne sommes pas descendus à terre. Comme nous, les touristes anglais se sont presque tous abstenus. C'est ce qu'ils font en règle générale. Les pays auxquels ils touchent, et dont ils ignorent tout, restent pour eux indifférents au dernier point. Ils sont en mer, voient du ciel et de l'eau, cela suffit à leur bonheur. La bibliothèque du bord possède quelques ouvrages sur le Maroc, il n'y a pour les ouvrir qu'un clergyman catholique romain, de culture évidemment autre et de curiosité moins rudimentaire que ses compagnons de croisière.

Nous nous sommes réveillés ce matin en plein brouillard. Le Morocco avait réduit sa vitesse au minimum ; la sirène retentissait à courts intervalles ; on jetait la sonde incessamment. Le soleil éclairait enfin cette brume, sans la dissiper tout à fait. Sur notre gauche s'estompa la silhouette en dos de chameau du Djebel Hadid ; Mogador n'était plus qu'à quelques milles.

Nous voici enfin en rade. Le mouillage se trouve au Sud de la ville, qui est campée sur une pointe rocheuse. Cette pointe couvre le mouillage du côté du Nord ; une île, sur laquelle a été installé un lazaret pour les pèlerins retour de La Mecque, et quelques îlots l'abritent tant bien que mal des gros temps de l'Ouest et du Sud. Pointe et île remplissent mal leur office aujourd'hui ; le vent, devenu très fort, soulève une houle énorme ; nous l'avions debout pour gagner le débarcadère. Les grosses barcasses à marchandises dansent comme des coquilles de noix. Cela nous promet des émotions.

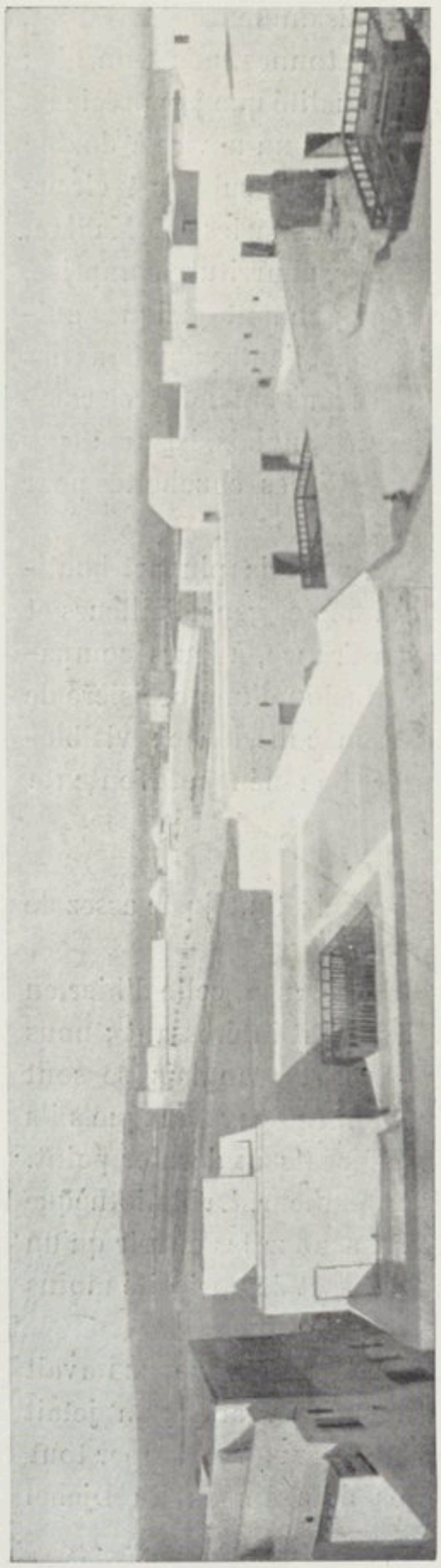


Fig. 35. Mogador. — Vue prise de l'Hôtel Jacquety.

Mogador, 29 Juillet. — Le débarquement d'hier a été laborieux. Nos précieuses personnes avaient été confiées au canot de la Cie Forwood, manœuvré par une équipe de choix ; à grand peine et fort lentement, on réussit à les amener devant la porte de la Douane : résultat qui exigea des gars, qui poussaient aux avirons, des efforts exceptionnels. Nos bagages s'en tirèrent moins bien. Les rameurs furent hors d'état de faire avancer contre le vent la barcasse qui les portait ; irrésistiblement repoussée, celle-ci alla s'échouer à la plage assez loin au Sud-Est de la ville. Nos colis furent copieusement mouillés ; aucun ne fut perdu, et cet heureux naufrage dispensa de les soumettre aux investigations de la douane.

Notre première visite fut pour le Consulat français. Accueil empressé du vice-consul intérimaire, M. Marchand, et de son chancelier, algérien aussi assimilé que possible, Si Hallal-Abdi. Grâce à eux, notre convoi est déjà formé ; nous aurons six mulets et trois hommes qui nous coûtent 21 pesetas par jour, la nourriture des bêtes et celle des muletiers restant à la charge de ces derniers. Rien à dire à des prix si raisonnables.

Le départ est fixé à demain. Nous débutons par une course d'essai, bornée au massif du Djebel-Hadid et aux environs de Mogador. M. Marchand a l'amabilité de se joindre à nous pour quelques jours, en compagnie de son secrétaire Si Ahmed, indigène de Tanger, qui parle couramment le français. Notre excursion y gagnera en agrément.

Le vent est constant et très fort; beaucoup de brume aussi, température plutôt fraîche, qui varie à peine du matin à midi et de midi au soir, oscillant autour 21° ou de 22°. C'est le régime estival de Mogador, qu'il faut d'ailleurs considérer comme exceptionnel.

Les autres escales de la côte sont moins favorisées. A l'hôtel se trouve une anglaise de Safi, ville située à une centaine de kilomètres au Nord, que la chaleur a fait émigrer ici. Aux vents du Nord et du Nord-Est, qui sont dominants, Mogador est redevable de ces basses températures; leur cortège de brume et d'humidité en atténue beaucoup les avantages.

On vient d'apprendre le décès de Léon XIII. Les franciscains espagnols, qui desservent la modeste église de Mogador, ont convoqué le corps consulaire à un service qui aura lieu demain matin; ils ont aussi demandé qu'ont mit les drapeaux en berne. Grand émoi aussitôt dans ledit corps. Faut-il, ou non, obtempérer ? L'après-midi s'est passée en conférences. N'y a-t-il pas en jeu de graves questions ? Rapports avec le Vatican, rapports avec l'Espagne, suprématie du pouvoir civil, Rome intangible, etc....., toute la politique intérieure et extérieure se trouve impliquée dans l'assistance à cette messe, dans le deuil de ces drapeaux. Que fera-t-on ?

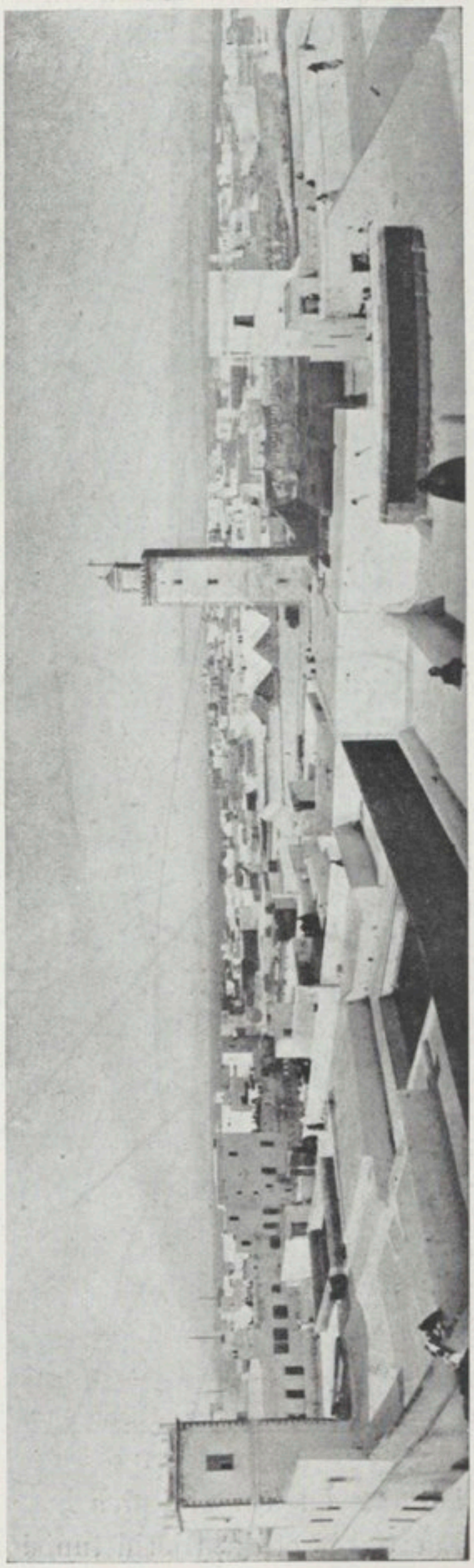


Fig. 36. Mogador. — Vue prise de l'Hôtel Jacquety.

Aïn el Hadjar, 3 Juillet. — Je suis allé ce matin à la messe. Le consul d'Espagne y était au premier rang. M. Marchand s'y trouvait également, ainsi que les agents consulaires de l'Italie et de l'Autriche, juifs l'un et l'autre ; sur la redingote du second s'étalait l'ordre du Christ. Les représentants de l'Angleterre et de l'Allemagne s'étaient abstenus, je ne sais pour quelle cause. Tous les drapeaux étaient en berne. Les franciscains ont chanté lamentablement ; rien de plus affreux que leur *Dies iræ*.

Fig. 37. Aïn el Hadjar. — Campement sous les oliviers.

Départ à 1 h. 30 par la porte de Safi, qui s'ouvre au Nord-Est de la ville. Sur la gauche est le cimetière chrétien, sur la droite sont des jardins de médiocre étendue. Leur verdure fait tâche sur l'uniformité fauve des sables qui s'entassent à perte de vue en hautes dunes croulantes.

La mer est basse ; nous en longeons le rivage, nous tenant sur le terrain ferme que découvrent les eaux ; nos mulets y trottinent allègrement. A marée haute, il faut serrer la lisière de la dune ; les pieds des animaux s'enfoncent dans le sable meuble ; on ne chemine qu'avec peine.

Le vent souffle debout et violent. Le temps est très frais, presque froid. De la brume ouate l'horizon et borne la vue. Contre elle, le soleil reste sans force ; il apparaît tout pâle, comme dans les nébuleuses journées d'automne. L'Océan roule des vagues grises. C'est un paysage d'arrière-saison bretonne. Et nous sommes au cœur de l'été. entre le 31° et le 32° de latitude Nord, à la hauteur du Tafilelt, plus bas que le Mzab et qu'Ouargla, à 250 kilomètres au Sud de Gabès et du Djerid tunisien.

Notre route est celle qu'à décrite et relevée, dans les deux relations de ses récents voyages, le géographe allemand Th. Fisher. Elle se confond avec la piste de Safi jusqu'à la première *nzala* (gîte d'étape), sur une douzaine de kilomètres. De ce point, on déboîte sur la droite, s'éloignant de la mer, et on s'engage dans une région accidentée. Aux dunes arides font bientôt place des collines boisées d'une brousse vigoureuse qui serait une forêt, n'était la dent des chèvres. Lentisques, caroubiers, arganiers, thuyas surtout y prospèrent. Par endroits, les thuyas prennent figure d'arbres, forment des futaies. Toutes les croupes en vue sont verdoyantes. Ces aptitudes forestières supposent de bonnes pluies. Des colons européens ne perdraient ici ni leur temps ni leurs peines.

Montées et descentes se succèdent. Devant nous se dresse le massif du Djebel Hadid. dont nous ferons demain l'ascension. Du haut d'une dernière colline nous apercevons, à nos pieds, un riant bas-fond qu'occupent des olivettes, des vergers de grenadiers et de figuiers, des jardins légumiers. C'est Aïn-el-Hadjar, où s'achève notre étape. Les tentes sont dressées dans un terrain qu'ombragent de beaux oliviers, à proximité d'une séguia. Il est près de six heures ; nous avons mis plus de quatre heures pour couvrir 25 kilomètres environ ; des piétons seraient allés à peu près aussi vite.

Aïn el Hadjar, 31 Juillet. — Nous avons été paresseux ce matin. Le départ n'a eu lieu qu'à sept heures sonnées. C'est le fait de voyageurs novices. Nous tâcherons de ne pas recommencer.

Le Djebel Hadid constitue un massif allongé du Sud-Ouest au Nord-Est, dont le point culminant atteint à peu près 650 mètres. Son nom, la montagne de fer, lui vient de gisements de ce métal qui y auraient été autrefois exploités ; une immense carrière, un *maden*. est signalée sur son flanc oriental. L'Hadid n'a rien d'un terrain neuf ; pas un Européen de Mogador qui n'y soit venu en partie de plaisir. Hooker et Ball, Thomson, Th. Fisher en ont donné des descriptions.

Nous longeons le flanc Sud-Est du massif ; des arganiers superbes occupent le bas des pentes ; çà et là, des parcelles de vignes peu étendues sont plantées en ceps rampants comme dans le midi de la France et en Algérie. Bientôt, nous appuyons sur la gauche et nous nous élevons rapidement ; aux arganiers succèdent des thuyas. Le sentier est encombré de rocs qui donnent fort à faire à nos pauvres mulets.

Nous gagnons ainsi la crête du massif, que nous suivons jusqu'au marabout de Sidi Yacoub, atteint à 9 heures 30. Le pays qui se découvre des deux côtés, notamment au Nord-Ouest la région littorale d'Akermout, semble cultivé avec soin ; le temps étant clair, la vue est magnifique.

Le gardien du marabout sollicite une offrande pour le saint. Généreusement, on lui remet une bougie et un *grich* (25 centimes) ; il a l'air satisfait.

Nous poursuivons jusqu'à la carrière dont nous atteignons le bord supérieur à 10 h. 30. La crête dessine une sorte de selle, encaissée entre la croupe de Sidi-Yacoub et une croupe d'altitude à peine inférieure au Nord-Est ; entre ces points dominants et le fond de la selle où s'ouvre le *maden*, la différence d'altitude est de 125 mètres environ.

La prétendue carrière n'en est pas une et la main de l'homme n'y est pour rien. C'est un effondrement, creusé en forme de cirque, des calcaires qui constituent le noyau du massif, où s'entassent en désordre d'énormes pans de roche.

MM. Marchand, Brives et moi y descendons, non sans peine. Tout au fond, doit se trouver la mine de fer ; on nous en dit merveilles. Par malheur, nous ne la trouvons pas ; de fer exploitable, le *maden* ne révèle aucun indice qui vaille d'être retenu, tout au plus quelques traces d'ocre jaune ou d'ocre rouge, quelques rognons d'hématite. En revanche, la végétation y est splendide et la fraîcheur délicieuse.

A peine est-il deux heures lorsque nous rejoignons en haut M^me^ Brives. Il fait très chaud ; on se croirait à cent lieues de Mogador. Mal inspirés, nous repartons aussitôt. Notre itinéraire de retour emprunte un mauvais sentier qui dévale à pic en direction Est, accroché en zigzags à la paroi d'escarpements abrupts. Impossible de rester en selle ; il faut mettre pied à terre, laisser les mulets se débrouiller à leur fantaisie. La descente en plein soleil est pénible ; nous arrivons fourbus à la vallée qui se creuse à 500 mètres en contrebas. Mais la route est désormais facile ; on chemine le long d'une dépression aux flancs boisés ; des cultures occupent les fonds ; un peu partout des habitations ; en somme, ce pays paraît plutôt riche.

Aïn el Hadjar, 1^er^ Août. — Aujourd'hui repos. Les mulets sont blessés et déferrés ; nous-mêmes sommes quelque peu courbatus. La journée se passe en palabres ; on vient nous rendre visite ; nous offrons, ainsi qu'il convient, d'innombrables thés. Notre visiteur le plus notable se dit français. Originaire des environs d'Aïn el Hadjar, ce brave homme est effectivement établi à Alger comme *kaouedji* (cafetier) dans les parages de la rue Randon ; il y prospère et n'est ici qu'en villégiature pour y voir sa famille et pour donner le coup d'œil du maître aux propriétés qu'il y a gardées ou acquises. Son costume est celui des indigènes aisés d'Alger. Très empressé, il offre ses bons offices et reste à notre campement la plus grande partie de la journée ; à peine sait-il quelques mots de français, mais il en tire excellent parti.

La grande distraction de la journée a été l'acquisition d'un mouton, qu'on

nous vend fort cher, les gens de Mogador ayant gâté les prix, suivie de son égorgement et de sa mise en quartiers. Nous en ferons bombance demain.

Aïn el Hadjar (la source de la pierre) doit son nom à une grosse source qui jaillit de la roche à la base des assises calcaires constituant le plateau qui s'oppose, au Sud-Est, à la masse de l'Hadid. L'eau, très limpide, est légèrement magnésienne. Le débit doit dépasser cent litres à la seconde ; et nous sommes en pleine saison sèche. Au-dessus du point d'émergence s'étage un glacis de roc vif, en pente accentuée, dont quelques arbustes rabougris rompent çà et là l'aridité. A une centaine de mètres vers l'aval, campé sur un versant rocheux, se trouve le marabout de Sidi Ali Ramoun.

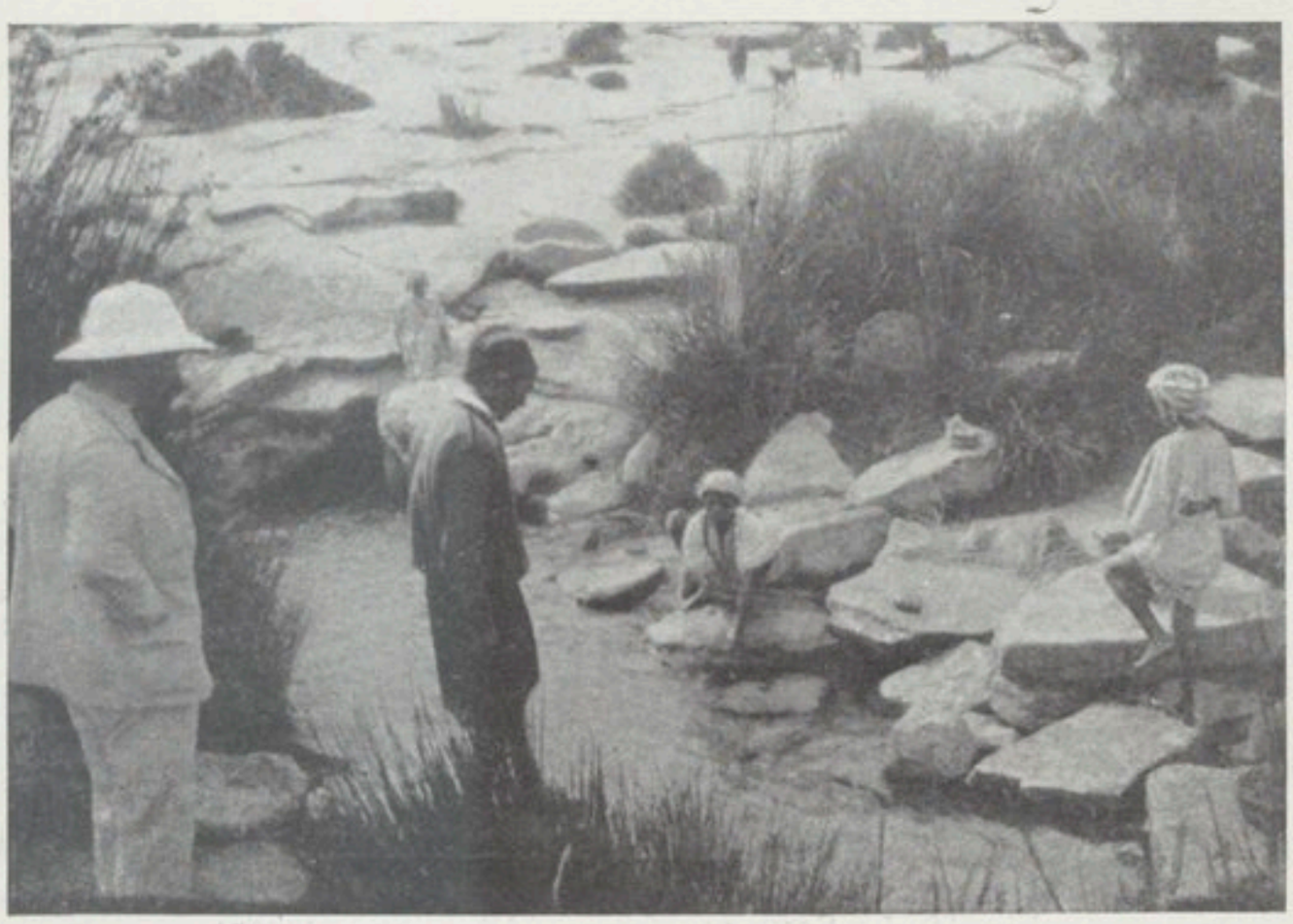


Fig. 38. Aïn el Hadjar. — La source.
(cliché jacqueton)

Aïn el Hadjar a été amplement décrit par Th. Fisher avec trop d'optimisme, mais somme toute avec exactitude. L'essence fruitière dominante est le grenadier qui y végète merveilleusement ; les arbres sont surchargés de fruits qui se trouvent justement venir à maturité ; nos hommes et nous en faisons débauche. Moins nombreux, les oliviers sont aussi de belle venue, mais mal taillés et insuffisamment cultivés. D'orangers et de citronniers, je n'en ai pas vu un seul, bien qu'il y en ait quelques-uns, m'a-t-on dit. Un grand *dar* (exploitation rurale avec maison de maître), du type usuel dans le Chiadma, c'est-à-dire flanqué d'une haute tour

carrée, est bâti à flanc de coteau, en contre-haut et à l'Ouest des jardins ; il s'appelle le *Dar el Gounine* ; son propriétaire doit être l'homme le plus important du pays.

Aïn el Hadjar, 2 Août. — Nous nous rendons à pied, M. Marchand, Brives, Si Ahmed et moi, au Souq el Had (marché du dimanche) du Chiadma, distant de six à sept kilomètres en direction Sud-Est. La route suit d'abord la vallée de Tigmijo, qu'irriguent des séguias, issues de sources analogues à l'Aïn el Hadjar et, comme elle, consacrées à leur point d'émergence par des marabouts, Sidi Ckiker à l'Est, Sidi Embarek à l'Ouest ; dans les fonds ainsi arrosés, les cultures sont les mêmes

Fig. 39. Le Souk el-Had. — L'étal des bouchers.
(cliché jacqueton)

qu'autour du campement; sur les pentes, boisements d'arganiers, dont certains de toute beauté. Elle s'élève ensuite sur un plateau, dont l'altitude moyenne dépasse d'une centaine de mètres celle de la cuvette d'Aïn el Hadjar.

Le marché paraît important. Les boutiques, en pierres sèches, où se trouvent les mercantis et les artisans, sont nombreuses ; il y a notamment une dizaine de forgerons.

Des moutons par douzaines, quelques bœufs et des chameaux débités par quartiers pendent à l'étal des bouchers. Quand nous arrivons, sur les neuf heures, le marché bat son plein ; l'animation est grande, mais sans désordres ni disputes ;

pas un fusil, pas même de matraque ; tous ces gens sont certainement pacifiques. On nous fait bon visage, on s'écarte devant nous. C'est que nous sommes déjà connus honorablement. Le forgeron, qui a ferré nos bêtes hier et qui se trouve là dans sa boutique, a parlé de nous ; l'Algérien a dit que nous étions de ses amis, que nous venions comme lui du fabuleux Bled Dzaïr, où il a gagné tant de douros. D'ailleurs, le voici, l'Algérien ; il nous souhaite la bienvenue et nous presse d'accepter une collation. On la sert à l'ombre d'oliviers gigantesques, sous lesquels on étend des nattes : le premier service est une pastèque juteuse et fraîche à souhait ; puis viennent des gâteaux et du thé.

La maison de notre hôte n'est pas loin ; mais il fait très chaud ; nous n'irons pas aujourd'hui. Il est convenu que nous y séjournerons à un prochain passage, lors de notre retour à Mogador.

Le Souq el Had est comme le chef-lieu du Dra, l'un des districts de la province de Chiadma. Le Dra se trouve constitué d'un plateau, légèrement ondulé, de 200 mètres d'altitude, que dominent des hauteurs d'altitude double ; il nous est décrit comme une riche contrée, densément peuplée et de bonne valeur agricole. Effectivement, ce que nous en voyons mérite ces éloges ; autour du marché s'étendent des olivettes fort belles ; des maisons bien construites s'aperçoivent de tous côtes.

Pas de sources mais partout de l'eau en abondance à faible profondeur ; les puits n'ont que quelques mètres, sept à huit au plus, souvent cinq à six, parfois moins encore. Il n'y a nulle part de noria ; on puise l'eau à la main ou avec une guerba (peau de bouc) qu'actionne un animal (chameau ou âne).

A l'Ouest de l'emplacement du marché, un pittoresque marabout abrite la tombe d'un saint homme en grand renom, Sidi Ali Maachou ; un palmier élancé domine sa blanche kouba.

Les gens du Dra goûtent, depuis deux ans que le Sultan est remonté dans les provinces du Nord, le bonheur de ne pas payer d'impôts; ils le partagent avec leurs voisins des diverses fractions du Chiadma et de bien d'autres tribus. Dans tout le Sud, nous dit-on, l'autorité du makhzen ne s'exerce plus; les caïds n'osent plus rien réclamer de leurs administrés. Et ceux-ci les récompensent de cette discrétion en gardant une tranquillité exemplaire. Jamais le pays n'a été plus sûr, jamais il n'a été si prospère. Les libertaires trouveraient ici des arguments tout à fait topiques.

Ouled Aïssa d'Akermout, 4 Août. — Hier encore nous avons pris un demi-repos; nous nous sommes promenés quelques heures, à la recherche de fossiles, dans les collines boisées au Sud du Djebel Hadid. Toujours même paysage : des thuyas sur les pentes et les croupes, largement clairiérées par les incendies; des arganiers

dans les fonds, en concurrence avec des cultures de céréales maintenant moissonnées. Au pied du revers méridional de l'Hadid, non loin du sentier, à hauteur du marabout de Sidi Beizmon, se trouve un amas de scories ferrugineuses, résidus du traitement au bois de minerais sans doute peu éloignés. Voilà qui explique le nom de la montagne ; quelques filons d'hématite ont donné lieu, je ne sais quand, à des exploitations indigènes. Est-ce l'épuisement des gîtes, est-ce tout simplement l'importation de fers européens à bas prix qui en a entraîné l'abandon ? Depuis beau temps, à coup sûr, il n'en est plus question.

Fig. 40. Un arganier.
(cliché jacqueton)

Une dépression tortueuse se creuse au Sud du massif, par laquelle s'écoulent, vers l'Ouest, les eaux de l'Aïn el Hadjar ; aucun courant superficiel n'y est visible, au moins à cette saison ; mais des puits, de moins en moins profonds, la jalonnent : de 4 mètres à Sidi Beizmon, de 3 mètres à Bir Kanfous, de 1 m. 50 seulement à l'Aïn Taharia ; elle porte, dans sa partie occidentale, le nom significatif d'Oum el Aïoun.

M. Marchand nous a quittés ; ses devoirs consulaires le rappellant à Mogador. Ces quelques jours passés ensemble en ont fait pour nous un ami, dont nous regrettons vivement d'être privés.

Ce matin, départ à 6 h. 30; la levée du camp et le chargement des mules ont été interminables. Il faudra que nos hommes deviennent plus expéditifs.

Notre objectif immédiat est la zaouïa de Sidi Ali el Kouati, au Nord du massif principal de l'Hadid; mais nous ne l'atteindrons pas en une étape; la saison est trop chaude pour forcer l'allure. Nous camperons à mi-route.

C'est par l'Akermout et le revers Nord-Ouest de l'Hadid que passe notre itinéraire. Nous contournons d'abord, en direction Nord-Ouest, l'extrémité méridionale de la montagne, au travers de boisements d'arganiers et de thuyas; ces derniers escaladent les pentes à perte de vue. Au bout d'une heure, débouché sur la plaine d'Akermout; la direction passe au Nord-Est; plus de forêt ni de brousse; tout est cultivé, et fort bien.

L'Akermout, qui est, comme le Dra, un district du Chiadma, occupe un plateau bas très découpé par les érosions, entre l'Hadid et l'Océan. Sa richesse agricole ne saurait faire doute. La décomposition des grès fournit, presque partout, un sol sablonneux où prospèrent, sans qu'il soit besoin d'irrigation, les céréales, le maïs, la vigne, les arbres fruitiers; certaines parties surélevées, trop exclusivement calcaires et envahies par la croûte, restent seules en friche.

Blés et orges sont depuis longtemps récoltés; le maïs vient de l'être. La végétation est donc plus hâtive que sur le littoral de l'Algérie; c'est une favorable indication pour des cultures de primeurs. L'eau est à faible profondeur : les puits que nous mesurons ont de 4 à 6 mètres.

Les habitations semblent nombreuses, concordant avec l'agronomie pour témoigner d'une population relativement dense. Sur la droite, le flanc Ouest de l'Hadid, surtout dans sa partie centrale, n'est pas aussi richement boisé que nous avons vu le flanc Sud; conséquence d'incendies sans doute, dont les pâturages abusifs ont rendu les dégâts irréparables. Des escarpements abrupts en couronnent la crête; en dessous s'étagent des pentes où se creusent des ravins profonds.

Vers 10 heures, nous arrivons à hauteur d'une gorge qui entaille l'Hadid de la base au faîte, nous y arrêtons l'étape.

Dans un champ, qui a porté cette année des céréales, sont épars de beaux oliviers, d'énormes figuiers; on dresse nos tentes à leur ombre. A peine l'installation en train, des indigènes accourent; ce sont des paysans, fermiers ou métayers du champ; ils nous souhaitent la bienvenue, acceptent très volontiers nos commandes d'œufs, de légumes et de fruits, se hâtent pour y satisfaire.

Assez tard dans l'après-midi nous poussons jusqu'à la gorge. Une séguia demi-comblée, en relation avec l'arche d'un aqueduc, atteste qu'il y coula jadis un courant d'eau pérenne. La source qui l'alimentait a disparu, aveuglée par les dépôts travertineux dont elle charriait elle-même les éléments.

Près du campement, sur un ressaut de terrain, se voient, encore importants,

les décombres de vastes constructions. Ces ruines sont récentes ; leur histoire est comme un exemple instructif pour l'intelligence de l'histoire intérieure du Maroc. Lorsque mourut le dernier sultan, Mouley El Hassan, le caïd qui gouvernait en son nom la Chiadma, un Kourimi, fut chassé en un tour de main par ses administrés et sa kasba, ainsi que de coutume en tel cas, fut démolie de fond en comble. Un certain Regragui, propriétaire influent de l'Akermout, dirigeait le mouvement à son profit. Le makhzen du nouveau sultan ne crut pas pouvoir lui refuser la place qu'il venait de rendre vacante. Regragui, devenu caïd du Chiadma, fixa dans son pays des Oulad Aïssa sa résidence officielle. Au pied de la gorge de l'Hadid il fit édifier une maison de commandement fastueuse. A peine était-elle achevée que le vent tourna. L'énergie du grand vizir, Ba Ahmed, avait restauré l'autorité du makhzen. Dès qu'il se sentit en mesure de le faire, Ba Ahmed régla les vieux comptes, parmi lesquels celui du Regragui. Destitué deux ans après avoir été nommé, celui-ci vit sa belle kasba traitée comme celle de son prédécesseur. Les soldats chérifiens la rasèrent de leur mieux. Lui-même fut arrêté et emmené à Rabat où il est encore.

Fig. 41. Kasba du caïd Regragui.
(cliché jacqueton)

Sa succession fut celle d'Alexandre. Fidèle à sa politique de division des grands commandements, Ba Ahmed supprima le caïdat de Chiadma, répartit entre quatre caïds les tribus de la province. L'Akermout devint une circonscription autonome, ainsi que le Dra, le Kourimat et le Mramer. Mais le caïd du makhzen, El Djoumi, ne s'y maintint pas longtemps. Ba Ahmed mort, le sultan et l'armée au loin dans le Nord, les partisans de la famille Regragui chassèrent El Djoumi. Un frère du prisonnier de Rabat devint caïd de fait, sans investiture officielle, c'est le maître incontesté de l'Akermout.

Nous sommes les hôtes des Regragui ; le champ où sont nos tentes fait partie de leurs terres. Le chef actuel de la maison, accompagné de quelques parents, nous rend visite ce soir. Impossible d'être plus aimablement courtois ; nous causons en amis de longue date. De très bonne grâce, nos visiteurs posent pour être photographiés en groupe ; on doit leur faire parvenir des épreuves, *in cha allah*.

Passé neuf heures, comme nous nous mettons au lit, arrivent un couscouss et

des fruits envoyés par les Regragui en cadeau d'hospitalité. Bien que nous venions tout justement de dîner, il y faut faire honneur ; nous abstenir serait manquer aux règles élémentaires de la civilité marocaine. Nous nous exécutons sans trop de peine, le couscouss étant fort bon ; nos hommes l'achèvent allègrement jusqu'à la dernière miette.

La température n'a pas été excessive aujourd'hui : maximum de 29° à 2 heures, après 28° à midi et avant 25° à 6 heures.

Fig. 42. La famille Regragui.

Au Nord-Ouest de notre campement sont les marabouts les plus vénérés de la région, Sidi Abdallah et Sidi Ahmed de l'Akermout.

Sidi Ali el Kourati, 5 Août. — Ce matin excursion dans l'Hadid. Le ciel est couvert, la température relativement fraîche ; 19° seulement. Du fond de la gorge nous ascensionnons par escalade jusqu'au rebord supérieur des escarpements qui la limitent à l'Est. Cette gorge, qu'on désigne localement sous le nom d'El Djofra, est un cirque d'effondrement, comme le maden qui lui correspond sur le flanc opposé du massif, mais de proportions beaucoup plus vastes. Arganiers, oliviers sauvages, caroubiers, bétoums, lentisques y abondent, de végétation vigoureuse, occupant tous les coins où s'est amassée quelque peu de terre ; tout en haut seule-

ment, la raideur des escarpements, véritables murailles de travertins et de calcaires, teintes d'ocre rouge, ne leur laisse plus de place où s'accrocher. L'ensemble est merveilleusement pittoresque.

Le baromètre indique 450 mètres lorsque nous émergeons du cirque ; un petit plateau se développe devant nous ; une source abondante d'eau magnésienne y jaillit, à laquelle s'abreuvent des troupeaux. En contre-haut, quelques pièces de terre, de couleur rouge, elles aussi, ont été cultivées en céréales ; le fait est exceptionnel dans l'Hadid, région de boisements et de pâtures.

Fig. 43. Gorge de Si Alem bou Ali.
(cliché jacqueton)

Départ à 1 h. 45 de l'après-midi. En dépit de l'heure et de la saison, la température est très supportable, adoucie qu'elle est par la brise.

Tant que nous restons en plaine, le pays présente les mêmes caractères de fécondité que la veille ; beaucoup de champs sont déjà labourés, prêts à recevoir la semence. Nous serrons de plus près la montagne sur notre droite ; peu à peu le terrain s'accidente.

Tout contre le massif, entre lui et un renflement qui lui fait un avant-mont, une vallée longitudinale s'ouvre parallèlement à l'axe de l'Hadid. Notre route la suit. A 3 h. 20, nous débouchons sur une gorge transversale entaillée à pic dans les bancs calcaires verticaux de l'avant-mont ; un marabout, Sidi Allem bou Ali,

garde le passage, dominant une source autour de laquelle se pressent chèvres, moutons, bœufs et vaches. En amont s'aperçoivent des salines en exploitation, indices de formations triasiques ; Brives me fait observer le bariolage des terrains, argiles rouges, bleues et blanches, grès ocreux, bancs de gypse.

Moins d'une heure de marche nous amène à une seconde gorge transversale tout-à-fait semblable à celle de Sidi Allem bou Ali, en contrebas du seuil qui

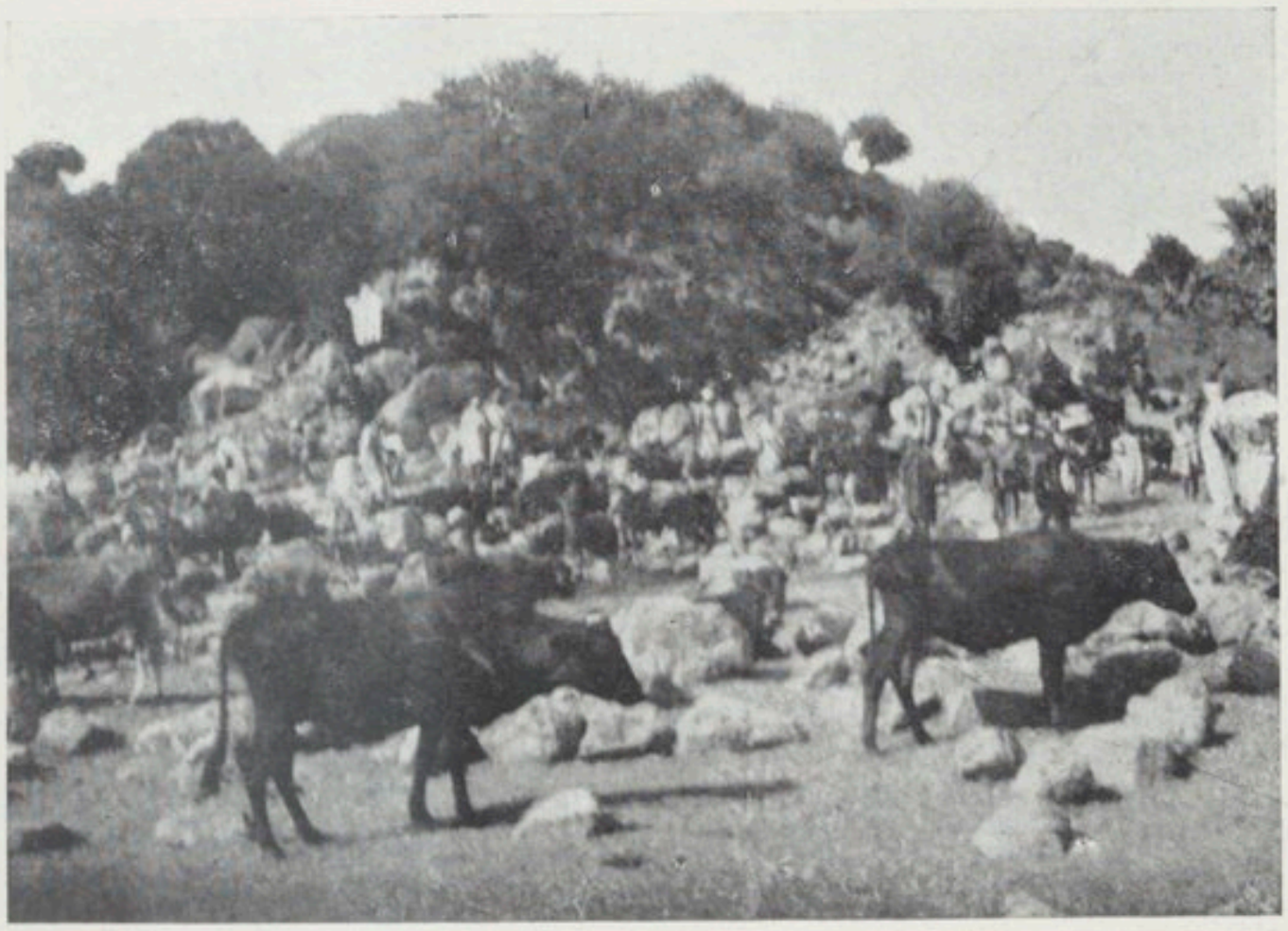


Fig. 44. Source de Si Alem bou Ali.
(cliché jacqueton)

sépare le massif principal de l'Hadid de son prolongement septentrional, le Djebel Kourat. Là se tient les mardis un marché, le Souq el Tleta. On y exploite des salines comme à Sidi Allem bou Ali.

La zaouïa de Sidi Ali el Kourati est devant nous, point blanc au sommet d'une pente rapide que nos pauvres mulets gravissent péniblement. Il y a plus de 200 mètres de différence de niveau entre le Tleta et la Zaouïa. Nous y arrivons à cinq heures.

N'avons-nous pas commis quelque infraction au protocole ? Nous sommes novice en la matière ; nos hommes ont toute initiative. Sans rien demander, ils ont installé le campement près de la Zaouïa. N'eut-il pas convenu de solliciter l'agrément des cheurfa, qui en sont bien certainement les propriétaires. Quoi qu'il

en soit, cette intrusion n'a pas rencontré d'opposition, quelques curieux sans importance sont venus suivre nos manœuvres ; ils n'ont manifesté ni hostilité ni étonnement.

Sidi Ali el Kourati, 6 Août. — De mon lit j'ai entendu, au commencement de la nuit dernière, le bruit d'une discussion. Nos hommes objurguaient Brives de se lever, celui-ci refusait et, en fin de compte, leur intimait l'ordre de le laisser dormir. Il paraît que c'est très grave. Les Cheurfa nous ont envoyé, tardivement

Fig. 45. Salines du Souq Tleta.
(cliché jacqueton)

comme toujours, une hospitalière *mouna*, copieuse et de premier choix ; et nous l'avons dédaignée. Nos hommes en sont navrés. Ils l'ont d'ailleurs consommée tout entière.

Ce matin, à 5 h. 30, le thermomètre marque à peine 12° ; un épais brouillard couvre la plaine et l'Océan, s'élève sur les flancs de l'Hadid jusqu'à proximité des sommets ; les toiles des tentes sont raidies par l'humidité nocturne.

La journée est consacrée au Djebel Kourat. Le matin, Brives et moi en parcourons la partie Nord ; c'est un plateau ondulé, découpé par les érosions. L'altitude des points les plus élevés dépasse à peine de 100 mètres celle de la Zaouïa, qui est de 400 mètres environ.

Du revers septentrional, le cours du Tensift est bien visible ; son lit sablonneux semble complètement à sec ; le tracé qu'en donne la carte de de Flotte n'est pas exact ; celui qui figure sur les levés Larras est le bon : après une grande boucle vers le Sud, le Tensift remonte droit au Nord, en dessinant des méandres. Des boisements, qui doivent être très épais, occupent le triangle par lequel se prolonge l'Akermout, entre la rive gauche du Tensift et l'Océan ; boisements qui s'étendent, paraît-il, jusque sur la rive opposée. Du côté de l'Est, nous apercevons le Djebel Skiat ; ses pentes Nord-Ouest sont entièrement cultivées.

Fig. 46. La Zaouïa Si Ali el Kourati et le djebel Hadid.
(cliché Jacqueton)

L'après-midi, promenade dans la partie Sud. Les arganiers y sont abondants et chargés de fruits mûrs que les femmes recueillent. Des enfants, fils de nègres esclaves de la Zaouïa, nous accompagnent et ramassent des fossiles pour Brives, ils deviennent rapidement d'habiles chercheurs. Comme nous les interrogeons sur les *maden*, ils nous montrent des grottes sans le moindre intérêt géologique, mais d'aspect pittoresque.

Au campement, nous trouvons nombreuse compagnie. Des malades, escortés de parents et d'amis, sont venus à la consultation, tout chrétien étant de droit médecin. Brives, que seconde Madame Brives, se met aussitôt à la besogne. Beaucoup de ses clients souffrent du *haneche*, mot à mot du serpent ; remède indiqué et sûr, un gramme de calomel. Une bonne demi-douzaine d'enfants ont les yeux en

mauvais point ; ordonnance, lavages quotidiens avec de l'eau boriquée et du sulfate de zinc. Cependant l'assistance s'écarte respectueusement ; des personnages d'importance nous viennent voir : ce sont trois cheurfa, et parmi eux le *moqâddem* ou prieur de la zaouïa lui-même. Il prononce la formule de bien venue : *maraba bikoum*, mes caresses sur vous. Nous répondons protocolairement : *baraka laoufik*, que la bénédiction de Dieu soit sur toi. Ainsi on ne nous tient pas rancune des rusticités de la veille ; tout n'est-il pas permis aux *nasrana* ?

Le moqaddem se présente en client. Il souffre des dents, celles-ci se déchaussent

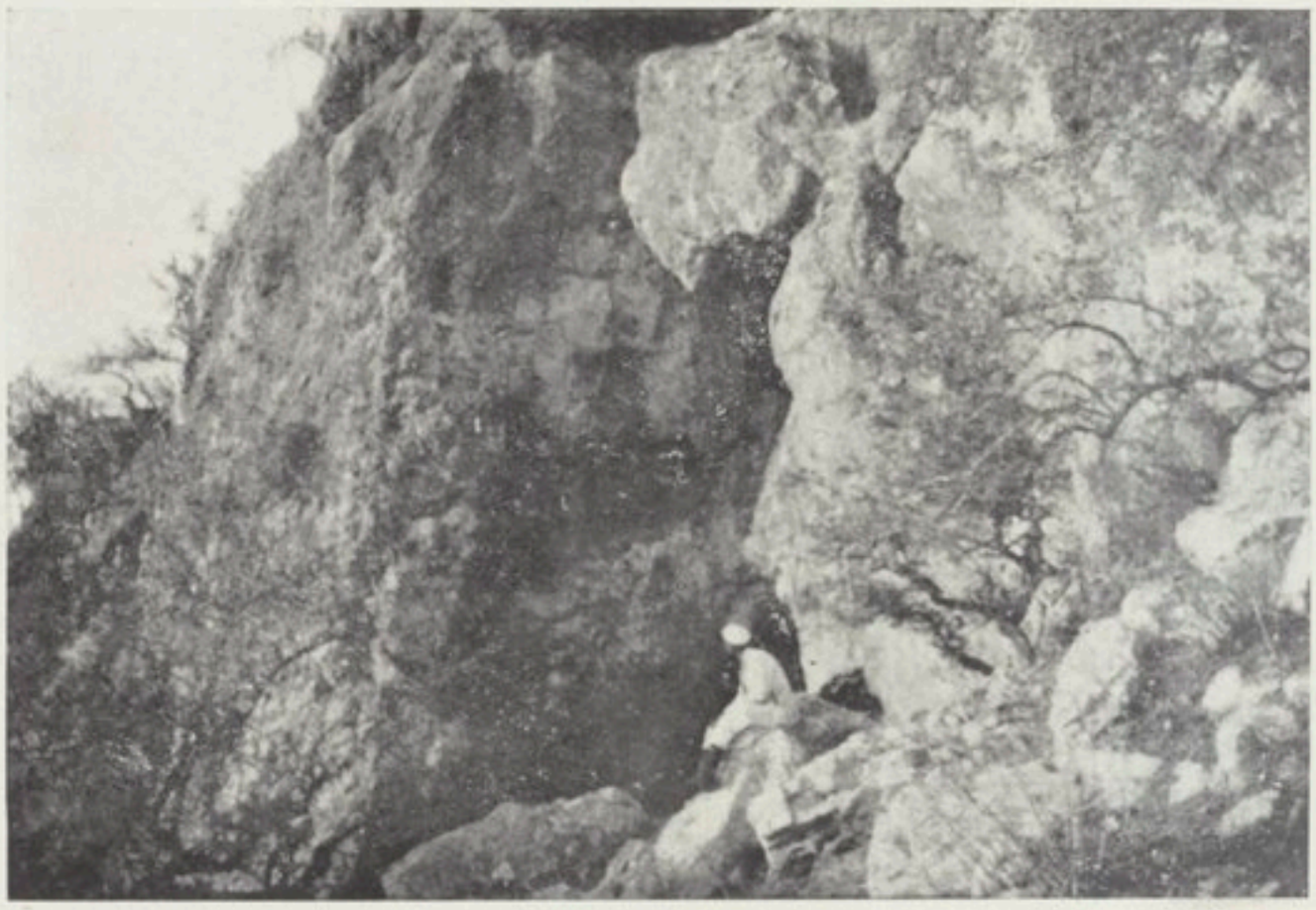


Fig. 47. Grotte dans le Djebel Kourat.
(cliché jacqueton)

et menacent de tomber. Que faire ? Deux ou trois des assistants déclarent à son exemple des maux de dents. Sur la gencive de l'un d'eux nous écrasons une capsule d'éther. Résultat foudroyant : le patient fait d'horribles grimaces, éructe bruyamment, et bien entendu, se proclame soulagé. Nous sommes sacrés grands médecins. Mais ce remède héroïque n'est pas du goût du moqaddem ; il se contente d'une ordonnance anodine et du conseil d'aller à Mogador soumettre son cas au docteur Murat, médecin du dispensaire.

Les cheurfa causent longuement, font servir du thé, puis se retirent. A la nuit, ils nous envoient la *mouna*, qui est copieuse : du couscouss, des raisins, des figues de barbarie, une grosse bougie, un pain de sucre.

La zaouïa de Sidi Ali est l'un des nombreux couvents que possède dans le Chiadma la famille maraboutique des *Regragua* ; cette noblesse d'église n'a d'ailleurs aucun lien de parenté avec les Regragua des Ouled-Aïssa, qui sont, pourrait-on dire, nobles d'épée.

De ces couvents dépendent des domaines importants, qu'exploitent, soit des khammès indigènes, soit des esclaves noirs, nombreux à Sidi Ali ; à ces revenus fonciers s'ajoutent les offrandes des fidèles particulièrement dévots de la famille. Prépondérante dans le Chiadma, l'influence religieuse des Regragua ne s'étend guère au-delà des limites de cette province.

Dar Chikh Abderrahman, 7 Août. — Ce matin à 6 heures, 18° ; brouillard intense comme hier, dont n'émergent que les sommets. Il faut rebrousser chemin jusqu'à Sidi Allem bou Ali ; partis à 7 h. 30, nous faisons halte à 9 h. 30 au pied du marabout. Des sauniers chargent du sel ; ce sont gens peu sociables ; ils trouvent mauvais que nous examinions leurs installations et nous le disent sans ménagements ; nous n'insistons pas.

Départ à 2 h. en direction Est. En vingt minutes d'ascension, nous voici à la crête, qui n'a ici que 250 mètres et qui s'étale en plateau ; des arganiers de toute beauté y sont épars. Au revers du seuil se trouve le village d'Ifri que des sentiers directs relient à Sidi Ali el Kourati et au Tleta.

A mesure que nous descendons le versant Sud-Est de l'Hadid, les arganiers se raréfient. Le pays, de ce côté du massif, est moins cultivé et semble moins peuplé que l'Akermout ; mais il est encore d'une moyenne fort passable : céréales et arbres fruitiers y prospèrent ; des terres laissées en friche, beaucoup paraissent être susceptibles d'être mises en valeur, spécialement les alluvions sablonneuses de couleur rouge qui garnissent le fond de la dépression entre l'Hadid et les hauteurs à l'Est. Brives y reconnaît des formations du pliocène supérieur, semblables à celles du Sahel d'Alger. Les vignes sont à maturité ; on les vendange. Comme nous passons près d'un carré de ceps, un vendangeur en sort et nous offre des raisins magnifiques. Il le fait sans arrière pensée de retour ; la gratification que nous lui remettons est pour lui inattendue.

Vers 4 h. 30, arrivés à une exploitation rurale assez importante, nous y demandons l'hospitalité. Le propriétaire, vigoureux vieillard nommé Chikh Abderrahman, s'empresse et nous ouvre la chambre des hôtes ; nos tentes seront inutiles ce soir.

Chikh Abderrahman jouit d'une large aisance. Son domaine est vaste et il en possède un autre un peu plus loin ; c'est une façon de gentilhomme campagnard. Sa cordialité est extrême ; de suite, il fait apporter deux poules et promet pour ce soir un couscouss de premier choix. En attendant, nous offrons du thé ; ce thé à

notre usage est noir, fort différent du thé vert qui lui est habituel ; il en fait force compliments, disant qu'il est si bon et si fort que sa tête en ressentira certainement les effets.

Souq el Had du Dra, 8 Août. — Pour qui est aimé des puces et les craint, la tente est cent fois préférable aux maisons indigènes. La chambre des hôtes fourmillait de ces compagnes trop affectionnées ; notre sang de chrétien leur a été un régal apprécié. Cependant Chikh Abderrahman a rempli en toute conscience les devoirs de l'hospitalité ; son bon fusil entre les jambes, il a veillé la nuit durant à notre porte, assisté de deux serviteurs.

Nouvelle excursion dans l'Hadid ce matin. Brives et moi avons gravi le mamelon du Nord, rival de Sidi Yacoub et à peine moins haut. Les pentes ont été jadis bien boisées ; mais des incendies les ont dévastées et la dent des troupeaux a consolidé le désastre ; il y a encore des arbres dans les ravins ; sur les croupes ne végète que de la brousse.

L'étape d'aujourd'hui doit nous conduire à Souq el Had du Dra, chez notre ami l'Algérien. Nous partons passé 4 heures de l'après-midi. A 3 heures était arrivé un suprême couscouss, auquel il aurait été malséant de ne pas faire honneur. Notre hôte n'est point là. C'est par excès de courtoisie ; malgré nos dénégations, il est allé dans son autre résidence nous préparer une réception. Céder à ses instances serait perdre une journée entière ; nous ne le pouvons pas. Cette seconde maison de Chikh Abderrahman est celle qui figure au levé Larras ; elle est campée sur un monticule qui surgit vers l'aval, à un étranglement de la dépression d'entre Hadid et Skiat. Comme nous défilons au pied, voici que notre hôte accourt, nous accable de reproches amicaux, veut à tout rompre nous y faire monter. A force d'excuses, nous nous dégageons ; le brave homme a l'air désolé.

La dépression s'élargit, devient très riante : champs de céréales, vignobles, vergers, olivettes en occupent l'entière superficie ; des habitations de bel aspect y sont éparses. Bientôt, nous déboîtons sur la gauche au travers d'un pays ondulé qui paraît d'égale richesse ; certaines des maisons, à droite et à gauche de la route, sont presque luxueuses ; des plantations toutes récentes d'oliviers et de figuiers éveillent notre attention. L'eau potable est rare ; ni puits, ni sources, semble-t-il, rien que des citernes.

Les gens rencontrés se montrent plus qu'aimables : ils nous interpellent et nous sourient en vieilles connaissances ; comme hier, et aussi gracieusement, on nous apporte des raisins.

A mesure que nous avançons dans la direction du Dra, la proportion des oliviers augmente ; parfois ils occupent exclusivement le terrain. Les oliviers ont l'air vigoureux ; la récolte des olives s'annonce superbe. Autre caractéristique du

Dra : nous rencontrons maintenant des puits de plus en plus multipliés; l'eau y est abondante à sept ou huit mètres, très légèrement magnésienne.

L'étape se trouve plus longue que nous l'avions estimée. La nuit tombe que nous n'apercevons pas encore le but de notre route. En bons Marocains, nos hommes s'effraient. Dans ce pays de la peur, personne ne sort le soleil couché ; les malfaiteurs eux-mêmes ne s'y risquent pas.

Il est huit heures et l'obscurité est complète lorsque nous frappons à la porte de l'Algérien. Tout le monde est couché; on ne nous en reçoit pas moins bien. Ne sommes-nous pas des compatriotes?

Souq el Had, 9 Août. — Aujourd'hui, journée de repos et de blanchissage. Nous voyageons en flâneurs et puis la chaleur est vraiment excessive, il y a du

Fig. 48. Chez l'Algérien. — Le repas du chameau sous les oliviers.
(cliché jacqueton)

siroco ; le thermomètre marque 19° à 6 h. 30 du matin, 41° à midi, 30° à 10 heures du soir.

C'est le jour du marché. Nous y allons avant déjeuner. Même affluence, même bon ordre qu'il y a huit jours. On nous fête ; bons princes, nous offrons du thé à nos amis et aux amis de nos amis ; ces libéralités ne coûtent que quelques grouch.

La demeure de l'Algérien fait figure de ferme assez importante. Les bâtiments et le domaine qui en dépend sont des fonds melk, ainsi que tous ceux de la région. Leur exploitation est assurée par de proches parents de notre hôte, ses frères ou ses beaux-frères ; nous ne savons s'il en est seul possesseur ou par indivis avec ceux-ci.

Il y a de la fumagine dans les vergers, indice d'hivers sans vigueurs ; les oliviers en souffrent peu, mais les figuiers bien davantage ; de ces derniers, bon nombre sont languissants et défeuillent ; quelques-uns ont péri. Brives conseille de faire brûler, au vent des arbres, de la paille mouillée.

Dans le Chiadma, les troupeaux comptent plus de chèvres que de moutons ; l'effectif des ovins est néanmoins important. Il y a aussi bon nombre de bœufs et de vaches, mais l'animal de travail et de somme est essentiellement le chameau. A la ferme de notre hôte, tous les travaux sont effectués par ces animaux. Ils semblent doucement traités. L'un d'eux, vieux serviteur, a perdu ses dents par sénilité ; aussi a-t-il droit à un régime spécial : sur un plateau de cuivre on lui débite en tranches des pastèques.

Des esclaves de race noire, plus ou moins pure, font également partie du cheptel ; pas de maison qui n'en possède peu ou prou ; les zaouïa en ont par douzaines. Leur commerce est public et courant ; on nous affirme qu'il en a été négocié plusieurs au Souq el Had aujourd'hui même et dimanche dernier. Parents et enfants, maris et femmes sont vendus et achetés sans qu'on s'inquiète de leurs liens de famille. C'est la plus dure épreuve de leur condition ; une fois acquis à titre définitif, les esclaves sont généralement traités de façon assez humaine.

A quelque distance de notre campement, on nous montre un amas de scories ferrugineuses semblable à celui de Sidi Beizmon ; nos hôtes disent qu'ils en connaissent d'autres. On attribue aux chrétiens ces anciennes exploitations, ce qui veut dire qu'on en ignore quoi que ce soit et que tout souvenir précis s'en est perdu. A combien de siècles remontent-elles ?

Dar Bella ou Zeroual (Kasba Chiadma), 10 Août. — Nous avons fait connaissance, hier, d'un algérien du Mzab, émigré au Maroc. Il s'est marié dans le district voisin des Hanchen, et il y a sa résidence. C'est chez lui que nous arrêtons l'étape d'aujourd'hui.

Départ à 6 h. 40. Le siroco persiste ; dès 5 h. 30, il y a 18°, puis 31° à 11 heures et 40° à 2 heures. Notre route coupe en direction S.-E. la plaine du Dra, laissant à droite l'emplacement du marché, puis à gauche la piste suivie par Th. Fischer. La plaine dépassée, le pays cesse d'être aussi uniformément riche, tout en restant assez bon. Passablement pierreux, en raison des fragments de croûte qui y abondent, le terrain ne manque pas de fertilité. Aux cultures de céréales et aux olivettes

sont consacrés les fonds et les basses pentes des collines ; partout ailleurs, aussi loin que la vue peut s'étendre, dominent sans discontinuité des arganiers de belle végétation. De toute part s'aperçoivent des habitations, isolées ou par groupes.

Sur les 9 heures nous arrivons au Souq Tleta (marché du mardi) des Hanchen, sur la piste directe de Mogador à Marrakech. Une source y jaillit, utilisée pour l'irrigation de jardins peu étendus. Non loin s'élève le marabout de Sidi Abdallah Ouasmin. Appuyant sur la droite, nous gagnons, en moins d'une demi-heure, une kasba ruinée qui occupe, par 400 mètres d'altitude environ, le sommet d'une éminence au Sud-Est du marché. L'enceinte délimite un périmètre considérable ; à l'intérieur, de multiples pans de mur témoignent de l'importance des bâtiments qu'elle protégeait. Le caïd qui l'a édifiée, Sidi Bella ou Zeroual, avait juridiction sur toute la province : sa demeure était la kasba Chiadma. Là furent reçus à deux reprises, en 1871, Hooker et Ball.

Fig. 49. Kasba Bella ou Zeroual. — Vue extérieure.
(cliché jacqueton)

Notre Mozabite s'est installé dans ces ruines. Quelques réparations de fortune lui ont donné, dans un coin moins endommagé que les autres, un logis dont il s'accommode. Son nom est Mouley Omar. Une peccadille de jeunesse lui a fait quitter le Mzab. Ayant abjuré l'hérésie ibadite, devenu musulman orthodoxe, il a depuis roulé un peu partout en Algérie et au Maroc, a servi comme aide-cuisinier dans un hôtel de Tanger, a été commerçant, cultivateur, guide pour touristes. Il semble débrouillard, parle suffisamment le français, l'anglais et l'espagnol, connaît les dialectes chleuhs du Haha, du Mtouga et même de l'Atlas. D'autre part, ses prétentions sont modérées : pour 5 pesetas 1/2 par jour, il se mettra, lui et son mulet, à notre service (la nourriture de la bête à sa charge), cumulera les fonctions

de cuisinier et d'interprète, nous suivra en quelque région qui nous plaise d'aller.

Sur ces bases, nous traitons ; Omar nous rejoindra dans quelques jours à Mogador.

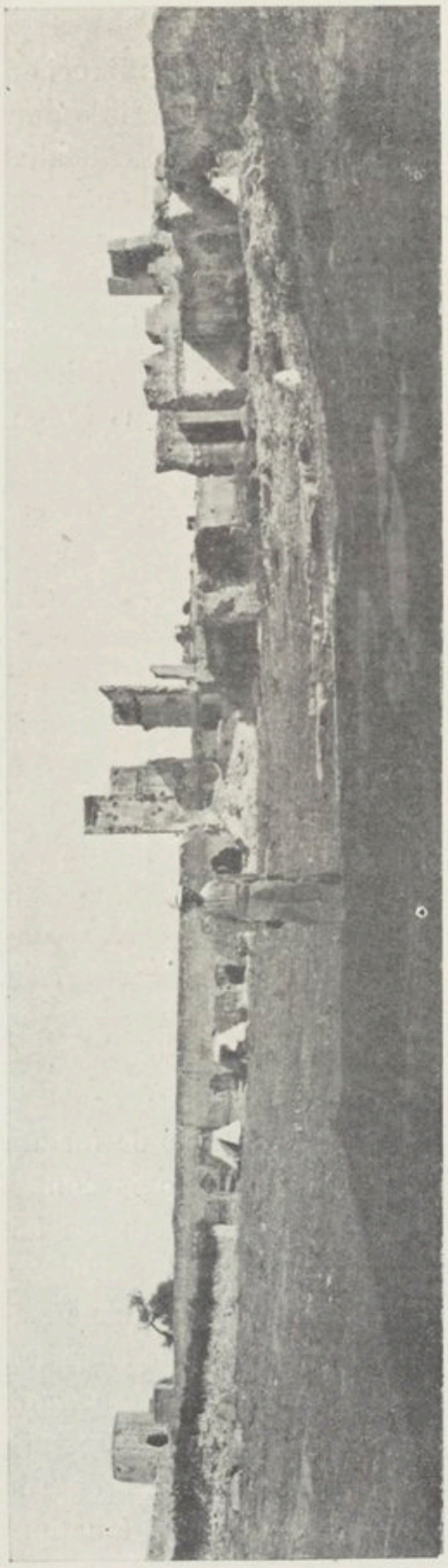


Fig. 50. Intérieur de la Kasba Bella ou Zeroual.

J'ai relu Th. Fischer. Le jugement qu'il porte sur le Chiadma « l'une des plus pauvres provinces du Maroc, dit-il, incapable de nourrir une populatian de quelque densité », est vraiment trop sévère. La région de collines boisées de thuyas qui constitue l'arrière-pays immédiat de Mogador, ainsi que le massif du Djebel Hadid, ne sont que des pays à chèvres. Mais que d'autres districts moyennement bons, quand ils ne sont pas tout à fait bons, où prospèrent les céréales et les cultures fruitières, où les arganiers assurent l'utilisation des parties les moins fertiles. L'Akermout, sur le littoral, et l'intérieur au delà de la zone côtière peuvent être considérés, dans l'ensemble, comme favorablement dotés au point de vue agricole ; les steppes impropres à autre chose qu'à l'industrie pastorale ne commencent guère qu'au delà des limites orientales de la province. Partout la pluviométrie semble suffisante. Quant aux terrains, ils ne sont à peu près nulle part franchement mauvais, et, sur bien des points, sont excellents. Ni les formations sablonneuses, ni les surfaces pierreuses incriminées par Fischer ne sont des signes certains d'infertilité : il y a parmi les premières des terres *hamri* de qualité parfaite et les secondes ne doivent leur cailloux qu'à sa croûte calcaire, dont on peut efficacement combattre la formation par des procédés culturaux bien connus en Algérie. Il est vrai que les eaux courantes et les sources sont rares, que les bons puits eux-mêmes font souvent défaut (sauf dans l'Akermout et le Dra), qu'on doit assez généralement, pour les usages domestiques, recourir à des citernes. Mais n'est-il pas à croire

que des aménagements moins primitifs et des forages plus profonds atténueraient, dans une large mesure, ces inconvénients ?

Oued Kseub (Aït-Zelten), 11 Août. — Départ à 5 h. 50. La première partie de notre route se déroula en direction Sud au travers d'un plateau mamelonné. En maints endroits, le sol est très pierreux ; des bancs calcaires en place apparaissent en quelques points. Inférieur aux terroirs parcourus les jours précédents et moins intensivement cultivé, le pays est loin d'être dépourvu de ressources : il y a eu cette année des emblavures assez étendues ; les oliviers sont en nombre appréciable ; bien des parcelles en friche, envahies par le palmier nain, paraissent susceptibles d'utilisation ; des arganiers s'éparpillent, plus ou moins denses, sur toutes les surfaces que n'occupent pas les cultures. Devant nous se profile, au loin dans le Sud, le rebord en dents de scie du grand plateau du Mtouga.

Vers 7 h. 30, s'ouvre à nos pieds une dépression large et profonde, la vallée de l'Oued Kseub ; nous y descendons par une série de gradins. La proportion des terres cultivées devient plus forte. Dans toutes les directions, les hauteurs sur lesquelles s'étend la vue sont parsemées de gros arganiers, dont l'aspect rappelle celui de nos châtaigners d'Auvergne.

Il faut une heure et demie pour atteindre le fond de la vallée. A quelque distance de la rive Nord un petit marabout, Sidi Ali, marque la limite des deux provinces de Chiadma et de Haha. Nous entrons sur le territoire des Aït-Zelten, l'une des douze tribus entre lesquelles se répartit la population du Haha. Des jardins verdoyants forment une bande continue le long des rives de l'oued, y créant un paysage d'oasis. Pour compléter l'illusion, les maisons en toube du village auquel appartiennent ces jardins ont une allure saharienne, inattendue pour nos yeux accoutumés aux diar (maisons) de façon européenne du Chiadma.

L'eau coule à pleins bords dans des séguias ; il y en a même dans le lit de l'oued. Nous le franchissons pour nous installer dans un jardin sur la rive Sud.

Ce jardin est la propriété de parents d'un de nos hommes. Aussi l'accueil ne laisse rien à désirer. Toute la journée, ce sont des visites et des palabres, coupés de thés multiples. M^me^ Brives tient sa cour à part pour les femmes, aussi empressées que les hommes ; quelques-unes sont jeunes et jolies, toutes fort peu farouches et très-gaies. A la consultation médicale, personne qui se plaigne d'accès malariques ; en dépit des irrigations, il n'y a pas de fièvre dans le pays. La langue usuelle de nos visiteurs est un dialecte Chleuh.

Les eaux de l'oued Kseub sont légèrement magnésiennes. Les terrains qu'arrosent les canaux qui en sont dérivés, long ruban dont la largeur ne dépasse jamais quelques centaines de mètres, sont soumis au régime de la culture continue. Beaucoup de carrés de maïs, dont les tiges sont à leur pleine hauteur ; les légumes

usuels, piments, pommes de terre, etc., occupent le surplus du périmètre irrigable. Quant aux arbres fruitiers, les essences dominantes sont l'olivier, le figuier, le grenadier ; quelques palmiers, des ceps de vigne grimpant aux troncs et aux branches, peu d'orangers et de citronniers. De magnifiques roselières garnissent les bords de l'Oued, justifiant son nom de rivière de roseaux.

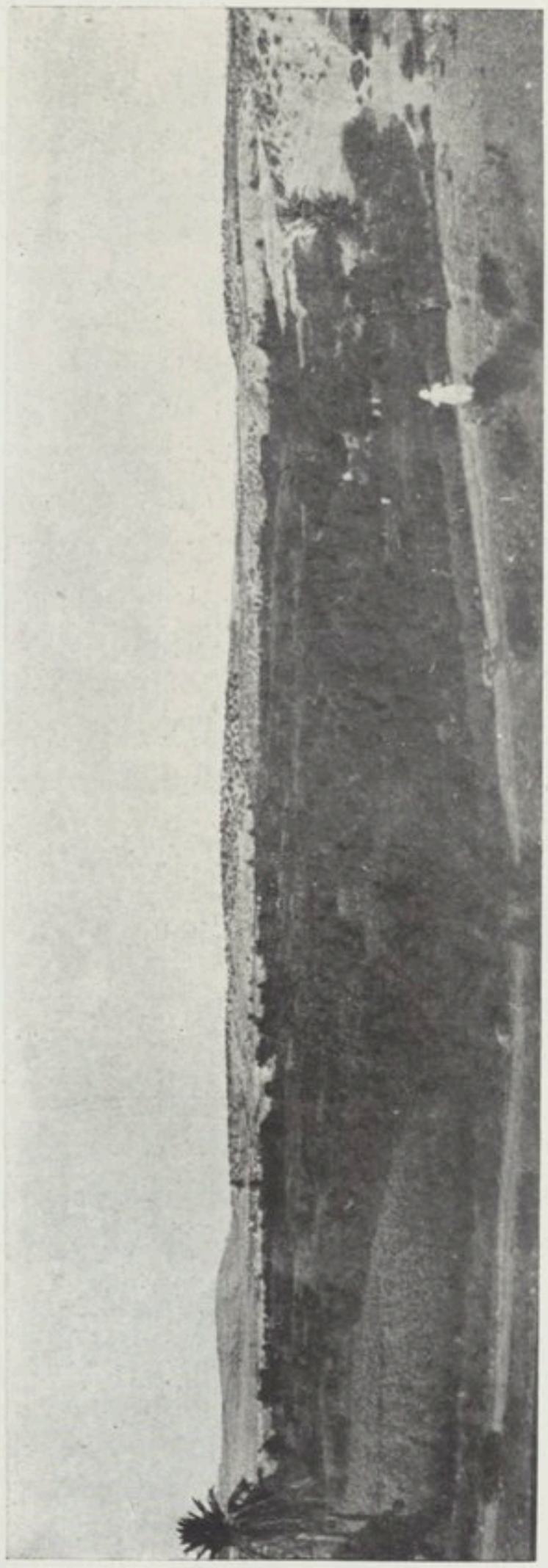


Fig. 51. Jardins des Aït Zelten.

Tout cet ensemble est d'un vert intense. Les terres sèches qui l'encaissent en paraissent plus arides ; elles sont de teintes claires, assez pierreuses et parfaitement nues, à première vue, on les croirait désertiques ; mais elles ont, ce printemps et cet été, donné de belles moissons, à en juger par les chaumes ; les cultures de céréales escaladent les côteaux jusqu'à leurs sommets, où elles cèdent la place aux arganiers. Je remarque un verger non irrigué complanté d'amandiers. Le Haha exporte beaucoup d'amandes.

La journée a été chaude : 27° à 5 heures du matin ; 36° à 2 heures après-midi ; 30° à 8 heures du soir.

Mogador, 12 Août. — L'étape d'aujourd'hui a été forte, de plus de huit heures de marche effective, et par un siroco violent (23° dès 5 heures du matin). Nos hommes avaient grande envie de ne rien manquer des réjouissances du Mouloud, qui commencent dès ce soir à Mogador. Pourquoi ne point leur donner satisfaction ? Nous y gagnons la solde d'un jour, et les lits de l'hôtel Jacquety nous referont des fatigues de cette marche forcée.

Nous suivons, sur deux kilomètres environ, la rive sud de l'oued, en contre-

haut des jardins ; puis nous traversons la rivière ; en ce point la largeur des jardins est réduite à moins de cinquante mètres.

L'oued Kseub dessine une boucle vers le sud, à l'extrémité de laquelle il reçoit l'oued Ajunda et l'oued Tsiraout. La piste en suit la corde, s'élevant sur les hauteurs de la rive nord au travers du Djebel Tamerzaght : terrains en vue de même apparence qu'autour de notre campement d'hier ; céréales et parfois amandiers sur les pentes basses et moyennes, arganiers sur les supérieures et les croupes.

Fig. 52. Dunes boisées le long de l'Oued Kseub.
(cliché jacqueton)

Vers 7 h. 20, nous franchissons un seuil qu'encaissent des mamelons. Devant nous, le panorama est saisissant ; la vallée de l'oued se trouve creusée brusquement à grande profondeur, formant une gorge boisée d'arganiers clairsemés. Presque à pic, le sentier y dévale dans les rochers. En bas, nouvelle traversée de l'oued ; le gué n'est guère qu'à 100 mètres d'altitude. Brives me fait remarquer des pointements éruptifs (basaltes), en relation avec l'allure tourmentée du relief. La vallée semble ici vide d'habitants ; pas de jardins ; tout juste quelques oliviers vers l'amont, quelques parcelles irrigables, qui ont porté des céréales, vers l'aval. C'est que l'eau de l'oued est maintenant salée au point que des efflorescences se déposent le long des berges.

Nous nous élevons sur la rive sud, cheminant assez loin de l'oued. La vallée

s'élargit ; des cultures, que coupent des massifs d'arganiers, l'occupent ; à flanc de côteau, maisons et vergers d'amandiers et de figuiers. Le sol devient pierreux à l'extrême. Tout au loin, par l'échancrure large ouverte de la vallée, s'aperçoit l'Océan.

Il y a plus de quatre heures que nous chevauchons. La chaleur est accablante. Nous faisons halte proche le Souq el Arba (marché du mercredi) des Ida ou Guerd, qui se tient justement aujourd'hui. L'heure étant avancée, le marché tire à sa fin ; beaucoup de gens sont partis ou se disposent à le faire. Ce souq ne paraît pas moins important que le Souq el Had du Dra. Comme au Souq el Had, ni fusils ni matraques, tous ces paysans sont parfaitement pacifiques. A proximité

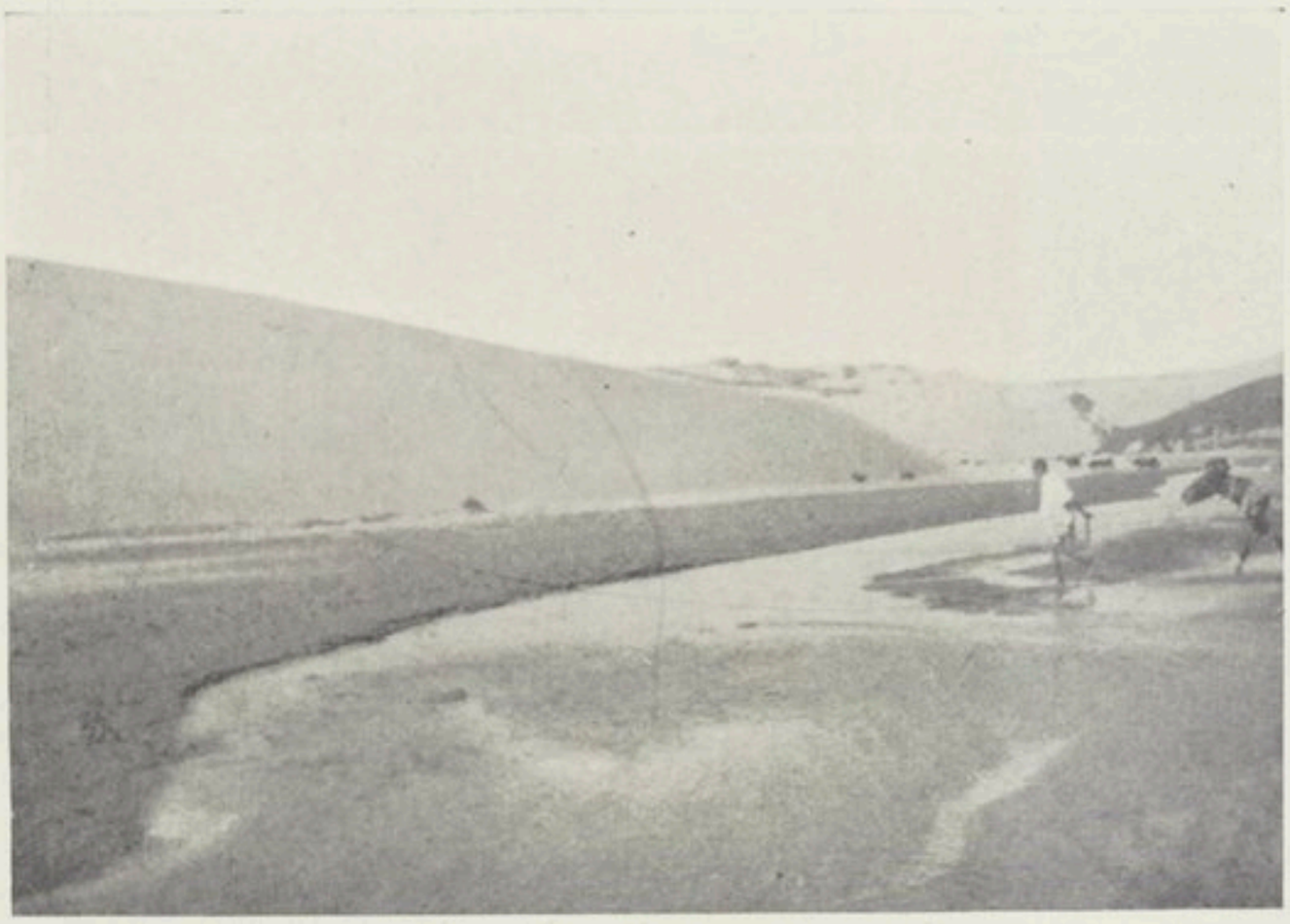


Fig. 53. — Dunes a l'embouchure de l'Oued Kseub.
(cliché jacqueton)

du marché se trouve un puits de 5 mètres de profondeur. Les Ida ou Guerd sont du Haha, d'une région de cette province qui porte plus proprement le nom de Neknafa.

A 2 heures, il faut remonter en selle. Des souffles intermittents de brise océanique amortissent par intervalles l'ardeur du siroco. La piste, toujours tracée en direction ouest, reste à bonne distance de l'oued.

Le sol serait d'excellente qualité, n'était la croûte calcaire, celle-ci l'envahit

tellement que la plus grande partie de la superficie est abandonnée aux arganiers qui s'en accommodent ; les surfaces les moins pierreuses sont consacrées aux céréales ou plantées d'arbres fruitiers.

Peu après, le caractère du pays se modifie. Nous voici dans une région mamelonnée, dunes anciennes fixées par une très vigoureuse végétation d'arganiers ou de rtems ; toutes les croupes, à perte de vue vers le Sud, sont verdoyantes et densément boisées. A 4 h. 30, la piste s'infléchit au Nord et, par une forte descente, tombe sur l'oued Kseub ; en avant, Mogador s'estompe confusément, enfoui dans sa brume estivale.

L'eau de l'oued a presque perdu sa saveur salée ; au moins est-elle parfaitement buvable : sur la rive opposée étincellent de hautes dunes, d'un sable jaune éclatant ; leurs talus mobiles semblent sur le point de crouler d'un instant à l'autre ; le spectacle est féérique. Pour la troisième fois nous franchissons l'oued en aval des sources dites de Diabet qui alimentent Mogador, puis nous cheminons le long de sa rive Nord, en suivant le pied des dunes qui la dominent ; la rive Sud est rocheuse.

Non loin de l'embouchure nous prenons à droite et remontons par le bord de la mer. Vent, brume et fraîcheur, ces trois caractéristiques de Mogador, se sont à présent établis, la température s'est abaissée considérablement, et voici que nous avons presque froid, sensation singulière après les sirocos de ces derniers jours et d'aujourd'hui même.

Vers 6 heures, nous sommes de retour à l'hôtel Jacquety.

II — **Mogador, Mtouga, Bibaoun, Imintanout**

Mogador, 18 Août. — Nous repartons demain. Il a fallu une semaine pour organiser notre convoi. Hommes et bêtes ont dû être recrutés à nouveau. Notre personnel comprend d'abord deux Algériens : à Mouley Omar, nous avons adjoint un ancien tirailleur, originaire des environs d'Inkermann (Oran), Osmani, bel homme et beau parleur, qui nous servira de maître d'hôtel ; il est venu au Maroc après sa libération, a été *Mohendiz*, c'est-à-dire affecté au génie, dans l'armée chérifienne, s'est marié à Marrakech, où il a son domicile, enfin pratique, suivant l'occasion, des professions multiples et diverses. Ce personnage important s'est pourvu, à son compte, d'un serviteur qui lui épargnera les gros ouvrages. Deux muletiers marocains complètent l'équipe. La cavalerie compte huit mulets.

Officiellement, nous nous rendons à Marrakech par la route la plus méridionale, dite des *diara* (pentes ou poitrails), qui se déroule à la base des avant-monts du Grand Atlas. En fait, nous nous en écarterons le plus souvent et le plus largement que nous le pourrons. Nous n'avons fait demander, par M. Marchand, au pacha de Mogador, ni soldat d'escorte (*mokhazni*), ni lettres de recommandation. Notre sécurité n'en sera pas moindre, et notre liberté sera beaucoup plus complète.

Dar Heddemine, 19 Août. — Départ à six heures ce matin. Par extraordinaire, pas de vent et temps clair. Nous piquons droit au Sud par la piste littorale qu'on prend usuellement pour aller au Sous. Elle franchit l'oued Kseub peu en amont de son embouchure, assez en aval par conséquent de notre point de passage d'il y a huit jours. Passé la rivière, les dunes, jusque-là de sable nu, se couvrent de retem. Un hôtel a été installé dans ces solitudes, à cinq gros quarts d'heure de Mogador, par un Anglais entreprenant, qui l'a dénommé *Palmtree house ;* mais l'arbre éponyme, s'il a jamais existé, a depuis longtemps disparu.

Sur les huit heures, le retem cède la place à une végétation arborescente où dominent les thuyas, lentisques, oliviers sauvages, filarias. A 8 h. 30, nous atteignons une *nzala* ; la citerne dont elle est pourvue contient d'excellente eau. Au delà, voici des arganiers, d'abord assez rares et en mélange avec les autres essences, puis qui se multiplient graduellement, deviennent prépondérants et restent les occupants exclusifs du sol ; ces boisements doivent s'étendre, sans discontinuité, jusqu'à ce ux que nous avons traversés entre le Souq el Arba et l'oued Kseub. Habitations et champs cultivés sont rares ; en un point, les ruines de deux grandes tours carrées témoignent qu'il y a eu jadis quelque *dar* d'importance ; nous n'y voyons plus que de modestes chaumières ; un puits qui les avoisine mesure douze mètres de profondeur ; les terrains des alentours sont pierreux, envahis par la croûte. Nous sommes sur le territoire des Ida ou Guerd, dans le Neknafa.

Le petit village de Dar Heddemine, où nous arrivons à onze heures, domine un vallon dont l'oued n'a plus d'eau. Nos tentes sont dressées dans un champ pierreux complanté d'oliviers et de figuiers. Tout autour, ce sont de bonnes terres rouges, cultivées en céréales, maïs et vergers, bien qu'encombrées d'innombrables cailloux, débris de la croûte ; des maisons se font voir çà et là ; les croupes restent boisées d'arganiers. L'altitude atteint une centaine de mètres ; c'est le même plateau bas, de formation calcaire, que Brives a déterminé dans le Chiadma. Température à midi, 32°.

Bled Tagragra, 20 Août. — Partis à 5 h. 40, nous atteignons, 25 minutes plus tard, la large vallée de l'oued Tidsi. Le lit de la rivière est à sec. Sur la rive Sud,

se tient, précisément aujourd'hui, un marché de femmes, c'est-à-dire où les personnes du sexe ont seules droit de fréquenter ; elles sont nombreuses, et fort bruyantes, cela va de soi, mais point farouches ; nous les photographions sans qu'elles protestent.

En aval, s'aperçoit le confluent des deux oueds qui forment le Tidsi, l'Iselrin, qui vient de l'Est, et le Smimou, qui vient du Sud. Par la vallée de ce dernier passe la route du Sous, dont notre itinéraire va s'écarter désormais.

Nous prenons sur la gauche, en direction Nord-Est, par une étroite vallée affluente, qui devient bientôt un simple ravin ; le chemin y est passablement malaisé.

Fig. 54. Oued Tidsi. — Femmes au marché.
(cliché jacqueton)

En haut se trouve le Souq el Khemis (marché du jeudi) des Aït Mahmed, fraction des Ida ou Guerd, dont c'est le jour ; nous y arrivons à huit heures ; il semble peu important.

Ce pays des Aït Mahmed est loin d'être mauvais. J'y remarque des habitations en bon nombre, certaines relativement luxueuses avec les tours qui les flanquent ; les champs sont cultivés concurremment en céréales et en maïs, vergers d'oliviers, de figuiers et d'amandiers (ceux-ci ont déjà défeuillé) ; dans les parties trop déclives, aménagements en terrasses, que soutiennent des murs en pierres sèches.

Un peu au-delà du marché, sur la droite, s'ouvre profonde la vallée très creuse de l'oued Iselrin ; le Djebel Amerdma l'encaisse au Sud, le Djebel Isoulaïn au Nord ; le fond et les basses pentes sont en partie cultivées, les pentes supérieures sont boisées d'arganiers ; Brives me fait voir, en contrebas, des terres rouges certainement salées.

Un mokhazni du caïd du Neknafa, en service au marché, prétend faire du zèle à nos dépens. Ne manifeste-t-il pas l'intention de s'opposer à ce que nous poursuivions notre route ? Mais nous donnons l'ordre de reprendre la

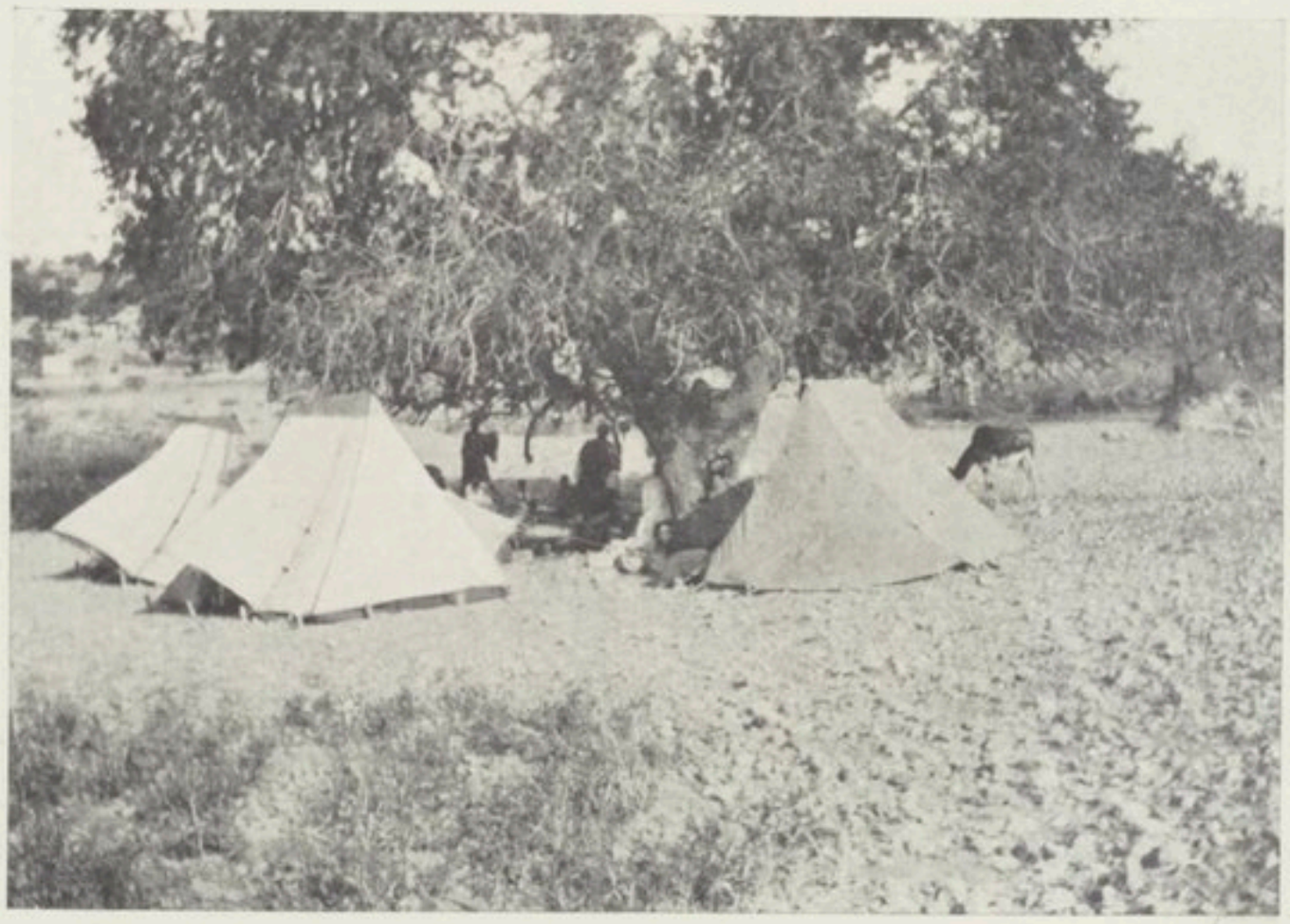


Fig. 55. Tagragra. — Campement sous un pistachier.
(cliché jacqueton)

marche; et cela suffit pour couper court à ses velléités malveillantes. Sans autre formalité, nous repartons à 8 h. 40.

De nouveau, nous nous éloignons de l'Iselrin ; la piste est tracée au revers septentrional du Djebel Isoulaïn, verdoyant d'arganiers jusqu'au sommet ; Brives y observe des pointements éruptifs. Au bout d'une heure et demie, la crête s'abaisse ; nous déboîtons sur la droite, quittons les terres en culture pour les friches à arganiers et franchissons la chaîne par 450 mètres d'altitude environ. La vallée qui se creuse sur l'autre versant, à plus de 200 mètres en contrebas, n'est plus celle de l'Iselrin ; elle présente d'ailleurs les mêmes carac-

tères (cultures et habitations dans les parties basses, arganiers sur les hautes pentes); c'est le bled Tagragra, dont l'orientation est Sud-Nord et dont l'oued Tsiraou déverse les eaux dans l'oued Kseub. En face se dresse abrupt un talus non moins élevé que celui dont nous couronnons le rebord.

Nous en descendons rapidement. Nous avons à Tagragra des amis, les frères du *fequih* (secrétaire indigène) du consulat français, pour lesquels ce fonctionnaire nous a remis une lettre. On nous indique leur demeure, *dar*, d'assez belle apparence, à mi-côte sur le flanc Est de la vallée. Il y a de superbes *betoums* (pistachiers-térébinthes) dans un des champs qu'elle domine. A l'ombre puissante du plus beau d'entre eux tout nôtre campement s'installe à l'aise ; abri qui se trouve le très bienvenu, car il fait vraiment chaud : 32° à notre arrivée, 40° à 2 heures après-midi, 30° à 6 heures.

Cependant, les frères du fequih sont accourus. Ce sont, semble-t-il, des propriétaires aisés, et en tout cas des hôtes fort aimables. Pour nous bien recevoir, ils ne savent que faire. Ils nous comblent de multiples victuailles, dont l'apport se succède jusqu'au soir : deux pains de sucre, du thé, deux poulets, du miel, du lait, des épis de maïs grillés, des pastèques, des galettes de froment, enfin de copieux couscouss et du mouton à toutes les sauces, un animal énorme ayant été égorgé spécialement en notre honneur.

Dar ould Emflous, kasba Neknafa 21 Août. — Ce matin, Brives et moi avons excursionné à pied vers l'aval de notre campement.

Le bled Tagragra a été jadis le théâtre de phénomènes éruptifs; des monticules coniques de roche sombre en restent les témoins ; des émissions salifères jalonnent une bande triasique.

L'oued Tsiraou n'a pas d'eau à hauteur du campement ; mais il en reçoit abondamment, un kilomètre environ plus bas, d'un ravin venant de l'Est, où coule un gros ruisseau pérenne, l'oued Aït Ouadil. Des jardins luxuriants, semblables à ceux du village des Aït Zelten où nous avons campé le 11 août, occupent le fond de ce ravin, ainsi que le fond de la vallée principale en aval du confluent; ils s'étendent, nous dit-on, jusqu'à l'oued Kseb. A la saison pluvieuse, le cours d'eau grossit à tel point qu'il cesse d'être guéable.

Les terres non irriguées du bled Tagragra, un peu pierreuses bien entendu, donnent de belles récoltes de céréales. Elles sont aussi très propres à l'amandier. Cet arbre n'est pas exigeant ; il prospère sur des terrains dont ne s'accommoderaient ni les oliviers ni les figuiers. Nos hôtes estiment qu'il pourrait être substitué à l'arganier sur la plupart des pentes; mais on ne l'a guère tenté jusqu'à présent ; il ne se fait qu'extrêmement peu de plantations nouvelles. Les troupeaux de

moutons et de chèvres sont assez nombreux. Comme dans le Chiadma, ce sont des chameaux qui effectuent les travaux agricoles et les transports.

Un bon sentier remonte la vallée de Tagragra jusqu'à son extrémité amont, d'où il débouche sur la vallée de l'oued Iselrin.

L'après-midi, nous levons le camp à 2 heures, par une chaleur cuisante. Nous nous dirigeons vers le Sud-Est. Une ascension très raide de la muraille orientale de la vallée de Tagragra (crête à 500 mètres d'altitude absolue et à 225 mètres d'altitude relative), puis une descente non moins raide sur la vallée parallèle de l oued Ajanda nous conduisent, en 1 h. 45, au Souq es Sebt (marché du samedi ;

Fig. 56. Tagragra. — Kasba du Chikh.

altitude 250 mètres) ; à mi-côte de la descente jaillit une source abondante, l'Aïn Entil. Des deux côtés, arganiers vigoureux, cramponnés aux pentes rocheuses, où s'étagent abruptement les bancs calcaires en place : l'essence est vraiment d'une rusticité incroyable.

Le Souq es Sebt est sur les bords de l'oued Ajanda, environ à huit kilomètres en amont de son confluent dans l'oued Kseub. De l'eau coule dans l'oued ; elle n'irrigue aucun jardin.

Nous remontons l'Ajanda sur quelques kilomètres. A 4 h. 30, nous voici au

débouché de deux gorges entaillées presque à angle droit l'une de l'autre dans les calcaires cénomaniens; de celle de gauche vient la rivière principale, de celle de droite un affluent qui a également de l'eau, l'oued Imi n Takandout. C'est dans la seconde, pittoresque à souhait, que nous nous engageons. A l'entrée, au flanc de la paroi de droite, se creuse une grotte fameuse; des génies la hantent, qui répondent aux interrogations qu'on leur adresse par l'intermédiaire d'un saint personnage, honoré de leurs faveurs à titre héréditaire. Celui-ci justement se trouve là. Nos hommes ne sauraient manquer l'occasion. Moyennant de modiques offrandes, ils obtiennent à leurs questions des réponses satisfaisantes. Mais Mouley

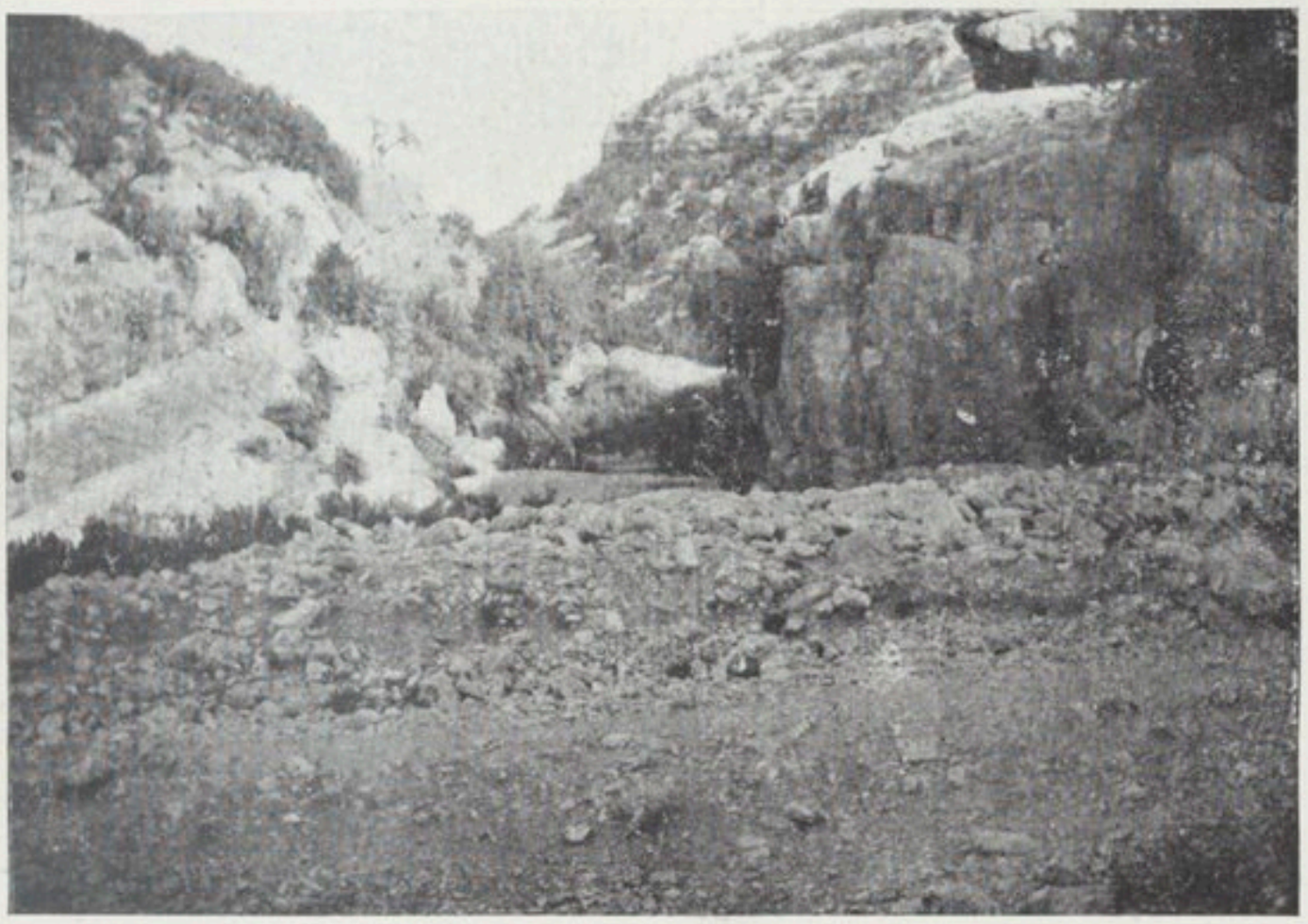


Fig. 57. Gorge d'Imintakandout.

Omar n'est point dupe; il sait que le marabout est ventriloque. Avec nous, il explique le tour à Osmani, qui exprime son indignation avec une verve toute militaire.

Par l'échancrure amont de la gorge, à des centaines de mètres en contrehaut, apparaît, campée sur un escarpement culminant, la zaouïa de Si Mohammed ben Sliman. Elle avoisine la kasba du caïd des Neknafa, le Dar ould Emflous, but de notre étape. Pour y atteindre, l'ascension est rude, et par un sentier médiocre.

C'est la première kasba où nous sollicitons l'hospitalité. Comment serons-nous accueillis, dépourvus ainsi que nous le sommes de lettres makhzéniennes

de recommandation? Je me le demande, tandis que nous attendons à la porte, restés en selle conformément à l'étiquette, le résultat de l'ambassade dont s'acquitte à l'intérieur notre factotum Mouley Omar. Incertitude qui est brève; voici Omar bientôt de retour, accompagné du *Mechouar* (majordome), qui prononce la formule de bienvenue et nous introduit.

Le maître du logis se tient au fond de la cour d'entrée, entouré d'assistants nombreux et déférents. Ce n'est pas le caïd en titre de la fraction des Neknafa ; celui-ci se trouve présentement dans le Sud, vers Tiznit, où il a dû conduire à l'armée de son suzerain le Guellouli, grand caïd du Haha, les contingents de sa circonscription ; c'est son *khalifa* (lieutenant), homme d'âge mûr, corpulent et majestueux. Aimablement, ce haut personnage nous réitère le *Meraba bikoum*. Il n'y a plus qu'à faire dresser nos tentes.

La kasba, ensemble considérable de constructions, à 480 m. d'altitude, est flambant neuve ; elle vient d'être édifiée en remplacement d'une précédente, démolie, il n'y a pas deux ans, au cours d'un soulèvement local. Celle-ci se trouvait déjà, pour la même cause, l'héritière peu ancienne d'une autre, et cette autre avait succédé, en moins d'une génération, à une autre encore. D'imposantes ruines, éparses en deux ou trois points aux alentours, témoignent de ces opérations successives, accidents normaux de l'histoire intérieure du Maroc.

Autour de la kasba, vergers qu'arrosent des eaux courantes ; des caroubiers et des betoums y mêlent leurs puissantes ramures à celles plus grêles des arbres fruitiers usuels. Nous avons devant nous la perspective des gorges : de beaux escarpements calcaires en forment les lèvres, entaillées à même un plateau dont Brives estime l'altitude moyenne à 500 m, ; par l'ouverture béante à nos pieds, on jouit d'une pittoresque échappée de vue dans la direction du Nord.

Mouna plantureuse, ainsi qu'il sied de la part d'un seigneur aussi notable que notre hôte : nous touchons trois pains de sucre, du thé, des bougies, deux plats énormes et excellents, l'un de *tajine* (ragoût), l'autre de *couscouss* ; les mulets ont de la paille et de l'orge à discrétion.

De Dar ould Emflous, une piste fréquentée se dirige au Sud, par Imgrad et un pays boisé de thuyas appartenant aux Ida ou Guelloul, sur le Dar el Guellouli, résidence du grand caïd des Haha, où elle rejoint la route de Mogador au Sous. Ce n'est point notre chemin ; nous poursuivrons demain en direction Est.

Kasba des Ida ou Zemzem, 22 Août. — Départ ce matin à 5 h. 50. Nous achevons l'ascension du versant au flanc duquel est bâti Dar ould Emflous, puis nous dévalons, de plus de 500 m. d'altitude à 250 m. à peine, sur l'oued Ajanda, que nous atteignons à 7 h. 20. Le panorama est fort beau, mais le sentier, à pic dans les assises calcaires parsemées d'arganiers qui constituent les

parties supérieures, puis dans les marnes schisteuses qui leur sont subordonnées, est proprement effroyable. Cependant que nos mulets y peinent, Brives m'expose que nous cheminons au travers d'une région de plateaux ; et il me montre que les crêtes entre lesquelles s'encaissent les vallées, les rebords qui limitent les ravins se tiennent les unes et les autres sensiblement à la même hauteur. Mais ces plateaux se trouvent en fait plus accidentés que bien des massifs montagneux ; coupés en tous sens d'abruptes dépressions, ce sont comme de gigantesques montagnes russes, dont les dénivellations se chiffrent par centaines de mètres.

Sur la gauche, nous apercevons l'amont de l'étranglement dont nous avons vu hier l'aval. Comme au Souq es Sebt, les eaux de l'oued restent inutilisées ; pas de jardins sur ses rives ; quelques terres de culture seulement.

La piste remonte la rivière sur quelques centaines de mètres, puis la franchit et s'élève, aussi rapidement qu'elle est descendue de Dar ould Emflous, sur les pentes qui constituent le versant Nord-Est de la vallée. Sur ces pentes, beaucoup d'arganiers encore (exemplaires tout à fait remarquables dans les parties hautes), mais aussi passablement de vergers d'amandiers. Sur la droite, dans la direction du Sud, vue sur les montagnes qui encadrent la vallée supérieure de l'Ajanda ; certaines croupes sombres semblent boisées de thuyas.

A peine couronnée la crête, je note la disparition d'un des éléments du paysage : brusquement, plus d'arganiers ; rien que des friches dénudées. Nous sommes à 700 m. au moins ; vers l'Ouest et vers le Nord, panorama étendu, jusqu'à l'Océan et jusqu'au Djebel Hadid ; les croupes des premiers plans se montrent presque totalement dépourvues d'arbres.

Une kasba démantelée et abandonnée, celle d'Amhach, couronne un mamelon culminant (à 750 m.) ; nous le contournons par le Nord, en laissant sur la gauche, à la bordure du plateau, la zaouïa de Sidi-Ranem. Plus loin à l'Est, s'élève, par 675 m. d'altitude, l'actuelle kasba du caïd des Aït Zelten, sur le territoire desquels nous voici revenus, le Dar ould Bihi ou kasba Zelteni, à proximité de ruines très vastes et multiples (au Nord et au Sud des constructions nouvelles), qui sont tout ce qui subsiste de kasbas antérieures. De belles olivettes et des terres de culture entourent la kasba Zelteni , d'autres olivettes et des vergers sont en vue ; les bancs marneux qui affleurent dans les fonds en assurent la fertilité. En direction Sud-Est se dressent de grandes montagnes aux sommets tronçoniques ; elles appartiennent au plateau supérieur du Mtouga.

Il n'est que dix heures ; nous pousserons plus loin l'étape. Aussi dépassons-nous la kasba. Au défilé de notre convoi ses occupants ne prêtent aucune attention ; ces *nasrana* ne les intéressent ni en bien ni en mal. Nous faisons halte à 10 h. 30 sous des oliviers. La température est chaude, ainsi qu'il convient à la saison, mais elle n'est pas excessive ; pas étouffante non plus ni désagréable ;

lorsque souffle la brise, elle est même bonne. A peu de distance se trouve un assez gros village : eau excellente en abondance à 2 m. 50 de profondeur ; troupeaux importants ; amandiers et figuiers. Détail à noter, qui témoigne de l'hospitalière courtoisie des habitants ; lorsque nous arrivons à hauteur du puits, on fait écarter les animaux qu'on y abreuve, afin d'assurer à nos mulets un tour de faveur.

L'après-midi, une marche de cinq quarts d'heure nous conduit à la résidence du caïd des Ida ou Zemzem. Sur ce parcours, nombreuses habitations, groupées en hameaux, et terres bien cultivées ; les champs de céréales alternent avec les

Fig. 58. — Environs de la Kasba des Ida ou Zemzem.

olivettes, les vergers de figuiers et d'amandiers; ceux-ci sont tenus avec soin ; certains sujets viennent justement d'être greffés ; peu d'arganiers, généralement très beaux d'ailleurs. Les croupes qu'on aperçoit au loin vers l'Est, le Sud-Est, le Nord-Est, sont complètement chauves. La piste est devenue fort passable, amélioration qu'il faut attribuer au fait qu'elle est tracée désormais sur des terrains gréseux et non plus surd es calcaires.

Nous députons Omar auprès du maître du logis. Il revient accompagné d'un homme d'âge mûr, qui nous salue d'un cordial *meraba bikoum*. C'est l'oncle du

caïd ; celui-ci est parti en chasse ; mais il va revenir. Effectivement, le campement à peine installé, voici une troupe à cheval, le caïd suivi de son escorte.

Impossible d'être plus aimablement hospitalier que ce caïd. D'abord, il nous fait porter un lièvre qu'il vient de tuer ; puis il nous visite en personne, prononce de rechef le *meraba bikoum*, s'inquiète de nos besoins et de nos désirs. C'est un tout jeune homme, de figure ouverte, d'aspect avenant. Son nom est Ahmed ben Gourman. Récemment, il a succédé comme caïd à son père, assassiné au cours d'une partie de chasse par son collègue des Aït Zelten, celui-là même dont nous avons vu ce matin la kasba. L'occasion de le venger ne s'est pas encore présentée ; mais le Zelteni ne perdra rien pour attendre. Notre hôte songe sans cesse à ce compte resté en souffrance ; avec persévérance il achète fusils et munitions pour être prêt à agir dès que viendra un moment opportun. Ne pourrions-nous pas lui procurer quelques carabines à répétition, des cartouches ? Il promet de les bien payer. Notre Omar, qui n'est pas mzabite pour rien, en prend bonne note ; il le servira au juste prix.

Considérer ces caïds du Sud comme de simples fonctionnaires du makhzen serait se méprendre. Ce sont plutôt des chefs féodaux, qui reçoivent une investiture et prêtent l'hommage, vaille que vaille. Leurs charges sont héréditaires ou peu s'en faut. Ils possèdent en toute propriété de gros domaines fonciers. Enfin, ils règlent eux-mêmes et à force ouverte les querelles qu'ils ont avec leurs voisins.

La demeure de Si Ahmed ben Gourman, située à 600 mètres d'altitude environ, n'a pas aussi grand air que le Dar ould Emflous ou même la kasba Zelteni ; moins vaste et d'ordonnance confuse, elle me frappe par son allure nettement rustique ; c'est l'habitation d'un rural qui fait valoir, fort aisé à coup sûr et vivant bien, mais sans goûts de luxe ni de confort.

Bien entendu, la *mouna* répond à l'accueil : deux pains de sucre, bougies, couscouss, etc. . .

Kasba Ida ou Zemzem, 23 Août. — Repos aujourd'hui ; les mulets en ont besoin et nous aussi. Et puis le temps est mauvais. Toute cette nuit, ouragan sec d'une violence extrême ; les tentes ont risqué d'être renversées. Ce matin, la température est basse (20° à 7 h.), le ciel couvert d'épais nuages, la pluie menace.

Sur les huit heures, le vent s'apaise et le soleil se montre. Brives et moi en profitons pour ascensionner une croupe (calcaires cénomaniens) qui s'élève au Sud-Est de la kasba. Du sommet, à plus de 800 m., la vue s'étend vers le Nord et le Nord-Ouest jusqu'au Djebel Hadid, vers le Sud et l'Est jusqu'à des montagnes assez proches, dont l'altitude dépasse de plusieurs centaines de mètres celle de notre observatoire. Les environs immédiats rappellent à Brives la basse Kabylie, la région des

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS. R F

Issers : partout, fonds et côteaux sont bien cultivés, ainsi que sur notre route d'hier ; mais les pentes rocheuses qui les dominent sont lamentablement dénudées ; à peine y voit-on quelques arganiers rabougris, dévastés par le pâturage, voués à une prompte disparition ; sur certaines parcelles, moins encombrées de pierres, l'industrie des indigènes a créé de petits champs, aménagé des vergers exigus (oliviers ou amandiers). Trait bien kabyle : les habitations occupent les arêtes et elles forment des villages.

Au Sud surtout, le paysage est intéressant ; là s'étend une large dépression, pour partie constituée de terres rouges, fertile et densément peuplée, qu'encadrent les hauteurs qui bornent la vue de ce côté ; cultures et plantations d'amandiers montent haut sur les flancs de celles-ci, notamment vers le plein Sud, où elles doivent atteindre la cote 1.000 ; au-dessus, ce sont des arganiers clairsemés, des thuyas peut-être en mélange avec des chênes-verts, des pierrailles nues.

La kasba domine la fourche d'un ravin, le Chabet Demeroune. Nous en avons exploré la branche orientale, par laquelle se déversent les eaux de la dépression ci-dessus. Il y coule un filet d'eau, absorbé par l'irrigation de quelques petits jardins. A la saison pluvieuse, des séguias superposées à celles des jardins assurent l'arrosage de beaux oliviers, qui s'étagent en contrehaut, jusqu'au pied des bâtiments de la kasba.

Nulle part il n'y a de vignes. On nous dit que la culture de la vigne ne dépasse guère les limites du Chiadma, qu'elle n'est point pratiquée dans cette région septentrionale du Haha.

Cependant, le caïd ne veut point que nous passions une seconde nuit sous nos tentes. Il insiste pour que nous acceptions l'abri de son toit. Ce serait le peiner que de refuser ; les tentes sont abattues, nos lits et nos bagages portés dans la chambre des hôtes.

Le logis n'a rien de fastueux ; celui du chikh Abderrahman valait mieux. C'est une pièce basse et obscure, ouvrant sur une cour assez misérable. Évidemment, nous sommes chez des gens simples. Mais ils suppléent au confortable par la cordialité. Toute l'après-midi, les visites se succèdent : celles du caïd d'abord, de son oncle et de ses familiers, ensuite celles des voisins, gens notables ou simples paysans. Nous tenons d'interminables palabres ; on demande qui nous sommes, d'où nous venons, où nous allons, pourquoi nous voyageons. Le tout sans la moindre arrière-pensée, par curiosité plutôt sympathique. Un des serviteurs du caïd connaît l'Algérie ; comme tant d'autres Marocains, il a travaillé en Oranie et dans la province d'Alger, a même poussé jusqu'à Bordj bou Arréridj. De ces caravanes il a gardé bon souvenir ; les merveilles qu'il raconte du Bled Dzaïr rehaussent notre prestige. Puis, il y a là beaucoup de malades, le caïd et son oncle des premiers. Nous prodiguons les remèdes et les conseils. Et voici que

les femmes du harem seigneurial font réclamer leur part. Le caïd nous expose leurs maux. Mais nous ne pouvons médicamenter ces dames par procuration. Mme Brives va les voir ; pour honoraires, elle rapporte un sac d'amandes. Nous mêmes avions été gratifiés de quelques *grouch* (pièces de 25 cent.) par des clients reconnaissants.

Agadir des Ida ou Nifi, 24 Août. — Départ à 5 h. 40, sous la conduite d'un guide fourni par l'aimable caïd des Ida ou Zemzem. (1) Nous marchons d'abord droit à l'Est. Au bout d'une heure, nous rejoignons, à hauteur d'une source, le chemin de Mogador à Taroudant, que nous allons suivre désormais : sa direction est du Nord-Ouest au Sud-Est ; à quelque distance sur la gauche se trouve un marché qui se tient aujourd'hui, le Souq et Tnin (marché du lundi). Nous prenons à droite. Depuis quelque temps, le terrain présente des tons rouges ou violacés du plus bel effet.

Le chemin remonte un fond de vallée, celle de l'oued Agouti, toujours en terres rouges ; les hauteurs à gauche sont boisées d'arganiers clairsemés, celles à droite de thuyas dévastés par des exploitations abusives et par des incendies. Nous dépassons, à 7 h. 25, le marabout de Tarzout, qu'ombrage un bouquet respecté de grands thuyas. Les colorations rouges du sol cessent vers ce point. Peu après, les arganiers se raréfient, puis disparaissent ; plus que des thuyas, qui constituent maintenant une vraie forêt, épaisse et de belle venue. La vallée devient un étroit ravin, en rampe accentuée ; un gros banc de gypse y affleure sur plus de deux kilomètres.

A 8 h. 15, nous passons un col à 1.000 mètres. C'est la frontière de la province. Au delà s'étend le Mtouga. Le guide nous quitte, n'ayant plus qualité pour nous accompagner.

Sur les flancs du col et en avant, nous n'apercevons que des crêtes dénudées. Au revers Sud-Est se blottit un petit village, Agdal, dont dépendent quelques cultures et de modestes vergers d'oliviers et d'amandiers. Nous le laissons à gauche.

Le chemin, taillé en corniche, s'élève au flanc du haut talus qui domine le col sur la droite ; une source abondante jaillit à mi-côte. En une demi-heure, on atteint une entaille à 1.200 mètres, par laquelle on franchit la crête. Le temps n'est pas très clair ; assez loin, une chaîne de montagne s'estompe embrumée, dont les sommets correspondent au plateau supérieur du Mtouga ; au delà se devinent à peine d'autres montagnes, qui doivent appartenir au Grand Atlas (Ida ou Mahmoud). Au premier plan s'étend un plateau profondément mamelonné.

---

(1) De là jusqu'à Nzala Argana, notre itinéraire semble avoir été suivi par M. de la Martinière ; ce voyageur donne sur sa route des indications peu précises.

Nous descendons sur ce plateau, l'Anzamer de M. de la Martinière, dont l'altitude se tient entre 1.100 et 1.300 mètres. Des habitations assez nombreuses s'y remarquent ; il y a eu dans les fonds des cultures de céréales, coupées de petits massifs d'oliviers et d'amandiers ; mais toutes les croupes en vue, uniformément pierreuses, sont ou dénudées ou chétivement garnies d'une brousse basse (genêts épineux et palmiers nains) ; sous le ciel couvert, l'aspect d'ensemble est morne et mélancolique.

Halte de 10 heures à 2 h. 15 sous des oliviers. Deux indigènes, le père et le fils, s'approchent et nous prient d'accepter leur hospitalité. Leur demeure est non loin ; ils vont y chercher du lait qu'ils nous vendent, prennent du thé avec nos hommes, se laissent interviewer très volontiers. Ils appartiennent à la tribu des Ida ou Nifi. Des femmes et des enfants suivent leur exemple ; il vient même des jeunes filles, qui font à peine le simulacre de se voiler et qui examinent avec curiosité M^me^ Brives.

Au départ, brusquement, cette cordialité s'évanouit. Y a-t-il eu des difficultés entre les deux indigènes et nos hommes au sujet du règlement du lait ? Les premiers s'estimaient-ils frustrés de profits qu'ils avaient escomptés en nous offrant l'hospitalité ? Toujours est-il que nos Algériens échangèrent avec eux des explications orageuses. Le plus âgé des indigènes n'était autre que le chikh du village voisin. En cette qualité, il réclamait la production d'un permis officiel de circulation, d'une lettre du caïd compétent nous autorisant à voyager ainsi que nous le faisions. Sinon, il prétendait s'opposer à ce que nous poursuivions notre route. Omar et Osmani protestèrent comme de beaux diables que nous étions en règle ; pour preuve, Osmani affirma qu'il était *mokhazni* (soldat) du pacha de Mogador, et *mokhazni* gradé, *caïd mia*, c'est-à-dire capitaine. Qu'on l'ait cru ou non, peu importe. Les mulets étaient chargés ; nous partîmes en dépit des objurgations du chikh.

Cet incident nous fit songer. Maintenant que nous sommes en pays vierge, pas de doute que nous n'ayons à satisfaire, plus d'une fois, des curiosités semblables à celle du chikh. Après délibération avec nos Algériens, l'expédient imaginé par Osmani nous parut le bon. Notre maître d'hôtel devint, sans plus tarder, le caïd Ahmed ; ordre fut donné aux muletiers, qui trouvèrent le tour de haut goût, de ne plus l'appeler désormais autrement. De sa défroque de *mohendiz*, Osmani avait conservé sa chéchia dûment matriculée. Ce serait l'insigne et la preuve de sa qualité de *mokhazni*. Il mit en évidence la précieuse coiffure, l'arbora comme un drapeau. Sous son égide, nous pouvions aller de l'avant.

Le pays devient de plus en plus pierreux ; il ne cesse pas d'être habité cependant ; nous dépassons même un groupe d'habitations assez considérable. Droit devant nous grandit le large sommet tabulaire du Djebel Taleza. Nous nous élevons peu à peu jusqu'à une crête, dont nous couronnons le rebord, à 3 h. 10, par 1.400

mètres. Au delà se creuse une vaste dépression, dominée au Sud-Ouest par le Taleza, de 500 mètres peut-être plus haut que nous-mêmes; les eaux s'en écoulent vers le Nord-Ouest dans l'oued Ajanda, dont elles doivent alimenter une des branches-mères.

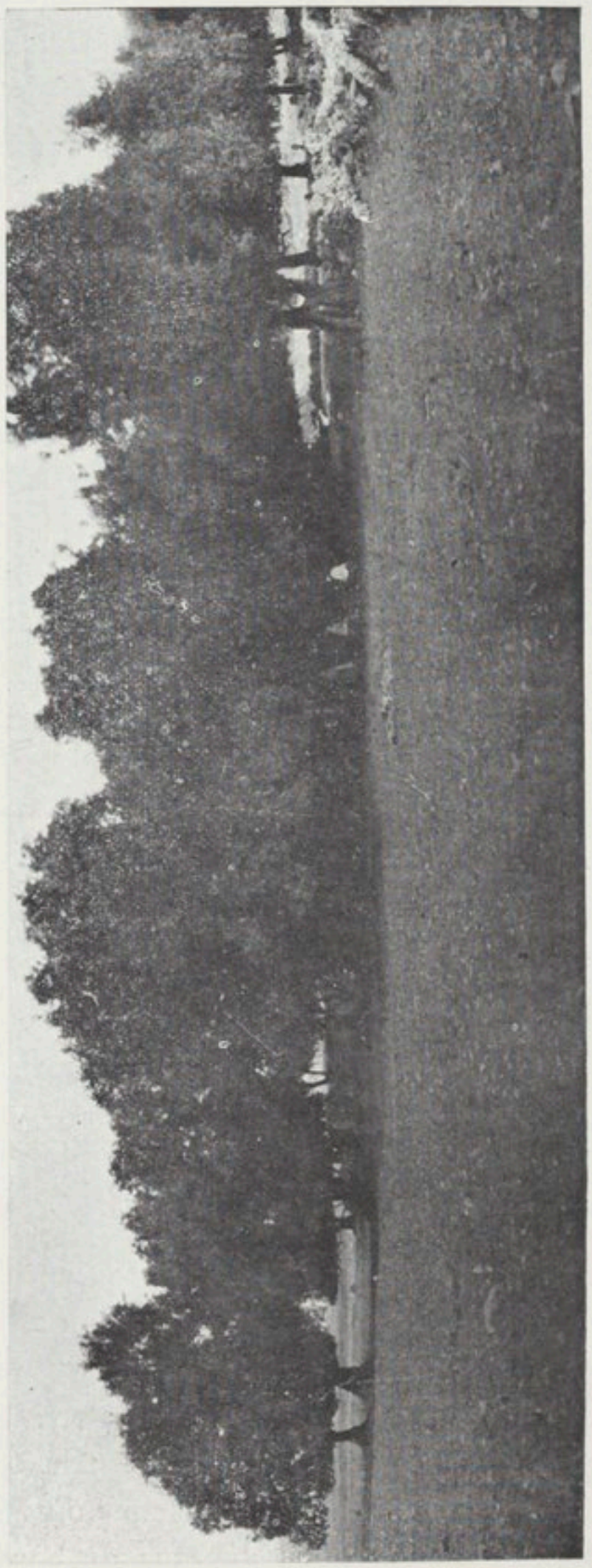


Fig. 59. AGADIR. — Bois d'oliviers.

La vue est saisissante : à nos pieds, des pentes sans verdure, rocailleuses, de teintes jaunâtres, d'aspect désolé; à peine çà et là quelques pauvres maisons, des champs exigus, de rares amandiers; sur la droite, dans la direction de l'Ouest, panorama étendu, malheureusement embrumé, de croupes et de vallées confuses, celles des premiers plans dénudées, les suivantes boisées.

Nous contournons, à flanc de montagne, la dépression par le Nord-Est. En vingt minutes nous gagnons la crête qui la limite vers l'Est et la franchissons. C'est maintenant l'horizon oriental que nous découvrons; il est également assombri de brume; les montagnes du Grand Atlas qui en garnissent le fond apparaissent comme des masses indistinctes.

Vingt minutes de marche encore, et nous voici à hauteur d'Agadir des Ida ou Nifi, modeste village étagé sur un côteau, à la base du majestueux Taleza. Laissant le village à gauche, nous élisons domicile en contrebas, dans un beau bouquet d'oliviers; bien que l'altitude soit de 1.300 mètres, ces arbres sont remarquablement vigoureux. Personne ne fait difficulté de nous laisser camper; les habitants de la maison auprès de laquelle nous nous

installons nous ménagent très bon accueil ; les curieux qui viennent aux nouvelles sont plutôt sympathiques.

Une piste en direction Est-Nord-Est relie Agadir à Serratou et à Imintanout sur la route des *diara* ; nous n'aurons garde de la prendre.

Timlilt, 25 Août. — L'étape d'aujourd'hui a été courte ; partis à 6 h. 10, nous nous sommes arrêtés à 9 h. 40, ayant fait entre-temps une halte de 35 minutes. Direction au Sud-Est.

Fig. 60. Timlilt. — Village au pied du plateau.

La température se ressent de l'altitude : 12° seulement ce matin à 5 h. 30. L'horizon s'est éclairci : tout le long de la route, nous avons bien vu la haute crête dentelée du Grand Atlas.

Sur les premiers kilomètres, notre itinéraire suit une sorte de large couloir plat, que limitent des croupes dénudées ; la terre est sableuse et de couleur rouge ; les cultures alternent avec des friches où végètent des palmiers nains et de l'alfa. Au bout d'une heure, nous sommes au bord d'un escarpement qui domine d'une centaine de mètres un marché qui se tient justement aujourd'hui, le Souq el Tleta (marché du mardi). Tout auprès, village entouré de vergers d'amandiers.

Nous dévalons par un sentier des plus médiocres. Désireux de ne pas attirer

l'attention, nous dépassons rapidement le marché. Un kilomètre au delà, commencent des boisements de thuyas, réduits à l'état de mauvaise brousse par des dévastations de toutes sortes ; ces boisements s'étendent surtout sur la droite ; lorsqu'ils cessent, quelques thuyas buissonnants apparaissent encore de loin en loin, témoins de la forêt disparue. Le terrain est rocheux ; de rares parcelles sont cultivées ; peu d'amandiers, pas d'oliviers.

Nous avons rencontré nombre de gens se rendant au marché ; à peine deux ou trois qui aient des fusils ; aucun qui se soit soucié de nous autrement qu'en curieux.

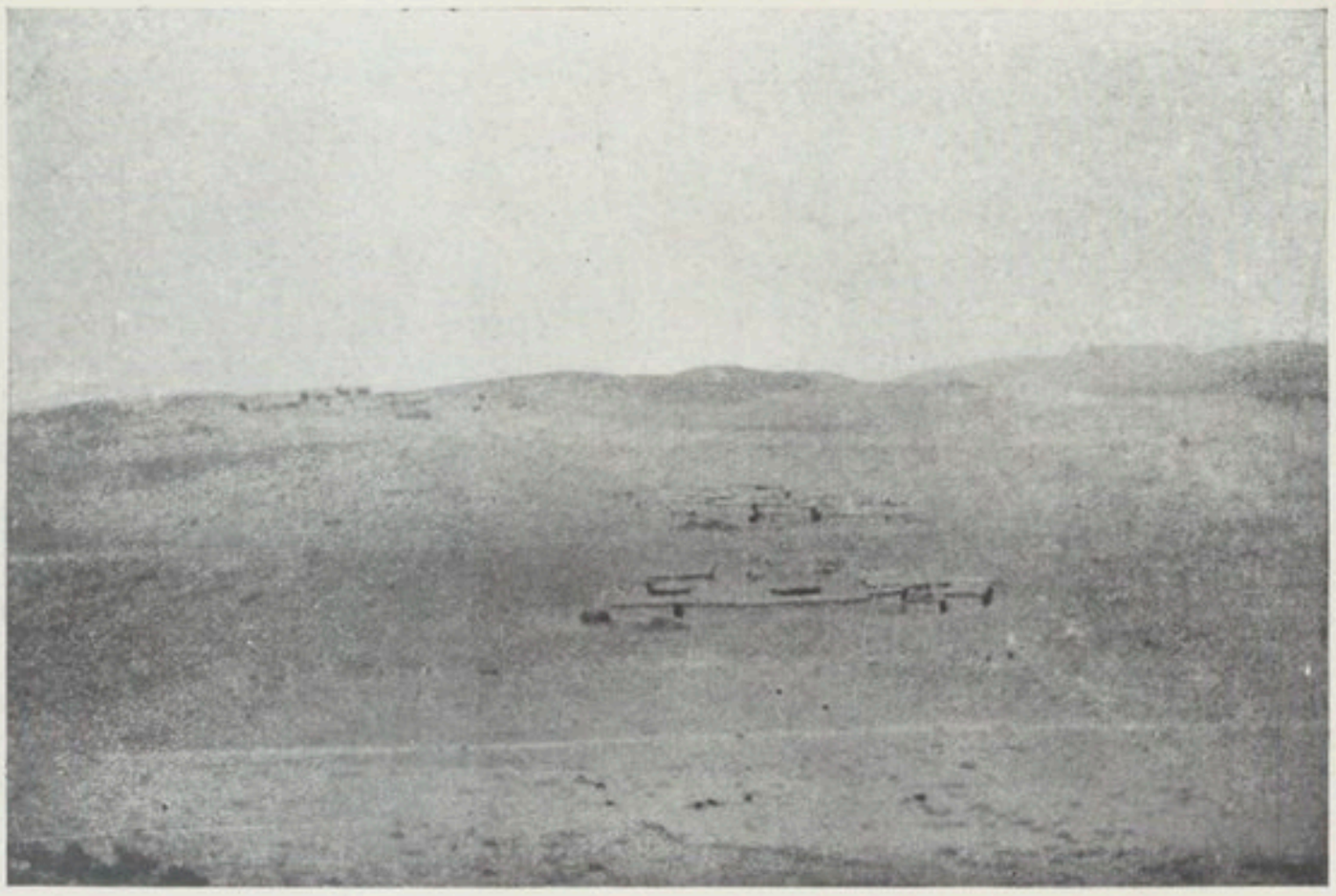


Fig. 61 Timlilt. — Type de maison.
(cliché Jacqueton)

Timlilt forme un assez gros village, à 1350 mètres d'altitude environ. Des terres de culture l'environnent. Vers l'Ouest se prononce une dépression, en arrière de laquelle un bourrelet de hauteurs boisées met une ligne sombre, la forêt d'Aderno des levés Larras. Le trait dominant du panorama est le Grand Atlas, admirable de netteté cet après-midi. Nous y distinguons deux massifs, que sépare une échancrure très marquée. Celui du Nord, qu'on nous dit habité par les Aït-Brber (Seksaoua), paraît le plus élevé, bien qu'il soit en réalité de moindre altitude que celui du Sud ; mais il est beaucoup plus proche. Le massif méridional, qu'accident des pics superbes, est le domaine des Ida ou Mahmoud ; il s'abaisse graduelle-

ment vers le Sud ; là est entaillée la passe de Bibaoun (route du Sous). Nulle part, il n'y a de neige.

Timlilt est encore des Ida ou Nifi. Concurremment avec eux, deux autres tribus relevant du Mtouga se partagent le plateau en deçà de la profonde coupure qui le sépare de l'Atlas, les Msira au Nord-Est, les Ida ou Ziki au Sud-Est.

Nous intéressons vivement les gens de Timlilt ; nous ne leur inspirons ni crainte ni haine. Hommes et femmes, celles-ci surtout, se pressent autour de nos

Fig. 62 TIMLILT. — Groupe d'enfants.
(CLICHÉ JACQUETON)

tentes, prenant un plaisir d'enfants à se faire exhiber nos montres, nos miroirs, nos couteaux. Tout le jour durant, il y a de grand cercle à la cuisine. On nous interroge, on nous renseigne, on nous conte mille histoires.

Deux *nasrana*, tous deux français comme nous, sont déjà venus à Timlilt, l'un il y a pas mal d'années, M. de la Martinière sans doute, l'autre plus récemment, qui est le capitaine Larras, dont on se rappelle bien le grand mulet noir.

Il y a ici un homme qui arrive de Mogador. Venu directement, il a mis beaucoup moins de temps que nous. Il rapporte une histoire merveilleuse. Deux *fragata* (vaisseaux de guerre) françaises sont en rade ; elles ont bombardé la

ville et vont débarquer des troupes pour prendre possession du pays. De la réalité de ces faits personne ne doute. Et notre considération s'en accroît. Ne sommes-nous pas maintenant les maîtres auxquels il faudra obéir ? (1).

Un naturel de l'Atlas se trouve à Timlilt. Son pays est le Djebel Darna, entre le Ouichdan (Goundafi) et le Ras-el-Oued (Sous) ; s'il en est venu jusqu'ici, il doit y avoir une route qui coupe à peu près en son centre la chaîne que nous avons devant nous.

Fig. 63. Timlilt. — Groupe de femmes.
(cliché jacqueton)

Température des plus supportables : 25° à 10 heures du matin, 28° à midi, 17° à 7 heures de l'après-midi.

Nzala Argana, 26 Août. — Départ à six heures, toujours en direction Sud-Est. Peu après, nous entrons en forêt. L'étendue des boisements paraît considérable, mais des incendies systématiques les dévastent périodiquement. Durant une heure

(1) Il paraît qu'il s'agissait du croiseur *Galilée*, qui avait touché à Mogador en allant délivrer, sur la côte saharienne, les hommes de l'expédition Lebaudy capturés par les indigènes.

environ, ce sont des chênes-verts et des thuyas ; puis la première essence disparaît ; plus que des thuyas, en mélange avec des myrtes et des lentisques.

A 7 h. 45, nous atteignons le rebord du plateau du Mtouga. Un fossé gigantesque, dont la profondeur se chiffre par centaines de mètres, nous sépare de l'Atlas ; ainsi qu'un mur, le plateau s'y termine brusquement, effondré à pic. Nous dégringolons l'escarpement ; le sentier en lacets, encombré de roches, est détestable ; quelques arbustes, des arbres rares et chétifs se cramponnent aux pentes abruptes. Trois quarts d'heure se passent en exercices d'équilibre ; nos mulets y

Fig. 64. Campement a Timlilt.
(cliché jacqueton)

sont merveilleux. Sans accidents ni à coups, nous voici, avec notre convoi, au niveau inférieur, à 300 mètres en contrebas de notre point de départ.

Nous reprenons haleine (20 minutes) auprès d'une belle source, dont les eaux irrigent des olivettes et des jardins ; c'est l'apanage du hameau voisin d'Amesri ; le ravin par lequel s'est opérée la descente forme la tête de la vallée de l'oued Amesri.

Lorsque nous repartons, à 8 h. 50, la direction change, passe au Sud-Ouest-Sud, orientation de la dépression entre Mtouga et Atlas(1). Vers 9 h. 15, nous retrouvons

(1) Cette route a été relevée par M. de Segonzac. Elle avait été suivie auparavant par Thomson.

des arganiers. Il y en a un peu partout, mais fort clairsemés ; des jujubiers de grande taille leur font cortège. Le pays est gréseux ; de grosses roches sont éparses sur le sol ; des mamelons côniques, aux flancs semés de débris rocheux en formes de dalles, se dressent çà et là ; les terres sont rouges d'ocre. Pas de cultures d'ailleurs, ni d'habitations, sauf sur les bords de l'oued à notre gauche, qui draîne vers le Sous les eaux de la dépression. Sous le plein soleil, qui l'éclaire implacablement, la région garde un aspect désolé.

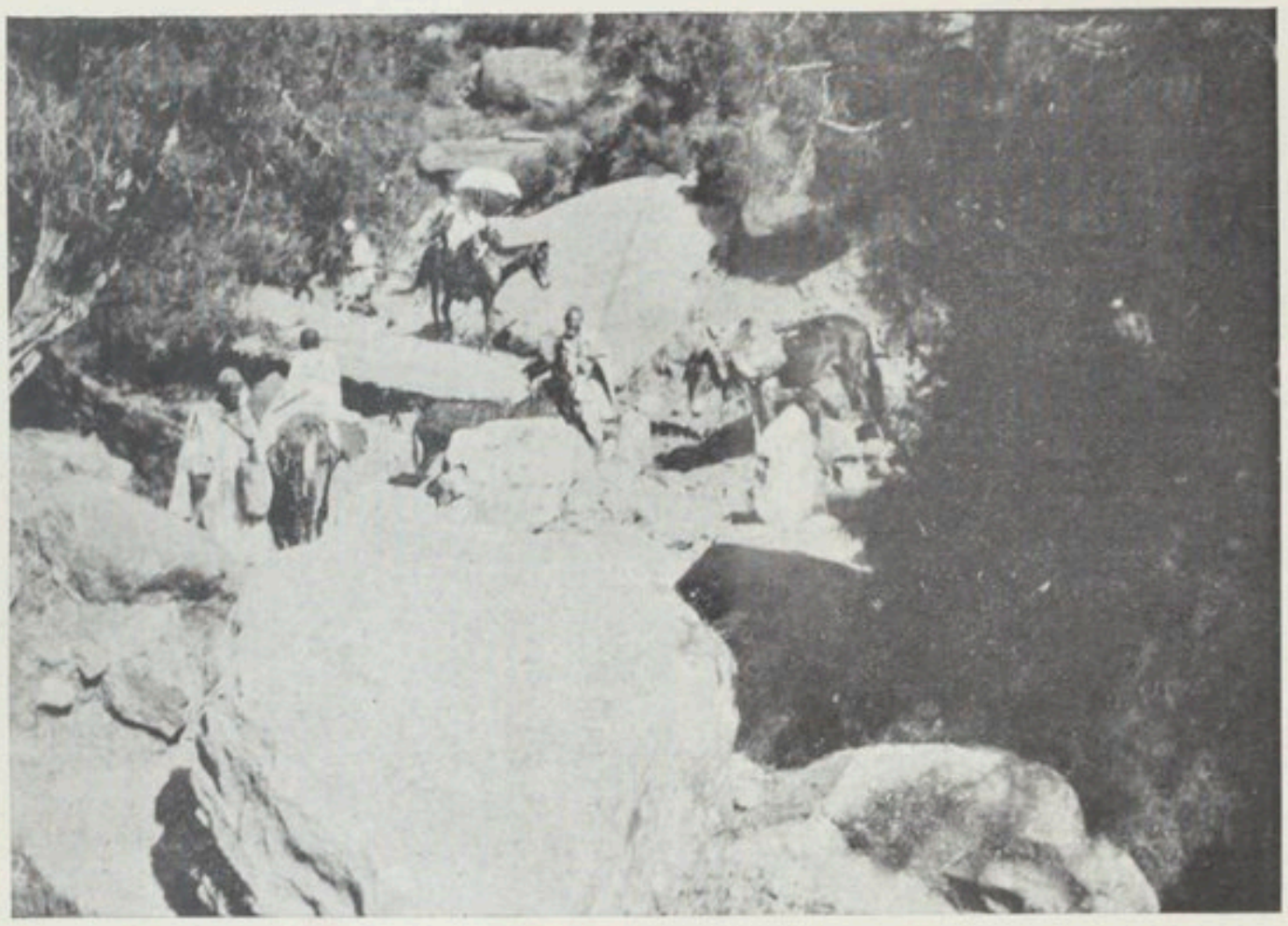


Fig. 65. Descente dans la vallée d'Aït Moussi.
(cliché jacqueton)

A 11 heures, notre route se confond, à hauteur du petit village d'Imizgadiouin, avec celle de Marrakech au Sous. L'altitude n'est plus que de 850 mètres.

Nous suivons d'assez près l'oued ; il n'est pas à sec, du moins pas tout à fait ; un filet d'eau y coule ; des groupes d'habitations, des jardins, des vergers irrigués s'égrénent le long du thalweg. Les plus importants semblent ceux des Aït Moussi, à une heure en aval d'Imizgadiouin, au confluent des deux branches rivales de l'oued, celle de droite qui descend du col d'Imintanout, celle de gauche qui vient du cœur de l'Atlas et dont la vallée forme l'échancrure que nous avons observée de Timlilt entre les Aït Brher et les Ida ou Mahmoud. On nous signale, dominant la rive opposée à celle que nous suivons, une zaouïa, celle d'Ilri.

Une heure plus loin encore se trouve, sur la gauche de la route, l'emplacement d'un marché, le Souq Djema (marché du vendredi).

A 1 h. 30, nous arrêtons l'étape à un gué de l'oued, à la Nzala Argana, par 700 mètres d'altitude. Là bifurque la route. A gauche, on gagne Taroudant et le Ras-el-Oued, par le col de Bibaoun, à droite le bas Sous, Agadir n Irir, Tiznit.

Comme nous traversons l'oued, un indigène se précipite à notre rencontre. *Maraba bikoum* s'écrit-il spontanément, et il nous emmène camper dans son jardin. C'est l'exubérante végétation des régions chaudes, la bienvenue pour nous

Fig. 66. A Nzala Argana. — Sous les figuiers.
(cliché jacqueton)

après les tristesses du froid plateau du Mtouga : oliviers et figuiers géants, grenadiers, ceps robustes enroulés aux troncs et aux branches, maïs verdoyants. Avec délices, nous faisons des débauches de raisins, grappes magnifiques aux grains énormes.

Les voisins ne sont pas moins aimables que notre hôte. Le plus notable est le chikh El Hadj Bihi Guenouni, gardien de la nzala. Nous sommes, en effet, sur une route officielle, pourvue de gîtes d'étape ; celui-ci est modeste ; ce n'est qu'une

frêle enceinte en roseaux (1). Le chikh ne nous tient pas rigueur de l'avoir privé de notre clientèle et des profits qu'elle aurait comportés. Tout souriant, il nous rend visite. Je lui parle de Segonzac, ou plutôt d'Ahmed ben Mejad, qu'il a hébergé voici quatre ans ; j'ajoute que je suis spécialement chargé de le complimenter de sa part ; et nous sommes bien vite de très vieux amis.

Nzala Argana, 27 Août. — Journée de blanchissage pour notre linge, qui en a grand besoin, d'excursion pour nous. Le Sous ne fait point partie du programme de Brives ; mais en passerons-nous si près sans l'aller voir, sans essayer de contempler le panorama de la merveilleuse vallée et de sa barrière méridionale, la chaîne du Petit Atlas ? Nzala Argana se trouve tout juste au pied du col de Bibaoun. Nous y montons donc.

L'ascension demande 4 heures environ. De 700 mètres à Nzala Argana, on s'élève à près de 1.400, soit approximativement de 700 mètres. Le seuil qu'on atteint n'est d'ailleurs pas un véritable col, correspondant aux têtes de deux vallées importantes ; ce n'est qu'une entaille dans la crête de la chaîne, un simple passage de flanc.

Le sentier est médiocre et assez mal tracé, semble-t-il ; il y passe des convois de chameaux, et nous en croisons plusieurs ; mais les animaux ne portent que moitié charge. Au début, on monte et on descend dans une région de collines au sol rouge ; puis on s'engage dans une gorge pittoresque, celle d'Imi n Taïourt. Le sentier la franchit en s'accrochant au flanc d'un mur de roche vive ; un plancher en encorbellement, que supportent des pièces de bois, y constitue sur un point sa plateforme ; le torrent qui roule ses eaux en contrebas est l'oued Islouent.

Sur la première partie du trajet, les pentes sont boisées d'arganiers assez clairsemés, puis ces arbres font place aux thuyas, et ces derniers à leur tour aux chênes-verts, qui dominent à peu près exclusivement dans les hautes régions ; je remarque aussi quelques caroubiers. Les thuyas ont l'aspect souffreteux et dépérissant ; c'est qu'ils sont tous blessés à mort d'entailles destinées à l'écoulement de la résine (gomme sandaraque).

Il y a trois villages à proximité du sentier : les deux Aglou, l'inférieur (900 m.) et le supérieur (1050 m.), à mi-montée ; Iferd, presque au sommet (1250 m.), qui semble le plus considérable des trois. Des cultures en terrasses (maïs et légumes), irriguées par des séguias, en dépendent ; nombreux arbres fruitiers, amandiers, figuiers, oliviers. vignes grimpantes.

Le seuil culminant, à 1400 mètres, que dominent à l'Est des hauteurs de 500 à

---

(1) C'est la nzala d'été ; la nzala d'hiver, où fut hébergé Segonzac, est une maison à flanc de côteau un peu en aval.

600 mètres d'altitude relative, et à l'Ouest de 300 à 400, ne porte pas le nom de Bibaoun ; c'est le *Ferk er rih*, le passage du vent. Bibaoun se trouve un peu au-delà sur le versant Sud, au pied du Djebel Rguita ; pour qui suit le sentier, c'est de ce point que la vue est la plus étendue. Nous ne pousserons pas jusque-là ; en nous élevant quelque peu sur la gauche de Ferk er rih, nous jouirons, assure notre guide, d'un panorama aussi complet. Mais nous avions compté sans le ciel ; admirablement pur du côté du Nord, l'horizon est embrumé du côté du Sud. La plaine apparaît ouatée de blanc ; à peine quelques parties plus sombres y font deviner des boisements et des vergers. Le Petit Atlas reste parfaitement indistinct. Nos observations se bornent à constater que les pentes en vue du versant Sud sont beaucoup moins boisées que celles du versant Nord. A noter aussi les énormes assises de poudingues rouges entre lesquelles se trouve encaissé le passage ; les formes qu'elles affectent, surtout à l'Est du village d'Iferd, sont tout à fait caractéristiques.

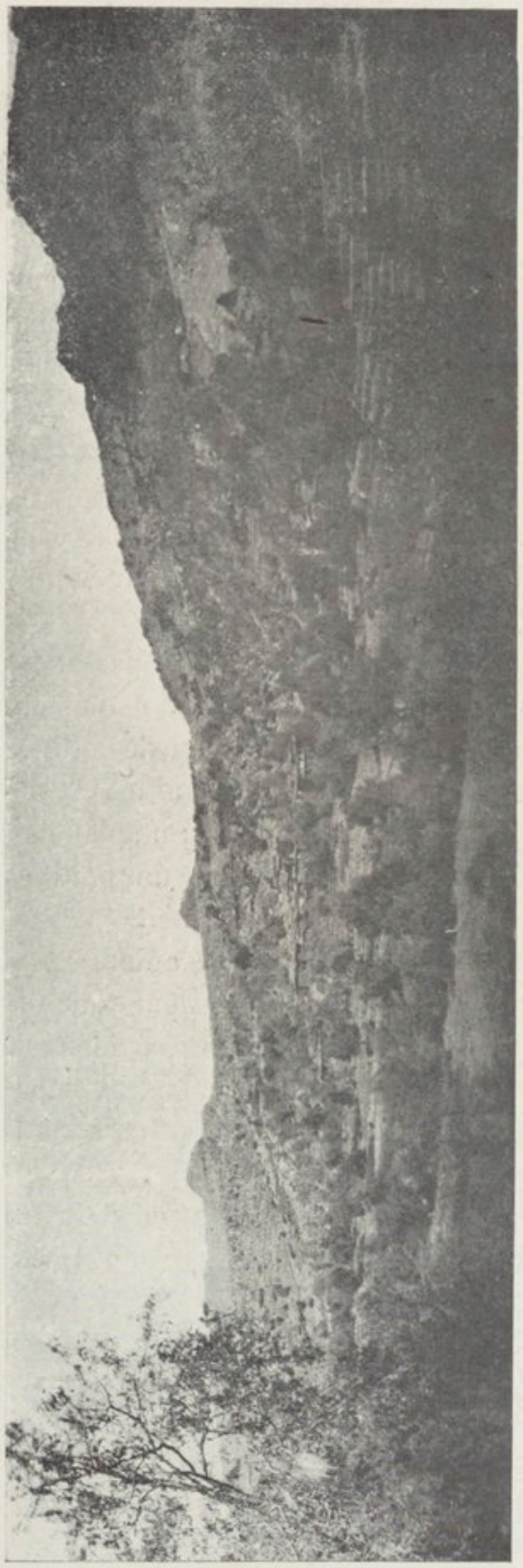


Fig. 67. Le village d'Iferd.

Comme fiche de consolation, nous avons la conversation de jeunes bergers, qui prennent grand plaisir à s'entretenir avec nous. L'un d'eux a un fusil, antique *moukhala* à pierre. Notre Omar, grand chasseur, a son Lefaucheux. Il imagine d'instituer un concours de tir. A bonne distance, il dresse une pierre plate. Le berger charge son arme vénérable, s'arcboute solidement genou en terre, vise avec

soin, et manque le but. Omar tire debout, négligemment ; la pierre vole en éclats. Quel triomphe pour la civilisation !

Tous les gens rencontrés sont comme les bergers, curieux et bienveillants. Nous palabrons avec eux, leur donnons des consultations médicales, les photographions, hommes et femmes. Quant aux villageois d'Aglou et d'Iferd, notre double passage les intrigue peut-être ; mais ils n'en marquent rien. Vraisemblablement, il n'a tenu qu'à nous de pousser jusqu'à Taroudant, dont le col n'est

Fig. 68. Ferk er Rih. — Groupe de femmes.
(cliché jacqueton)

qu'à cinq ou six heures. M. de Segonzac, dont l'accoutrement indigène ne trompait ici personne, n'a trouvé, à sa descente vers le Sous, sur sa route que de paisibles voyageurs, à l'étape de Loummi que des hôtes empressés.

Notre halte au Ferk er rih a été longue ; puis nous avons flâné en cours de descente, recueillant des pierres et des plantes, causant avec les passants. Le soleil est déjà bas lorsque la gorge où serpente le sentier s'épanouit, nous découvre dans son ampleur le panorama de l'énorme tranchée qui sépare le Mtouga de l'Atlas. Sous cette lumière atténuée, son aspect n'est plus farouche comme hier ; les ombres y mettent une douceur singulière, donnent au paysage un charme repo-

sant ; d'ici, l'infertilité du sol n'est pas appréciable, son inculture n'apparaît pas. Les arganiers épars, verdoyants sur le fond rouge des terrains, donnent l'illusion d'un pays de richesse, d'un immense verger ou encore d'un parc anglais. En arrière surgit, fond de tableau formidable, le socle abrupt du plateau du Mtouga ; indéfiniment, à gauche vers le Sud-Ouest comme à droite vers le Nord-Est, les falaises assombries fuient toujours uniformes, le rebord supérieur se profile avec une rigidité linéaire d'altitude immuable (1).

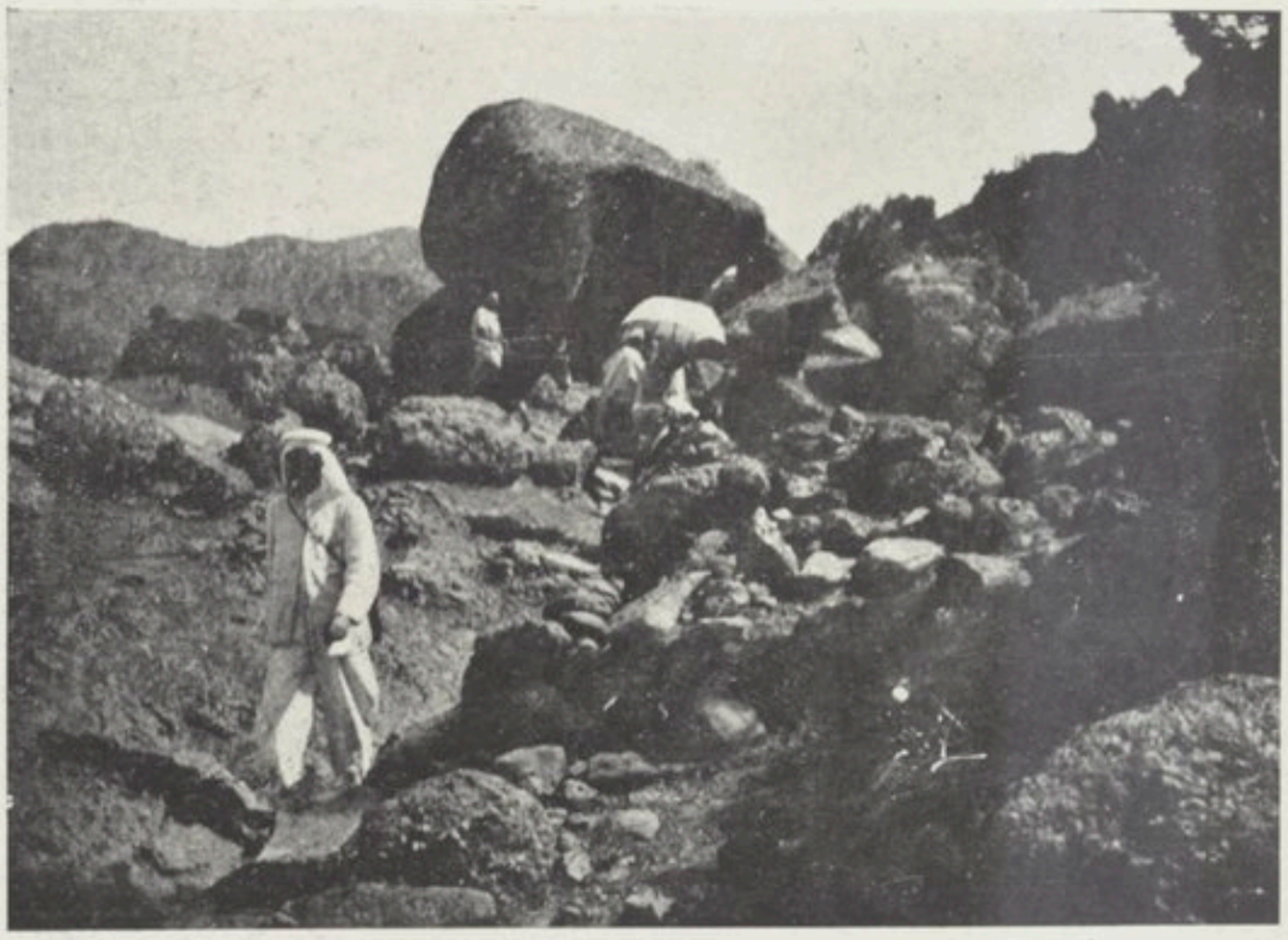


Fig. 69. Chemin du col de Bibaoun.
(cliché jacqueton)

Zaouïa Dial Agouram, 28 Août. — Départ à 7 h. 20. Nous rebroussons chemin par la route de l'avant-veille, puis nous la laissons à gauche, continuant de suivre, en direction Nord-Est-Nord, la grande piste de Marrakech et le fond de la vallée, à l'inverse de l'itinéraire Segonzac et de l'itinéraire Thomson.

Aujourd'hui se tient le marché signalé ci-dessus. Omar y va aux provisions.

---

(1) Nous avons été, je crois, les premiers Européens qui aient opéré sur ce versant la descente du col.

De 10 heures à 2 heures, grande halte, en amont des Aït Moussi et du confluent des ouad, sur le bord de l'oued occidental, à l'ombre d'énormes tamaris ; un peu d'eau limpide court sur le sable et les cailloux. Une caravane de chameliers du Sous, de la tribu des Ilalen ou de celle des Chtouka, s'y installe à côté de nous. Nous lions conversation et nous voilà bientôt dans les meilleurs termes. Ces braves gens nous engagent à venir chez eux, promettant de nous hospitaliser et de nous servir de guides. « Vous serez bien reçus par tous, disent-ils ; nous n'avons plus de caïds, les ayant chassés ; mais qu'importe à des *nazrana* comme vous ; vous n'en circulerez que plus aisément. » Le plus cordial est un jeune Chtouka, de la fraction des Aït Melek, nommé Mohammed ben Bel Aïz, qui a travaillé aux mines de Beni Saf ; il y gagnait 2 fr. 50 par jour, en bel argent de France, qui vaut un grand tiers de plus que l'argent d'Espagne ou celui du makhzen. Aussi est-il partisan dè l'extension au Sous d'entreprises si profitables. Sur un signe de nous, il viendra nous quérir à Mogador, nous conduira jusque dans sa tribu, nous escortera par tout le Sous.

Mon impression défavorable ne se modifie pas. Cette dépression entre Mtouga et Atlas n'a rien de plantureux ; on n'y cultive que les parcelles irrigables, on n'y habite que les rives de l'oued. Le fond n'est pas plat et uni ; c'est un chaos de collines et de tertres gréseux, où ne végètent guère que des arganiers ; nombreux vers la Nzala Argana, — et plus denses encore en aval, d'après ce qu'on nous a

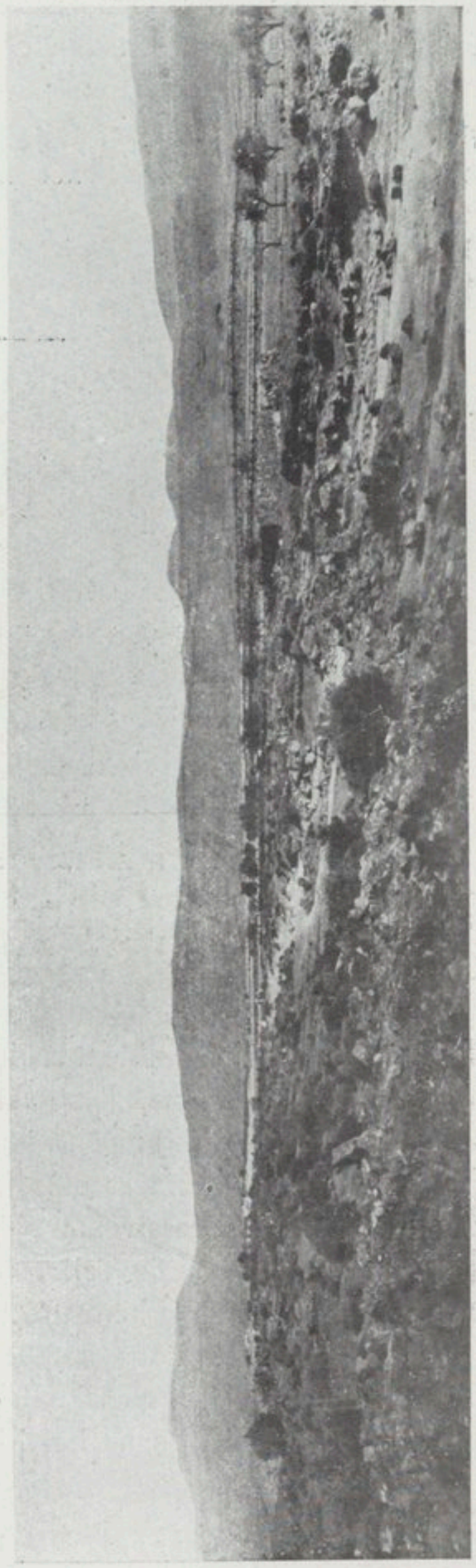


Fig. 70. Le plateau de Mtouga. — Vue prise de Nzala Argana.

dit, — ces arbres se raréfient progressivement à mesure que nous avançons vers l'amont.

A droite, l'énorme massif des Ida ou Mahmoud apparaît boisé, sur ses pentes inférieures et moyennes, sans doute d'arganiers, de thuyas et de chênes-verts étagés comme à la montée de Bibaoun ; les croupes supérieures ne sont que pelouses et rocs nus. D'où nous sommes, nous distinguons mal les sommets, en raccourci ou masqués. Le massif des Aït Brher ne montre presque point de boisements ; quel-

Fig. 71. Aït Moussi. — Arganiers et gens du Sous.
(cliché jacqueton)

ques fonds de vallées semblent seuls avoir des arbres. A gauche, les escarpements du plateau du Mtouga ont l'aspect étrange noté par M. de Segonzac (qui les dénomme Dj. Ida ou Ziki) : pentes raides bariolées de vert et de rouge, fort maigrement boisées, couronnées d'une falaise accore.

Nous dépassons successivement le double hameau d'Imizgadiouin (beaux oliviers au long de l'oued), celui de Tellet Iran, celui de Tamarout, les ruines de Bordj Roumi (1), le village de Skiamena (assez forte source ; quelques cultures). Vers cinq heures, nous déboîtons sur la gauche pour prendre gîte à la zaouïa Dial Agouram (couvent des marabouts), par 1.100 mètres d'altitude environ. La réception y est froide, sans hostilité marquée toutefois ; les cheurfa ne nous

(1) Ces ruines, situées sur une éminence, ont été visitées et décrites par Thomson.

envoient pas de *mouna*, mais ils laissent dresser nos tentes dans la zaouïa. Un cercle nombreux se forme autour de nous ; on observe attentivement nos faits et gestes, sans nous montrer de sympathie, sans dire ni faire quoi que ce soit pour nous désobliger. Ce sont manifestement des gens fort étonnés, et qui ne savent trop quelle attitude prendre ; peut-être aucun d'eux n'a-t-il vu de *nazrana* auparavant.

Imintanout, 29 Août. — Nous quittons la zaouïa à 5 h. 50, sans que nos hôtes se départent de leur froideur. La direction est la même qu'hier, Nord-Est-Nord. Plus un seul arganier désormais ; en revanche, plantations d'arbres fruitiers (oliviers et amandiers), cultures et hameaux sont moins rares ; de nombreuses petites sources, issues des ravins, irriguent les parcelles mises en valeur, qui s'étagent en terrasses, dominées par les maisons. Tel est le village d'Ifri n Larba, que nous rencontrons d'abord, tels sont les villages qui lui succèdent en amont.

Cependant, les rampes s'accentuent. Nous nous étions élevés hier de 350 mètres en cinq heures ; aujourd'hui, nous gagnons autant en moitié moins. A 8 h. 20, nous couronnons le seuil de 1.450 mètres environ qui sépare le versant du Sous de celui du Tensift et du plateau de Marrakech (1). Des thuyas clairsemés agrémentent de quel-

(1) Ce seuil porte le nom de Tizi Maachou.

Fig. 72. Le massif des Ida ou Mahmoud et la vallée d'Aït Moussi.

que verdure les pentes qui précèdent immédiatement le col ; sur la droite, se dresse la montagne boisée (thuyas denses et qui semblent de belle venue) signalée par M. de Segonzac ; les autres croupes en vue sont dénudées, tant à l'Ouest vers le Mtouga, qu'à l'Est dans les Aït Brher.

Le revers Nord du col est tel que l'a décrit M. de Segonzac. Je ne remarque point d'oliviers avant Diouli, où nous faisons la grande halte de 10 h. 50 à 2 h. 15 ; en amont de ce point, il n'y a que des amandiers ; c'est précisément le temps de la récolte des amandes. Sauf quelques boqueteaux du côté de l'Est, les deux versants de la vallée que nous descendons sont dépourvus d'arbres forestiers.

Fig. 73. Zaouïa Dial Agouram.
(cliché jacqueton)

Diouli est de la tribu des Nsira ou Msira, à laquelle appartient, jusqu'au col, toute la haute vallée que suit la piste ; les gens d'Agadir nous avaient désigné ce district sous le nom de Serratou.

Nous interrogeons les naturels de Diouli-sur l'Atlas. Le massif voisin des Aït Brher, dont les Nsira détiennent les contreforts, conserve de la neige fort tard, jusqu'à la fin du printemps ; celui des Ida ou Mahmoud en garde plus longtemps encore ; cette année, son sommet le plus élevé, que nos informateurs appellent

Aoulim, est resté enneigé jusqu'aux derniers jours de juillet. Les froids d'hiver sont terribles dans ces montagnes ; chez les Ida ou Mahmoud, ils causent parfois mort d'homme.

De Diouli au Souq et Tnin (marché du lundi) d'Imintanout, il faut compter cinq quarts d'heure. Les oliviers se mélangent maintenant aux amandiers, occupant les parcelles irrigables ; des trembles et des micoucouliers garnissent les bords de l'oued. Celui-ci voit son débit plus que doublé par les eaux d'un affluent que lui amène un grand ravin sur la droite. Les pentes encaissantes restent généralement dénudées ; par places néanmoins, celles de droite, ainsi que les hauteurs qui limitent vers l'Est le ravin ci-dessus, sont couvertes de brousse, sinon de bois. A l'aval du confluent des ouad, la vallée s'étrangle ; par ce défilé, on débouche sur une plaine sans fin. C'est Imintanout ; nous sommes à la bordure méridionale du gradin supérieur du plateau de Marrakech, par 1.000 mètres d'altitude à peu près.

Imintanout est le point de bifurcation de la route du Sous et de celle des *diara*, qui s'y recoupent à angle presque droit. Des fortifications, maintenant croulantes, couronnent les croupes qui commandent l'entrée des gorges. Il n'y a, pour l'heure, ni caïd ni khalifa ; un simple chikh commande aux quatre ou cinq villages entre lesquels se partage la population du district ; l'emplacement du marché

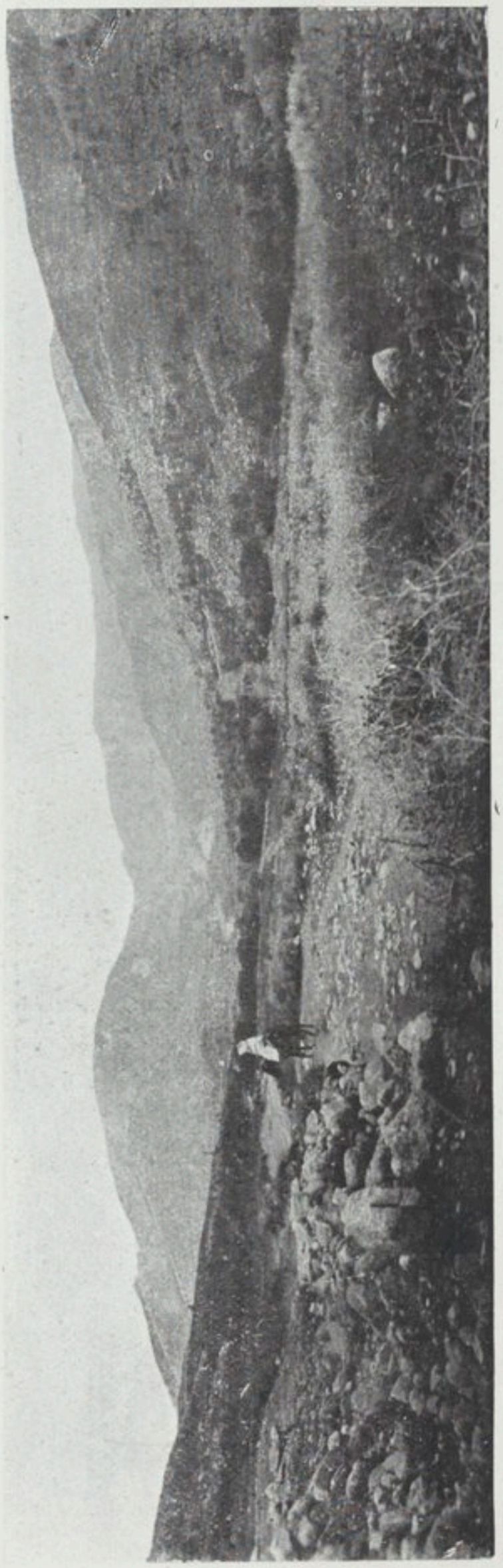


Fig. 74. Vallée de l'Oued Serratou.

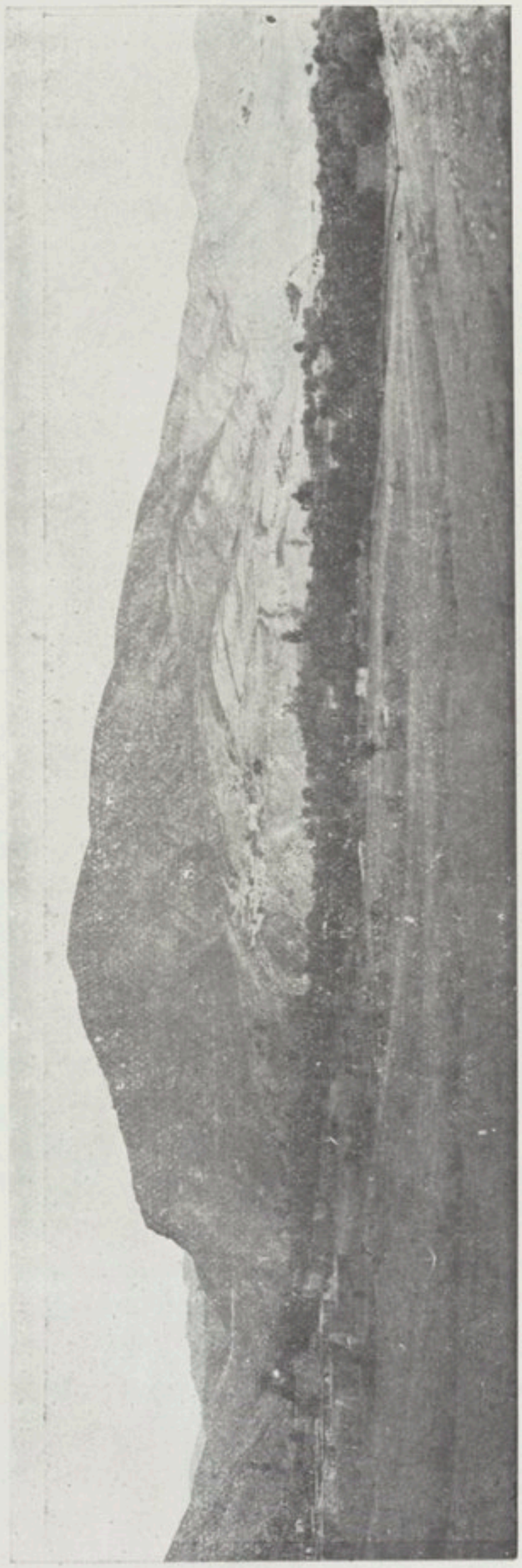


Fig. 75. IMINTANOUT. — La gorge vue du Nord.

se trouve tout à côté de la route ; non loin, à droite, est un *mellah* (village juif) horriblement misérable.

Le campement est installé dans une olivette à l'Ouest de la route ; sauf quelques malades qui viennent solliciter des remèdes, personne qui s'inquiète de nous. Il y a une séance de fantasia dans le voisinage ; deux fractions fraternisent, à grand renfort de galops et de coups de fusil, mais leur alliance n'est, je crois bien, qu'une ligue défensive à l'encontre du makhzen. Les gens d'Imintanout préfèrent ce spectacle à celui de notre modeste équipage.

Brives et moi profitons de la dernière heure du jour pour gagner le sommet d'un mamelon qui flanque à l'Est l'entrée des gorges. La vallée de l'oued à laquelle elles donnent passage devient de plus en plus ampl au fur et à mesure qu'elle s'allonge dans la direction du Nord, s'épanouissant dans l'immense plaine. D'épaisses lignes d'oliviers la bordent continûment, des cultures la garnissent à perte de vue. Du côté opposé, les avant-monts qui encadrent le défilé n'offrent que des pentes horriblement nues, d'aspect stérile et désolé.

III — Mzouda, Maroussa, Imintella, Marrakech

Kasba Mzouda, 30 Août. — Nous suivons aujourd'hui la route des *diara*; la direction passe à l'Est presque plein. Parallèle au revers septentrional de l'Atlas, le profil de la piste est peu accidenté, sauf à la traversée des ravins issus de l'Atlas, que celle-ci recoupe perpendiculairement. Sur la droite, des hauteurs, qui

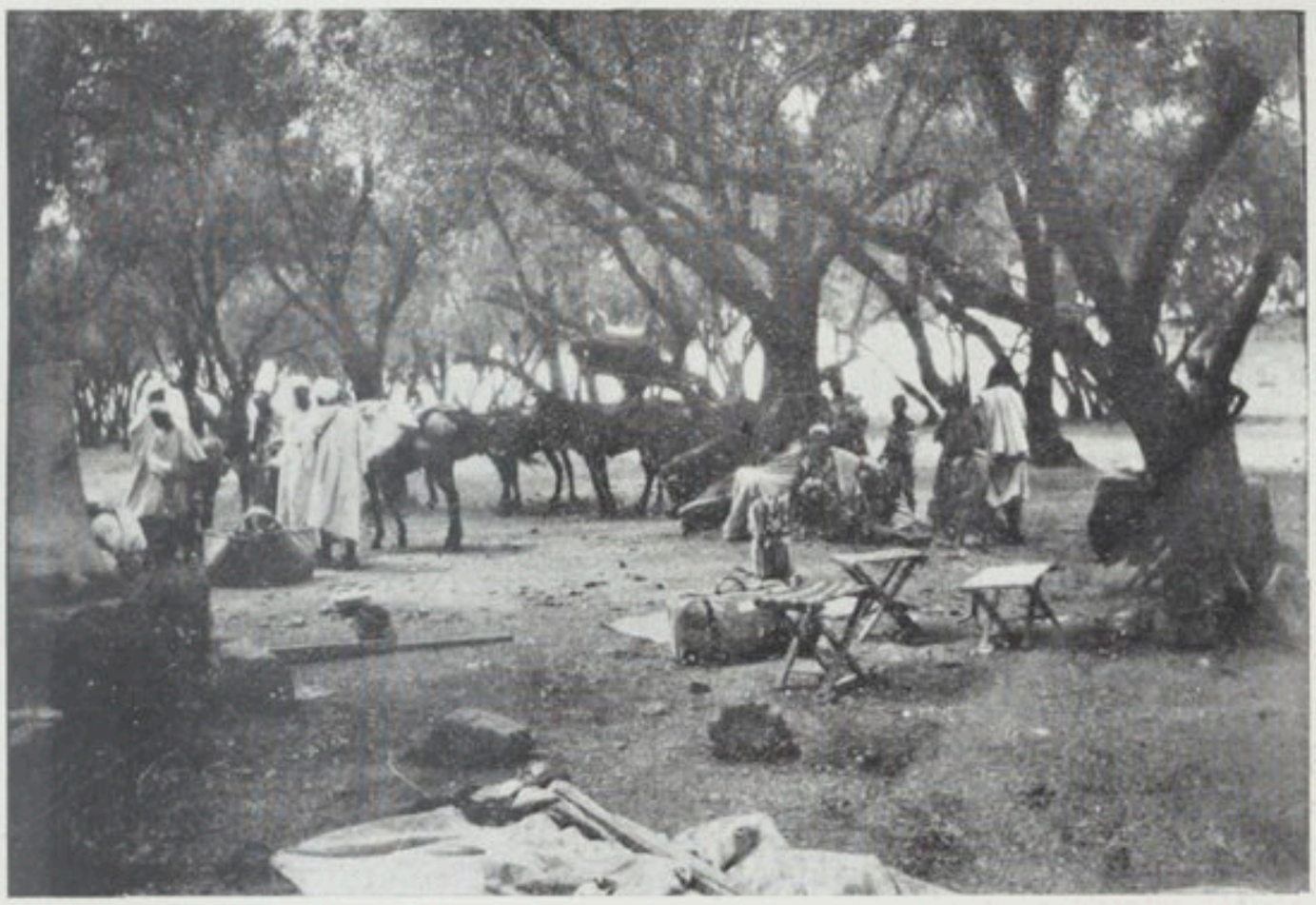


Fig. 76. Mzouda. — Campement sous les oliviers.
(cliché jacqueton)

dominent notre itinéraire de quelques centaines de mètres, masquent la vue de la grande chaîne; leurs pentes sont pierreuses et nues. Même les échancrures des ravins ne donnent pas de vue jusqu'au cœur du massif; nulle part, croupes et sommets qu'elles laissent entrevoir ne doivent dépasser 1.800 à 2.000 mètres. Sur la gauche, c'est la perspective monotone du plateau indéfini. Les terres traversées sont, pour la plupart, caillouteuses à l'extrême, mais cultivables et cultivées en céréales, bien que de rendement incertain; la récolte de cette année a été

détestable ; c'est le même régime que celui des hauts plateaux méditerranéens. En certains points, beaucoup de jujubiers, qui se détachent en masses vert-sombre sur le fond clair des friches. D'autres masses verdoyantes plus considérables signalent des villages entourés d'olivettes.

L'accident de terrain le plus notable est la vallée de l'oued Kahira ou Seqsaoua, cours d'eau plus important que la rivière d'Imintanout. De belles olivettes lui font cortège au loin vers le Nord ; on nous dit qu'elles s'étendent continues, ainsi que les cultures irriguées, jusqu'à Nzala Chichaoua, sur la route directe de Mogador à Marrakech. Une kasba s'élève sur la rive droite, non loin d'un marché, le Souq el Arba (marché du mercredi). L'oued vient du cœur de l'Atlas ; un sentier médiocre, mais praticable vaille que vaille aux animaux chargés, remonte son cours jusqu'à un groupe de villages, parmi lesquels un mellah ; à ce district supérieur appartient proprement le nom de Seqsaoua.

Il faut un peu plus de cinq heures d'Imintanout à Kasba Mzouda. L'actuelle kasba est l'héritière de plusieurs autres, dont on voit les ruines aux alentours. Nous campons à sa porte sous des oliviers. Le caïd El Hadj Omar ne s'y trouve pas, retenu qu'il est, comme les autres caïds du Sud, auprès du Sultan ; son khalifa, homme d'âge mûr, nous rend visite, s'entretient avec nous, promet de nous fournir un guide pour pénétrer en montagne. Nous étions enchantés. Mais quelle n'est pas l'indignation de nos gens lorsqu'ils constatent que ce fonctionnaire beau parleur n'est qu'un abominable avare. La mouna se trouve, en effet, plus que maigre : pas de couscous, un tout petit pain de sucre, deux méchantes poules, de l'orge en quantité insuffisante. Il fallait entendre les imprécations du caïd Ahmed ; la pingrerie du khalifa fut qualifiée comme il convenait, en termes savoureux empruntés au vocabulaire martial du 2e Tirailleurs.

Plusieurs villages avoisinent la kasba. Nous visitons le plus proche. Des trous béants, comme des puits sans margelle, s'ouvrent d'endroit en endroit ; il faut quelque attention pour n'y point choir. Au fond bruit un courant d'eau ; ces trous sont les regards de canaux souterrains, de *feggaguir* (singulier : *foggara*), par lesquels sont amenées et distribuées des eaux d'irrigation captées souvent fort loin. J'ignore si notre boisson d'aujourd'hui a été puisée à une conduite de ce genre ; elle est excellente.

Dar en Nems (Asif el Mel), 31 Août. — Repos tout ce matin. Nous ne quittons Mzouda qu'à 3 h. 30. Un homme du khalifa nous accompagne, moyennant rétribution, jusqu'à l'asif el Mel, où il nous passera en consigne à un autre guide ; car les districts montagneux que nous aborderons ensuite ne dépendent pas du caïdat de Mzouda.

Comme hier, nous cheminons en direction Est sur les *diara ;* mais l'étape est

plus courte, de trois heures seulement. Route et pays présentent les mêmes caractères, améliorés toutefois : olivettes plus étendues et plus denses, villages plus nombreux, tant au pied de la montagne que sur le plateau à gauche. Les terres de culture sont largement envahies par les jujubiers, symptôme favorable, car ces arbustes ne prospèrent ainsi que dans les sols relativement frais. Ces terres à céréales débordent le plateau, empiètent sur les pentes des avant-monts, dès que celles-ci ne sont pas trop déclives. Même dénudation des avant-monts ; mais les chaînes qui s'étagent en arrière apparaissent fréquemment boisées ou couvertes de brousse, boisements et taillis où doit dominer le chêne-vert.

L'asif el Mel est une rivière d'importance au moins égale à l'oued Kahira. Ce fut jadis un courant formidable, ainsi qu'en témoigne son très large lit ancien, que limitent des berges entaillées dans le plateau, hautes de vingt à vingt-cinq mètres. Des cultures irriguées, des jardins, parmi lesquels s'éparpillent des villages, occupent tout ce terrain en contrebas. Nous y descendons, à la nuit tombante, pour chercher gîte dans le village chef-lieu, résidence du chikh du district, que les levés Larras nomment Dar en Nems.

Avec la nuit, tombe le brouillard ; dans ce bas-fond une sensation d'humidité nous pénètre.

Maroussa, 1er Septembre. — Nous voici enfin dans l'Atlas, en pleine montagne, entourés de sommets dont l'altitude dépasse 2.000 mètres, sinon 2.500.

Ce matin au réveil, brouillard épais ; les toiles des tentes étaient raidies par l'humidité ; au delà du lit majeur de l'asif el Mel, la brume s'étendait jusque sur le plateau. Sur l'injonction de l'émissaire du khalifa, le chikh nous a désigné un guide, paysan trapu et rablé qui ne marque pas mal. A 6 h. 25 seulement le chargement se trouve terminé ; le guide prend la tête du convoi. Nous gagnons, en direction Sud, l'entrée de la gorge creusée par l'oued dans les avant-monts, l'*imi n ou asif* (le défilé de la rivière), dénomination générique appliquée par Thomson à un village situé sur la rive droite, près du marabout de Si bou Ari bou Atman.

Notre route suit la vallée de l'asif el Mel ; des escarpements rocheux l'encaissent profondément ; des plantations fruitières et des champs irrigués en occupent le fond étroit ; sur les flancs, partout où se montrent, entre les rocs, des parcelles de terre arable, si exigües soient-elles, des cultures ont été installées. La saison est celle de l'étiage extrême ; il s'en faut que l'oued emplisse son lit ; le débit est néanmoins plus que suffisant pour l'alimentation des séguias qui courent sur les deux rives. L'eau est douce.

Parcours pittoresque, mais assez pénible. Nous suivons le chemin d'été, qui est simplement le lit aux trois quarts à sec de l'oued ; de gros galets l'encombrent, au

travers desquels nos mulets avancent difficilement. Le chemin d'hiver, mauvais sentier à flanc de côteau, serait pire encore ; certains passages sont impraticables aux bêtes chargées (1).

Les villages se succédent au long de la vallée, Timelil d'abord, puis Amgdoul, Imierzen, Taskourt, Zaouia Dimanti, Tididelt, tous de type semblable, et tels que les hameaux kabyles. A mi-route environ, s'ouvre sur la gauche une vallée affluente importante.

Fig. 77. Village dans l'asif el Mel.
(cliché jacqueton)

Plus loin, une espèce végétale insolite attire notre attention. De beaux noyers marient les teintes sombres de leurs robustes ramures aux verts clairs et aux grêles feuillages des oliviers. Leurs fruits sont gros, savoureux, à coque épaisse et dure ; ceux que nous cueillons sont presque tous véreux, ce qui n'est sans doute qu'un accident saisonnier ; on nous dit que les naturels consomment les noix telles quelles, fraîches ou conservées, et qu'ils n'en fabriquent jamais d'huile.

Nous approchions du but de l'étape lorsqu'un incident se produisit. Des gens

(1) Thomson a suivi le même itinéraire que nous de l'asif el Mel à Maroussa et de Maroussa à Erdouz, ainsi que de l'oued Tiniri à Imintella et à Amismiz.

du village de Tididelt se portèrent à notre rencontre et nous demandèrent, la main à la bride de nos montures, la production d'un ordre officiel en bonne forme (c'est-à-dire émané du caïd duquel ressortissait la vallée, en l'espèce celui de d'Amismiz), autorisant notre excursion dans la vallée. Là-dessus discussion bruyante et animée, cela va de soi ; nous n'y concourons que par des interjections indignées, quelques *emchi* et quelques *balek*, d'abord parce que notre dignité commande que nous laissions à nos hommes le soin de discuter, puis parce que la discussion se poursuit en chleuh où nous n'entendons goutte. Le caïd Ahmed, qui

Fig. 78. Erdouz. — Campement sous les noyers.
(cliché jacqueton)

ne sait guère plus de chleuh que nous, supplée à son infériorité linguistique par les gestes les plus expressifs, brandit sa chéchia makhzénienne, hurle des injures franco-arabes, dont ses interlocuteurs ne doivent pas apprécier le sel. Omar, plus calme, argumente en chleuh, attestant les saints les plus vénérés que nous sommes des personnages considérables, munis d'autorisations surabondantes, et qu'il en cuira de nous molester ainsi. Tout s'arrange après explications : le guide témoigne qu'il a reçu d'un homme du khalifa de Mzouda le dépôt de nos précieuses personnes ; c'est présomption, sinon certitude, que nous sommes en règle. Sur quoi, les vociférations s'apaisent et nous passons.

A 11 h. 40, nous faisons halte auprès d'un des villages qui constituent le district de Maroussa ; ce village porte le nom d'Adacir ; on nous en dénombre trois autres : Medjdid, Taourirt et Tigmariz. Les montagnes qui les dominent de toutes parts sont de nature schisteuse et fort dénudées. Le district occupe la fourche de deux cours d'eau à peu près d'égale importance, branches-mères de l'asif el Mel. L'occidental, dénommé asif Maroussa, descend, nous dit-on, du Djebel Tichka ; cultures et villages sont continus le long de son cours jusqu'à son origine. L'oriental, qui est l'asif Amzmatred, doit venir du massif de l'Ogdimt ; sa vallée présente les mêmes caractères.

Les jardins de Maroussa sont vastes, de végétation magnifique. Les oliviers sous lesquels ont été dressées nos tentes sont de toute beauté ; il en est de même partout où nous poussons nos investigations ; mais ces arbres superbes souffrent de la fumagine. Les ceps de vigne qui grimpent aux arbres se trouvent plus atteints encore ; peu ou point de raisins cette année ; mildew et oïdium, ce dernier surtout, ont réduit à rien la vendange. Il y a de grands frênes comme en Kabylie, ainsi que des caroubiers gigantesques. Le maïs semble la plus importante des cultures maraîchères ; ses épis sont bien formés et presque à maturité. La pomme de terre est aussi très cultivée ; Omar en achète pour notre ordinaire. Des séguias courent en tous sens, étagées les unes sur les autres, assurant l'irrigation aux différents niveaux entre lesquels se répartissent vergers et cultures. L'altitude des terrasses supérieures au-dessus du confluent des ouad a dû nécessiter des prises d'eau passablement éloignées en amont et des canalisations étendues.

Comme les gens de Tididelt, ceux de Maroussa se sont enquis si nous possédions un permis de circulation. Les explications d'Omar et du caïd Anmed les ont satisfaits tant bien que mal. Ce sont des âmes simples, pour lesquelles notre cas n'est pas très limpide. Nous n'exhibons pas de document officiel, mais nous sommes pourvus d'un mokhazni, ou soi-disant tel, et d'un guide qui ne leur est pas inconnu. D'autre part, nous semblons bons diables, nous prodiguons les remèdes et les conseils médicaux, enfin nous payons largement tout ce que nous demandons. Aussi bien, s'opposeraient-ils sans doute à ce que nous poursuivions vers le Tichka ou vers l'Ogdimt ; comme nous n'avons pas cette prétention, ils nous montrent bon visage et répondent volontiers à nos questions topographiques ou autres. Réciproquement, eux-mêmes en font beaucoup, observent curieusement nos moindres manœuvres, veulent voir et manier les divers articles de notre matériel, s'en émerveillent, en ont parfois envie. En somme ils sont fort importuns, et on préférerait qu'ils le fussent moins. Mais cela vaut mieux que s'ils nous traitaient en pestiférés.

D'ailleurs, ces braves gens ne demandent pas que nous rebroussions chemin, ce dont nous n'aurions garde. Entrés en montagne, nous n'en sortirons que pour

descendre tout droit sur Marrakech. Notre plan est de nous maintenir à flanc de chaîne, de cheminer d'Ouest en Est par les ravins latéraux aux vallées qui entaillent le massif dans le sens Nord-Sud. Demain nous gagnerons Erdouz, reprenant en sens inverse un itinéraire parcouru par Thomson en 1889. Le guide recruté à l'asif el Mel accepte de nous accompagner; il dit connaître les chemins de la région ; ce sera par dessus le marché un répondant ; son attitude à Tididelt ce matin peut nous donner confiance.

L'après-midi, Brives et moi opérons l'ascension d'un piton rocheux qui se dresse au Sud du village; le massif dont il forme un éperon nous est désigné sous le nom de Digmioua. Nous prenons pour guide un homme du pays, auquel se joignent bénévolement dix à douze gamins. Du sommet, de 1.600 mètres d'altitude absolue environ et de 500 à 600 mètres plus élevé que le confluent des ouad, se découvre à merveille l'ensemble du district ; les cultures et les vergers poussent des extensions dans tous les sens, remontant les vallées et les ravins. Toutes les croupes, toutes les arêtes en vue sont dépourvues de végétation arborescente (à l'exception d'une ou deux crêtes vers le Nord, dont les flancs paraissent garnis de chênes-verts), mais non de végétation herbacée (alfa notamment). Vers le Sud et le Sud-Est, se développe un horizon de hautes montagnes, dont nous essayons sans grand succès de déterminer les noms. Aucun de ces sommets ne doit dépasser sensiblement 3.000 mètres. Nulle part de trace de neige ; le guide affirme qu'il y en a : il ne peut s'agir que de petits amas dissimulés dans les anfractuosités abritées du soleil.

Erdouz, 2 Septembre. — Départ à 6 heures. Le sentier d'Erdouz remonte en direction Est un grand ravin qui conflue dans l'asif el Mel à hauteur de la fourche des ouad, et dont le ruisseau garde encore de l'eau. Celle-ci est aménagée merveilleusement ; pas une goutte ne se perd ; sur les deux versants, des séguias la retiennent et la distribuent ; de part et d'autre du thalweg, des cultures irriguées (maïs, pommes de terre, etc.) s'étagent continues, admirablement verdoyantes, ombragées d'arbres fruitiers vigoureux. En contrehaut du niveau supérieur des canalisations, les moindres parcelles arables, de déclivité assez modérée pour qu'on les puisse cultiver tant bien que mal, ont porté cet été des céréales. A moitié montée, se trouve, par 1.500 mètres d'altitude à peu près, le village d'Aerg.

Vers 8 h. 30, la tête du ravin est atteinte ; le seuil où nous voici parvenus, de 700 mètres plus élevé que le Maroussa, peut avoir 1.850 mètres. Nous débouchons au flanc d'une vallée orientée Sud-Nord, assez large et importante ; des cultures irriguées en occupent le fond et les basses pentes ; des terres à céréales les pentes supérieures ; deux villages s'y montrent ; cette vallée est celle des Aït Tabgaout. Le sentier la recoupe perpendiculairement, par 1.600 mètres au plus bas. Des séguias y coulent à pleins bords ; j'admire des noyers superbes.

En haut du versant Est, second col à 1.850 mètres, puis seconde vallée, celle-ci moins notable ; l'oued y est à sec ; ni cultures, ni villages. Un troisième col, de 1.900 mètres, conduit à une troisième vallée, d'importance égale, sinon supérieure à la première ; son oued, dont nous traversons le thalweg par 1.700 mètres, n'a pas d'eau, et les terres irrigables manquent au point où passe notre itinéraire ; mais on y pratique des cultures de céréales et deux gros villages sont en vue vers l'aval ; des jardins et des vergers en dépendent sans doute.

Le guide affirme que ces trois vallées s'unissent plus bas en une seule, qui conflue à son tour dans celle de l'asif el Mel.

Cependant, le sentier a cessé d'être distinct ; il n'y a pas lieu d'en être surpris ; ces routes, transversales aux vallées, ne peuvent être aussi fréquentées que celles qui les suivent longitudinalement. Le guide n'en sait guère plus que nous. Aussi marchons-nous au petit bonheur, et non sans difficulté, car les pentes des versants à gravir sont abruptes et coupées, dans les parties supérieures, d'escarpements calcaires qu'il faut tourner. Nos mulets et nous-mêmes sommes à bout de souffle lorsque nous couronnons la crête ; c'est le rebord d'un plateau, dont l'altitude se tient à 2.000 mètres. Le sol calcaire en est fertile ; malgré l'altitude, on y cultive des céréales.

De ce plateau découvert, nous apercevons, du Sud-Est au Sud-Ouest, tout un horizon de montagnes, arêtes et sommets qu'il nous est difficile d'identifier avec certitude aux noms inscrits sur la carte. Vers l'Ouest sans doute, ni le massif des Ida ou Mahmoud, ni celui de l'Ogdimt ne sont visibles ; entre eux et nous s'interpose la masse relativement proche de l'Ouirzan, prolongée à l'Est par une crête dentelée que nous appelons l'Erdouz, parce qu'elle se dresse en tête de la vallée de ce nom. L'Erdouz a pour extension orientale, au-delà d'une dépression qui est le Tizi Nzlit, un sommet conique, comme le Teza de Hooker, mais qui semble trop peu éloigné pour être cette montagne (1) ; d'autant que, plus à l'Est encore, après une seconde dépression qui doit être le Tizi Nemiri, voici un autre cône dont la distance apparente convient beaucoup mieux. Pas plus que hier nous ne relevons de traces de neige. Droit devant nous, en plein Est, dans l'extrême lointain s'estompent de hautes crêtes au profil caractéristique ; elles appartiennent certainement au massif central de l'Atlas et à sa section la plus élevée, à l'Adrar n Deren.

Le rebord oriental du plateau domine une dépression moins creuse que celle que nous venons de recouper, mais plus large, qui est la vallée de l'Oued Erdouz. Nous y descendons, franchissons encore un ravin, affluent de l'Erdouz, passons un dernier col d'où nous apercevons, en contrebas, d'épaisses masses verdoyantes.

---

(1) Brives a depuis identifié ce sommet ; c'est le Dj. Irilzdin.

A 11 h. 45, nous atteignons le hameau chef-lieu du district, désigné comme tel par son nom ; c'est Médina, la ville. Sans opposition de quiconque, nos hommes déchargent les bêtes et dressent les tentes en plein village, sur une façon de place qu'ombragent des noyers.

Les gens d'Erdouz ont été d'aussi bonne composition que ceux de Maroussa. Nous n'avons pas fait prévenir le chikh de notre arrivée ; peut-être était-ce un tort et un manque d'usage. Quoiqu'il en soit, ce personnage, s'il s'est trouvé froissé, n'a manifesté son dépit qu'en s'abstenant de nous rendre visite. Ses administrés ont été aussi aimables qu'il convenait, empressés à nous vendre pas trop cher les ravitaillements indispensables, très suffisamment ouverts sur le chapitre renseignements, curieux de nos faits et gestes, comme de juste, mais sans l'importunité gênante des naturels de Maroussa.

Le baromètre accuse 1.900 mètres d'altitude. La végétation est celle des régions froides ; pas d'oliviers, de figuiers ni de grenadiers ; dans tout le district, tant en aval qu'en amont de Médina, pas d'autres arbres que des noyers. Ceux-ci sont les plus grands que j'ai jamais vus ; nous en mesurons un à côté du campement ; le tronc a cinq mètres de circonfé-

Fig. 79. L'Atlas vu du plateau au-dessus d'Erdouz.

rence ; et ce n'est pas une exception. On cultive quelque peu la vigne ; mais elle a été gelée à fond ce printemps ; il n'est pas resté un raisin. La grande culture des terrains irrigués est toujours le maïs ; les terres sèches (pentes des versants et plateau supérieur) donnent du blé et de l'orge. Le district compte six villages, dont quatre en aval de Médina, un seul en amont.

Nous sommes ici beaucoup moins loin qu'à Maroussa de la plus septentrionale des chaînes maîtresses de l'Atlas occidental. Faire l'ascension de sa crête, aller

Fig. 80. Noyer a Erdouz.
(cliché jacqueton)

et retour ne demandera qu'une demi-journée. Un natif d'Erdouz, qui a, comme tant d'autres Marocains, travaillé en Algérie, s'offre à nous servir de guide. Nous y monterons demain matin.

Erdouz, 3 Septembre. — De Médina, nous avons mis quatre heures pour atteindre la crête. On suit d'abord le fond de la vallée, qui s'élève en pente assez douce, garnie de plantations de noyers et de cultures irriguées ; le réseau des canaux semble habilement agencé ; bien que ce soit la saison des basses eaux, le débit de l'oued reste suffisant pour les alimenter abondamment. Les noyers disparaissent

les premiers, vers 2.100 mètres, puis c'est le tour des pommes de terre et du maïs, vers 2.200 mètres ; il y a trois quarts d'heure que nous marchons lorsque cessent ces cultures. Trente-cinq à quarante minutes de marche encore et nous voici à l'extrémité de la vallée ; l'oued n'est plus qu'un ruisselet. De là, deux heures et demie d'escalade nous amènent à une entaille de la crête.

Nous sommes à 3.200 mètres ; à l'Ouest, sur notre droite, un piton rocheux aux flancs abrupts nous domine de 200 à 250 mètres. Au Nord-Ouest, moins élevé de plusieurs centaines de mètres, nous reconnaissons l'Ouirzan. Mais la vue est sur le

Fig. 81. Le sommet du Djebel Erdouz.

versant opposé, vers l'horizon du Sud. L'atmosphère n'est pas parfaitement claire et les lointains sont embrumés, surtout vers l'Est et le Sud-Est. Le panorama n'en est pas moins fort intéressant. A nos pieds, à un millier de mètres en contrebas, c'est la vallée supérieure d'un affluent de l'oued Nfis ; des noyers, qu'on dirait plaqués sur le fond, s'y accusent en taches sombres ; on y aperçoit aussi un hameau, le dernier en amont ; le guide dit que cette vallée appartient au district d'Ogdimt. Une crête médiocrement élevée la sépare de celle où coule l'oued Nfis ; en arrière c'est la chaîne du Ouichdan, au revers de laquelle les eaux s'écoulent vers le Sous. Au Sud-Ouest se dresse l'Ogdimt, sensiblement plus élevé que l'Ouichdan. Plus

Fig. 82. La chaîne de l'Ogdimt. — Vue prise du flanc Est de l'Erdouz.

loin au Sūd-Ouest encore, un groupe de sommets doit appartenir au massif du Tichka ou à celui des Ida ou Mahmoud. Vers l'Est, sur le même alignement que notre observatoire, deux sommets coniques se succèdent ; le plus rapproché s'appelle, au témoignage du guide, le Tizi Nemiri, l'autre est le Teza, en tête de la vallée d'Imintella ; ils semblent d'altitudes à peu près égales, atteignent sans doute, 3.400 à 3.500 mètres, comme le piton à notre droite. Au delà du Teza, une crête bien plus haute, celle même que nous avions aperçue hier du plateau, apparaît indistincte dans la brume ; le guide confirme notre hypothèse ; ce sont les montagnes des Reraïa. Vers le Sud-Est, nous repérons péniblement des crêtes qui doivent dominer la rive Sud de l'oued Agandis.

Sauf les quelques noyers de la vallée d'Ogdimt, pas un arbre n'apparaît ; croupes et sommets, versants et crêtes sont uniformément dénudés ; les pentes qui encaissent la vallée d'Ogdimt, en particulier, énormes talus blanchâtres, ont un aspect de morne désolation. Nulle part nous n'apercevons de neige.

Dépourvues de végétation arborescente, les pentes que nous avons gravies et celles que nous avons en vue ne le sont point de

végétation herbacée ; ce sont des pâturages qui nourrissent des troupeaux relativement nombreux de moutons et de chèvres ; nous en avons aperçu à la montée et à la descente, gardés par de jeunes bergers.

Amismiz, 4 Septembre. — Notre randonnée dans l'Atlas occidental a pris fin. Elle n'a duré que quatre jours, mais vraiment bien employés. Le dernier n'a pas été le moins intéresssant.

Fig. 83. Gorge d'Imintella.
(cliché jacqueton)

Départ d'Erdouz à 5 h. 55, d'abord en direction Nord vers l'aval du district. Sur la droite et à l'Est les croupes sont boisées (thuyas et chênes-verts) ; elles appartiennent aux formations calcaires, tandis que les pentes dénudées qui leur font suite vers le Sud sont schisteuses. Bientôt nous déboîtons à droite et nous reprenons la direction de l'Est suivie avant-hier, perpendiculaire à celle des vallées principales et des chaînons qui les encaissent. Le premier de ceux-ci n'est qu'un dos de pays, que nous franchissons par un seuil à peine accusé ; il est boisé de thuyas et de genévriers, que coupent des clairières cultivées en céréales. Au delà, descente sur une vallée peu profonde, d'aspect riant et prospère, encadrée de

hauteurs verdoyantes. L'oued qui l'arrose est le Tiniri ; ses eaux irriguent des jardins et des vergers ; plusieurs villages. On nous dit que l'oued Tiniri conflue à quelque distance en aval dans l'oued Erdouz et que le courant ainsi formé s'appelle à son débouché en plaine l'oued Aka ou Aker. Du côté de l'amont, le massif dont il descend est le Tizi Nemiri, que nous avons vu hier.

Traversée de la vallée, puis ascension du versant Est sont faciles. Celui-ci couronné, se développe devant nous, à grande profondeur, une dépression qu'encaisse à l'Est un haut talus ; le sommet conique du Teza en marque

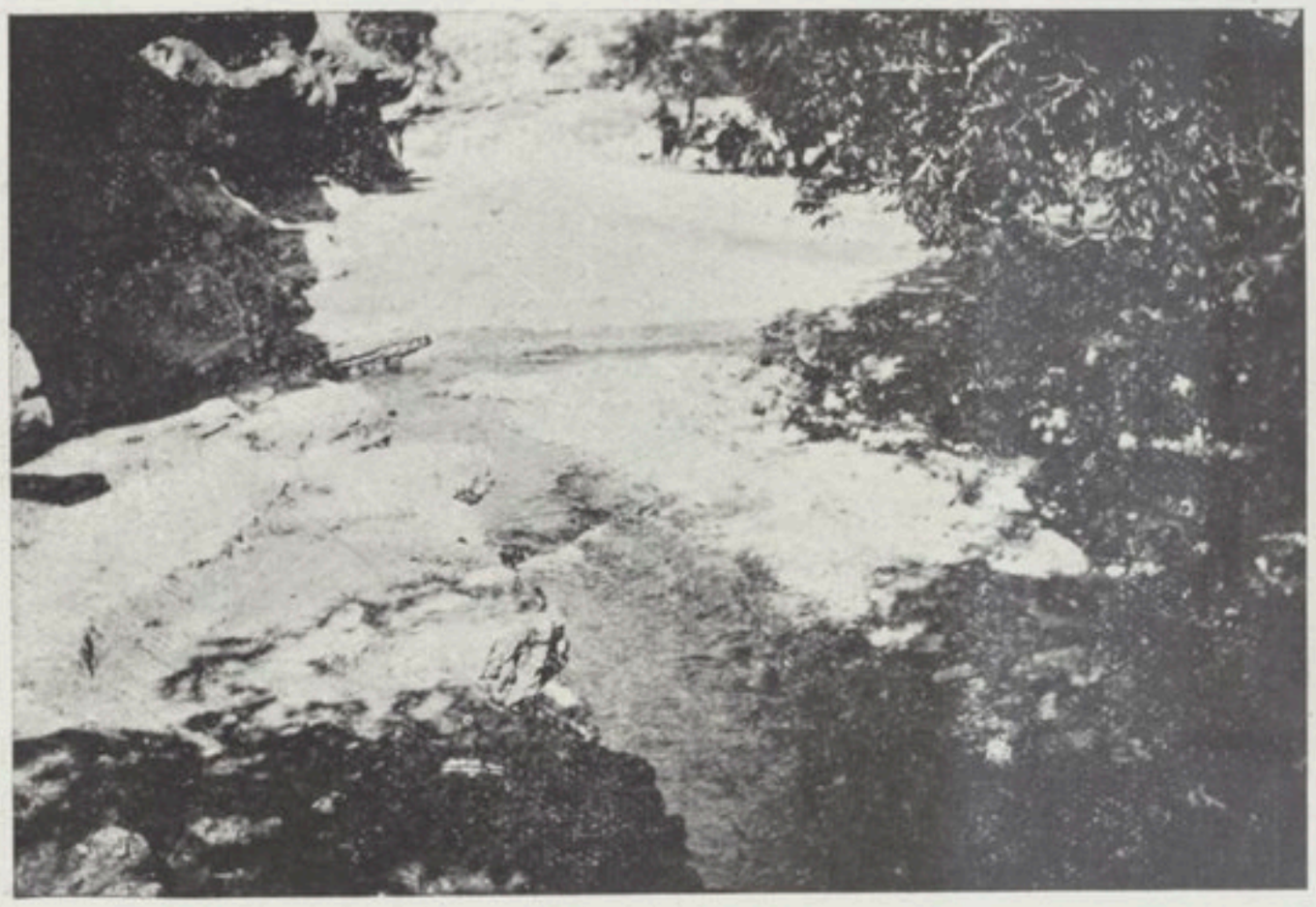


Fig. 84. IMINTELLA. — Source d'Imintella.
(CLICHÉ JACQUETON)

l'extrémité Sud. Nous y descendons, toujours en forêt ou plutôt en taillis ; aux chênes-verts et aux genévriers se mélangent des pins d'Alep, cruellement endommagés par des écorçages indiscrets ; pas de beaux arbres ; à peine mieux que des arbustes. Par endroits, des incendies ont causé de gros ravages.

Au bas de la descente s'ouvre une gorge entaillée à pic dans les calcaires. Une source énorme y jaillit du pied des escarpements de droite, formant un gros ruisseau, aussitôt capté par des séguias ; l'Aïn el Hadjar paraîtrait médiocre à côté d'elle. Des noyers séculaires en ombragent les abords ; le site est pittoresque à souhait. A droite de cette émergence magnifique, la gorge s'élargit et se creuse,

luxuriante de végétation ; les eaux de la source merveilleuse s'y précipitent en cascatelles, actionnant des moulins, entretenant partout une fécondité exubérante.

Le sentier s'infléchit à gauche et nous conduit au village d'Imintella (la gorge des deux vallons), où nous faisons la grande halte sous des oliviers (1).

Imintella se trouve campé à 1.550 mètres d'altitude, sur le flanc Ouest d une vallée importante. Droit au Sud se dresse la chauve pyramide du Teza ; ses deux versants Est et Ouest présentent la même inclinaison, mais le second se prolonge

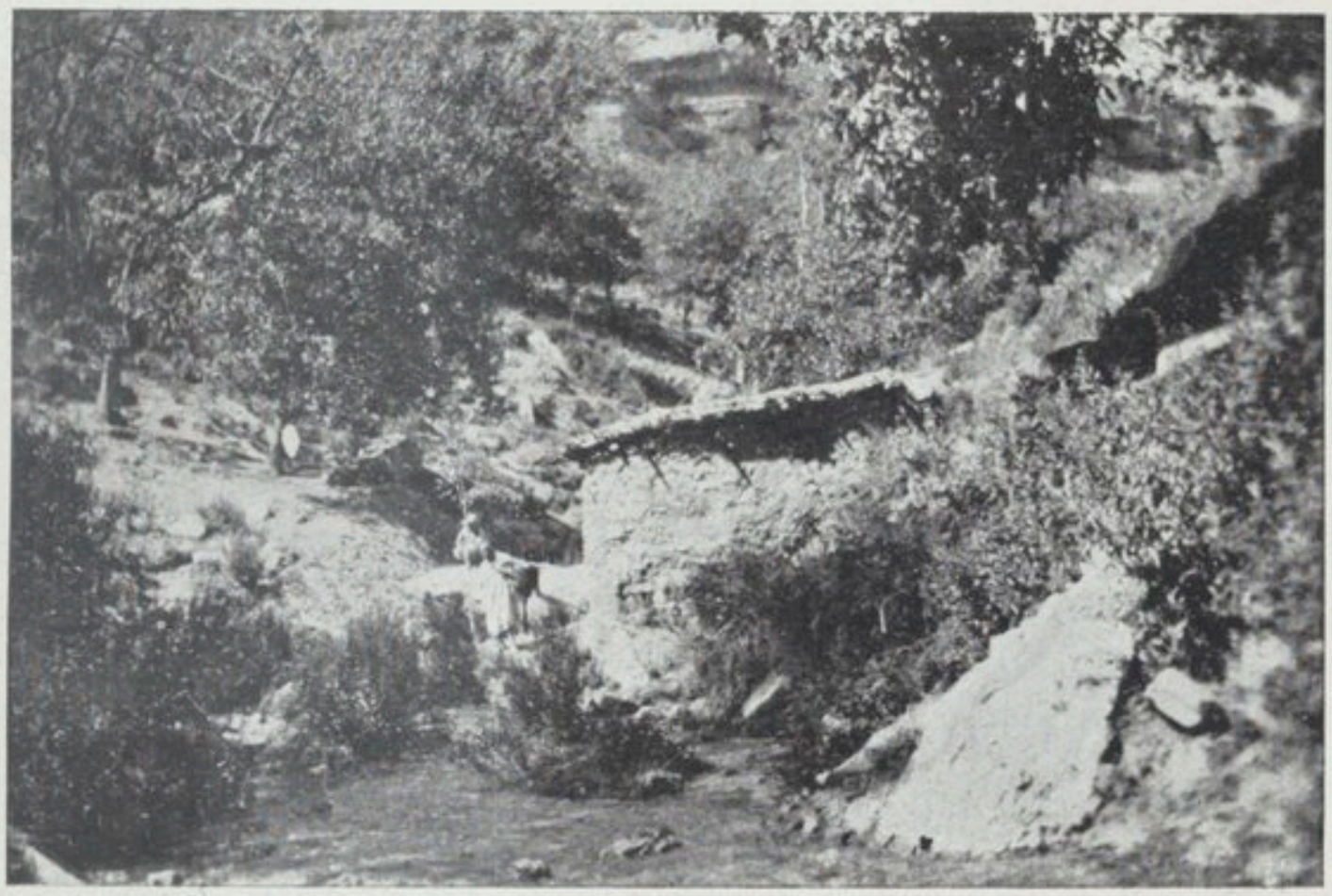


Fig. 85. Site le long de l'oued.
(cliché jacqueton)

sensiblement plus bas, jusqu'à une passe fréquentée par les gens qui vont d'ici au Goundafi.

La vallée, que nous dominons de cent mètres au moins, se creuse à nos pieds débordante de verdures, où le feuillage des noyers se marie à ceux des oliviers et

---

(1) Imintella est le nom déjà noté par Hooker et Ball, ainsi que par Thomson. Peut-être ces voyageurs et nous-mêmes avons-nous mal saisi le son du mot et faut-il adopter la forme Imintala, qui signifie la gorge de la source. A remarquer qu'Hooker et Ball, pendant leur séjour à Imintella, d'où ils firent l'ascension du Teza, ne sont pas allés jusqu'à la source et que les indigènes se sont abstenus de la leur signaler.

des autres essences fruitières des régions chaudes. La chute de la gorge y déverse comme une cascade d'arbres et de cultures. Plusieurs villages apparaissent en vue. D'un flanc à l'autre, les pentes encaissantes présentent à cette hauteur un frappant contraste. Celles de l'Ouest sont calcaires, coupées d'à-pics rocheux semblables à des murailles, d'aptitudes forestières certaines ; celles de l'Est sont schisteuses, en glacis raides mais continus, effroyablement dénudées.

Nous repartons à midi, en direction Nord maintenant. Le sentier suit d'abord à mi-côte le versant Ouest de la vallée. Au-delà du premier village, un profond

Fig. 86. Imintella. — Un moulin.
(cliché jacqueton)

ravin l'entaille ; une séguia, qu'alimente une dérivation de la source d'Imintella, se développe, en pente bien ménagée, au long de ses deux flancs, recoupant son thalweg à une énorme distance en amont ; c'est un très gros travail fort habilement conçu. Le sentier, lui, dévale en zigzags jusqu'au fond du ravin (escarpements calcaires), par une chute de 180 mètres environ.

Parvenus au niveau de la rivière, qui est le cours supérieur de l'oued Amismiz, nous la traversons, puis nous nous élevons sur les hauteurs de la rive droite, que nous ne quittons plus. De croupe en croupe, de ravin en ravin, nous regagnons

à peu près l'altitude d'Imintella, nous tenant à bonne distance de la vallée principale, dont nous perdons quelquefois la vue. Des parties culminantes de l'itinéraire, superbes échappées en arrière sur la grande chaîne, vaste développement de crêtes du Teza à l'Erdouz et à l'Ouirzan.

Le pays parcouru est boisé, ainsi que les croupes et les pentes que nous apercevons du côté opposé de la vallée ; les essences dominantes sont le thuya, le genévrier et surtout le chêne-vert ; certains ravins semblent peuplés d'assez beaux sujets.

Fig. 87. Le Djebel Teza vu d'Imintella.

(cliché jacqueton)

Quelques clairières interrompent les boisements ; elles sont occupées par des villages, qu'entourent des vergers et des cultures en terrasses.

Dans la vallée même, fond et versants, autant que j'en peux juger, sont aménagés et cultivés ; le système des terrasses étagées en gradins y est poussé à la perfection, combiné avec des installations d'irrigations qui témoignent d'une réelle entente de l'hydraulique. Au-delà du périmètre arrosable, qu'occupent jardins et vergers, des cultures de céréales escaladent les pentes jusqu'à la forêt. Les villages semblent nombreux. L'ensemble du panorama présente le plus riant aspect.

Nous voici au rebord d'une dernière croupe, d'altitude égale aux précédentes, car elle est, comme elles, un lambeau en place du plateau qui forme, d'Ouest en Est, l'avancée du massif de l'Atlas. A droite se détache le sentier qui conduit, par les escaliers du Tizi n Tagouramt, à Tinesk dans la vallée du Nfis(1). Brusquement, nous découvrons à nos pieds, comme d'un belvédère, l'immense horizon de la plaine de Marrakech, borné, à vingt lieues de nous, par l'alignement dentelé des Djebilat. Malheureusement le temps est couvert, l'atmosphère peu limpide ; de la plaine embrumée, les détails nous échappent.

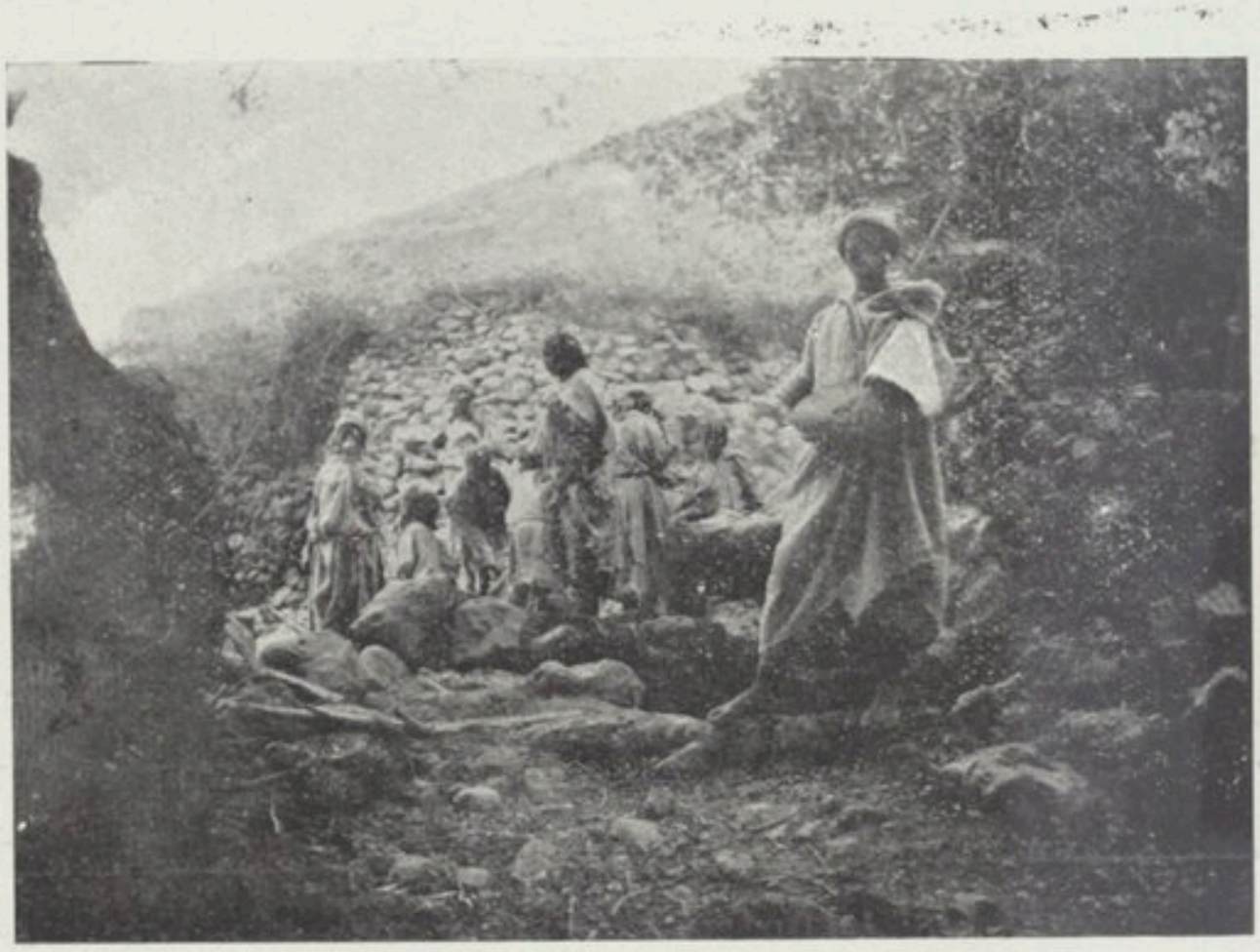


Fig. 88. Imintella. — Type de maison et d'habitants.
(cliche jacqueton)

Le sentier descend rapidement par un ravin boisé, puis court au travers d'oliviettes et de terres à céréales. A 3 h. 45 nous sommes à Amismiz. Nous dressons nos tentes dans un vaste enclos qui nous est assigné pour lieu de campement ; il avoisine la kasba présentement en service. Peu auparavant, j'ai observé sur la gauche les vastes ruines d'un édifice antérieur.

A peine sommes-nous installés que s'abat une pluie d'orage extrêmement

(1) Voy. ci-dessous p. 161.

violente. Depuis midi le temps avait été menaçant ; à deux reprises en cours de route, à 2 h. 30 et à 3 heures, nous avions eu de la pluie, assez fortement la seconde fois pour que nous demandions abri à des arbres. Ce sont les premières ondées observées depuis le début de notre voyage.

Amismiz a été vingt fois décrite. Son altitude, de 1.000 mètres environ, correspond au niveau le plus élevé du plateau-plaine de Marrakech. Hooker l'a comparé aux villages italiens qui commandent les débouchés des vallées alpines ou des Apennins.

Fig. 89. Amismiz et le Djebel Tiskin.
(cliché jacqueton)

Les avants-monts qui dominent Amismiz ne sont pas dénudés comme ceux longés d'Imintanout à l'asif el Mel ; leurs pentes sont généralement verdoyantes, boisées ou en brousse.

De vastes vergers occupent les alentours de la ville ; ce sont surtout des olivettes ; il n'y a plus de noyers.

Nous congédions notre guide. Il regagnera ce soir même l'asif el Mel, dont nous ne sommes qu'à cinq ou six lieues.

Le khalifa qui supplée le caïd absent nous fait un accueil très convenable.

A la joie de nos hommes, sa maison est moins parcimonieusement tenue que celle de son collègue de Mzouda. La mouna est d'un beau pain de sucre, de deux chandelles, d'un paquet de thé, de deux énormes plats de couscous, d'orge et de paille en quantité suffisante.

Fig. 90. Amismiz.
(cliché Jacqueton)

Tamesloht, 5 Septembre. — Jusqu'au départ l'amabilité du khalifa ne s'est pas démentie. Tandis que nous levions le camp ce matin, deux platées de *harira* (bouillie d'orge) ont été apportées de sa part.

Aujourd'hui, route facile, quelque peu monotone, en direction Nord-Est, droit sur Marrakech. La piste descend de la kasba sur la vallée de l'oued et en suit quelque temps le cours. Comme à l'asif el Mel, la superficie du lit majeur, d'une berge à l'autre, est occupée par des olivettes, des vergers, des jardins irrigués. Je remarque des plantations de vigne assez considérables ; les ceps sont disposés en tonnelles hautes, moyen de défense contre les gelées sans doute à craindre dans ces fonds humides et sous ce climat de plateau. Mildew et oïdium ont ruiné tout espoir de vendange cette année. De gros villages couronnent les berges en contre-haut d'olivettes.

Bientôt nous gravissons la berge de gauche et nous nous écartons de l'oued, qui se jette en aval dans le Nfis. Notre route est désormais tracée sur l'interminable plateau-plaine. Les premiers kilomètres se déroulent au travers de bonnes terres à céréales constituées d'alluvions anciennes siliceuses ; nombre de champs sont déjà labourés ; il y a beaucoup de jujubiers. On nous confirme l'information recueillie entre Imintanout et Mzouda ; la récolte a été très mauvaise. De distance en distance se succèdent des villages, toujours flanqués de masses touffues d'oliviers qu'irriguent des eaux amenées par des feggaguir ou des séguias.

Nous nous retournons fréquemment pour contempler le panorama de l'Atlas ; il se développe à mesure que nous nous éloignons. La trouée de l'oued Amismiz permet de découvrir les crêtes aperçues hier, de l'Erdouz au Teza. Sur la droite s'ouvre la brèche de l'oued Nfis, au-delà de laquelle fait saillie, comme un promontoire, le massif Sektana-Guergouri ; en fond de tableau se dressent, énormes et de profil bizarre, les montagnes des Reraïa.

A moitié route, la nature du sol et l'aspect du paysage se modifient ; plus de villages ni d'olivettes, plus de labours, plus même de jujubiers ; rien que des friches désertes et stériles ; ce sont des terrains marneux, et qui doivent être salés ; ils se prolongent jusqu'au-delà de l'oued Nfis.

Nous atteignons cette rivière à hauteur de Dar ech Chems, et nous la franchissons. Sur chaque rive court une grosse séguia remplie à pleins bords ; l'oued n'est cependant pas à sec, loin de là ; il y coule encore beaucoup d'eau. Les fausses berges qui encaissent le lit ancien sont très hautes ; elles mesurent de quarante à cinquante mètres. Copieusement irriguée, la superficie de ce lit ancien, qu'occupent toute entière des cultures verdoyantes et des vergers, contraste avec les terres désertiques en contre-haut des berges.

Passé le talus de la rive droite du Nfis, une longue ligne sombre s'accuse en avant ; ce sont les olivettes de Tamesloht, que semblent prolonger indéfiniment d'autres plantations. Bientôt après, le terroir change de nouveau ; le sol devient calcaire et des traces de croûte s'y montrent ; en même temps réapparaissent les labours et les jujubiers. Il en est ainsi jusqu'à Tamesloht.

Tamesloht est la résidence d'un grand seigneur religieux, le chérif Mouley el Hadj, qui y a sa demeure auprès d'une zaouïa familiale. M. de Segonzac a conté son histoire, comment il sollicita la protection française, ne la put obtenir, et se rabattit sur l'anglaise, qui lui fut accordée. Nous comptions sur l'hospitalité de ce haut personnage. Mais elle nous fit défaut. Deux démarches successives, l'une d'Omar et du caïd Ahmed, l'autre de ce dernier seul, se heurtèrent à la même fin de non-recevoir ; nous n'avions pas de lettre nous accréditant, nous étions des inconnus pour le chérif ; aussi nous refusait-il son *meraba bikoum*.

Par bonheur, il y a la concurrence. Pour surveiller l'homme d'opposition

qu'est Mouley el Hadj, le makhzen entretient à Tamesloht des représentants en titre. Deux khalifas sont employés à ce service. Nous nous adressons à eux. Rebutés du chérif, nous avons des titres à leur bon accueil. Effectivement, ils s'empressent. Un jardin enclos de murs, qui appartient au makhzen, est affecté à notre campement. L'un des khalifas nous rend visite, nous fait apporter des raisins. Plus tard arrive un plantureux couscous. Enfin on réquisitionne, pour assurer notre sécurité la nuit durant, des veilleurs en nombre insolite ; nous n'aurons pas moins de huit *assassin* (plur. de *assès*, gardien). C'est affront voulu pour le chérif. La zaouïa n'est-elle pas un lieu d'asile ? Le village de Tamesloht, dont le sol et les maisons sont propriété de Mouley el Hadj et inviolables comme telles, n'est-il pas un repaire de malandrins ? Voilà ce que signifie le luxe de précautions que prennent ostensiblement les khalifas. Tant pis pour le chérif s'il s'en trouve blessé. Il n'avait qu'à nous recevoir.

Marrakech, 6 Septembre. — Notre nuit à Tamesloht n'a été qu'une longue insomnie. Nos *assassin*, gens consciencieux, avaient souci de se tenir bien éveillés. Ce pourquoi ils faisaient un bruit infernal, jouant d'instruments divers, chantant à plein gosier, se hélant à grands cris. Pas de risque qu'ils s'endorment, et nous moins encore. Au jour seulement, ils ont pris quelque répit et nous ont laissé sommeiller tant bien que mal.

L'étape a été courte, de trois heures à peine ; Tamesloht n'est guère qu'à cinq lieues de Marrakech. Au départ, nous longeons sur plus de deux kilomètres un mur de pisé (à droite de la route), qui enclôt les olivettes du chérif. Celles-ci sont de plus en plus nouvelles, les oliviers de plus en plus jeunes à mesure qu'on s'éloigne. C'est que Mouley el Hadj ne cesse de les étendre ; il plante chaque année des hectares par dizaines, et recule en même temps le mur qui les protège. Rien dans ces plantations qui rappelle les vergers de Sfax. Les sujets sont à troncs multiples, en façon de touffes, fort proches les uns des autres, irrégulièrement distribués ; partout des cuvettes au pied des arbres, partout des rigoles et des fossés, partout des levées de terre destinées à retenir les eaux. D'autre part, tout le terrain n'est pas complanté de façon continue ; nombre d'espaces restent dépourvus d'arbres ; ce sont les parcelles hautes, dos de vallonnements ou plateaux de niveau supérieur à celui des eaux d'irrigation ; elles sont abandonnées à la croûte, qui en recouvre déjà de notables superficies. Il n'y a d'utilisés que les fonds et les versants. De l'arrosage seul, non de façons culturales, on attend la fertilité des oliviers, l'abondance des récoltes. Beaucoup de jujubiers, vigoureux et envahissants, qu'on semble n'avoir aucun souci d'extirper, non seulement dans les friches, mais en pleines plantations ; dans les toutes dernières extensions, leurs dimensions sont supérieures à celles des oliviers, qu'on a peine à découvrir. La taille m'a paru nulle

ou du moins très négligée, aussi bien dans les anciennes que dans les nouvelles plantations. Nulle part je n'ai vu d'eau dans les séguias, nulle part je n'ai remarqué trace d'irrigations récentes ; on doit se borner, à peu près partout, à des arrosages d'hiver et de printemps, qu'assurent, tant le débit alors surabondant des ouad que les eaux de ruissellement drainées à la surface des friches.

Sur tout le parcours, le sol est calcaire. De vastes surfaces sont encroûtées à tel point qu'on ne les cultive pas. Celles que les charrues indigènes peuvent encore entamer sont assez extensivement labourées. A droite et à gauche

Fig. 91. Marrakech. — Bab Guenaou.

s'aperçoivent des olivettes. Un peu partout, des trous béants, qu'accotent des amas de terre, révèlent l'existence, actuelle ou ancienne, de multiples feggaguir.

En avant de nous la ligne des plantations de Marrakech se précise peu à peu. La tour de la Koutoubia s'en détache la première, puis les autres minarets, enfin l'enceinte et les maisons. Les Djebilat ferment l'horizon du Nord, de leur silhouette dentelée. Du côté par lequel nous arrivons, il n'y a, autour de la ville, ni olivettes ni palmeraies ; c'est, jusqu'au pied des murailles, une steppe désertique, encadrée à bonne distance par les jardins impériaux de Menara sur la gauche, d'Aguedal sur la droite.

De Tamesloht, nous avions dépêché le caïd Ahmed auprès de l'agent consulaire français, Si Omar ben Medjad, que l'aimable M. Marchand avait avisé de notre venue. Un autre client de notre pays, Si Abd el Aziz ben Barrada, avait été prévenu en même temps. Tous deux se sont empressés ; dare-dare ils ont fait préparer une des maisons de la mission militaire, puis, enfourchant leurs bonnes mules, sont venus au devant de nous. Ils nous joignent peu avant la porte de Bab Rob, nous adressent force compliments, nous escortent jusqu'à notre logis, nous y installent avec mille attentions.

Notre demeure est simple, mais commode et propre. Une première cour, de plan oblong, sert d'écurie à nos mulets. Une seconde, qui est carrée, a ses quatre faces garnies d'une galerie couverte, sur laquelle ouvrent deux grandes chambres, une cuisine, des débarras, un bit el ma (chambre de l'eau, transposition marocaine de l'anglais W.-C.). De la terrasse la plus élevée, la vue est admirable : non loin à l'Ouest, la Koutoubia émerge triomphalement de la verdure des jardins qui occupent tout ce côté de Marrakech ; au Nord, c'est la *médina*, la ville propre, amas confus de terrasses et de minarets ; au Sud, le mellah (quartier juif) et la kasba, où pointent les toits de tuiles vertes du *dar el makhzen* (palais du gouvernement). Tout autour des constructions, palmeraies et olivettes encerclent Marrakech d'une ceinture verdoyante. Au delà s'étend, dans toutes les directions, l'immense plaine fauve, semée de tâches sombres qui sont d'autres palmeraies et d'autres olivettes, jusqu'aux massifs montagneux qui l'encadrent, l'énorme Atlas, indécis dans la brume, et les claires collines des Djebilat.

La maison a été construite au compte du makhzen, ainsi que deux autres semblables qui l'avoisinent, pour loger les membres de la mission militaire française durant les séjours de la cour chérifienne à Marrakech. Elles servent, le cas échéant, à héberger nos compatriotes de passage. Brives a déjà occupé l'une d'elles, à son précédent voyage en compagnie des capitaines Larras et Brémond.

Marrakech, 11 Septembre. — Nous repartons demain après avoir passé ici cinq jours pleins. Je ne les regrette pas pour ma part. Si Omar ben Medjad et Si Barrada se sont ingéniés pour nous rendre ce séjour le plus agréable possible.

Le premier, Marrakechi de vieille roche, représente le pur élément autochtone ; c'est un homme des champs, propriétaire d'un domaine dans la banlieue et agriculteur pratiquant, toujours en mal de plantations et d'améliorations ; sa tenue est d'un gentleman farmer plutôt que d'un citadin. C'est en même temps un homme d'église ou plutôt de zaouïa, fort estimé dans ce qu'on pourrait appeler le monde clérical. Le second appartient à une famille originaire de Fès, qui est la ville marocaine la plus policée et la plus active ; très gros négociant, il est *censal* (protégé commissionnaire) de la maison française Braunschwig de Tanger, exerce

les fonctions très honorifiques d'*amin* (président) de la corporation des commerçants, importe et exporte les articles les plus divers, brasse des affaires de toutes sortes, bref, tient la tête du haut négoce de Marrakech. Parfait homme du monde, très élégant dans ses vêtements d'irréprochable blancheur, raffiné de manières, il donne de son milieu social l'idée la plus favorable. Nous ne sommes pas les premiers Français à expérimenter leurs qualités hospitalières. Il y a moins d'un an, ils ont reçu les *bachadours*, deux diplomates de notre légation de Tanger,

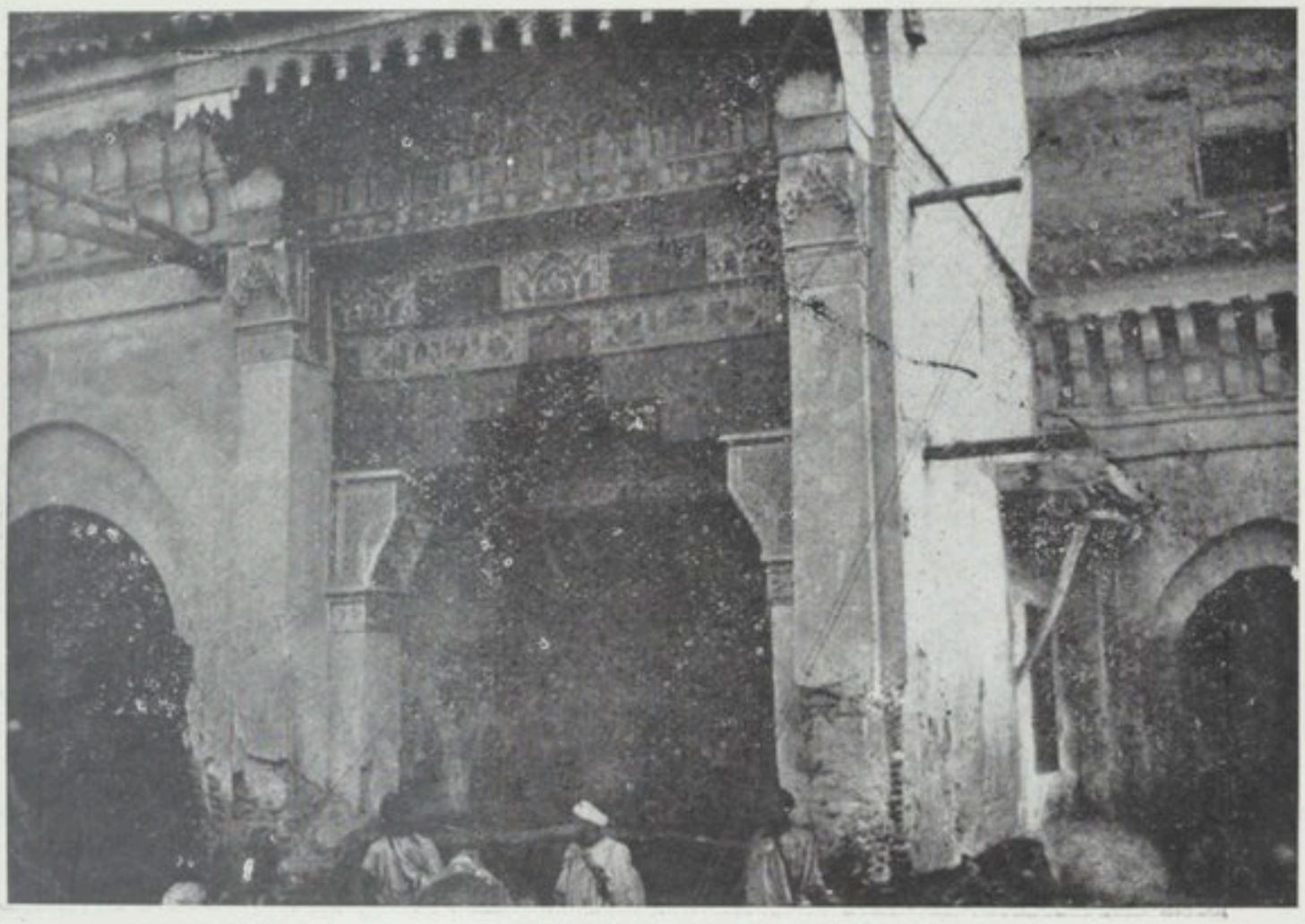


Fig. 92. MARRAKECH. — Fontaine.
(CLICHÉ JACQUETON)

MM. Descos et J. Ollé-Laprune, en tournée d'excursion dans le Maroc méridional. J'ai dans ma valise les numéros du *Journal des Débats* dans lesquels M. Descos a raconté ce voyage. Je les ai exhibés à Si Omar, en lui expliquant de mon mieux le rôle de la presse et en disant que les gens de Paris se trouvent ainsi renseignés sur son compte et sur celui de Barrada. Les dimensions du journal ont semblé surtout le frapper ; visiblement il en a été flatté ; mieux que ma conférence, elles l'ont convaincu de la gratitude des *bachadours*.

Cet excellent Si Omar n'a pas pu nous traiter chez lui, j'ignore pour quelle

raison ; mais il nous a comblés de présents : cinq pains de sucre, dix ou douze poulets, plusieurs couscous, des grenades par centaines, tels ont été les principaux articles de sa mouna ; mieux encore, il nous a porté hier une bouteille de Moët et Chandon, que lui avait laissée le Dr Linarès ; il en a même bu avec nous.

Si Abd el Aziz ben Barrada nous a conviés à dîner. Son logis est luxueux. Notre hôte a des goûts artistiques. Je remarque des plâtres ouvragés d'excellent style, ainsi que des revêtements en mosaïques de faïence, qui doivent être les uns et les autres, sinon anciens, au moins copiés ou imités de modèles anciens ; les observa-

Fig. 93. Marrakech. — Une fontaine.

tions que je fais à leur sujet intéressent Barrada ; il y répond en connaisseur qui apprécie et qui aime les pratiques ornementales auxquelles doit son charme l'art hispano-maghribin.

Ces pratiques ne sont pas totalement perdues au Maroc ; on trouve encore des ouvriers qui savent fouiller le plâtre et recouvrir les murs de faïences multicolores ; mais ces ornemanistes, s'ils ont gardé le tour de main, ont perdu la faculté d'invention ; ils reproduisent les dessins des siècles passés, soit servilement, soit en les combinant les uns avec les autres ; ils ne créent plus au sens véritable du mot.

Barrada le constate et le déplore ; le *djedid* (nouveau) à côté du *kedim* (ancien), c'est la nuit succédant au jour.

Menu abondant, cela va sans dire, et bien apprêté. Déjà les couscous et les tajines absorbés en cour de route nous avaient édifiés sur les très réels mérites de la cuisine marocaine courante. La réception de Barrada nous a révélé les raffinements de l'art de la table dans les bonnes maisons. Les hors-d'œuvres sont représentés par un premier thé et des gâteaux. Puis se succèdent cinq plats de viande, deux de mouton d'abord (le premier garni de nouilles, le second simple bouilli), trois de poulets ensuite (poulets rôtis, poulets aux maïs et aux choux, poulets aux riz). Après sont apportés des fruits variés, pastèques, raisins, grenades, jujubes. Un second thé et du café clôturent le festin. Le service est fait par les enfants de la maison. Cependant, trois musiciens nous régalaient des meilleurs morceaux de leur répertoire ; c'étaient, nous a dit le caïd Ahmed, des artistes en renom. L'un d'eux chantait infatigablement ; poète, comme les aèdes antiques, il mêlait aux chansons qu'il savait par cœur des improvisations de circonstance, célébrait en termes choisis notre gloire et nos vertus, ainsi que celles de notre hôte et de Si Omar.

Un autre jour, Barrada nous fit visiter un jardin qu'il a récemment acquis, assez loin de sa demeure, mais encore dans l'enceinte de la ville. La plupart des Marrakechis aisés possèdent ainsi des enclos urbains ou suburbains, d'agrément et de rapport en même temps. Celui de Barrada est vaste, de plus d'un demi-hectare, m'a-t-il semblé. Il est irrigué dans son entier, grâce à des droits d'eau sur une séguia voisine et à un puits pourvu d'une noria. On peut actionner la noria tout le long du jour sans que le niveau de l'eau du puits fléchisse sensiblement ; cette eau est douce et potable.

Pour entrée de jeu, notre hôte a eu un gros déboire. La gloire de son jardin était ses treilles ; des ceps gigantesques, aménagés en tonnelles sur des lattis de roseau, en occupent plus de la moitié ; ils ont donné, l'automne dernier, des vendanges magnifiques ; ils ne promettaient pas moins ce printemps. Aujourd'hui, il n'y a pas une seule grappe comestible ; l'oïdium les a toutes endommagées. C'est un désastre complet. Nous consolons Barrada en lui apprenant que les nazrana savent des remèdes certains, et nous les lui indiquons. Il souffrera sa vigne l'année prochaine. Peut-être devra-t-il aussi sulfater ; car Brives relève des traces de mildew ; mais le gros du mal vient de l'oïdium. Presque tous les vignobles de la région en ont souffert cette année. Barrada et Si Omar n'ont pas connaissance qu'ils en aient été atteints auparavant.

Le lendemain, ce fut le tour de Si Omar. Il nous mena voir sa ferme du Gueliz, à quelques kilomètres au N.-O. de Marrakech. On sort de la ville par Bab Doukkala. La route traverse d'abord une zone de jardins clos de murs ; les palmiers sont

chargés de régimes déjà jaunissants ; la récolte sera précoce et ne laissera rien à désirer. La rase campagne qui s'étend au delà est parsemée de palmiers ; on y pratique des cultures de céréales, sans doute irriguées au printemps. Partout se voient des séguias et des feggaguir ; mais beaucoup de ces ouvrages sont hors de service. Il y a cependant des fonctionnaires chargés d'assurer le service des irrigations et l'observation des règlements d'eaux ; ils sont impuissants ou négligents.

Nous dépassons le Gueliz et le Koudiat el Abid, collinettes rocheuses qui dominent la plaine d'une centaine de mètres. Brives y reconnaît des calcaires carboni-

Fig. 94. Marrakech. — Bab Doukkala.

fères, ce qui ne veut point dire que Marrakech soit destiné à devenir la capitale d'un pays noir ; car ce carbonifère est d'origine marine, partant stérile, comme celui de l'Europe méridionale.

Pour cultiver ses terres, Si Omar a des colons à part de fruits, des *khammès* ou métayers au cinquième ; ceux qu'il emploie sont des *draoua* (originaires de la région de l'oued Dra), gens experts en jardinage et en arboriculture ; leur teint est foncé, ainsi qu'il sied à des *haratin* ou berbères noirs, probablement croisés de

nègre. Certains propriétaires entretiennent des esclaves, avec lesquels ils exploitent en régie.

Si Omar a pour ainsi dire créé son domaine. A l'exception des palmiers, presque tous les arbres fruitiers en ont été plantés par lui. Ce sont surtout des oliviers et des grenadiers ; il y a aussi beaucoup d'abricotiers et de figuiers. Tous ces arbres sont irrigués et disposés en lignes, fort près les uns des autres dans chaque ligne. Les oliviers se plantent au moyen de trois boutures, dont on n'élimine aucune ; aussi poussent-ils en touffes, comme ceux que j'ai observés à Tamesloht, évidemment obtenus par le même procédé. Leur taille m'a paru plus soignée et plus rationnelle que dans les autres olivettes marocaines, mais elle est encore très médiocre, pas assez sévère et opérée avec des instruments insuffisamment affilés, qui déchirent et meurtrissent le bois. L'importance des plantations de grenadiers nous frappe ; elle est la même dans toute la banlieue de Marrakech ; le tannage des peaux absorbe de grosses quantités d'écorce de grenade.

Les palmiers fournissent des dattes comestibles qui se conservent mal, produits sans réelle valeur économique, car ils ne sauraient être exportés. La variété la plus répandue est celle dite *bou sekri*.

L'année sera très bonne pour les grenades et pour les dattes, dont on a vu rarement pareille abondance, mauvaise pour les olives.

Dans les intervalles des lignes d'arbres et dans des espaces réservés libres sont pratiquées des cultures maraîchères ; beaucoup de piments et d'aubergines, des courges, de la luzerne, etc.

Les eaux d'irrigation ne doivent jamais faire défaut chez Si Omar. Bien que ce soit l'arrière-saison, les séguias coulent à pleins bords ; il y a de l'eau dans tous les carrés de légumes, dans toutes les cuvettes creusées au pied des arbres.

A Marrakech se tient, une fois par semaine, un marché aux esclaves. Si Omar nous y a escorté une après-midi. Il n'y avait en vente qu'une dizaine de négresses et un seul nègre. Le commerce de chair humaine a perdu beaucoup de son activité depuis que nous occupons le Soudan, spécialement depuis la prise de Tombouctou. Les ventes ont lieu aux enchères ; mais l'adjudication n'est définitive au profit du dernier enchérisseur, que si le vendeur accepte le prix offert ; faute par lui de s'en contenter, il n'y a rien de fait. Le nègre, bien que jeune et vigoureux, a eu peu de requête ; il a péniblement atteint 125 pesetas. Les plus appétissantes des négresses ont obtenu des prix bien supérieurs ; l'une d'elles, belle femme à l'air peu commode, et pourvue d'un négrillon, a dépassé 800 pesetas ; d'autres ont été poussées jusqu'à 500 et 600 pesetas. Si Omar a enchéri sur plusieurs sujets ; une femme lui est restée à 97 douros, mais le vendeur, usant de son droit, l'a retenue.

Le spectacle est triste à pleurer. Les *dellal* (crieurs ou commissaires-priseurs) ouvrent la séance par une prière, afin d'appeler la bénédiction céleste sur leurs

opérations; puis ils font circuler nègre et négresses, interrompant la promenade pour permettre aux amateurs de palper la marchandise, de la tâter savamment et à loisir, de l'interroger aussi, et cette exhibition ambulatoire se poursuit jusqu'à l'extinction des enchères.

Les souqs m'ont vivement intéressé. Non qu'ils soient remarquables par leur étendue, leur construction ou la qualité des articles qui y sont vendus. Ville de paysans berbères à peine arabisés, médiocrement commerçants, peu industrieux, encore moins artistes, Marrakech n'est ni un gros marché d'échanges, ni un centre

Fig. 95. Marrakech. — Souq el Khemis.
(cliché jacqueton)

producteur actif. Les négociants musulmans tels que Barrada, qui d'ailleurs est d'extraction et de tradition fasies, sont rares; les négociants juifs de quelque surface le sont également. Quant aux industries locales, celles de la tannerie et de la mégisserie valent seules d'être signalées; jadis d'importance capitale, elles ont gardé une réelle vitalité. Les promenades au hasard et en flânant, indéfiniment prolongées dans les souqs, surtout le matin où ils sont le plus animés, n'en demeurent pas moins la grande distraction des touristes de passage à Marrakech. La plupart des transactions courantes s'y font aux enchères, par le ministère de dellal, à des heures et dans des locaux déterminés pour chaque série de marchan-

dises; ce sont des opérations assez longues, les dellal poursuivant les amateurs qui circulent fort peu soucieux de leurs mises, puis en référant aux vendeurs qui doivent ratifier les adjudications; aussi nous arrivait-il de perdre patience, de quitter la place et de nous éloigner, croyant nos offres périmées, alors qu'il n'en était rien et qu'en fin de compte nous nous trouvions adjudicataires définitifs. Mais le dellal savait toujours nous retrouver.

Autre spectacle attrayant : celui du marché hebdomadaire du jeudi (souq el Khemis), qui se tient en dedans et en dehors de Bab el Khemis, au Nord-Est

Fig. 93. Marrakech. — Souq el Khemis.
(cliché jacqueton)

de la ville. J'y ai accompagné Omar, en quête d'un mulet. Ce marché m'a paru très considérable ; les chameaux étaient extrêmement nombreux, les mulets un peu moins abondants, les chevaux relativement rares. En compagnie de Barrada, venu lui aussi pour acheter un mulet, j'ai suivi les manœuvres d'Omar, fort affairé à pousser les enchères sur trois ou quatre bêtes à la fois. Parmi les dellal qui vendaient les mulets, j'ai reconnu plusieurs de ceux qui vendaient les esclaves l'autre jour; ils promenaient leurs quadrupèdes comme ils faisaient de leurs bipèdes, hurlant les mises à l'envi; la seule différence était qu'ils les montaient

au lieu de les bourrer devant eux. Omar a eu un moment d'émoi : il s'est vu adjudicataire de deux, sinon de trois mulets ; puis tout s'est arrangé ; il n'en a gardé qu'un seul, qui lui a coûté 35 douros, soit 175 pesetas.

Un monument surtout attire l'attention à Marrakech, le minaret dit la Koutoubia, jumeau de la Giralda de Séville et de la tour de Hassan de Rabat, datant comme celles-ci du règne de l'almohade Yacoub el Mansour (fin du XII[e] siècle). La Giralda est déshonorée par les restaurations, écrasée par l'odieux surélèvement dont on l'a coiffée ; la tour de Hassan est découronnée. La Koutoubia, elle, est entière et intacte. Rien de comparable à la splendeur de sa vétusté, au charme de son délabrement.

Exquise aussi est Bab Guanaou, l'une des portes de la kasba, autre épave du Marrakech médiéval, plus récente d'un siècle au moins que la Koutoubia et de la belle époque mérinide. Dans le quartier de Médina, une rue emprunte un portique dépendant de la mosquée de Sidi Youssef ; sa décoration, d'excellent style (plâtres alvéolaires, inscriptions, etc.) doit également dater des Mérinides ; de ce portique, une porte de bronze, parfois entrouverte, donne accès à la mosquée. A signaler encore deux ou trois jolies fontaines, surmontées d'auvents en bois ouvragé.

Nous avons promis à M. Marchand de solliciter l'agrément des autorités marocaines pour l'excursion que nous voulons tenter dans l'Atlas central. Sans illusions sur l'issue d'une démarche de ce genre, nous avons prié Si Omar de demander à qui de droit l'autorisation de circuler en montagne, du Goundafi au Glaoui.

Ce qui de droit n'est d'ailleurs pas facile à déterminer, car deux fonctionnaires concurrents peuvent être considérés comme tels, le gouverneur de la ville et celui de la kasba. Si Omar a commencé par le premier ; assisté de Barrada, il a fait visite, mardi dernier, au pacha de la ville et lui a soumis notre requête. Comme de juste, la réponse a été un refus ; on nous donnera tout ce que nous voudrons, excepté ce que nous demandons ; l'Atlas est inaccessible, les routes y sont impraticables, les populations hostiles ; on n'y peut pénétrer sans risquer sa vie. Sur quoi, Si Omar a porté l'antienne au pacha de la kasba ; mêmes protestations de bonne volonté, mêmes refus obstinés. Nous avons alors tenu conseil, appelant à délibérer avec Si Omar et nous-mêmes, notre cuisinier factotum Omar. Et c'est l'avis de ce dernier que nous avons suivi.

Le programme indiqué par Omar et accepté par nous a été exécuté hier de point en point. Brives et moi, en compagnie de Si Omar et de notre cuisinier, sommes allés de nos personnes à l'audience du pacha de la ville, qui semble en définitive celui que regarde l'affaire. Son accueil a été correct, mais un peu frais ; pas la moindre tasse de thé, abstention qui en voulait dire long Si Omar n'a pas pris la parole ; il n'était là que comme témoin. Mais nous-mêmes avons réitéré expressément par l'organe de notre interprète, c'est-à-dire du cuisinier Omar, la

requête repoussée la veille. Le pacha n'a pas manqué de nous opposer les mêmes raisons et la même fin de non-recevoir. A quoi nous avons répliqué que des districts dépendant de son commandement ne pouvaient être troublés, qu'un administrateur de son mérite y savait certainement maintenir l'ordre et assurer la sécurité. Flatterie qui n'a eu aucun succès, le pacha persistant de plus belle dans ses dénégations. Ne s'est-il pas avisé de prétendre qu'il fallait, pour aller dans l'Atlas, une autorisation en forme de Si Mohammed Torrès, qui réside à Tanger, et que nous devions la faire demander par notre *bachadour*, quitte à l'attendre *inchallah* (s'il plaît à Dieu) sous les palmiers de Marrakech ? Aussi avons-nous passé au grand jeu. Omar a déclaré tout net que nous comptions partir quand même, que nous le ferions le surlendemain à telle heure et par telle porte, et que nous n'y renoncerions que si le pacha s'y opposait par la force ; il a ajouté que la responsabilité du pacha en cas de malheur ou d'accident se trouverait engagée par le seul fait qu'il nous laisserait quitter Marrakech sans nous en empêcher de cette façon. Là dessus le pacha de protester : il ne se croyait pas en droit d'user de violence à notre égard, mais il entendait dégager sa responsabilité ; que nous partions ainsi et qu'il nous arrivât malheur, tant pis pour nous ; il s'en lavait les mains. Sur un signe de nous, Omar s'est contenté de reproduire mot pour mot ses déclarations antérieures. Et le pacha de son côté a répété ses protestations. Mais Omar ayant affirmé de rechef, pour la troisième fois, nos immuables résolutions, le pacha, de guerre las, s'est résigné à ne rien répondre.

C'était une victoire éclatante ; nous avions le dernier mot. Nous prîmes aussitôt congé avec la dignité qu'on peut penser. Le pacha n'avait qu'une ressource, interdire à nos hommes de nous suivre. Il l'essaya bien ; comme nous nous retirions, il retint Omar, lui demanda qui il était et de quel pays. Marocain, son compte eut été bon. Algérien, partant Français, il était inviolable. Le pauvre pacha demeura penaud, le laissa partir sans autres explications.

IV. — **Tamesloht, Reraïa, Ourika, Mesfioua**

Si Omar a l'amabilité de nous accompagner jusqu'à la première étape, qui sera Tamesloht. C'est un grand ami du chérif Mouley el Hadj, qui ne manquera pas de nous recevoir, cette fois-ci. De Tamesloht, nous irons chez un ami de Barrada, qui nous a donné une lettre pour lui, le chikh Hamada, personnalité montagnarde influente, qui réside à Tagadirt el Bour, à mi-route du Goundafi. Et puis, *inchallah*,

nous verrons, sur les conseils de ce dernier, à choisir l'itinéraire le plus pratique. Notre dessein est de pénétrer aussi avant que possible dans les massifs les plus élevés de cette région de l'Atlas que la toponymie locale dénomme, à raison de son altitude supérieure, l'*Adrar n Deren* (la montagne des montagnes) et que limitent, à l'Ouest la trouée du Goundafi, à l'Est celle du Glaoui. Ces massifs, limitrophes du Goundafi, constituent l'aile occidentale de l'Adrar n Deren, au Sud de Marrakech, en tête des vallées qui confluent dans l'oued Reraïa. Aussi comptons-nous les aborder en premier lieu par l'oued Reraïa, sauf à tenter, le cas échéant, une pointe par l'oued Ourika, plus oriental et qui semble également propre à être utilisé comme voie d'accès.

Tamesloht, 12 Septembre. — Nous voici dans la place qui nous était restée fermée il y a huit jours. Le patronage de Si Omar est tout puissant. Le chérif Mouley el Hadj nous traite en hôtes priés, en amis très chers et très intimes.

Départ sur les huit heures. Si Omar a rencontré hier l'un des fils de Mouley el Hadj et l'a prévenu de nos intentions. Celui-ci nous joint en dehors des portes, puis prend les devants avec Si Omar, afin de nous annoncer. Sur la route, ils croisent le chérif, qui se rendait justement à Marrakech, mais qui rebrousse aussitôt chemin.

Nous sommes installés dans l'appartement des hôtes décrit par M. Descos, composé de chambres hautes élégamment décorées ; des matelas et des coussins en forment tout l'ameublement. Des fenêtres, la vue est ravissante, sur les jardins et les olivettes, la plaine, Marrakech, le majestueux Atlas ; les cyprès, dont les têtes se balancent à quelques mètres, sont l'asile d'innombrables ramiers qui roucoulent à qui mieux mieux.

Luxe et malpropreté, raffinement et barbarie voisinent et contrastent dans la maison du chérif. La cour qui précède notre logis est dallée de marbre ; des mosaïques de faïence et des plâtres ouvragés ornent les murs, des tentures en recouvrent les parties nues ; les lambris des plafonds sont réchampis de couleurs vives. Mais l'escalier d'accès est misérable, obscur, prodigieusement incommode ; et partout ce sont des constructions croulantes ou inachevées, des passages biscornus, des courettes de plan bizarre, des jardinets embroussaillés, sans parler d'innommables ordures, dont personne ne se soucie.

Mêmes contrastes chez Mouley el Hadj lui-même. Plus que septuagénaire et d'apparence cassée, la voix volontiers geignante, on dirait d'un vieillard qui retourne à l'enfance. Or, c'est le très habile administrateur d'une fortune considérable, dont il a beaucoup accru l'importance. Agronome avisé, il a planté des oliviers par milliers et les vergers qu'il a créés, tant sur ses domaines patrimoniaux que sur les habous de la zaouïa dont il est dévolutaire à titre héréditaire, passent pour les

plus vastes et les mieux cultivés du Maroc méridional. Comme chef religieux et chérif édrissite, descendant d'un saint vénéré, dont la sépulture protège sa résidence de Tamesloht, Mouley Abdallah ben El Hosseini, il a maintenu et accru la grosse influence de sa maison. Cette influence, beaucoup moins exclusive à coup sûr et de rayon beaucoup moins étendu que celle du chérif d'Ouazzan ou même celle du marabout de Bou el Djad, est très effective dans la plaine de Marrakech, dans l'Atlas central et dans la partie du Sahara qui avoisine le Tafilala. D'ailleurs, elle ne s'appuie sur aucune confrérie organisée ; Mouley el Hadj n'est pas chef d'ordre et les fidèles de son auteur Mouley Abdallah ne sont point des khouan en union de prières particulières.

Notre hôte possède une intelligence remarquablement éveillée ; ses moindres propos en témoignent. C'est en outre un érudit et un lettré. Au moins connaît-il beaucoup mieux que moi les chroniques marocaines du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle ; la *Nozhet el Hadi* et le *Tarikh es Soudan* lui sont familiers, les faits et gestes du glorieux souverain Mouley Ahmed el Mansour sont admirablement présents à sa mémoire.

Mouley el Hadj a la qualité de protégé anglais. Il nous a conté comment la chose se fit. Son père avait eu maille à partir avec le makhzen et y avait laissé quelques plumes ; une des principales olivettes chérifiennes de la banlieue de Marrakech provient d'une confiscation dont il fut victime. Lui-même craignait qu'il lui arrivât pis. Que ne pas redouter du jeune sultan et de ses velléités réformatrices, au service de besoins d'argent inextinguibles. En tant que chérif, Mouley el Hadj jouissait du privilège d'être exonéré des impôts fonciers, coraniques ou non. Or, le makhzen prétendit abolir ce privilège, assujettir les cheurfa et leurs biens, sinon à la taxe extraordinaire dite *naïba*, du moins aux contributions traditionnelles et coraniques de l'*achour* et du *zekkat*. Et l'on parlait de projets plus révolutionnaires encore, d'une réforme complète du système fiscal, dont résulteraient, pour les gens tels que notre hôte, des charges nouvelles considérables. Contre le makhzen, rien de plus efficace que la protection en bonne forme d'une puissance européenne. Le grand confrère de Mouley el Hadj, l'ouazzani Mouley Abd es Selam, avait jugé expédient, dès 1884, de devenir protégé français. Suivre son exemple était tout indiqué. Le chérif de Tamesloht sollicita de nos représentants la faveur de se constituer notre client. Mais le vent ne soufflait plus à l'extension de la protection ; à tort ou à raison, la légation de France affectait vertueusement de s'en tenir aux dispositions du protocole de Madrid relatives au nombre des protégés ; rigorisme d'autant plus méritoire que les autres légations recueillaient sans vains scrupules les protégés en surnombre que remerciaient nos agents. Aussi répondit-on de Tanger, — sans hâte bien entendu, et à la suite d'instances réitérées, — que le cadre des protégés ne présentait pas de vacance,

qu'il fallait attendre qu'il s'en produisit, qu'on aviserait alors à examiner la requête. Ce n'était point l'affaire de Mouley el Hadj, anxieux d'aboutir au plus vite. Très lié avec l'agent consulaire anglais à Marrakech, Si bou Beker el Gandjaoui, il lui remit le soin de ses intérêts, fit tenir, par son entremise, messages sur messages à la légation britannique ; le dernier portait qu'au cas où l'on tarderait à lui envoyer le médicament demandé, il s'adresserait à un autre médecin ; sur quoi, sa patente de protégé anglais fut expédiée d'urgence.

De cela, le seigneur de Tamesloht ne garde rancune ni à la France ni aux Français. Au moins est-il assez aimable pour nous dire qu'il préfère les Français aux Anglais, parce qu'ils sont plus gais. Et de fait ce saint homme paraît un joyeux vivant, friand d'histoires lestes et de propos folâtres ; c'est un tempérament de vieux marcheur. Le caïd Ahmed, qui connaît les potins de Marrakech, nous révèle qu'il a tout un harem de négresses, dont il abuse quelque peu. Et puis, en dépit du Coran, il ne craint pas la dive bouteille ; il fait du vin et le consomme. Nous avons visité la salle basse qui lui sert de chai, où de grandes jarres tiennent lieu de fûts ; nous avons dégusté ses produits, qui sont du type malaga, alcooliques et sucrés.

On cause vendanges et vinification. Le chérif est tout marri. Il n'aura pas de vin cette année ; ses ceps n'ont pas de raisins à fouler ; comme chez Barrada, comme presque partout dans la région, l'oïdium n'a rien laissé à Tamesloht. C'est l'occasion de prêcher le soufrage et nous n'y manquons pas. On cause oliviers aussi, et je demande à parcourir les olivettes. Mouley el Hadj promet de nous y guider lui-même. En attendant, il s'intéresse fort à ce que je lui raconte des plantations sfaxiotes. Les siennes et celles qu'il connaît sont entretenues fort différemment ; ainsi que je l'ai observé au passage l'autre jour, tous les pieds y sont irrigués ; à l'arrosage, non aux labours fréquents et à l'exagération des écartements, il demande l'humidité nécessaire à la fertilité des arbres. Il ne croit pas qu'il soit possible de faire autrement ; labours et grands écartements seraient insuffisants ; sans eau, dit-il, c'est le Sahara, il n'y a pas de végétation. Accroître les quantités d'eau dont il dispose est son souci constant ; jamais il n'en aura trop, jamais assez même. Brives lui parle des puits jaillissants forés en Algérie. Aussitôt il se déclare prêt aux dépenses nécessaires, promet de s'engager par contrat à payer un gros prix en cas de succès.

Le seigneur de Tamesloht ne cache pas ses opinions politiques. C'est un opposant déterminé. Pour lui, rien à faire avec le sultan Mouley Abd el Aziz et avec son makhzen. Ces gens-là sont incorrigibles ; d'une prodigalité folle, ils ruineront le pays de fond en comble. Mieux vaut encore le Rogui, qui d'ailleurs les renversera, à moins que les Français ne mettent tout le monde d'accord en intervenant victorieusement. Un marabout en renom n'a-t-il pas prédit, lors du départ pour Fès de

Mouley Abd el Aziz, qu'il ne reviendrait jamais à Marrakech et que les Français s'empareraient du Maroc ? Et notre hôte répète complaisamment les déplorables nouvelles, vraies ou fausses, qui se colportent dans le Sud, narre les défaites de la mahalla chérifienne, les déconvenues du makhzen avec les contingents qui désertent ou se mutinent. Il conclue d'un ton pénétré : « Je prie Dieu tous les jours pour qu'il délivre le pays du gouvernement actuel, *inchallah*. »

La chère qu'on fait à Tamesloht est délicate et abondante, trop abondante plutôt pour nos estomacs européens, moins élastiques que les marocains. Un premier repas est servi à l'arrivée ; il comporte deux gros plats de viande, des fruits, du thé et des gâteaux. Deux autres se succèdent ultérieurement, le dernier aux chandelles, sur les neuf heures du soir. Le tout sans quitter l'appartement des hôtes ; la visite aux olivettes n'aura lieu que demain. Entre ces réfections, ce sont des causeries interminables coupées de somnolences, auxquelles incite la position horizontale ; car on est couché sur des matelas. Par intervalles, un artiste engagé *ad hoc* nous régale de chansons, qui sont toutes des chansons d'amour, mais qui varient du sentimental au grivois ; vieux et ridé, de voix criarde, effroyablement grimaçant, il me rappelle, tandis qu'il vocifère, accroupi devant nous, les grotesques de l'art extrême-oriental, les petits dieux vilains de la Chine ou du Japon.

Parlant par métaphore, le chérif est une superbe fourchette ; lorsqu'arrive le premier plat, il dénoue sa ceinture, la dépose à côté de lui, puis se met à l'œuvre, libéré de contrainte, et s'empiffre à faire frémir. Si Omar lui tient tête sans broncher, ainsi que notre Omar et le caïd Ahmed, pour qui ces franches lippées sont le plus beau jour de leurs vies. Notre ardeur est moindre et notre capacité plus restreinte : nous nous efforçons néanmoins de faire honneur aux festins successifs ; ainsi le veut la civilité marocaine.

Tamesloht, 13 Septembre. — En m'éveillant à l'aurore, j'entends glapir le chanteur. Ce vieux sapajou est infatigable, Mouley el Hadj et Si Omar sont insatiables. Depuis quand l'écoutent-ils ? Et depuis quand boivent-ils ? Car ils sont entourés de bouteilles vides, et ils continuent de boire du vin à pleines tasses. Je comprends certaines histoires joyeuses ou singulières que nous a contées notre hôte ; un de ses amis est tombé de cheval ivre-mort dans une rue de Marrakech ; un autre n'a pas pu prendre part à un carrousel, terrassé qu'il était par les accidents tumultueux qu'on entend bien ; lui-même voit apparaître des génies sous la forme de bêtes féroces, tigres, panthères ou lions, hallucinations dont la cause se peut deviner.

Comme hier, les heures se traînent péniblement ; après un déjeuner à dix heures du matin, on sert le dîner à trois heures et demie de l'après-midi ; un *mechoui* (mouton rôti entier) en est le bouquet.

Nous comptons partir aujourd'hui, aller camper à mi-étape sur la route du Goundafi. L'hospitalière insistance de Mouley el Hadj ne le permet pas. D'ailleurs il faut visiter les olivettes, et on ne s'y décide qu'après le dîner. Nous parcourons les plantations jusqu'à la brune. Les constatations que je fais et les explications que me fournit Mouley el Hadj confirment mes observatioas du 6 septembre, ainsi que les renseignements de Si Omar.

Au retour, impossible d'esquiver un suprême couscous. Nous le dégustons languissamment. Le chérif et Si Omar en mangent comme s'ils étaient à jeûn depuis la veille.

Oued Nfis, 14 Septembre. — Départ pénible sur les sept heures. Les délices de Tamesloht ont gâté nos gens. Alourdis par la chère trop copieuse, ensommeillés d'avoir passé la moitié de la nuit à boire des thés multiples, ils n'en finissent pas de charger les mulets.

Mouley el Hadj et Si Omar partent ensemble pour Marrakech ; nous nous éloignons dans la direction opposée. Le chérif nous a procuré un guide ; cet homme habite Tamesloht, mais il est originaire des Reraïa et il y a de la famille ; le chleuh est sa langue maternelle. Un grand diable de type sang-mêlé, hartani ou mulâtre, qu'Omar a engagé comme muletier, connaît aussi le chleuh. A supposer que notre chef interprète Omar n'y soit pas passé maître, voici deux interprètes auxiliaires qui le suppléeront au besoin. En pressant un peu l'allure, nous comptons coucher ce soir à Tagadirt el Bour, chez le chikh Hamada.

Notre route se tient à l'Est de celle suivie le 5 septembre d'Amismiz à Tamesloht, laissant à distance sur la droite l'oued Nfis. Elle est d'abord la même que celle de M. de Segonzac, par Sekoutana, village qu'avoisinent de beaux vergers. Terrain plus accidenté qu'entre Marrakech et Tamesloht, mais de semblables caractères agricoles ; les superficies non irrigables semblent susceptibles d'être cultivées en céréales et le sont effectivement, au moins pour partie. A hauteur d'un second village, nous divergeons de l'itinéraire Segonzac. Au lieu de nous élever sur le flanc ouest du massif Sektana-Guergouri, nous en longeons le pied en appuyant à droite. Vers 11 h. 30, par une altitude qui dépasse déjà 800 mètres, nous sommes à proximité de la kasba inférieure d'Aguergour ; la kasba supérieure se dresse à mi-côte sur la gauche, campée au rebord d'escarpements calcaires ou travertineux, dominant de haut la plaine, dominée à son tour de même par la montagne. De vastes olivettes couvrent les pentes de la base à la crête, noyant dans leurs masses verdoyantes, avec les kasbas, plusieurs gros villages (le plus proche se nomme Tiferouine) ; des sources en assurent abondamment l'irrigation. Nous faisons halte jusqu'à une heure à l'ombre des arbres.

L'après-midi, on continue de suivre, en direction Sud, le pied des hauteurs

jusqu'au profond ravin de l'oued Iguedouren. Des cultures et des vignes le remplissent, s'épanouissent avec lui à son débouché en plaine. Nous le franchissons fort en aval du point où l'a fait M. de Segonzac ; le sentier devient plus que médiocre. Sur la rive sud, se trouve le village d'Agadir Ntrenchouf ; en amont, nous dit-on, sont échelonnés ceux d'Ourial, d'Agadir Nesnaguen, de Tatcher, à hauteur duquel est passé M. de Segonzac.

Au delà d'Agadir Ntrenchouf, le sentier s'infléchit à gauche et s'élève rapidement à flanc de montagne ; de moins de 900 mètres sur l'oued Iguedouren, l'altitude passe à 1.200 mètres. A droite se découvre, à mesure que nous montons, la vallée de l'oued Nfis. Sur le versant opposé, les villages semblent nombreux, les olivettes et les cultures importantes ; cette région d'avant-monts est traversée par un chemin d'Amismiz au Goundafi, qu'a suivi M. Descos et qui vient se confondre avec celui que nous suivons. Au Sud, le relief s'accentue ; la vallée du Nfis s'encaisse, très creuse, entre de hautes pentes abandonnées à la forêt. Nous demandons s'il existe un sentier qui en suive la coupure ; le guide n'en connaît pas. A droite et à gauche, deux grosses montagnes, le Ferrati et le Goursa, signalent l'étranglement que commande Tagadirt el Bour.

Cependant, nous dévalons non moins vite que nous étions montés, au travers de boisements clairsemés de thuyas et de chênes-verts, des pentes rouges d'ocre. Le chemin est détestable, étroit, cantonné de rochers auxquels se heurtent et s'accrochent, à leur dam, les chouari dont nos mulets sont chargés. Ces chouari, vastes besaces en paille tressée, qui s'équilibrent et où l'on entasse pêle-mêle les objets les plus disparates, ne sont décidément pas recommandables ailleurs qu'en plaine. Ils font des chargements trop larges pour la montagne. Nous l'avions déjà constaté dans le Haha et dans l'Atlas occidental. Aujourd'hui, notre expérience se précise. Plusieurs chouari sont avariés lamentablement. Le chargement pratique serait celui qui ne déborderait pas, ou à peu près pas, les flancs du mulet ; pour cela, il faudrait l'installer en hauteur sur l'échine dans des *tellis* (sacs) d'un tissu robuste, de poil de chameau par exemple ; ces tellis seraient à deux fins ; ils pourraient être utilisés en plaine à la façon des chouari. Ajoutons que le chargement de montagne serait de poids et de volume réduits.

Vers la fin de la descente, nous dépassons des salines activement exploitées ; le sel, obtenu par décantation d'eaux chlorurées, paraît assez pur. En contrebas, se trouvent des olivettes. Notre itinéraire se confond désormais avec celui de M. de Segonzac.

Cependant, la nuit tombe ; aucun village, aucune maison n'est en vue. A quelle distance sommes-nous encore de Tagadirt el Bour ? A la brune, puis dans l'obscurité de plus en plus épaisse, car il n'y a pas de lune, nous poursuivons notre route. Les hommes sont maussades ; on n'aime pas voyager la nuit au Maroc.

Le ravin des salines débouche sur une vallée que nous descendons en direction Ouest ; puis, la vallée s'infléchissant au Nord-Ouest dans des gorges, nous en déboitons sur la droite, franchissons un seuil et tombons sur l'oued Nfis, dont nous remontons le cours. Il fait nuit noire ; le sentier est accidenté, encombré de gros cailloux ; à pied, nous aurions peine à cheminer ; nos mulets ne sont pas plus embarrassés que s'il était grand jour ; il n'y a qu'à se fier à eux.

Enfin des lumières se montrent, que nous prenons pour point de direction. Vers 7 h. 30, nous atteignons un hameau. Tagadirt el Bour est tout proche. Mais nous avons assez marché ; sans compter que ce serait une affaire d'arriver à pareille heure chez le chikh Hamada ; nous trouverions porte close, il faudrait parlementer, se faire reconnaître, sacrifier longuement aux rites de l'hospitalité. Les gens d'ici sont serviables et nous accueillent bien. Nous campons sur place.

Tagadirt el Bour, 15 Septembre. — Le hameau s'appelle Ouergane ; il est sur la rive droite de l'oued Nfis, à faible distance de celui-ci ; des vergers, des jardins légumiers, des terres de culture en dépendent, irrigués par des séguias dérivées de l'oued. Malgré l'arrière-saison, le débit du Nfis est relativement abondant ; la largeur de son lit de galets atteste son importance en hautes eaux. Des pentes maigrement boisées, celles du Goursa au Sud-Est, celles du Ferrati au Nord-Ouest, encaissent la vallée.

Les villageois disent qu'il y a, d'ici à la plaine de Marrakech, un sentier le long de l'oued ; mais certains passages en encorbellement sont de largeur si réduite que des mulets chargés comme les nôtres n'y sauraient passer. Quant au lit même de l'oued, on ne pourrait pas l'emprunter, comme nous avons fait de celui de l'asif el Mel ; il est coupé de ressauts rocheux infranchissables

Moins d'une demi-heure de route vers l'amont de la vallée nous amène à la résidence du chikh Hamada. Celui-ci fait honneur à la lettre de Si Barrada. A peine l'a-t-il en main qu'il prononce le *meraba bikoum*, assaisonné de mille autres compliments.

Nous occupons l'appartement des hôtes de distinction, qui se trouve à l'étage, comme à Tamesloht, mais qui est beaucoup moins luxueux. La simplicité de l'installation, sa rusticité pour mieux dire, est frappante.

Tagadirt el Bour rappelle la kasba du caïd des Ida ou Zemzem : même ordonnance confuse des bâtiments, même architecture sans prétention, même aspect de ferme cossue, dont le propriétaire fait valoir. Gentilhomme et même grand seigneur, le chikh Hamada l'est certainement ; mais c'est un rural, un gentilhomme campagnard, dont les intérêts tiennent à la terre. Un second caractère n'est pas moins notable. Tagadirt el Bour, commandait à un étranglement de la vallée, est un fort d'arrêt ; celui qui l'occupe commande les communications entre l'amont

et l'aval, entre la montagne et la plaine. Le chikh Hamada est le portier du Goundafi.

La vallée de l'oued Nfis est comme le cœur d'un des deux commandements entre lesquels se partage le Grand Atlas de Marrakech, celui du caïd El Goundafi, Si Taïeb ben Mohammed. La kasba de ce puissant personnage s'élève à une journée d'ici, à Taguentaft, proche le confluent de l'oued Nfis et de son principal tributaire, l'oued Agandis. Les districts qui l'avoisinent forment le Goundafi propre ; mais l'autorité du caïd en dépasse beaucoup les limites. Au Nord, le Guergouri est admi-

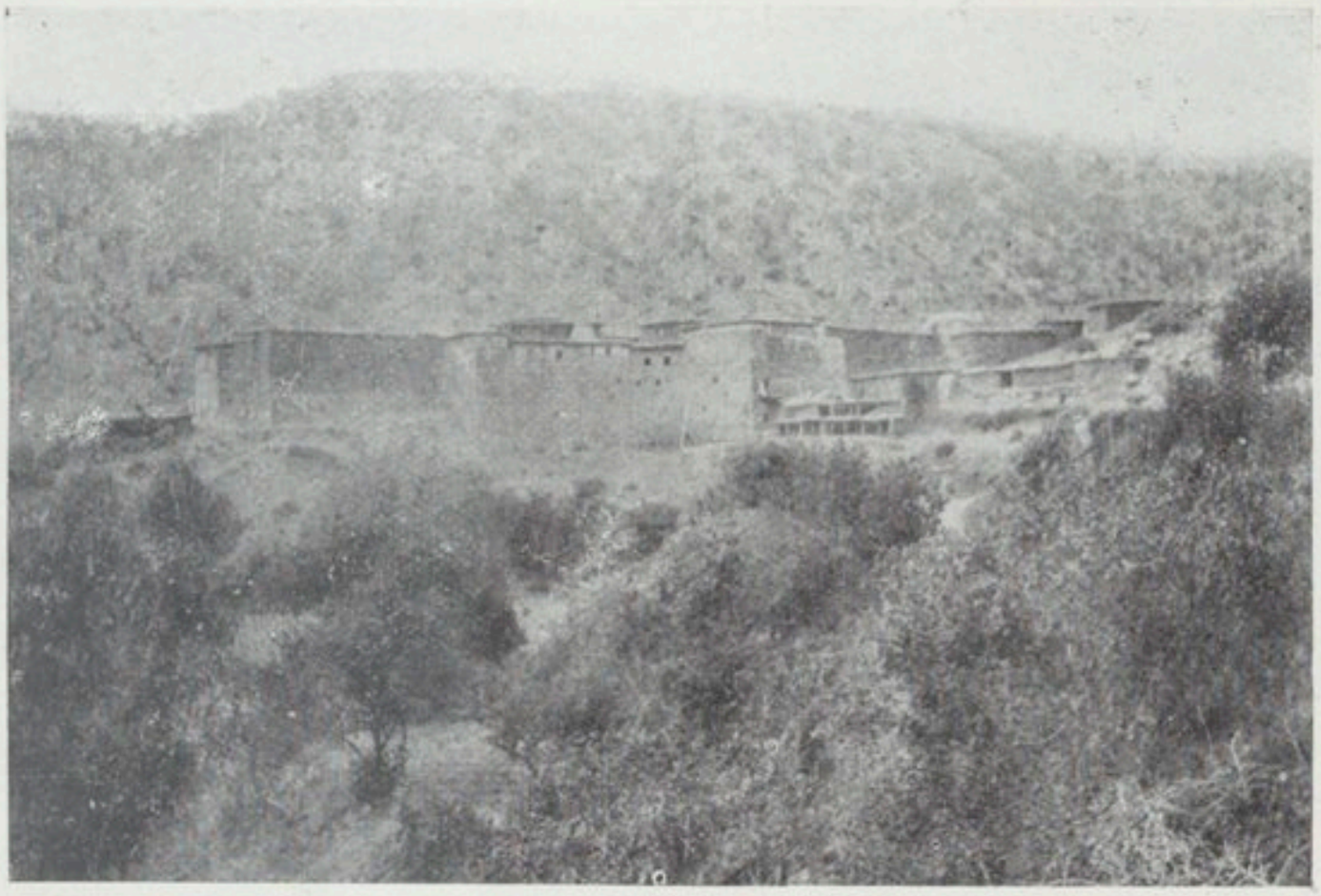


Fig. 97. Tagadirt el Bour.
(cliché jacqueton)

nistré en son nom par un khalifa ; au Sud, son influence rayonne, plus ou moins effective suivant les circonstances, jusque sur le Haut Sous ; à l'Est, elle n'est contenue, sous les mêmes réserves, que par l'influence rivale du caïd El Glaouï, l'autre maître de l'Atlas de Marrakech, à l'Ouest que par celle du caïd El Mtougui.

A l'instar des autres caïds du Sud, le Goundafi a dû conduire un contingent à l'armée chérifienne mobilisée contre le Rogui, et il a été retenu en service de guerre. Un khalifa le supplée à Taguentaft.

Nous irions volontiers dans le Go[illegible] mais à condition de dépasser Taguentaft, de pouvoir explorer les massifs [illegible]neux environnants, enfin d'être auto-

risés à passer de la vallée du Nfis ou de celle de l'Agandis dans les Reraïa. Le caïd Ahmed envoyé aux renseignements en rapporte de peu encourageants. Notre hôte lui-même vient les confirmer en prenant avec nous le thé d'usage. Ils se résument en ceci qu'il se tient à notre disposition pour nous faire conduire à Taguentaft, mais que nous aurons peine à pousser plus loin, que le khalifa, en bon fonctionnaire makhzen, nous empêchera de passer, sous prétexte d'insécurité. Non sans quelque apparence de raison d'ailleurs ; car ses administrés sont en révolte, sinon ouverte, au moins latente. Peut-être la poudre va-t-elle parler un de ces jours prochains.

Fig. 98. Tagadirt el Bour et la vallée de l'oued Nfis. — Vue prise du Sud.

Hamada envisage comme une éventualité probable que le khalifa soit attaqué dans sa kasba. La nouvelle, fondée ou non, d'une défaite subie par le Sultan vient précisément d'aggraver la situation. Le bruit court que l'armée impériale a éprouvé des pertes écrasantes, que le contingent du Goundafi en particulier a été *mangé*, que le caïd a failli périr, que de nouvelles levées d'hommes vont être ordonnées ; or, il n'y a personne qui veuille partir ; guerre pour guerre, les montagnards la feront contre le makhzen plutôt que pour son compte.

Tout cela, le chikh en discourt d'un ton détaché, comme de choses qui ne le regardent point et qui le laissent indifférent. Les mésaventures du sultan et celles

de son caïd l'affectent peu. Nous soupçonnons qu'il en est plutôt satisfait. Ce n'est point un opposant déclaré, comme le chérif de Tamesloht ; c'est un indépendant, pour qui l'affaiblissement du makhzen est une garantie, un opportuniste, qui entend ne se compromettre avec personne.

Bel homme, d'âge mûr et de tenue soignée, fort cordial au demeurant, de figure ouverte, d'allures franches, Hamada nous plaît beaucoup. Il va de soi que son hospitalité est plantureuse. Moins variée que celle de Tamesloht, moins raffinée aussi, la cuisine de Tagadirt el Bour est néanmoins très estimable ; les couscous successifs qui nous sont apportés méritent nos éloges.

Tout seigneur marocain qui se respecte a ses juifs. Quatorze familles israélites occupent, dans l'enceinte de Tagadirt el Bour, un quartier sordide. Chacune d'elles paie à notre hôte une lourde redevance de trois douros par mois, prix de sa puissante protection. Celle-ci couvre efficacement ceux de leurs membres qui s'en vont trafiquer dans les villages de la montagne.

Nous nous abstiendrons décidément d'aller à Taguentaft, mais nous pousserons demain une pointe à mi-route. Hamada nous donnera pour guide un homme à lui.

Tagadirt el Bour, 16 Septembre. — Trois heures durant nous avons remonté la vallée du Nfis. Le sentier est tracé en corniche avec une certaine habileté, soigneusement entretenu, pourvu d'ouvrages d'art rudimentaires, mais bien compris ; sa plateforme, généralement de bonne largeur, est soutenue du côté du vide par des murs en pierres sèches, parfois armés de pièces de bois ; c'est le premier travail de ce genre que nous rencontrons au Maroc. Le caïd El Goundafi serait-il un homme de progrès ?

Parcours assez pittoresque. Les hauteurs encaissantes sont escarpées, boisées un peu trop pauvrement de thuyas et de genévriers oxycèdres ; des peupliers et des lauriers-roses garnissent les bords de l'oued, qui coule rapide et clair. Il y a quelques villages, avoisinés de vergers et de cultures : ce sont, dans l'ordre où nous les dépassons, Amesguin, Imegdal, Imin, Tinesk, Talatin. Le plus important est l'avant-dernier, situé en contrehaut sur la rive gauche, au débouché d'un ravin important qu'emprunte un sentier qui conduit à Amismiz par le Tizi n Tagouramt (1) ; un représentant du khalifa, un fequih, y réside. Le serviteur du chikh Hamada qui nous accompagne est porteur d'une lettre qui nous accrédite auprès de lui. Nous la lui envoyons, dans l'intention de lui rendre visite au retour de notre excursion.

(1) M. de Segonzac, qui a suivi ce sentier, appelle le col Tizi Sgouramis.

Fig. 99. La vallée de l'oued Nfis au Sud de Talatin.

Parvenus à un col au delà de Talatin, nous nous arrêtons. Brives ne voit pas d'intérêt à poursuivre. La vallée, telle que nous la découvrons assez loin vers l'amont, garde les mêmes caractères. Nous revenons donc vers Tinesk. Mais la peine d'y grimper nous est épargnée. Deux hommes du fequih nous attendent sur le sentier, porteurs d'une lettre destinée au chikh Hamada; à nous ils disent que leur maître se trouve indisposé, hors d'état de nous recevoir et qu'il s'en excuse; au serviteur d'Hamada, qui le répète à Omar, ils avouent que c'est pur prétexte, qu'en réalité il ne veut pas recevoir des nazrana dépourvus d'autorisation de circuler émanant du makhzen. Quoi qu'il en soit, l'affaire n'est point de notre ressort; l'affront est pour le chikh Hamada, non pour nous. On peut croire que le fequih touchera quelque jour la monnaie de sa pièce.

J'en suis sûr, pour ma part, à la suite d'un entretien que j'ai eu au retour avec notre hôte. Celui-ci s'exprime fort librement sur son caïd et sur *Sidna* (le Sultan). Il me conte derechef, l'air assez peu marri, le désastre de la *mahalla* chérifienne, le retour précipité à Fès de Mouley Abd el Aziz et du makhzen, l'annihilation des contingents de la dernière *harka*, plus par les désertions que par les pertes en cours de campagne. Le caïd El Goundafi a regagné Fès à pied, dit-il expressi-

vement, et ses confrères caïds ont partagé son malheureux sort; eux aussi sont rentrés à pied. Comme par contraste, Hamada parle complaisamment de sa propre influence, des nombreux fusils dont il dispose, de la situation particulièrement favorable de Tagadirt el Bour. Il est l'ami de tout le monde, du makhzen et des collectivités indépendantes, d'El Goundafi et de ses administrés rebelles. Tous ont besoin de lui, puisqu'il tient la route que tous doivent prendre, aussi tous le ménagent. Sa protection est efficace jusque sur le revers méridional des montagnes; escortés d'un homme à lui, nous parcourrions sans difficulté ni danger les hautes vallées des deux versants.

Prendre au mot le chikh Hamada serait indiscret. Plus modestes en nos désirs, nous lui demandons simplement qu'il nous facilite l'accès des Reraïa. Rien n'est plus simple. Son frère, qui réside avec lui à Tagadirt el Bour, a des alliances de famille avec le chikh du district d'Asni, sur l'oued Reraïa. Nous aurons une lettre pour ce personnage, qui nous renseignera et nous assistera au besoin.

Asni, 17 Septembre. — Nous n'avons mis que trois heures et quart de Tagadirt el Bour à Asni, dont une bonne heure à refaire en sens inverse un parcours déjà suivi le 14 et le 15. C'est à hauteur du ravin des salines que le sentier d'Asni se détache en direction Est de la piste du Goundafi.

L'affluent du Nfis dont ce ravin est tributaire, et que suit quelque temps la piste, s'appelle l'oued Imarhiren. Le sentier d'Asni emprunte un second ravin, également tributaire de l'Imahriren ; ses eaux ne sont pas moins saumâtres et des salines y sont aussi exploitées. Nous le remontons de bout en bout ; sa pente est relativement modérée. Des boisements le garnissent de végétation vigoureuse, mais dévastés par des incendies récents. Des escarpements calcaires, dont la crête atteint sans doute 2.000 mètres, en couronnent le talus de gauche.

Trois heures après notre départ de Tagadirt el Bour, nous atteignons un seuil. Son altitude, de 1.200 mètres, est la même que celle du col franchi, il y a trois jours, entre la vallée de l'Iguedouren et celle de l'Imahriren. En avant s'étale, à peine plus bas, un bassin verdoyant, expansion de la vallée de l'oued Reraïa ; des vergers le remplissent, des villages sont bâtis au pourtour. Les versants qui le limitent sont formés de couches rouges, que surmontent des bancs calcaires semblables à ceux observés pendant l'ascension du ravin. Du côté d'amont, deux gorges y débouchent, par lesquelles s'épanchent les cours d'eau jumeaux qui sont les branches-mères de l'oued Reraïa, l'asif Aït Mesan à l'Ouest, l'asif Iminan à l'Est ; en arrière, s'étagent de hautes cimes.

Le village où réside le chikh est bâti sur une éminence de la rive gauche, non loin de l'extrémité méridionale du bassin. Nous l'atteignons en suivant, au travers de jardins et de vergers, des sentiers ombragés que coupent des séguias.

L'essence dominante est l'olivier ; il y a aussi beaucoup de figuiers et de grenadiers, d'énormes ceps de vignes grimpants, des noyers ; les orangers sont rares et cantonnés dans des endroits abrités. L'altitude moyenne dépasse en effet 1.100 mètres.

La lettre du frère d'Hamada nous vaut un accueil empressé. Suppléant leur père, qui est gravement malade, les fils du chikh viennent prononcer le *meraba bikoum* et se mettent à notre disposition. D'après leurs dires, il ne faut pas moins de cinq heures pour gagner d'ici le village d'Arround, en tête de la vallée

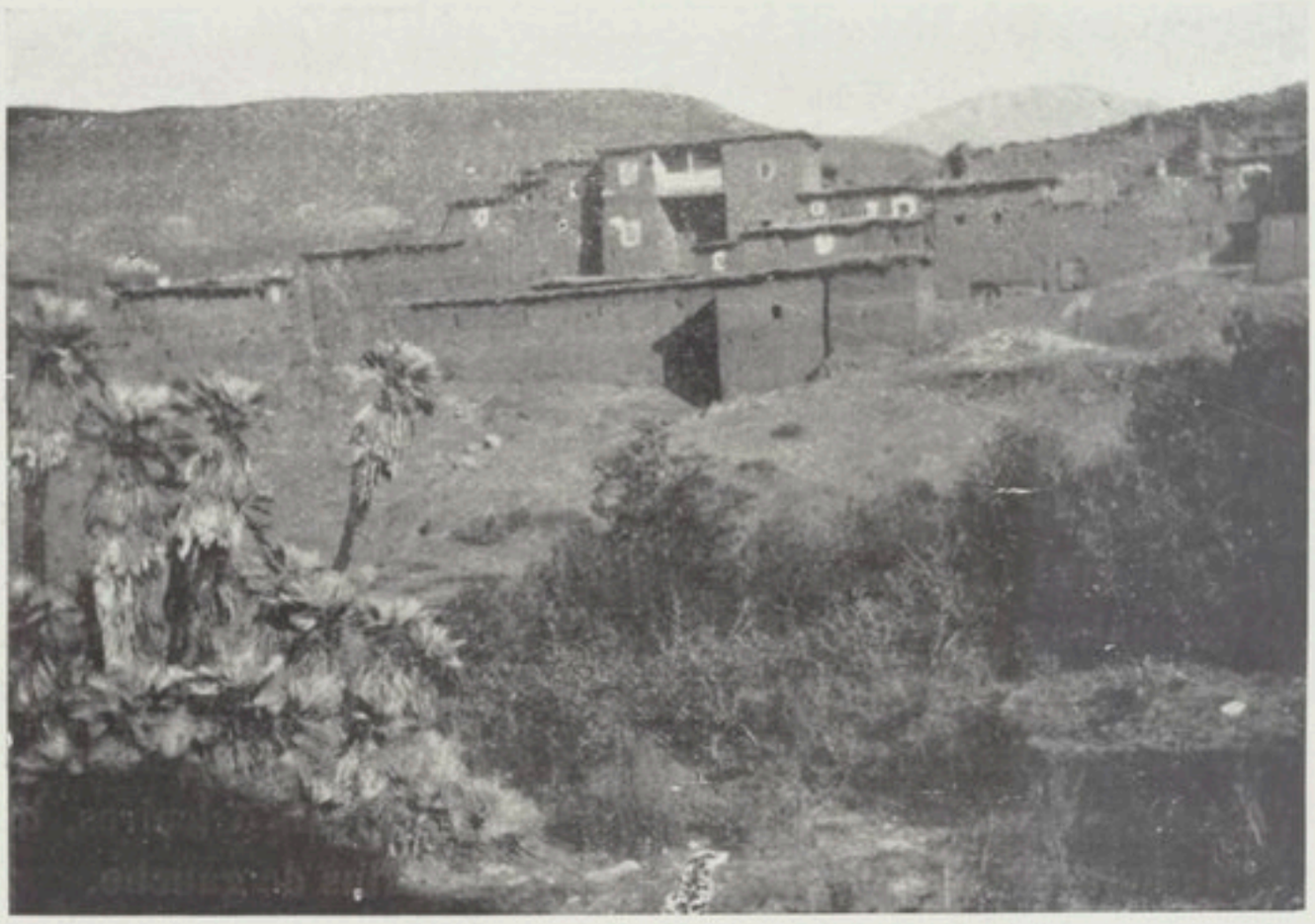


Fig. 100. Asni. — Dar du chikh.
(cliché jacqueton)

des Aït Mesan. L'étape serait trop forte. Nous nous décidons à camper, et nous installons nos tentes à l'ombre d'oliviers superbes, en contrebas de la maison du chikh. Tout auprès, nous remarquons un groupe de palmiers-nains d'une taille extraordinaire ; c'est qu'ils sont marabouts, comme ceux du hameau indigène de la Bouzaréa, près d'Alger, et respectés en cette qualité.

Dans l'après-midi, on nous appelle en consultation auprès du chikh. Le pauvre homme se trouve incommodé au dernier point d'une hernie volumineuse ; privé de selles depuis plusieurs jours, il souffre mort et passion. Que faire pour le

soulager ? De tels cas dépassent nos moyens. Mais il faut, de nécessité, tenter quelque chose. Sans hésiter, Brives opine pour une purgation et l'administre incontinent. Espérons que la nuit se passera bien.

Si aimables qu'ils soient, les fils du chikh se récusent lorsque nous sollicitons leur intervention auprès des gens d'Arround et des collectivités montagnardes. Elles ne nous serait d'aucune utilité, disent-ils, bien au contraire. Si farouche est l'indépendance de ces populations que la recommandation du chikh d'Asni, qui est, vaille que vaille, représentant du makhzen, les indisposerait certainement. Mieux vaut nous passer de patronage officiel. Pas d'affaire, telle est, croyons-nous bien comprendre, la règle de conduite de nos hôtes. Malgré la lettre d'Hamada, ils ne savent trop qui nous sommes, et redoutent de se compromettre en nous assistant de façon effective. Il n'y a pas lieu d'insister. Bonnes ou mauvaises, il faut accepter leurs raisons. Nous n'en partirons pas moins demain matin pour Arround (1).

Asni possède un mellah. Parmi nos visiteurs d'aujourd'hui, malades ou simples curieux, les juifs ont été en bon nombre.

Arround, 18 Septembre. — Partis à 7 h. 15, nous avons fait halte à midi 30, n'ayant pris de repos nulle part en cours de route. Le sentier, au-dessous du médiocre dès les premières heures, n'a pas cessé d'empirer, jusqu'à devenir parfaitement exécrable dans la dernière partie de l'étape. Il y a eu de multiples accidents de chouari, mais aucune catastrophe grave. Nos mulets sont vraiment d'excellentes bêtes, et nos muletiers les secondent on ne peut mieux. Aux passages difficiles, sur des sentiers en corniche, lorsqu'il est à craindre que les heurts de la charge poussent le mulet au vide, la manœuvre est simple : tandis qu'un homme tire l'animal par la bride, un autre le retient par la queue ; cet appendice étant fort résistant, on a de bonnes chances d'empêcher que le mulet dégringole. Et de fait, ces précautions élémentaires ont suffi aujourd'hui ; aucun mulet n'a perdu irrémédiablement son aplomb, aucun article de bagage n'a été précipité dans l'oued ; tout s'est borné à des déchirures de chouari, dommages réparables en somme.

Notre itinéraire a constamment suivi la vallée de l'oued Aït Mesan, plus riche en eau et plus importante, nous dit-on, que celle de l'oued Iminan. Le sentier est d'abord tracé sur la rive gauche, puis, au tiers du trajet environ, passe sur la rive droite, qu'il ne quitte plus ; le gué ne nous a pas offert de difficultés, mais il doit être à peu près impraticable en hautes eaux.

---

(1) L'itinéraire Asni-Arround a été décrit par Hooker et Ball, et ultérieurement par Fritsch et Rein.

Presque partout, la vallée reste étroite ; presque partout, les pentes encaissantes prolongent jusqu'au lit de l'oued des déclivités accusées. L'industrie des naturels a cependant réussi à y installer des cultures relativement étendues ; pas un pouce de terrain susceptible d'aménagement qui n'ait été utilisé ; d'innombrables terrasses, soutenues par des murs en pierres sèches, s'étagent à une grande hauteur sur les flancs abrupts ; des séguias leur distribuent l'eau nécessaire. Cet ensemble de travaux témoigne à la fois d'un gros labeur et d'une remarquable ingéniosité ; le tracé des séguias suppose de réelles connaissances d'hydraulique.

Fig. 101. Village dans la vallée de l'oued Aït Mesan.
(cliché jacqueton)

Dans la partie inférieure, jusqu'à l'altitude de 1.500 mètres au moins, les essences arborescentes cultivées sont les mêmes que nous avons observées à Asni ; oliviers et frênes se mélangent aux figuiers et aux noyers ; des peupliers bordent les rives de l'oued. Au delà de 1.500 à 1.600 mètres, il n'y a plus que des figuiers et des noyers ; puis les figuiers se raréfient et disparaissent à leur tour ; au delà de 1.800 mètres environ, on ne voit que des noyers. Du bas en haut de la vallée, le maïs occupe toutes les parcelles qui ne sont pas réservées aux légumes ; c'est, d'ailleurs, une seconde culture, ces parcelles ayant déjà porté, d'après les

renseignements qu'on me donne, une première récolte de céréales. Quant à la végétation forestière, elle n'existe que dans la partie inférieure de la vallée (où notre itinéraire a recoupé des formations calcaires et des grès rouges), en correspondance avec les boisements de la vallée du Nfis, ainsi qu'avec ceux traversés ou reconnus dans l'Atlas occidental, au dessus d'Imintanout, sur l'asif el Mel, et d'Erdouz à Imintella et à Amismiz. Une zone forestière se développe ainsi continue au long du flanc septentrional de l'Atlas, concordant avec les terrains calcaires et les couches rouges. Les formations cristallines sur lesquelles

Fig. 102. Oued Aït Mesan. — Défilé au Nord d'Arround.
(cliché jacqueton)

nous avons cheminé ensuite sont complétement dénudées ; ni verdure ni fleurs, par ce temps d'arrière-saison ; rien que des rocs sombres hérissant des talus gigantesques. Quelles maigres pâtures doivent faire maintenant ces pentes mornes. En avant, toute sombre également, se dresse une crête dentelée ; son altitude doit atteindre, sinon dépasser, 4.000 mètres ; à peine quelques traces de neige y apparaissent, étroites taches blanches striant des escarpements noirs.

Peu avant Arround, deux grands ravins perpendiculaires à la vallée principale y confluent en face l'un de l'autre ; semblables aux gradins d'un amphithéâtre

colossal, des terrasses verdoyantes garnissent le pourtour de l'expansion qu'ils déterminent ; plusieurs villages y sont en vue. Du côté de l'amont, l'expansion se trouve limitée par une façon de chaussée, qui n'est qu'un amas de rochers éboulés du flanc oriental de la vallée ; l'oued s'est frayé un passage sur la droite au travers de l'extrémité occidentale de l'éboulis ; de beaux noyers ombragent cet amoncellement chaotique. Péniblement nos mulets franchissent l'obstacle ; c'est le plus mauvais pas de la route.

Fig. 103. Le village d'Arround.
(cliché jacqueton)

Le village d'Arround est bâti au revers sud de l'éboulis, à 2.000 mètres d'altitude environ, en contrehaut d'une cuvette que remplissaient les eaux de l'oued avant qu'elles eussent entaillé assez profondément la masse des roches. Nous le dépassons, et nous installons le campement dans l'ancien fond du lac, à proximité de l'oued, qui n'est plus ici qu'un ruisseau. Des prairies occupent cette dépression ; des groupes de noyers et des terrasses où verdoient des maïs s'étagent tout autour.

A peine les mulets déchargés, quelques naturels s'approchent et s'informent. Qui sommes-nous, que venons-nous faire ? Apprenant qu'ils s'agit d'excursionner

en montagne, ils protestent. C'est impossible ; ils nous en empêcheront. Omar insistant, ils admettent qu'on pourra s'arranger, moyennant finance. L'un d'eux est moquadem du marabout de Sidi Chamarouch, saint renommé dont la tombe se trouve en amont d'Arround, sur le sentier qui conduit au col de Tizi n Tagherat, dont nous nous proposons de tenter l'ascension. Omar et le guide engagé à Tamesloht palabrent avec lui et le décident à nous prêter son concours. Il viendra nous prendre demain, de grand matin.

Fig. 104. Le cirque d'Arround vu de l'Ouest.

Les denrées sont rares et chères dans cette haute montagne ; des galettes d'orge et des poulets étiques, voilà tout ce que trouve Omar, et à des prix doubles de ceux d'Asni. Ce sont les vaches maigres après les vaches grasses. Quel triste lendemain des franches lippées de Tamesloht et de Tagadirt el Bour. Nos hommes entrevoient avec désespoir la perspective de jours de disette, de repas sans thé ni sucre, comble de la détresse pour eux.

Tous les villages de la vallée sont du même type que ceux de l'Atlas occidental ; mêmes constructions en pierre, mêmes galeries ouvertes aux étages supérieurs, mêmes couvertures en terrasses, même aspect de ruches géantes. Quant aux costumes, ils sont assez différents, du moins ceux des hommes. La laine brune ou

le poil de chèvre constitue la matière, tant de la tunique serrée à la taille qui fait le vêtement de dessous, que du burnous qui fait celui de dessus ; ce burnous est court et orné de lunes ou d'étoiles de couleurs vives. Tous, ou presque tous, portent des sandales épaisses en bois de noyer.

Ouenskro, 19 Septembre. — La température de la nuit dernière a été exceptionnellement basse ; le thermomètre accusait 4° à 5 h. 30 du matin. Aussi

Fig. 105. Discussion avec les gens d'Arround.
(cliché Jacqueton)

avons-nous eu grand froid sous nos tentes ; pour ma part, je me suis enrhumé abominablement.

Nous ne sommes pas montés au Tizi n Tagherat. Comme nous partions, en compagnie du moquadem, plusieurs hommes armés de fusils s'y sont opposés. Opposition qui n'était pas absolue à vrai dire. Ces braves gens voulaient simplement que nous acceptions leurs services et que nous les payions à chers deniers. La montagne n'était pas sûre, disaient-ils ; nous risquions d'y être détroussés. Une escorte de six fusils était nécessaire ; elle nous coûterait la bagatelle de vingt douros, prix en demande bientôt réduit à seize, puis à dix douros.

Même ainsi atténuées, ces prétentions nous parurent exorbitantes ; surtout que rien ne nous garantissait contre de nouvelles exigences en cours de route. Nous refusâmes d'y accéder. Le moquadem de Sidi Chamarouch, frustré du salaire qui lui devait revenir était désolé. Il essaya d'arranger l'affaire, et obtint un dernier rabais à sept douros, mais vainement. A tort ou à raison, nous ne voulûmes offrir que quatre douros pour deux guides supplémentaires. Somme toute, monter au col n'avait pour Brives et ses études qu'un intérêt secondaire ; cette pointe jusqu'à la crête n'était que pur alpinisme. Et puis, nous étions butés. Sans plus attendre, ordre fut donné de charger les mulets ; ces malotrus d'Arround n'auraient de nous quoi que ce fût. Nous sûmes ultérieurement qu'on avait signifié à Omar que nous eussions à décamper dare-dare ; nous voyant décidés à le faire, ce sage serviteur jugea superflu de notifier à personne cet arrêté d'expulsion (1).

Quoi qu'il en soit, le départ a lieu sur les dix heures. Sans incident, nous traversons le village hostile ; pas une âme sur notre route ; quelques hommes à fusils nous observent des terrasses. C'est bien de l'honneur pour de paisibles touristes comme nous. Voici qu'un des mulets, bête peu montagnarde recrutée à Marrakech, s'avise de faire un faux pas, perd l'équilibre, s'abat lamentablement. Quelle complication s'il roule au ravin ! Mais deux de nos hommes se cramponnent à sa queue, le retiennent et le relèvent sans qu'il soit besoin de le décharger. Nous en sommes quittes pour la peur.

Rebrousser chemin sur Asni, nous n'y songions pas. Après la vallée de l'oued Aït Mesan, nous voulions reconnaître celle de l'oued Iminan. Le plus simple n'était-il pas d'en gagner directement l'amont, en serrant au plus près la grande chaîne ? Aussi déboîtons-nous sur la droite, dès que nous sommes sur le revers nord de l'éboulis ; nous remontons l'un des deux ravins affluents, qui se correspondent d'un versant à l'autre, celui de l'Est. A peine y sommes-nous engagés, des naturels accourent, non dans de méchantes intentions, mais pour nous rendre service, tout en y trouvant leur profit. Ils nous informent que le sentier est très mauvais, à peine tracé en bien des points, fort étroit en d'autres, bref, qu'un convoi tel que le nôtre n'y passera qu'à force de bras. Deux d'entre eux, jeunes et bien découplés, s'offrent à nous prêter leur concours. Leurs prétentions sont modérées. Omar les engage à raison de trois pesetas par tête.

Les guides n'ont point volé leur argent. Sans leur aide, nous aurions été fort empêchés. Ascension jusqu'en tête du ravin et descente sur la vallée de l'Iminan sont également rudes. Le seuil séparatif a une altitude de 2.500 mètres ; il s'ouvre

---

(1) Le Tizi n Tagherat a été ascensionné par Hooker et Ball dans de mauvaises conditions et par Fritsch et Rein dans des conditions beaucoup plus favorables. Budgett Meakin n'a pas pu dépasser Sidi Chamarouch.

entre le massif du Likoumt au S.-E. et une crête de 3.000 mètres au N. En dévaler est pour les mulets de charge besogne épineuse. A plus d'une reprise, le procédé classique décrit ci-dessus de tirer par la bride en retenant par la queue se trouve manifestement inefficace ; on doit décharger, transporter à bras les bagages au-delà de l'obstacle, recharger, quitte à recommencer plus loin. Tout cela demande du temps. Il est deux heures lorsque nous atteignons, sur la rive droite de l'Iminan, un des hameaux du groupe d'Ouenskro, qui n'est pas en plan à plus de six kilomètres Est d'Arround.

Fig. 106. Aït Iren. — Un passage difficile.
(cliche jacqueton)

Ouenskro est plus élevé qu'Arround de 300 mètres environ. En amont, à une centaine de mètres plus haut encore, se trouve Tachdirt. La limite d'altitude des habitations et des cultures apparaît ainsi comme notablement plus reculée sur l'Iminan que sur l'Aït Mesan.

Sans nous faire d'objections, on laisse dresser nos tentes auprès des maisons. Bientôt arrive, du hameau voisin, un homme d'âge mûr qui se présente lui-même sous le nom de Si Ahmed et qui se met spontanément à notre disposition. Des Européens, dit-il, sont récemment venus ici (sans doute Budgett Meakin et ses compagnons d'excursion) et l'ont pris pour guide. Il en a été satisfait et ne

demande qu'à réitérer avec nous. Des renseignements qu'il donne, il résulte qu'un sentier relativement fréquenté conduit de l'oued Iminan au district de Tifnout sur le versant méridional de la grande chaîne. Ce sentier emprunte une dépression qui s'échancre dans la crête à l'Est du Likoumt et qu'il nous montre.

Omar fait prix pour qu'il nous mène demain à ce col, dont l'altitude doit dépasser 3.500 mètres ; pour quinze pesetas, nous aurons un mulet, que montera Mme Brives, et trois hommes, Si Ahmed en personne et ses deux fils.

Il y a de l'eau en abondance dans cette haute vallée de l'Iminan, utilisée pour l'irrigation non moins habilement et au prix du même labeur acharné que sur l'oued Aït Mesan.

Une culture que je n'ai pas remarquée dans cette dernière vallée (bien qu'elle y doive être aussi pratiquée) attire mon attention : celle du navet, alternant, comme seconde récolte, avec celle du maïs ou la suppléant ; elle craint moins que celle-ci les éventuelles rigueurs des nuits d'arrière-saison.

Pas d'autres arbres que des noyers, naturellement cantonnés dans les parties basses et de terrain frais. Aucune végétation forestière. En contre-haut des parcelles irriguées, seules verdoyantes, partout de mornes talus rocheux, sombres jusqu'à être noirs, si proches et de telle hauteur qu'on en est comme oppressé. Le col par lequel nous sommes venus d'Arround est l'entaille la plus basse dans la ceinture de crêtes qui limite notre horizon. En face de nous s'étage abruptement le gigantesque Likoumt, dominant Ouenskro de 1.800, sinon de 2.000 mètres. A peu près point de neige d'ailleurs, en dépit des 4.000 mètres passés que comportent les points culminants du massif ; résultat auquel concourt, non moins que les chaleurs estivales, l'extrême raideur des pentes. A peine deux ou trois taches blanches décèlent des amas peu importants dans des anfractuosités particulièrement abritées. En avant du Likoumt, le Djebel Amserdin, de 3.800 m. d'altitude environ, domine le col par lequel nous sommes passés.

Les villages du haut Iminan possèdent un assez nombreux troupeau, surtout composé de chèvres, bien entendu, mais qui compte aussi des moutons et des bœufs en quantité notable, quelques mulets et quelques chevaux. Tous ces animaux pâturent ensemble un versant herbeux de l'autre côté de l'oued, pourvu par extraordinaire de quelque terre végétale. Effet de l'adaptation, leur agilité, leur sûreté de pied tiennent du prodige ; moutons, bœufs et chevaux rivalisent d'audace avec les chèvres, courent sans broncher sur des pentes qui semblent impraticables, circulent avec aisance au flanc des escarpements les plus rébarbatifs.

Le costume des indigènes de l'Iminan est semblable à celui des gens d'Arround et des Aït Mesan : mêmes tissus bruns, mêmes burnous courts et décorés d'ornements de couleurs, mêmes sandales en noyer.

Ouenskro, 20 Septembre. — Néfaste journée ; nous n'avons pu atteindre le col. Décidément cette région des Reraïa ne nous est pas favorable.

Malgré l'altitude supérieure, la nuit a été moins froide qu'à Arround. A 6 heures, le thermomètre marquait 8°, et à 6 h. 30, 10°.

Départ sur les sept heures. Nous commettons une première faute, celle de laisser Omar au campement. De notre personnel nous n'emmenons que l'homme engagé à Tamesloht, fort sûr à n'en pas douter, mais pas très débrouillard et qui ne sait pas un mot de français. Quant aux trois guides locaux, tant Si Ahmed que ses fils, ils ne parlent et ne comprennent couramment que le chleuh. Pour communiquer avec eux, il faut recourir (en arabe) à l'intermédiaire de notre homme.

A hauteur d'Ouenskro, la vallée de l'Iminan s'épanouit vers l'amont, en un éventail de ravins. Le plus considérable, duquel provient le cours d'eau qui est vraiment l'origine de la rivière, est orienté Est-Ouest. Là se trouvent, sur la même rive qu'Ouenskro, les trois hameaux qui constituent le groupe de Tachdirt. En poussant au-delà, on atteindrait un seuil de 350 à 400 mètres plus élevé que Tachdirt, d'où l'on pourrait descendre sur la vallée de l'oued Ourika ; les villages auxquels on arriverait ainsi, — qui se nomment Aggounse et Abbassen, — sont, nous a-t-on dit, à la même distance et à la même profondeur qu'Ouenskro de ce seuil. A l'opposé, s'ouvre le ravin beaucoup moins important par lequel nous sommes arrivés hier. Entre les deux, un troisième ravin entaille les flancs du Likoumt, tandis qu'un quatrième se développe le long de son versant oriental. C'est ce dernier qu'emprunte le sentier du Tifnout. La brèche de la crête à laquelle il conduit est beaucoup plus haute que la tête du ravin principal en amont de Tachdirt ; à l'estime, nous l'évaluons à 3.500 mètres au moins, sinon à 3.600 ou 3.700 mètres.

Sans remonter jusqu'à Tachdirt, nous franchissons l'oued et nous nous élevons sur sa rive gauche, d'abord au flanc du versant herbeux signalé ci-dessus, puis sur des pentes rocheuses encombrées d'éboulis. Une certaine agitation se manifeste tandis que nous défilons en vue des villages ; quelques hommes en sortent et semblent protester. Mais Si Ahmed va parlementer avec eux et nous continuons d'avancer. Le sentier, en pente raide, est bien tracé et beaucoup meilleur que celui suivi hier. Sans incident, nous gagnons 600 à 700 mètres d'altitude, bien que notre marche soit sans cesse retardée par le mulet que monte M^me^ Brives. Vieux et poussif, d'ailleurs peu vigoureux en raison de son alimentation exclusivement herbacée, ce pauvre animal semble à bout de forces. Aussi nous décidons-nous à laisser en arrière M^me^ Brives, Si Ahmed et l'homme de Tamesloht ; ils s'abritent à l'ombre d'un gros rocher rouge. Brives et moi poursuivons avec les

deux fils de Si Ahmed. C'est une nouvelle faute. Sous aucun prétexte, nous ne devions nous séparer de Si Ahmed.

Nous croisons bientôt un troupeau de bœufs ; ces bœufs viennent du Tifnout, sinon de plus loin, et sont conduits à Marrakech pour y être vendus ; leur propriétaire nous aborde et s'informe de notre nationalité. Il a justement travaillé en Tunisie, à la mine du Khanguet Kef Tout ou à celle de Sidi Ahmed, et il a conservé des Français le meilleur souvenir. Aussi nous fait-il fête. Sa profession actuelle est le commerce du bétail, qu'il pratique en toute sécurité, pourvu qu'il acquitte certaines taxes de péage, des *zetata*, au bénéfice des fractions sur le territoire desquelles il transite. C'est ainsi qu'il a payé aujourd'hui, pour franchir le col, vingt pesetas.

Ouenskro Oued Iminan Dj. Likoumt Dj. Amserdim

Fig. 107. Contrefort Nord du Likoumt. — Vue prise un peu au-dessous du col.

Du Tifnout à Marrakech, on peut suivre deux itinéraires, qui se valent à peu près, celui de l'oued Aït Mesan et du Tizi n Tagherat, ou celui de l'oued Iminan et du col de Tachdirt ; ces itinéraires se confondent sur le versant sud. Ce n'est pas sur l'oued Tifnout qu'on tombe en descendant le revers immédiat de la crête que nous cherchons à atteindre. La vallée qui se développe derrière cette crête, envoie ses eaux, non au Sous, mais au Tensift ; elle constitue le cours supérieur de l'oued Ourika, dont la direction est ici Est-Ouest. Cette haute vallée n'est qu'une

simple ride ; de la brèche que nous apercevons au-dessus de nous, à peine a-t-on à descendre pour atteindre l'oued ; de l'oued à peine a-t-on à monter pour gravir le versant opposé. Politiquement elle dépend du Tifnout, dont la frontière septentrionale est bien la crête qui se dresse devant nous ; c'est aux gens du Tifnout qu'appartiennent ses pâturages ; ils y possèdent un azib, c'est-à-dire quelques constructions à l'usage de leurs bergers. Ces renseignements nous furent confirmés ultérieurement par Si Ahmed.

Cependant, nos jeunes guides semblaient inquiets ; à deux ou trois reprises, ils nous firent entendre, tant bien que mal, qu'il vaudrait mieux renoncer à notre entreprise. Leur répugnance était manifeste. L'événement leur donna raison. A quelques centaines de mètres en contre-haut du point où nous avions laissé M^me^ Brives, comme nous prenions quelques instants de repos, l'un d'eux, qui faisait le guet, poussa des cris d'alarme : il venait d'apercevoir, dévalant les pentes qui nous dominaient, des hommes armés de fusils et de matraques. Ces hommes, qui étaient de Tachdirt, nous eurent bientôt rejoints ; nous ne comprenions pas leurs vociférations, proférées en chleuh, mais leurs intentions étaient claires et des plus fâcheuses, Avec ostentation, ils nous mettaient en joue, appuyant cette mimique du mot arabe *mout* (mort). Il y eut un moment pénible. Qu'ils eussent vraiment le dessein de nous tuer, ce n'était guère à redouter. Qu'on nous extorquât de l'argent, qu'au pis l'on s'appropriât nos bagages et l'on nous mît à rançon, voilà tout ce que nous pouvions appréhender. C'eût été déjà fort malencontreux. En tout cas l'ascension de la crête se trouvait hors de question. Quelque peu bourrés par nos agresseurs, dont les manières manquaient décidément de cordialité, nous nous mîmes à redescendre.

Nous rejoignîmes ainsi le marchand de bœufs, qui s'interposa en notre faveur, sans succès apparent. Entre temps nos guides essayaient de nous donner des explications. Le mot de *flous* était le seul qui nous fut compréhensible dans leurs discours. Nous crûmes qu'ils nous conseillaient de donner quelque argent ; d'autant que le marchand de bœufs, qui ne voyait là qu'une affaire de zetata, nous y engageait très explicitement de son côté. Nous n'avions sur nous que deux demi-douros et un quart de douro. Une à une, les pièces furent passées au marchand de bœufs, qui en fit la remise.

Cette opération était achevée lorsque nous parvînmes à l'endroit où se trouvait M^me^ Brives. Notre compagne fit belle contenance. Mise en joue avec accompagnement de *mout* réitérés, elle n'en manifesta pas d'émotion. Grâces lui en soit rendues !

D'ailleurs, avec Si Ahmed nous n'avions rien à craindre. Impossible de s'acquitter plus consciencieusement de ses devoirs de *zetat* que le fit ce brave homme, qui se trouvait en même temps un homme brave. Il le montra lorsqu'il apprit qu'on nous

avait extorqué de l'argent. Jetant son burnous à terre en signe de défi, il somma nos agresseurs de restituer ; sinon, il en faudrait découdre. Comme nous protestions, l'assurant que la chose n'en valait pas la peine, ce fut à nous qu'il s'en prit, déclarant que ce n'était point notre affaire, mais la sienne et que son honneur y était engagé. Sur quoi, nous n'eûmes qu'à le laisser aller. Et il obtint gain de cause.

Malgré qu'ils en eussent, les gens de Tachdirt rendirent gorge, puis, assez penauds, reprirent le chemin de leur village. Triomphalement, Si Ahmed nous

Fig. 108. Une séguia sur le flanc du Likoumt.
(cliché jacqueton)

présenta les demi-douros et le quart de douro. Nous les lui laissâmes, pour être partagés, à titre de gratification, entre lui-même et ses compagnons. Ce qui était si loin de sa pensée qu'il eut quelque peine à comprendre. Et cette générosité augmenta, si possible, son zèle pour nos intérêts.

Entre temps, la descente avait été reprise. Elle s'effectua sans incident ; avant midi, nous étions de retour au campement.

L'après-midi, nous rendons visite à Si Ahmed, qui nous en a prié très cordialement. Lui, sa famille et ses voisins nous reçoivent en amis. Une collation nous est offerte : elle se compose de thé, de galettes d'orge toutes chaudes, de beurre frais,

qui a vraiment fort bøn goût. La conversation est des plus animées ; on nous interroge et on nous renseigne. Si nous voulons revenir, nous n'aurons qu'à faire tenir un avis à Si Ahmed ; il nous hébergera chez lui, aussi longtemps qu'il nous plaira, il nous escortera en montagne, partout où il nous conviendra d'aller. Aujourd'hui même, il voudrait que nous venions camper pour la nuit à côté de sa demeure ; sa protection serait ainsi plus efficace. Nous le remercions, jugeant la précaution superflue. A ce que nous sûmes depuis, ce déménagement nous aurait épargné de la dépense. Les habitants des maisons auprès desquelles étaient dressées nos tentes prirent, en effet, prétexte de l'agression dont nous avions été l'objet pour réclamer d'Omar une rémunération exceptionnelle (quelques pesetas), en échange d'un service de garde nocturne qu'ils prétendaient nécessaire à notre sécurité.

Il est clair que nous avons manœuvré sans dextérité. Le col que nous voulions atteindre était du territoire de Tachdirt, non de celui d'Ouenskro. Conséquemment, il fallait nous pourvoir d'un zetat de Tachdit. Agir comme nous l'avons fait était frustrer le village d'un profit auquel il avait droit. Les hommes qui nous ont arrêté n'ont pas agi comme particuliers, mais comme mandataires de la *djemâ* (assemblée municipale) de Tachdirt et comme exécuteurs d'une décision prise par celle-ci ou du moins par les plus notables de ses membres.

Serait-il possible de réparer cette erreur, de nous réconcilier, moyennant finance, avec les gens de Tachdirt, d'obtenir d'eux qu'ils nous livrent passage pour gagner la haute vallée de l'Ourika, par le seuil auquel conduit le ravin principal ? Un instant nous songeâmes à le tenter. Mais les fers de nos mulets se trouvaient en lamentable état, et personne, à Ouenskro ou à Tachdirt, n'était capable d'effectuer les réparations indispensables. De plus, nos provisions tiraient à leur fin, et comment nous ravitailler dans ce pays perdu ? Aussi prîmes-nous le parti de descendre tout simplement la vallée de l'oued Iminan, quitte à en déboîter sur la droite le plus tôt que nous le pourrions. Nous y résigner nous coûta d'autant moins que cette vallée pouvait être considérée comme *terra incognita*, les deux Européens qui l'ont parcourue avant nous, J. Thomson et Budgett Meakin, n'ayant donné sur elle que des renseignements tout à fait insuffisants et n'en ayant pas effectué de levé (1).

Sidi Fers, 21 Septembre. — La nuit passée a été encore moins fraîche que la précédente : 12° ce matin à 6 heures.

Départ sans incident sur les 7 heures. A notre passage dans leur hameau, Si Ahmed et les gens de sa famille nous souhaitent cordialement bon voyage. Un vieux juif en tournée dans la vallée se joint à notre caravane.

Nous descendons la vallée de l'oued Iminan par sa rive droite. La direction,

d'abord E.-O., passe bientôt au N. presque plein. Sur la première partie du trajet, le sentier est passable et ne présente pas de difficultés particulières. Brives me fait observer qu'aux schistes de Tachdirt et d'Ouenskro se substituent largement des formations granitiques, mais l'aspect du paysage n'en est guère modifié ; ce sont toujours roches sombres et stériles, rébarbatives et lugubres. La vallée est plus étroite que celle des Aït Mesan, moins peuplée et plus pauvre en parcelles cultivables ; l'oued Iminan roule moins d'eau que l'oued Aït Mesan.

Nous traversons ou nous dépassons plusieurs villages. Dans le premier, nous trouvons un forgeron, qui répare tant bien que mal les ferrements de nos mulets ; ce praticien ne possède point de fers en stock ; il ne peut que consolider ceux qui tiennent encore aux pieds des bêtes et réajuster les débris de fers tombés que nos hommes ont eu la précaution de recueillir. Beaucoup de forgerons montagnards sont dans ce cas ; ils n'ont que leurs doigts et leurs outils, pas de fournitures. Quand nous reviendrons dans des pays semblables, nous augmenterons notre bagage de fers de rechange.

A 8 heures 15, le sentier aborde, par une pente raide, une agglomération relativement importante, perchée au flanc d'un profond ravin. Les habitants de ce village sont gens méfiants, car ils songent d'abord à nous arrêter ; mais l'éloquence d'Omar, appuyée de celle de l'homme de Tamesloht, les convainc qu'ils n'y gagneront rien ; ils nous laissent passer. Une heure plus loin, c'est Tamguis, centre notable également, qui servit de point de départ à Budgett Meakin, lors de sa tentative infructueuse d'ascension du Likoumt. Il y a d'autres hameaux en vue, sur la rive opposée de l'Iminan ou dans les ravins affluents. L'altitude étant tombée au-dessous de 2.000 mètres, les noyers cessent d'être les seuls arbres cultivés ; des figuiers se mêlent à eux, ainsi que des frênes, puis des grenadiers, plus nombreux à mesure que nous avançons.

En aval de Tamguis, la vallée s'infléchit au Nord-Ouest et se contracte brusquement. Ce n'est maintenant qu'une gorge étroite, profondément entaillée dans des diorites. Plus de villages ni de cultures ; rien que des à-pics vertigineux, entre lesquels les eaux de l'Iminan se fraient bruyamment passage. Le spectacle est pittoresque, mais les difficultés de la route empêchent d'en goûter pleinement la sauvage grandeur. Tracé en corniche au dessus de l'abîme, le sentier est exécrable, et la surveillance des mulets requiert toute l'attention des hommes ; Omar a eu la prévoyance d'engager un guide à Tamguis ; pour une modique rétribution, cet homme nous accompagne et nous prête assistance dans la traversée des gorges.

Cette traversée demande une vingtaine de minutes ; au débouché de l'étrangle-

---

(1) Parti d'Asni, Thomson remonta l'Iminan jusqu'à Tachdirt et, de là réussit à opérer l'ascension du Likoumt. Budgett Meakin tenta cette ascension de Tamguis et y échoua.

ment, toujours sur la rive droite, se trouve le village d'Areg ; des cultures et des vergers l'avoisinent. En ce point, le sentier franchit l'oued ; il se développe désormais sur la rive gauche ; au gué, le baromètre accuse une altitude de 1.800 mètres.

Notre itinéraire s'élève au flanc du versant gauche de la vallée, s'éloignant de l'oued, que nous perdons de vue. Bientôt les terrains d'origine cristalline font place à des terrains de teinte rouge, grès, poudingues ou marnes gréseuses ; concurrement, apparaît une végétation forestière composée des essences usuelles, chênes-verts, thuyas, genévriers ; clairsemés et rabougris sur les basses pentes, les sujets sont denses et vigoureux sur les pentes supérieures, où ils forment de beaux massifs boisés. La vallée de l'Iminan a sa zone forestière comme celle de l'Aït Mesan ; cette zone s'étend vers le Nord jusqu'à Asni, sur une épaisseur de deux heures de marche environ.

Nous cheminons une heure en brousse ou en forêt. Puis le sentier se rapproche de l'oued et s'abaisse à son niveau, par une altitude de 1.600 mètres. La vallée s'épanouit en un riant bassin, qu'emplissent des jardins verdoyants ; noyers, figuiers et frênes n'en sont pas les seuls occupants ; oliviers, grenadiers, ceps de vigne y abondent également ; des escarpements boisés l'encadrent, plusieurs hameaux s'y aperçoivent ; vers l'amont, par l'échancrure de la vallée, apparaît, se dressant bien en vue, l'imposante masse du Likoumt. Ce charmant endroit s'appelle Ikis. Il est, nous dit-on, à une heure d'Asni. Nous y faisons la grande halte, de midi à deux heures.

Informations prises, nous apprenons qu'on gagne aisément d'ici la vallée de l'oued Ourika, mais qu'il ne faut point songer à l'atteindre aujourd'hui. Nous devrons coucher ce soir à Sidi Fers. Pour plus de sûreté, nous recrutons comme guide un homme d'Ikis.

Après avoir repassé l'Iminan, nous nous en écartons en direction Est. Le chemin de Sidi Fers remonte un ravin, dans le thalweg duquel coule un filet d'eau, utilisé pour l'irrigation de parcelles en cultures ; quelques groupes de maisons s'y étagent ; on nous signale un village assez important, Ougzir, tout à l'amont vers le Sud-Est ; les talus encaissants sont maigrement boisés. Bientôt la pente devient très rapide ; par des zigzags à peine tracés au flanc Nord du ravin, nous nous élevons, en moins d'une demi-heure, de 250 mètres ; puis des rampes moins raides nous font gagner encore une centaine de mètres. A 3 h. 45, nous voici à un seuil qui cote 1.950 mètres. Le sol est de teinte ocreuse et semble fertile ; des cultures et des prairies naturelles l'occupent ; l'eau ne manque pas ; un peu avant le col, nous coupons une séguia de débit important. A gauche, dominant ces couches rouges, Brives me signale des escarpements calcaires, soubassements d'un plateau de 2.000 mètres environ, semblable à celui que nous avons recoupé dans l'Atlas occidental entre Maroussa et Erdouz. Sur la droite, s'aperçoivent, à quelque

distance, les formations cristallines du cœur de la chaîne. Du col, la vue en arrière est magnifique : c'est le panorama de la crête maîtresse de l'Atlas, du Likoumt au Teza et à l'Erdouz. Le temps est clair ; nous n'avons jamais mieux vu tous ces sommets.

Au delà du col, le sentier serpente au travers d'un plateau raviné, en pente peu sensible vers l'Est ; les terres sont rouges comme en deçà et de même nature, mais boisées ou en brousse au lieu d'être cultivées ; aux thuyas, aux chênes-verts, aux genévriers oxycèdres se mêlent, assez nombreux, des genévriers semblables à ceux que nous voyons en France. Nous arrivons ainsi au rebord d'un vaste amphithéâtre de terres en culture, se creusant à une centaine de mètres en contrebas, et au pourtour duquel sont de gros villages ; plusieurs ravins y confluent ; ils donnent naissance à l'oued Sidi Fers, qui s'échappe de l'amphithéâtre par des gorges dont nous apercevons l'entrée vers le Nord. A nos pieds, nous voyons la zaouïa de Sidi Fers ; nous nous gardons d'y descendre. Mieux vaut camper sur le plateau auprès du premier village du district ; nous y dressons nos tentes par 1.900 mètres d'altitude.

Ce pays est terriblement dépourvu. Nos hommes comptaient s'y ravitailler en sucre, dont nous n'avons plus ; et voici qu'Omar vient, l'oreille basse, nous annoncer qu'il n'en a point trouvé. C'est une désolation inexprimable. Que faire sans sucre, partant sans thé ? Des Marocains privés de thé, autant dire des corps privés d'âmes. La veillée n'a pas été gaie à la cuisine ; aussi a-t-elle été courte ; à huit heures, tous dormaient. Et pour comble d'infortune, le temps s'est mis au laid ; à peine le soleil couché, un brouillard humide s'établit et menace de passer à la pluie. Allons-nous être inondés cette nuit ?

Aït Iren (Oued Tarzaza), 22 Septembre. — Il n'a point plu ; mais le brouillard a persisté ; les toiles des tentes sont imprégnées d'eau. Départ sur les 7 h. 30 ; notre direction générale reste en plein Est. L'homme engagé à Tamesloht nous quitte ce matin ; il ne connaît pas le pays que nous parcourrons aujourd'hui ; nous le remplaçons par un naturel du village voisin.

Nous descendons dans l'amphithéâtre et le contournons par le Sud, en passant tout proche de la zaouïa. Le ravin le plus important, qui doit avoir son origine, sinon au cœur même de la chaîne, au moins très avant dans le massif (entre l'Iminan et l'Ourika), se creuse en direction Sud ; le guide le désigne sous le nom d'oued Ismir ; on peut le regarder comme le cours supérieur de l'oued Sidi Fers. Villages et cultures ; plantations de frênes et de noyers.

Nous remontons un ravin venant de l'Est jusqu'à un seuil qui dépasse 1.900 m. Il y a un village à mi-route. Comme hier, le sol est rouge ; comme hier aussi, des escarpements calcaires s'alignent au Nord sur notre gauche, par 2.000 m. d'alti-

Pic des Aït Iren — Pic des Aït Ameur

Fig. 109. Vallée supérieure de l'oued Tarzaza.

tude environ, tandis qu'une crête plus élevée, constituée de formations rouges, se profile au Sud sur notre droite ; notre itinéraire coïncide avec l'intersection des terrains anciens et des formations calcaires. Au surplus, le brouillard se faisant de plus en plus dense, les observations à distance deviennent incertaines.

Au col, Brives reconnaît des affleurements schisteux ; et c'est sur des schistes que nous marchons désormais, au travers d'une région tourmentée, coupée de profonds ravins de direction sensiblement perpendiculaire à notre route. Le sentier contourne les têtes de ces ravins par un tracé en corniche, d'ailleurs de parcours facile. Ce pays accidenté est bien boisé, surtout de genévriers et de chênes-verts ; autant que le brouillard permet d'en juger, il n'y a point de villages. Brives croit cependant reconnaître des habitations sur notre gauche, vers l'aval du plus notable des ravins que nous recoupons. Dans ce ravin paraissent confluer les autres ; les eaux qu'il draîne doivent s'unir en plaine à celle de l'oued Sidi Fers pour former l'oued Icil.

Du campement au col, nous avions mis une heure ; nous cheminons à peu près aussi longtemps en forêt. Puis nous sommes à un second col, lui aussi de 1.900 mètres environ, au delà duquel s'ouvre vers l'Est une grande vallée parallèle à l'Atlas, qui est celle d'un affluent de l'Ourika, l'oued Tarzaza (la rivière des micocouliers) ; nous n'avons qu'à la descendre de bout en bout.

Non loin de ce second col, à gauche du sentier, un bouquet de magnifiques chênes-verts signale un marabout ; au tombeau qu'ils ombragent, ces beaux arbres doivent d'avoir été respectés. Cependant, le brouillard s'est graduellement éclairci. Nous pouvons observer les escarpements rouges d'ocre qui se dressent en hautes falaises à notre droite ; leurs indentations donnent à la crête dont elles déterminent le profil apparent l'aspect le plus bizarre ; cette crête est celle dont les singuliers reliefs nous ont frappé toutes les fois que nous l'avons aperçue. A notre gauche, se continue le plateau calcaire de 2.000 mètres. La dépression de l'oued Tarzaza marque la limite des deux formations et en accuse le contraste. En tête de cette dépression et à droite du col, se trouve le village des Aït Ameur ; des champs de maïs et d'orge couvrent les pentes ; ces cultures s'élèvent jusqu'à 2.000 mètres au moins. Au Sud du village, se creuse un ravin qui semble se prolonger assez loin vers le Sud-Ouest ; c'est le cours supérieur de l'oued Tarzaza ; il s'étrangle en une gorge à son débouché au bas du col.

Le sentier suit d'abord à flanc de montagne le versant Nord de la vallée, puis dégringole en lacets jusqu'au niveau de l'oued qu'il longe par sa rive gauche. Rien de particulier à dire de cette partie haute de la vallée ; elle ressemble à ce que nous avons déjà vu dans l'Atlas occidental, sur l'oued Nfis ou dans les Reraïa ; les cultures n'y occupent qu'un étroit espace au long de l'oued. Vers 1.600 mètres, l'olivier fait sa réapparition, ainsi que les autres essences fruitières usuelles, auxquelles il faut ajouter des micoucouliers très abondants, d'où le nom que porte l'oued.

Plus aval, lorsque l'altitude s'abaisse au-dessous de 1.400 mètres, la vallée devient tout à fait charmante, rappelle à s'y méprendre les plus belles et les plus riches vallées de la Kabylie du Djurdjura. Amélioration qui correspond à une extension des formations gréso-schisteuses, qui constituent désormais, non seulement le fond de la dépression, mais encore ses versants sur une hauteur considérable. L'eau est très abondante ; des ravins latéraux descendent des ruisseaux ; partout jaillissent des sources. Aussi la végétation est-elle exubérante. Les versants schisteux sont boisés de chênes-verts, qui ne sont point recépés en taillis comme à peu près partout ailleurs ; on les laisse pousser en grands arbres, afin qu'ils produisent des glands. En contrebas, ce sont des oliviers et des figuiers magnifiques, des frênes gigantesques, des caroubiers, des arbres fruitiers de toutes sortes, y compris, aux expositions abritées, des orangers et des citronniers. Nombreux hameaux en vue, perchés à la kabyle sur les crêtes et les ressauts dominants.

Comme rançon, le sentier, tracé au dessus des vergers et des cultures, est des plus mauvais. Nous nous informons du temps qu'il faut pour gagner la kasba Ourika ; on nous parle de plusieurs heures. Il est midi passé. Pourquoi ne pas camper dans cet agréable pays ? Nous en manifestons l'intention aux notables du

village le plus proche, Roumelloua. Mais ces pauvres gens se récusent. Ils n'ont jamais vu d'Européens et s'effraient à l'idée de nous hospitaliser. Et puis ils ne possèdent point de sucre, vice rédhibitoire aux yeux de nos hommes. Le village où réside le chikh du district n'est pas éloigné. Nous allongerons l'étape jusque-là.

Une heure de marche encore, où l'agrément et la fraîcheur des sous-bois font oublier la méchante qualité des chemins, nous amène à ce village chef-lieu, qui porte le nom de Taourirt. Il est situé sur une éminence de la rive opposée (droite) de l'oued, que nous franchissons par 1.250 mètres d'altitude. Le chikh Si Mohammed

Fig. 110. Campement auprès de la maison du chikh des Aït Iren.
(cliché jacqueton)

est absent ; son frère et son fils ne savent trop que faire ; leur accueil est plus que réservé. L'attitude de leurs administrés s'en ressent. Ils refusent de vendre quoi que ce soit, tant pour notre nourriture que pour celle de nos bêtes ; quant au sucre, personne qui en ait, sauf le chikh, et cet homme prudent n'a pas manqué d'emporter la clef du coffre où il serre la précieuse denrée.

A bout de bonnes raisons, Omar et le caïd Ahmed recourent aux mauvaises. Ils disent que nous venons tout droit de Fès, nous rendant à Marrakech, en mission spéciale du sultan, et que nous sommes aussi makhzen qu'il est possible, d'où la

conséquence qu'il nous faut une mouna sérieuse. Et de fait, sur ce conte bleu, on nous la fournit sans plus d'opposition. Le frère et le fils du chikh s'exécutent ainsi que quelques notables : on nous apporte de l'orge, de la paille, du beurre, des galettes, des fruits et, sur le soir, plusieurs plats de couscous. Par comble de bonheur, le taleb se rappelle qu'il a du sucre et consent à céder la moitié d'un pain. Nos hommes en sont tout ragaillardis ; avec délices, ils engloutissent les victuailles et les arrosent d'innombrables tasses de thé ; toutes leurs épreuves sont oubliées.

La tribu dont nous sommes les hôtes est celle des Aït Iren. Rien de plus ravissant que les alentours de Taourirt, aussi ombreux, aussi bien arrosés que le massif kabyle ou l'Atlas de Blida. Pour achever de nous remémorer Blida, nous avons, de nos tentes, la vue d'une plantation d'orangers ; ces arbres ont l'aspect vigoureux et prospère. Un peu en amont du village, l'oued Tarzaza reçoit, à droite, un gros affluent, dont la vallée ne semble pas moins belle que la vallée principale. Au Sud des formations schisteuses, les surplomblant de haut, s'escarpent des grès rouges. Au droit de Taourirt, ces grès affleurent non loin du village. Ils sont dominés, en tête de la vallée affluente que je viens de signaler, par un sommet remarquable de forme conique, dont l'altitude atteint sans doute 3.000 mètres, sinon davantage ; ce pic des Aït Iren, ainsi que nous le baptisons, doit constituer, par sa position détachée en avant de la grande chaîne, un observatoire excellent.

Grande consultation médicale et longs palabres ce soir. Tout à fait apprivoisés, les gens de Taourirt et ceux des hameaux voisins se pressent autour de nous, plutôt un peu importuns. Nous faisons de notre mieux pour les satisfaire.

Kasba Ouriki (*Atchliz*), *23 Septembre*. — Décidément les Aït Iren sont d'excellentes gens. La mouna de ce matin comporte, outre la classique *harira* (bouillie d'orge), un gigot de mouton fort bien apprêté. Mieux encore, on nous offre, de la part du fils et du frère du chikh, un gros morceau de sucre. Auraient-ils forcé le coffre de Si Mohammed ?

Nous partons sur les huit heures. Le sentier se tient sur la rive droite, sous bois comme hier (oliviers et caroubiers de toute beauté, grands chênes-verts, villages).

A une demi-heure de Taourirt, nous rencontrons le chikh, auquel son frère et son fils ont mandé notre venue ; il regagne sa résidence, pour nous mieux recevoir, dit-il, et nous fait mille amitiés. A l'en croire, il faudrait rebrousser chemin et séjourner à Taourirt ; il nous piloterait dans la région et nous mènerait où nous voudrions en montagne, notamment au grand pic relevé hier. L'offre est tentante ; mais nous sommes pressés ; nous le remercions, promettant de revenir, *inchallah*.

Peu après, les boisements des pentes s'appauvrissent, les futaies passent à la

brousse (surtout chênes-verts), à mesure que nous avançons vers l'aval. A quatre kilomètres environ de Taourirt, la vallée s'étrangle ; c'est au travers d'une gorge, entaillée dans les schistes, que l'oued poursuit son cours en direction Est. Cette gorge a son débouché, à moins d'un kilomètre, sur l'oued Ourika ; dans son prolongement, une grosse montagne domine la rive opposée de l'Ourika. Notre sentier ne l'emprunte pas. Il franchit le Tarzaza (par 1.100 m. environ) et s'élève sur la rive gauche, en s'infléchissant au Nord-Est. Vingt minutes d'ascension au travers de la brousse nous amènent à un col d'une centaine de mètres plus élevé

Fig. 111. Vallée inférieure de l'oued Tarzaza. — Vue prise du col au Sud d'Asrin.
(cliché jacqueton)

que l'oued. En arrière, le panorama de la vallée du Tarzaza est merveilleux ; en avant, celui de la vallée de l'Ourika, profonde et large dépression verdoyante qui s'allonge vers le Nord, n'est pas moins beau.

La descente sur l'Ourika demande un quart d'heure environ. Le sentier, qui est bon, dévale en lacets à travers des cépées vigoureuses de chênes-verts. Nous atteignons le bord de l'oued sur les 9 h. 30, à hauteur d'un village nommé Asrin, plus bas que le col de 150 mètres. En cours de descente, nous avons remarqué, encadrés, à peu près droit au Sud, dans l'échancrure de la vallée, des sommets qui appartiennent à l'axe de la grande chaîne ; on nous les a dénommés le Djebel

Acheg ; l'altitude du massif de l'Acheg doit être inférieure à celle du massif du Likoumt.

L'oued Ourika s'appelle aussi l'oued Dermat. C'est une grosse rivière, et sa vallée, au point où nous sommes, est de tous points charmante. Le fond en est un jardin continu, une suite de vergers qu'arrosent des séguias coulant à pleins bords ; sous le couvert des arbres sont pratiquées des cultures légumières. Pas un coin de terre dont on ne tire parti ; même les alluvions de graviers charriées par la rivière sont utilisées ; elles ont été plantées en peupliers, tout à fait semblables

Fig. 112. Vallée de l'oued Ourika. — Vue prise d'Asrin.
(cliché jacqueton)

aux peupliers de Hollande qui occupent en France les terroirs analogues. Partout s'aperçoivent des villages. Pour ajouter à l'agrément du paysage, les hauteurs encaissantes sont boisées ou en brousse. Ces hauteurs ne sont plus constituées de schistes ; à peu de distance d'Asrin, nous retrouvons des formations rouges, qui se prolongent vers l'aval (1).

(1) La partie de la vallée de l'Ourika que nous avons parcourue a été explorée avant nous (Hooker et Ball, Thomson), mais aucun voyageur n'a pousse plus amont et relevé le cours supérieur de cette rivière.

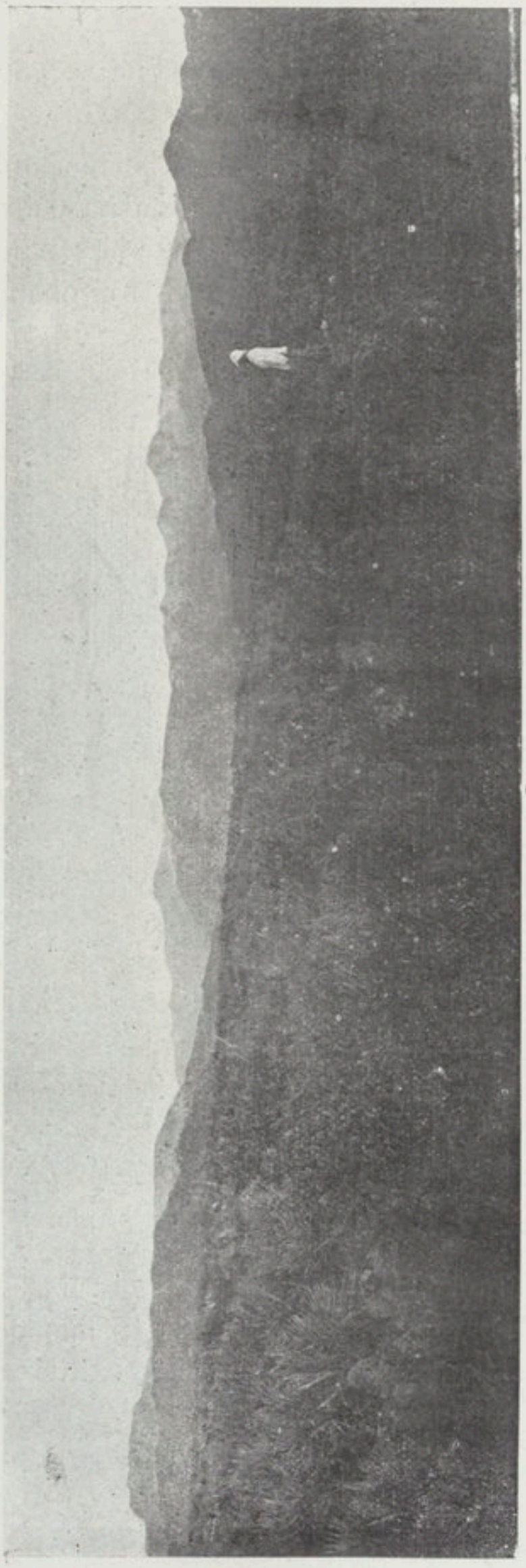


Fig. 113. Panorama de l'Atlas. — Vue prise de la kasba d'Atchliz.

Nous cheminons une heure et demie environ en direction Nord, d'abord sur la rive gauche, puis sur la rive droite de l'oued. A trente-cinq minutes d'Asrin, en aval du village de Tamensdirt, un affluent important grossit, à droite, le débit de l'Ourika ; c'est l'oued Segueur, sur le cours duquel se trouve une kasba du caïd El Ouriki.

Ce n'est point la kasba de l'oued Segueur qui est le but de notre étape. Nous nous rendons à Atchliz, au débouché en plaine de l'oued Ourika, où l'Ouriki possède une autre kasba. Ces deux kasbas sont l'une et l'autre la résidence d'un khalifa ; le caïd se trouve en service de guerre, comme ses collègues, auprès du sultan. Il est onze heures lorsque nous découvrons la plaine, dont les Djebilat bornent au loin l'horizon monotone. Les formations rouges ont pris fin et les boisements avec elles; c'est entre des collines calcaires dénudées que l'Ourika termine son cours en montagne.

L'altitude d'Atchliz est de 900 mètres. La kasba caïdale est campée en avant du village, au revers nord du dernier ressaut des avant-monts. La réception dont nous sommes gratifiés est plutôt fraîche. Le khalifa ne manifeste-t-il pas la prétention que nous quittions, sans désemparer, le territoire de son commandement, pour aller camper où et quand nous pourrions? Puis, le caïd Ahmed ayant refusé de nous

transmettre pareille injonction, il consent, de mauvaise grâce, à nous désigner pour logis une sorte de fondouk, fort mal tenu et encombré d'ordures. A peine en avons-nous constaté l'état que nous renvoyons Ahmed auprès du khalifa avec ordre de lui parler des grosses dents. Comment notre ambassadeur s'acquitta-t-il de sa mission, et quels contes fit-il ? Nous l'ignorons et n'en avons souci ; en tout cas, le khalifa capitula. Son mechouari vint peu après prononcer la formule de bienvenue, un pain de sucre propitiatoire à la main ; nous l'acceptâmes avec la dignité qui convenait, et tout se passa désormais conformément aux rites hospitaliers les plus généreux ; deux bons repas, composés l'un et l'autre de tajine et de couscous, furent servis à 4 heures et à 9 h. 30, des bougies et du thé furent apportés ; les mulets eurent de l'orge et de la paille en abondance.

Une éminence domine au Sud-Est la kasba. Elle offre de bons points de vue vers le Sud sur les avant-monts et les massifs qui encadrent la vallée de l'Ourika (hauts escarpements tabulaires des couches rouges, en arrière desquels se profilent les crêtes dentelées de la grande chaîne), vers le Nord sur la plaine et les Djebilat. Les eaux de l'oued assurent l'irrigation de vastes et belles olivettes en aval d'Atchliz.

Tasserimout, 24 Septembre. — L'étape d'aujourd'hui rappelle celle du 30 août sur la route des *diara*, d'Imintanout à kasba Mzouda. Deux heures et demie durant, de 7 heures à 9 h. 30, nous cheminons en direction à peu près Nord-Est le long des avant-monts, à la lisière supérieure de la plaine, par 900 mètres d'altitude environ. Les ravins traversés sont sans importance, tous à sec; ils ne doivent pas s'enfoncer dans l'Atlas au delà des avant-monts. Ceux-ci se terminent sur la plaine par des pentes raides que couronnent, à 300 mètres en contre-haut de notre itinéraire, des escarpements calcaires; ces pentes sont dénudées. La proportion des superficies en culture est peu élevée, mais il semble qu'elle pourrait être accrue très notablement; beaucoup de palmiers-nains et de jujubiers.

En avant de nous, les avant-monts forment un éperon qui se projette en forte saillie et dont l'extrémité porte les ruines d'une kasba, la kasba Mesfioua des levés Larras. Cet éperon est le prolongement des hauteurs qui encaissent la rive orientale de l'oued Guiji.

C'est sur cet oued que nous allons camper. Nous déboitons sur la droite, infléchissant notre route au Sud-Est pour pénétrer dans sa vallée. Le débouché de celle-ci est encadré de reliefs aux arêtes vives, aux brusques profils. Beaucoup moins important que l'Ourika, le Guiji est cependant une rivière assez forte ; dans son lit médiocrement large et encombré de grosses roches, ne coule qu'un filet d'eau; mais des séguias de gros débit en sont dérivées.

Il y a un groupe de villages sur les deux rives de l'oued. Nous le dépassons. En amont, sur une éminence à l'Ouest, a été édifiée une kasba ; elle est en ruines

comme sa sœur de la plaine. A l'Est, d'autres ruines couronnent un coteau plus élevé, au flanc duquel s'étage une belle forêt d'oliviers; des maisons y apparaissent. Nous franchissons l'oued et gravissons les pentes boisées de sa rive droite. A la limite supérieure des olivettes, nous faisons halte auprès d'une maison qui doit appartenir à des paysans aisés. L'altitude est de 180 mètres plus élevée que celle de la rivière au point où nous l'avons passée. La région que nous avons en vue semble riche et peuplée. A l'amont de la kasba ruinée, se distinguent des gorges profondes, entaillées par l'oued Guiji dans un plateau appartenant aux formations

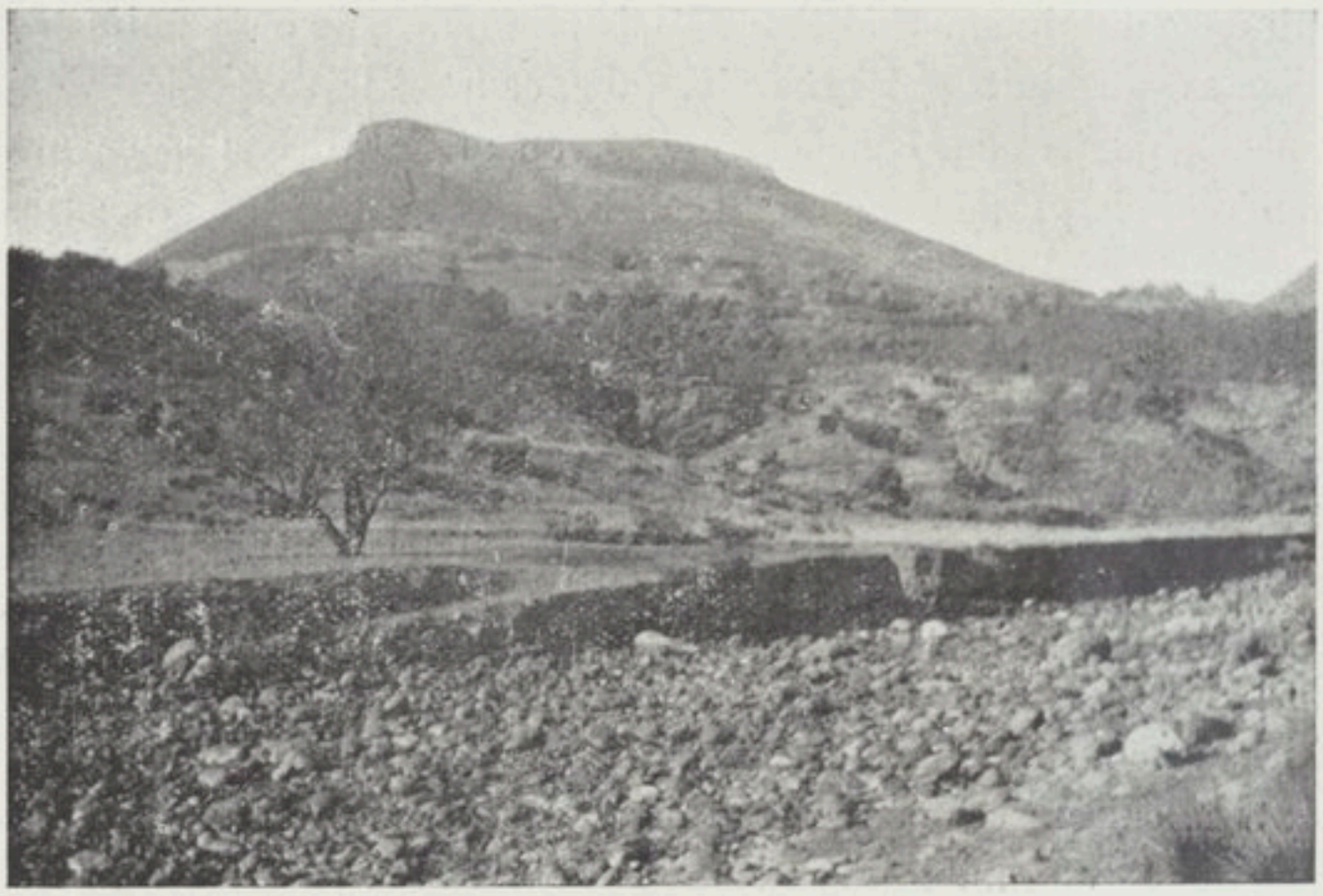


Fig. 114. Le plateau de Tasserimout. — Vue prise du N.-O.
(cliché Jacqueton)

rouges. Au-dessus des olivettes que nous venons de traverser, se développe, jusqu'à un escarpement calcaire en bordure duquel s'érigent des restes de murailles, un talus parsemé de caroubiers.

Le naturel que nous avons choisi pour hôte, en dressant nos tentes à côté de son logis, goûte médiocrement cet honneur. Le caïd Ahmed a beau lui répéter sur tous les tons que nous sommes des gens considérables, en mission spéciale du sultan et du makhzen, et que lui-même a reçu l'ordre exprès de nous escorter et de nous assurer partout vivres et couvert, notre homme oppose à sa faconde

une invincible obstination et refuse de prononcer la formule d'hospitalité. Bien entendu, nous n'en avons cure ; nos tentes resteront où elles sont. D'ailleurs, les voisins nous donnent raison et blâment hautement le personnage. L'un d'eux, vieillard vénérable, le supplée pour le *maraba bikoum* et nous prie de lui pardonner ; car notre Ahmed n'a pas craint de le menacer des plus exemplaires châtiments, jurant que nous l'emmènerons prisonnier demain et que nous le traînerons à notre suite jusqu'à Marrakech, où le pacha saura bien venger notre affront. Bons princes, nous condescendons à faire grâce. Du thé généreusement

Fig. 115. Ruines de Tasserimout.
(cliché jacqueton)

offert à tous venants achève de nous rendre populaires. Notre hôte récalcitrant lui-même s'humanise, accepte du thé et finit par y aller de son *maraba bikoum*. Tout est bien qui finit bien. A la tombée de la nuit, sont apportés trois grands plats de couscous à nous offerts par autant de donateurs, dont l'un est notre hôte, les autres deux voisins aimables.

Entre temps, Brives et moi explorons le coteau à mi-côte duquel nous sommes campés. Nous trouvons qu'il comporte à son sommet un grand plateau mamelonné d une centaine d'hectares, de 1.200 à 1.250 mètres d'altitude ; sur tout son pourtour, ce plateau est délimité par des à-pics que constituent des assises calcaires ;

de profondes dépressions, semblables à des fossés gigantesques, l'isolent des massifs environnants. Ainsi pourvue de défenses naturelles, cette *kalaa* a été utilisée comme forteresse et comme place de refuge. Toute la partie ouest semble avoir été aménagée dans ce but. Des murs y ont été élevés au rebord des escarpements, pour en accroître la valeur défensive. D'autres constructions y sont reconnaissables : d'abord une tour en plein Ouest, ainsi que diverses bâtisses peu distinctes, puis un édicule au Nord-Ouest, qui présente deux petites absidioles creusées dans l'épaisseur du mur et voûtées de culs-de-four à godrons. Tout cela est en pierre, d'une exécution assez soignée, et doit dater du moyen-âge berbère.

De cette acropole, le panorama est fort étendu, surtout intéressant du Sud-Est au Sud-Ouest sur les montagnes ; malheureusement le temps brumeux ne permet pas d'en discerner les plans éloignés. Au delà du ravin qui limite au Sud notre observatoire, s'étend, de l'Est à l'Ouest, un peu moins élevé moyennement que celui-ci, un beau plateau de terres rouges, où nous apercevons de nombreux villages, des olivettes, des cultures étendues ; nous avons recoupé ce plateau sur l'oued Ourika et il doit se prolonger dans l'Est au moins jusqu'à l'oued Rdat ; en le suivant, il faut deux jours pour se rendre de Tasserimout à Zarakten sur le Rdat, avec étape à mi-route sur l'oued Iminzet ou Aït Inzal, dont il nous est facile de voir d'ici le cours. En arrière de ce plateau, notre vue s'arrête sur des escarpements qui doivent dépasser 2.000 mètres, rouges également, semblables à ceux observés au Sud de la vallée de l'oued Tarzaza.

Kasba Mesfioua (Oued Iminzet), 25 Septembre. — Partis à 6 h. 45, nous avons atteint à 11 heures la nouvelle kasba Mesfioua, au débouché en plaine de l'oued Iminzet. Comme hier, nous aurions pu longer, d'Ouest en Est, le revers nord des avant-monts ; nous avons préféré un itinéraire plus méridional, qui se trouve jalonné par des pointements éruptifs et salifères.

Nous contournons d'abord par le Nord la kalaa où s'élèvent les ruines médiévales visitées hier. En quinze minutes, un petit ravin nous amène à un seuil dans l'ensellement duquel est bâti le village d'Agoulmine; par des pentes en brousse (chênes-verts et caroubiers), nous en descendons (en une demi-heure) sur un oued affluent du Guiji. Nous recoupons cet oued par 800 mètres d'altitude environ, à hauteur du village des Aït Hassaïn; ses eaux sont saumâtres et on le dénomme oued Melah; ses branches-mères sont orientées Sud-Nord et descendent du plateau de terres rouges que nous avons reconnu de la kalaa.

Par la vallée d'un tributaire de droite, dont l'eau est salée, nous continuons en direction Nord-Nord-Est. Le sol sur lequel nous marchons, constitué de marnes fertiles, est rouge, ainsi que les basses pentes des versants ; des escarpements calcaires couronnent ceux-ci, tant à droite qu'à gauche. Nous dépassons un gisement

de sel gemme en exploitation sur le flanc sud. Olivettes et cultures dans les fonds, brousse sur les pentes (plus épaisse et vigoureuse sur celles qui regardent le Nord). De l'oued Melah, il faut près d'une heure et demie pour atteindre la tête de cette vallée latérale. L'altitude de ce point, qui porte le nom de Tizi ou Massine, est de 950 mètres ; les hauteurs qui le dominent au Nord et au Sud peuvent avoir 100 à 150 mètres de plus ; deux villages et belles olivettes.

A l'affluent de l'oued Melah, correspond, de l'autre côté du Tizi ou Massine, un affluent de l'oued Iminzet, dont l'orientation est la même. Nous en descendons la vallée, qui est peu cultivée ; ce sont des grès et des poudingues rouges, sur lesquels sont épars des arbres clairsemés (parmi lesquels des filarias superbes) ; nous remarquons quelques belles sources issues de la base des calcaires superposés aux couches rouges, que signalent des dépôts travertineux. Vers l'aval, il y a des salines (bassins de décantation) sur le cours d'un ruisseau à droite, en correspondance avec des manifestations d'activité éruptive.

A une heure et demie du Tizi ou Massine, nous débouchons sur l'oued Iminzet, à l'endroit où s'infléchit, droit au Nord, sa vallée jusque-là orientée du Sud-Est au Nord-Ouest. Cette rivière porte en amont le nom d'oued Aït Inzal. Son origine se trouve, à coup sûr, au cœur même de la grande chaîne, car Brives attire mon attention sur le fait que nombre des roches roulées par les eaux proviennent des formations archéennes qui constituent l'axe orographique du massif (granits notamment). C'est un cours d'eau beaucoup plus considérable que l'oued Guiji : lit très large, qui n'est aujourd'hui qu'un désert de galets et de sable au travers desquels serpente un courant des plus maigres ; des séguias absorbent à peu près tout le débit disponible.

Des olivettes et des palmeraies bordent les deux rives, emplissant la vallée qu'encaissent de hautes collines aux flancs rouges d'ocre ; villages d'Aït Idrin et d'Ouarsemch sur la rive gauche, que suit la piste, d'Iminzet et d'Aït Ourirt sur la rive droite ; entre Aït Idrin et Ouarsemch, se remarquent les ruines d'une kasba désaffectée, et en aval d'Ouarsemch, la kouba du marabout de Sidi Laoussen.

A hauteur d'Ouarsemch, nous traversons l'Iminzet, dont le lit mesure au moins 200 mètres ; les collines sont plus basses et la plaine s'aperçoit indéfinie par l'échancrure qui livre passage à l'oued. Sur la rive droite, dans une position analogue à celle de la kasba d'Atchliz, est construite par 700 mètres d'altitude, la kasba Mesfioua. Cette résidence caïdale est récente ; elle ne figure pas sur les levés Larras, qui indiquent en un autre point la kasba Mesfioua. C'est que l'histoire du district a été particulièrement mouvementée ces dernières années. Il y a eu des troubles suivis de répressions ; plusieurs caïds ont été successivement investis et déposés et, naturellement, autant de kasbas construites et démolies.

Nous sommes à 11 heures à la porte de la kasba. Le caïd en titre sert à l'armée

chérifienne ; le khalifa qu'il s'est substitué, son fils aîné, n'a guère que dix ans, circonstance qui met en lumière le caractère féodal et patrimonial de ces commandements du Sud. Ce jeune seigneur nous fait porter incontinent son *maraba bikoum* par son mechouari ; mais la mouna vient beaucoup moins promptement ; il faut, à ce qu'on nous rapporte, toute l'industrie du caïd Ahmed pour l'extraire du mechouari ; thé, sucre, bougie et autres articles classiques ne sont livrés qu'à regret et un à un par ce fonctionnaire économe.

Nous voyons partir en chasse le petit khalifa ; monté sur un grand cheval, il a fort bonne mine ; sa suite est composée d'hommes d'âge mûr, qui se tiennent à distance respectueuse et gardent vis à vis de lui l'attitude la plus déférente.

Les tentes sont installées à l'ombre d'oliviers qui font partie de vastes plantations. Comme partout, ces arbres, de belle venue, sont cultivés à l'irrigation, fort serrés, très-médiocrement taillés. Non loin du campement, des champs irrigables viennent d'être ensemencés en blé ou en orge, dont les tiges sortent de terre. Est-ce pour faucher ces céréales en vert ou pour les faire brouter dès cet automne ? Est-ce pour avoir au premier printemps de la campagne prochaine une récolte précoce ?

Marrakech, 26 Septembre. — La nuit n'a pas été bonne ; ç'a été une seconde représentation de celle passée à Tamesloht, il y a trois semaines. Le mechouari avait désigné, pour veiller à la sécurité de nos précieuses personnes, des *assassin* en nombre surabondant, une vingtaine, je crois, et comme de juste, ces pauvres diables, afin de se tenir éveillés, nous ont régalés d'une suite de concerts nocturnes. Au premier matin, comme les *assassin* se mettent à chômer, ce sont nos hommes qui nous empêchent de reposer. Pris d'un zèle insolite, imputable au retour à Marrakech, ne voilà-t-il pas qu'ils se lèvent avant le jour, harnachent les bêtes en hâte et à grand vacarme. Le caïd Ahmed, d'ordinaire le moins diligent, est le premier prêt. Il a soif de retrouver son logis et sa femme. Nous n'avions pas quitté nos lits qu'il voulait abattre nos tentes.

Cinq heures et demie de marche, de 6 h. 15 à 11 h. 45, nous ont ramenés à Marrakech ; plaine continue en direction Nord-Ouest.

Nous retraversons d'abord l'oued Iminzet. Dégagé des avant-monts, il s'épanouit prodigieusement ; son lit de cailloux est démesuré ; pour le couper, en biais il est vrai, nous mettons de quinze à vingt minutes. Sur la rive gauche nous dépassons les *nouala* (huttes) qui marquent l'emplacement du Souq el Tleta (marché du mardi).

De ce point à Marrakech nous rencontrons plusieurs séguias, surtout dans la première partie du trajet, mais un seul oued, qu'un riverain interrogé nous dit s'appeler l'oued Guiji ; nous le guéons à 2 h. 30 de la kasba Mesfioua ; son lit est médiocrement large, assez bien pourvu d'eau.

Au point de vue agricole, notre itinéraire recoupe deux régions d'allures différentes. Jusqu'au delà de l'oued Guiji, c'est-à-dire jusqu'à moitié route, ce sont, à peu près continûment, des terres de culture, des olivettes, des vergers ; des canaux en assurent l'irrigation et le draînage ; la population semble assez dense. Plus loin, sur deux heures de marche, nous ne trouvons plus que des superficies d'aspect désertique, un sol inculte, marécageux à la saison des pluies, stérile faute d'eau à la saison sèche. D'ailleurs, nous n'observons rien de particulier qui porte à croire que ces vastes espaces soient irrémédiablement inutilisables ; des travaux hydrauliques relativement faciles permettraient sans doute d'en tirer bon parti.

A cinq ou six kilomètres de Marrakech, des enclos d'argile, derrière les murs desquels apparaissent les frondaisons des oliviers et des palmiers, délimitent des terrains irrigués qui appartiennent au Sultan ; ces propriétés chérifiennes, terres de culture ou plantations, sont très étendues. Des enclos moins importants, auprès desquels nous passons également, doivent être des domaines privés. Avec la luxuriance et la fertilité de ces domaines privilégiés, contraste le pauvre aspect des espaces libres qui s'interposent entre eux. Sur la droite et sur la gauche, se profilent en lignes sombres d'autres plantations ; celles de l'Aguedal sont en avant à gauche. Assez nombreuses séguias ; force regards béants de feggaguir, qui semblent, pour la plupart, hors de service.

A 11 h. 30, nous sommes au pied des murailles de Marrakech ; le lit étroit et sans eau de l'oued Icil précède immédiatement Bab Armat, par où nous pénétrons en ville. A peine avons-nous réintégré notre logis que Si Omar ben Medjad nous y rend visite, tout empressé de savoir de nos nouvelles et de se mettre à notre disposition.

Il a fait aujourd'hui une chaleur étouffante, un temps de sirocco : 27° dès 6 h. du matin et 30° encore à 5 h. 30 de l'après-midi. L'Atlas est resté enseveli dans la brume ; on n'en a rien aperçu. Sur le soir, il y a une sorte d'ouragan de sable, accompagné de quelques gouttes de pluie ; une ondée d'orage serait la bienvenue ; elle ne se produit pas.

V. — **Marrakech, Mazagan**

Marrakech, 27 Septembre. — Journée de repos, de visites et d'emballages. Nous partons demain pour Mazagan ; et comme nous cheminons à petites journées, et par le chemin des écoliers, nous confions à des chameliers, qui le

rendront à M. Brudo d'ici cinq jours, le gros de nos bagages. Les prix de ces industriels n'ont rien d'excessif, la saison étant favorable et le fret peu abondant ; il ne nous en coûtera que onze pesetas.

Le chérif de Tamesloht se trouve ici. Nous l'avons vu hier et aujourd'hui. Il nous a reçus à merveille, a causé longtemps et de façon intéressante. La maison où il nous reçoit est ancienne ; elle date, d'après une inscription qu'il nous montre, du règne de Mouley Ahmed el Mansour, c'est-à-dire de la fin du XVI^e^ siècle ; plâtres, faïences et boiseries sont d'un bon style. Là ont été hébergés,

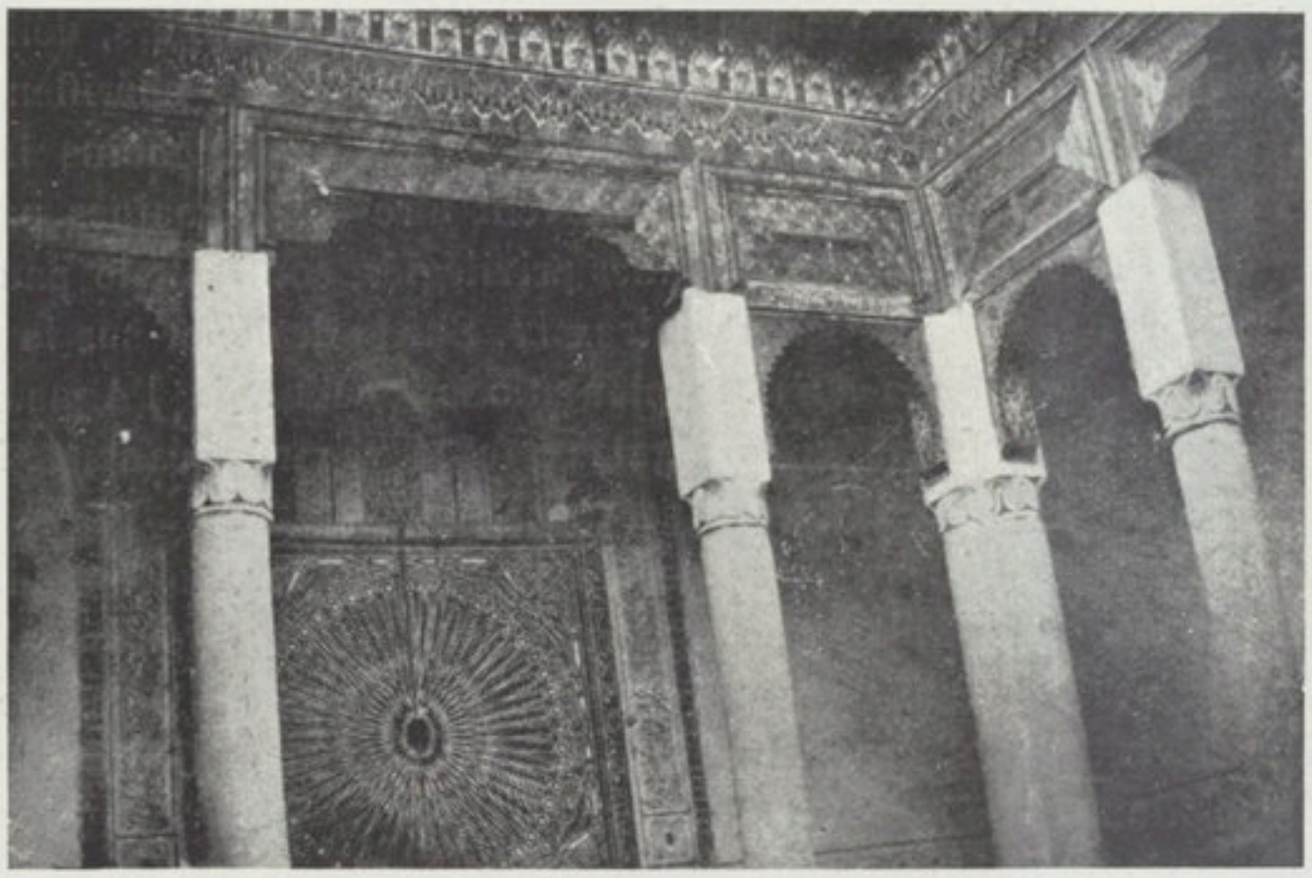


Fig. 116. Décoration intérieure de la maison de Mouley el Hadj a Marrakech.
(cliché jacqueton)

l'an passé, MM. Descos et Ollé-Laprune. La maison qui abrite son harem est plus belle encore, nous dit-on.

Les bruits les plus contradictoires courent sur la situation du Sultan. Grande victoire chérifienne, annonce Si Omar ; en son honneur on a tiré des salves d'artillerie et il y a eu trois jours de réjouissances officielles. Défaite écrasante de la mahalla, prétend le préposé à la poste française, un israélite du nom d'Hazzan ; tout le Nord échappe au Sultan, et le Sud va suivre l'exemple du Nord ; déjà les routes de la plaine ne sont plus très sûres ; peut-être aurons-nous quelque peine

à gagner Mazagan. Les deux versions se valent ; elles ne méritent pas plus de créance l'une que l'autre.

Les dattes sont tout près d'être mûres ; au marché on en vend déjà des variétés les plus précoces. C'est une année d'abondance ; pas un arbre qui ne soit surchargé d'énormes régimes.

La chaleur persiste aussi forte qu'hier (26° à 6 h. du matin) et l'Atlas est toujours embrumé. Nous n'aurons décidément pas la satisfaction de le bien voir de Marrakech.

Fig. 117. Marrakech. — La palmeraie.
(cliché jacqueton)

Nzala Souïnia, 28 Septembre. — Départ sur les 9 h. 30, en compagnie de l'aimable Si Omar, qui tient à nous escorter au delà de l'enceinte. La chaleur est toujours cuisante.

Nous sortons par Bab Doukkala, puis nous longeons l'extérieur des murailles en direction Est, jusqu'à hauteur du Bab Khemis, où passe la piste de Mazagan. Là, Si Omar prend congé.

Jusqu'au Tensift et un peu au delà, ce ne sont que jardins et palmeraies, irrigués par des séguias. Peu avant le fleuve, nous dépassons le lit desséché de

l'oued Icil. Quant au Tensift, il roule de l'eau en quantité notable, et de grosses séguias, où s'ébattent des tortues, coulent à pleins bords en contrehaut des deux rives. Nous le traversons sur un pont d'ancienne construction, fort mal entretenu, puis nous faisons la grande halte, une heure à peine après avoir quitté Marrakech, à l'ombre des hauts palmiers qui bordent sa rive nord ; ce sont les derniers arbres que nous rencontrerons aujourd'hui.

Trois heures plus tard, nous reprenons notre route. Sauf quelques rares jujubiers, plus la moindre verdure désormais ; la piste s'allonge en direction Nord au travers d'une steppe désertique et caillouteuse, qui s'élève en pente modérée vers les Djebilat. Notre gîte de ce soir se trouve au revers opposé de la chaîne ; nous la franchissons donc ; le seuil, atteint sur les 5 heures, est bas (600 mètres d'altitude). la piste constamment facile. A la base des hauteurs, je remarque des parcelles de terre préparées pour les semailles, ainsi que des hameaux de *nouala* (huttes) ; au-dessus, pentes et croupes de schistes sombres, qu'injectent des filons de quartz d'un blanc éclatant, sont parfaitement dénudées ; à peine quelques arbres, qui doivent être des oliviers sauvages, sur l'arête la plus élevée (850 m. environ). Un quart d'heure avant le col, un puits de cinq à six mètres de profondeur fournit d'excellente eau. Au débouché du col, nous apparaît, d'altitude à peine inférieure, une plaine immense et nue, où le soleil couchant met des colorations violettes. Au loin vers le Nord, une frange mince la borde, qui indique l'alignement du Djebel Lakhdar, de la Gara d'Ouzern, des Skhour.

Trois quarts d'heure de descente nous amènent à la nzala Souïnia, tout à l'entrée de cette plaine (550 m.). La kouba d'un marabout la signale ; l'eau (puits de 5 m.) y est des plus médiocres.

Nzala Djenada, 29 Septembre. — Départ à 7 h. 15. Nous déboîtons à gauche de la route Marrakech-Mazagan, et nous portons, en direction Ouest, sur la route Marrakech-Safi. La nzala Djenada, où nous campons ce soir, est l'un des gîtes d'étape de cette dernière. La chaleur est beaucoup moins forte qu'hier ; une brise du Nord la tempère. Notre itinéraire se développe le long du revers nord des Djebilat. On nous montre, adossées aux premières pentes, des constructions neuves, qui sont les bâtiments d'exploitation d'un domaine appartenant au ministre de la guerre El Menebhi ; nous sommes, en effet, dans le pays d'origine de ce puissant personnage.

A 10 heures, nous passons au Souq el Tleta (marché du mardi) de Sidi Brahim, qui se tient justement aujourd'hui, et qui bat son plein ; il nous paraît très-fréquenté.

Sur tout le parcours, la proportion des terres cultivées est assez élevée, sauf dans les parties où les quartz dominent et encombrent de leurs débris la surface

du sol. Avec les schistes et les quartz alternent des calcaires. Un peu partout, se remarquent des rigoles et des fossés destinés à recueillir les eaux de ruissellement des pentes et à les conduire aux surfaces en labours; quelques villages de nouala, quelques azibs, çà et là des jujubiers, mais pas un arbre. Les eaux sont mauvaises et rares. A la nzala Djenada (500 m. d'altitude), où nous arrivons à 1 heure après-midi, le puits est distant d'un kilomètre; l'eau est à deux mètres; elle a une saveur magnésienne prononcée.

Kasba Ahmar, 30 Septembre. — Courte étape de quatre heures aujourd'hui. Nous suivons d'abord la route de Safi en direction Nord-Ouest. Pays d'aspect semblable à celui parcouru hier (schistes gréseux, dans lesquels s'interposent des filons de roches éruptives et que recouvrent parfois des zones calcaires), mais assez sensiblement meilleur ; azibs et douars nombreux, troupeaux importants de moutons et de chèvres, cultures étendues qu'envahissent les jujubiers. Au bout de deux heures et demie, nous appuyons sur la gauche en direction Ouest, puis Sud-Ouest, au travers d'ondulations de terrain, qui sont l'extension occidentale des Djebilat. Le mélange des grès siliceux et des calcaires y donne d'excellentes terres légères, de teinte rougeâtre ; là, plus de friches ; tout est labouré : c'est le cœur de la province de l'Ahmar, qui doit son nom (ahmar signifie rouge) à la couleur ocreuse de son terroir. Une kasba caïdale s'y élève, à quelque distance au Nord de la zaouïa de Sidi Ahmed. Elle est de construction récente, mais elle a déjà subi une démolition ; sauf quelques coins réparés vaille que vaille, ces vastes bâtiments ne sont que ruines. Un khalifa du caïd des Ahmar, qui est un de ses frères, y réside cependant. Il nous accueille avec empressement, s'excusant du délabrement de son logis. C'est un tout jeune homme, de figure avenante. Il nous conte les aventures de son frère, Si Ahmed ould Allel ben Nba. Elles illustrent à merveille l'histoire intérieure du Maroc.

Malheureusement pour le titulaire du caïdat de l'Ahmar, cette province se trouve limitrophe de l'Abda, où règne un très gros seigneur, aussi ambitieux que puissant, le célèbre Si Aïssa el Abdi, qui a su détrôner à son profit les caïds fractionnaires ses collègues et devenir grand caïd de l'Abda entier. Arrondir encore ses domaines en s'annexant l'Ahmar était pour ce personnage chose indiquée. Il s'y efforça. Moyennant la forte somme, 100.000 douros, nous dit-on, il obtint du makhzen, voici deux ans, la destitution du frère de notre hôte. Les sanctions usuelles accompagnèrent cet acte administratif : Si Ahmed fut mis à l'ombre et ses kasbas démolies en conscience. Mais le triomphe de Si Aïssa fut de courte durée. Les frères de sa victime avaient sauvé la caisse et l'avaient mise à l'abri dans une zaouïa. Après quoi ils négocièrent avec le makhzen, qui n'eut garde d'être inflexible ; pour 200.000 douros, Si Ahmed fut élargi, n'ayant passé en prison que

deux semaines, et redevint caïd de l'Ahmar ; il figure présentement comme tel à la mahalla chérifienne. L'aventure valut même quelques jours de disgrâce à Si Aïssa ; mais tout ne tarda pas à s'arranger ; en compensation de ses 100.000 douros, que garda le makhzen, il obtint l'investiture du caïdat de Safi, seul commandement fractionnaire de l'Abda qu'il n'eut pas encore absorbé.

Le khalifa, dont les sentiments reflètent ceux de son frère le caïd, prendrait aisément son parti d'une révolution, voire d'une intervention française ; pour cause, son loyalisme envers le makhzen est des plus tièdes. Complaisamment, il nous parle des déboires que donnent les *harka* (levées d'hommes pour la mahalla) ; à peine rassemblés, les contingents de l'Ahmar ont fondu comme neige au soleil ; son frère n'a plus de soldats ; tous ont déserté. Le makhzen vient de lancer un nouvel ordre de mobilisation. Tenter de le faire exécuter dans l'Ahmar serait peine perdue ; les administrés de notre hôte sont bien décidés à n'y pas obéir ; lui-même compte s'en désintéresser. La situation est la même au point de vue fiscal ; ne point réclamer aux contribuables les impôts chérifiens est prudent ; aux demandes d'argent, on répondrait à coups de fusil. Sagement le khalifa s'abstient ; les gens de l'Ahmar ne paient rien ; à ce prix, ils se tiennent tranquilles et le pays est parfaitement sûr D'ailleurs, notre hôte est prêt à tout événement ; sa famille et ses biens mobiliers sont en lieu sûr ; il n'a ici que les vêtements qu'il porte, des fusils et des cartouches ; à la première alerte, il déguerpira sans fausse honte. Tout cela ne l'empêche pas de s'acquitter largement des devoirs de l'hospitalité ; on nous sert un déjeûner et un dîner plantureux, qu'il partage avec nous. La veillée se prolonge à causer amicalement et à boire de multiples tasses de thé.

Les puits sont profonds dans la région ; nous en mesurons un ; l'eau y est à 25 mètres.

Dar Bachir, 1er Octobre. — A 7 h. 30, nous prenons congé de l'aimable khalifa. Il nous faut deux heures en direction Nord-Ouest pour atteindre le fond de la cuvette qu'occupe le lac Zima. Le pays parcouru est fertile, bien cultivé et habité ; sol rouge et léger, superposé à des formations gréseuses.

L'altitude du Zima est de 350 mètres environ ; pas une goutte d'eau en cette saison ; une croûte de sel, résidu de l'évaporation, s'étale étincelante au soleil. Les terrains qui bordent immédiatement le lac sont couverts d'atriplex, de soude articulée, de joncs, au-dessus desquels quelques palmiers balancent leurs panaches ; mais cette zone marécageuse et salée est peu épaisse ; de bonnes terres de culture l'encerclent sur tout le pourtour de la dépression.

Sur la rive orientale du Zima grouille une foule nombreuse. C'est l'emplacement d'un Souq el Khemis (marché du jeudi), qui se tient aujourd'hui. Ce marché semble important. Nous faisons halte à proximité. Omar en profite pour ravitailler

notre garde-manger. Il achète notamment des raisins, non plus roses et quelque peu fades comme ceux du Chiadma, mais noirs et sucrés ; ces fruits proviennent du Doukkala, où c'est le moment de la vendange ; il y a six à sept semaines qu'on a vendangé dans le Chiadma. Sur le lac, des sauniers en assez grand nombre chargent du sel sur des chameaux et des bourricots ; ils brisent la croûte et en recueillent les fragments sans grandes précautions, entassant dans les chouari à peu près autant de boue que de sel.

A 11 h. 45, nous repartons, toujours en direction Nord-Ouest, en suivant la

Fig. 118. Zima. — Le Souq el Khemis.
(cliché jacqueton)

route usuelle de Marrakech à Safi, abandonnée hier à mi-étape et que nous avons retrouvée au Khemis ; cette route remonte le fond, en pente très douce, d'une sorte de large vallée. De sableux et léger, le sol devient argileux et compact, sans cesser d'être rouge ; c'était jusqu'ici de l'*hamri*, c'est maintenant du *tirs*, nous dit-on. Je tâche d'obtenir quelques précisions sur l'exacte signification de ce dernier terme, que M. Th. Fischer a réservé aux terrains de couleur foncée, appliquant celui d'*hamri* à tous les sols rouges. Il résulte de mon enquête que la couleur n'est, pour les gens du pays, qu'un caractère secondaire, et que la distinction exprimée par les mots *tirs* et *hamri* a pour base réelle, non cette couleur, noire ou rouge,

mais la contexture même et la consistance, mécanique et chimique, des terroirs. Sont dits *tirs* les sols argileux, ce que nos paysans appelleraient des terres fortes, quelle que soit leur couleur, qui varie en fait du noir intense au rouge vif (comme le *tirs* sur lequel nous marchons aujourd'hui) ; sont dits *hamri* les sols sablonneux, constituant des terres légères, d'ailleurs très généralement rouges. Comme végétation spontanée spéciale au tirs et en décelant la présence, on nous indique un chardon, dont le nom local est *jerneich* et le nom scientifique *scolymus hispanicus*.

Quoiqu'il en soit, ces argiles ocreuses de la région du Zima sont des terres parfaitement bonnes ; des troupeaux nombreux pâturent les friches, des villages apparaissent de tous côtés. De petits enclos plantés en figuiers et en vignes, entourés de haies de cactus, signalent les groupes d'habitations.

A mesure que nous nous élevons, la richesse du pays s'amoindrit, le sol devient pierreux. C'est que nous nous engageons dans le bourrelet de hauteurs qui marque la limite du plateau sur lequel nous nous sommes tenus depuis la traversée des Djebilat et du plateau moins élevé où nous cheminerons demain. Comme les Djebilat, ces montagnes en miniature sont incultes et dénudées, d'aspect stérile et sans valeur agricole ; tous les ravins sont à sec.

Nous en sortons sur les 4 h. et demie, par un vallon tortueux, mais de parcours facile. L'altitude n'est plus que de 200 mètres ; devant nous s'ouvre une vaste plaine : c'est l'Abda, qui s'étend d'ici au littoral atlantique. Nous campons dans l'enceinte d'une ancienne kasba, devenue simple azib ; c'était autrefois le Dar caïd el Mouissat ; c'est maintenant le Dar Bachir.

L'eau se trouve ici terriblement bas. Son niveau dans le puits voisin s'établit à une cinquantaine de mètres au dessous de la surface.

Dar caïd Si Aïssa ben Omar (Kasba Abda), 2 Octobre.— Étape de cinq heures, en direction Nord-Ouest, tout le temps de laquelle nous cheminons au travers d'excellentes terres. A n'en pas douter, l'Abda doit être considérée, au point de vue agricole, comme l'une des provinces les plus favorisées du Maroc.

Pendant les deux premières heures, où nous suivons la route Marrakech-Safi, pays presque uniformément plat, à peine ondulé de dénivellations peu sensibles ; sol argileux de teinte rouge, dont aucune parcelle n'échappe à la culture. On nous répète que ces belles terres sont du tirs ; le jerneich y abonde ; des fragments de croûte sur les parties surélevées attestent l'existence d'éléments calcaires ; habitations nombreuses.

A hauteur du marabout de Si Taïeb, du côté opposé à la route (à gauche), je note les ruines d'une kasba, d'histoire semblable à celle du Dar Bachir ; caïd d'une fraction, comme son voisin et comme quelques autres seigneurs, le propriétaire de

cette kasba a vu, comme eux tous, son commandement absorbé dans celui de Si Aïssa.

Trois quarts d'heure plus loin, un autre marabout, Si Embarek, couronne une croupe basse, dominant l'emplacement d'un Souq el Tleta (marché du mardi). Ce Tleta n'est guère qu'à 35 kilomètres Est de Safi. N'ayant pas l'intention de gagner ce port, nous déboîtons de la grande route, qui s'infléchit vers l'Ouest, et nous poursuivons en direction Nord-Ouest.

Au delà de Sidi Embarek, le sol fonce graduellement, passant du rouge au brun

Fig. 119. Kasba de Si Aissa ben Omar
(cliché jacqueton).

sombre et parfois au noir franc ; cette dernière teinte se localise surtout dans les parties basses, les fonds de cuvettes et de dépressions. Tout ce pays est admirablement fertile et très peuplé. Nous remarquons la belle taille et l'air de vigueur des bêtes à cornes, dont il y a de gros troupeaux. Quelques champs sont envahis par la croûte calcaire, mais celle-ci n'occupe, somme toute, que des superficies peu importantes ; dans les terres cultivées, les labours annuels rompent les dépôts avant qu'ils deviennent préjudiciables. Par contre, les surfaces soustraites aux labours, telles que celles occupées par les chemins et les sentiers, sont totalement encroûtées ; nos mulets cheminent sur une chaussée de roche continue.

Les habitants ont mis à profit cette particularité. Des deux côtés de la route sont creusées dans le calcaire, aux points propices, des cavités en forme d'immenses bouteilles, où sont recueillies les eaux de pluie qui ruissellent sans être absorbées sur la croûte imperméable ; les étroits goulots de ces citernes peuvent être aisément fermés lorsqu'elles sont emplies. Actuellement, toutes sont à sec ; on ne nous signale aucune source pérenne ; il n'y a d'autre eau potable dans la région que celle de puits profonds. Les cavités ainsi aménagées sont à double fin, susceptibles, grâce à leur étanchéité, d'être utilisées comme silos à grains aussi bien que comme réservoirs à eau.

Vers la fin de l'étape, se montrent, sur d'assez vastes surfaces, des peuplements de palmiers-nains ; à peu près partout, ces surfaces pourraient, je crois, être défrichées fructueusement.

La température est plutôt fraîche, tempérée qu'elle est par de la brise du Nord, qui souffle de plus en plus vive à mesure que nous avançons.

Bien avant d'y arriver, nous apercevons la kasba du prince souverain de l'Abda, l'immense palais-forteresse de Sidi Aïssa ben Omar ; elle est construite au ressaut d'une éminence (150 mètres d'altitude), qui domine au loin le pays. Nous l'atteignons à 11 h. 45. C'est de beaucoup la plus vaste construction de ce genre que nous ayons vue. Une première cour est entourée d'échoppes qu'occupent des marchands et des artisans. Une seconde lui fait suite, de dimensions imposantes, sur laquelle donnent de grands bâtiments, notamment celui où se trouvent les salles de réception et de justice caïdales. Nous ne faisons que la traverser ; le logis qui nous est assigné se trouve plus loin, au delà d'une troisième cour : c'est une petite maison en bordure d'un jardin d'orangers, à nous attribuée tout entière. Mouna fastueuse et telle qu'il sied de la part d'un personnage comme Si Aïssa : le nombre des pains de sucre, quatre, et celui des paquets de bougie, trois, indiquent ses proportions. Quant aux repas, j'en conserverai aussi excellent souvenir que du festin chez Barrada ; ragoûts (poulets et mouton) et couscous sont parfaitement apprêtés ; dans les bonnes maisons, la cuisine marocaine est vraiment estimable.

L'histoire de Si Aïssa nous est contée. Du vivant de Mouley el Hassan, ce n'était qu'un petit caïd, comme il y en avait plusieurs dans l'Abda, subdivisé, par la politique prévoyante du makhzen d'alors, en multiples commandements. Habilement et heureusement, Si Aïssa se prononça pour Mouley Abd el Aziz, joua sa fortune sur le succès de celui-ci et de Ba Ahmed. Il gagna gros. Comme prix de son loyalisme, on lui sacrifia ses collègues caïds, tant dans l'Abda que dans les districts voisins. Leurs kasbas furent saccagées, ainsi que nous l'avons pu constater chemin faisant, eux-mêmes déposés, sinon égorgés, les territoires sur lesquels ils avaient juridiction attribués à Si Aïssa. Au morcellement maintenu sous le dernier régime fut substitué un régime de centralisation. Dès maintenant, Si Aïssa peut être

considéré comme l'un des plus puissants personnages du Maroc, comme l'émule et l'égal des plus puissants caïds de l'Atlas, le Glaoui, le Goundafi, le Mtougui. Tout donne à penser qu'il n'a pas dit son dernier mot et que son rôle grandira encore.

Nous eussions aimé voir ce haut feudataire. Mais il est auprès du Sultan. Un de ses nombreux fils (on nous dit qu'il en a quarante en âge de porter les armes, sans préjudice de beaucoup d'autres plus jeunes), le supplée ici en qualité de khalifa ; deux autres, également ses khalifas en titre, font de même, l'un à Safi, sa

Fig. 120. Intérieur de la kasba de Si Aissa ben Omar.
(cliché jacqueton)

dernière conquête, le second dans une kasba située à un jour de marche dans le Nord, aux confins du Doukkala.

Nous rendons visite au khalifa, bel homme d'une trentaine d'années, aussi grave et réservé que s'est montré primesautier son collègue de l'Ahmar, d'ailleurs fort aimable également. Il paraît qu'Omar et le caïd Ahmed nous ont présentés, Brives, comme officier français détaché à la disposition du Sultan, moi-même, comme ingénieur. C'est leur manie de nous attribuer des qualités imaginaires, et chaque jour différentes. Négligent-ils de nous en aviser à temps, il se produit des quiproquos. Aujourd'hui, nous sommes avertis et nous soutenons congrûment nos personnages.

Autre kasba, autres opinions. Le fils de Si Aïssa parle des affaires politiques d'un ton tout différent que le khalifa de l'Ahmar. Rien qui ne soit au mieux dans le meilleur des Maroc. Son père ne vient-il pas de lui mander que la mahalla chérifienne a remporté une victoire signalée, l'avisant d'ordonner à ce propos des réjouissances ? Ce qu'il a fait ; il y a eu hier fantasia. Nous répondons ainsi qu'il convient, offrons nos congratulations, attestons que Sidna (le sultan) n'a pas de meilleurs amis que les Français, souhaitons qu'il mette leurs sentiments à l'épreuve, etc... Et le khalifa d'opiner du turban, à grand renfort *d'inchallah*.

Si Aïssa passe pour posséder la plus belle écurie du Maroc. Malheureusement, beaucoup de ses chevaux, et non les pires, ont été emmenés par lui à Fès. Ceux qu'on nous montre sont des types intéressants de la race indigène, semblables en mieux aux animaux observés partout sur notre route : large croupe, membres trapus, haut garrot, forte encolure et tête relativement petite, au total formes ramassées, qui rappellent celles des chevaux andalous (de la race dite de Cordoue), tels qu'on les peut voir dans les tableaux de Velasquez. C'est le pur sang barbe, sans mélange, semble-t-il, de sang arabe. Ces pauvres bêtes ont figuré dans la fantasia d'hier, et s'en ressentent ; leurs flancs sont zébrés de rayures sanguinolentes, qui témoignent de la sévérité des coups d'éperons qu'on leur a infligés.

La kasba se trouve à la limite séparative de deux régions naturelles qui contrastent : la zone intérieure, fort peu accidentée, que caractérise le tirs ; la zone côtière plus tourmentée, où le sol est de l'hamri, généralement caillouteux, encroûté ou coupé d'affleurements rocheux (calcaires pliocènes). L'étape d'hier s'est poursuivie au travers de la première zone ; celle de demain nous fera connaître la seconde. Au Dar Si Aïssa, les puits sont sensiblement moins profonds qu'en pays de tirs ; ils n'ont pas plus de vingt-cinq mètres.

El Aïr (*Aïoud Chaïr*), *3 Octobre*. — La dignité du khalifa exigeait qu'il nous gratifiât d'un soldat d'escorte. Aussi sommes-nous précédés aujourd'hui d'un *mokhazni*, dont le cheval caracole superbement en tête de notre modeste caravane. Il nous en coûtera un douro.

Longue étape, à raison surtout de la lenteur de la marche, que rendent pénible les cailloux qui encombrent le sentier. Partis à 6 h. 45 et n'ayant pas consacré plus de 2 h. 20 à la grande halte, nous arrivons passé 4 heures de l'après-midi seulement à El Aïr. Notre direction est constamment au Nord presque plein. La température était plus que fraîche ce matin. Ayant négligé de prendre mon burnous, j'ai eu presque froid jusqu'à huit heures.

Des friches pierreuses où végètent des palmiers-nains commencent à la porte de la kasba. La terre est un sable rouge ou brun très fin et léger, provenant de la

désagrégation des grès pliocènes, qui serait de bonne valeur agricole, n'étaient les cailloux et les roches. Il n'y a de douars et de cultures qu'aux points assez rares où ne dominent pas ces cailloux et ces roches. Partout ailleurs, ce ne sont que pâturages, qui doivent être excellents à la saison, ainsi que l'attestent les formes robustes, les proportions considérables des bêtes à cornes rencontrées. Brives me dit que ces formations pliocènes du littoral ne sont pas partout aussi médiocrement utilisées. Dans le Chaouïa, des épierrements ont été pratiqués presque partout et les progrès de la croûte sont combattus par des labours

Fig. 121. Campement a Aïr.
(cliché jacqueton)

constants ; on a ainsi mis en valeur tous les terrains où n'affleurent pas des calcaires en place. Il me fait aussi observer qu'il n'est pas impossible d'y rencontrer, par endroits, des îlots de tirs identiques aux terres ainsi qualifiées hier et avant-hier, qui occupent le fond de cuvettes où l'érosion plus active a mis au jour les molasses subordonnées aux grès pliocènes ou les schistes sous-jacents ; et il m'en montre, chemin faisant, des exemples. Quant aux puits, leur profondeur ne cesse de décroître ; celui de Si Ahmed el Maati, où nous déjeunons vers midi, a de l'eau en abondance à cinq ou six mètres ; elle est à peine douceâtre.

A mesure que nous avançons, les palmiers-nains deviennent moins prépon-

dérants, cédant la place aux retems, aux guendouls (asphodèle), etc.; dans les dernières heures il n'y en a plus que de loin en loin.

Le douar d'El Aïr groupe ses huttes en pierres sèches au revers est d'une crête rocheuse d'où l'on domine l'Océan tout proche. A l'entour, ce ne sont que cailloux, bancs de croûte, assises calcaires en place. De quoi peuvent bien vivre ses habitants ? C'est, de ce côté, l'un des derniers douars, sinon le dernier, de l'Abda ; l'étape de demain se poursuivra en Doukkala.

Nous campons dans un champ horriblement pierreux, bien qu'on en ait extrait assez de moellons pour l'enclore d'un mur épais. Le sol est d'un sable si meuble que les piquets des tentes, enfoncés jusqu'à la tête, n'y peuvent tenir ; il faut les surcharger de grosses pierres.

La présence du *mokhazni* nous vaut une mouna du chikh du douar. On prépare le couscous avec tant de soin que sa confection n'en finit plus ; nous nous couchons avant qu'il soit au point ; nos hommes sauront bien l'expédier seuls.

Nos cartes mentionnent sous le nom d'Aïr des ruines d'époque indéterminée qui ne devraient pas être éloignées d'ici. Sur interrogation, les gens du douar répondent qu'ils ne connaissent rien de tel dans leur voisinage.

Douar Lahou Hamra (Oulad Ranem), 4 Octobre. — Le couscous n'est arrivé que passé minuit. Les poulets vivants, apportés en même temps, nous seront de meilleur profit ; ils feront le plat de résistance de notre déjeuner.

Température fort douce cette nuit et ce matin, mais humidité intense ; les toiles de nos tentes sont mouillées à les tordre ; il y a beaucoup de brume : c'est l'influence de l'Atlantique.

Nous ne partons qu'à 7 h. 30. D'El Aïr à Oualidia, il y a une heure de marche pénible et lente sur un terrain semblable à celui d'hier, rocheux et pierreux à l'extrême. La brume empêche de voir l'Océan ; on entend le fracas des vagues se brisant sur le rivage.

Oualidia fut autrefois un mouillage fréquenté. Une lagune remarquable s'y creuse au long de la côte sur plusieurs kilomètres, couverte du large par un cordon rocheux, qui est la consolidation de dunes anciennes. Nous l'atteignons à son extrémité Sud-Ouest. C'est là que se trouvent les fonds les plus hauts, là aussi qu'elle communique avec l'Océan par des brèches entaillées dans le bourrelet littoral. Une kasba mal entretenue, qu'avoisine la zaouïa de Mouley Abd es Selam, témoigne que ce point eut jadis quelque importance. Certains y ont voulu voir le grand port futur du Maroc central. Des travaux peu coûteux, a-t-on dit, suffiraient pour ménager un accès praticable aux navires. Mais cela n'est rien moins que démontré. Brives tient de bonne source que les fonds s'y ensablent rapidement, et que de grosses dépenses seraient nécessaires pour y maintenir les hauteurs d'eau qui

conviendraient. La faute en serait à des modifications dans l'état des brèches du bourrelet littoral, modifications préjudiciables aux courants qui balayaient auparavant les dépôts sableux loin du rivage.

Notre route va être désormais la piste officielle qui longe la côte de Mogador à Rabat ; bien tracée, elle suit en contrehaut la rive Est de la lagune. La marée est basse et des grèves garnies d'algues verdoyantes sont largement découvertes ; elles encadrent un beau canal, qui serpente semblable à une rivière, s'étrécissant à mesure que nous avançons ; c'est sous le nom de rivière d'Oualidia que les indigènes désignent la lagune.

Le sol a changé de nature ; il est sableux et semble fertile ; au moins est-il partout en culture, bien qu'il soit encombré de cailloux, débris de la croûte calcaire toujours en formation. Ce sont d'anciennes dunes, identiques à celles que nous avons recoupées dans la région de Mogador. Sur notre droite, se profilent, dominant ces superficies cultivées, des hauteurs rocheuses, qui sont le rebord du mauvais pays traversé hier.

La lagune d'Oualidia n'est que la section la plus basse d'une dépression continue, qui s'interpose, tantôt asséchée, tantôt marécageuse ou envahie par les eaux marines, entre ces hauteurs et les dunes littorales.

A l'écart de la piste, nous faisons la grande halte au fond de cette dépression, qui ne doit pas être beaucoup au dessus du niveau de l'Océan. Le terroir est de sable pur ; de nombreux puits, très peu profonds (de 2^m 50 à 3^m), fournissent une eau douce et abondante, utilisée pour l'irrigation de cultures maraichères (patates, tomates, piments) ; des céréales, du sorgho ou du maïs ont occupé les terres non arrosées ; quelques figuiers, que le vent de mer rend buissonnants ; beaux troupeaux de bêtes à cornes.

Un peu plus loin, nous dépassons des marais salants. La dépression garde les mêmes caractères, toujours fertile, jalonnée de puits, animée de troupeaux, toujours vide d'habitations aussi. Pour camper, nous en déboîtons à 3 h. 30 environ et nous gravissons les hauteurs sur la droite. En haut, c'est la rébarbative steppe de pierre, où quelques îlots d'hamri s'espacent parmi des étendues de roc vif. Proche un douar du nom de Lahou Hamra, nous avisons un groupe de constructions d'un autre style que les pauvres masures en pierres sèches qui l'avoisinent, dont le propriétaire doit être un notable. Nous y demandons l'hospitalité, qui nous est accordée, mais peu généreuse. La faute en est au voisinage de Mazagan et aux trop fréquents passages de nazrana. Les indigènes en ont pris la mauvaise habitude de tout faire payer, et fort cher. Notre hôte, bien qu'il soit un ancien chikh et fort aisé, n'y manque point, à l'indignation de nos hommes. Orge, œufs et poulets sont tarifés à des prix exorbitants. Mieux encore, ne s'avise-t-il pas de nous convier à un thé, pour lequel il entend ne fournir que l'eau chaude et la menthe, nous laissant

la charge du surplus. Mais le caïd Ahmed refuse d'opérer dans ces conditions ; du thé et du sucre sont enfin apportés.

Ni puits ni source à Lahou Hamra. L'eau dont ils ont besoin, les habitants vont la quérir aux puits de la dépression côtière. Dans cette dépression aussi se trouvent, j'imagine, leurs terres de culture ; car il n'y a ici que roches et cailloux ; sauf quelques figuiers de Barbarie, pas la moindre végétation. Il en est à peu près ainsi, nous dit-on, sur une épaisseur d'une demi-journée de marche vers l'Est. Ce pays enchanteur est celui des Oulad Ranem. La fraction doit, ainsi que ce nom l'indique, se livrer surtout à l'élevage du mouton.

Oulad Aïssa (Oulad bou Aziz), 5 Octobre. — Décidément nous avons été mal inspirés de nous faire hospitaliser par ce vieil avare d'ancien chikh. Mieux eût valu dresser nos tentes n'importe où. La maison où il nous a hébergés fourmillait de puces voraces. Je n'ai pas fermé l'œil.

Comme hier, grande humidité la nuit et beaucoup de brume au matin. Départ à 7 h. 15.

La piste côtière (que nous rejoignons par un sentier tracé dans les roches) se poursuit identique à ce qu'elle était hier ; même fertilité, même beau bétail (bœufs et moutons), même abondance d'eau, même pénurie d'habitations. Brives examine l'un des nombreux puits dépassés ; sous-jacentes à une couche de sable qui n'a pas plus de cinquante centimètres d'épaisseur, ce sont des argiles jaunes et bleues dans lesquelles l'eau s'établit à trois mètres du sol. Du point où nous sommes jusqu'auprès de Mazagan, nous dit-on, les terres de la zone littorale appartiennent en propre au Sultan, domaine superbe, où l'on ferait des primeurs dans les plus favorables conditions, mais qui est présentement aussi mal exploité que possible ; puits et canalisations y sont sensiblement moins bien entretenus qu'ailleurs.

A gauche de la route, des bas-fonds inondés, partiellement aménagés en marais salants, précèdent une lagune semblable à celle d'Oualidia ; comme celle-ci, elle communique avec l'Océan par un goulet qui s'ouvre à son extrémité méridionale. En face, un coin charmant, qu'ombragent des mûriers à fruits comestibles, se trouve à souhait pour la grande halte (de 11 h. 15 à 1 h. 30) ; l'eau des puits voisins est excellente.

Comme à Oualidia, la lagune devient plus étroite et moins profonde à mesure que nous remontons en direction Nord-Est ; elle s'achève dans des marécages qu'occupe une végétation de salsolacées. C'est aussi la fin de la dépression fertile suivie depuis Oualidia ; au delà de ces bas-fonds salés, les hauteurs de droite s'avancent jusqu'au rivage de l'Océan ; la piste doit escalader leur gradin inférieur. Nous suivons désormais une corniche d'où nous dominons la mer ; en avant s'aperçoit le cap Blanc.

Au rebord du plateau à notre droite, se trouve un douar, celui des Oulad Aïssa, de la tribu des Oulad bou Aziz. Constructions en pierres sèches, *nouala* de branchages, tentes semblables à celles des nomades y sont groupées côte à côte. Le censal (protégé) d'un Européen de Mazagan nous y accueille avec empressement.

Le territoire des Oulad bou Aziz est meilleur que celui des Oulad Ranem; aussi est-il assez densément peuplé. A peu près partout, il est cultivable et bien cultivé. Les pierres y abondent, mais la fertilité du sol contrebalance cet inconvénient.

D'ailleurs les paysans y remédient de leur mieux ; sans cesse ils épierrent, entassent les débris calcaires en murailles hautes et épaisses dont ils enclosent leurs champs. Outre les céréales, ils cultivent du lin, pour la graine et non pour la fibre, des pois chiches et des fèves, ces dernières constituant, semble-t-il, la production principale. Les arbres fruitiers sont rares ; à peine quelques vergers exigus de loin en loin. Les puits des Oulad Aïssa ont de l'eau en quantité et à faible profondeur, mais passablement saumâtre ; en montant au village, nous avons dépassé une source.

Plusieurs Européens de Mazagan ont des intérêts dans la région par l'intermédiaire de protégés ou d'associés agricoles. En soustrayant celui qui la possède à l'arbitraire des représentants du makhzen, la qualité de protégé ou même celle de simple associé agricole d'un Européen confère des avantages considérables. Elle est conséquemment très recherchée, et les candidats à son obtention n'hésitent pas à souscrire en échange de lourds engagements. Nous en avons aujourd'hui la preuve. Un parent de notre hôte nous prie de lui chercher un protecteur parmi nos compatriotes de Mazagan ; il offre de lui bonifier chaque année la moitié de sa récolte, sans préjudice d'une redevance fixe de cent douros. Depuis trois ans, le pauvre homme entretient des pourparlers avec un Anglais ; celui-ci empoche par provision de fortes sommes, mais ne lui a donné jusqu'à présent que de belles paroles.

A peine le soleil est-il couché que se fait sentir une humidité pénétrante ; la toile de ma tente est déjà raidie par l'eau déposée lorsque je m'y retire après le dîner.

Mazagan, 6 Octobre. — Réveil et départ (à 7 h. 15) dans le brouillard ; les tentes sont ruisselantes d'humidité. Un sentier de traverse, dans lequel nous guide un des fils de notre hôte, nous ramène à la route, assez au delà du point où nous l'avons quitté hier ; tout le long, champs pierreux, mais de bonne apparence, entourés de murs. Quant à la route, son tracé se développe au rebord du plateau qui plonge à peu près accore dans l'Océan ; la brume s'étant dissipée, les assises rocheuses de couleur claire, auxquelles le cap Blanc doit son nom, se distinguent nettement.

A la base du promontoire que termine le cap, nous quittons le rivage pour couper au plus court à travers les terres. Le sol est bon, passablement pierreux, très modérément accidenté ; quelques parcelles trop rocheuses sont incultes, mais elles n'occupent que des surfaces peu étendues. Un groupe d'arbres attire notre attention ; en approchant, nous y reconnaissons des arganiers ; ils sont d'apparence vigoureuse, bien fournis de feuilles, chargés de fruits ; leur présence à cette latitude est quelque peu surprenante. Je la signale aux botanistes.

Sur les 10 heures et demie, nous nous rapprochons de l'Océan, à hauteur de

Fig. 122. Ruines de Tit.
(cliché jacqueton)

l'importante zaouïa de Mouley Abdallah, construite au milieu des ruines portugaises de Tit. De ces ruines, le morceau le plus remarquable est une tour en partie écroulée ; auprès du rivage se dressent des pans de mur ; non loin de la route, nous reconnaissons les restes d'une enceinte fortifiée.

Encore quelques friches rocheuses, puis le terrain devient tout à fait excellent : plus de roches, plus même de pierres. La banlieue de Mazagan nous apparaît comme une région agricole des plus favorisées ; l'eau y est peu profonde, pas absolument douce, mais de qualité suffisante pour l'irrigation.

Jusqu'à la dernière minute, un ressaut de terrain nous cache Mazagan. Nous

ne découvrons la ville qu'à midi passé, lorsque nous touchons aux premières maisons. Un vapeur français est mouillé en rade. C'est l'*Arménie*, de la Cie Paquet, qui part ce soir même pour Casablanca et Tanger. Nous aurons la chance inespérée de ne point perdre un seul jour.

Comment décrire l'accueil que nous fit M. Brudo ? Impossible d'être plus serviable et plus obligeant. Grâce à lui et à son hospitalière activité, nous avons pu tout régler en quelques heures, congédier nos hommes, embarquer nos bagages et nous-mêmes.

De Mazagan je n'ai rien vu, et pour cause, sinon qu'on construit beaucoup en dehors des murailles ; c'est une sorte de fièvre qui sévit maintenant, nous dit M. Brudo ; pas un Européen qui ne bâtisse ou n'ait l'intention de le faire.

Tanger, 8 Octobre. — La traversée a été excellente, sans incidents dignes d'être notés. Le jour de la séparation est arrivé. Brives et Mme Brives débarquent ici ; ils regagneront l'Algérie par le prochain service de la Cie Touache. Pour moi, je continue sur Gibraltar, Algésiras et l'Espagne.

TROISIÈME VOYAGE

DU 3 JANVIER AU 30 MAI 1904

I. — **Tanger, Ouazzan, Fès, Larache.**

II. — **Mogador, Safi, Seqsaoua, Ida ou Mahmoud.**

III. — **Ida ou Tanan, Sous.**

TROISIÈME VOYAGE

DU 3 JANVIER AU 30 MAI 1904

I. — **Tanger, Ouazzan, Fès, Larache**

Le 3 janvier 1904, je débarquais de nouveau à Tanger en compagnie de ma femme. Le débarquement dans ce port marocain n'est pas toujours plaisant, il est même quelquefois impossible et les conséquences peuvent alors être curieuses. On nous a raconté un épisode amusant. Une riche famille juive de Gibraltar s'était embarquée sur le Touache à destination de Tanger où elle allait assister à un mariage, et dès l'embarquement, chacun pensait aux réjouissances futures. Mais il y a loin de la coupe aux lèvres. A Tanger la mer était démontée et le débarquement impossible ; la poste seule put être remise et le bateau reprit, à son heure, sa route sur Oran, où la famille juive put débarquer pour retourner à Gibraltar. Résultat, un mariage retardé et huit jours de voyage, au lieu d'une traversée de quelques heures.

A notre arrivée en rade, la mer est très mauvaise, et le capitaine n'est pas sans appréhension sur le débarquement des passagers. Les barques accostent cependant, quelques téméraires réussissent à y descendre non sans s'être copieusement mouillés. Un moyen, à la fois pratique et sûr, est alors employé. Le transbordement se fait dans des paniers que l'on fait glisser le long du bord, par ce moyen nombre de voyageurs sont descendus comme de vulgaires colis.

Notre but était d'étudier la région comprise entre Ouazzan et Fès. La route de Fès n'avait jamais présenté de bien grands dangers, les européens y voyageaient facilement. Depuis quelque temps cependant la sécurité avait disparu. Le sultan avait dû faire rappeler à la côte, les européens qui séjournaient dans sa capitale.

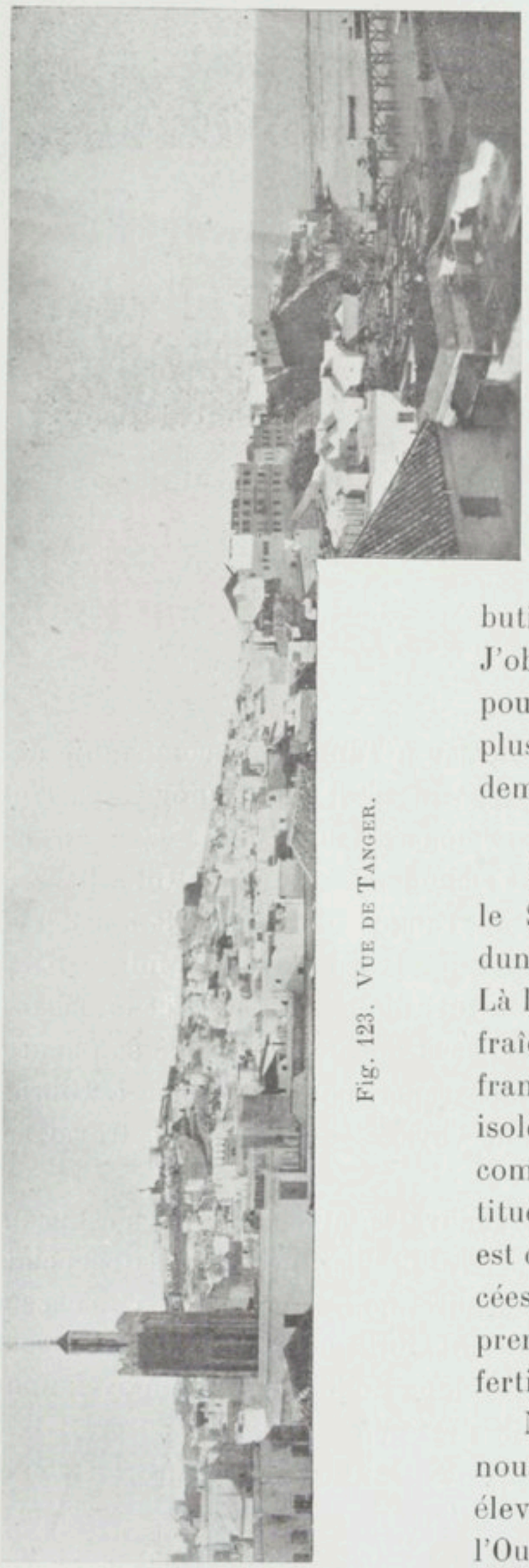


Fig. 123. Vue de Tanger.

La mission militaire française, et les instructeurs anglais étaient rentrés à Tanger. Seuls les commerçants allemands avaient refusé de quitter Fez. M. le médecin militaire Jaffari était également resté à son poste. Dans ces conditions j'eus beaucoup de difficultés pour faire admettre par la Légation la possibilité d'un voyage dans la capitale.

Après quinze jours de démarches, j'obtins enfin l'autorisation d'aller jusqu'à Ksar-el-Kebir, et un mokhazni fût mis à ma disposition moyennant le paiement d'une rétribution journalière de six pésétas hassani. J'obtenais aussi une lettre de recommandation pour le chérif d'Ouazzan. Rien ne me retenait plus à Tanger, je me décidais à partir le lendemain.

16 Janvier. — Nous sortons de la ville par le Sud et après avoir traversé la zone des dunes, nous descendons dans l'*Oued Souani*. Là le bourbier commence, mais les bêtes sont fraîches et cette partie marécageuse est vite franchie. Au-delà est l'*Aqbet el Akhbar*, colline isolée d'où la vue s'étend sur la baie et où commence la grande zone boueuse qui constitue la dépression de l'oued Marhar. Le sol est constitué par des argiles brunes ou violacées, à la surface desquelles se trouvent les premiers affleurements du tirs, sol dont la fertilité est proverbiale.

Nous suivons l'*oued ed Djedj* et bientôt nous abandonnons la dépression pour nous élever sur la colline sableuse qui la limite à l'Ouest. Une très belle source, l'*Aïn Dalia Srir*, sort des couches gréseuses et va alimenter le

marais qui occupe la partie basse de l'oued. Un douar peu important se trouve à proximité de la source ; c'est là que nous irons camper ce soir. Il n'est pas tard, mais il faut mettre nos hommes au courant de nos habitudes et leur apprendre le montage de la tente. Notre convoi comprend trois bêtes de charge et deux de selle. Deux muletiers, le cuisinier Meçaoud, notre majordome Abd es Slam et notre mokhazni-Cherif, constituent notre personnel. Tous montrent la meilleure volonté et nous nous en félicitons. Ce convoi nous coûte soixante pésétas hassani par jour. Ce prix exhorbitant est dû, d'abord à l'état d'insécurité des routes et surtout aux nombreux voyageurs européens; les prix avaient été gâtés.

17 Janvier. — Notre route se dirige au Sud-Ouest à travers le mamelon boisé d'Aïn Dalia. Le temps est beau. La vue embrasse le massif des Djebala, le djebel Habib et s'étend sur les plateaux du Rarbia jusqu'à l'Atlantique.

A la descente dans la vallée, les argiles se montrent de nouveau avec leur cortège de tirs et de boue. Le chemin devient impraticable et nous devons remonter jusque près de *Mediar* pour trouver un endroit propice au passage. L'*oued Marhar* cependant est franchi sans grandes difficultés. Cette rivière a 6 mètres de large, une profondeur d'eau de 0^m75, un courant très faible. La tribu du Fahç s'arrête à l'oued. Sur la rive gauche nous entrons dans celle de Rarbia.

Au sortir de la dépression argileuse, nous arrivons à l'*Aqbet el Hamra*, la montée rouge, dont le sommet est à 150 mètres au-dessus de la vallée. Ce passage est réputé très mauvais et les indigènes ne s'y aventurent pas sans avoir au préalable sollicité la protection d'Allah. Pendant que nous montons péniblement la côte, Abd es Slam marmote ses prières, tandis que Chérif, plus pratique, prend les devants afin de reconnaître la partie boisée, la plus propice à une surprise. Rien d'anormal n'est signalé. Cependant un groupe d'hommes armés est arrêté à l'extrémité du chemin. Abd es Slam tremble de plus en plus, Chérif arme son fusil et s'avance courageusement. Nous n'étions pas très rassurés, car l'endroit mérite sa mauvaise réputation. N'ayant pas d'autre arme que mon petit marteau de géologue, je ne pouvais songer à aider Chérif dans la lutte qu'il semblait vouloir entreprendre. Nos transes ne furent heureusement pas longues. Chérif revint bientôt, l'air joyeux, nous informer que ces gens avaient été placés en cet endroit par Raïs Ouli pour garder le chemin et qu'ils nous invitaient à prendre le café. Abd es Slam heureux, aida au service et bientôt les petites tasses de *caoua* circulèrent.

L'offre du café m'a un peu surpris car cette denrée est très peu répandue au Maroc, où la boisson préférée est le thé. Comme j'en faisais la remarque, Chérif me répondit : « On expédie beaucoup de café à Fès depuis que le sultan y séjourne ; en route, comme les chemins sont mauvais, les sacs tombent et les gens du pays les

ramassent ». Ce qui veut dire tout simplement que les caravanes sont pillées sur la route par les gens chargés de les protéger.

L'Aqbet el Hamra et le plateau qui lui fait suite, est couvert d'une végétation arborescente très dense. Ce sont des chênes-liège, à l'état de taillis, qui forment plus à l'Est les belles forêts des Beni Mçaouer et du djebel Habib.

Le sol devient gréseux et la descente dans l'*oued el Hachef* est facile. Au point où nous la coupons, la rivière coule au milieu d'une dépression argileuse très large dont la traversée fût encore plus pénible que celle de l'oued Marhar. Les

Fig. 124. Plateau de Dchar Jdid.

mulets s'enfonçaient dans la boue et y restaient immobilisés. Il fallait courir à la rivière, en rapporter l'eau nécessaire à délayer l'argile autour de chaque membre de l'animal, et, lorsque ce travail était terminé, nos hommes, par leurs cris et leurs coups, aidaient la pauvre bête à sortir du bourbier.

Cette opération se renouvela souvent durant ce voyage, mais nous n'eûmes pas d'accidents sérieux. Il n'en fut pas de même pour beaucoup d'autres voyageurs indigènes, car la route était jalonnée de carcasses d'animaux abandonnés. Souvent même, lorsque l'indigène se rend compte de son impuissance à dégager sa monture, il n'hésite pas à tuer la bête et à la dépouiller. Nous avons rencontré

souvent des indigènes portant des peaux encore sanguinolentes et plus loin nous trouvions l'animal encore palpitant que des chiens dévoraient.

L'oued el Hachef est une rivière bien plus importante que l'oued Marhar, elle atteint 25 mètres de large et 1 m. 10 de profondeur d'eau. Elle est dominée sur sa rive gauche par un plateau gréseux sur lequel se trouve *Dchar Jdid* (le nouveau village), où nous allons nous installer.

Peu après nous, arrive un convoi important. Ce sont les instructeurs anglais qui gagnent Fès.

18 Janvier. — La journée s'annonce belle. Nous levons le camp vivement, de façon à devancer les Anglais. Le chemin traverse le plateau sableux et descend ensuite dans l'*Oued Aïacha*, dont la plaine est bien cultivée. Sur la rive gauche, nous passons à proximité de *Ber Rihan* que je reconnais à son joli bouquet d'oliviers et à son orangerie. Au moment où nous atteignons le sommet de la montée, la caravane anglaise paraît dans la vallée. Des indigènes s'élancent au devant d'elle et, autant que nous avons pu en juger, une discussion très vive s'engagea. Les indigènes voulaient s'opposer à son passage, ou tout au moins exigeaient le paiement d'une indemnité. Cherif nous engage alors à hâter notre marche et part au galop rejoindre la caravane arrêtée. Grâce à son intervention, le différend fut vite réglé. Comme je l'avais pensé, il s'agissait bien d'un droit de passage que les gens de Ber Rihan exigeaient sous le fallacieux prétexte que la caravane était composée, en partie, de chameaux. A 11 h. 1/2, nous nous arrêtions sous un bois d'oliviers, près du marabout *Si Amani*. C'est de là que part la route sur Larache, route que j'avais suivie dans mon premier voyage. Près de nous est le *Souq Tnin* et c'est aujourd'hui jour de marché. Nos hommes en profitent pour compléter nos provisions et nous faisons l'acquisition d'un jeune bouc pour notre dîner.

Le chemin serpente ensuite dans des collines sableuses, puis descend dans la dépression de l'*Oued Saheul*. Les marécages apparaissent, et avec eux le tirs. Nous sommes à la limite du Rarbia, sur la rive gauche commence la puissante tribu des Khloot. La caravane anglaise nous rattrappe. Comme je prévois pour elle de nombreuses difficultés, nous la laissons passer de façon à aller camper dans un douar différent. Peu après, nous la voyons disparaître derrière l'*ank el Jemel*. Nous, nous allons demander l'hospitalité dans le douar de *Kerachfa*, au pied de la colline.

19 Janvier. — La nuit fut assez mouvementée. Des voleurs avaient, paraît-il, réussi à pénétrer dans le douar et avaient essayé d'enlever nos mulets. Surpris par les indigènes, des coups de feu les mirent en fuite. Telle fut l'explication des coups de fusil effectivement tirés qui nous fut donnée par Chérif. Je remarquais cepen-

dant un va et vient inaccoutumé, les gens du douar paraissaient inquiets, ils étaient impatients de connaître le résultat de ma conversation avec Chérif. Rendu méfiant, je donnais l'ordre de décamper et ne distribuais que la mouna ordinaire. Une protestation unanime s'éleva. Chérif insista pour que des largesses plus grandes fussent faites à ses gens qui s'étaient courageusement mis à la poursuite des voleurs, mais son plaidoyer n'eut aucun succès. Peu après, nous apprenions par le cuisinier que la tentative de vol avait été simulée et que les coups de fusil tirés la nuit n'avaient d'autre but que de nous faire peur et de nous soutirer ainsi

Fig. 125. Tleta Raïcana.

une fabour plus forte. J'ai, depuis, constaté maintes fois cette manière de faire ; mais je ne m'y suis jamais laissé prendre.

Il fait très froid dans ce bas fond ; une rosée abondante couvre le sol ; mais un chaud soleil a bientôt dispersé le léger brouillard qui nous enveloppe. Nous gravissons l'ank el Djemel, petite colline qui sépare le bassin de l'*Oued Saheul* de celui de l'*Oued Roujded*. Le sol est sablonneux sur les crêtes, argileux dans les dépressions. Une forêt de chênes verts, à l'état de maigre tailli, couvre toute la surface des sables et des grès. Les fougères abondent également sur ce sol siliceux. Sur le versant sud se trouve le *Tleta Raïçana*. Une affluence considérable d'indigènes se presse le long des chemins qui y aboutissent, car c'est aujourd'hui

que se tient le marché. Nous nous arrêtons à proximité, près d'une source, et des femmes indigènes viennent curieusement nous examiner. Ma femme est bientôt leur amie, elles nous invitent à aller camper dans leur douar et nous font toutes sortes d'amabilités.

Notre route se poursuit au sud ; après avoir traversé l'oued Raïçana, nous gravissons un petit plateau gréseux sur lequel se trouve la Kouba de *Si Abd-Allah ben Ahmed*. Nous descendons ensuite dans la vaste plaine alluvionnaire du Louqqos, une des plus riches du Maroc. Nous passons l'oued *Mekhacen* près de son confluent avec l'oued Roujded, au milieu d'une zone de tirs très développée ; puis nous allons camper sur une butte assez élevée, chez les *Oulad Haddad*. La vue s'étend vers l'Est sur le Djebel Alam, à la cime encore neigeuse ; dans les collines abruptes et boisées de Ahl Sherif, deux kouba brillent sous les derniers rayons du soleil couchant : celle de Si Medjouar au nord, celle de Si Ali Chelli au sud.

20 Janvier. — Quelques heures à peine nous séparent de Ksar el Kébir. L'*Oued Ouarour*, affluent du Louqqos, coule dans le tirs et sa vallée très large s'étend jusqu'aux portes de la ville. Quelques mamelons épars dans la plaine témoignent de l'importance du Louqqos à l'époque quaternaire. Sur l'un d'eux, le marabout *Si ben Osiba* montre sa blanche kouba. Peu après, nous arrivons à *Ksar el Kebir* où, grâce à l'aimable intervention de M. Michaud Bellaire, nous sommes bien accuillis.

Ksar el Kebir est une petite ville très sale ; les remparts absents sont remplacés par une ceinture de fumier dont la traversée est des plus désagréables pour l'odorat d'un européen.

Les renseignements que nous donne M. Michaud Bellaire sont des plus décourageants. Il n'y a plus de maghzen ; partant, plus de sécurité. Les tribus voisines viennent piller les caravanes aux abords mêmes de la ville ; les rôdeurs dévalisent, toutes les nuits, les maisons extérieures. Quelques jours avant notre arrivée, une bataille eut lieu dans la ville même, des femmes furent enlevées et vendues dans la montagne voisine. Le fils du Pacha, surpris par les Ahl Sherif, fut amené prisonnier et dut subir les derniers outrages avant d'être renvoyé à son père.

Le vol est partout et tout le monde se plaint. Chacun réclame à grands cris le rétablissement des peines sévères, récemment abolies. Autrefois, en effet, le vol était puni par l'ablation de la main et quelquefois du membre tout entier ; la tranquillité régnait. Aujourd'hui, avec la pénétration européenne, le châtiment a disparu mais la sécurité l'a suivi. Que la civilisation continue à pénétrer au Maroc et on y assassinera aussi communément que dans les grandes villes européennes.

21 Janvier. — Au sortir de la ville, nous traversons l'*Oued Louqqos*, large de

30 mètres, profond de 1 mètre. La plaine est bien cultivée. Par la petite vallée d'*El ma Bared*, toute couverte de belles orangeries, nous atteignons le col qui donne accès dans la vallée de l'*Oued Mda*. Le temps se couvre et la pluie tombe bientôt avec violence. Nous nous réfugions à *Haridiin*, petit douar au milieu des cactus, où nous sommes bien accueillis. A l'Est se dresse le *Djebel Sarsar*, aux pentes boisées ; à l'Ouest est un plateau gréseux qui descend vers l'Océan.

22 Janvier. — Il pleut toujours. Nous ne pouvons cependant séjourner plus longtemps dans ce douar misérable où nous ne pouvons nous procurer ni œufs, ni poules. Vers 9 heures, une éclaircie se produit et nous en profitons pour décamper. Notre route, laisse à droite le chemin de Fès, tourne au Sud-Est puis à l'Est et suit la vallée de l'Oued Mda ; bientôt, nous arrivons à *Malloudat*. La zone marécageuse qui occupe toute la vallée inférieure s'arrête en ce point. Les premières pentes du Sarsar sont constituées par des argiles brunes, et les indigènes donnent à ces collines le nom de *touarès* (pluriel de tirs).

La pluie tombe toujours et nous oblige encore à chercher un abri. Le village de *Cherichera el Aïd*, situé non loin de là, au confluent de l'*Oued Malah*, (rivière salée) au milieu d'oliviers centenaires, sera notre asile pour cette nuit.

23 Janvier. — La pluie continue ; les provisions commencent à manquer et nous ne pouvons espérer nous ravitailler dans le village. Abd es Slam fait la grimace, car le sucre diminue. Nous ne pouvons cependant, décamper car l'orage redouble et le froid est intense (9° à 2 heures de l'après-midi). Bien abrités sous nos caoutchoucs, ma femme et moi, partons sous la pluie pour explorer un peu le voisinage et tâcher de découvrir quelques fossiles. La chance nous favorise et dans notre malheur, nous avons la joie de ramasser de nombreuses nummulites. A notre retour au camp, nous trouvons nos hommes occupés à faire un grand feu avec un olivier énorme qu'ils sont allés chercher dans la montagne. L'arbre est vert et s'il nous donne un peu de chaleur par contre, il nous donne beaucoup de fumée. La nuit se passe tristement car le souper a été maigre.

24 Janvier. — Il pleut toujours. Comme la faim fait sortir le loup du bois, elle nous chasse de Cherichera. Jusqu'à Ouazzan la pluie ne cesse de tomber. Après avoir suivi le contrefort boisé sur lequel se trouve le village, notre route oblique au Nord et atteint bientôt un plateau calcaire qui se poursuit jusqu'à *Nekour*. Nous obliquons à l'Est et descendons dans la vallée de l'*Oued Zèz* où le tirs apparaît.

De l'autre côté, la colline nue se poursuit jusqu'à Ouazzan ; au Sud les pentes supérieures du Djebel bou Allel se montrent couvertes d'oliviers.

Nous traversons d'abord le village de *Qacerin* composée de huttes en bran-

chage et de maisons basses que domine une construction imposante où réside le chérif Mouley el Arbi ; puis nous arrivons sur la place du marché, où nous attendons sous la pluie le résultat des démarches de notre mokhazni. La lettre de la Légation produit son effet et Mouley Ali, neveu de Mouley el Arbi, nous reçoit bientôt. Il nous accueille cordialement et après quelques minutes d'audience, nous fait conduire dans la Rarsat es Soltan, où nous pouvons nous remettre de nos fatigues.

Une mouna magnifique nous est envoyée, nos hommes enchantés oublient bien vite les privations des jours précédents.

25 Janvier. — Nous séjournons. Dans la journée, nous allons à deux reprises nous entretenir avec Mouley Ali. Celui-ci, très aimable, porte avec ostentation une belle veste de chasse en velour et s'informe de la santé de M. le Gouverneur général de l'Algérie. Il nous dit son intention de nous accompagner car la région n'est pas sûre. Le bruit s'est répandu, paraît-il, que des chrétiens sont arrivés à Ouazzan et les Beni Messara, ennemis héréditaires des Ouazzana, ont juré de les capturer. Le départ est fixé pour demain. Toute la soirée se passe à recevoir de nombreux visiteurs qui viennent solliciter un médicament ou une intervention auprès du cherif.

De Ouazzan la vue s'étend, vers l'Est, sur le massif des Djebala et du Rif. Le Djebel Chechaoun montre sa masse calcaire dominant une dépression schisteuse. Vers l'Est un dome couvert de neige, le Djebel Tiziren, nous paraît le point culminant de la chaîne.

Une série de chaînons parallèles longe à des altitudes moins élevées, la chaîne principale.

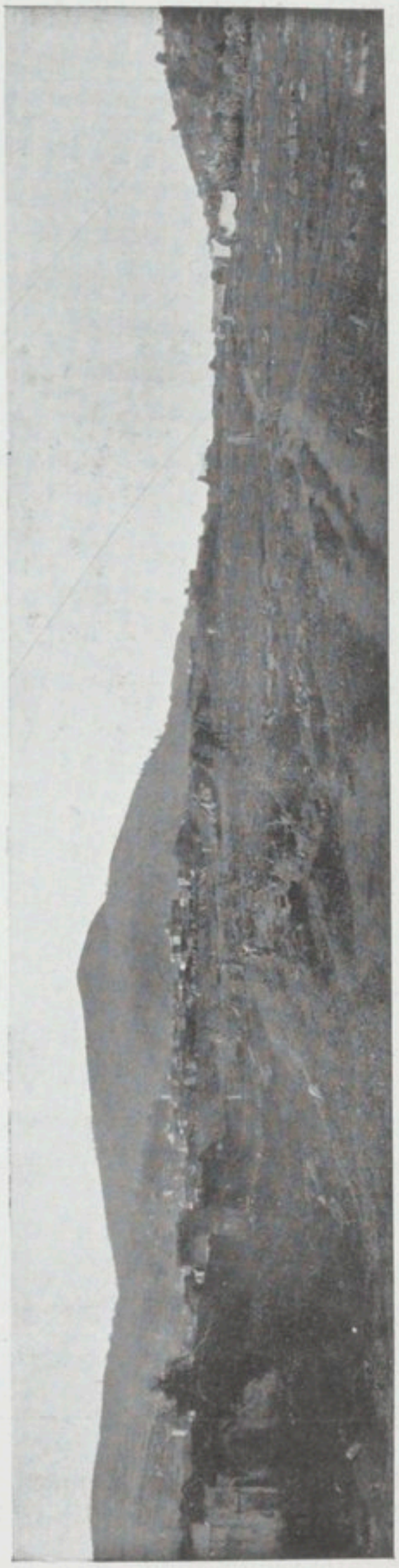


Fig. 125. Qacerin et le Dj. bou Allel. — Vue prise du Nord-Ouest.

27 Janvier. — Le départ devait avoir lieu à 9 heures, mais un parent de Mouley Ali étant décédé hier soir, nous ne pourrons partir avant midi. Les bagages quittent la ville accompagnés d'une escorte nombreuse. Le cherif vient avec nous ; quelques hommes armés nous suivent. Un parent du cherif, Si Mohamed, me dit en excellent français qu'il a accompagné M. de Ségonzac dans son voyage au Rif. C'est lui qui est chargé de veiller sur nous et de satisfaire à toutes nos demandes. Un esclave est spécialement attaché à la personne de M^me^ Brives ; il a l'ordre de ramasser toutes les plantes qui lui seront désignées. Quant au chérif il emploie son temps à la chasse, sa passion favorite.

Fig. 127. Vue de Ouazzan.

C'est dans ces conditions que s'accomplit notre première étape. De Ouazzan, nous avions gravi le *Djebel bou Allel*, pour redescendre au Sud-Ouest dans l'*Oued Laccouas* et gagner ensuite le pied Est du *Djebel Kourt*.

Toute cette région est constituée par des petites collines argileuses bien cultivées, mais sans végétation arborescente.

Le soir nous nous arrêtons dans un azib du cherif au bord de l'*Oued Zelem*, au milieu d'un champ de narcisses et d'iris. A peine le camp était-il monté, que notre hôte fit offrir à ma femme deux bouquets énormes de fleurs des champs.

Le long de notre route, les gens se précipitaient au devant du cherif et lui embrassait le bas de la jellaba. Ceux qui ne pouvaient l'atteindre lui jetaient des pierres ou un objet quelconque. Si la pierre touchait le cherif ils partaient contents, sinon ils recommençaient. Des femmes venaient offrir du lait. Mouley Ali trempait ses doigts dans le récipient et la femme était heureuse.

28 Janvier. — Nous quittons Mouley Ali et nous partons accompagnés par cinq cavaliers. Nous descendons la vallée de l'Oued Zelem jusqu'à celle du Rdat que nous atteignons un peu à l'Ouest de la Kasba du caïd el Aoufi. L'*Oued Rdat* est une rivière très importante qui vient des Beni Messara. Sa largeur est de plus de 30 mètres, le courant est très fort et la profondeur d'eau est de $0^{m}50$. Sur la rive gauche s'étend un vaste plateau gréseux qui occupe toute la partie comprise entre l'Oued Rdat et l'Oued Ouerra. Le substratum est formé d'argiles violacées et renferme des masses gypseuses importantes.

Fig. 128. La vallée de l'Oued Laccouas.
Au fond le Dj. bou Allel, à gauche le cherif Moley Ali

C'est au *Souq Tnin dial Jorf el Melah* (marché du lundi du Rocher de Sel) que nous atteignons l'*Oued Ouerra*. La rivière n'est pas guéable, la profondeur d'eau dépasse $1^{m}50$. Des barques assurent le passage. Elles appartiennent aux Cheurfa d'Ouazzan et sont mises à notre disposition sur la simple vue d'une lettre du cherif. Cette lettre circule parmi la foule accourue, et chacun baise le cachet et se passe la lettre sur les yeux en marmotant une prière. Il paraît que ce n'est pas seulement une marque de respect, mais aussi une bonne précaution, car ce cachet a une influence heureuse sur les maladies.

La rivière franchie, nous allons camper dans un douar voisin sur la rive gauche. Les préparatifs de notre réception seront longs, car on veut nous recevoir

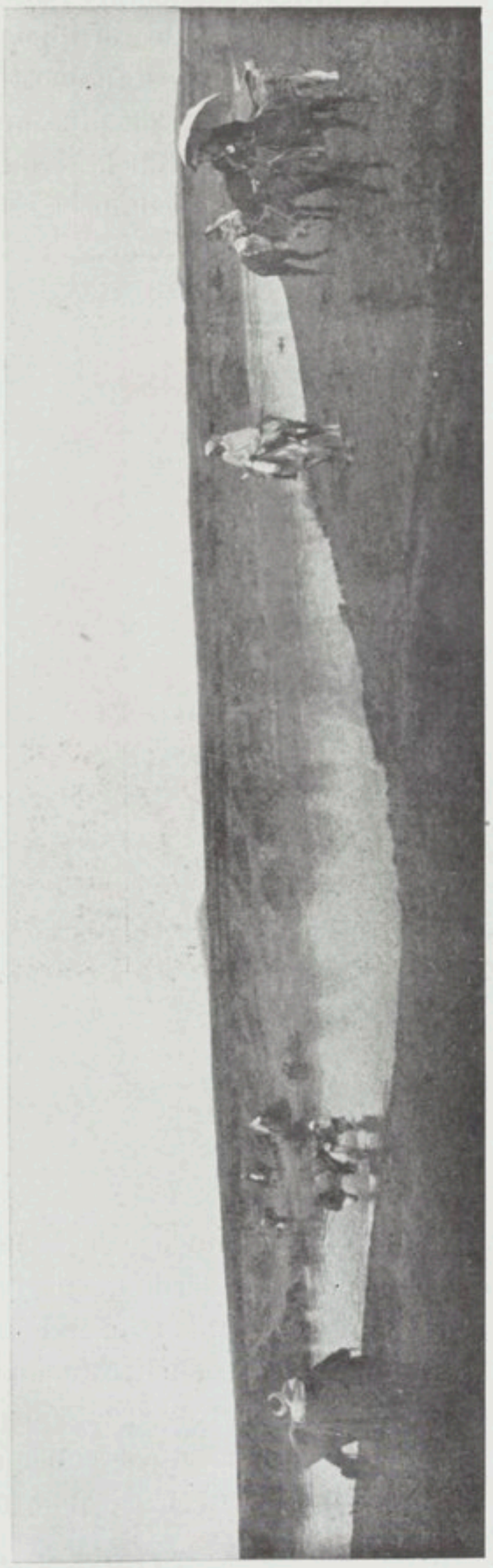


Fig. 129. L'Oued Ouerra et le Dj. Kourt.

dignement. Tout le douar a été mis à contribution : l'un doit fournir le beurre, un autre une poule, etc., chacun apporte en raison de sa situation et à chacun il sera distribué une part de la fabour que je donnerai, part proportionnelle à son apport.

La vallée de l'Oued Ouerra que je remonte jusqu'à la Kasba du *chikh Aïssa Sbahi* est creusée dans des argiles gypseuses. Par place des masses calcaires ou gypseuses forment au milieu de la vallée comme d'énormes monolithes. Ce sont des témoins d'érosion ; l'un d'eux, plus important que les autres, constitue le Djebel Amergo qui supporte la Kouba du marabout Si Mouley bou Chta.

29 Janvier.— Il a plu toute la nuit et une partie de la matinée. Nous ne pouvons nous mettre en route qu'à 9 heures pour aller visiter Mouley Ahmed, frère de Mouley Ali, dans son azib de Mazeria sur les bords du Sebou. Quelques heures suffisent pour traverser le plateau gréseux et caillouteux qui occupe la région comprise entre ces deux vallées. C'est d'ailleurs le même plateau que celui traversé la veille. Vers l'Est, il va buter contre le massif des Djebala au pied du Djebel Settat que domine le marabout Sidi Mimoun.

A la descente sur le Sebou, une masse rocheuse, éruptive, accompagnée de gypse, forme une colline brune appelée le *Coudiat Marrakech*. C'est une zone nue qui tranche sur

les terres bien cultivées qui l'entourent. Au Sud s'étend la vallée du Sebou plaine alluvionnaire très riche qui présente comme celle de l'Ouerra des monticules gypseux ou calcaires. Là s'arrête le domaine des Cheurfa d'Ouazzan, le bled Demama. Depuis l'Oued Mda, la région est la propriété exclusive des Cheurfa et le sultan n'y peut prélever l'impôt. C'est une sorte de principauté indépendante dans le bled makhzen.

Vers le Sud, jusqu'au Zerhoun, dont la masse rocheuse et boisée se voit dans le lointain, les azib des Cheurfa sont encore nombreux, mais entre eux se trouvent des terres appartenant au sultan, elles sont désignées sous le nom d'Azib el Soultan et témoignent de la main-mise, par le makhzen, sur les biens des Cheurfa.

Mazeria, résidence actuelle de Mouley Ahmed, se trouve sur la rive droite du

Fig. 130. Mazeria et le Coudiat Marrakech.

Sebou. Elle comprend un vaste corps de bâtiment entourant une cour très sale ; dans un coin, sur un tas de fumier, git la *maâfa*, litière que les Cheurfa emploient dans leurs déplacements et qui symbolise leur puissance religieuse.

Mouley Ahmed, petit, gros et court, nous accueille avec beaucoup de cordialité. Une plantureuse mouna vient réjouir nos gens qui trouvent décidément notre service agréable. Abd es Slam jure qu'il se ferait tuer pour nous, et Cherif, originaire du Tadla, nous offre de lacher le sultan, qui ne le paie pas régulièrement, pour nous accompagner jusqu'au bout du monde.

30 Janvier. — Nous faisons séjour et notre journée se passe à parcourir les environs en compagnie de Mouley Ahmed. Celui-ci crée en ce moment un vaste

potager autour de son azib. De jeunes oliviers, des figuiers, de la vigne, plantés au cordeau, feront dans quelques années un jardin ravissant (1).

31 Janvier. — Nous devons nous rendre aujourd'hui chez le Caïd des Oulad Aïssa dont la kasba est située plus à l'Est, à la limite du bled makhzen. Un guide, porteur d'une lettre de Mouley Ahmed, nous accompagne. Nous remontons la vallée du Sebou, au milieu de terres argileuses bariolées et de masses gypseuses qui affleurent au milieu des alluvions actuelles. Au *Djebel Rallaba* nous obliquons dans le Nord-Est, à travers une gorge pittoresque creusée dans des calcaires à silex et des bancs gréseux. Parvenus au sommet du plateau, nous nous dirigeons vers l'Est et la kasba du Caïd apparaît bientôt dominant une dépression qui va à l'oued Ouerra.

Fig. 131. Le khalifat du caïd des Oulad Aïssa.

Le Caïd est absent, il est à Fès où il remplit les fonctions de Pacha ; son frère le remplace en qualité de khalifa et nous accueille très cordialement. Une de ses femmes est malade ; elle est grosse, mais l'enfant s'est endormi depuis plusieurs années et la naissance ne peut se produire. Il sollicite de nous un médicament qui pourra réveiller son futur héritier. Cette maladie de l'enfant endormi dans le sein de la mère est très fréquente ; je ne sais à quoi elle peut correspondre. Lui-même est fiévreux et un peu de quinine le soulage. Pour nous récompenser, il nous offre une pièce de 20 francs en or ; nous la refusons avec beaucoup de précaution afin de ne pas le froisser, il la remplace alors par un délicieux melon vert.

Puis le douar défile, sollicitant des drogues, que nous distribuons d'ailleurs généreusement.

---

(1) Mouley Ahmed ne put longtemps jouir de ses travaux, car il décédait en mars 1908.

Nous voulons essayer d'aller plus avant vers l'Est, mais nous ne pourrons le faire qu'avec l'aide du Caïd. Celui-ci répond négativement à notre demande. C'est une chose impossible, car la région est soulevée et ne veut aucunement reconnaître l'autorité du sultan.

Seuls, vous pourriez peut-être passer, mais avec moi, nous dit-il, nous serions sûrement battus.

1er Février. — Des sources sulfureuses nous sont signalées aux environs. Sur notre demande le Caïd accepte de nous y conduire. Elles sont d'ailleurs peu

Fig. 132. Femmes des environs de Fès (Oulad Djemâ).

éloignées de sa maison et nous pouvons nous y rendre sans crainte. L'une est située à 2 kil. 500 au Nord de la kasba. Elle est froide et utilisée par les indigènes ; elle est cependant moins renommée que celle de Mouley Yacoub. L'autre, située au Sud, est chaude et non utilisée. Des dépôts sulfureux se rencontrent aussi de place en place dans les gypses et le soufre est recueilli par le Caïd pour être envoyé à Fès.

L'après-midi nous nous mettons en route pour la capitale. Par l'*oued Heubou Lara*, qui longe la bordure Est du plateau, nous arrivons au Sebou, que nous franchissons à *Mechra ech Cherifa*. Le cavalier du Caïd, qui nous accompagne jusqu'au fleuve, préside au passage, nous offre sept poules et nous souhaite bon voyage.

Le Sebou est ici large de plus de 200 mètres, le courant est très fort et la profondeur d'eau est d'au moins 2 mètres. Sur la berge est disposée une roue en bois de plus de 4 mètres de diamètre, elle est destinée à élever l'eau. Celle-ci est employée à l'irrigation d'une partie de la rive gauche.

Près de là est un monolithe calcaire, analogue à ceux déjà rencontrés, qui porte le nom de Hajera ech Cherifa. C'est dans un azib du sultan, situé près de là, que nous allons camper.

Nous sommes reçus avec pompe. Ne sommes-nous pas, en effet, des personnages importants, amis des Cheurfa d'Ouazzan et du Caïd de la tribu. Le moqadem nous offre une mouna splendide : pain de sucre, thé, bougies et six poules. Les femmes viennent converser avec nous et se laissent facilement photographier.

2 Février. — Notre étape sera encore courte aujourd'hui. Les Oulad Djemâa, mécontents du makhzen, se sont révoltés ; les routes ne sont pas sûres. Nous gagnons le *Djebel Haloui* par un chemin peu fréquenté, afin d'éviter la rencontre de pillards. Le pays est nu, mais intéressant. La vue, sur le Sud, s'étend du Zalagh au Selfat, à l'Est la dépression de l'Oued Inaoun se profile vers Taza et sépare assez bien les deux massifs montagneux du Rif et des Beni Ouaraïn, à l'Ouest la vallée du Sebou va se perdre dans les brumes qui couvrent les Beni Haçan.

Près du *Souq el Arba*, le sol devient calcaire ; une nouvelle source sulfureuse sourd en tête d'un petit ravin ; les argiles gypseuses se montrent dans les dépressions, tandis que des marnes blanches forment la majeure partie de la colline.

Plus loin un oued profond entame la montagne et va se perdre dans la dépression des Beni Ito. C'est dans la partie supérieure de ce ravin que se trouve l'azib où nous devons camper. Nous y sommes bien reçus et en compagnie du moqadem nous pouvons faire une excursion intéressante au milieu des jardins et des bois d'oliviers qui couvrent toute la crête jusqu'au Zalagh. Quelques moulins à huile avec leur énorme vis de bois, sont en pleine activité. La récolte a été bonne, mais il faut se dépêcher de vendre l'huile avant que le makhzen ne vienne lever l'impôt.

Le soir le ciel se couvre et la pluie tombe.

3 Février. — La pluie de la nuit a rendu le sol très glissant. La marche est pénible et lente. Il nous faut descendre au flanc du Djebel Haloui pour gagner le pied du *Djebel Guebgueb* et nous élever ensuite jusqu'au col. L'orage a redoublé et à mesure que nous montons, le froid devient plus vif. Un brouillard intense nous environne. Près du sommet, un vent violent nous assaille. Nos mulets ne peuvent lutter contre lui et sont projetés à terre. Il faut les décharger et les aider à passer un à un sur l'autre versant. Cela ne va pas sans quelques chutes, heureusement sans gravité. Rien n'est plus désagréable que de procéder à de telles opérations

Dj. Sarsar Beni Gorfit Ahl Sherif Dj. Alam Dj. Tiziren

Fig. 133. Panorama des Djebala. — Vue prise de Ouazzan.

Dj. Zalagh Oé Sebou Ank el Djemel

Fig. 134. Panorama de Fès. — Vue prise du Consulat de France.

sous une pluie battante, un vent violent et un froid intense. Enfin, après bien des efforts, le col est franchi. Nous sommes tous dans un état pitoyable ; bêtes et gens font peine à voir.

Le brouillard se dissipe, une accalmie se produit et la ville de Fès apparaît bien ensoleillée. Nos hommes poussent des hourras et saluent la ville de Mouley Idris. Seul Abd es Slam est triste, malgré tous ses efforts il ne parvient pas à ramener à la vie nos treize poules qui sont mortes de froid sur le dos des mulets où elles étaient attachées.

La descente, d'abord pénible, devient plus facile. Le chemin serpente au milieu de belles olivettes et bientôt nous atteignons l'oued Malah (rivière salée). Une bonne route empierrée nous conduit à la Bab el Gizah.

Notre entrée dans la ville passa inaperçue. Grâce à l'obligeance de M. Gaillard, consul de France, nous pouvons bientôt nous installer dans une maison mise à notre disposition par le Pacha.

Notre séjour à Fès dura cinq jours pendant lesquelles nous pûmes mettre à contribution l'amabilité de M. Gaillard et celle du docteur Jaffary. Le capitaine Fournier, de la mission militaire, était arrivé quelques jours avant nous. Il fut heureux de nous revoir et nous accueillit avec joie. Mais il fallut

Fig. 135. Campement a Bou Qachouch et la chaine du Selfat.

songer à poursuivre nos études et le temps se maintenant au beau nous décidions notre départ.

9 Février. — Nous suivons pendant cette journée le même itinéraire que lors de mon premier voyage. Par la nzala des *Oudaïa* nous gagnons les *Beni Ahmar*, mais au lieu de continuer sur le col de Zegota, nous longeons la face Est du Djebel Selfat pour aller camper à *Bou Qachouch*, azib des cheurfa d'Ouazzan où nous arrivons le lendemain. Grâce à nos lettres, nous sommes bien accueillis. Une troupe de Zemmour qui gagne Fez, passe à proximité de notre campement. Elle paraît toute joyeuse de se rendre auprès du Sultan. Celui-ci lui distribuera des armes et de l'or et alors qu'il croira trouver en elle, une troupe fidèle, il s'apercevra qu'elle aura déserté.

Dès son arrivée à Fès, le Sultan avait cru en effet s'attacher les populations voisines en distribuant de l'or et des armes. Il espérait ainsi se constituer une armée solide pour résister au Rogui ; mais il n'en fut rien. Les armes furent vendues, l'argent dépensé, et les contingents désertèrent. La caisse se vidait pour le plus grand profit des commerçants de la ville, mais l'armée marocaine ne comptait pas un homme de plus. Les exigences des tribus devenaient au contraire plus grandes et il n'en résulta qu'un mécontentement général.

11 Février. — Nous longeons toujours le *Djebel Selfat* et après avoir traversé l'oued Zegota et les terres fertiles qui le bordent, nous suivons l'*oued Hamel*. Les argiles violacées et les pointements de roches éruptives jalonnent notre route. Nous passons à l'ouest de *Si Mohammed Chleuh* et atteignons le Sebou à *Hajer el Ouakef*, au milieu de jardins d'oliviers et de terres bien cultivées.

Au bord du fleuve une hutte en branchage abrite le tombeau de *Si Hameda ben Lhassen*. Une pauvre vieille femme, vient en son nom, quémander une aumône que nous lui octroyons ; elle invoque alors tous les saints du paradis et nous affirme que nous ferons bon voyage, in cha allah (si Dieu veut). Nous allons camper à la nzala au bord même du Sebou. La région est, paraît-il, infestée de brigands ; aussi cette nzala est-elle bien défendue. Des levées de terre l'entourent complètement et des hommes armés veillent toutes les nuits.

La nuit, une attaque eut lieu, nous entendions siffler les balles au-dessus de notre tente, l'une d'elle l'atteignit même. Les gardiens répondaient coup pour coup et le calme revint avec le jour. Les voleurs repoussés, s'étaient enfuis sur la rive droite, mais les gens des douars voisins, accourus au bruit de la fusillade, leur donnèrent la chasse après en avoir blessé plusieurs.

Notre Mokhazni fit bravement le coup de feu tandis qu'Abd es Slam marmottait ses prières.

12 Février. — Il nous faut passer le fleuve, et pour cela il nous faut gagner dans l'ouest le gué de *Mechra el Hamriti*. Sur la rive droite se dresse le monolithe d'Hajer el Ouakef qu'une légère découpure sépare de la colline. Le fleuve, large de 200 mètres est ici très profond. Pendant plus d'une heure, nous attendons sur la berge, que la seule barque disponible, puisse effectuer notre transbordement. Toute la population des environs est autour de nous et nous examine curieusement. Un chikh veut nous vendre, pour 75 pesètas (environ 50 francs), un nègre énorme et bien musclé. Un autre, armé d'un fusil Gras, vient parader ; il vante les chrétiens, il raconte qu'il a appris à faire l'exercice avec les officiers français, à Rabat, et me demande de montrer à « ces sauvages » le maniement du fusil. Je fais un peu d'escrime à la bayonnette pour la plus grande joie des dits sauvages. Mais cela nous valut un tour de faveur et avec la meilleure grâce du monde, chacun s'empressa d'aider à notre embarquement. Arrivés sur la rive droite, nous reprenons notre route au Nord. Le Djebel *Bou Jemama* est vite gravi. Au sommet, un indigène nous arrête. Il a appris que des français allaient passer près de chez lui et comme il est protégé, il vient offrir ses services. Nous le remercions, mais nous allions continuer notre route, lorsque le brave homme revient à la charge ; il insiste tellement pour que nous acceptions son hospitalité, que nous finissons par y consentir. Nous sommes fêtés comme des amis de longue date.

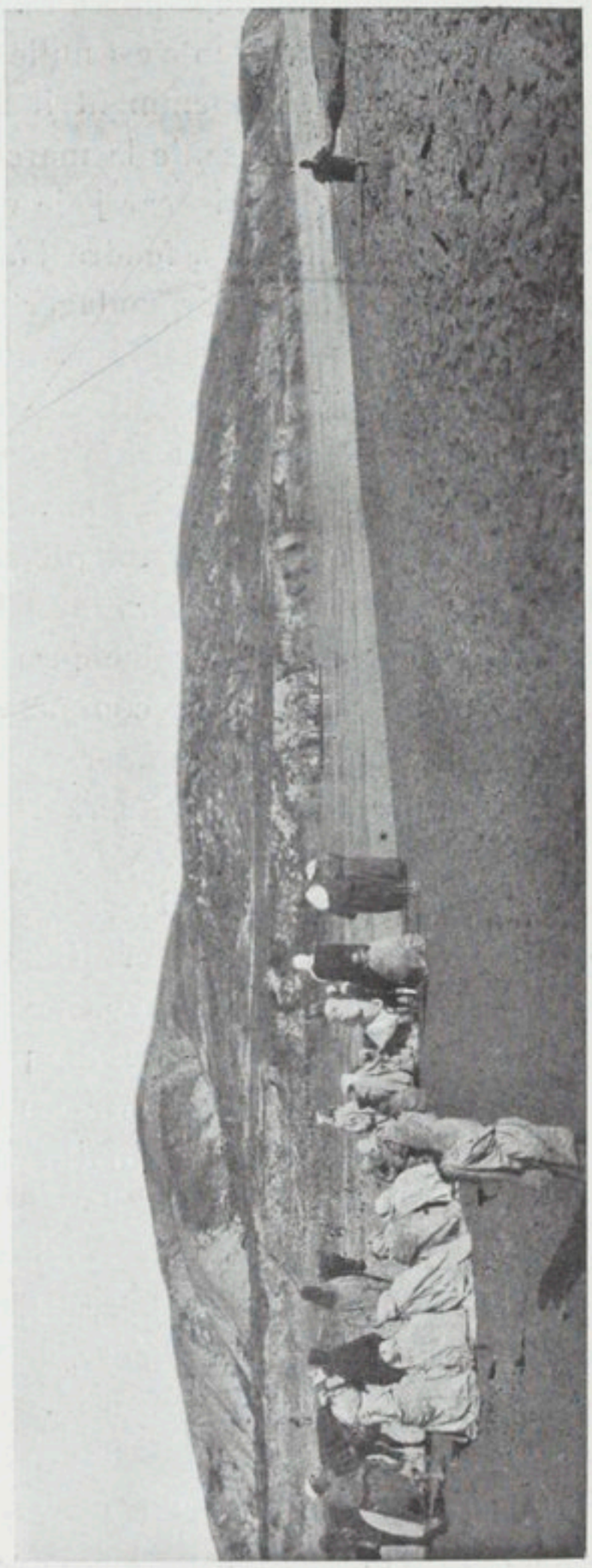


Fig. 136. Le Sebou au gué de Mechra el Hamriti et le Dj. Bou Jemama.

Nos hommes n'arrivent pas à ingurgiter tous les plats qui nous sont servis. Le pauvre Abd es Slam, tout émotionné encore de la nuit précédente, ne

peut se gaver à souhait. Il fait triste mine à côté de ses compagnons qui se moquent de lui.

12 Février. — Nous descendons sur l'oued Ouerra à travers le même plateau gréseux que nous avions coupé plus à l'Est. C'est toujours une région bien cultivée mais la végétation arborescente est nulle. En cours de route, Abd es Slam se plaint de douleurs d'estomac. Évidemment il n'a pas digéré son dîner de la veille. Je le taquine un peu et lui conseille la marche. Le malheureux était plus gravement atteint que je ne le pensais car je le vis bientôt s'affaisser au bord du chemin, poussant des gémissements à fendre l'âme. Il faut s'arrêter, déballer la cantine aux médicaments et tâcher de soulager notre homme. Quelque gouttes de laudanum amènent un mieux sensible et nous pouvons arriver jusqu'à la rivière à *Mechra el Pacha*.

Comme à l'aller la traversée se fait en barque et peu après nous allons nous installer à la nzala voisine. Abd es Slam continue à se plaindre et refuse mes drogues. Il a trouvé un compatriote qui lui prépare un remède de sa façon dont il attend le meilleur effet. J'assiste à l'opération. D'un vieux panier, je vois sortir un tas de chiffons sales et dégoutants. Quelques herbes et une poudre blanche en sont extraits. Un peu d'eau chaude comme vehicule et le breuvage est bientôt prêt. Abd es Slam l'avale sans rechigner ; peu après des vomissements abondants se produisent et notre homme est guéri.

13 Février. — Au moment de partir, Abd es Slam est repris de douleurs très vives ; il est incapable de marcher. Il faut différer le départ. Notre entêté se refuse à prendre de ma pharmacie et envoie de nouveau à la recherche de son ami. Celui-ci revient, joint à son breuvage des amulettes et promet un prompt rétablissement. J'employai ma journée à parcourir les environs ; et le soir, je décidai que le départ aurait lieu le lendemain matin. Je déclarai à Abd es Slam qu'il resterait s'il ne pouvait nous suivre, mais que je ne lui paierais pas sa journée.

14 Février. — Tout le monde est debout de bonne heure ; mon malade me paraît bien guilleret : la perte possible de quelques douros a eu raison de son malaise. Nous continuons notre route vers le Djebel Kourt et nous arrivons à l'*Oued Rdat* sans autre incident. A la traversée de la rivière, qui se fit au gué du Souq el Had, nous croisons une troupe de cavaliers. L'un d'eux se retourne, nous met en joue et part au galop. Certes, l'envie de tuer un Européen ne lui manquait peut-être pas, mais il lui manquait le courage de le faire.

Nous arrivons peu après au *Souq el Had*. C'est jour de marché ; l'affluence est grande et les transactions actives. On nous interroge sur le but de notre voyage ;

comme je réponds que nous allons à Tanger, on nous apprend que la route est coupée. Raïs Ouli s'est révolté et les communications avec la ville sont devenues impossibles. On m'explique aussi que la révolte se propage et que si les gens sont aussi nombreux au souq, c'est parce qu'ils viennent s'y ravitailler en poudre et en cartouches.

Tous ces renseignements ne sont pas faits pour consoler Abd es Slam. Dame ! il est le propriétaire des mulets et n'est pas rassuré sur leur sort. Il nous engage à hâter la marche, ce que nous faisons d'ailleurs volontiers.

La région n'est plus intéressante pour moi. Nous traversons dans sa partie médiane la zone des plateaux gréseux que j'ai coupée déjà deux fois. Cependant, grâce à une série de petites dépressions transversales, le sous-sol apparaît en nombre de points et je puis faire encore quelques constatations utiles.

Tout le long de ces dépressions, les argiles gypseuses apparaissent. A leur surface, une zone marécageuse s'est installée et le tirs s'y rencontre abondamment.

La présence de ces marécages rend notre marche difficile. Nos mulets s'envasent. Une de nos bêtes faillit être abandonnée. Ne pouvant la sortir du bourbier, Abd es Slam fit appel à l'aide des nombreux curieux qui assistaient à l'opération. Aucun ne répondit à sa demande. Il eut beau jurer que les bêtes étaient bien à lui, et non au chrétien, aucun indigène ne quitta sa pose nonchalante. Enfin, après bien des efforts, nous pûmes sortir la pauvre bête et reprendre notre route. Le soir, nous arrivions exténués à *Chemmakha*.

15 Février. — Nous gagnons *Quariet Jraïfi*, où nous comptons camper ce soir. La région est toujours nue et monotone. Sur le chemin, toute une théorie de gens se rabattent vers la côte. La révolte gagne l'intérieur. Raïs Ouli au Nord, les Beni Haçan au Sud, pillent et dévastent. Chacun a tôt fait d'emballer son ménage et de prendre la fuite sur Larache ou sur Ouazzan. A Jraïfi, où nous arrivons de bonne heure, un calme relatif règne, mais les gens sont inquiets. Nous pouvons visiter les ruines romaines de Basra et la source pétrolifère. Cette source est connue depuis fort longtemps. Ce qui me surprend, c'est de trouver, auprès d'elle, tout un matériel moderne de sondage. Des cuillères, des trépans, des tubes, gisent là au milieu de la boue. J'apprends que cette source fut autrefois concédée à un Français par Mouley Hassan, mais que les indigènes s'opposèrent au forage du puits.

Notre guide, un Miliani, nous conseille de nous hâter de regagner Larache : « La région se dépeuple, nous dit-il, tu ne trouveras bientôt plus sur les chemins que des voleurs. » Cela ne changeait rien à nos projets, puisque Larache était précisément notre but. Nous décidons de suivre son conseil et de partir le lendemain.

16 Février. — Nous quittons la tribu des Sefian pour entrer dans celle des Khloot. Après être descendus dans l'Oued Mda, nous coupons la rivière au village de *Fouarat*. De beaux vergers et de belles orangeries s'étagent tout le long du ravin qui remonte au Nord-Ouest. C'est aussi notre direction, et bientôt nous atteignons le rebord du plateau. A notre gauche, un mamelon arrondi porte le nom pompeux de Djebel. C'est le *Djebel Driss* (240m), qui semble bien infime à côté de son voisin, le *Djebel Sarsar* (750m). Vers le Nord-Ouest, le plateau gréseux descend en pente douce, limité au Nord par la profonde vallée du Louqqos. El Ksar nous apparaît dans la plaine et nous apercevons au Nord, dans la brume, les plateaux de Ber Rihan et la chaîne des Beni Gorfit.

Le soir, nous arrivons au douar des *Oulad Mesbah*, où nous sommes accueillis plutôt froidement. Ici aussi, l'inquiétude est grande. Un grand nombre d'habitants se sont déjà réfugiés à Larache, et ceux qui restent se disposent à filer à la première alerte.

17 Février. — Nous nous mettons en route de bonne heure. Les Beni Haçan ont traversé le Sebou à Bel Ksiri et le pillage des Sefian a commencé. Cette nouvelle donne du cœur à Abd es Slam qui active la marche de ses mulets, tandis que Cherif nous rassure en nous montrant son vieux fusil de pierre.

La descente du plateau se fait d'abord doucement, par gradins successifs, puis une descente rapide nous amène presque au niveau de la plaine. Le sol reste sablonneux, mais la végétation arborescente apparaît, et bientôt nous sommes en pleine forêt de chênes-liège. Celle-ci se poursuit sur plusieurs kilomètres de large, mais déjà les charbonniers ont commencé leur œuvre et de vastes clairières témoignent d'un déboisement actif.

Au sortir de la forêt, nous apercevons *Lella Mnana*, marabout protecteur de Larache et peu après nous allions installer notre campement sur le plateau qui domine la ville, au bord de la mer.

Plusieurs jours passés à Larache, en compagnie de M. Marchand vice-consul, et dans la famille de M. de Laroche nous firent oublier nos fatigues. Des promenades aux environs, une reconnaissance dans la colline de Lixus et les bonnes causeries avec nos amis nous dédommagèrent amplement des inquiétudes des jours précédents.

La route de Tanger était effectivement coupée, le 18 février Raïs Ouli avait détruit Rarbia et battu les Oulad Soultan à l'Oued Selatna. Des soldats du pacha de Larache qui allaient à Tanger ont été dépouillés et sont revenus complètement nus.

Le pacha se refuse à nous laisser partir par terre. Le minuscule bateau à roues « Le Midas » est précisément dans le port. Nous profiterons de son départ pour gagner Tanger.

Notre convoi prend la route de terre avec nos bagages. Je n'ai aucune inquiétude car Abd es Slam part joyeux. Il est l'ami de Raïs Ouli et se fait fort de protéger le Mokhazni Cherif que l'aventure des soldats du pacha laisse rêveur.

Nous arrivions le 21 février à Tanger, notre convoi nous y rejoingnait le 24. Abd es Slam tout fier m'invitait de la part de Raïs Ouli et m'offrait de me mener partout où celui-ci avait un peu d'autorité.

Quelques jours plus tard nous nous embarquions pour Mogador.

II. — **Mogador, Safi, Seqsaoua, Ida ou Mahmoud**

Vers la fin de la première quinzaine de mars 1904 nous débarquions pour la deuxième fois à Mogador. Nous y retrouvions notre ancien cuisinier Omar et le chargions d'organiser notre convoi. Notre objectif était le Sous, mais nos projets s'étant ébruités, nous résolumes de gagner Safi pour éviter les ennuis toujours possibles que pouvait nous créer le Pacha de Mogador.

22 Mars. — Nous quittons Mogador à midi pour aller camper à *Oum el Aïoun*. Comme toujours l'étape de départ est courte. Les hommes quittent à regret la ville et jusqu'à la dernière minute on n'est pas certain qu'il n'en manquera pas quelques-uns.

Nous suivons la plage. La marée est basse et quoique le soleil soit encore au zénith, un petit vent frais de Nord-Est nous rend la promenade agréable. Bientôt nous atteignons le marabout de *Sidi Zeregtoun*. Abandonnant la route du littoral, nous nous engageons à l'Est dans une petite forêt de thuyas et d'arganiers, au sortir de laquelle nous arrivons à une dépression sèche, c'est l'Oum el Aïoun. Cette dépression, creusée dans les calcaires, est très caillouteuse. L'eau s'y trouve à une faible profondeur et plusieurs puits y sont forés.

Grâce à Mouley Omar, déjà au courant de nos habitudes, le campement s'organise assez vite. Nos hommes paraissent assez dégourdis sauf Embarek, cuisinier en second, qui nous semble bien plus apte à manger la cuisine qu'à la faire. In cha Allah, il n'en résultera que du bien.

Nous nous installons un peu au Nord de la dépression, au milieu de champs cultivés et de quelques habitations. La journée a été belle, nous sommes d'ailleurs au printemps et les fleurs sont nombreuses dans les champs. Ma femme est satisfaite. L'installation est à peine terminée, qu'elle part sans perdre une minute à la

recherche des plantes qui doivent constituer notre herbier. Et il en sera ainsi tous les jours.

23 Mars. — Nous décampons à 8 heures. La campagne est magnifique et tout le long de la route se fait une abondante récolte de plantes pour notre herbier. Nous longeons par son milieu la riche plaine d'Akermout que borde au Sud-Est le Djebel Hadid. Les douars sont nombreux et les bouquets d'oliviers, éparpillés au milieu des cultures de céréales, égaient le paysage. La plaine est légèrement ondulée. Quelques mamelons plus élevés sont couronnés de kouba blanches qui brillent sous l'ardent soleil.

Fig. 137. Forêt des Oulad el Hadj.

Plusieurs ravins importants, sans eau, coupent la plaine du Sud-Est au Nord-Ouest. L'un d'eux vient du Souq Tleta et des salines. Il marque à peu près la limite entre la plaine cultivée et la forêt des Ouled el Hadj qui se développent devant nous.

La nuit approchant, nous nous arrêtons au milieu de la forêt près de la maison d'un chikh.

24 Mars. — Il a plu la nuit par averse, mais ce matin le temps est doux et la journée promet d'être belle. Nos hommes ont cependant bien de la peine à se mettre en route. Il faut se fâcher, mais cela n'avance à rien car je me butte à une force d'inertie terrible. Décidément nous n'avons pas été heureux dans le choix de nos serviteurs.

A sept heures seulement nous pouvons décamper. Après avoir traversé quelques champs d'orge et de blé qui paraissent bien fournis, nous entrons dans la forêt. Les arganiers sont couverts de fruits encore verts ; d'un tapis de verdure, émaillé de fleurs multicolores, s'élancent des buissons épineux dans lesquels les statices étalent leurs fleurs roses. Les thuyas abondent aussi et sont d'une belle venue. Ils bordent le chemin et l'ombragent. Pendant quatre heures nous eûmes la joie de contempler ces sites merveilleux, puis le chemin reprit au milieu des cultures jusqu'aux environs de *Si el Goutbi*, où nous nous arrêtons pour déjeuner,

Fig. 138. Femmes des Oulad el Hadj a Si Goutbi.

près d'une source abondante, abritée des rayons solaires par des retems argentés et en fleurs.

La région est en fête. Les hommes se sont donnés rendez-vous plus loin, à la Zaouïa d'Ertnana ; ici se sont les femmes qui viennent se réunir au marabout. Elles accourent vers nous, nous examinent curieusement, puis entament une conversation animée. L'une d'elles me conseille de ne plus fumer parce que cela ne vaut rien ; une autre examine l'ombrelle de ma femme et se sauve comme une gazelle dès qu'elle voit l'instrument se refermer ; c'est alors des rires fous, des cris, des exclamations.

Mais il faut poursuivre notre route, le Tensift est là, devant nous, roulant une

masse d'eau considérable. Le courant est très fort et nous sommes inquiets sur la suite de notre voyage. Pourrons-nous passer ?

Nous longeons le fleuve jusqu'à son embouchure au milieu d'une plaine alluvionnaire très riche et entièrement cultivée. Les ruines imposantes d'une vieille kasba sont rapportées au sultan noir de Rabat. On attribue à ce sultan nombre de ruines sans pouvoir obtenir des indigènes aucune indication précise sur ce héros de la légende (1). Près de son embouchure, le Tensift traverse une zone de dunes couvertes de retems. Sur la rive gauche est la *Zaouïa d'Ertnana*, tandis que de l'autre côté, une colline rocheuse supporte le marabout de Si Abd el Kader.

Fig. 139. Passage du Tensift près de son embouchure.

Une foule nombreuse se presse sur les deux rives et suit avec beaucoup d'intérêt les tentatives de passage de la rivière. Il y a grande fête à la Zaouïa et les indigènes, restés sur la rive droite, ne peuvent y participer. Le courant est trop violent et toutes les tentatives échouent au grand mécontentement de la population.

Près de nous, la fête bat son plein. Des fantasias échevelées s'effectuent dans la dune ; des musiciens installés sous les bouquets de retems font retentir les airs de sons criards tandis que des Aïssaoua se livrent à leurs contorsions habituelles. C'est le *dour des Regragua*.

---

(1) Voir Doutté, Merrakech, page 211 et suivantes.

On appelle ainsi une tournée de ziara (quêtes) que font les cheurfa de la zaouïa de Talmest à travers le Chiadma. Cette tournée dure quarante jours et tous les jours la fête a lieu dans un douar différent. Chose curieuse, le jour de la fête, l'autorité du caïd passe entre les mains des cheurfa. Les mécontents peuvent alors se plaindre du caïd en donnant leur offrande ; mais si celle-ci est toujours acceptée, la plainte est souvent rejetée ou demeure sans effet.

A la nuit tombante les cheurfa quittent la zaouïa, non sans nous avoir souhaité la bienvenue. Une foule nombreuse les suit. Il ne reste plus sous les retems que des groupes de musiciens et de danseurs qui attendent, comme nous d'ailleurs, le plat de couscous qui termine la fête.

Fig. 140. Vue de Safi.

25 Mars. — Le passage du Tensift ne peut avoir lieu qu'au moment de la basse marée ; il ne fut pas sans danger. Cette opération prit toute la matinée. A onze heures nous nous installions dans un vieux fort portugais, *Souera Khedima*. La construction de ce fort est attribuée à une reine chrétienne. Celle-ci serait venue un soir, aurait édifié le fort au cours de la nuit, puis aurait disparue sans laisser d'autre souvenir. Telle est du moins la légende qu'on nous raconte.

Jusqu'à Safi, la route suit le bord de l'escarpement rocheux qui domine la mer. Un vent violent du nord-est gêne beaucoup la marche, déjà difficile sur ce sol encrouté. La croute calcaire, très épaisse, supporte une végétation peu luxuriante

d'arganiers. Les arbres sont petits et brûlés par le vent. Il faut atteindre les environs immédiats de Safi pour retrouver une végétation bien vivante et les bonnes terres de l'Abda.

26 Mars. — Séjour dans la ville. C'est aujourd'hui l'Achoura, le nouvel an des marocains. Les rues, étroites et sales, sont envahies par une foule d'une propreté remarquable. Une lessive sérieuse a dû être faite la veille car chacun promène une jellab d'une blancheur immaculée. Les enfants surtout sont bruyants. On les voit

Fig. 141. Safi. — Le palais du Sultan.

se presser autour des *nouars*, attendant leur tour avec impatience. Les *nouars* sont de petites caisses en bois, disposées à l'extrémité d'axes vermoulus, auxquelles un mécanisme rudimentaire imprime un mouvement de rotation, pour la plus grande joie des bambins nichés dans ces cases. C'est en somme une réduction de la grande roue de Paris. Ces nouars sont très populaires et connus au Maroc depuis très longtemps.

D'autres jeux étaient également suivis. Le cheval et la voiture obtenaient un grand succès. Pour quelques flous les enfants étaient hissés sur un grand cheval de bois monté sur roulettes ou mis dans une grande cage également sur roulettes et pendant quelques minutes, ils étaient cahotés sur le pavé irrégulier de la place.

Malgré la rusticité des appareils, les enfants paraissaient tout aussi heureux que ceux de nos villes dans leurs coquettes voiturettes traînées par des chèvres.

Safi est une ville renommée pour sa poterie. On y imite à la perfection la poterie de Fès. Comme curiosité, le palais du sultan est à visiter. C'est le seul qui ne soit pas en ruines et cela tient peut-être à ce qu'il n'est pas habité.

27 Mars. — Nous partons pour l'Azib Lalouz situé dans la fraction des Oulad Selmen au S.-E. de la ville. Partout de belles cultures s'étendent à perte de vue. Plus de végétation arborescente, plus de terres stériles. Le tirs s'étale en bandes plus ou moins larges occupant les dépressions, alors que les collines peu élevées qui les séparent supportent une terre rouge également féconde. Par place seulement la croûte calcaire envahit quelques mamelons, mais elle ne s'y montre que peu épaisse et souvent cassée par les labours. Sur ce grand plateau de l'Abda, balayé par les vents d'ouest, on comprend très bien que l'évaporation des eaux doit être forte en été et qu'il doit en résulter, comme dans toutes les autres régions du littoral marocain, une calcification de la surface du sol et par suite la formation de cette croute calcaire.

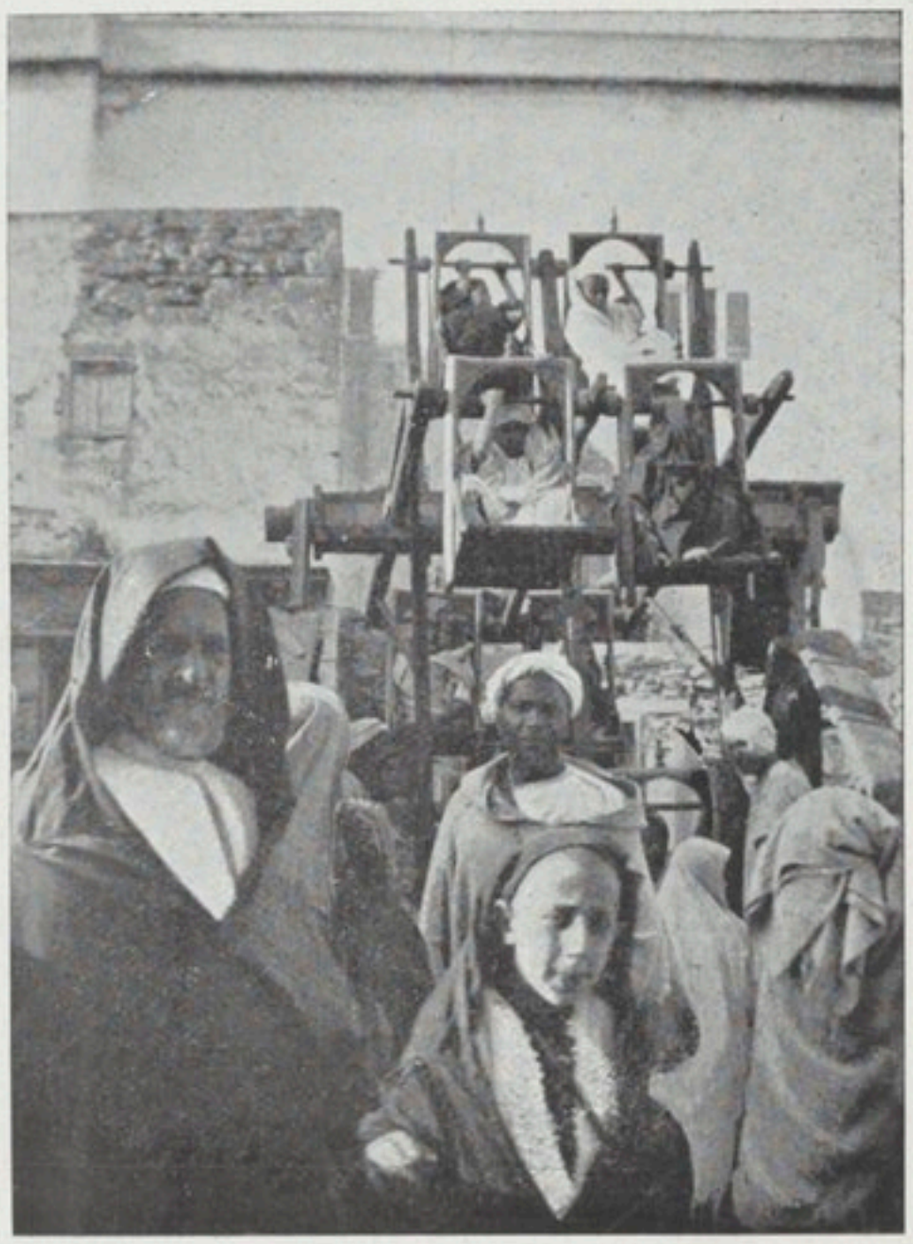


Fig. 142. Safi. — Les Nouars.

La région est pauvre en eau et de nombreux puits y ont été creusés sans résultat. Chez Lalouz, l'un d'eux a rencontré une faible nappe d'eau, mais cette eau est saumâtre et magnésienne. Nous recevons dans son azib le meilleur accueil et nous pouvons constater, fait assez curieux pour être noté, un israélite se livrant à la culture. Il est vrai que l'Abda est une des régions les plus tranquilles du Maroc. Son caïd, Si Aïssa, la gouverne avec fermeté et sa puissance est tellement grande qu'aucune révolte contre lui n'est probable. Les Européens ont profité également de cette sécurité et quelques azib exploités par eux se rencontrent aussi aux environs de Safi.

28 Mars. — Nous terminons la traversée du plateau inférieur de l'Abda et commençons à nous élever sur la terrasse supérieure. Le sol est moins riche et plus calcaire. Un sable argileux, rouge forme le fond du ravin que nous suivons jusque chez le feqih El Hadj el Mragri. La mouna est maigre ce soir. Elle consiste en quelques galettes noyées dans du beurre fondu et arrosées de miel. Le fiqh est là et malgré notre répugnance, il faut goûter à son plat peu succulent. Mais la soirée est belle, la température douce ; une bonne nuit, complètera notre maigre repas suivant la formule, *qui dort dîne*.

Fig. 143. Safi. — Le cheval et la voiture le jour de l'Achoura.

29 Mars. — Au jour, nous nous mettons en route pour gagner le revers sud de la terrasse et les bords du Tensift. Les cultures deviennent rares, les arganiers, au contraire, couvrent les parties supérieures et s'étendent en un bois assez dense sur les pentes qui descendent au fleuve. Il fait très chaud, la végétation est abondante et les champs de céréales reparaissent avec le plateau inférieur sur lequel nous sommes revenus. Nous sommes aux *Oulad Jerar*, qui dépendent de la tribu du Chiadma. Il est curieux de noter que le Tensift, qui devrait servir de limite à deux grandes tribus telles que l'Abda et le Chiadma, coule au contraire en partie sur le territoire de l'une, en partie sur le territoire de l'autre. Cette disposition facilite les attaques réciproques en permettant le passage du fleuve

Nous nous installons auprès d'un douar au milieu de l'indifférence des habitants. Ceux-ci sont occupés dans les champs à surveiller les récoltes, les enfants et les femmes y poussent des cris, afin de chasser les oiseaux qui s'abattent par bandes sur les blés et les orges.

30 Mars. — Il faut nous mettre en route de bonne heure, car nous avons à traverser le Tensift et l'opération ne sera peut-être pas aisée. Quelques hommes du douar acceptent heureusement de nous guider. Après avoir suivi la berge pendant quelques kilomètres, nous arrivons dans une gorge étroite où des grottes nombreuses sont creusées dans le gypse. Elles servent de refuge aux nombreux

Fig. 144. Le Tensift au confluent de l'oued Mramer.

troupeaux dans les temps de pluie. En amont, la vallée s'élargit au confluent de l'oued Mramer ; Le courant y est moins fort : c'est le gué. Deux heures sont employées au passage. L'eau est abondante, mais non dangereuse. De nombreux troupeaux de bœufs et de moutons traversent en même temps que nous. Ils se rendent dans les riches pâturages, qui s'étendent sur la rive gauche et le long de l'oued Mramer. Après avoir traversé quelques collines gypseuses, nues où les retems et les jujubiers sauvages projettent un peu d'ombre, nous descendons dans l'oued Mramer et suivons en amont, le cours de cette rivière, bordée de belles prairies; elle roule une eau limpide où vivent de nombreux barbeaux. Nos hommes en profitent pour pécher et à l'aide d'un petit filet à provision, transformé à

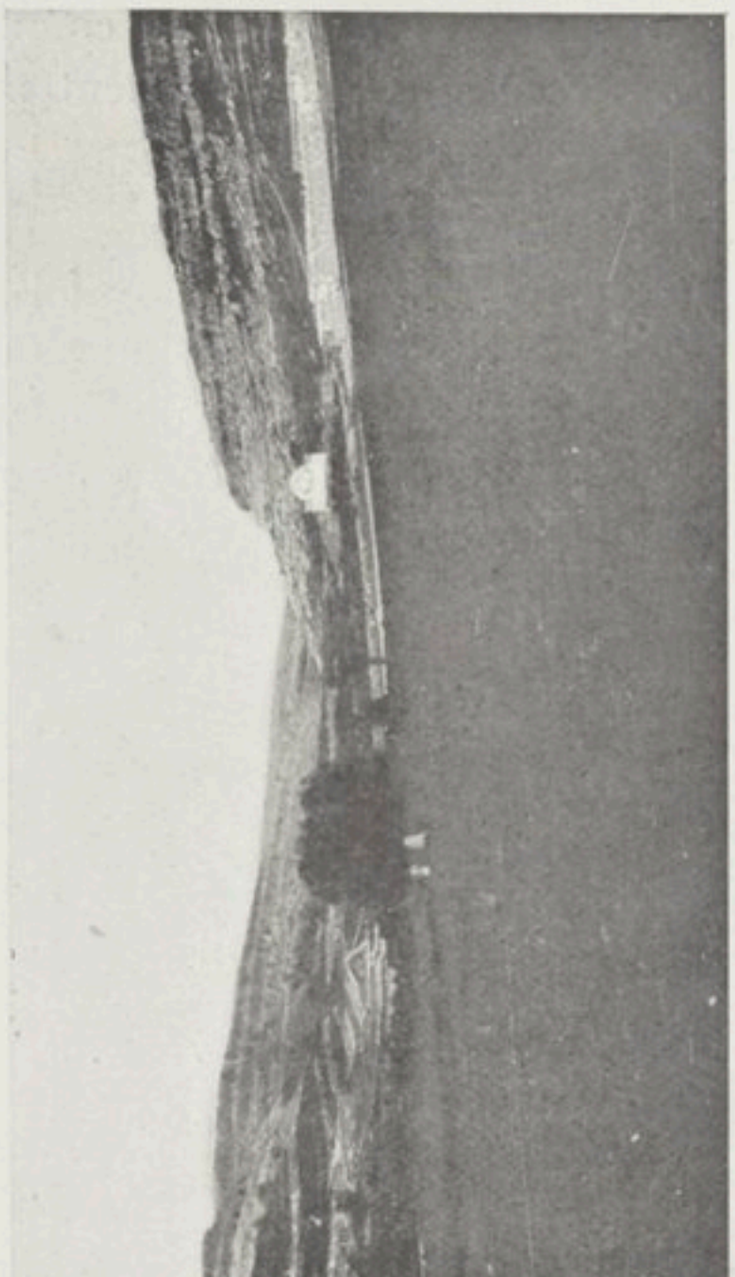


Fig. 145. La gorge de l'Oued Mramer.

l'occasion en un instrument de pêche, nous avons tôt fait de cueillir une douzaine de petits barbeaux, qui apporteront ce soir, une variante à notre menu.

31 Mars. — Nous entrons dans le bled el Hart, région bien cultivée et bien arrosée qui s'étend sur les deux rives de l'oued Mramer. Les orges sont coupées depuis déjà quelques jours et des labours nouveaux ont préparé la terre à recevoir la semence de maïs.

Au pied de l'escarpement dans lequel est creusé la gorge de l'oued Mramer se trouvent de beaux jardins potagers au milieu de bois d'oliviers. Les orangers, les citronniers, les figuiers, les abricotiers fleuris, sont également nombreux.

Dans la gorge, dont l'entrée est indiquée par un saule pleureur remarquable, les habitations sont localisées au pied de l'escarpement, d'où sortent des sources importantes. Une kasba nouvellement construite, entourée de plusieurs autres en ruines qui rappelent les luttes passées, sert d'habitation au caïd de cette fraction du Chiadma.

En tête de l'oued se trouve le souq el Had où nous faisons halte. Devant nous, la plaine est occupée par une foule nombreuse qui crie et gesticule, tout en se déplaçant méthodiquement. Que se passe-t-il ? Après renseignements, nous apprenons que le caid el Kourimi se livre à la chasse au chacal. La foule hurlante est celle

des rabatteurs. A mesure que nous avançons, nous pouvons nous rendre compte des péripéties de cette chasse émouvante. Les pauvres animaux, chassés de leurs repaires, sont amenés par les rabatteurs, en troupes serrées, sous le fusil du caid et de ses invités qui en font une véritable hécatombe.

Mais si les animaux meurent, les gens ne sont pas ménagés non plus et nous avons vu un des rabatteurs, violemment battu parce qu'il n'avait pas su lever de chacals. La condition de ces pauvres gens est bien celle des serfs d'autrefois. Obligés, sous menace du bâton, de courir toute la journée sous un soleil brûlant, ils voient encore le soir, la fantasia folle du caid et de ses invités se dérouler au milieu de leurs champs déjà murs et leurs récoltes foulés au pied.

Jusqu'à l'*Ain Tafetech*, les champs de blé et d'orge s'étendent à perte de vue. Par place, sur des parties rocheuses, des rtems argentés, des genets blancs et jaunes, des lavandes bleues embaument l'air de leur senteur, tandis que le sol est couvert d'un tapis de verdure que la langue de nos mulets tond à intervalles réguliers.

A l'Ain Tafetech nous déjeunons. Comme la chaleur est vraiment trop forte, nous allons nous étendre sous les rtems fleuris et bientôt, au chant des cigales se mêlent le ronflement de nos hommes endormis et le bruit des machoires de nos mulets.

A deux heures nous repartons. Bientôt nous atteignons de nouveau la zone de l'arganier, puis le Souq Tleta el Hanchen, et enfin la Kasba de Bella ou Zeroual où nous allons séjourner.

Cette région du Chiadma, que nous avions vue dans notre voyage précédent si désolée, c'etait il est vrai en août, est aujourd'hui pleine de fraîcheur et de verdure. Nous nous reconnaissons à peine, tant la physionomie générale est changée.

La grande Kasba ruinée dans laquelle nous campons et qui nous avait attristés au milieu de ces champs caillouteux et déserts, nous semble aujourd'hui, dans ce cadre de verdure, un décor féerique.

1er Avril. – Embarek est allé hier chercher notre correspondance à Mogador ; il n'est pas encore de retour. Qu'allons-nous bien faire aujourd'hui ? Omar propose une chasse au pigeon. Quelques-unes de ces pauvres bêtes sont tuées, mais nous ne pouvons en profiter pour alimenter notre marmite. Notre cuisinier n'est pas arrivé à temps pour couper le cou de l'animal en prononçant la phrase sacramentelle, Bismillah (au nom de Dieu). C'est bien regrettable et notre menu se composera encore de l'étique poulet.

2 Avril. — Embarek arrive, porteur d'une lettre du pacha obtenue par l'intermédiaire de notre aimable consul, M. Jeannier. C'est elle qui est la cause

du retard. Le pacha, en effet, pour se soustraire au désir exprimé par le consul, n'avait pas trouvé de meilleures raisons que d'objecter, qu'étant à sa maison de campagne il n'avait pas de quoi écrire. Il fallut que M. Jeannier lui envoya, le papier, la plume et l'encre nécessaire. La lettre fut alors faite. Nous n'avions pas l'intention d'aller à Marrakech, mais cette lettre avait un but et le voici.

L'autorisation que nous venions d'obtenir, de passer sur le chemin des diara, devait indiquer au caïd d'Amismiz le désir du pacha de nous laisser passer chez lui à Amismiz. Or, je venais d'apprendre la nomination de ce caïd au poste de pacha de Tiznit (Sous) et comme c'était cette ville qui était le but de mon voyage, j'avais le prétexte de porter au pacha de Tiznit, une lettre de celui de Mogador.

Fig. 146. La famille de l'Algérien Mouley Omar. Types du Chiadma.

Nos hommes, qui n'auraient jamais voulu pénétrer dans l'Atlas et à plus forte raison au Sous, si nous n'avions pas eu de lettres du makhzen, crurent aussi que nous étions en possession d'une autorisation régulière et les ennuis de leur part furent ainsi écartés.

3 Avril. — Nous quittons la Kasba de *Bella ou Zeroual* et, par un chemin bien ombragé, sous les arganiers nous gagnons au Sud-Est, le petit village de *Tilioua*. La moisson bat son plein, partout la récolte est très belle. Aussi la joie règne-t-elle dans tous les douars et y sommes-nous bien reçus. Tilioua est une agglomération de Chleuh isolés dans cette partie du Chiadma. Les gens ne comprennent pas l'arabe et ont conservé les mœurs de la montagne.

4 Avril. — Il faut rattraper le temps perdu chez Omar, aussi voulons-nous arriver ce soir à Tiggi chez le caïd El Mtougui. A travers les *Ida ou Zemzem*, nous quittons la plaine pour nous élever jusqu'à près de 1.000 mètres d'altitude.

La vegétation arborescente change, l'arganier disparaît pour faire place à l'olivier et plus haut à l'amandier. A *Dar bel Bezar* et à *Agouidir* de beaux jardins bien irrigués entourent les maisons. Au delà d'*Abarda* le sol devient nu et rocheux et nous grimpons dans un cirque calcaire jusqu'au *Souq el Arba* qui s'installe sur la crète. Au Sud l'oued Igrounzar coule au fond de gorges étroites, dominées par les deux énormes kasba du Mtougui que nous atteignons à 4 heures du soir.

Le caid est absent ; mais son fils nous autorise à camper dans la cour. Mon père est à Marrakech, dit-il, et puisque vous avez une lettre pour lui vous la lui remettrez vous-même. Mais soit négligence, soit que la chose fut voulue, nous n'eûmes pas de mouna. Cela ne nous surpris pas, le Mtougui passant pour le plus antieuropéen des caids de la région. Aussi le lendemain matin levons-nous le camp de très bonne heure et partons-nous, en laissant seulement au portier (moul el bab) une carte de visite pour notre hôte.

5 Avril. — A peine avons-nous fait une centaine de mètres sur le chemin qui longe le mur de la kasba, que nous sommes rejoints par le moul el bab porteur d'un paquet de bougies et suivi de deux nègres munis chacun d'un pain de sucre. C'est la mouna oubliée la veille. Avec force insistance, nous sommes priés de revenir à la kasba. On nous fait des excuses, on nous donne toutes sortes de bonnes raisons, mais l'impolitesse a été grande et nous nous contentons d'accepter sucre et bougies en signe de pardon.

Après avoir suivi le rebord du plateau calcaire qui supporte les kasba, notre chemin traverse un oued complètement sec et s'élève sur les couches rocheuses pour atteindre bientôt la cote 1100. Entre les bancs durs sont des zones marneuses cultivées ; il est curieux de voir, sur les flancs de ces ravins profonds, des bandes étroites, cultivées et vertes, se profilant le long de l'oued et séparées par les escarpements nus et blancs qu'y forment les calcaires. En somme le sol est peu cultivable, mais l'orge y pousse admirablement bien et sur le marché de Mogador elle vaut toujours 25 à 30 centimes de plus que l'orge du Chiadma.

Au delà, nous redescendons dans la vallée de l'oued Amesnaz. Les champs cultivés sont plus nombreux et quelques bois d'oliviers indiquent le voisinage de douars peu importants. Une Zaouia renommée, celle de Sidi Nacer, nous est signalée non loin de notre chemin, à Taouloucoult.

L'oued Amesnaz vient du Tizi Maâchou ; il court, avant son arrivée dans la plaine, sur un lit bordé de calcaire, dans des gorges rocheuses et nues, pour se diriger au Nord, vers Si Abd el Moumen. Sur sa rive droite, le sol change et devient siliceux ; des rognons de silex abondent, recouvrant des argiles brunes qui donnent une terre estimée. Près de *Tibt*, gros village bâti sur le rebord d'une terrasse rocheuse, notre route oblique au Sud-Est. La gorge d'Imintanout nous apparaît

alors avec son large filet de verdure. Sur notre droite c'est le plateau calcaire, entamé par de nombreux ouad peu importants. La kasba du chikh Bihi ben Abdallah est située à la bordure, sur une colline élevée. Nous allons y demander asile pour la nuit. Reçu d'abord froidement, nous devenons bientôt familier ; nos provisions s'augmentent d'un pain de sucre et nos bêtes ont de l'orge à volonté. En arrière, dans le vallon rocheux, se trouve un gros village, Imi el Aïn (la porte de la source) et de beaux jardins d'oliviers.

Fig. 147. Plateau calcaire du Mtouga.

5 Avril. — Notre but était de pénétrer dans la vallée de l'oued Seqsaoua, la seule que nous n'avions pas explorée dans notre précédent voyage. Les renseignements que nous avions pu avoir sur cette région étaient des plus mauvais. Pas de caïds, population indépendante et farouche. Cela n'était pas pour nous encourager. Nous nous décidons cependant à tenter le passage. Partis de bonne heure de notre gîte d'étape nous passons devant *Imintanout* et arrivons près de *Kahira*.

Au moment de franchir la rivière, dont le courant est très fort, nous déboîtons au sud et entrons résolument dans la gorge. De beaux jardins, bien ombragés par des figuiers et des oliviers, bordent la rivière. Nous pénétrons dans l'un d'eux et nous nous installons sous un énorme figuier pour notre déjeuner.

Quelques indigènes viennent roder autour de nous, nous observent et se retirent

sans répondre à nos questions ; un juif, plus curieux, s'approche, nous l'interrogeons. Nous apprenons ainsi le nom des douars situés en amont et, chose plus précieuse, le nom du chikh de *Touzoumt*, Ahmed ou Bihi, l'homme qui a le pouvoir de nous faire pénétrer jusqu'au sommet de la montagne. Nous décidons de nous présenter directement chez ce chef important et d'y attendre les événements. Nous ne partons qu'à la tombée de la nuit afin de ne pas être prié de faire demi tour.

Au moment de nous remettre en route le coucou, que les indigènes appellent Houd-Houd, se fait entendre. Il paraît que cela est de bon augure et plein de confiance, nous faisons presque gaiement les trois kilomètres qui nous séparent de la maison du chikh Ahmed ou Bihi. Celui-ci, prévenu, vient au devant de nous, nous accueille cordialement et nous offre l'hospitalité dans une dépendance de sa maison. Notre hôte est un chef militaire important. Son autorité nominale s'étend sur les Oulad Abdallah qui occupent la basse vallée du Seqsaoua ; mais son autorité effective s'étend sur toute la vallée jusqu'aux cimes de Tichka. Cette autorité dépend de la situation géographique de son douar. Qu'un village de la montagne veuille s'y soustraire, il voit immédiatement ses communications coupées. Plus de ravitaillement possible, impossibilité d'aller effectuer des labours dans la plaine.

C'est une situation très curieuse que celles de ces chikh, ils sont à vrai dire les véritables maîtres ou plutôt les concierges des vallées.

A cette autorité, notre hôte ajoute celle de son frère, Si Omar ou Bihi. Celui-ci est le chef religieux vénéré. C'est lui qui s'emploie à rétablir l'ordre lorsqu'il est troublé. Sa qualité de marabout influent lui permet d'imposer la paix aux douars en lutte.

Avoir cette famille pour alliée était certainement pour nous un gros atout dans notre jeu ; aussi, nous employâmes-nous à acquérir cette amitié. Quelques petits cadeaux, habilement distribués aux hommes, des visites que ma femme fait aux femmes, ont raison de la froideur du début et bientôt nous sommes considérés comme de vieux amis. Le chikh Ahmed, d'un caractère très gai, en vient vite aux confidences. A ma grande surprise j'apprends alors que le marabout de *Lella Aziza* situé dans la montagne, possède une horloge européenne. Cette horloge est détraquée et le chikh m'offre de me conduire à Lella Aziza pour l'arranger. J'acceptais avec empressement et notre chikh s'employa à préparer les voies pour faire aboutir son dessein.

Pendant tous ces pourparlers, les consultations médicales ne chômaient pas. Ma femme eut la bonne fortune de rétablir, en le magnétisant, un homme influent qui avait bu le mauvais café. Du coup ce fut du délire, nous n'étions pas seulement des amis, mais aussi des sauveurs. Un mouton et quelque argent envoyés à Lella Aziza mit le comble à notre popularité. Le moqadem de la Zaouïa fit le

voyage pour nous connaître. Quelques douros lui firent déclarer hautement que Lella Aziza nous réclamait elle-même et que tous les douars de la montagne devaient obéir à la sainte vénéré.

Le chikh Ahmed avait bien combiné son affaire. Il satisfaisait à notre fantaisie et il avait droit à toute la reconnaissance des marabouts de la Zaouïa. Il accaparait ainsi à son profit l'influence de celle-ci.

7 Avril. — Le surlendemain nous partions pour Lella Aziza et la haute vallée du Seqsaoua. Un esclave du chikh, le nommé Abram nous servait de guide.

Fig. 148. Types du Seqsaoua

Jusqu'à *Iminterli*, la vallée est assez large, couverte de bois d'oliviers et de champs cultivés. Là, un gros mamelon barre la vallée, la rivière fait un coude brusque vers l'Ouest et s'engage dans une gorge étroite mais impraticable. Nous escaladons la montagne par un chemin pénible, très bien tracé et bientôt nous sommes au col par 1.100^{m} d'altitude. La montagne est couronnée d'un gros caroubier qui abrite les ruines d'une maison. C'est l'*agadir n'tikida* (la maison du caroubier) ; œuvre des chrétiens ! De ce col, la vue vers le Sud est féerique. La neige couvre tous les sommets, le Tichka brille au soleil comme une énorme lentille de glace. Tout autour de la vallée, un immense ruban vert serpente et semble un lit de mousse supportant d'innombrables et monstrueux œufs d'une blancheur immaculée. C'est une belle forêt de chênes verts qui forme au flanc de la chaîne une zone forestière remarquable. Vers l'Est, un escarpement calcaire, avec

son substratum aux tons rouges, se poursuit vers le Sud et vient buter contre un massif cristallin que nous reconnaissons bien, c'est le *Digmioua* qui domine Maroussa et dont nous avions fait l'ascension en compagnie de mon ami Jacqueton.

Du col, la descente est très rapide et très difficile sur cet étroit chemin. Les mulets glissent sur les schistes, mais nos hommes ont vite fait leur apprentissage de montagnards et Embarek lui-même s'emploie utilement.

La vallée s'ouvre devant nous, resserrée entre deux murailles rocheuses. Des jardins d'oliviers, des champs d'orge, des jardins potagers se pressent en un long ruban vert d'où émergent de nombreux villages accrochés aux parois rocheuses. C'est *Iguern-Souq, Tabia, Timseult* dont les habitants nous observent curieusement au passage. Les pentes supérieures sont couvertes d'amandiers, tandis que les oliviers et les figuiers se tiennent dans la zone inférieure, irrigable.

Nous sommes sortis des Aït Abdallah et nous traversons les Aït Moussa. Au *Souq Kremis*, des schistes noirs et des calcaires attirent mon attention. Comme je tiens à les examiner plus à loisir, nous nous y arrêtons pour déjeuner. Des indigènes, intrigués, s'approchent et sans préambule aucun, déclarent que je cherche des mines. « Tu ne les trouveras pas, dit l'un d'eux, si je ne te les montre pas. Il y a bien longtemps, ajoute-t-il, un chrétien est venu ici pour chercher nos mines. Il était envoyé par le Sultan, mais nous l'avons mené partout sans les lui montrer. Toi, tu viens sans lettre du Sultan, tu es sous la protection de Lella Aziza, nous te les montrerons. »

La vallée se rétrécit de plus en plus, les cultures disparaissent et notre chemin se tient dans le lit même de la rivière, au milieu des lauriers-roses et des roseaux. A chaque coude de l'oued un gros village est installé sur un petit plateau alluvionnaire et commande le chemin. *Idouiren, Tabradjourt, Tagadirt* s'élèvent ainsi comme de véritables forteresses, gardiennes de ces passages difficiles. Ces deux derniers villages, séparés seulement par la rivière, sont ennemis. L'un appartient aux Aït Moussa, l'autre aux Idma.

Encore une courbe, encore une gorge et une énorme construction qui s'élève en amphithéâtre apparaît devant nous. C'est *Tigmi Iguiz* (la maison du veau), demeure de l'ancien caïd du Seqsaoua, dont l'autorité aujourd'hui méconnu, l'oblige à une retraite prudente au fond de sa Kasba.

Le caïd Lhassen el Seqsioui, plus connu sous le nom de Chtiti est un ami du chikh Ahmed ou Bihi, aussi notre réception est-elle pleine de cordialité.

Le caïd est un homme d'une cinquantaine d'années, un peu court comme tous ces montagnards, mais trapu et bien musclé. Il porte avec ostentation une belle carabine Winchester, et, après les salutations d'usage et l'absorption des trois tasses de thé réglementaires, il me demande du vaccin. J'en possède une centaine de tubes et je m'offre de vacciner tout le douar. Si Lhassen accepte quelques tubes,

mais refuse mon concours ; il me demande quelques explications afin de pouvoir opérer lui-même. La vaccination est courante dans cette région. Des indigènes, munis de tubes achetés dans les villes de la côte, vaccinent leurs coreligionnaires moyennant la somme de une peseta. L'opération est toujours accompagnée d'invocations et de prières.

Fig. 149. Types de Lella Aziza

9 Avril. — La Zaouia de Lella Aziza n'est qu'à quelques kilomètres en amont. Une heure suffit pour l'atteindre. La rivière, toujours très encaissée, coule au fond de gorges pittoresques. Le chemin s'élève sur la rive gauche, au milieu de schistes durs dans lesquels un escalier monumental a été taillé. Sur la rive droite, à un coude de l'oued, le petit village de *Tinoualin* se montre accroché au rocher, au milieu d'amandiers. Au-dessus, les crêtes sont couvertes de chênes verts : c'est la forêt qui commence et qui se profile le long de la vallée, entre 12 et 1600 mètres d'altitude.

Lella Aziza est un gros bourg bâti sur la rive gauche, au milieu de figuiers de Barbarie. Au pied du village sont les jardins irrigués, avec oliviers, figuiers et quelques noyers. Des champs d'orge couvrent les pentes inférieures, le long de la rivière. Au centre du village est une place spacieuse, dans un angle, se trouve le tombeau de la sainte. Ce tombeau jure avec les constructions voisines. C'est une maison carrée, de 10 à 12 mètres de côté, très coquette et très propre, couverte en tuiles vertes.

Le moqadem, Si Mohamed Gamer, qui nous reçoit au milieu d'une population sale, mais sympathique, est très fier de sa zaouia ; et comme il est très bavard, il nous raconte l'histoire de Lella Aziza et de son tombeau. Voici son récit :

Lella Aziza naquit ici même et, dès son jeune âge, elle allait garder les chèvres dans la montagne. Au lieu de rester avec les autres bergers et de faire paître son

troupeau le long de la rivière, où l'herbe est belle et abondante, Lella Aziza allait tout au haut de la montagne, là où il n'y a que rochers. Ses chèvres étaient cependant aussi grasses que celles des autres bergers. Par cela, Dieu montrait déjà qu'il avait remarqué cette enfant. Néanmoins, la jalousie aidant, le père de Lella Aziza ne tint aucun compte de l'état florissant de son troupeau ; il exigea que son enfant parcourut les parties inférieures de la vallée et, comme elle continuait à mener ses chèvres parmi les rochers arides, il l'a roua de coups à plusieurs reprises.

Un jour que Lella Aziza gardait son troupeau tout au sommet de la montagne où jamais aucune herbe n'a poussé, le père, accompagné des gens du village, alla la rejoindre et lui reprocha de ne pas suivre ses instructions. Père, répondit l'enfant, voyez vous-même ce que mange votre troupeau. Et le père constata alors que ses chèvres avaient la bouche pleine de blé.

A partir de ce moment, l'enfant fut regardée comme une envoyée de Dieu et chacun l'admirait. Devenue jeune fille, elle se fit remarquer par sa piété. Elle aimait la solitude, paraissait être toujours en prière et cependant son travail était toujours fait.

Comme elle était parmi les plus belles jeunes filles du village, elle fut recherchée pour le mariage, mais refusa tous les prétendants.

Un jour qu'elle était seule au bord du chemin qui dominait la rivière, elle fut poursuivie par un jeune homme qu'elle avait repoussé. Elle ne pouvait fuir puisque le chemin n'avait pas d'issue, et elle allait être saisie, lorsque tout à coup elle disparut dans la montagne, aux yeux étonnés du jeune homme. La réputation de sainteté de la jeune fille en grandit et s'étendit au loin.

Le sultan voulut connaître Lella Aziza et la fit demander à Marrakech. Elle s'y rendit et continua dans la ville à se faire remarquer par sa piété et par le bien qu'elle faisait autour d'elle. Elle fut très honorée, mais son influence devint tellement grande que le sultan en prit ombrage, et Lella Aziza fut jetée en prison. A plusieurs reprises, on tenta de l'empoisonner ; mais chaque fois que le plat empoisonné lui était présenté, elle refusait d'en manger.

Un jour, cependant, ce fut sa domestique la plus fidèle qui lui offrit le poison. Elle dit alors : « Par Dieu j'en mangerai et pour Dieu je mourrai. »

Mais avant de le faire, elle exigea qu'une fois morte, son corps serait attaché sur un mulet et qu'il serait inhumé là où le mulet s'arrêterait.

Elle mangea du plat empoisonné et mourut. Comme elle l'avait souhaité, son corps fut mis sur un mulet qui partit aussitôt sans pouvoir être suivi. Le jour même, il arriva au Seqsaoua, où le corps fut reconnu et inhumé en grande pompe.

Les habitants de Marrakech élevèrent alors une belle kouba en l'honneur de la

sainte et obtinrent du sultan que le corps y fût déposé. Le transfert eut lieu, mais on put constater, quelques jours après, que le corps reposait simultanément dans la capitale et au Seqsaoua. C'est alors que le sultan décida qu'une kouba identique à celle de Marrakech serait édifiée dans la montagne.

Telle est la Légende qui nous fut contée.

Tous les ans, le jour du Mouloud, une grande fête a lieu au tombeau de Lella Aziza au milieu d'un concours énorme de population.

Une vache toute blanche est amenée près de la source située auprès de la Kouba et l'on attend là dans le recueillement le plus complet que la sainte veuille se manifester. Un cri aigu parti de la Kouba est le signal attendu, auquel les femmes répondent par des youyous prolongés tandis que les hommes tirent des coups de fusil. La vache est alors mise à mort. La peau est partagée entre tous les assistants si nombreux soient-ils, elle se régénère au fur et à mesure des besoins, de sorte que chacun en a sa part. Il en est d'ailleurs de même pour la viande. Ce miracle de la multiplication de la peau se renouvelle chaque année, pour la plus grande joie de ces montagnards qui ont en Lella Aziza une foi absolue.

Mais il faut procéder à la réparation de l'horloge. Celle-ci est extraite du tombeau et portée dans la cour de la maison qui a été mise à notre disposition. C'est une grande horloge à musique qui joue un air de la « Belle Hélène », au lieu de sonner les heures. Elle marche très bien mais comme il est difficile, sur ce sol rocailleux, de placer convenablement cet énorme instrument, je préfère déclarer que le mécanisme est cassé et que l'horloge ne vaut plus rien.

En prévision d'un retour possible dans cette région, j'offre, pour consoler les marabouts, d'apporter moi-même, une pendule bien plus digne d'une sainte aussi vénérée.

La soirée se termina par une copieuse distribution de médicaments. Nous obtînmes aussi le concours des marabouts pour la continuation de notre voyage.

10 Avril. —Lella Aziza est à 1.125 mètres d'altitude, nous devions atteindre dans la journée 1.750 mètres au village d'Ikis ; aussi sommes-nous en route de bonne heure. La vallée garde une direction générale au Sud. La rivière est très forte, le chemin très mauvais, les chutes, heureusement sans danger, très fréquentes. Nous progressons lentement. Le chemin recoupe sans cesse la rivière et, à chaque fois, ce sont des émotions nouvelles.

L'indolent Embarek, notre aide cuisinier, fut la cause d'un véritable désastre. Craignant de se mouiller, il effectuait les passages difficiles sur le dos de sa monture. Au cours de l'un d'eux, la bête fut emportée par le courant et Embarek prit un bain. Jusque-là, rien de grave. Mais lorsque le chouari fut retiré de l'eau, nos hommes constatèrent avec effroi que le sucre était mouillé. Alors les cris de rage

se firent entendre et je dus protéger Embarek sur qui tombait la fureur de nos gens. Dame, la provision de sucre était épuisée du coup et il ne fallait pas songer se ravitailler dans la montagne. Pendant que le pauvre Embarek se séchait tant bien que mal, je procédais au déballage des pains de sucre, et, faisant la part du feu, ou plutôt de l'eau, j'essayais de sauver le plus de sucre possible.

Mais où l'affaire devint comique, c'est lorsque nos hommes, après avoir avalé une quantité considérable de sucre mouillé, constatèrent qu'il en restait encore et qu'il fallait l'abandonner. Leur désespoir n'avait plus de borne. L'un d'eux alla en cacher un morceau dans le creux d'un arbre, pensant le retrouver au retour ; l'autre en pliait dans un papier et léchait le sirop qui s'en échappait.

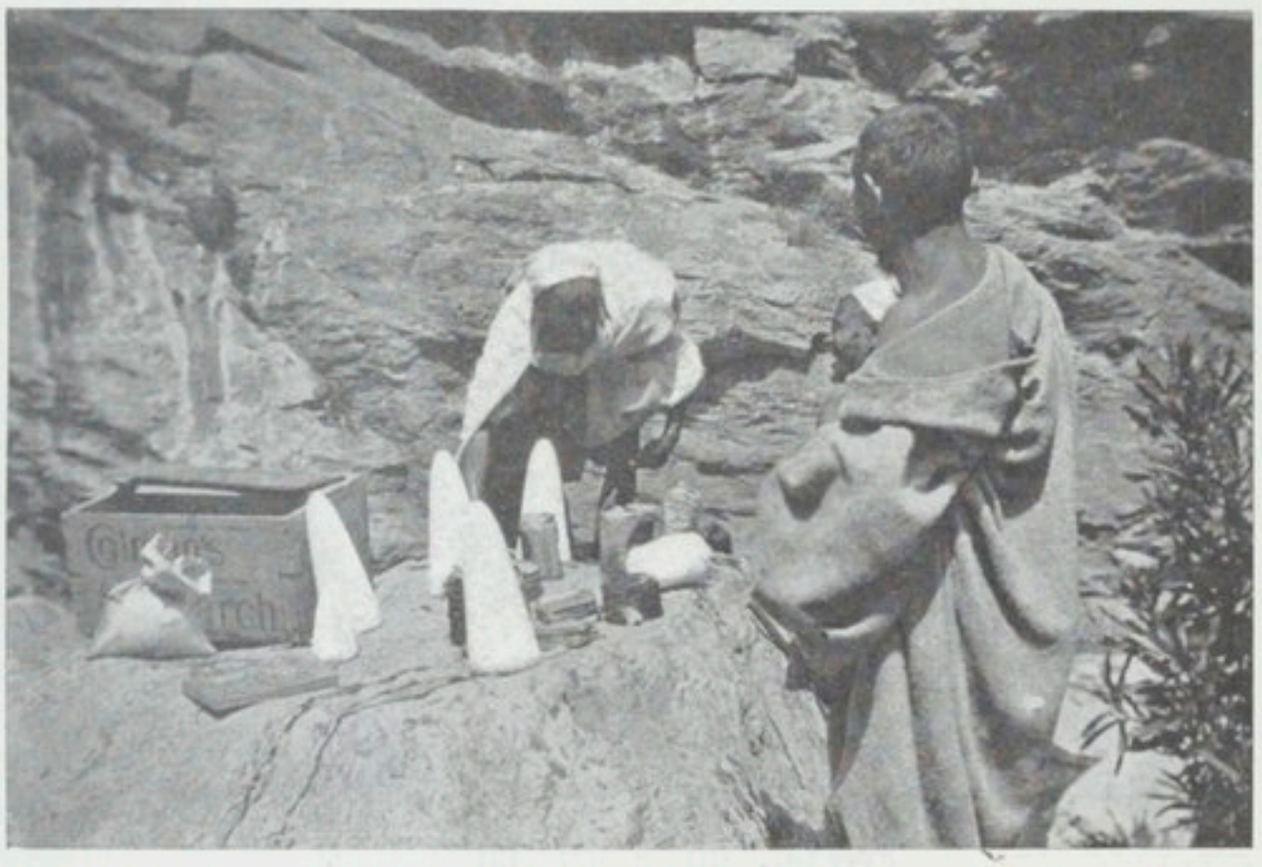


Fig. 150. Le séchage du sucre.

Mais Allah a pitié de ces malheureux, car une troupe d'indigènes arrive. Pour le coup il n'y a plus assez de sucre pour tous. Nous eûmes alors, le plaisir de voir tous ces pauvres diables, accroupis autour du rocher où séchaient notre sucre, lécher à même sur la pierre, le sirop qui s'était cristallisé. Quel régal pour ces montagnards et combien ils remerciaient Allah de leur avoir permis une si douce rencontre.

Il est onze heures lorsque nous nous remettons en route, notre guide nous presse, mais le mauvais état du chemin ne nous permet pas de faire plus de 4 kilomètres à l'heure. A 1 h. 1/4 nous arrivons au village de *Tagounit*. Nous aban-

donnons l'oued Sesqaoua pour nous élever, à la faveur d'un affluent, sur la rive droite. Quelques cultures potagères, des oliviers, des amandiers s'étendent assez loin autour du village. Vers l'Est un col donne accès dans l'oued Maroussa, mais nous tournons au Sud et remontons par une vallée secondaire, sèche et dépourvue de toute végétation, jusqu'à la hauteur de la Zaouïa d'*Astif*. Une rapide montée nous mène sur une crête étroite, couverte de chênes verts, par 1,600 mètres d'altitude.

Le paysage autour de nous varie peu, la masse du *Tichka* domine toujours le

Fig. 151. Ikis et le Tizi Mgaïed.

fond de la vallée et les crêtes qui s'en détachent le *Djebel Tabgourt* à l'Ouest, le *Tizi Mgaïed*, à l'Est se montrent couverts de neige, encadrant la profonde coupure de l'oued Seqsaoua à *Bin el Ouïdan*.

Quelques tâches neigeuses encombrent le chemin, nos mulets peu habitués, hésitent à traverser ces champs de neige qui deviennent de plus en plus étendus à mesure que nous nous élevons.

Bientôt nous atteignons 1,800 mètres, le chemin devient meilleur. Un brusque coude vers l'Est et le village d'*Ikis* apparaît, au fond d'un entonnoir, à quelques kilomètres devant nous.

Ikis est au pied du massif des *Aït Tixit*. Un chemin assez fréquenté passe par le col de Mgaïed, situé à l'Est du village, et donne accès dans la vallée de l'Oued Maroussa.

Dès notre arrivée au village, on nous dit qu'un chrétien est déjà passé par là. Il était porteur d'une lettre du makhzen et dut quand même payer un droit de passage. Ce chrétien était le capitaine Larras, dont le souvenir était resté vivant chez ces populations.

Notre campement s'installe au milieu du village. Une foule énorme observe curieusement le montage de notre tente, et à chacun il faut expliquer le mécanisme de nos lits pliants. La batterie de cuisine attire bientôt tous les regards. A chaque objet déballé, la surprise est plus grande. Chacun veut voir de plus près, fait ses commentaires, trouve l'objet à son goût et l'emporte. D'abord, Omar, notre cuisinier, essaya bien de protester : mais que pouvait-il faire contre cent ! En quelques minutes, casseroles, assiettes, fourchettes, cafetières, etc., tout a disparu. Nous sommes complètement cambriolés à notre barbe, sans pouvoir protester ; le chikh est, en effet, parti avec notre guide faire préparer la mouna. Nous dûmes donc nous coucher après avoir absorbé un affreux couscous à l'orge, tout en étant peu rassurés sur les intentions des gens à notre égard.

11 Avril. — De bonne heure, nous sommes sur pied et aussitôt la même foule que la veille nous entoure. Quelques menus objets disparaissent encore. La colère commençait à me gagner, lorsque ma femme me fit remarquer qu'au lieu de protester en vain, il serait préférable de jouer du médicament. Le conseil avait du bon, son exécution obtint un plein succès. Quelques sinapismes appliqués à propos firent pousser des hurlements aux patients, pour la plus grande joie des curieux.

Chacun voulut d'un médicament aussi énergique. La confiance revint alors et avec elle les ustensiles disparus. Je dus même faire des visites à domicile et barbouiller de teinture d'iode les jambes de quelques vieilles dames retenues sur leur grabat par des douleurs rhumatismales.

Le chikh arriva enfin avec notre brave Abram. Mis au courant de notre cambriolage il n'osa y croire. Sous la poussée d'Abram qui le menaça immédiatement de répresailles de la part des gens de Lella Aziza et du chikh Ahmed ou Bihi il intervint avec autorité et nous rentrâmes bientôt en possession de tous nos objets.

Dans cette région le costume des hommes est très simple; sur une sorte de chemise retenue à la ceinture par une corde noire est jelé un burnous sombre.

Celui des femmes est tout aussi peu compliqué, un haïk de laine brune les enveloppe complètemcnt. Deux agrafes métalliques retiennent les pans sur les épaules; quelquefois une corde le serre à la taille.

Le chargement est terminé, nous pouvons partir, le chikh nous accompagne. Pour le remercier de sa bonne hospitalité nous lui offrons un couteau qui le ravit. Il s'excuse alors auprès de nous, nous fait valoir que son village n'a exigé aucun droit de passage, il nous montre que nous sommes des privilégiés et que nous aurions tort de nous plaindre.

Les menaces d'Abram ont produit leur effet, nous sentons que le pauvre chikh cherche à nous appitoyer. Nous entrons dans ses vues et sur la promesse formelle de notre part que le chikh Bihi ne saura rien de notre aventure, il nous quitte heureux en nous souhaitant bon voyage.

Nous avions eu le tort d'arriver à la nuit tombante. A cette heure tardive, nous n'avions pu déballer la pharmacie et nous attirer les sympathies des habitants. De plus, étaler devant ces gens qui n'avaient encore rien vu, des objets aussi bizarres pour eux, que des lits pliants, des tentes, des chaises, des tables, des casseroles de campement, c'était évidemment exciter au plus haut point leur curiosité. De là à s'emparer de l'objet convoité, il n'y avait qu'un pas qui devait être vite franchi pour des gens aussi primitifs. Ce fut une leçon dont nous devions profiter en calculant à l'avenir nos étapes, de façon à être rendu au gîte bien avant la nuit.

Ce jour-là nous devons aller camper chez les *Aït Addious* au village de *Fansou*. Ce village se trouve dans l'Ouest d'Ikis au pied du Tizi Tabgourt, col qui donne accès dans la vallée supérieure de l'oued Aït Moussi.

Toute la région que nous allions traverser constitue un vaste cirque complètement entouré de hautes cimes. Au massif des Aït Tixit, qui domine à l'Est, fait suite vers le Sud la masse imposante du Tichka dont le point culminant atteint 3.400 mètres et supporte la petite Kouba blanche de Mouley Ali. Cette crête rocheuse se dirige vers l'Ouest pour aboutir au pic étroit de *Vzouzaga* et au *Tizert* dont les altitudes voisinent 3.000 mètres. Le cercle se termine par le Djebel Tabgourt (2.800^{m}) dont les dernières pentes viennent aboutir à Grisafen contre celles qui descendent d'Ikis.

De nombreux ouad entament profondément ce cercle montagneux et se réunissent en deux rivières importantes : l'*oued Agrioun* qui descend du Tizi n'tichka au Sud et l'*oued Aït Addious* qui vient du Tizi Tabgourt à l'Ouest. Ces deux ouad se réunissent auprès du Marabout Sidi Bourjade pour former l'oued Seqsaoua qui coupe par une gorge calcaire pittoresque la partie Est du Tabgourt et se dirige ensuite vers le Nord-Nord-Ouest. Toute cette partie basse des deux vallées principales est couverte de noyers et de champs d'orge qui s'étagent sur les pentes inférieures. On la désigne sous le nom de Bin el Ouidan, ou de Grisafen. Au-dessus, les noyers s'élèvent jusqu'à l'altitude de 2.500 mètres environ, puis plus rien que la roche nue couverte de neige.

A partir d'Ikis notre route suit à l'Ouest, côtoyant d'abord la dépression sèche qui vient du Tizi Mgaïed, puis gagnant au Sud une crête schisteuse, elle aboutit à Sidi Bourjade.

Nous sommes attendu au passage par le moqadem de la zaouïa, à qui nous laissons notre offrande. Après avoir traversé, non sans difficulté, l'oued Agrioun, qui roule un volume d'eau considérable, nous longeons le canal latéral à l'oued Aït Addious, au milieu d'une végétation grandiose de noyers magnifiques. Plusieurs villages s'échelonnent le long de la rivière, au milieu de terrasses bien cultivées et de beaux amandiers. Fansou est le plus élevé de ces villages. Nous y arrivons à 4 heures de l'après-midi. Le chikh Mohamed ou Lhassen, prévenu de notre arrivée, vient mettre fin à la curiosité dont nous sommes l'objet de la part des habitants, en nous installant dans un champ, près de sa maison.

Nous sommes à 1.750 mètres d'altitude, un vent violent d'Ouest souffle par rafales ; il fait très froid, le thermomètre marque 4° à 6 heures du soir.

Notre installation fut vite entourée d'une foule nombreuse de curieux. Hommes, femmes, enfants, se pressent pour mieux voir les différents objets de notre campement. Comme tous les jours, il faut expliquer le mécanisme de nos lits et

Fig. 152. Panorama du massif du Tichka. — Vue prise un peu à l'Ouest d'Ikis.

de nos chaises. C'était un spectacle curieux de voir ces montagnards robustes plier et déplier nos objets, s'asseoir sur les chaises ou chercher à comprendre l'utilité de chacun de nos ustensiles. Les fourchettes, surtout, faisaient l'admiration de tous.

Ma femme avait été accaparée par la femme du chikh ; pendant plus d'une heure, elle dut satisfaire sa curiosité. Dame, c'était la première fois qu'une Européenne visitait cette région, et, comme on nous le fit remarquer, nous étions la chose la plus drôle que l'on eût vue, depuis l'apparition d'un chameau, qui, lui aussi, était venu se perdre dans ces montagnes.

Non seulement on mit à contribution nos médicaments, mais encore on nous consulta sur toutes les affaires particulières. La femme du chikh voulut un philtre pour retenir près d'elle son époux volage. Elle ne pouvait admettre qu'un Européen n'eût pas le pouvoir de réaliser la faveur qu'elle exigeait. Il fallut donc lui fabriquer une amulette ; pour cela, je pris une carte de visite sur laquelle je dessinai quelques arabesques, et lui recommandai de la porter constamment sur elle. Chose curieuse : nous avons pu constater, dans un voyage ultérieur, que le philtre avait eu une influence heureuse !

Dans toute cette partie montagneuse, les maux d'yeux étaient très répandus. J'eus l'idée d'instituer une sorte d'infirmerie, et je pris pour collaborateur le taleb. Je lui remis quelques drogues, lui enseignai la façon de s'en servir et fis déclarer par le chikh qu'à l'avenir, tous les gens atteints de maux d'yeux seraient soignés par le taleb. Celui-ci entrevit tout de suite une source de petits bénéfices et devint notre allié et notre ami. Nous avions, du coup, conquis notre plus mortel ennemi. Le taleb, en effet, est le maître d'école ; il a quelque savoir et est toujours une autorité. C'est lui qui enseigne aux enfants la haine du chrétien. En faire un auxiliaire et un ami était donc non seulement utile pour nous, mais aussi pour la cause européenne en général.

Dans de nombreux villages du Seqsaoua, nous avons pu réussir à installer ces infirmiers, et le succès a répondu à nos désirs, puisque, comme nous le dirons plus loin, non seulement les maux d'yeux ont presque complètement disparu, mais un courant sympathique à la pénétration européenne s'est établi et persiste encore aujourd'hui.

L'administration de ces tribus du Seqsaoua est un peu différente de celle des tribus de la région littorale. Ici, le sultan n'a aucune autorité et il n'y a aucun caïd nommé par lui. Chaque tribu est dirigée par trois chefs élus et une djemâa. L'un de ces chefs rend la justice, un autre s'occupe de l'agriculture, le troisième, appelé *amrar*, n'entre en fonction qu'en cas de conflit : c'est le chef militaire.

Tous les ans, après la moisson, la totalité de la récolte de chaque habitant est mise à l'abri dans une maison spéciale, généralement située au centre du village.

La clef est en la possession du chikh agricole, et chaque jour, sous sa surveillance, se fait la distribution des grains aux familles.

Lorsqu'un étranger arrive, une mouna lui est offerte et chaque habitant doit y participer, dans la mesure de ses moyens. L'un est imposé pour un œuf, un autre pour un mouton. Si l'étranger — et il le fait toujours — laisse une *fabour*, elle est également partagée au prorata des fournitures.

Nous n'avons rencontré cette organisation que dans le Seqsaoua, les Ida ou Mahmoud et dans les villages de l'Oued Arbhar, c'est-à-dire dans tout le massif montagneux du Tichka et de l'Ifguig.

12 Avril. — Nous faisons séjour, car il est nécessaire de prévenir le chikh des Ida ou Mahmoud de notre visite pour le lendemain. J'en profite pour faire l'ascension du col du Tichka. Revenu à Grisafen, nous longeons l'oued Agrioun sur un chemin en corniche très pittoresque. Le paysage est toujours le même : cultures étagées, noyers magnifiques dans l'oued, crêtes nues et couvertes de neige.

Nous passons au pied du village d'*Aerg*, puis à *Tinerat*, situé sur la rive droite. En face, sur une coupe rocheuse, se trouve la *zaouïa Sidi Lhassen*. Un énorme ravin s'élève sur la rive droite jusqu'au pic remarquable de *Ras Mouley Ali* qui paraît le point culminant de tout le massif du Tichka. Nous suivons à l'Ouest un autre affluent, toujours au milieu de petites terrasses bien cultivées, et arrivons bientôt au village d'*Arakto*, puis à *Targa ou Fellah*, situé au pied du col. A partir de ce point le chemin monte en lacets au milieu d'un clapier difficile. Toute culture a disparu, la neige fait son apparition et rend la marche très pénible et même dangereuse. Aux schistes succèdent des calcaires puis une masse granitique énorme qui forme l'axe de la montagne. Après une heure et demie de montée, nous atteignons le Tizi n'Tichka (2.500^{m}). Nous sommes maintenant sur un plateau qui descend en pente douce vers le Sud-Est, une légère dépression marque l'origine de l'oued Arbhar, branche principale de l'oued Nfis.

Vers l'Est, le *Djebel Agoursi* montre sa croupe granitique arrondie. A l'Ouest, le *Tizi n'Tifirelt* donne accès dans l'oued Telekjount qui va à l'oued Sous.

L'ascension du Djebel Agoursi me permet de toucher les sources de l'oued Maroussa et de jouir d'un panorama magnifique. Tout le massif du Goundàfi se profile dans l'Est. Je reconnais le Djebel Erdouz, le Theza, et, au fond du tableau, la masse énorme des Reraïa toute couverte de son manteau de neige.

Mon guide se refuse à nous mener sur le flanc Sud du Tichka. Les gens de Tigouga ne sont, paraît-il, pas très convenables et nous pourrions avoir des difficultés. A notre grand regret il nous faut revenir par le même chemin.

13 Avril. — Bonne nouvelle ; le chikh Hadj Brahim des Ida ou Mahmoud nous recevra à bras ouverts. De bonne heure nous prenons congé de notre hôte à qui nous promettons de revenir.

Il s'agit de gravir le col situé entre le Tizert (3.000m) et le Djebel Tabgourt (2.800m). Le chemin s'engage d'abord sous les noyers séculaires, puis traverse une région broussailleuse de jeunes chênes rabougris et atteint la roche nue, rendue glissante par les plaques de neige qui fondent sous les premiers rayons du soleil. Plus haut c'est la neige qui s'étend comme un voile recouvrant la montagne et le col. Nous ne pourrons pas passer dit notre brave Abram, et, de fait, glissades et chutes se renouvellent au point de décourager les plus entêtés. Les gens du douar que le chikh nous avait donné pour nous faire un brin de conduite, s'emploient à déblayer le chemin. Je dirige leurs efforts et après bien des tribulations nous atteignons enfin le col par 2.000 mètres d'altitude.

Devant nous, vers l'Ouest, la vallée de l'oued Aït Moussi s'ouvre profondément encaissée, mais la neige n'est accumulée qu'au col et le chemin, bien marqué, se voit le long de la rivière ne présentant aucune difficulté apparente. Vers l'Est la vue est limitée au Seqsaoua ; les Aït Tixit, le Tizi Mgaïed forment une barrière qui cache les montagnes de Maroussa et celles du Goundafi.

La descente du col se fit sans difficulté. Après être passé à la hauteur du village de *Tiza* nous arrivons à l'oued. Dans cette partie, la rivière porte le nom de *Oued Ida ou Zimmer*, plus bas c'est l'*Oued Aït Dris*, enfin au sortir de la montagne c'est l'*Oued Aït Moussi*.

Ces noms correspondent à ceux des douars que nous allons traverser. A onze heures, nous sommes au village des Ida ou Zimmer, situé sur la rive gauche de l'oued. Les cultures et les noyers ont reparu. Nous faisons halte pour déjeuner. Les gens du douar arrivent et les scènes comiques de tous les jours se renouvellent. Ici c'est mon appareil photographique qui a le don d'attirer l'attention. Chacun veut voir son voisin dans le viseur, et quand il y a réussi, ce sont des cris de joie et des exclamations qui nous amusent. Comme toujours aussi, les femmes sont les plus curieuses : l'une d'elles examine en détail mon accoutrement. Mon mouchoir, mes poches, mes boutons prêtent à des réflexions qui provoqent le rire. Ma boussole, mon baromètre, ma montre exigent des explications que ces gens entendent avec une surprise qui nous ravi. Tous nos objets furent trouvés parfaits, nos costumes commodes. Quant à notre physique, il ne déplut pas et nous fûmes complimentés.

Une seule chose fut trouvée choquante : la longueur de mes moustaches ; mais sur l'offre que je fis de les raccourcir (que n'aurais-je pas fait pour contenter ces braves montagnards !), on me répondit que cela était inutile, que j'étais très bien comme cela et que, d'ailleurs, cela ne me ferait pas musulman.

Nous continuons à descendre la vallée. La zaouïa des Ida ou Zimmer se montre sur notre droite. C'est à cet endroit que le capitaine Larras, abandonnant la vallée, se dirigea vers l'Ouest pour atteindre l'oued Aït Tounert. Nous suivons au Sud, sur la rive gauche, un chemin en corniche qui domine la gorge profonde que s'est creusée la rivière. Nous sommes en pays complètement inexploré encore, chez cette population réputée barbare par les Marocains eux-mêmes. Quel accueil allions-nous trouver ?

Le site est grandiose. Nous semblons être au fond d'un énorme entonnoir dont les bords, couverts de neige, nous dominent de près de 1.800 mètres. L'Ifguig ferme complètement l'horizon au Sud ; aucune trace de chemin ne s'aperçoit sur ses flancs, et nous nous demandons, anxieux, où peut bien être la sortie de ce gouffre.

Un affluent, qui vient de l'Est, oblige le chemin à un coude brusque dans cette direction. Le paysage change. A quelques kilomètres devant nous, un gros bourg étale ses maisons au fond d'une vallée riante et toute verdoyante. C'est *Tasguint*, notre gîte d'étape. En tête de l'oued est le *Tizi Massa*, col qui donne accès dans le Tigouga et l'Oued Talekjount. Devant nous, un pic étroit est appelé soit Tinergouat, soit Tinerget. Son altitude, de 3.200 mètres au moins, en fait le point culminant du massif de l'Ifguig ou des Ida ou Mahmoud, dont la crête rocheuse se poursuit vers le Sud-Ouest.

Vers l'Ouest, la profonde découpure de l'Oued Aït Dris apparaît aussi dans un encadrement de bancs rocheux verticaux, qui forment là une des plus jolies gorges que je connaisse.

A 3 heures, nous arrivons à Tasguint. Pendant que nous attendions sur la place l'arrivée du chikh Hadj Brahim, quelle ne fut pas notre surprise de nous entendre saluer en français. C'était un Hadj qui, au retour de La Mecque, avait séjourné longtemps en Algérie. Il fut heureux de pouvoir causer un peu du pays avec nous, et encore une fois, nous pouvions constater la bonne impression laissée par le Bled Dzaïr sur les Marocains.

Cet indigène était tout heureux de parler de l'Algérie et quand il nous appelait « Français » il le faisait avec un geste hautain qui marquait son admiration.

Hadj Brahim est un beau vieillard à barbe blanche, il sourit en nous voyant et prononce avec énergie les souhaits de bienvenue. Plusieurs fois il dit *Berricot* (1) en même temps qu'il dirige sa main dans la direction de la vallée comme pour

---

(1) Berricot est l'équivalent de Marababikoum. Ce terme n'est employé qu'ici et dans les Ida ou Thanan.

Fig. 153. Le massif des Ida ou Mahmoud. — Vue prise du Nord, près de Tasguint.

nous rassurer pleinement, puis nous conduit dans une maison où nous nous installons.

Peu après nous sommes visités par tout le douar et accueillis par tous avec joie. Notre algérien était resté près de nous et faisait les présentations. Il était comique dans le rôle qu'il s'était donné ; mais il l'accomplissait au mieux de nos intérêts ; il en acquérait une sorte de prestige dont il tirait vanité. C'est lui qui me demande, en cachette, de faire passer le chemin de fer auprès de sa maison afin qu'il put la vendre un bon prix ; car, si j'étais allé à Tasguint, ce ne pouvait être évidemment que pour étudier un tracé de chemin de fer.

Il fallait alors l'entendre dire à ses concitoyens ce qu'il pensait de l'Algérie, ce pays idéal où l'ouvrier qui travaille est payé et ou le makhzen ne pille ni ne vole.

Puis il passa en revue, les chemins de fer, les bateaux, la caillasse que l'on met sur les routes, toutes choses qui laissaient rêveurs ceux qui l'écoutaient.

Le soir une grande fête fut donnée en notre honneur. Un concert suivi de danses eût lieu sur la terrasse de notre maison. Les hommes seuls y prirent part, car dans ce douar, à une fête des hommes correspond dans une autre maison une fête où les femmes seules sont admises. On nous pria

de rester le lendemain pour assister à la fête des femmes mais nous ne pûmes accepter.

Le chikh mis au courant de nos projets de voyage au Sous, les approuva pleinement. Il s'engagea à nous mener par le Tizi Massa jusque dans l'oued Talekjount. Longeant, à mis flanc, tout l'Atlas nous devions aboutir au Goundafi. Les conditions faites et acceptées nous nous endormimes en faisant de beaux rêves.

14 Avril. — Dans la nuit un orage éclate et au matin la pluie persiste. La neige est tombée en abondance, le col est maintenant impraticable, et nos projets renvoyés aux calendes grecques. Il faut gagner le bas de la vallée où peut-être nous pourrons passer par le col de Bou Ibaoun, si la lutte entre les Haouara et le caïd el Mtougui est terminée. Ici on ne sait rien de cette lutte, nous ne pouvons donc avoir aucun renseignement.

A 9 heures la pluie cesse, mais le temps reste couvert et menaçant, nous quittons Tasguint accompagnés d'une partie du douar qui veut ainsi nous témoigner sa sympathie.

Le chemin devient très mauvais, il longe le pied de la montagne et coupe fréquemment des ravines profondes qui roulent un volume d'eau énorme.

Nous faisons la route à pied et, à plusieurs reprises, il faut décharger nos mulets pour franchir des passages dangereux.

Nous rattrapons enfin la vallée principale, le chemin s'installe au fond de la gorge profonde et pittoresque et pendant une bonne heure nous marchons dans le lit même de la rivière. L'eau est glacée et nos hommes se plaignent de ne pouvoir continuer à trotter ainsi auprès de leur bêtes.

Un chemin pour piétons court au flanc ; ils le prennent, tandis que ma femme et moi continuons seuls, avec notre guide, à suivre la rivière.

Au sortir de la gorge, nous atteignons le village de *Tiouna*. Les habitants se précipitent autour de nous et veulent nous obliger à rester. Notre réputation de toubib habile est déjà parvenue et on veut de nos médicaments. Mais nous résistons et, seuls, les malades nous suivent sur la promesse qu'ils seront soignés le soir à *Ikakern*, où nous devons coucher.

Toute l'après-midi, nous serons ainsi suivis par plus de vingt personnes, hommes, femmes, enfants, qui, tout le long du chemin, proclameront bien haut nos mérites. Comment, après cela, n'être pas bien accueilli dans les douars, quand les indigènes du voisinage montrent autant de sympathie pour celui de qui ils attendent la santé.

Au lieu de cacher ma venue, je la faisais au contraire annoncer à l'avance : j'étais ainsi certain d'un accueil favorable. Ce procédé nous a toujours réussi et la meilleure des preuves en est dans les voyages que nous avons effectués.

A *Talmakent* nous passons inaperçus ; la rivière coule là dans une gorge curieuse que nous suivons, tandis que le village reste perché sur la rive droite, au milieu de jardins et d'amandiers. A 3 h. 1/2, nous arrivons à *Ikakern*. Le chikh Si Mohamed Ould El Hadj, homme jeune encore, met à notre disposition une partie de sa maison et s'empresse de nous faire servir une succulente mouna. Après avoir soigné les malades de Tiouna et pendant qu'il fait encore jour, j'excursionne dans les environs, tandis que ma femme déballe notre herbier et fait sécher nos feuilles de buvard qui se sont mouillées dans la rivière. Si Mohamed s'intéresse à l'opération, il se renseigne sur la vertu des plantes et nous donne le nom chleuh de quelques-unes.

Fig. 154. Gens de Tiouna nous faisant escorte.

Le soir, la conversation roule sur le Sous. Les renseignements que nous recueillons ne sont guère encourageants. Non seulement la lutte entre Haouara et Mtouga est très vive à Bou Ibaoun et à Amskroud, mais encore la révolte a gagné tout le Sous. Taroudant est assiégée et la route du Tizi Mohamed el Aoucin est coupée. Le chikh ne nous engage pas à tenter le passage, d'autant plus que la neige tombée les jours précédents a rendu le col impraticable.

Notre dernier espoir d'atteindre le Sous s'est ainsi évanoui ; il ne nous reste plus qu'à regagner Mogador par les voies les plus rapides.

15 Avril. — Il a plu toute la nuit, mais ce matin le soleil se lève radieux et la journée s'annonce comme devant être belle. Le chikh Mohamed nous accompagne

jusqu'à la limite de sa tribu et ne nous quitte qu'après nous avoir offert ses services et fait promettre de revenir le voir.

Auprès de sa kasba sur la rive droite de l'oued Aït Moussi ce trouve un mellah. Là s'arrêtent les terrains schisteux et calcaires qui constituent le Djebel Ifguig et commencent les couches rouges que nous avions reconnues dans cette vallée lors de notre voyage de 1903.

Nous nous dirigeons vers le Nord de façon à gagner *Tellet Iran* où nous arrivons après 3 heures de marche. L'arganier s'élève dans la vallée jusqu'aux environs d'Ikakern. Les chleuh l'appellent *Aouini*.

Après avoir dépassé le Mellah, nous nous élevons jusqu'à un petit col où se trouve la kouba du marabout Si Ali ou Ahmed. Un petit ravin qui, bientôt entame profondément la colline, se dirige vers le nord, c'est l'*Assif Imadrioun*, il sert de limite à l'arganier.

A l'Ouest, ces arbres curieux forment un peuplement peu dense, tandis qu'à l'Est les pentes sont occupées par le thuya qui constitue là une très belle forêt.

De la vallée de l'Assif Imadrioun, nous passons dans celle de l'oued Aït Tounert que nous coupons près du village d'*Amdiren* et une heure après nous sommes à Tellet Iran, sur la route d'Imintanout, route que nous avions déjà parcourue en compagnie de l'ami Jacqueton.

Ici encore nous sommes rejoints par des gens atteints de maux d'yeux. L'un d'eux, forgeron de son métier, est arrivé à Tasguint après notre départ ; il a donc fait deux jours de marche pour venir chercher un remède auprès de l'européen. Dès qu'il fut près de nous, il se jeta à nos pieds et nous embrassa les genoux. Il nous supplia de le guérir, car disait-il, si tu ne me guéris pas, je n'ai qu'à mourir.

Fig. 155. Rafat de Si Abd el Moumen.

Le samedi 16 avril, nous allions camper à Serratou et le lendemain à 10 heures

nous déjeunions à Imintanout. Nous étions revenus dans la plaine et nous allions camper à la Zaouïa de *Si Abd el Moumen* au pied de ces terrasses si curieuses qui montrent si bien le régime tabulaire de cette région.

18 Avril. — De Si Abd el Moumen (700m), nous gagnons les Oulad Zergoun. Notre chemin s'engage dans une vallée rocheuse et s'élève insensiblement jusqu'à 950 mètres d'altitude. Quelques champs d'orge, quelques oliviers isolés, puis rien que le calcaire nu, couvert de quelques touffes d'asphodèles et de palmiers-nains. De nombreux troupeaux de moutons sont au pâturage. Des grottes nombreuses, creusées dans les calcaires, leur servent d'abri en cas de mauvais temps.

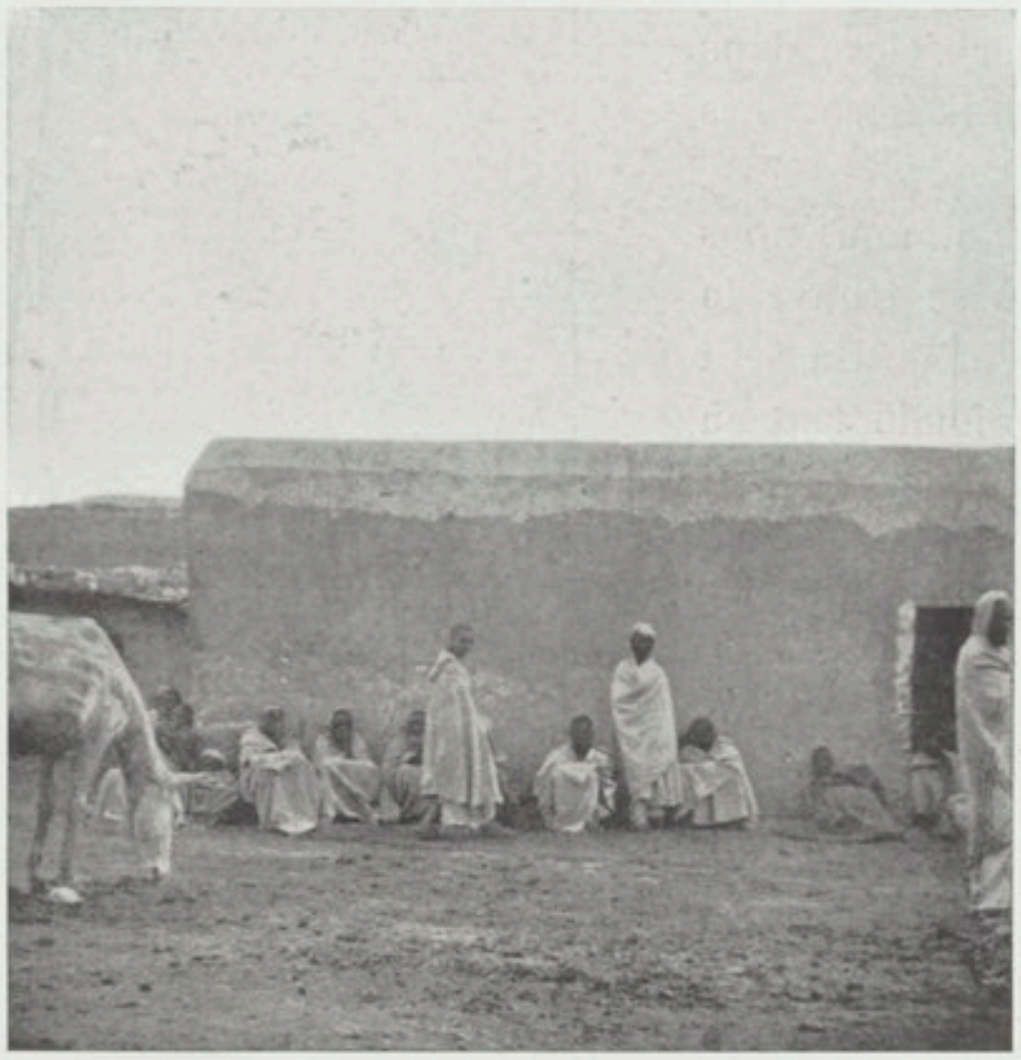


Fig. 156. Kasba du caïd des Oulad bou Cebah.

Une descente rapide nous mène au marabout Sidi Zergoun, sur le versant Nord-Ouest de la colline. La plaine des Oulad bou Cebah s'étend vers le Nord-Est, formant une vaste dépression encadrée vers le Sud, par la terminaison du plateau du Mtouga.

A 4 heures la plaine, richement cultivée, est traversée et nous arrivons à la kasba du caïd, située sur une éminence rocheuse dominant tout le pays.

19 Avril. — Il pleut, le thermomètre marque 15° à 6 heures du matin. Il fait un vent violent de l'Ouest qui gène la marche. Nous nous dirigeons toujours vers l'Ouest au travers d'une région bien cultivée. L'olivier et l'arganier sont rares. De nombreuses kouba jalonnent le chemin. Nous rencontrons successivement Si Abdallah, Si Saïd, Si Aïssa, Si M'hamed ben Brahim. A une heure nous sommes au *Dar Leheroud* où nous déjeunons. De là part un grand chemin qui mène à Mogador en passant par la kasba Meskalla. Nous laissons ce chemin à gauche,

atteignons le Souq Jema à 2 heures, d'où nous nous dirigeons par le même chemin qu'au départ sur la kasba Bella ou Zeroual où nous arrivons à 5 heures du soir.

20 Avril. — Nous n'en repartons que l'après-midi et, par Sidi Ayad, nous gagnons la nzala d'Imijguern et la kasba du chikh Brahim ben Lakhdar. Toute cette région est couverte d'arganiers, les champs cultivés sont peu abondants, l'élevage, au contraire, est très développé.

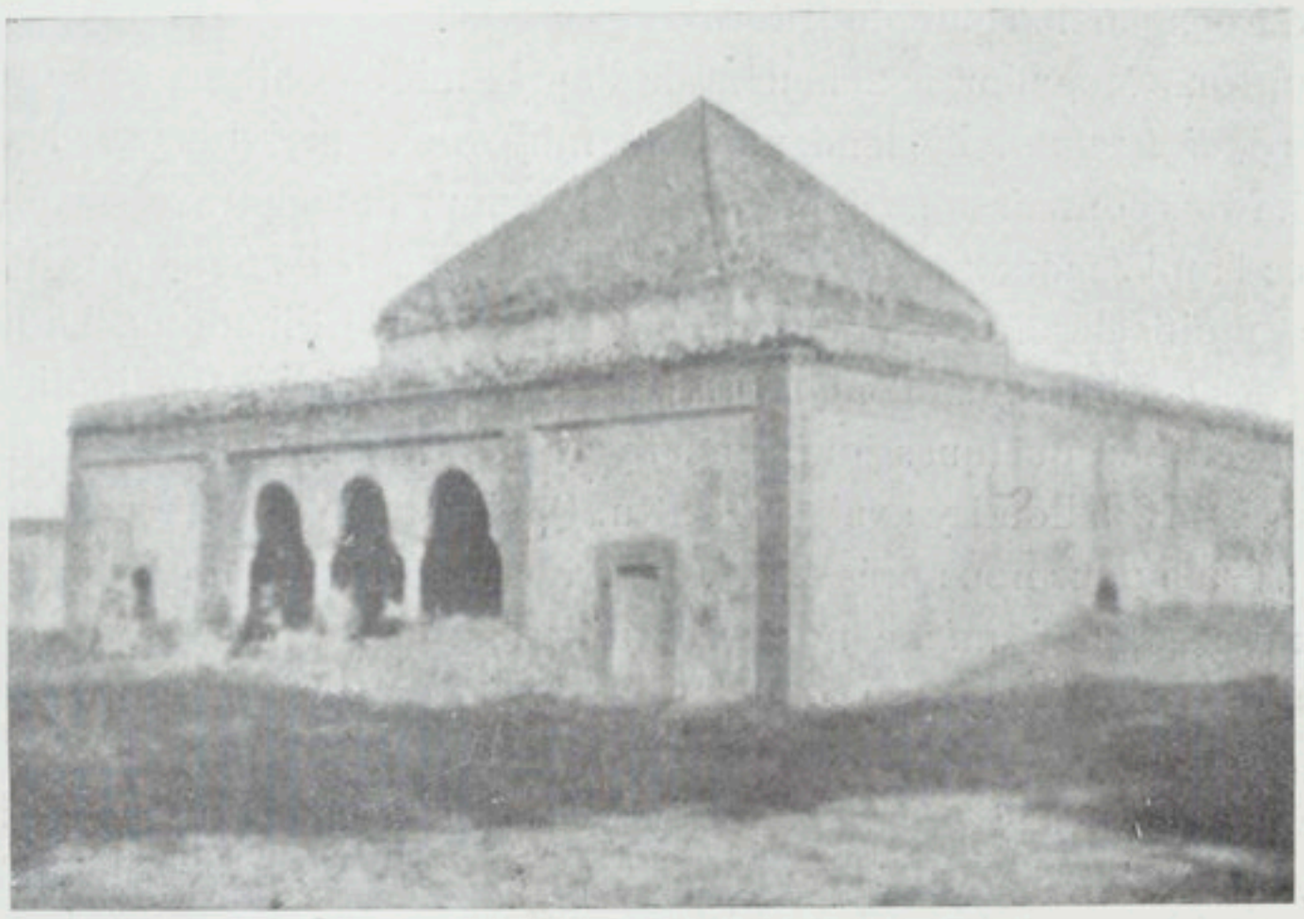


Fig. 157. Mogador. — Le palais du Sultan.

21 Avril. — Un crochet vers le Sud nous ramène dans la région déjà connue de l'Oued Kseub et du Souq el Arba des Ida ou Icern, et le lendemain, 22 avril, nous rentrions à Mogador après 32 jours de voyage.

Nos hommes nous quittent pour aller faire la moisson. Omar, gros propriétaire, ne peut non plus nous continuer son service. Comme notre intention est de tenter encore une fois d'atteindre le Sous, nous devons constituer un nouveau convoi et trouver d'autres hommes. Cela prit quelques jours, pendant lesquels nous fîmes quelques excursions autour de Mogador. Nous visitâmes le palais du sultan, ruine que le sable envahit, et la grande île, où nous pûmes recueillir quelques beaux échantillons de sa flore spéciale.

II. — Mogador, Ida ou Tanan, Sous

5 Mai. — Notre convoi est prêt ; notre majordome est un tanani, nommé Baroudi. Cherif, El Hadj et Mohamed forment toute notre escorte. Deux mulets de charge, deux mulets de selle, un petit âne pour le vieux Cherif, telle est la composition de notre maigre caravane. C'est dans cet équipage que nous pensons atteindre le Sous par la route du littoral.

Nous quittons Mogador à 2 heures de l'après-midi et allons camper dans les Ida ou Guerd, à *Rzaoua*. Le lendemain, à midi, nous arrivions sur les bords de l'oued Tidsi. Nous connaissions déjà cette région pour l'avoir traversée, dans notre voyage, avec l'ami Jacqueton. A cette époque de l'année, elle nous paraît beaucoup plus belle et moins désolée. Au delà de l'oued Tidsi, c'est l'inconnu. La région est occupée par les contingents du caïd Amflous et ceux du caïd El-Guellouli. Un grand combat avait eu lieu quelques jours auparavant au col d'Isaren, situé non loin de nous, au Sud : El Guellouli y avait été battu. Quel accueil nous réservera ce caïd ? Nous n'avons rien pour nous présenter à lui ; aucun cadeau, pas même une lettre. Nous continuons quand même notre route, le Maroc est un pays si bizarre ! Les régions les plus troublées sont souvent celles où l'Européen a le plus de chances d'être bien accueilli.

Par la vallée de l'*Oued Smimou*, nous atteignons le Souq el Had, au pied Ouest du Djebel Amardema. La vallée est belle, bien cultivée, l'arganier abondant.

Nous entrons dans les Ida ou Igdel et allons nous installer dans une douirïa (maison avec jardin), chez le nommé Bihi bou Hamou. Les gens du douar voisin arrivent peu après et nous pouvons constater combien notre pharmacie nous sera précieuse. Quelques médicaments donnés gracieusement et nous voilà au milieu d'amis.

7 Mai. — Nous quittons notre gîte à 7 h. 1/2 ; une heure après, nous sommes aux salines d'Azella, au milieu d'une belle forêt d'arganiers. Nous continuons à nous élever jusqu'au col. L'arganier fait place au thuya, dont une forêt très dense s'étale sur le *Djebel Amsitin* et sur ses contreforts. Au sommet de la montagne, une kouba blanche occupe le point culminant. A partir du col, le chemin oblique un peu à l'Ouest, puis reprend la direction du Sud, en descendant rapidement dans la vallée de l'Oued Igouzoul. C'est dans cette partie boisée qu'eut lieu le combat d'Amflous et du Guellouli. Le chemin est coupé de tranchées, des arbres sont

abattus ; ce sont là les moyens de défense accumulés par le Guellouli pour résister aux troupes d'Amflous. La défection d'Imgrad, située sur le flanc de cette ligne, amena la déroute des troupes du caïd des Haha. A 10 heures, nous arrivons à la nzala des *Aït bou Jema*. Il fait très chaud (28°) et nous nous installons sous les arbres pour procéder à notre repas. Les indigènes nous offrent gracieusement de la paille et ne paraissent nullement surpris de nous voir sur ce chemin pourtant interdit aux Européens.

A 2 heures, nous repartons à travers la forêt d'arganiers qui couvre les pentes inférieures. L'*Oued Igouzoul*, très encaissé, est vite atteint et, à 4 heures, nous sommes sur le plateau des Ida ou Guelloul, qui domine la rive gauche. Ce plateau, dont l'altitude est de 350 mètres, se poursuit vers le Sud, bordant un plateau plus élevé que nous voyons dans l'Est et dont l'altitude varie de 800 à 1.200 mètres. Les fossiles sont nombreux et nous en faisons une ample moisson. Les bergers nous aident à en ramasser et ne paraissent nullement surpris de notre besogne. Ma femme s'occupe de recueillir les plantes et de compléter notre herbier. Les arganiers deviennent plus rares, les champs de blé et d'orge s'étendent au loin, de chaque côté du chemin. La récolte est belle et la moisson proche. Quelques champs d'orge sont déjà moissonnés.

A 5 h. 1/2, nous arrivons à la *Kasba du Guellouli*. Le caïd des Haha habite

Fig. 158. Azella. — Arganiers.

une vaste forteresse qui, au dire de Baroudi, a résisté à toutes les révoltes. Une chambre nous est désignée, une plantureuse mouna nous est envoyée, mais nous ne sommes pas fixés sur la suite de notre voyage. Des malades se présentent et partent satisfaits. Un envoyé du caïd nous demande, de la part de celui-ci, un peu de tous nos médicaments. Je déclare ne pouvoir les livrer qu'au caïd lui-même. A la tombée de la nuit, notre hôte vient nous faire visite, et, pendant plus d'une heure, je lui montre ma pharmacie et lui explique l'action de mes drogues. Un peu de bicarbonate de soude et quelques gouttes de teinture de cantharides en font un homme heureux. Nous en profitons pour lui exposer le but de notre voyage et solliciter son aide. Le caïd se refuse à nous donner le moindre appui, mais il ne nous empêchera pas de passer : « *Méfie-toi des gens du Sous*, nous dit-il, *ils sont menteurs ; leur tête pense toujours le contraire de ce que dit leur langue. Pars, puisque tu le veux, mais auparavant donne-moi un écrit dans lequel tu constateras que mon pays est tranquille et que je t'ai bien reçu.* »

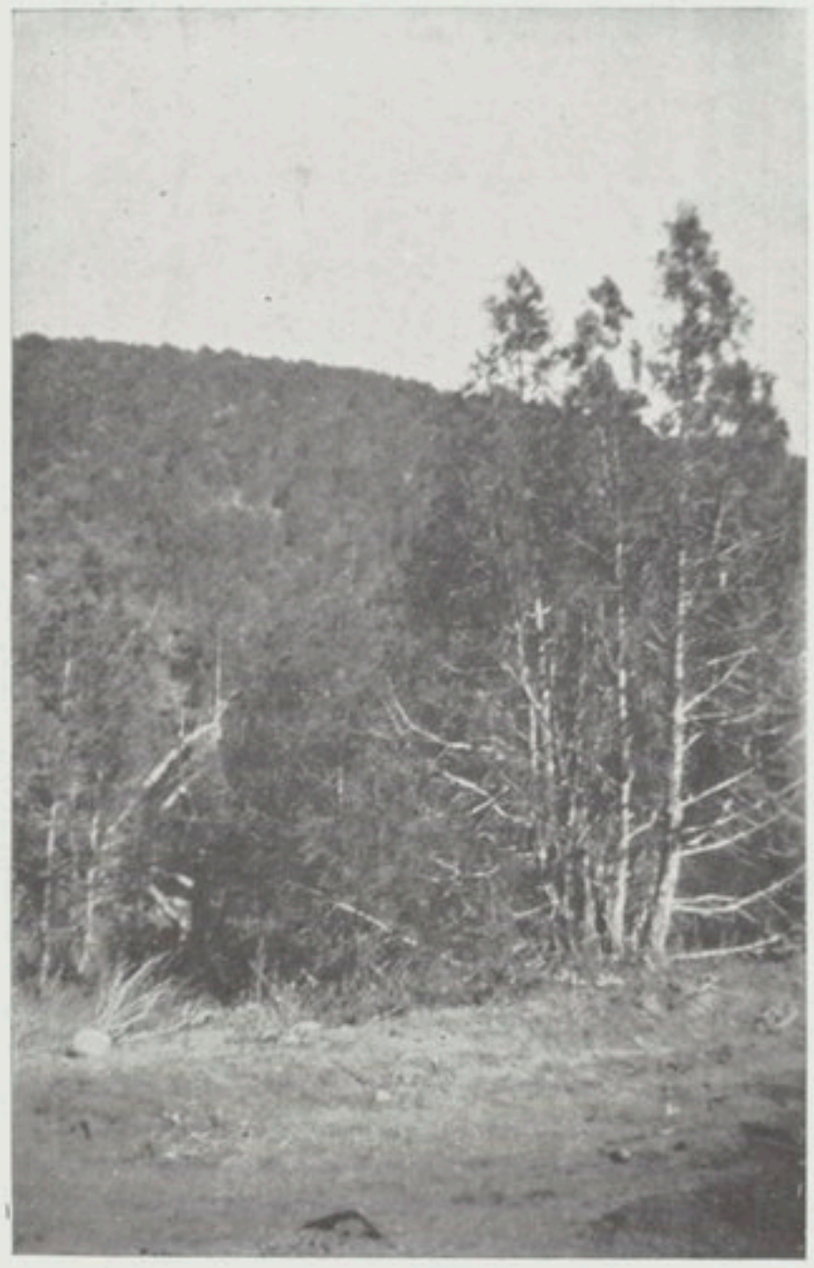


Fig. 159. Forêt de thuyas.

8 Mai. — C'est aujourd'hui jour de marché. Le Souq el Had est situé près de la Kasba. Comme conséquence, nous recevons une affluence très grande de visiteurs, et surtout de malades. Une visite inattendue fut celle d'une troupe de saltimbanques. Elle revient de la grande foire du Tazeroualt, qui se tient à Si Ahmed ou Moussa, et elle se rend en Europe. Ce sont d'agiles sauteurs et, parmi eux, quelques-uns ont exhibé leur adresse au Casino d'Alger. Nous pouvons causer avec eux et obtenir ainsi quelques renseignements sur la sécurité au Sous. Les renseignements obtenus sont peu encourageants. La sécurité n'est nulle part ; toutes les tribus sont révoltées. Les Haouara et les Chtouka luttent contre le Mtougui, le long de l'Atlas ; les Aït bou Amran assiègent Tiznit.

9 Mai. — Après bien des hésitations le caïd nous laisse partir. Craignant qu'il ne revienne sur sa parole et qu'il ne nous fasse rappeler, nous quittons la route d'Agadir pour nous lancer vers le Sud-Est chez les Ida ou Tromma. Après 4 heures de marche forcée, sous un soleil brûlant, au milieu de champs bien cultivés nous arrivons chez un ami de Baroudi où nous nous installons. Le maître de la maison est absent, il ne rentrera qu'à la nuit, mais Baroudi est un peu de la famille et obtient ce qui nous est nécessaire.

Fig. 160. Le caïd Guellouli. — A droite son feqih, à gauche son mechouari.

Le soir avec notre hôte, arrive tout une bande de moissonneurs. Elle est constituée par des gens du Sous qui gagnent Mogador en travaillant sur leur route. Leur but est d'aller travailler en Algérie et leur chef connaît bien notre pays. Il sollicite auprès de moi « la permission ». Je ne puis que les recommander au consul et les voilà joyeux. Les nouvelles qu'il nous donne du Sous sont plus rassurantes. Le pays est bien en révolte ouverte contre les caïds, mais la sécurité sur les routes est plus grande maintenant, la police est faite par les gens des douars et ceux-ci ont tout intérêt à ce que les caravanes ne soient pas dépouillés sur leur territoire.

10 Mai. — Baroudi veut nous mener dans les Ida ou Tanan. Cherif et El Hadj protestent, d'où grande discussion. La tribu des Ida ou Tanan est des plus mal famées à Mogador. Aucun indigène ne peut y pénétrer sans être dépouillé et mis à mort. C'est du moins ce que l'on dit et cela explique la frayeur de nos muletiers. Mais Baroudi tient à son idée, il veut revoir sa famille et tout en faisant espérer à Cherif qu'il nous ramène sur la route d'Agadir, il file carrément du côté opposé. Nous laissons faire, trop heureux de pouvoir pénétrer dans une région encore totalement inconnue des européens.

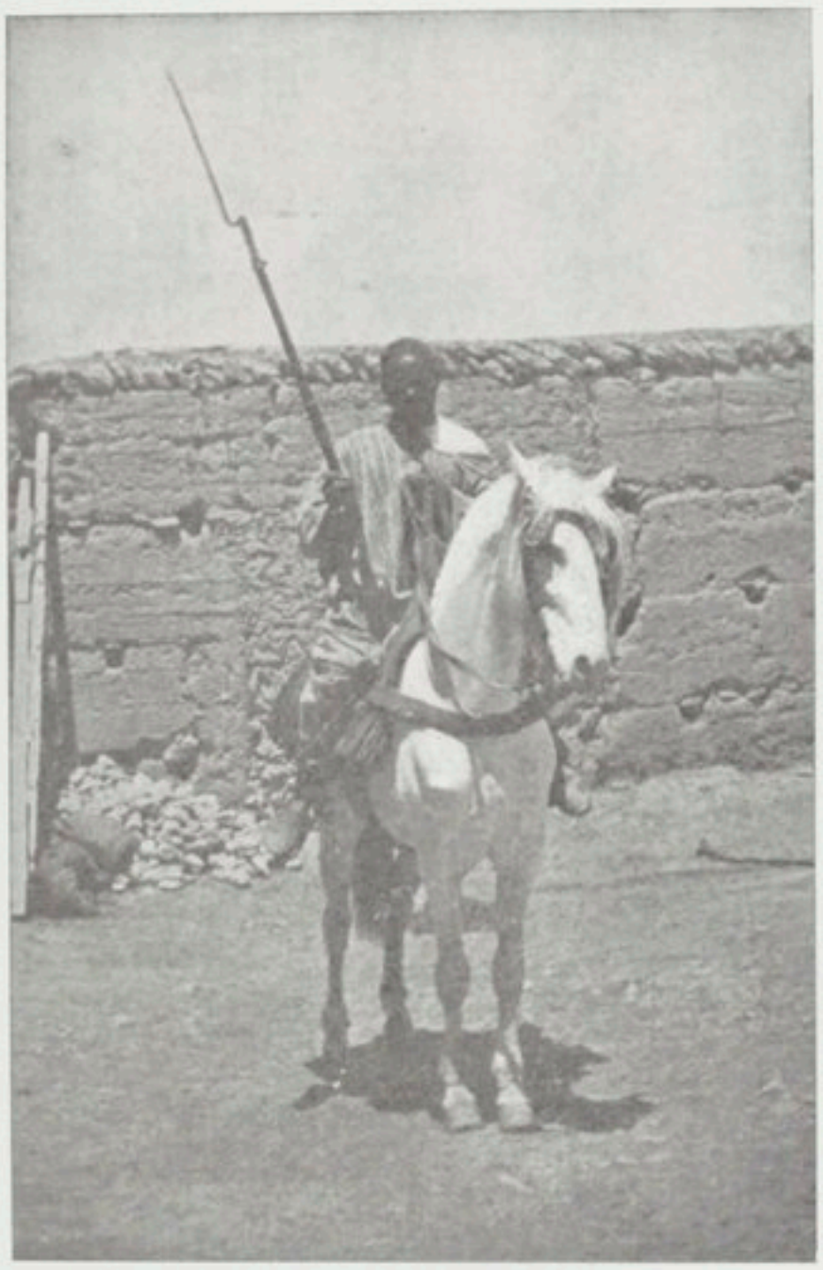


Fig. 161. Cavalier haña.

De la Zaouïa de *Sidi Embarek* où nous avions couché, nous remontons vers l'Est, jusqu'à un petit col de 400 mètres d'altitude qui donne accès dans la vallée d'un affluent de l'oued Aït Amer. La région est couverte de culture. Au Sud, se profilent une série de plateaux étagés, coupés de profondes ravines ; ce sont les Ida ou Tanan. Une grosse montagne ronde, pas très éloignée de nous, est le *Djebel Ouljdad* qui supporte la kouba d'un marabout vénéré, *Sidi ou Sidi*. C'est au pied de cette montagne que nous mène Baroudi. Un chemin très mauvais rocailleux, à travers une forêt d'arganiers, de jujubiers sauvages, de gommiers (t'la), de sumac (tizra) et d'oliviers, aboutit à l'oued Aït Amer. Sur l'autre rive, un plateau gréso-calcaire supporte le village de Aouagan. C'est là que nous allons nous installer pour déjeuner. Nous sommes chez les Ida ou Tanan, que va-t-il en advenir ?

Baroudi part en reconnaissance et revient bientôt accompagné par quelques naturels. Il sourit et s'installe devant son fourneau. Bientôt les visiteurs affluent, l'un porte de la paille, l'autre de l'eau et chacun s'ingénie à nous rendre service. Nous semblons en pays de connaissance. Une vieille femme arrive, elle reconnaît Baroudi et nous prend sous sa protection. Nos muletiers reprennent courage, ils acceptent le fait accompli et ne s'opposent plus à la suite du voyage. Le Tanani

n'est donc pas le sauvage qu'on nous avait décrit. Il paraît au contraire doux et accueillant. Le bruit se répand que nous sommes médecins. Comme par enchantement, tout ce monde, qui paraissait en bonne santé, se trouve malade et il faut donner à chacun le remède qu'il sollicite.

De l'endroit où nous nous trouvions, on découvrait dans le Sud et l'Est le bourrelet d'un plateau élevé au-dessus duquel quelques points saillants émergent. C'est le Djebel Tidili, le Djebel Ida ou Tanan, et plus loin, dans la brume, la chaîne du grand Atlas. Nous reconnaissons très bien le massif des Ida ou Mahmoud et le pic de Tinerget. La neige couvre encore ces sommets et nous revivons pendant quelques instants les souffrances que nous avions endurées dans ces régions le mois précédent.

Au moment où nous allions nous mettre en route, une troupe d'une dizaine d'individus nous croise, ils ont tous leur fusil sur l'épaule et l'air rébarbatif. Ils s'en vont pieds nus et nu-tête sous le soleil ardent et passent sans s'inquiéter des Européens. Mais soudain, ils s'arrêtent et semblent se consulter. Baroudi s'impatiente, il active le chargement des bêtes ; mais nos hommes prennent peur et se refusent à l'aider. Pour rassurer tout le monde, il faut prendre un zettat. Un grand gaillard, encore jeune, est embauché ; il prend la tête de la caravane, portant triomphalement un magnifique fusil à la crosse toute nacrée.

Du plateau, nous descendons dans un nouvel affluent de l'Oued Aït Amer, toujours au milieu d'arganiers et sur un sol gréseux où les fossiles abondent.

A mesure que nous descendons, le paysage change. A l'arganier succède l'amandier ; puis dans les parties basses apparaît le palmier et, avec lui, des arbres fruitiers : poiriers et pommiers. Cette charmante oasis se poursuit tout le long de la rivière, encadrée par une véritable forêt d'amandiers.

Nous côtoyons l'oued sur sa rive droite pendant deux kilomètres, puis nous le traversons sans difficulté près du village des *Aït Slama*. Au point où nous le coupons, le courant est très fort, la profondeur d'eau est de $0^{m}80$, la largeur de 25 mètres. La rivière, profondément encaissée dans des calcaires massifs, forme de petites cascades qui, tout en chantant, continuent leur travail d'érosion.

Au delà, le chemin s'élève rapidement pour atteindre la corniche calcaire qui borde le plateau des Aït Amran (550^{m}). Le sol semble comme carrelé tant les ammonites abondent. Baroudi nous mène chez son parent, le nommé Si Mohamed Nousguer Ali ou Melk, où nous sommes assurés de l'hospitalité la plus large. Il est 4 heures. Notre hôte s'empresse autour de nous. Paille et orge sont distribués à profusion à nos animaux. Nous-mêmes sommes l'objet d'attentions toutes spéciales et, à diverses reprises, notre hôte nous *berricote*. *Berricot* est l'équivalent de *marababik*. C'est le terme employé pour souhaiter la bienvenue à l'étranger. Nous

l'avions déjà entendu dans les Ida ou Mahmoud. Mais le vieux chérif ne le comprend pas et il faut le lui expliquer.

Le soir et jusqu'à une heure avancée, les visiteurs furent nombreux et chacun crut de son devoir d'apporter au festin qui se préparait en l'honneur de Baroudi, l'enfant prodigue, une poule, des œufs, des amandes.

11 Mai. — De bonne heure, notre hôte vient nous saluer et nous renouveler ses protestations d'amitié. Il nous propose une tournée dans le bled, car tous les

Fig. 162. Oued Aït Amer.

personnages influents désirent faire notre connaissance. La tournée terminée, c'est à notre tour de recevoir de nouveaux visiteurs. Notre matériel est examiné avec curiosité. Nos petits lits pliants, nos chaises font l'admiration de tous ces braves gens. Ma femme avait fait visite aux femmes de notre hôte. Quelques flacons d'odeur mirent en joie toute cette fourmilière sale et puante de bambins, fillettes, vieilles femmes, qui riaient aux éclats à la vue des souliers, des bas et de l'accoutrement bizarre de l'Européenne. On nous demande si nous sommes chrétiens, et, comme je réponds que je suis Dzaïri (Algérien), les gens concluent que nous sommes des *demi-musulmans (nous meselmin)*.

Toute cette partie des *Aït Amran* est très bien cultivée, les arbres fruitiers et la

vigne sont abondants ; le figuier et l'amandier dominent. En beaucoup d'endroits, de jeunes plantations bien soignées témoignent de l'activité des habitants. Comme je les félicitais de leur initiative, l'un d'eux, me regardant avec tristesse, me fit le récit suivant :

« *Ce que tu vois aujourd'hui n'est rien, autrefois le pays était couvert de grands et beaux arbres et nous vivions bien heureux. Les Haha jaloux voulurent nous manger ; ils envahirent notre territoire, nous dûmes céder devant le nombre et nous réfugier dans nos montagnes d'où l'on ne put jamais nous déloger. C'est alors que le makhzen furieux, de ne pouvoir nous sommettre, fit couper tous nos arbres, détruire toutes les plantations, démolir toutes les maisons. Quand nous revînmes, nous ne trouvâmes plus que la misère et la désolation. Mais les troupes du makhzen avaient reçu une bonne leçon, elles n'osèrent plus revenir et depuis nous rebâtissons nos maisons et nous replantons nos arbres fruitiers.* »

La région paraît assez peuplée car les villages sont nombreux. Au Nord sont : *Timseult, Etoualla, Aït Ikis, Tiouin ;* au Sud les *Aït Ouzier*. Les hommes sont forts, pas très grands ; ils portent le burnous et ont toujours la tête nue. Quelquefois une corde enroulée autour du crâne leur sert de coiffure ou plutôt de signe de reconnaissance.

Le costume des femmes est plus simple, il se compose d'une ample pièce d'étoffe retenue sur les épaules par une agrafe métallique et relevée à la ceinture par une corde en poils de chèvre. Dans leur intérieur elles ne sont pas voilées et ont sur la tête un collier en métal. A leur cou pend également un collier fait de petites plaques d'étain et de pièces de monnaies françaises ou espagnoles. Elles ont généralement le teint clair et ainsi que chez les hommes d'ailleurs le type blond est aussi commun que le brun.

Ce qui nous a frappé le plus dans cette tribu, c'est l'absence d'esclaves nègres ; nous n'en avons pas rencontrés mais nous ne pourrions cependant affirmer qu'il n'y en eut point.

Le jouet préféré des enfants est une sorte de petit fusil en bois avec lequel ils lancent des pierres.

Parmi les amulettes que les hommes portent sur eux comme porte bonheur, la plus curieuse est celle qui est représentée par un coquillage fossile. Une grosse rhynchonelle assez commune, dénommée *Tarzout*, jouit, paraît-il de la propriété de répondre par de petits cris aux questions qui lui sont posées. Chacun interprétant la réponse suivant ses souhaits, cet oracle est souvent consulté.

La langue est le Chleuh, mais l'arabe est compris à peu près partout. Les habitants sont très intelligents et lisent couramment. Trouvant sur ma table un vieux journal, notre hôte voulut savoir ce qui pouvait bien être écrit sur ce papier. Je

n'eus pas de peine à lui faire comprendre l'utilité du périodique. Il voulut essayer de lire lui-même. Je lui donnais l'équivalence des alphabets arabe et français et quelle ne fut pas ma stupéfaction de voir cet indigène épeler chaque lettre et lire au bout d'un moment : « Maladie du Pape ». C'était un gros titre en tête de la première colonne. Il fallut alors lui expliquer ce qu'était le Pape et pourquoi sa maladie m'intéressait.

Notre hôte ne fit aucune difficulté pour nous laisser pénétrer plus avant dans la tribu. Il nous donna un guide et une lettre pour un de ses amis et il fut décidé que nous partirions le lendemain.

La journée avait été belle, mais chaude ; à midi le thermomètre avait marqué 31° et 27° à 6 heures du soir.

12 Mai. — Nous nous mettons en route à 4 heures du matin afin d'éviter la chaleur du milieu de la journée. Notre but est le Souq Tleta. Après avoir traversé le plateau des Aït Amran du Nord au Sud, nous contournons le Djebel Ouljdad pour aboutir sur le plateau de *Dar Ahmed el Fasi*. Nous faisons halte auprès d'un rdir et pendant que je recueille des fossiles nos hommes préparent le thé.

Ce plateau, dont l'altitude est de 550 mètres, est superposé à un gradin inférieur plus vaste, dont l'altitude n'est que de 500 mètres, et sur lequel sont installés les *Aït Rmiz*. Le *souq Tleta* est à l'extrémité Sud, au bord d'un escarpement qui domine un affluent important de l'oued Aït Amer. Nous y arrivons bientôt et nous sommes accueillis cordialement chez les *Aït El Aougri ou Fellah*.

Cette réception nous encouragea à poursuivre notre voyage dans l'Est. Nous aurions voulu atteindre Khertita, sur le versant du Sous, afin d'éviter Agadir. Mais nos muletiers se refusèrent à nous suivre. Notre hôte, consulté, nous dit : « La région où vous voulez aller n'est pas très sûre, elle est occupée par les troupes du Mtougui et vous ne pourrez pas atteindre l'Haouara. Vos hommes sont d'ailleurs des lâches et vous ne pourrez tenter ce passage qu'en prenant des gens du pays. Si vous le voulez, mon frère et moi nous vous accompagnerons.

Devant l'incertitude de ce projet et surtout devant la déclaration de Baroudi qui nous affirme que nous pourrons passer sans aller à Agadir, nous décidons d'aller le lendemain à Imisker, chez le nommé El Hadj Bihi, l'homme le plus considéré de la région.

13 Mai. — L'oued Ida ou Tanan est une grosse rivière, alimentée par les eaux qui descendent des plateaux plus élevés et du Djebel Tidili. Elle a 30 mètres de large et 80 centimètres de profondeur. Elle coule au fond d'une gorge très pittoresque et très boisée.

Nous la descendons, tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre, toujours sur un

chemin étroit au flanc d'une berge escarpée. Ce sentier est rendu très dangereux par suite de la nature glissante des dalles calcaires qui le pavent et sur lesquelles nos mulets ont peine à se maintenir.

Arrivés au pied du *Djebel Sidi Brahim*, nous nous élevons sur la rive gauche, à travers une forêt épaisse et touffue. Les arganiers et les gommiers abritent sous leurs branches épineuses, le jujubier sauvage et le câprier. Au sortir de la forêt, nous entrons dans les terres de culture des Aït Nacer, les arbres disparaissent pour faire place à des champs d'orge. Dans l'Ouest, par la découpure de l'oued Aït Ameur, nous devinons la mer aux brumes épaisses qui couvrent l'horizon. A notre gauche, une grosse montagne boisée se prolonge vers l'Ouest pour aller former le cap Guir. Au Sud, s'ouvre une vallée étroite qui remonte dans l'Est, le long du *Djebel Imisker*. C'est sur le flanc Sud de cette vallée qu'habite notre hôte de ce soir. De magnifiques palmiers occupent le fond et les flancs de l'oued. Une source, qu'on dit miraculeuse, sourd au pied de l'escarpement rocheux, au milieu des lauriers-roses et des lentisques. Sur le plateau qui domine la rive gauche se trouve la *zaouïa de Si Lhaçen ou Aïssa* et près de là un marché, le *souq el Had*.

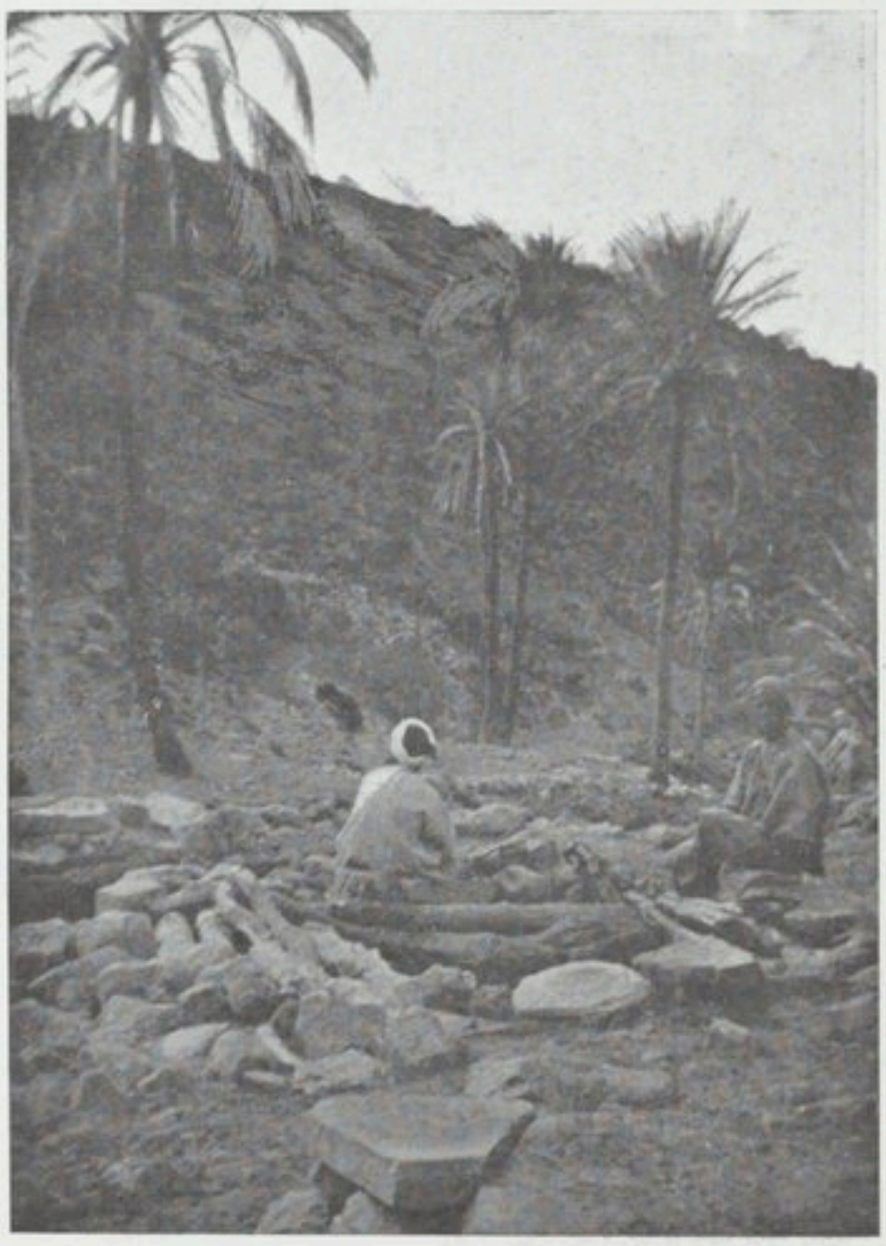


Fig. 163. Source et palmiers chez les Ida Imisker.

En amont s'arrête le plateau ; la pente s'accentue, nous atteignons vite 900 mètres d'altitude. Les amandiers couvrent le flanc de la montagne ; les vergers deviennent plus nombreux ; dans les ravins les palmiers forment de petites oasis très curieuses.

C'est au milieu d'un de ces vergers qu'habite El Hadj Bihi. A 11 heures nous atteignons sa maison et nous pouvons constater, une fois encore, combien est précieuse, pour le voyageur, l'hospitalité musulmane.

Fig. 164. Vallée de Tamraght.

La maison d'Hadj Bihi est de construction récente ; elle est toute bâtie en pierres de taille dans un style qui rappelle les châteaux-forts du Moyen-âge. Hadj Bihi est un beau vieillard à barbe blanche. Il nous berricote, le sourire sur les lèvres, s'empresse de nous installer et nous fait servir un excellent couscous. Il nous invite ensuite à visiter son jardin (*ourti*). Les arbres fruitiers : pommiers, poiriers, cognassiers abondent et sont chargés de fruits. La vigne (*ouadil*) est bien soignée et les grappes déjà belles. Non loin de là, une source sort des calcaires et sert à l'irrigation du potager ou les oignons (*azalim*) et les fèves (*ibaoun*) font les délices d'une très belle chèvre (*tarat*). Autour de la maison (*tigmi*) quelques champs de blé (*ird'en*) et d'orge (*tomzi*) promettent une moisson abondante. Les dattes (*taarmoucht*) murissent, mais sont de qualité inférieure.

Après la distribution quotidienne de médicaments nous nous promenons aux environs et pouvons admirer les beaux et nombreux amandiers qui constituent la principale richesse de la région.

Hadj Bihi veut nous dissuader d'aller au Sous et nous offre de rester près de lui. *Je vous ferai mes héritiers, dit-il, vous avez beaucoup voyagé, vous êtes Hadj dans votre pays. Ici vous enseignerez aux jeunes, vous serez riches ; pourquoi vouloir aller au Sous, c'est un mauvais pays où les habitants sont menteurs et voleurs.*

14 Mai. — Nous partons pour la Zaouïa de Tamraght. Après être revenu au Souq el Had nous obliquons au sud et franchissons un col de 900 mètres qui donne accès dans la vallée d'*Aouerga*.

Cette vallée vient du Djebel Tamraght ; elle descend de l'Est à l'Ouest pour aboutir à l'Atlantique un peu au Sud du cap Guir. Elle est bien cultivée et les palmiers y forment encore de belles petites oasis. Au dessus, le plateau qui s'étend à l'Ouest jusqu'à la mer, est couvert d'une broussaille très épaisse. Des euphorbiacées

Fig. 165. Types de la vallée de Tamraght.

cactoïdes (*tiquiout*), commencent à se montrer dès Aouerga. Elles se développent le long du rivage et donnent à cette partie de la côte un caractère tout spécial.

A l'embouchure de l'*oued Tidsi* nous abandonnons le rivage et pénétrons dans la vallée jusqu'à la *Zaouïa Tamraght*. Le moqadem nous accueillit cordialement. La population ne manifesta aucune hostilité et nous pûmes camper en plein champ, loin de la Zaouïa, sans être aucunement inquiété. Seul, je pus me promener aux environs et remonter l'oued Tidsi jusqu'à la gorge de Imintikki située à quelques kilomètres au Nord-Est.

15 Mai. — Nous faisons séjour afin de préparer notre passage au Sous. Toutes nos précautions sont prises et nous sommes certains du succès, quand notre

zettat nous fait défaut. Nous en sommes réduits à nos propres moyens. Nous allons essayer quand même d'atteindre ce *Sous mystérieux* dont nous ne sommes qu'à quelques heures de marche.

15 Mai. — Partis de la Zaouïa à cinq heures du matin, nous passons à *Fonti* à six heures. La rue est déserte et notre passage est signalé quand nous sommes déjà sur la plage. Les pécheurs, nombreux, nous regardent curieusement. L'un d'eux me demande si je suis l'ingénieur qui vient faire le port. Mais Baroudi presse la caravane. Les dunes sont vites traversées, et nous voilà sur un chemin nu au milieu de champs de céréales trottant vers *Msergaoun*. A la traversée de ce douar, les enfants de l'école viennent solliciter une aumône. Notre costume, qui paraissait pour la première fois dans cette région, n'attire nullement l'attention.

A la sortie du douar nous entrons dans un joli jardin bien ombragé par des figuiers et nous nous y reposons jusqu'à 2 heures.

Nous rencontrons là un brave marocain qui nous dit avoir autrefois vendu du charbon dans les rues de Bône. Il nous donne quelques indications sur la situation politique du Sous. Le Mtougui a été battu à Foum Amskroud et le reste du bled est tranquille. A 3 heures 1/2 nous arrivions à *Ksima*, sur les bords de l'*oued Sous*. Nous sommes accueillis dans la kasba du caid où une maison avec cour est mise à notre disposition. Notre présence n'avait soulevé aucune protestation. Seul le concierge (*moul el bab*) nous dit d'un air ahuri : *Vous êtes ici dans le pays des musulmans, entrez au nom de Dieu.*

17 Mai. — Le lendemain était jour de marché. Le Souq Tleta, qui se trouve près de la kasba, est fort achalandé et toute la journée nous eûmes de nombreuses visites de malades. Quelques-uns nous demandèrent même d'aller dans leur douar soigner les impotents qui ne pouvaient se déplacer. Notre route se trouva ainsi jalonnée jusqu'à Deleïmi par des malades à visiter à domicile et les indigènes nous assurèrent d'une sécurité complète. Le caid se refusa à nous donner un guide, mais ne s'opposa pas à ce que nous poursuivions notre route. Comme le Guellouli, il exigea seulement une lettre constatant qu'il nous avait bien reçu.

18 mai. — Après avoir traversé l'oued Sous, nous parcourons une zone de dunes, puis les cultures apparaissent. Quelques arganiers, des oliviers, des figuiers, des jardins potagers irrigués se rencontrent le long du chemin jusqu'à *Takal*. Des puits de 20 mètres de profondeur sont fréquents. L'eau est puisée au moyen d'une peau de bouc et tirée par un bœuf ou un chameau attelé à l'extrémité d'une corde qui court sur une pièce de bois fixe.

Au delà de Takal les villages deviennent plus nombreux : *Soualem, Imchen,*

Deleimi, forment une agglomération importante dans laquelle nous sommes atttendus. Les vieillards et les infirmes sont amenés sur le chemin et nous devons les examiner et les soigner. Nous nous acquittons consciencieusement de notre tâche et nous en sommes récompensés par l'accueil sympathique des populations.

A Deleïmi existe un mellah. Nous nous y arrêtons pour prendre langue. Des juifs viennent converser avec nous ; ils nous rassurent sur la tranquilité du bled. Vous pouvez continuer sans crainte, nous dit l'un d'eux ; les routes sont sûres puisque nous circulons librement. C'est en effet un indice excellent, car jamais les juifs ne voyagent dans les régions troublées, ils seraient dépouillés et même massacrés.

Vers l'Est s'étend une vaste plaine alluvionnaire que borde l'anti Atlas dont nous voyons les crètes dans la brume. C'est dans cette direction que nous partons. Il fait très chaud, 30° à midi ; quelques petites oasis sont éparses au milieu des champs de céréales. La récolte est belle et la moisson n'est pas encore terminée. A 6 heures nous arrivons au pied du Djebel Tachilla. Aux alluvions ont succédé des calcaires gréseux qui donnent un sol meuble et frais. Par place, sous les alluvions et sous les calcaires des schistes apparaissent et en rapport avec eux sont des rdirs déjà desséchés et des bandes étroites d'une terre noire qui présente tous les caractères du tirs. Nous allons demander l'hospitalité chez le chikh Mohamed des Aït

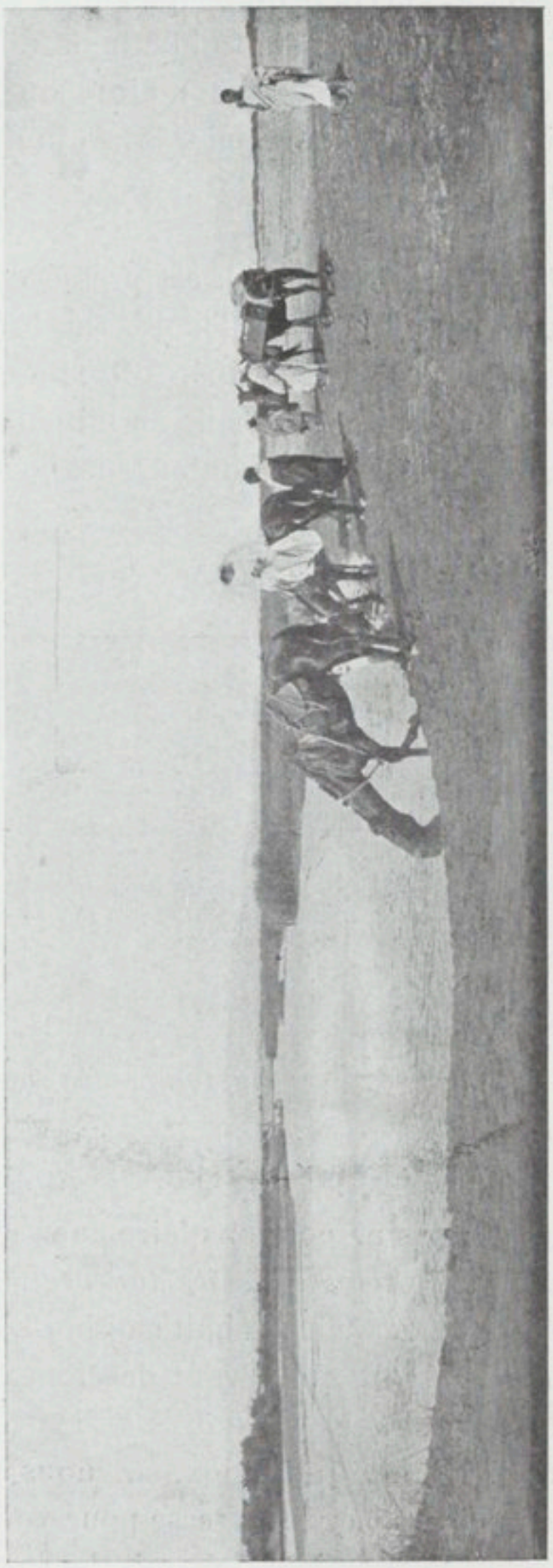


Fig. 166. L'Oued Sous au gué de Ksima.

bou Loufa. Certes, la surprise fût grande pour ce chikh de voir arriver des européens. Mais notre réputation de médecins incomparables nous avait précédés et l'accueil fut ce que nous pensions, très cordial.

Je ne pus cependant obtenir de m'éloigner de sa maison. La crête calcaire des Ida ou Guerchmout était maintenant bien visible sous les derniers rayons du soleil couchant, alors que toute la journée une brume intense l'avait cachée à nos regards.

19 Mai. — Le chikh est pressé de nous voir partir ; il nous donne un guide pour nous conduire à Tiznit. Un brouillard épais couvre la plaine et je le prie d'attendre qu'il soit dissipé. A 9 heures, nous pouvons partir, le brouillard a disparu et un beau soleil brille au milieu d'un ciel sans nuage. A l'*Oued Oulras*, les calcaires gréseux surmontent des grès rouges et verts, mais notre guide nous

Fig. 167. Sables boisés au Sud de l'Oued Sous.

presse et nous ne pouvons faire aucune observation sérieuse. Nous passons près de *Sbouïa*, *d'Afergoulla* d'*Aït Mader* et à six heures du soir nous arrivons au *Souq el Kremis* où nous faisons halte au bord du ruisseau qui descend de Tiznit. Des indigènes accourent au devant de nous; ils paraissent heureux de notre arrivée et nous félicitent. Notre entrée à Tiznit se fait au milieu d'un grand concours de population. Les juifs viennent nous saluer puis disparaissent pour faire place à toute une cohue qui se presse pour voir les européens.

C'était la première fois que le costume européen paraissait dans ces parages réputés mystérieux, aussi l'émotion était-elle grande parmi la population. Aucun incident désagréable ne se produit cependant. Les marques de sympathie qui nous sont témoignés sont au contraire nombreuses. L'un dit nous avoir vu à Marrakech,

un autre ailleurs. Tous semblent des amis heureux de nous revoir. On nous donne des nouvelles de Mouley Ahmed, notre ancien compagnon de voyage de 1903. Un grand nègre, marchand d'esclaves, nous regarde avec mépris, il déclare que les Français veulent ruiner le Maroc, comme ils ont ruiné Tombouctou.

Le Pacha étant à la mosquée, nous avons dû attendre sur la place la fin de la prière. Celle-ci terminée, le fonctionnaire chérifien traverse la place, passe devant nous sans nous regarder et semble réfléchir à ce qu'il va faire. Cela ne présage rien de bon.

Effectivement, nos domestiques, qui sont reçus d'abord, sont très fortement houspillés. Le pacha leur reproche d'être de mauvais musulmans parce qu'ils ont favorisé nos projets et qu'ils nous ont aidés à les réaliser. *Vous deviez refuser de les accompagner*, dit le haut fonctionnaire ; et il les menace de la prison.

Plus tard, c'est notre tour. Le pacha se trouvait être précisément l'ancien caïd d'Amismiz, que j'avais connu dans cette ville l'année précédente, et je me souvenais qu'il nous avait parfaitement accueillis. Je comptais donc sur un accueil semblable ; mais je fus vite désabusé. Il nous fit un assez long discours dans lequel il nous dit en substance : « *Vous savez que le sultan a interdit l'entrée du Sous aux chrétiens ; pourquoi avez-vous désobéi à ses ordres ? Avez-vous une lettre vous donnant cette autorisation ? Avec une lettre du Sultan, je vous aurais accompagné partout, par la force au besoin. Mais aujourd'hui, je ne puis que vous enfermer et, dès demain à la première heure, vous repartirez pour le Nord. Le sultan n'a aucune autorité dans le Sous, tout le pays est révolté et moi-même je n'ose pas sortir de la ville. Mon autorité s'arrête à la porte de ma kasba.* »

Après lui avoir rappelé notre visite à Amismiz, nous lui avons certifié que la France n'intervenait dans les affaires marocaines que dans un but tout à fait pacifique, que son aide était acquise au sultan, enfin que notre voyage n'avait pour but que de connaître une région dont beaucoup d'habitants fixés en Algérie nous avaient vanté la richesse et la beauté.

A cela il répondait toujours : « *mais l'entrée du Sous est interdite aux chrétiens* ». Il insistait tellement sur ce terme de chrétiens, que ma femme énervée ne put s'empêcher de lui crier : « Chrétien, c'est bien ; mais nous sommes aussi Français et Algériens. Nous vivons avec des musulmans, et alors que les gens de ce pays vont en Algérie, je ne vois pas pourquoi ceux d'Algérie ne pourraient venir ici ».

Là-dessus, nous prîmes congé. Le pacha nous fit conduire de l'autre côté de la place, dans une maison adossée au rempart, où nous fûmes enfermés.

Le soir nous eûmes la visite du fequih (secrétaire du caïd). Ce personnage, dont je n'avais pas remarqué la présence, avait fait ma connaissance huit mois auparavant, pendant la traversée d'Oran à Tanger. Il venait alors d'Oudjda et m'avait vu soigner à bord, un caïd malade. Nous refimes vite connaissance. Il me pria de lui

exposer mes projets et me dit qu'il interviendrait, mais qu'il ne fallait pas compter aller à Glimin. Je le priai alors de décider le pacha de m'autoriser à aller à Taroudant, pour de là gagner Marrakech. Malheureusement ma demande ne put être accompagnée d'un cadeau, et elle fut rejetée.

Fig. 168. Oasis d'Atban.

20 Mai. — Le lendemain matin, escortés de mokhazni, nous prenons la route de Massa. Le temps est beau, il fait très froid (10° à 5 heures du matin). Devant nous s'étend la vaste plaine que traverse l'oued Oulras. Sur la gauche, vers la mer, un plateau se dessine assez mal dans la brume. Nous traversons *l'oued Adoudou* qui, par une découpure profonde du plateau littoral, va se jeter dans l'Atlantique, près d'Aglou. Sur ses bords des schistes anciens supportent un grand rdir desséché autour duquel une zone de tirs est bien dessinée. La plaine est bien cultivée, mais pas de végétation arborescente. A 7 heures, c'est-à-dire une heure après notre départ de Tiznit, nous atteignons l'oasis de *Atban*, puis le village de *Tchera*. Sous les palmiers de nombreux arbres fruitiers : cognassiers, pommiers, grenadiers, figuiers, oliviers, orangers, ont une végétation luxuriante. L'oasis est irriguée par un canal qui vient de Tiznit. A 8 heures nous abandonnons la plaine pour nous élever sur le plateau. Une source importante irrigue les jolis jardins d'*el Mers*.

La montée se fait insensiblement et bientôt nous atteignons les *Ait Noumer*, puis le *marabout de Sidi Ali ou Brahim* qui nous paraît le point culminant et dont l'altitude n'est que de 80 mètres. Il est 9 heures et demie.

Le brouillard a complètement disparu et la crête dentée des Ida au Guerchmout

se profile au S.-E., comme une immense scie aux dents rocheuses. La broussaille prend possession du plateau et devient plus dense à mesure que nous avançons. De chétifs arganiers, des euphorbes cactoïdes, des gommiers forment des buissons impénétrables. De beaux troupeaux de moutons sont là au paturage. La vieille kasba en ruines de Larjam abrite des voyageurs qui profitent d'une metfia (citerne) pour se désaltérer. Nous faisons comme eux. Une ravine peu profonde se dirige au Nord ; le chemin la cotoie, et, comme elle, aboutit à l'*oued Massa*.

L'oued Massa, dont le cours est profondément encaissé dans le plateau gréso-

Fig. 169. Plateau de Larjam.

calcaire que nous venons de traverser, n'est que la[1] partie inférieure de l'oued Oulras. Au point où nous l'atteignons, la rivière est très forte et le courant appréciable. Entre notre chemin et la rivière se trouve une agglomération importante, *Tacilount* ; sur notre gauche est le *souq Tleta*, où nous traversons la rivière.

A partir de ce point et pendant près de 7 kilomètres, les villages sont nombreux et localisés au bord de l'escarpement de la rive gauche. La rive droite, moins abrupte, plus limoneuse, est couverte de jardins entourés de haies de roseau. Sur cette rive une kasba neuve, *dar Jdid*, vient d'être construite par le caïd El Hadj d'Arbalou, pour tenir en respect les populations des Aït Ilès et Ida ou Loul qui peuplent la rive opposée.

A 6 heures, nous arrivons à Arbalou, et le caïd, après avoir pris connaissance de la lettre du pacha de Tiznit, nous fait enfermer sans nous souhaiter aucune bienvenue ; il nous sépare de nos domestiques et ne paraît pas plus s'occuper de nous que si nous n'existions pas. Aucune mouna n'est offerte et, chose plus grave, les communications avec notre cuisinier sont coupées.

Le nommé Hadj Chahour vient nous faire visite, il est porteur de papiers établissant qu'il a travaillé en Algérie. Grâce à lui, notre cuisinier nous est rendu et nous ne désespérons plus de ne pas dîner. Un autre indigène, obséquieux, à la parole mielleuse prétend nous avoir vu à Marrakech et il cite comme étant de nos amis les gens les plus cossus de la capitale. Mais rendus très méfiant par l'accueil plutôt froid que nous avions eu, ma femme et moi décidons de ne pas broncher et d'attendre les événements. Peu à peu cependant notre chambre se peuple, c'est à qui voudra voir nos lits pliants, nos chaises, etc... Hadj Chahour, vante mes souliers. Il est allé en Algérie et il sait combien est bonne, la marchandise française. Et chacun en vient tater le cuir. Dire que le pied ne me démangeait pas serait une inexactitude, mais ma femme me calmait.

Enfin n'y tenant plus, je pose carrément la question de confiance et je demande à voir le caïd. Celui-ci ne vint pas, mais m'envoya son frère. Après de longs discours sur les peines que nous avons encourues et le châtiment qui nous attend, celui-ci finit par déclarer que son frère, le caïd, serait très heureux d'avoir un matériel de campement analogue au nôtre et il espère bien que nous aurons la complaisance de le lui céder.

Si tu ne le lui donne pas en cadeau, ajoute-t-il, le caïd sera obligé de vous enchaîner et de vous envoyer prisonniers à Marrakech. Là on vous attachera sur un poteau et on vous arrachera les ongles et la langue et on vous crucifiera.

Certes nous nous rendions bien compte de l'exagération de notre homme, mais il n'en ressortait pas moins que le caïd avait la ferme intention de nous dévaliser. Le sans gêne des gens n'avait plus de bornes. Tous nos bagages étaient visités avec soin et chacun avait l'air de faire son choix. Mes souliers devaient évidemment échoir à Hadj Chahour. Il en était d'ailleurs tellement convaincu qu'il n'hésitait pas à essayer de me déchausser. Notre cuisinier, Baroudi détourna son attention et l'incident n'eut pas de suite. Cependant il fallait en finir. J'étais dans un tel énervement que les recommandations de ma femme n'avaient plus d'action sur moi et que l'envie me prenait d'en assommer quelques-uns à coup de marteau.

Ma femme, plus tranquille, flatta l'homme mielleux qu'on appelait Si Mohamed, lui montra les marques de nos cantines et de notre tente et lui fit comprendre que c'était là le cachet de notre makhzen. Et elle conclut en lui disant que le caïd pouvait tout prendre, mais que notre makhzen saurait bien venir rechercher son bien.

Notre homme, penaud, s'en fut compter son histoire au caïd. Hadj Chahour qui voyait diminuer ses chances d'avoir mes souliers, voulut protester et fut un des plus acharnés partisan du partage ; mais le caïd eut peur. — Résultat : Un couscous nous est apporté avec l'aman (le pardon) du caïd.

La conversation devient alors plus gai. Les fourchettes excitent la curiosité des gens, Si Mohamed prétend connaître cet instrument : il le passe dans sa moustache comme nous ferions d'un peigne et affirme qu'il a vu faire ainsi aux européens de Marrakech. Ma main me démangeait bien encore un peu, mais il fallait faire contre fortune bon cœur.

Pendant ce temps, Hadj Chahour raconte son voyage en Algérie. Un épisode est surtout intéressant. Étant à l'hôpital d'Oran, il a vu endormir un camarade à qui on devait faire une opération. Il me demande alors si je n'ai pas du médicament utilisé en pareille occasion. Je saisis la balle au bond et, ouvrant ma cantine, je lui montre la plus grosse bouteille qu'elle renfermait et lui offre d'expérimenter sur le champ. Il s'y refuse, mais sollicite la fiole. Je lui fais doucement remarquer que la cantine ne peut être touchée que par moi, car un faux mouvement pourrait être la cause de la mort immédiate, non seulement de l'imprudent, mais aussi de tous les gens de la kasba.

Là dessus, chacun s'éloigne le plus possible de notre caisse, puis l'un après l'autre et bien doucement l'évacuation commence et bientôt nous sommes seuls.

Pour en terminer je fais appeler le frère du caïd et lui offre, pour son frère, une somme de 25 douros (environ 75 francs) s'il veut nous servir de zettat pour aller à Taroudant. C'est accepté et demain nous irons à Taroudant, inchallah.

21 Mai. — Nous ne pûmes fermer l'œil de la nuit. Au jour je fis comprendre à nos hommes que nous devions partir avant les cavaliers du pacha de Tiznit. Ces gens constituaient pour nous une certaine sauvegarde et je craignais qu'après leur départ nous ne soyons encore ennuyés.

Il n'en fut rien, le caïd nous fit dire qu'il partait devant et que nous suivrions d'abord un chemin détourné pour ne pas attirer l'attention.

Un guide nous accompagne. Au lieu de partir dans l'Est, direction de Taroudant, nous nous dirigeons au Nord et bientôt nous sommes dans les dunes. Notre inquiétude grandit. Est-ce un guet apens ? Allons nous être surpris au tournant d'une dune par le caïd parti avant nous ? Une heure durant notre angoisse fut grande. Le chemin s'élève enfin et nous arrivons sur un plateau découvert. La confiance renaît et nos hommes, qui depuis la veille, étaient restés muets, comprenant la gravité de la situation mais n'osant pas broncher, recommencent à parler. Chérif me fait alors remarquer combien il est regrettable que je n'ai pas un fusil.

Qu'aurais-je fait avec mon fusil ? Rien. On me l'aurait soustrait ou j'aurais dû l'offrir au caid.

Un fusil ! mais je me suis toujours loué de ne pas en avoir eu. J'estime que l'arme visible, le fusil est non seulement inutile en cas de danger sérieux, mais est encore nuisible. La convoitise excitée par le fusil peut conduire l'indigène aux pires excès. D'ailleurs tout européen qui voyage au Maroc est considéré par les indigènes comme portant avec lui des armes invisibles terribles et cela suffit pour tenir en respect les bandits sur les routes.

Notre caïd nous rejoint cependant et réclame son argent. Mais il a à faire à forte partie. Baroudi lui explique qu'il ne peut être payé qu'à Taroudant, pour la raison bien simple que nous n'avons pas d'argent. A Taroudant nous en trouverons chez les juifs, car nous avons une lettre de change.

Le caïd El Hadj comprit qu'il était joué, nous gratifia de quelques insultes, fit force recommandations à notre guide et s'en alla.

Nous arrivons bientôt auprès du douar *Taria*, il est 10 heures, la chaleur commence à se faire sentir, nous nous arrêtons (thermomètre 27°).

Ce douar n'était nullement sur la route de Taroudant ; mais puisque nous ne pouvions faire autrement, force nous était de regagner Ksima.

Ce douar de Taria appartient aux Chtouka de la mer ; la population qui comprend 1.000 fusils, est en grande partie composée d'arabes. On appelle ainsi au Maroc, les gens originaires de l'oued Dra et du Sahara. Ce sont des nomades que l'on rencontre au Sous et jusque dans la plaine de Marrakech. Leur costume est fait d'une toile bleue d'où le nom d'hommes bleus qu'on leur applique quelquefois. Leur visage est souvent caché en partie par un morceau d'étoffe bleu foncé comme chez les Touareg.

A peine étions nous installés que ces gens s'approchent, visitent nos bagages, scrutent nos vêtements. Chaque constatation est suivie d'éclats de rire sonores qui nous amusent beaucoup.

Les boutons de ma veste surtout attirent les regards et bientôt j'en suis dépourvu presque complètement. Autour de ma femme c'était plus drôle, les femmes lui défaisait les cheveux, examinaient les diverses parties du vêtement, les souliers, et toujours c'était des cris de joie et des rires.

Mais il faut quitter cette brave population et reprendre la route du Nord. Peu après nous arrivons à Takal et jusqu'à Ksima nous suivons la route de l'aller.

Le Djebel Ifguig est bien visible, on l'appelle Tamesguida. La profonde découpure qui sépare l'Atlas des plateaux littoraux s'appelle Imizguina, c'est le Foum Amskroud.

Notre guide nous réclame les douros de son maître, mais Baroudi répond que nous paierons à Taroudant. Confus il va compter sa mésaventure au caïd de Ksima

qui comme à l'aller nous offre l'hospitalité. Celui-ci le console et lui promet qu'il sera réglé le lendemain.

22 Mai. — Nous expliquons notre affaire au caïd. On devait nous conduire à Taroudant, on ne l'a pas fait, nous ne devons rien. J'offre un douro pour payer le guide et rien de plus. Nous obtenons gain de cause et notre guide, mécontent, part avec son douro.

Le caïd demande alors sa commission, sa fabour, pour le service qu'il vient de nous rendre. Son frère, ses femmes interviennent. Qu'est-ce qu'un peu d'or pour vous, nous dit-on, vous devez être très riche pour voyager ainsi. Chez nous l'argent est rare, l'impôt se paie en nature et nous ne pouvons acheter de la poudre et des balles qu'avec de l'argent monnayé. C'étaient là évidemment d'excellentes raisons, mais elles ne prouvaient pas que nous devions payer la poudre de ces gens.

Ne pouvant aboutir directement, un truc fut employé et il réussit parfaitement. Le voici : un domestique me fit voir une belle gandoura toute brodée provenant du Tazeroualt et offre de nous la vendre. La pièce en valait la peine et je me décidais à l'acheter quand Baroudi vient m'avertir de n'en rien faire et de ne donner l'argent qu'après avoir eu l'objet. Je ne voulus pas l'écouter et je payais. Je vis bien disparaître les dix douros montant du prix convenu mais je ne vis plus ni la gandoura, ni les gens qui l'avaient offerte.

Le caïd avait eu ainsi sa *fabour*.

Mis en goût par ce premier succès, une deuxième tentative fut entreprise ; mais cette fois nous étions prévenus et notre bonne foi ne fut plus surprise. Un certain mécontentement se manifesta contre nous. Ces gens ne pouvaient pas admettre que nous ne nous laissions pas dépouiller en douceur.

Je fis partir à ce moment un de mes hommes pour Mogador et je le chargeai d'une lettre pour le consul. Sa sortie passa inaperçue, mais bientôt le bruit de son départ, que j'avais fait répandre avec intention, arriva aux oreilles du Caïd. Celui-ci, furieux, ne nous laissa aucun répit et nous mit poliment à la porte de sa Kasba.

Notre but était atteint, nous étions enfin libres. Deux heures après, nous arrivions à Agadir. Le soir, nous allions camper chez Hadj Saïd, dont le douar est situé sur la rive droite de l'oued Tameraght, non loin du chemin qui longe le littoral.

A notre arrivée, le douar est vide ; seule une vieille femme paraît très surprise de voir des étrangers s'installer sans en avoir sollicité l'autorisation.

Tout à coup arrive une bande armée d'une centaine d'hommes. Leur chef vient nous voir, nous souhaite la bienvenue et, tout en nous rassurant, nous conte qu'il

Fig. 170. Route du Sous, un peu au Nord d'Agadir.

est en guerre avec son voisin et que c'est là la raison de la présence dans son douar d'une troupe aussi considérable.

Ce douar fait partie du Haha. Le voisin avec qui il est en guerre n'est autre que Si Laoucen, moqadem de la Zaouïa de Tameraght, chez qui nous avions campé huit jours auparavant.

Dans la journée, la lutte avait été chaude et un homme avait été tué. Une trève avait lieu le lendemain pour procéder à l'inhumation : les deux partis devant assister à la cérémonie.

22 Mai. — A 7 heures, nous quittons le douar de Hadj Saïd. Le temps est couvert et un orage est proche. Il éclate en effet alors que nous avions à peine atteint la route du littoral, mais il ne dure pas. Quelques averses très fortes, un peu de grêle, puis le beau soleil.

A ce moment, nous nous apercevons que l'ombrelle de Mme Brives a disparu. Un indigène l'avait, paraît-il, mise par mégarde sous sa jelab. Elle nous est alors rendue. Mais le voleur volé nous menace et, avec un de ses compagnons, se met en marche dans la même direction que nous.

Nous suivons la route qui longe la côte. Jusqu'au cap Guir, cette route est le plus souvent en corniche, surplombant la mer, dans des parties fortement boisées. Nous sommes toujours suivis à courte distance par les deux indigènes. Nos muletiers pressent

les bêtes et Baroudi lui-même n'est pas très rassuré. La route est heureusement très fréquentée et plusieurs caravanes nous croisent. Dans ces conditions, il me paraît difficile qu'une attaque puisse se réaliser.

La forêt se termine enfin et le chemin s'installe sur la plage. La vue s'étend au loin, des indigènes moissonnent dans les champs voisins ; nous sommes dès lors à l'abri de tout ennui.

Nos bêtes n'en peuvent plus et nous sommes obligés de leur donner un peu de repos, après la course échevelée que nous venons d'accomplir.

Au-delà de la Nzala Tigouramin, le chemin devient très pittoresque. Il s'installe sur une corniche étroite en bordure du massif calcaire, couvert d'arganiers, qui se termine au cap Guir. Les bancs durs qui plongent presque verticalement dans la mer sont intercalés de couches tendres dont plusieurs ont disparu sous l'effort des vagues. A la hauteur du chemin, des bancs de poudingues recouvrent horizontalement les bancs verticaux. Il en résulte une série de cavernes plus ou moins profondes dans lesquelles la mer s'engouffre avec fracas. Quelques cheminées viennent s'ouvrir sur le chemin et sont traversées par des jets de vapeur d'eau du plus bel effet.

La pluie tombe, fine et serrée ; un brouillard intense s'étend sur la mer et sur la montagne. Nous traversons des dunes sans pouvoir nous rendre un compte exact de notre situation.

A 4 heures, le soleil perce la brume, le temps s'éclaircit. Une vallée étroite s'ouvre devant moi ; nous sommes sur les bords de l'*oued Aït Amer*.

Sur la rive droite, le marabout *Si bou Zekki* montre sa blanche kouba ; près de lui un douar peu important nous accueille avec joie.

Maintenant la route est sûre jusqu'à Mogador. Dans le bled Haha on peut coucher la nuit sur le bord des chemins, la sécurité est parfaite.

24 Mai. — La nuit fut tranquille, mais sur le matin nous sommes réveillés par des cris terribles. Certainement il se passe quelque chose de grave. Je sors précipitamment et je constate qu'il s'agit seulement d'effrayer un chacal (*ouchchen*) qui a tenté de pénétrer dans la basse-cour.

Nous décampons à 8 heures. Après avoir traversé une forêt de rtems, nous passons devant *Temassini* et gagnons une dépression très pittoresque qui nous mène sur un plateau sablonneux. Au pied, sur le versant nord, est une source très importante, l'*Aïn Ferats*, où de nombreuses caravanes sont campées. Nous retrouvons là des gens qui nous avaient croisés près de Deleimi. Ils sont heureux de nous revoir en bonne santé et nous félicitent de la réussite de notre voyage.

Le soir nous allons camper à Agadir Imoucha (Imoucha, pierre à fusil).

25 Mai. — Il a plu toute la nuit, il pleut encore ce matin jusqu'à 9 heures. La route s'élève sur un plateau couvert d'arganiers et se poursuit dans les mêmes conditions jusqu'à la Kasba du caïd Guellouli. Nous allons camper plus loin sur la route d'Imgrad.

26 Mai. — La région des Ida ou Guelloul au Meknafa, était encore bien mal connue. Je résolus de la traverser et nous prîmes le chemin d'Imgrad. L'oued Igouzoul s'engage dans des gorges pittoresques, boisées d'arganiers, en conservant sa direction Est-Ouest. Près de la bordure du plateau de 800 mètres la rivière fait un coude brusque vers le Nord, laisse à droite la vieille kasba ruinée d'*Imgrad* et de nombreux douars, pour aboutir à un col par 750 mètres d'altitude. Là commence une belle forêt de thuyas qui, vers l'Ouest, va rejoindre celle d'Azella. Vers l'Est, le plateau rocheux se poursuit à perte de vue, toujours couvert de forêts de cette essence.

Au Nord, le plateau s'abaisse pour aboutir au souq Tnin, contre une ride rocheuse qui prolonge le Djebel Amardema.

Cette colline, également boisée, où l'arganier domine, est le domaine du caïd Amflous dont la kasba, où nous allons camper, se trouve sur le versant Nord, dans une situation stratégique tout à fait remarquable.

27 Mai. — Partis de très bonne heure de chez Emflous, nous rentrons le soir même à Mogador par le chemin que nous avions suivi en 1903 et qui passe par *Tagragra* et le *souq el Arba* des Ida ou Icerne.

Nos amis étaient d'autant plus heureux de nous revoir que les bruits les plus sinistres avaient couru dans la ville. Notre présence venait encore une fois couper les ailes aux canards marocains qui prennent si facilement naissance et auxquels on accorde malheureusement un trop grand crédit.

Quelques jours après, nous rentrions à Tanger puis en Algérie.

QUATRIÈME VOYAGE

15 AOUT-10 OCTOBRE 1905

I. — **Mazagan, Marrakech, Ras el Aïn.**

II. — **Vallée du Seqsaoua.**

III. — **Chichaoua, Ahmar, Mazagan.**

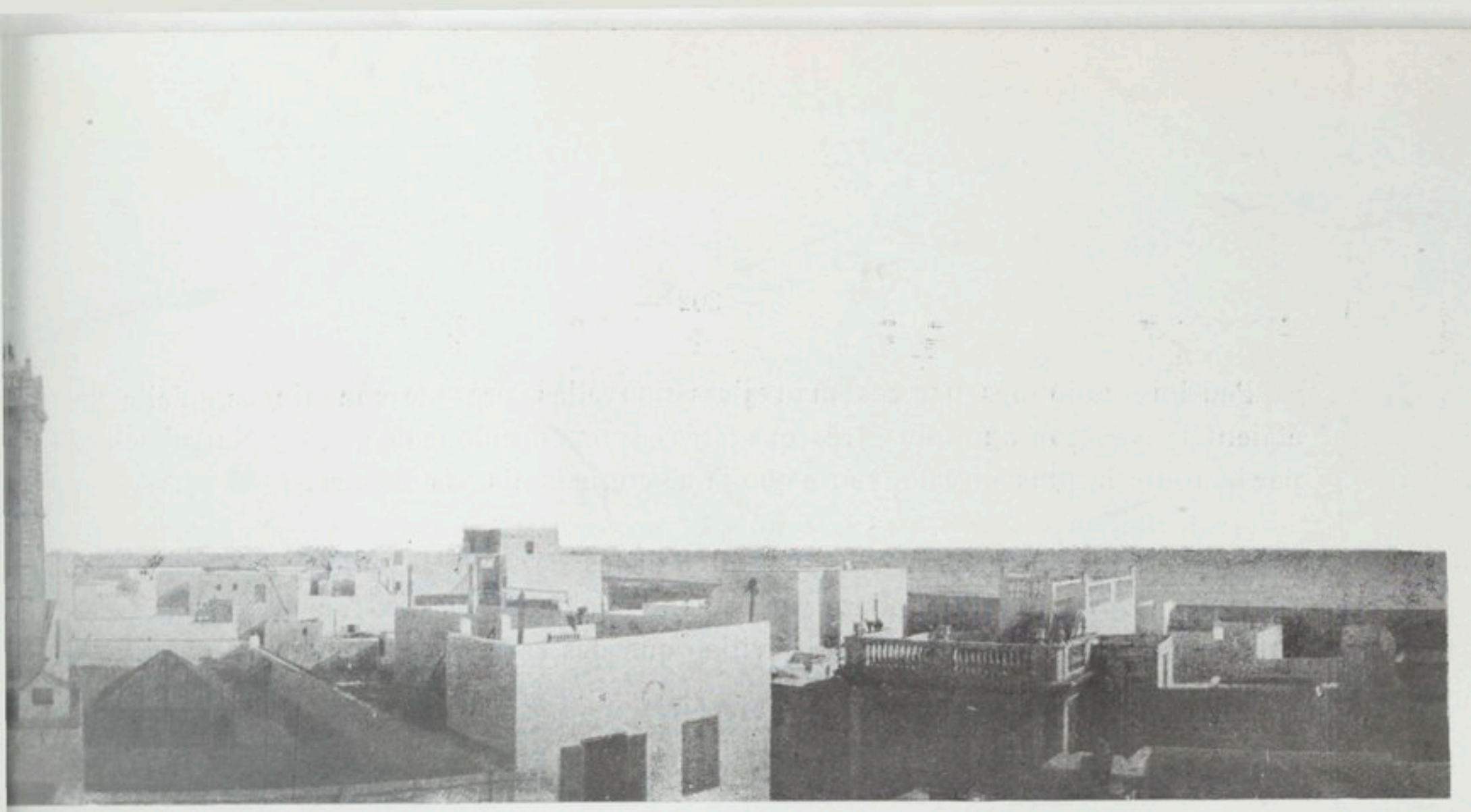


Fig. 171. Vue de Mazagan.

QUATRIÈME VOYAGE

15 Aout-10 Octobre 1905

I. — **Mazagan, Marrakech, Ras el Aïn**

Le 10 août, nous quittions Alger, ma femme et moi, à destination de Tanger où nous devions rejoindre M. Braly, qui devait nous accompagner dans un nouveau voyage au Maroc. Les montagnes du Seqsaoua étaient cette fois-ci notre objectif et parmi les objets que nous emportions pour être distribués en cadeaux aux amis que nous allions revoir, se trouvait une pendule pour Lella Aziza.

Mazagan fut choisi comme point de départ afin de me permettre de revoir les régions du Doukkala et des Rehamna et de compléter ainsi les études faites en 1901.

A notre arrivée dans cette ville, les nouvelles qui viennent de l'intérieur sont moins que rassurantes. Une fraction du Doukkala est soulevée, la route de Marrakech est coupée. Quant à la région montagneuse, on ne sait rien de précis, mais on affirme que tout est à feu et à sang. Mouley Afid, frère du sultan, opère dans le Doukkala, Mouley Arafa et le caïd du Goundafi, à la bordure du Seqsaoua.

Peu impressionnés par ces mauvaises nouvelles, presque convaincus qu'elles étaient fausses, ou au moins très exagérées, nous décidons de gagner Marrakech par la route la plus directe, route que je ne connaissais pas encore.

27 Août. — Notre convoi comprend 3 bêtes de selle, 5 mulets de charge et 2 chameaux. Nous quittons Mazagan par une chaleur tropicale. A peine sommes-nous à quelques kilomètres de la ville, que des caravaniers, que nous rencontrons, nous annoncent le soulèvement des Oulad bou Aziz. La route est coupée. Notre chef convoyeur, homme énergique, fait obliquer le convoi à l'Est et nous mène dans son douar non loin du marabout *Si Ayachi*.

Fig. 172. Mazagan.
(cliché braly)

Nous sommes ici dans cette bordure littorale où la croûte calcaire est très développée. Les cultures sont peu abondantes, quelques oliviers, beaucoup de figuiers, eau à peu de profondeur (4 à 6^{m}).

28 Août. — Départ à 5 heures, le temps est beau et déjà la chaleur commence à se faire sentir (28°). Nous tournons par l'Est le mamelon gréseux de Sidi Ayachi,

à la faveur d'une dépression de tirs (terre noire) et nous gagnons au Sud, une nouvelle arête rocheuse. Il est dix heures, la chaleur est étouffante (35°), un groupe de figuiers bien en feuilles se montre à mi-côte de la colline, un puits est à proximité, nous nous y arrêtons pour déjeuner. Au-dessus de nous, un douar couronne le mamelon, au bas de la pente, une haie de cactus abrite un troupeau de chèvres et de moutons. Notre repas terminé, nous nous disposions à faire une bonne sieste, lorsqu'un mouvement inaccoutumé se produit. Le troupeau

Fig. 173. Mazagan. — Musiciens nègres.

(cliché braly)

est ramené vivement au douar, des cavaliers passent rapidement, des têtes inquiètes se montrent un peu partout dans les figuiers. Que pouvait-il bien se passer ? Tous nos hommes dormaient et il me paraissait inutile de les réveiller. Tout à coup un cavalier vient sur nous et réveille nos gens. Ceux-ci s'empressent autour des bagages et commencent à charger les mulets. Qu'y a-t-il ? Rien, réponds l'un d'eux, mais il faut partir. Le douar près duquel nous étions allait être attaqué par les douars voisins et on nous priait de ne pas rester au milieu des deux camps.

Nos chameaux partent les premiers, nous hâtons notre chargement et nous voilà sous un soleil de plomb à travers une région dénudée, où seuls, quelques palmiers nains montrent leurs touffes encore incomplètement desséchées.

Nous passons près de la kouba de *Lella Sahela* et nous allons camper dans un douar chez les *Oulad Zid* où, non seulement nous retrouvons nos chameaux, mais encore deux juifs qui désiraient faire route en notre compagnie. Nous sommes à 150^{m} d'altitude sur une colline gréso-calcaire dont le sol est formé

Fig. 174. Mazagan. — Le thé d'adieu.

(cliché braly)

d'un sable rouge appelé *hamri*. Dans toutes les dépressions voisines le tirs forme des bandes plus ou moins larges. Aucune source n'est signalée, les puits sont abondants et de 30^{m} de profondeur. L'eau est potable, mais légèrement magnésienne.

Ordinairement on campe sur le bord du chemin, dans un petit bosquet d'oliviers, et dès notre arrivée nous allions faire comme de coutume, lorsque le chikh insista pour que nous nous transportions dans l'intérieur même du village. Nous serons ainsi à l'abri des voleurs.

Fig. 175. El Bouitet. — Figuiers.
(cliché braly)

La récolte a été très mauvaise et la misère, se faisant déjà sentir, explique les vols et les tentatives de pillage entre douars voisins.

Fig. 176. Une consultation a Sidi el Ayachi.
(cliché braly)

29 Août. — Au jour, nous nous mettons en route pour gagner le *Tleta Sidi ben Nour*. A peine sortis du village nous entrons dans la vaste plaine

de tirs, dans la terre bénie du Doukkala où « il suffit de jeter le grain en l'air pour qu'il germe ». Quelques oliviers et quelques figuiers sont les seuls représentants

Fig. 177. Douar des Oulad Zid.

(cliché braly)

de la végétation arborescente. La chaleur est toujours très forte, 35° à 9 h. 1/2 au moment où nous arrivons au marché. C'est aujourd'hui mardi, l'affluence est très grande sur le souq.

Fig. 178. Plaine de tirs de Sidi ben Nour

(cliché braly)

Dès notre approche, un caïd s'avance vers nous. Il nous fait un tableau déplorable de la région, les tribus voisines sont, paraît-il, en pleine insurrection, la route de Mtal est coupée ; mais malgré cela, le caïd se fait fort de nous faire passer et il nous prie de l'attendre un moment.

Pendant ce temps nous sommes rejoints par toute une caravane, composée de musulmans et de juifs, qui va également à Marrakech. Voyant des chrétiens, ils viennent immédiatement à nous et les langues commencent à se délier. Impos-

Fig. 179. Traversée de la plaine de tirs.

(cliché braly)

sible de passer, dit l'un, qu'une ombrelle abritait des rayons ardents du soleil. On va nous dévaliser, disait un autre, dont les yeux étaient protégés par d'énormes conserves bleues. Un indigène qui passe, porteur d'un fusil, nous dit : « Ne restez pas là, dans un moment on va se battre sur le marché ». Un autre dit : « N'écoutez pas le caïd, c'est un voleur, il veut vous mener dans son douar pour mieux vous dévaliser ».

L'inquiétude commençait à nous gagner.

Partir, nous ne le pouvions pas, car il fallait changer de route et nous avions laissé en arrière nos chameaux dont la marche avait été plus lente. Et puis nos hommes étaient au marché. Que faire ! attendre les événements. Au bout d'une

demi heure, qui nous parut bien longue, sans que cependant rien put faire présager le moindre trouble, nos hommes revinrent du Souq et leur première réponse à nos demandes fut typique : Il n'y a aucune confiance, nous dirent-ils, les marchands ne donnent leurs marchandises qu'après en avoir touché le prix. Ne restons pas là, il y a quelque chose d'anormal.

Nos chameaux arrivent enfin et nous nous dirigeons vers l'Ouest de façon à éviter les tribus révoltées. Toute la caravane nous suit et pendant deux jours nous

Fig 180. Puits dans la plaine de tirs.

(cliché braly)

serons ainsi escortés par les juifs qui savaient pertinemment trouver auprès de nous, la sécurité qui paraissait manquer sur les routes. Et tout le jour les commentaires allèrent leur train, de sorte que le soir, à l'arrivée chez le caïd Ben Daouïa, des Oulad Amram, on nous annonçait qu'une grande bataille avait eu lieu en effet, et qu'il y avait eu de nombreux blessés.

Nous nous étions arrêtés en route pour faire abreuver nos bêtes. Cette opération dura près de deux heures ; le seul puits utilisable avait 40 mètres de profondeur et le nombre des bêtes à abreuver était d'une vingtaine. Nos chameaux prirent alors une avance considérable et, à la tombée de la nuit, nous ne les avions pas encore

rejoints. Nous nous trouvions donc sans campement, ayant heureusement conservé avec nous notre cantine de cuisine. Nous entrevoyions déjà la triste nécessité de passer la nuit à la belle étoile, n'ayant pour toute literie qu'une mauvaise couverture, lorsque le caïd, attendri par l'offre d'une salade de tomates que notre cuisinier avait préparée à la hâte, nous offrit une tente et des couvertures. Grâce à une distribution de médicaments, la paille et l'orge ne manquèrent pas non plus pour nos bêtes. Tout s'annonçait donc bien. Mais nous n'avions pas songé

Fig. 181. Douar des Oulad Amran.
(cliché braly)

que cette tente avait croupi dans quelque coin infecte de la Kasba du caïd et qu'elle renfermait une population d'insectes affamés ; une chasse terrible, à laquelle nous nous livrâmes toute la nuit ne nous donna d'autre satisfaction que celle d'avoir terrassé de nombreux ennemis. Ces derniers, d'ailleurs très tenaces, résistèrent longtemps, et le lendemain, alors que nous nous mettions à la poursuite de nos chameaux, nous pouvions constater sur notre corps, la présence de ces insectes, non encore rassasiés.

30 Août. — Notre route se dirige au Sud toujours à travers le tirs. Dans l'escar

pement rocheux qui barre la pleine au Sud-Est, se voit la profonde découpure de l'*Oued bou Chan*. C'est par elle que nous nous éléverons sur le plateau des Rehamna.

Quelques jardins bien verts jalonnent la rivière. Un vent d'Ouest apporte un peu de fraîcheur, mais dès que nous sommes engagés dans la vallée, le vent cesse et la chaleur devient intolérable. A part un peu de verdure le long de l'oued où coule un mince filet d'eau, aucune trace de végétation n'est visible, rien que le calcaire blanc et nu.

A un coude du chemin, apparaît une centaine de tentes entourant une tente plus

Fig. 182. Femmes des Oulad Amran.

(cliché braly)

spacieuse. C'est le camp de Mouley Afid, frère du Sultan. Aucune sentinelle ne signale notre arrivée, et nous pouvons nous installer sur la rive opposée de la rivière, à 50 mètres du camp, sans que notre présence ait produit la moindre émotion.

Il est onze heures, c'est aujourd'hui à midi que doit avoir lieu l'éclipse de soleil. Nous préparons des verres noirs pour pouvoir l'observer ; puis nous nous rendons au camp du Chérif pour le saluer, mais celui-ci dort et son entourage fait comme lui. Les deux canons de montagne disposés devant de la tente chérifienne semblent dormir aussi et depuis longtemps.

L'éclipse a lieu ; une obscurité appréciable se produit. Le camp ne paraît pas s'en apercevoir. Seuls les coqs manifestent leurs impressions par des retentissants cocoricos.

Nous abandonnons l'oued Bou Chan pour nous élever, par gradins successifs, jusqu'au marabout *Si Abdallah Serraq* ; là une source abondante jaillit des calcaires à silex et sert à l'irrigation de jolis jardins. Au dessus la stérilité recommence et se continue jusqu'à la crête que nous atteignons à quatre heures. Nous sommes à 500 mètres d'altitude. Devant nous, vers le Sud, l'immense plateau du Rehamna,

Fig. 183. Camp de Moulay Afid dans l'oued bou Chan.

(cliché braly)

steppe nue sans végétation arborescente que quelques sedra (jujubiers sauvages), s'étend jusqu'à la ligne bleue que forment les Djebilat.

A 6 h. 1/2 nous arrivons à la nzala des *Beni Ahmar*, où nous retrouvons heureusement nos chameaux et nos bagages.

31 Août. — Nous décampons à la pointe du jour et à 9 heures nous atteignons les Djebilat, auprès du souq el Had des Mnabba. Le sol s'accidente, mais toujours aucune végétation arborescente. A la croûte calcaire du plateau succède un sol schisteux et pauvre. Quelques coins cultivés, quelques oliviers isolés et c'est tout. Le col, par lequel nous franchissons les Djebilat, est à 525 mètres et donne accès dans la vallée de *Sfesafa* ou *Sefsafa*. Cette vallée est formée par plusieurs ouad qui

viennent de l'Est et du Nord-Est. Une source abondante permet l'irrigation d'une surface assez grande, où de beaux figuiers, des oliviers, des grenadiers abritent des champs de maïs. C'est un petit coin qui paraît charmant et où il nous semble agréable de séjourner.

1er Septembre. — La nuit a été mauvaise. Un vent violent du Sud a accumulé autour de nos tentes une quantité considérable de sables granitiques. Nous avons

Fig. 184 Douar des Beni Ahmar

(cliché braly)

dû passer la nuit assis sur nos chaises pour ne pas être ensablés. L'air était lourd et la respiration pénible. Au matin, le calme est revenu. Les indigènes nous ont affirmé que des tourbillons analogues se produisaient souvent en cet endroit. Ils en attribuaient la cause à la disposition des montagnes voisines qui forment une sorte de gros entonnoir ouvert au Sud-Ouest. Le vent s'y engouffrant, y accumule les sables arrachés aux collines voisines.

La route de Marrakech, que nous suivons, coupe la vallée du Nord au Sud, traverse le *Djebel Erbib* et descend dans la vallée du *Tensift*. La masse granitique qui constitue le Djebel Erbib donne un sol sablonneux, frais et bien cultivé. De cette masse jaillissent plusieurs sources importantes. Du col, la vue est magnifique

sur l'oasis qui entoure la capitale ; le Grand Atlas se profile devant nous et me permet d'identifier facilement tous les sommets visités antérieurement. La masse compacte du Djebel Erdouz et du Ouirzan terminent la chaîne, à l'Ouest, par un brusque et remarquable escarpement.

A 10 heures nous entrions à Marrakech par la Bab Doukkala et grâce à l'amabilité de notre agent consulaire, Si Omar ben Medjad, nous nous installions dans la maison de la mission militaire.

Fig. 185. Sefsafa. — Oliviers

(cliché braly)

Notre séjour à Marrakech fut une véritable débauche. Des invitations de toute sorte nous sont adressées. Notre agent consulaire Si Omar ben Medjad, Barada, le chérif de Tamesloht Mouley el Hadj, le pacha de la ville Hadj Abd es Slam, un cousin du sultan et d'autres, nous convièrent à des repas pantagruéliques, à des thés monstres. Le soir, c'étaient de véritables représentations théâtrales. Nous eûmes d'abord des musiciens, puis des danseuses juives, enfin nous pûmes voir des danseuses musulmanes. Ces danses ne ressemblent en rien à celles que l'on est habitué à voir en Algérie, elles sont, il est vrai, aussi lascives, mais les danseuses

nous ont paru d'une mollesse exagérée. C'était peut-être l'effet de la chaleur, car, malgré l'heure avancée de la nuit, le thermomètre marquait encore 38° après être monté jusqu'à 42° vers le milieu de la journée.

Marrakech est d'ailleurs une ville de ressources. A peine étions-nous installés, qu'un européen demanda à nous voir et se présenta en ces termes : « Bonjour, permettez-moi, en ma qualité de compatriote, de venir vous serrer la main et vous offrir mes services. Je suis israélite, mais comme vous le voyez, j'aime mieux

Fig. 186. Marrakech. — Musiciens juifs.

(cliché braly).

porter le costume européen ; ma femme aussi d'ailleurs est vêtue à l'européenne, et c'est moi qui lui confectionne ses chapeaux ; si vous voulez bien nous photographier, vous pourrez juger du dernier chapeau que je lui ai fait et qui est à la mode ». Notre curiosité fut alléchée. Une telle modiste devait produire, avec les éléments que l'on pouvait trouver à Marrakech, un véritable phénomène de chapeau. Peu après, nous vîmes arriver une petite femme gentillette, un peu maigriotte, portant avec difficulté un assemblage bizarre, mais très lourd, de plumes, de fleurs et de rubans que supportait une charpente de carton grossier et de fil de fer. C'était d'un goût douteux, mais il paraît que ce chapeau produisait une cer-

taine sensation sur les grands boulevards de Marrakech. Quoiqu'il en soit, il y a là un fait intéressant à constater, c'est que les Israélites ne craignent pas d'abandonner leur costume national, costume imposé, pour le costume européen, et, s'il le font, c'est certainement parce qu'ils y trouvent un avantage.

Notre compatriote, laissons-lui ce titre puisque cela peut lui faire plaisir, tenait à Marrakech un magasin de sucre et de denrées diverses. Il vendait aussi des *cognacs* et une eau de selz détestable fabriquée dans la ville même. Il se livrait à ce commerce, peu rémunérateur, disait-il, depuis le jour où le sultan avait

Fig. 187. Marrakech. — Une rue du Mellah.

(cliché braly)

quitté la ville. Autrefois il était prestidigitateur du sultan, métier qui rapportait beaucoup plus, aussi notre homme faisait-il des vœux pour le prompt retour de son souverain dans la capitale du Sud.

Le 29 septembre nous gagnons Tamesloht où un séjour est obligatoire. Le chérif nous traite en vieille connaissance et pendant deux jours nous gorge de couscous.

Tous les soirs le programme est le même, on fait ripaille, on boit au son de la musique et des chants, et bientôt nos hôtes et leurs musiciens, y compris l'intendant israélite, tombent comme des masses sur le sol, ils sont ivres-mort. Nous en profitons pour nous retirer laissant ces braves gens cuver leur vin.

Mouley el Hadj voulait nous garder plus longtemps, mais, voyant que nous étions décidés à nous remettre en route, il nous fit un exposé de la situation :

« Tout est en révolution, nous dit-il ; le caïd du Glaoui a été battu par les Mesfioua, le Goundafi est en lutte également, le pays n'est pas sûr. Avant-hier encore on a tué deux juifs sur la route d'Amizmiz ; hier, une caravane a été attaquée près de Frouga, à deux heures d'ici ; les chameaux ont été volés et les hommes jetés dans les silos. »

Mais tout cela ne nous émeut pas et, après les remerciements d'usage, nous

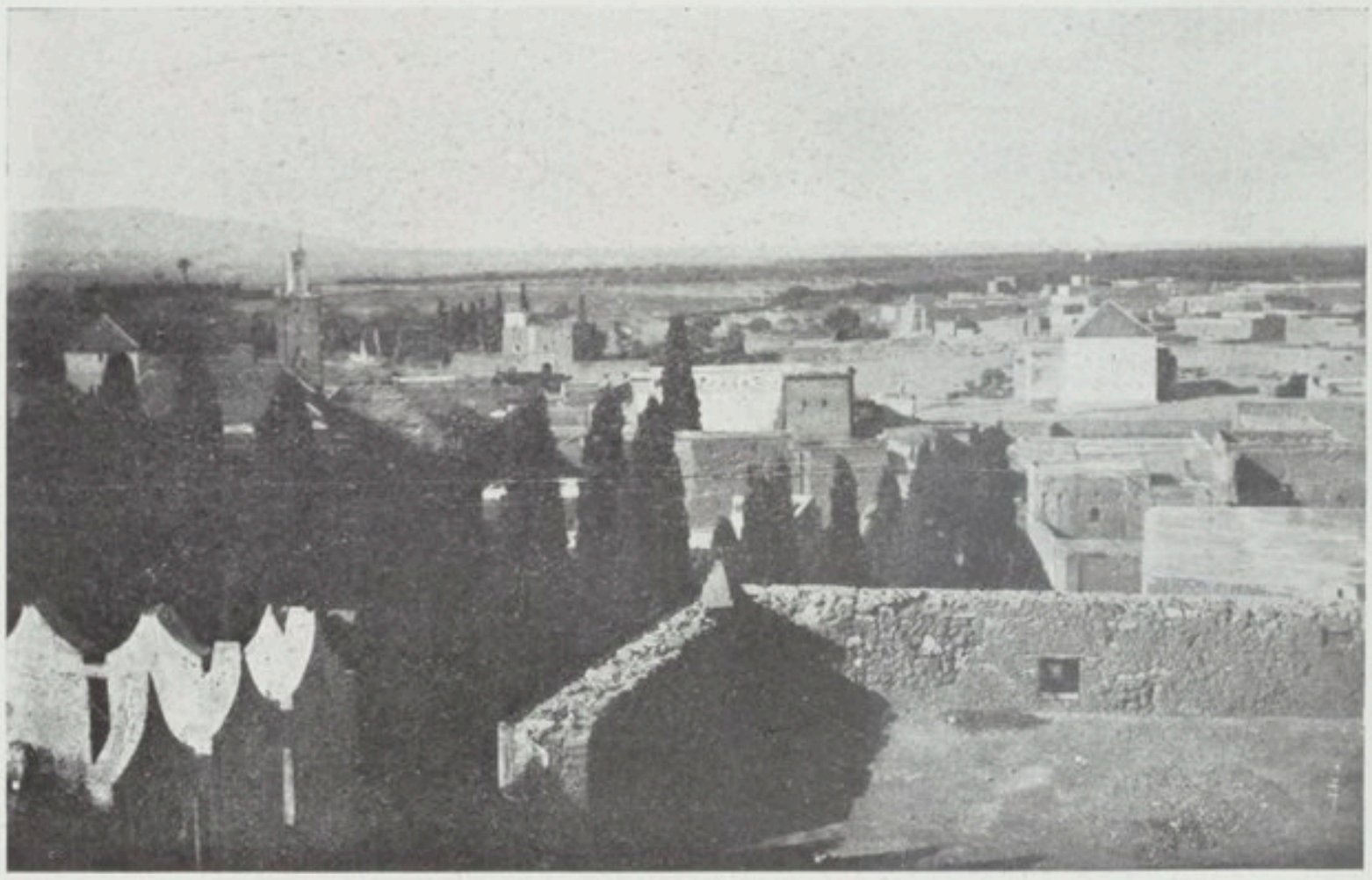


Fig. 188. Tamesloht.

(cliché braly)

laissons nos amis à leur débauche et nous nous mettons en route à travers cette région réputée en pleine révolution et, à travers laquelle nous passerons le plus tranquillement du monde.

D'ailleurs, dès les premiers jours, les nouvelles deviennent meilleures. Le caïd El Glaoui a réduit les insurgés ; ce sont les Mesfioua qui, au contraire, ont été battus ; le Goundafi est maître de toute la région à l'Ouest et tout y est tranquille.

11 Septembre. — Notre objectif est aujourd'hui *Frouga*. Au sortir de Tamesloht nous nous dirigeons vers l'Ouest jusqu'à l'Oued Nfis où nous arrivons une heure

après. En ce point la rivière est profondément encaissée ; les berges sont constituées par des alternances de couches gréseuses et de couches argileuses vertes. Deux séguias, superposées à 40 et 20 mètres au-dessus du lit, dérivent les eaux

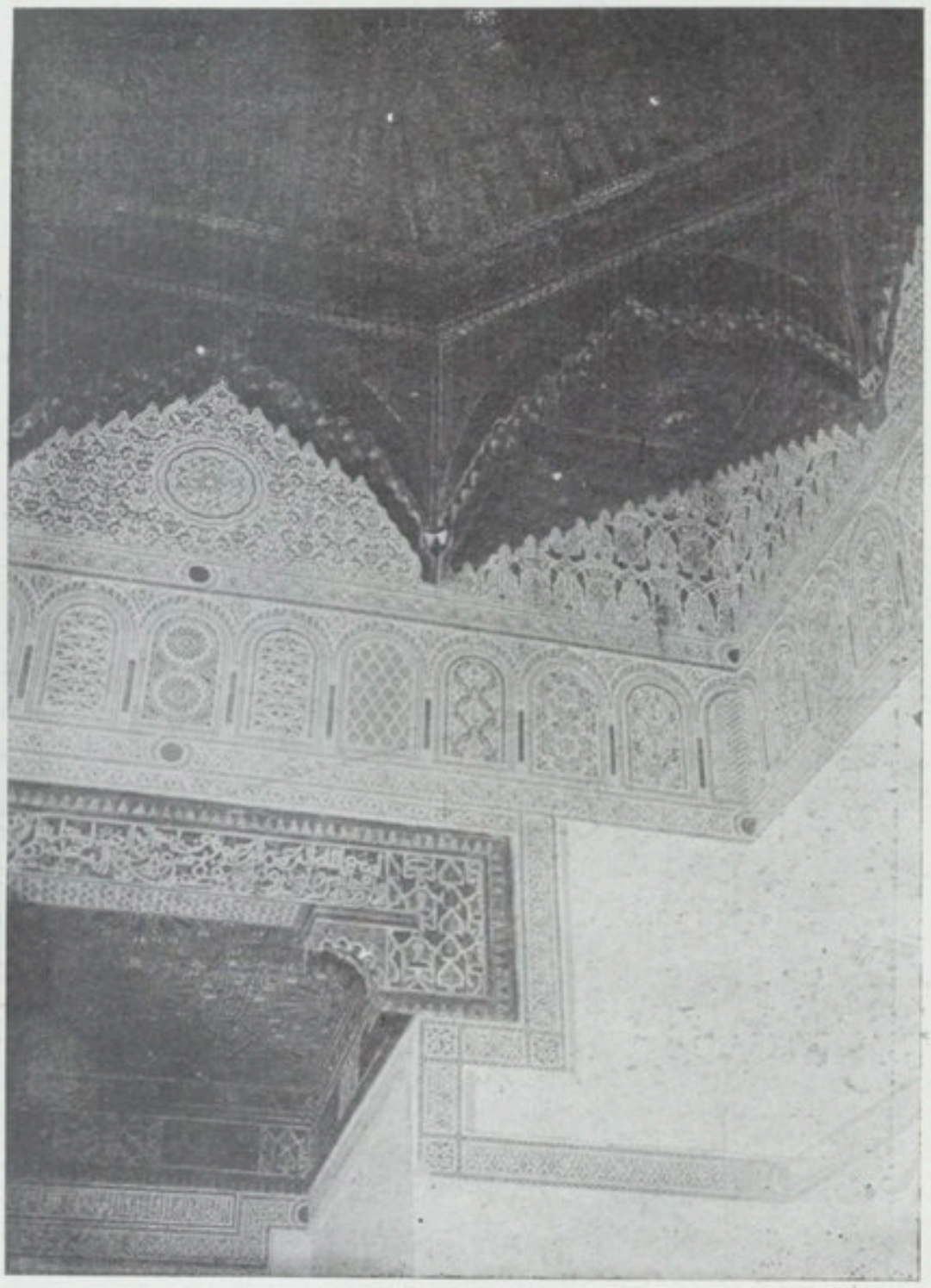


Fig 189. Tamesloht. — Décoration intérieure d'un pavillon de la Maison de Mouley el Hadj.

(cliché Braly)

dans la plaine où elles contribuent à l'irrigation des terres. Notre chemin passe entre une vieille construction qui porte le nom d'*agadir dial makhzen* et la *Kouba* de *Lella Atouch*, puis franchit la vallée en obliquant au Nord-Ouest, de façon à atteindre le pied de l'escarpement sur lequel nous cheminons depuis Tamesloht.

Cet escarpement remarquable, qui divise la région en deux plaines superposées, est connu sous le nom de *Dela* ; nous le suivons jusqu'à Frouga.

Toute la partie basse est bien cultivée grâce à l'irrigation. Les jardins potagers

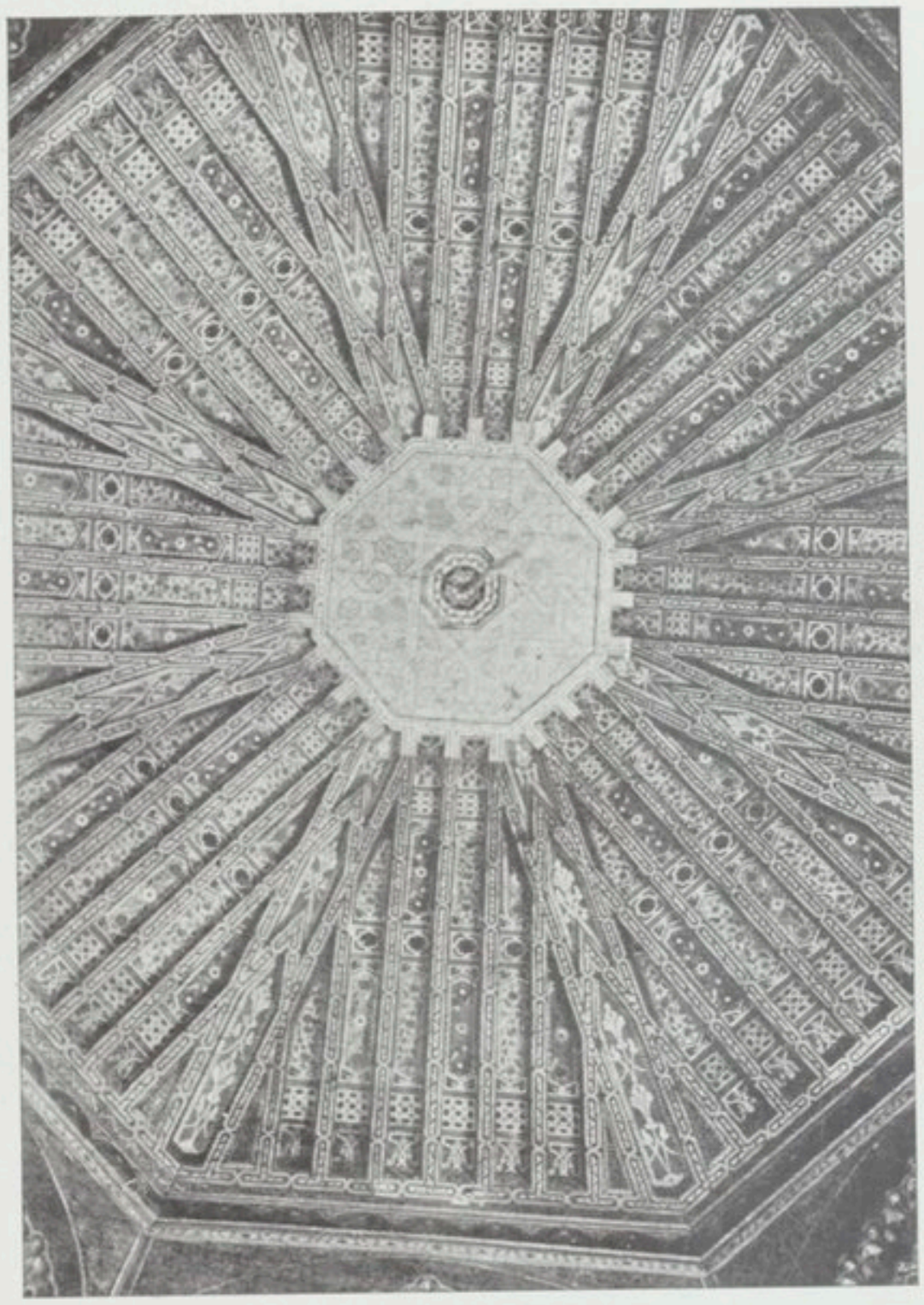


Fig. 190. Tamesloht. — Plafond en bois sculpté d'un pavillon de la maison de Moulay el Hadj.

(cliché braly)

sont bien verts et les champs d'oliviers sont nombreux. Nous passons aux *Aït Imour*, à *Annaïa*, où une source abondante qui sort du Dela, transforme le chemin en rivière, à *Touiseult*, où nous nous élevons sur le plateau supérieur, au milieu d'un sol schisteux et rocailleux, peu propre à la culture.

Deux heures après nous arrivions aux *Aït Abdallah* et nous allions camper dans un jardin d'oliviers auprès du *Souq el Arba*. On appelle Frouga, l'ensemble

des agglomérations groupées autour du Souq el Arba et qui comprend les Aït Abdallah et Guemassa. L'eau y est abondante et les jardins nombreux.

12 Septembre. — Départ à 6 heures du matin. En même temps que nous, de nombreux indigènes se mettent en route poussant devant eux des bêtes chargées de provisions. C'est la mouna pour le camp de Mouley Arafa et du Caïd du Goundafi. Frouga est un point de ravitaillement important; aussi depuis le départ du Sultan

Fig. 191. Le lit de l'oued Chichaoua a Bou Enfir.

(cliché braly)

pour Fès, la lutte entre les caïds environnants était-elle vive pour la possession de ce centre. En ce moment, c'est Si Taieb el Goundafi qui le détient et qui lui impose une mouna très forte comme contribution de guerre.

C'est là, le moyen employé au Maroc pour pacifier les régions révoltées. Les troupes Makhzennes se transportent dans la sus-dite région, s'y installent et vivent sur le pays jusqu'à ce que celui-ci soit complètement ruiné. On dit alors la région pacifiée et on va appliquer plus loin le même procédé.

Le camp de Mouley Arafa est installé sur les bords de l'Oued Chichaoua à *Ras el Aïn*. C'est vers lui que nous nous dirigeons, car nous désirons obtenir l'appui

du caïd El Goundafi et son autorisation pour circuler dans sa tribu. A 9 heures, nous arrivons sur les bords de l'Oued Assif el Mel. Un groupement analogue à celui de Frouga se développe, le long de la rivière, au milieu de jardins et de bois d'oliviers : au bord de notre chemin c'est *Dar beni Aïch*, puis au Sud la *Zaouïa de Ahmed ou Mouça* enfin le *Mellah* et le *Souq el Had*. L'ensemble constitue le *Mejjat*.

La chaleur est atroce 35° à l'ombre à 10 heures. Nous nous arrêtons sous les

Fig. 192. Camp du Goundafi.

(cliché braly)

arbres jusqu'à 3 heures, puis après avoir traversé facilement la rivière nous poursuivons notre route dans le N.-O.

Quelques jardins d'abord, puis plus rien qu'une immense plaine qui s'étend à perte de vue. Vers le Nord, le Koudiat Ardhous semble un petit mamelon dans la plaine, vers le Sud, l'Atlas nous montre ses cimes élevées d'où la neige est absente.

A 5 heures, nous arrivons dans un petit douar chez les *Aït bou Amran*. Les gens de Frouga qui nous accompagnent s'y arrêtent. Nous faisons comme eux, car

il n'y a plus de douars jusqu'au camp et celui-ci est trop éloigné pour pouvoir y arriver aujourd'hui.

13 Septembre. — Départ à 6 heures, notre route se continue vers l'Ouest. Il fait un vent très frais ; Madani, un grand nègre, fort comme un turc, que nous avons embauché à Marrakech, danse le long du chemin pour se réchauffer. Le malheureux n'est vêtu que d'un semblant de chemise qui ne le préserve guère du froid de

Fig. 193. Camp du Goundafi. — Une scène de tous les jours.

(cliché Braly)

la nuit. Dans la journée, lorsque le soleil est haut et que le thermomètre marque 30 ou 35 degrés, Madani est heureux, il trotte le long du convoi, veillant à tout, n'ayant pour toute coiffure qu'un morceau de corde qui enserre sa tête rasée. Madani a laissé à Marrakech sa femme et son enfant. Au départ, je lui avais remis quelque argent afin que ceux-ci aient au moins de quoi ne pas mourir de faim pendant l'absence du père. Madani, employa les fonds à l'achat de cigarettes, affirmant que Madame Madani, n'ayant rien à faire puisque son époux était absent, aurait tout le temps nécessaire pour aller chercher des racines et subvenir à ses besoins et à ceux du petit Madani.

Nous entrons dans le territoire des Oulad bes Cebah. Celui-ci commence à la kouba *Si bou Beker* que nous voyons à 4 kilomètres sur notre droite, tandis qu'à notre gauche se trouve le douar de *El ou Ameur*. Toute cette région est en friche, le guettaf (*atriplex halimus*), le chihr (*artemisia herba alla*), le sedra (*ziziphus lotus*) et le doum (*chamærops humilis*) sont les seules plantes encore vertes, les asphodèles montrent leurs tiges florales desséchées et quelques graminées couvrent par place le sol humide des bas fonds.

C'est une région de pâturages, quelques troupeaux de moutons s'y rencontrent encore mais, nous disent les gens, il n'y en aura bientôt plus *car la mehalla mange tout*.

A 8 heures nous passons à la hauteur de la kouba du caïd El Habib, à *Roualim*. Le terrain s'incline vers l'ouest et la vallée de Chichaoua nous apparaît déroulant du sud au nord son long ruban verdoyant de jardins et d'olivettes.

Une heure après nous arrivons sur les bords de la rivière à *Bou Enfir*. Dans le S.-O. la chaîne des Oulad Zergoun limite la plaine qui s'étend au sud jusqu'à Imintanout et à Kahira dont nous reconnaissons facilement les gorges profondes.

Le camp est installé sur la rive gauche de la rivière à 3 kilomètres environ, sur un plateau calcaire. Après nous être fait annoncer au caïd, nous allons monter notre tente auprès de la sienne, au milieu de son camp.

A peine installé un mouton nous est envoyé et le mechouari (l'intendant), nous souhaite la bienvenue au nom du caïd. Madani rayonne car il prévoit un festin monstre pour la nuit, il manifeste sa joie par une danse désordonnée qui attire autour de notre tente une foule d'askris avide de spectacle nouveau.

Le camp de Mouley Arafa est disposé sur un plateau calcaire au confluent de l'*oued Chichoua* et de l'*oued Oulad Addi*. Cet oued profondément encaissé est le débouché de la dépression de Tadnest et de l'oued Amesnaz. Au pied de l'escarpement, dans le lit même de l'oued, sourdent plusieurs sources très importantes sur un parcours de 2 à 3 kilomètres. Cette zone est connue sous le nom de *Ras el Aïn*. Sur la rive gauche, sont les douars des Oulad Addi, dont les habitants passent pour fabriquer les koumia (poignards) les plus recherchées.

Près du confluent, la vallée s'élargit et se transforme en un immense jardin potager et fruitier. Les oliviers, les grenadiers, la vigne sont surtout abondants. Une dérivation de l'oued Addi sert à l'irrigation de ces jardins.

Le camp comprend deux parties. La partie supérieure du plateau est occupée par les tentes du caïd El Goundafi. Deux cents tentes sont disposées en cercle autour de celle, plus vaste, du caïd. Celle-ci communique avec des tentes plus petites entourées d'une toile, c'est le harem et aussi le poulailler.

Près d'elles sont la tente du méchouari et celle des prisonniers.

A 500 mètres au N.-O. sur la pente sont les tentes de Moulay Arafa, oncle du

Sultan, disposées de la même façon. Devant la tente du chérif deux canons, signe du commandement, sont surtout employés à annoncer le lever et le coucher du soleil.

Entre les deux camps se trouve le marché. C'est un emplacement réservé où les soldats viennent acheter leurs provisions. Les hommes ne sont pas nourris, aussi passent-ils leur temps à marauder, dépouillant et tuant au besoin les gens du pays.

Le soir, arrivent de nouvelles troupes ; c'est le Demnati qui vient avec sa

Fig. 194. Olivettes chez les Oulad Addi.

(cliché braly)

mehalla renforcer le camp. Il s'installe un peu au sud des tentes du Goundafi, son camp est très rapidement monté, sans bruit et avec beaucoup d'ordre.

15 Septembre. — A la grande joie de nos hommes nous faisons séjour. Dès le matin, Si Taïeb nous fait dire de ne pas nous en aller et nous envoie un nouveau mouton. Puis lui-même part à la chasse en grand équipage tandis que nous allons explorer les environs. L'oued Addi renferme de nombreux poissons et la *melanopsis marocana* que les indigènes appellent *bedjourlal*.

Au retour de la chasse le caïd nous reçoit. Il nous autorise à parcourir ses

montagnes et donne des ordres en conséquence. Il nous remet une lettre pour son fils, resté à Taguentaft, et nous présente au pacha de Taroudant, Si Mouïs, qui nous invite à aller le voir au Sous.

Si Taïeb nous interroge sur notre pays. L'Algérie et l'administration des indigènes l'intéressent surtout. Parmi nos domestiques, nous avions deux hommes, originaires du Sous, mais qui avaient séjourné longtemps en Algérie ; ils purent satisfaire la curiosité du caïd et ils le firent en bons Algériens.

Fig. 195. Oulad Addi. — Femmes et enfants.

(cliché braly)

A plusieurs reprises dans la journée, nous pûmes converser avec le caïd. Il nous donna des renseignements très précis sur l'état du pays.

Les grands caïdats se reconstituent : le Glaoui, le Goundafi, le Mtougui et l'Abdi se sont partagés tout le territoire qui constitue le royaume de Marrakech. Tous les petits caïds : le Demnati, le Mesfioui, l'Amzmizi, l'Ouriki et *tutti quanti*, ont dû reconnaître, non plus la suzeraineté du sultan, mais celle des grands caïds, ou ont été chassés et leur territoire confisqué.

La situation était nette, seul le Mtougui n'avait pu encore mettre la main sur

le Haha, où le Guellouli défendait son territoire. L'Abdi également était encore en lutte avec le Chiadma, mais il n'est pas douteux qu'à l'heure actuelle l'ordre nouveau doit être établi partout.

Le makhzen n'existe donc plus que nominalement, les caïds sont maîtres absolus et le nom du sultan est à peine prononcé. Mouley Arafa lui-même n'avait que l'autorité que voulait bien lui laisser le Goundafi, les habitants ne s'y

Fig. 196. — Entrée de l'oued Seqsaoua.

(cliché braly)

trompaient pas et tous étaient d'accord pour reconnaître comme maître incontesté le caïd Si Taïeb et non le chérif.

D'ailleurs, le caïd nous fit la déclaration suivante : « Vous pouvez parcourir sans crainte tout mon commandement, qui s'étend depuis le *Tensift* jusqu'au Sud de *Taroudant*. » C'est ce que nous fîmes et, en effet, partout nous pûmes constater que la sécurité existait grâce à la main de fer du caïd, et que celui-ci était bien le maître du pays. Le pacha de Taroudant (Sous) n'était que le vassal du Goundafi et lui rendait hommage.

Une seule région était encore troublée, disait-on, c'était celle du Seqsaoua. Là,

l'influence de Goundafi est en lutte avec celle du Mtougui. Tous les deux veulent mettre la main sur cette région qui, elle, veut rester indépendante.

Le Seqsaoua et les Ida ou Mahmoud sont encore indépendants. Chaque village a un chikh qui commande seulement un territoire généralement peu étendu. Tous ces villages sont amis ou ennemis, suivant les circonstances, et les luttes entre eux sont fréquentes. Ils ne reconnaissent comme chef que le chikh nommé par eux.

Le Goundafi, voulut voir notre pendule : l'impression qu'elle produisit sur lui fut très grande et il ne nous cacha pas sa joie. « Vous n'ignorez pas, nous dit-il, *que les Européens qui voyagent au Maroc font toujours beaucoup de promesses aux gens du pays, mais peu les tiennent.* »

Cela nous fit comprendre l'importance de notre pendule, et le caïd du Goundafi, tout en étant très heureux de nous prendre sous sa protection, voyait là, peut-être, un moyen de s'attirer les populations dont il prévoyait l'accueil bienveillant. Aussi, nous donna-t-il un guide pour nous accompagner et une lettre pour un chikh de ses amis. Le soldat ne dépassa pas l'entrée de la vallée, mais les populations sûrent que le caïd du Goundafi avait protégé leur pendule et qu'il était l'ami des Européens, *teneurs de promesses.*

II. — **Vallée du Seqsaoua**

16 Septembre. — Nous partons pour Touzoumt à 5 heures du matin. Notre chemin suit constamment la rive gauche de l'oued Chichaoua et se dirige en plein Sud. A 6 h. 1/2, nous passons aux *Oulad Abd el Moula*, douar important où l'eau est abondante. A 7 heures, nous sommes à *Khelalta* ; à 8 heures, à la hauteur de la *Kasba Douerani*. Jusque-là, la plaine est nue et peu cultivée. Quelques parcelles sont couvertes de broussailles et assez giboyeuses. Devant nous, au contraire, les jardins commencent ; ce sont d'abord des amandiers dans les parties sèches, puis les oliviers se font plus nombreux et, à 9 heures, nous atteignons la *Kasba Kahira*, dont nous ne sommes séparés que par la rivière et par un bois touffu d'oliviers. Un peu au Nord se trouve la Kouba de *Si Moumen* sur la rive gauche, et le *Souq el Arba* sur la rive droite.

Nous étions arrivés ainsi au douar d'*Houdjane* et faisions halte à l'ombre de beaux caroubiers, tandis qu'on allait prévenir le chikh Ahmed ou Bihi de notre visite.

A l'entrée de la gorge, nous sommes à 870 mètres d'altitude. La rivière fait là un coude brusque, de l'Est vers le Nord, elle entame les roches dures en une

coupure étroite et pittoresque qui est dominée par une vieille kasba en ruines, auprès de laquelle est le douar plus important de *Bou Laouan*.

Peu après, nous arrivions à *Touzoumt*, où l'accueil le plus cordial nous est réservé et où nous sommes reçus en vieilles connaissances.

Le chikh est triste, son fils Omar est gravement malade. J'offre mes services, mais notre hôte nous fait comprendre qu'il n'y a plus aucun espoir. J'insiste et je finis par être introduit dans l'intérieur de la maison. Dans une grande pièce noire,

Fig. 197. Vallée de l'oued Seqsaoua. — Dans les lauriers roses.

remplie de fumée et où le jour n'arrive que par un trou percé dans la toiture, le jeune Omar se débat au milieu de femmes sales, empressées autour de lui et toutes en pleurs.

J'examine l'enfant. Il a un accès de fièvre très fort et la tête brûlante. C'est certainement une insolation. L'enfant ne veut pas être soigné, il refuse tout ce qu'on lui offre, mais finit par avaler un peu de quinine dans du lait et se laisse mettre des compresses d'eau sédative. Après plusieurs heures passées dans cette pièce obscure auprès du malade, celui-ci se sent mieux. Encore un peu de quinine et l'enfant va tout à fait bien.

Alors ce ne sont que cris de joie. C'est Allah qui a voulu que nous arrivions à

Fig. 198. Vallée de l'oued Seqsaoua en amont de Touzoumf.

temps pour sauver l'enfant bien aimé. Notre considération en est accrue et bientôt toute la région est au courant de notre heureuse intervention. Les femmes embrassent Mme Brives et la comparent à Lella Aziza. Encore un peu et c'est Lella Aziza elle-même qui vient visiter son peuple.

Nous annonçons au chikh que nous apportons la pendule. Alors c'est du délire et, de ce moment, nous pouvons tout demander à ces braves gens qui nous font l'offre de leur dévouement.

Les tasses de thé succèdent aux tasses de thé, la joie est générale, un couscous et un mouton sont engloutis pour fêter la bonne nouvelle et la résurrection de l'enfant.

Nous allons aussi faire visite à Si Omar, frère de Si Ahmed. Celui-ci nous accueille cordialement et nous offre le spectacle de danses exécutées par son jeune esclave Fatha. Ce négrillon présente une coiffure assez originale. Toute la tête est rasée, à l'exception de la ligne médiane où une bande étroite de cheveux crépus forme une sorte de crête. Sur le côté gauche, une longue mèche de cheveux est tressée et enroulée, ne laissant pendre qu'une petite queue à laquelle est attaché un coquillage. A l'oreille correspondante est accroché un gros anneau d'argent.

17 Septembre. — Notre ami Si Ahmed ou Bihi a convoqué les marabouts de Lella Aziza et prend avec eux les dispositions nécessaires afin que

la pendule soit portée en grande pompe au marabout. Un mouton est envoyé en holocauste à la zaouïa en compagnie de nombreux paquets de bougie et de quelque argent pour les pauvres. Bien entendu, c'est nous qui faisons les frais de la fête ; n'est-ce pas nous qui devons en profiter ?

Pendant ce temps, en compagnie de M. Braly, nous courons les environs afin de faire ensemble les constatations scientifiques que j'avais déjà faites seul, l'an dernier. Partout, sur notre passage, on nous fête et on nous prodigue les marques du respect le plus profond.

Fig. 199. Gorges de Tigmi Iguiz.

(cliché braly)

Le soldat du Goundafi raconte combien son maître a été aimable pour nous et profite de notre popularité pour faire aboutir les propositions du caïd. Le chikh Ahmed est ainsi gagné à la cause du Goundafi et, cela a une très grosse importance pour le développement de son influence dans la vallée et pour la lutte qu'il y soutient contre le Mtougui.

Nos sympathies allaient à Si Taïeb, notre hôte de la veille, tandis que nous nous souvenions de la piteuse réception que nous avions eu l'an dernier chez le Mtougui. Nous étions donc heureux de voir son influence s'établir dans ces régions et nous ne cachions pas notre préférence.

18 Septembre. — Par le même chemin que l'an dernier, nous partons pour Lella Aziza où nous arrivons à 6 heures du soir. Le paysage est moins beau, la neige absente à cette époque de l'année rend la montagne plus triste et plus terne.

A notre arrivée, tous les habitants de la Zaouïa sont sur la place à nous attendre. Les tolba sont là aussi, et à leur tête le moqadem Si Mohamed Gamer qui, tout en manipulant son énorme chapelet, nous félicite de notre heureux voyage et nous souhaite la bienvenue.

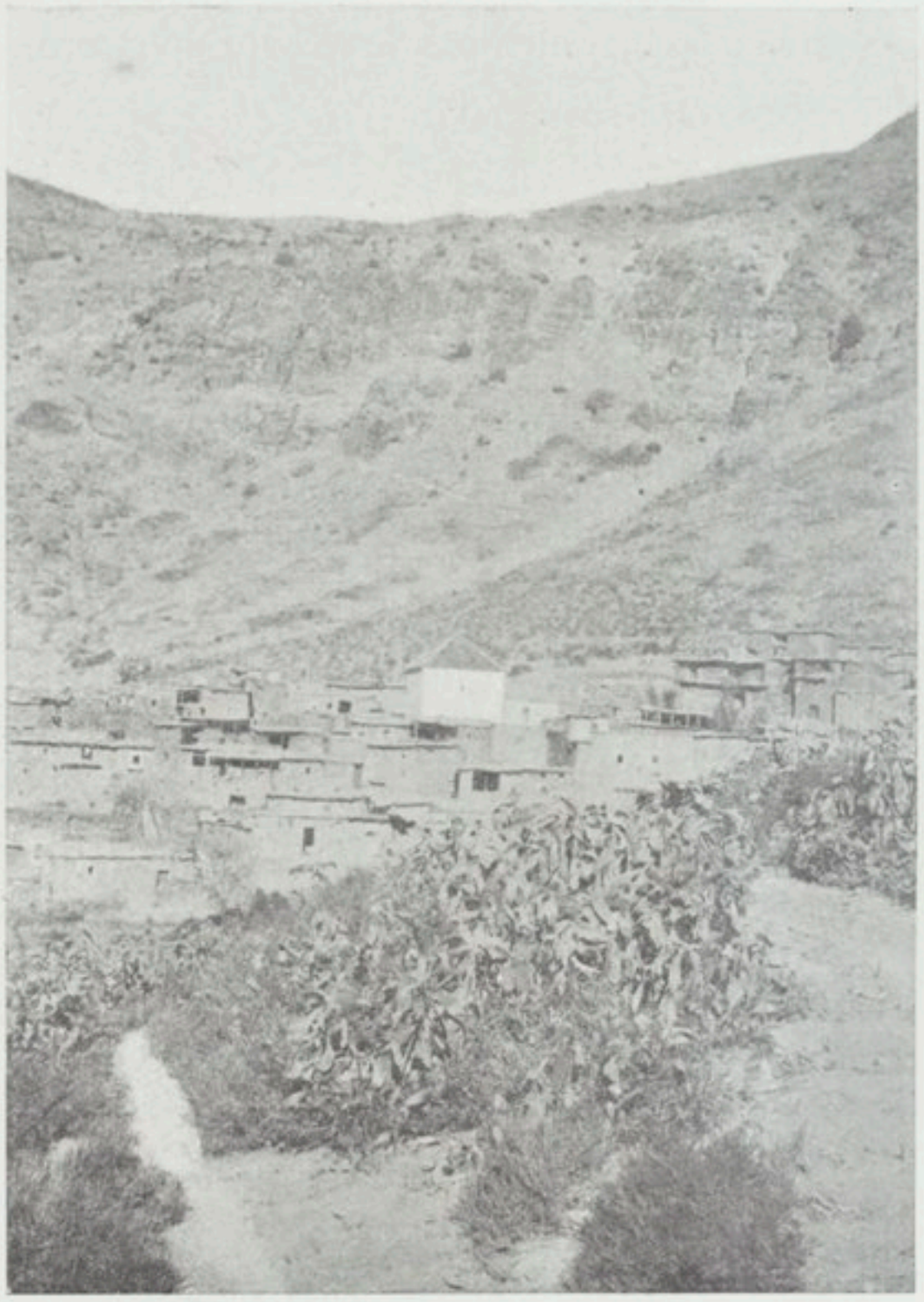


Fig. 200. Zaouïa de Lella Aziza.

(cliché braly)

Puis le défilé des malades commence. Je remarque que les maux d'yeux sont moins fréquents que l'an dernier ; en revanche, une maladie que j'ignorais a fait son apparition, c'est le *Bou Tellis*. Les gens atteints de cette affection ne voient

pas la nuit. Je n'avais pas de remède approprié, heureusement je fus tiré d'affaire par un de mes domestiques qui me conseilla d'ordonner de manger un foie entier de mouton. Ce remède, dit-on, réussit parfaitement.

19 Septembre. — A mon lever, je suis salué en un français très pur par un indigène déjà âgé et qui se présente tout honteux. C'est le nommé El Hadj, qui a

Fig. 201. Femmes de Lella Aziza.

(cliché braly)

séjourné plus de 20 ans en Algérie et dont le livret militaire accuse deux congés aux tirailleurs algériens. Il nous affirme aussi avoir travaillé pendant plusieurs années dans un hôtel de Mostaganem et savoir parfaitement faire la cuisine. El Hadj vit misérablement dans le village où il est propriétaire d'un petit jardin ; il est marié, a des enfants et regrette vivement de ne pouvoir retourner en Algérie.

Ils sont nombreux, ceux qui, comme El Hadj, regrettent l'Algérie et aiment la France. Quels auxiliaires précieux à employer pour le développement de l'influence française !

Le caïd Lhassen de Tigmi Iguiz vient assister à la cérémonie de remise de la pendule. Il nous reproche de ne pas nous être arrêtés chez lui, mais il nous en

excuse car nous sommes les hôtes du chikh Ahmed, devenu son ennemi, depuis notre dernier passage.

Le caïd Lhassen était un partisan déclaré du Goundafi, tandis que le chikh Ahmed paraissait tenir pour le Mtougui. Notre visite ayant modifié la préférence du chikh, nous pûmes tenter un rapprochement entre les deux chefs. Si Omar ou Bihi, frère du chikh Ahmed et le caïd Lhassen burent le café en notre compagnie et la paix fut faite.

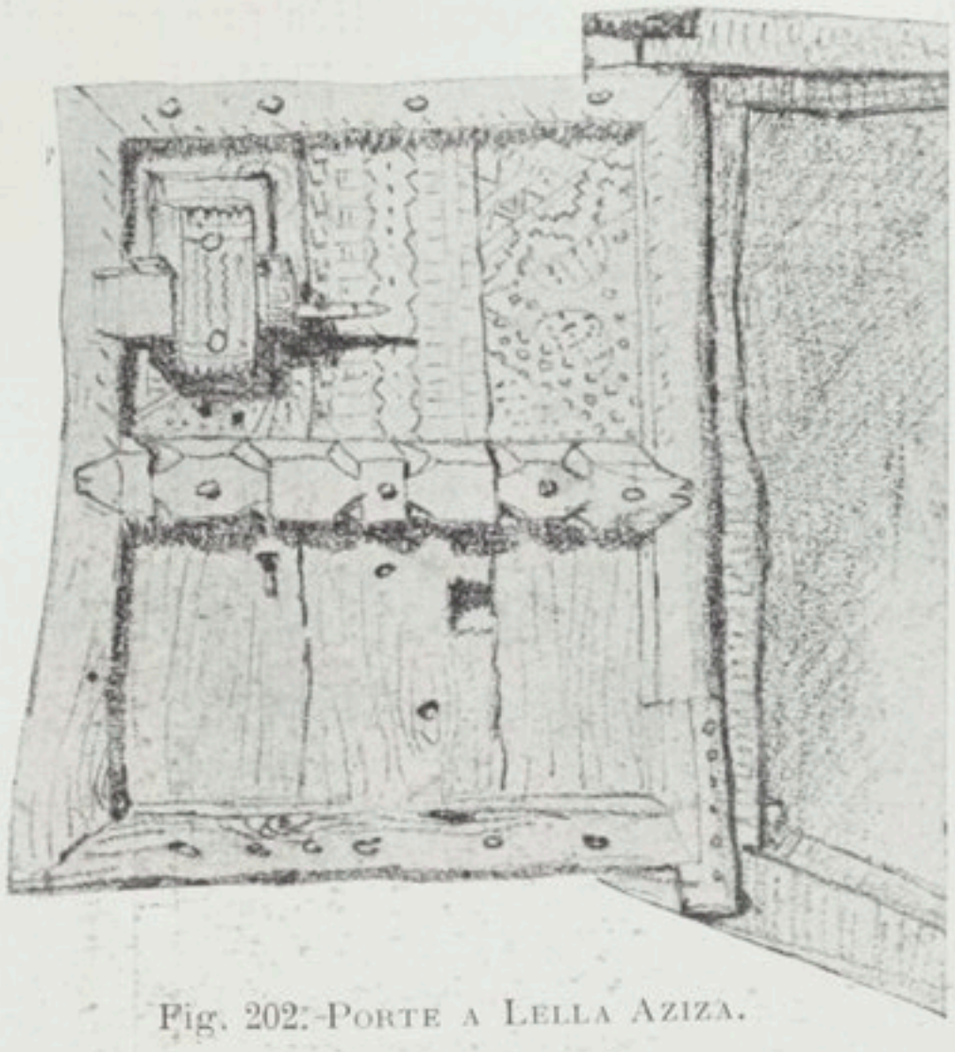


Fig. 202. Porte a Lella Aziza.

(dessin de M. Braly)

Nous débutions heureusement dans ce rôle de pacificateur qui devait si bien nous réussir dans la suite de nos voyages.

20 Septembre. — A notre réveil, notre attention est attirée par un groupe d'habitants au milieu duquel un de nos hommes parle avec animation. Il raconte le rêve qu'il a fait cette nuit. Pendant qu'il dormait dans la Zaouïa, Lella Aziza lui aurait apparue et lui aurait dit : « Sers cette chrétienne avec dévouement, car elle a toutes les qualités ; il ne lui manque que d'être musulmane. » Ce rêve répété, finit par devenir une réalité pour ces gens naïfs, d'autant plus que le moqadem appuya de son autorité les dires de notre homme.

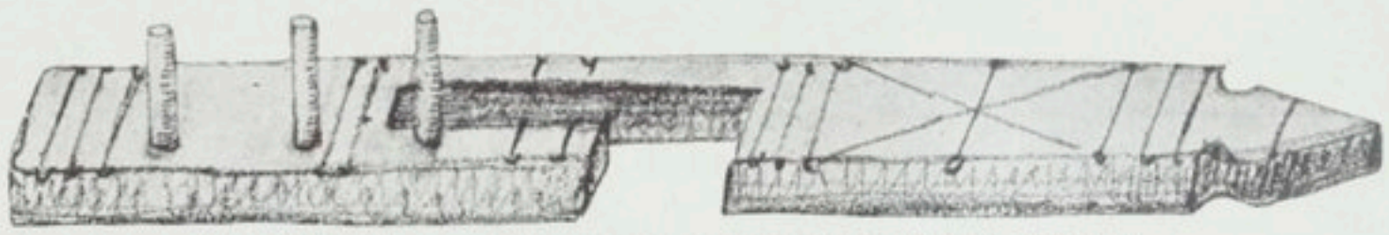


Fig. 203. Clef en bois en usage dans cette région.

(dessin de M. Braly)

Et notre considération grandit encore. Les femmes venaient embrasser avec ferveur les vêtements de Mme Brives et lui adressaient des suppliques comme si elle avait été, réellement, Lella Aziza.

Pour gagner les parties supérieures de la vallée, nous suivons constamment le lit de la rivière, sans passer par Ikis. Jusqu'à *Tagounit*, la route nous est connue. Là, l'oued Seqsaoua reçoit un affluent important, l'*oued Anechtrir*, qui vient de l'Ouest du pays des Aït Brher et des Ida ou Mhamed. La vallée s'élargit un moment au confluent, puis se resserre en une série de gorges pittoresques. La vigne, le figuier, le noyer abondent ; les moindres parcelles de terres sont occupées par une végétation vigoureuse ; il n'y a plus place pour le chemin, et celui-ci se tient dans

Fig. 204. Vallée de l'oued Seqsaoua près Tagounit.

(cliché braly)

la rivière. Cette route n'est, pour cette raison, praticable qu'en été, au moment où les eaux sont basses et où elles sont dérivées, sur les deux rives, pour l'irrigation des cultures.

Les villages sont perchés au-dessus de la gorge dans des positions naturellement fortifiées. Les maisons sont toujours construites sur le même type et couvertes de terrasses dont une partie est abritée pour permettre le séchage du raisin.

Nous passons au-dessous du village de *Zguit*, et peu après nous arrivons au douar plus important de *Tems'marth*. Depuis Tigmi Iguiz, nous sommes chez les *Idma* et leur chikh Si Ali ou Ali nous reçoit dans sa maison.

21 Septembre. — En amont et jusqu'à Grisafen le paysage est le même, gorges magnifiques, belles végétations, villages et sites pittoresques. Nous passons à *Iminousikis* et arrivons à *Imincelli*, où nous nous installons pour déjeuner à l'ombre de gros noyers. Le village entier vient nous faire visite. Le chikh insiste pour que nous séjournions afin de faire profiter les gens de nos médicaments. Ce village est le dernier des Idma, au-delà commencent les Aït Addious. Il est construit sur la rive gauche de la rivière, dans une situation inexpugnable et

Fig. 205. Village de Temsmarth.

possède une population de 300 habitants et 80 fusils. Tout autour du village s'étendent de beaux jardins disposés en terrasses successives ; l'irrigation est assurée par un barrage situé en amont sur le territoire des Aït Addious.

Cette disposition n'est pas heureuse. En cas de conflit entre les deux tribus, le barrage est immédiatement démoli et la sécheresse ne tarde pas à se faire sentir sur les jardins dont la récolte est irrémédiablement perdue. Les Idma sont donc dans une infériorité marquée vis-à-vis des Aït Addious. Il est vrai qu'ils procédent de la même façon par rapport aux Aït Moussa situés en aval et ceux-ci emploient les mêmes procédés vis-à-vis des Aït Abd Allah.

Ces luttes sont fréquentes et les Idma voient depuis plusieurs années leurs

récoltes perdues du fait de la destruction de leur barrage. Le chikh nous met au courant de cette situation et nous demande de lui indiquer un moyen pour y remédier. Je lui promets d'étudier la question dès notre retour. Ne regarde pas à l'argent, dit-il, nous sommes prêts à payer 25 à 30.000 douros à celui qui nous rendra maître de notre eau.

Le chemin s'élève ensuite sur la rive droite formant au-dessus de la gorge

Fig. 206. Vallée de l'oued Seqsaoua. — Gorge de Temsmarth.

(cliché Braly)

une corniche dangereuse et vient aboutir au chemin d'Ikis, près du marabout Sidi Mohamed ou Saïd, qui domine la Zaouïa de Sidi Bourjade.

La vue sur le massif du Tichka est bien moins belle qu'en hiver.

Le blanc manteau neigeux, qui modelait en les adoucissants les formes de la montagne, a disparu ; à sa place, une masse schisteuse noire, hérissée d'aiguilles nombreuses sur les crêtes, prend un air sauvage et rébarbatif.

Le soir nous arrivons à Fansou où nous retrouvons le chikh Mohamed ou Lhassen et sa douce épouse. Celle-ci vient immédiatement nous témoigner sa reconnaissance. L'amulette, que nous lui avions remise autrefois, a paraît-il produit son effet, maintenant elle est convaincue de la fidélité du chikh. Celui-ci

est heureux également, il vient nous faire visite, abrité sous un immense parapluie qu'il arbore avec autant de fierté qu'un sultan peut le faire de son parasol et nous souhaite la bienvenue.

22 Septembre. — Nous étions campés sur une sorte de plate-forme, un peu en avant du village, près de noyers superbes, au milieu de champs de maïs dont la récolte venait d'être faite. Le matin je constate qu'une boucle en acier a disparu.

Fig. 207. Vallée de l'oued Seqsaoua. — Gorge d'Iminousikis.

(cliché braly)

Je fais avertir le chikh qui, immédiatement, frappe le village d'une contribution de 40 pesetas ou d'une vache si la boucle n'est pas rendue. Quelques heures après la boucle m'était rapportée ; elle avait été arrachée par un gamin, neveu du chikh.

La journée se passe en palabres nombreux et en visites médicales. L'infirmier que nous avions installé précédemment put constater l'excellence de nos remèdes, les maux d'yeux ont presque disparus de la région. Et pour cela il avait fallu quelques grammes de sulfate de zinc et un peu d'acide borique. C'était un succès et nous en étions très fiers.

23 Septembre. — Nous voulions tenter de revenir en contournant le Djebel Tabgourt par l'Ouest. Le chikh Mohamed fit les démarches nécessaires, mais un

Fig. 208. Vallée de l'oued Seqsaoua. — Gorge de Imincelli.
(cliché braly)

malentendu fit rater complètement la combinaison. Le chikh voisin averti, devait venir nous prendre à la limite de son commandement ; mais cette limite ne nous avait pas été indiquée. Dans notre pensée le territoire des Aït Addious devait

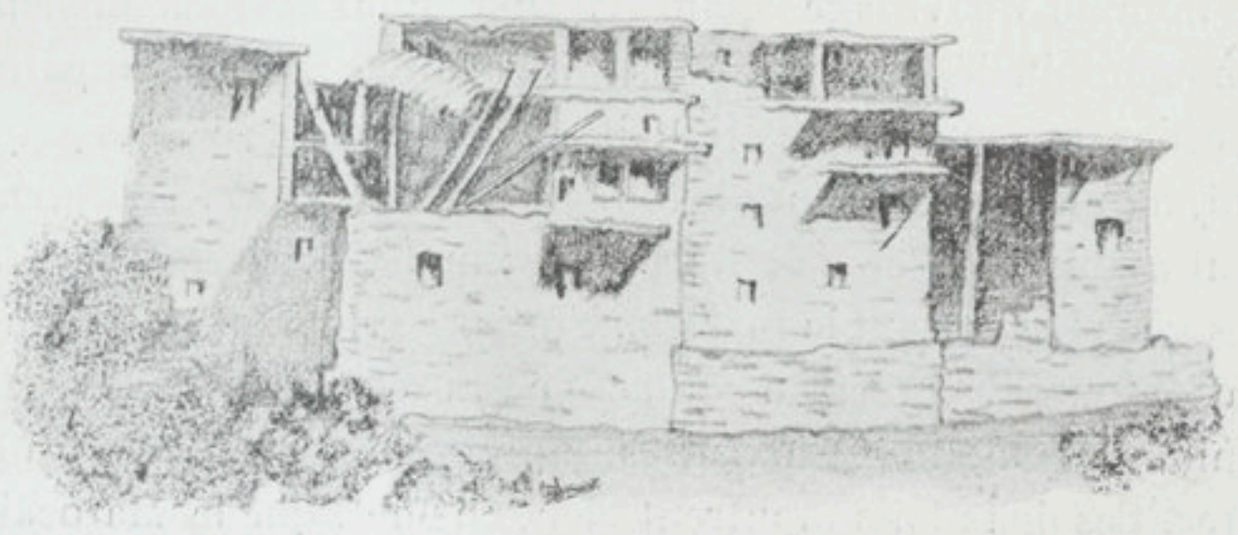
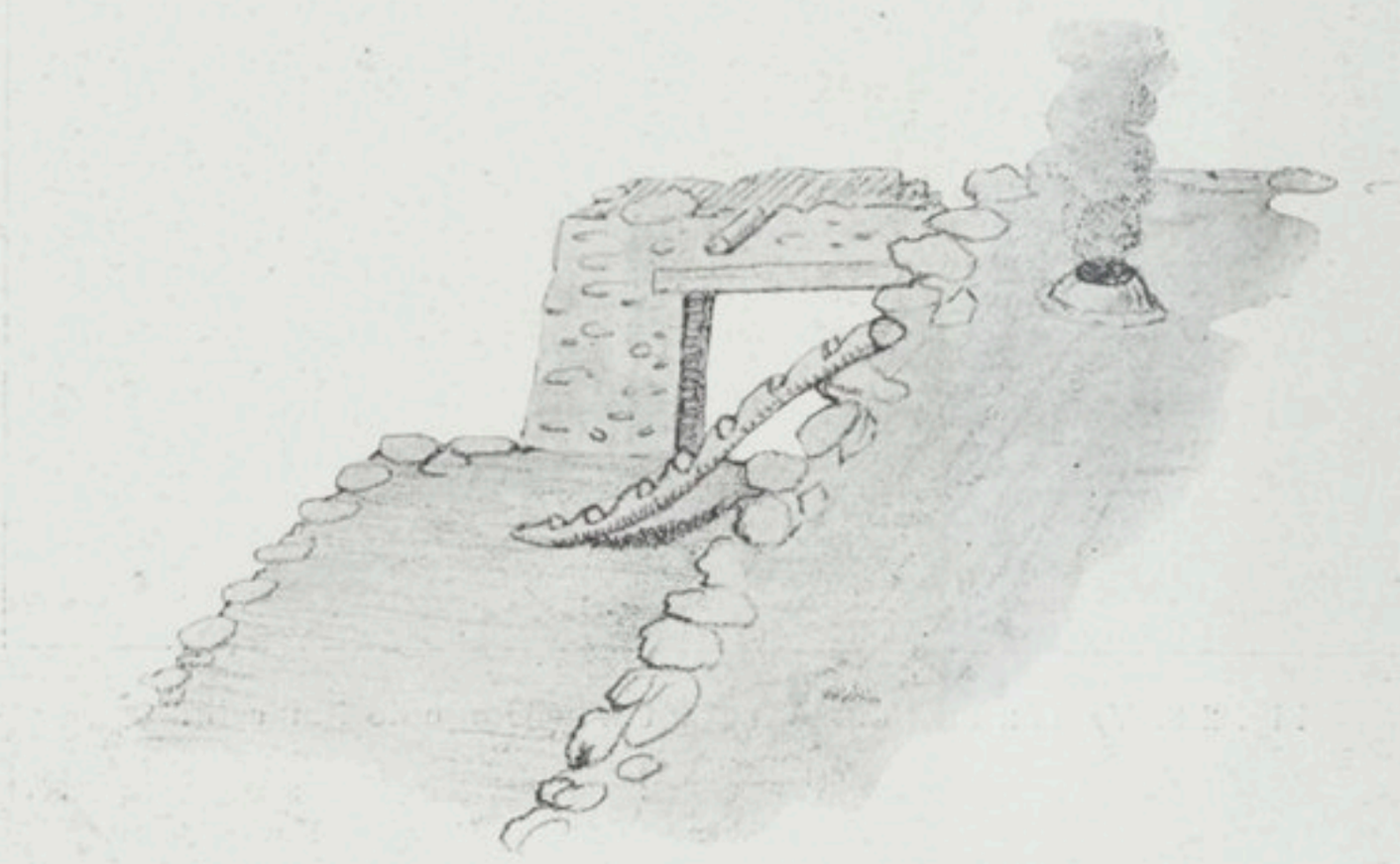


Fig. 209. Type de maison du Seqsaoua.
(dessin de M. braly)

s'arrêter au col, et c'est là que nous nous attendions à trouver notre chikh. Celui-ci ne s'y trouvant pas, nos hommes prirent peur, menacèrent de nous abandonner et nous dûmes regagner Imincelli.

La veille de notre arrivée dans le village des Aït Addious, mon ami avait perdu son marteau ; il ne s'aperçut de cette disparition qu'après notre installation. Inutile de retourner en arrière, lui dis-je, votre marteau est perdu, faites-en votre deuil et n'y pensons plus. Or, le lendemain, au moment où nous quittions ce village, on vient nous prévenir que le marteau avait été trouvé par des femmes et qu'elles le tenaient à la disposition de son propriétaire. Ici se place un petit



Fig, 210. Escaliers en usage pour accéder aux terrasses superposées

(dessin de M. braly)

incident. Un homme du village ayant vu que nous avions distribué quelques cadeaux au moment du départ, veut nous faire chanter ; il s'est emparé du marteau et ne veut le céder que contre une pièce d'argent. Je refuse et fais appel au chikh. Mais mon ami, afin d'éviter les ennuis toujours possibles, préfère transiger et donne 0 fr. 50. Il faut avouer que ce n'était pas cher ; mais je tenais à faire constater la probité de ces gens rapportant le marteau gratis, l'avidité de l'homme qui savait déjà qu'il y a toujours à gagner au contact de l'Européen et qui, lui, exigeait une somme insignifiante pour nous, mais très importante pour lui. Il y a là un enseignement à tirer. Ces deux faits montrent bien, en effet, que le Marocain n'est pas réfractaire à la civilisation (il fait chanter) et que, plus l'européen voyagera au Maroc, plus il devra subir les exigences des habitants. Aussi, et c'est même un

conseil que je me permettrai de donner aux voyageurs ; il faut être sobre de cadeaux et calculer l'argent, non pas au prix de notre monnaie, mais estimer la valeur de ce métal au prix qu'il a pour le marocain.

En apprenant notre retour, le Chikh de Fansou se met à notre recherche et nous rattrape. Il nous explique alors notre erreur. Les Aït Addious débordent dans les vallées voisines. Ils sont ainsi maîtres des cols où ils peuvent au besoin se

Fig. 211. IMINCELLI. — Sous les noyers.
(CLICHÉ BRALY)

défendre facilement et protéger efficacement leur territoire. Nous n'étions pas arrivés au rendez-vous, il n'y avait donc rien de surprenant à ce que nous n'ayons pas trouvé le chikh voisin.

Nos hommes, dont une partie venait de Mazagan, étaient peu habitués aux mœurs des montagnards, qu'ils considéraient d'ailleurs comme des sauvages. Ils ne comprenaient pas non plus le langage chleuh et étaient aussi étrangers aux gens du pays que nous-mêmes. Ils ne souhaitaient que retourner au plus vite dans la plaine et, peu à peu, la peur les avait gagnés.

Nous dûmes, malgré les assurances du Chikh, revenir en arrière et nous allâmes camper à Imincelli.

24 Septembre. — Le village d'Imincelli et celui de Grisafen étaient depuis quelques temps en désaccord au sujet de la répartition des eaux d'irrigation ; une lutte entre les deux villages semblait sur le point d'éclater lorsque notre arrivée

Fig. 212. Imincelli. — Mendiants.
(cliché eraly)

amena une reprise des pourparlers. Grâce à notre intervention la paix fut faite et l'on profita de notre séjour pour la sceller suivant la coutume du pays.

Dès la pointe du jour, nous sommes réveillés par une fusillade très vive. Nos hommes apeurés viennent nous prévenir qu'une troupe armée a envahi les jardins et s'apprête à attaquer le village. Ce n'était qu'une manœuvre. Les hommes de Grisafen simulaient en effet une attaque, puis une députation, amenant avec elle une belle vache, est reçue par le chikh et la djemâa. On se rend alors à la zaouïa ; la

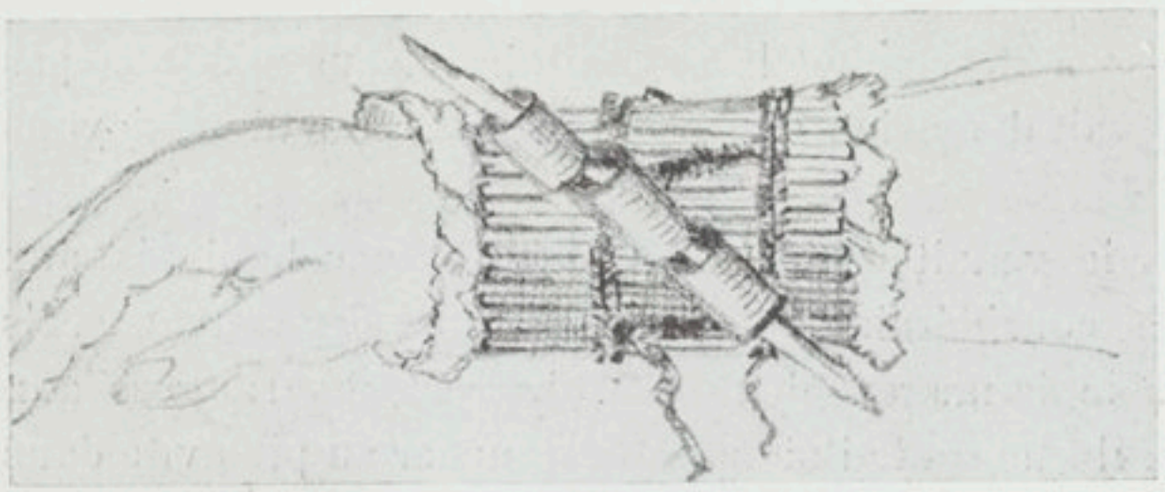


Fig. 213. Appareil pour réduire les fractures en usage chez les indigènes.
(d'après un dessin de M. Braly)

vache est immolée et la fête commence. Des chants et des danses eurent lieu toute la journée et se prolongèrent fort tard dans la nuit. Nous eûmes une aubade spéciale et des danseuses vinrent dans notre camp nous offrir le spectacle de leurs danses.

Une grosse fabour récompensa toutes ces bonnes volontés et, après une distribution de médicaments, nous reprenions le chemin du retour et allions à Temsmarth chez notre ami Si Ali ou Ali.

Fig. 214. Types de Temsmarth.
(cliché braly)

25 Septembre. — Nous faisons séjour. Toute la région comprise entre l'Oued Seqsaoua et la route des Bou Ibaoun est encore complètement inconnue et je projette d'y faire une excursion. A l'ouest des Idma se trouvent les Ida ou M'hamed qui occupent les pentes nord du Djebel Tabgourt ; plus à l'ouest sont les Aït Brher.

Un peu en arrière de Temsmarth, une première crête est constituée par le Djebel Ouendo dont l'altitude n'est que de 1.700 mètres. Elle est parallèle à la vallée et séparée d'une crête de même direction par l'oued Anechtrir. Le point culminant est sur cette crête, au Djebel Ouarzazat, dont nous voyons la silhouette à quelques kilomètres à l'Ouest, au milieu d'une belle forêt de chênes verts.

La région est couverte d'amandiers dans les parties rocheuses et nues, les dépressions présentent de petites sources et en rapport avec elles quelques jardins de figuiers.

26 Septembre. — Toujours par le même chemin qu'à l'aller nous gagnons Lella Aziza puis le lendemain Touzoumt où nous restons deux jours à parcourir les environs.

Fig. 215 Le Djebel Ouendo. — A droite le Chikh Si Ali ou Ali

(cliché braly)

III. — **Chichaoua, Ahmar, Mazagan**

29 Septembre. — A 2 heures de l'après-midi nous quittons nos amis et, sous la conduite du brave Abram que nous retrouvons, nous reprenons la direction de Mazagan. Notre projet est de suivre une ligne Sud-Nord de façon à traverser la plaine de Marrakech et les grandes plaines subatlantiques suivant un itinéraire nouveau. Je recouperai ainsi tous mes itinéraires précédents et mes levés n'en auront que plus d'exactitude. Ce soir nous allons coucher chez un caïd des Oulad bes Cebah, Si Embarek, dont la kasba se trouve au Nord-Est de Kahira.

Après avoir suivi la gorge de Boulaouan, nous traversons la rivière et la

longeons sur sa rive droite jusqu'à la Kasba Douerani près de laquelle se trouve le Souq el Arba. Nous y arrivons à 3 h. 50. La région, au pied de la montagne, est occupée par les Aïlizen dont le caïd Si Omar habite près de la vieille kasba de Kahira.

De Douerani nous obliquons dans le Nord-Est et à 5 h. 30 nous arrivons chez le caïd Embarek.

Cette plaine est peu cultivée et n'est utilisée que comme terre de parcours. L'élevage du mouton est la principale ressource des habitants. Dans la kasba du caïd un puits atteint 40 mètres de profondeur.

30 Septembre. — La plaine, au nord, présente le même caractère et la même monotonie. Nous pressons nos montures et à 10 heures nous sommes revenus aux Oulad Addi près du camp de Mouley Arafa.

Nous en repartons à 2 h. 30 pour gagner la Nzala de Chichaoua. La rivière s'engage dans une vallée rocheuse, étroite, bien cultivée, tandis que notre chemin se tient sur la rive droite. Nous passons à *Agadir dial Reha* petit village qui domine et commande la vallée. Tout le long de celle-ci les villages sont nombreux et quelques uns paraissent importants. Sur la rive opposée s'élève la kasba de Bel Cadi, caïd de Chichaoua. Nous arrivons à sa hauteur à 4 h. 45. Jusqu'ici nous avions cheminé sur un sol calcaire et siliceux, impropre à la culture, mais constituant d'excellents pâturages. Au delà nous rencontrons un sol argilo-gypseux

Fig. 216. Vallée de l'oued Chichaoua et le Dar bel Cadi.

complètement cultivé ainsi qu'en témoignent les chaumes qui en couvrent la surface. Une petite gorge pittoresque est constituée, auprès du village de Jafra, par des bancs de gypse rocheux, puis la vallée s'élargit brusquement.

Ces collines argilo-gypseuses forment la bordure de la haute plaine que nous venons de traverser ; une brusque descente nous amène sur un gradin inférieur qui présente d'ailleurs les mêmes caractères.

La Nzala de Chichaoua, où nous arrivons à 6 heures du soir, est située à la limite des deux terrasses. Vers l'Ouest, la plaine supérieure se poursuit par des témoins très curieux : les Raïat, l'Ank el Djemel, le Djebel Tilda qui ne permettent aucun doute sur la structure tabulaire de cette région.

1er Octobre. — Départ à 7 heures pour la Zaouïa de Sidi Chiker située en plein Nord, au bord du Tensift.

La rivière poursuit son cours toujours encadrée de cultures et de belles olivettes. Au-delà des rives, des séguias permettent l'irrigation de quelques jardins de figuiers et de grenadiers. Le pays paraît désert, aucune construction ne s'aperçoit dans l'immense plaine que traverse notre route. Quelques caroubiers se montrent de loin en loin abritant sous leur ombrage de beaux troupeaux de moutons. Le sol est rocheux, la croûte calcaire y est très développée, l'eau absente.

Jusqu'au Tensift, où nous arrivons à 11 h. 1/2, le paysage reste le même. Rien n'est moins agréable à parcourir que ces immenses étendues sans végétation et sans vie ; la chaleur y est insupportable : 35° à 9 heures, 40° à midi.

Ce jour-là, nous pûmes constater une fois de plus avec quelle réserve doivent être acceptés les renseignements fournis par les indigènes.

Le matin, au moment du départ, aucun indigène de Chichaoua ne voulut nous servir de guide et voici la raison qu'on nous donna de leur refus.

Les Ahmar, dont le territoire commence un peu au Nord, sont en pleine révolution. Ils ont chassé leur caïd Ben Nebah, démolis sa kasba ; aucune sécurité n'existe plus, les routes sont coupées et les voyageurs détroussés.

Ne tenant aucun compte de ces indications, nous partions sans guide. A 9 heures nous rencontrons quelques gourbis et un indigène se décide à nous accompagner jusqu'à Sidi Chiker.

Il vient armé de son fusil car, nous dit-il, les Ahmar sont révoltés et il y a lieu de craindre de mauvaises rencontres. Un peu plus loin notre homme se familiarise et passant près d'un caroubier il nous raconte qu'un berger, devant se rendre dans un marché, avait laissé sous cet arbre, son troupeau à la garde de Dieu. Lorsqu'il revint le lendemain il le trouva au complet. Et l'indigène ajouta, le fait est fréquent chez les Ahmar.

Nos hommes ne purent s'empêcher de rire à cette déclaration qui confirmait si peu celle recueillie le matin.

Arrivés à 11 heures en vue de Tensift, nous apercevons sur la droite, à quelques kilomètres de notre chemin, une grosse construction. Interrogé, l'indigène nous répond : c'est la kasba du khalifat du caïd des Ahmar ; contrairement à ce qu'on nous avait dit le matin, elle n'était pas démolie du tout.

La Zaouia de Sidi Chiker est située au bord du Tensift, sur une colline de terre

Fig. 217. Nzala Chichaoua.
(cliché braly)

argileuse, violacée dans laquelle des bancs gypseux forment des arêtes curieusement disposées. En rapport avec ces couches est un gîte de sel gemme exploité. Le plateau calcaire s'arrête au Sud du fleuve par un escarpement remarquable. Au Nord commencent les premiers contreforts des Djebilat.

La Zaouïa est pauvre, nous ne pouvons obtenir ni paille, ni orge. Le moqadem nous fait dire que depuis le départ du sultan pour le Nord, c'est-à-dire depuis cinq ans, les ziaria se font rares, les caïds *mangent tout* et les zaouïa sont désertées. Il ne peut en conséquence nous offrir le moindre brin de paille pour la bonne raison qu'il n'en possède pas. Il regrette le temps heureux où le makhzen était à

Marrakech car il pouvait alors compter sur la subvention que lui attribuait le sultan. La Zaouïa était alors florissante et traitait convenablement ses visiteurs.

A 3 heures, nous nous remettons en route pour le Nord. Mon but était d'atteindre la kasba du caïd Ben Nebah des Ahmar, dans laquelle nous avions été si cordialement accueilli en 1903. J'interrogeai le moqadem sur la route à suivre. Celui-ci me dissuada de m'y rendre, le caïd est en fuite, sa tribu l'a chassé.

Je ne pouvais mettre en doute des renseignements si précis et nous prîmes un autre chemin qui devait nous conduire au douar des Oulad Brahim.

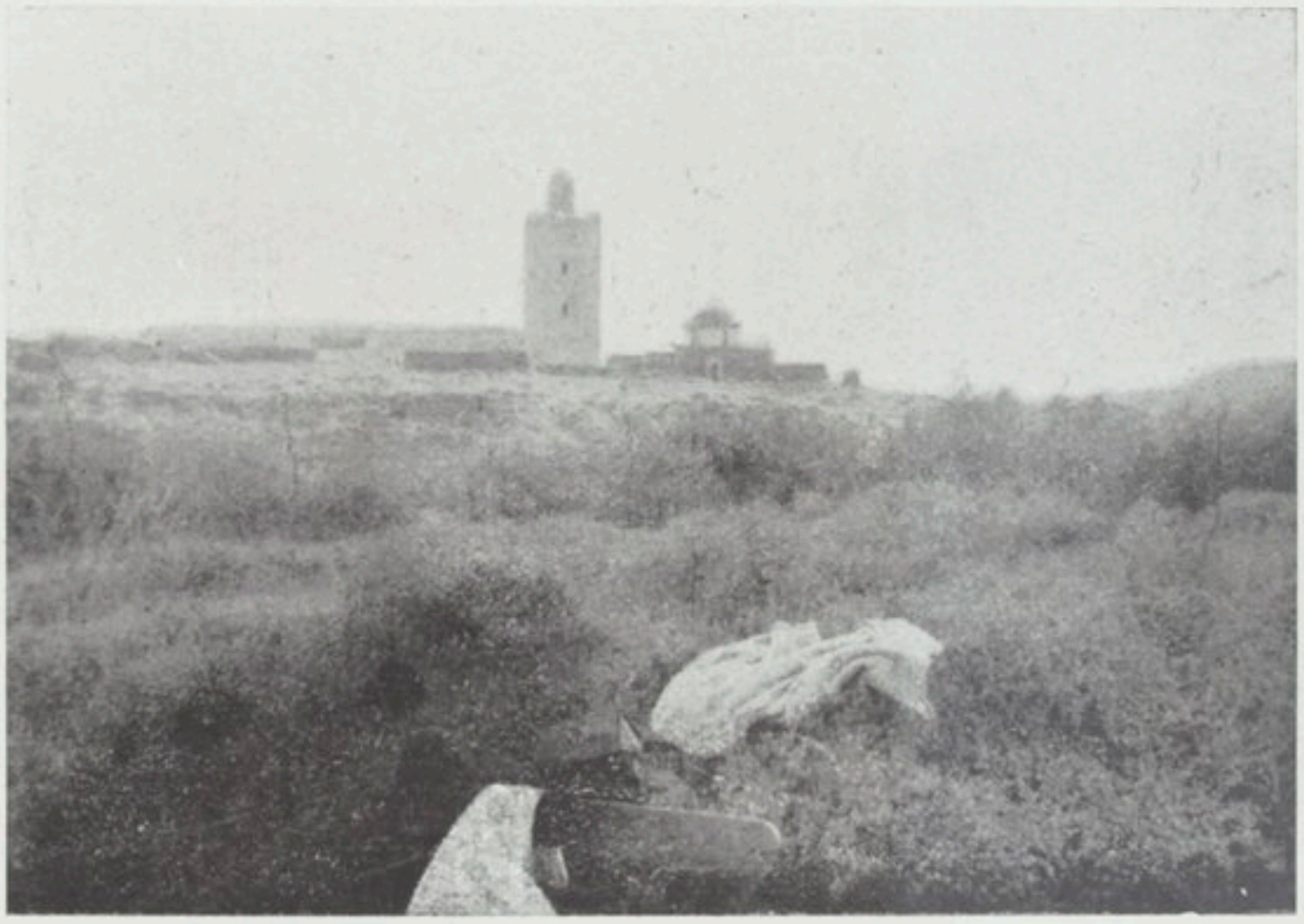


Fig. 218. Zaouia Sidi Chiker.

(cliché braly)

Après avoir franchi une petite crête schisteuse et nue, nous nous trouvons dans une grande dépression très bien cultivée qui s'étend vers l'Ouest jusqu'au Djebel Ighoud et au pied de l'escarpement calcaire du plateau du Mouissat. Cette plaine est occupée par les Oulad Mouça dont nous voyons les douars importants sur notre gauche.

Nous mettons une heure à longer la bordure Est de la dépression et arrivons peu après à proximité d'un gros douar entouré de beaux jardins.

Une belle source fournit une eau abondante, très bonne, qui va se perdre dans la plaine. Aucun bruit ne se fait entendre à notre approche, le douar paraît mort.

Nous pénétrons à son intérieur et nous pouvons constater l'absence de tout être vivant. Les nouala sont vides et quelques débris de marmites indiquent un déménagement récent.

Un de nos hommes, parti en reconnaissance, vient nous signaler la présence de troupeaux au voisinage. Nous allons interroger le berger et nous apprenons que l'avant-veille le douar s'est sauvé et qu'il est installé à quelques kilomètres dans

Fig. 219. Types du Ahmar
(cliché braly)

l'Ouest. Nous nous y rendons et y arrivons à 5 heures, en même temps qu'éclate un fort orage qu'accompagne une pluie abondante.

Nous sommes bien accueillis et une vieille maison, bâtie en pierres, est mise à notre disposition.

Nous apprenons alors que le caïd, loin d'avoir été chassé, a au contraire détruit un grand nombre de douars qui ne pouvait payer l'impôt et que les Oulad Brahim avaient émigrés pour éviter d'être pillés et *mangés*.

Tous les renseignements du matin se trouvaient inexacts ; au lieu d'une région révoltée, ayant chassé son caïd et livrée aux coupeurs de route, nous trouvions un caïd fortement établi, *mangeant* comme d'habitude les douars réfractaires et

une région où la sécurité est telle qu'un troupeau abandonné n'est même pas volé.

Et nous pensions qu'à Mogador, où les renseignements de Chichaoua devaient certainement être transmis, on devait être convaincu que toute la région était à feu et à sang alors qu'elle était au contraire des plus tranquilles.

2 octobre. — La pluie a duré toute la nuit, la température s'est un peu abaissée, mais le temps reste lourd. Nous continuons notre route au Nord, toujours au travers de collines schisteuses et nues, coupées de dépressions dans lesquelles quelques puits donnent une eau très mauvaise, à peine buvable. Le pays est désert, tous les douars sont vides. Ceux qui n'ont pu se sauver à temps ont été complète-

Fig. 220. Puits de Sidi ben Doh.

ment détruits par le caïd. Les grains, les troupeaux, les poules, tout a été pris. Nous croisons quelques familles qui s'éloignent tristement. Sur un petit âne ont été accumulés les objets qui ont pu être sauvés et l'homme pousse activement la petite bête devant lui, tandis qu'à la file indienne viennent la femme et les enfants. Plus loin, en arrière, un vieillard marche péniblement, il quitte comme à regret le pays où il a toujours vécu. C'est triste, mais cette vue est fréquente au Maroc et le cœur s'endurcit à voyager dans ce pays à la fois si riche et si misérable.

Partis à 7 h. 1/2, nous arrivons à midi à la Dar Sidi ben Doh. Nous sommes encore dans les Ahmar, les Djebilat sont franchies et devant nous s'étend l'immense plateau qui confine à celui des Rehamna.

Sidi ben Doh est l'homme le plus considérable des Ahmar ; il est le beau-père

du caïd Si Ben Nebah et l'ami intime du caïd Si Aïssa. Dans les démêlés entre Ahmar et Abda, il a su toujours garder une neutralité dont il a tiré le meilleur parti. Il a toujours joué le rôle du troisième larron, et entre son ami et son gendre il s'est créé un domaine immense qu'il administre d'ailleurs avec beaucoup d'intelligence.

Autour de sa maison, les habitations des khammès forment deux gros et importants villages. Un mellah très bien fourni complète le bourg qui est alimenté par plusieurs puits où l'eau n'est qu'à 6 mètres de profondeur.

Tout au tour, le sol est labouré, mais aucun arbre ne se voit. La croûte forme par place d'énormes taches blanches et les silex sont fréquents dans les champs.

Nous en repartons à 3 heures par une chaleur torride. A mesure que nous avançons vers le Nord, le sol devient plus rocailleux. A la Zaouïa de Mouley Mhamed, il devient complètement rocheux. Les bancs calcaires affleurent et les terres cultivables ne forment plus que des parcelles insignifiantes le long des ravins qui entament profondément le plateau sur sa bordure nord. Nous obliquons vers le Nord-Est. Le marabout de Sidi Younès montre sa kouba blanche couronnant une crête calcaire, une kasba, dont la porte est toute enluminée de couleurs voyantes, se voit sur la crête opposée. C'est la maison du fils du caïd Meçaoud. Celle du caïd est plus à l'Est sur un autre mamelon. C'est là que nous allons. Nous y arrivons à 6 heures du soir, fourbus par une marche pénible dans ces collines rocheuses.

Le caïd Meçaoud est un homme d'une taille herculéenne, qui paraît d'une énergie remarquable. Son parler est bref et son geste brusque. Il est fils d'une esclave et est noir comme sa mère. Il nous souhaite la bienvenue et vient s'entretenir cordialement avec nous.

3 Octobre. — Départ à 6 heures du matin, vent frais du Nord-Ouest, 22°. Notre chemin suit le ravin qui se dirige au Nord et peu après avoir quitté la Kasba, nous arrivons à la bordure de la plaine du Doukkala. Les oulad Mimoun occupent les dernières pentes du plateau et leurs villages, perchés sur les mamelons au débouché des ravins, semblent des nids de vautours guettant la riche proie que constituent les douars de la plaine. Avec elle commence le tirs et les terres cultivées. Lorsqu'après cinq jours de voyage à travers une région rocheuse et presque inculte comme celle que nous venons de traverser depuis Kahira, on arrive à la bordure du Doukkala, on comprend l'enthousiasme à la vue de cette belle région si bien cultivée. Du contraste entre le plateau supérieur rocheux, où les parcelles cultivables sont rares et où des espaces énormes sont complètement stériles et la région du tirs, il en est résulté une exagération de la fécondité de ce tirs, exagération telle, qu'on cite aujourd'hui le tirs comme une terre tout à fait exceptionnelle.

Elle n'a rien d'exceptionnelle si ce n'est sa situation au milieu des terres presque incultes qui la bordent, tant au Nord qu'au Sud. Par comparaison avec les terres du voisinage le tirs est d'une fertilité remarquable, mais sa fertilité absolue n'a rien d'extraordinaire.

Fig. 221. Douar près de Dar Si ben Doh.

A 7 heures nous atteignons le tirs. Pendant une heure, nous longeons vers l'Est, la bordure rocheuse qu'entament en des gorges pittoresques et nues les nombreux ouad qui descendent du plateau. Nous obliquons alors vers le Nord et arrivons à la Zaouïa de Sidi bou Chaïb, il est 9 heures. La découpure de l'oued Bou Chan se voit en plein Est, tandis qu'à l'Ouest le gros douar de Tazrout, montre ses maisons blanches au milieu de la plaine. A 10 heures nous passons devant le marabout de Sidi bou Meddine et une demi heure après nous sommes sur les bords de l'oued Bou Chan. La rivière est sèche, mais un niveau d'eau s'y rencontre à peu de profondeur. Un puits de 4 mètres existe un peu au Sud du chemin, dans le lit même de la rivière. A 11 heures nous arrivons chez le caïd Ben Daouïa où, à l'ombre de figuiers, nous faisons halte jusqu'à 3 heures. La chaleur est encore très forte 40° à 2 heures et nos hommes sont heureux d'être revenus dans une région bien approvisionnée. Notre traversée des Ahmar avait, en effet, épuisé les quelques provisions que nous avions emportées du Seqsaoua et, plus d'une fois, nos mulets n'avaient pas eu leur complète ration ni nos hommes non plus d'ailleurs. Maintenant nous allions pouvoir nous ravitailler facilement et nous nous en rejouissions aussi. Depuis longtemps le pain blanc était absent de notre table et nous espérions bien le voir reparaître ce soir même.

Nous gagnons au nord le Dar ben Jaoui où nous arrivons une heure après. Il nous faut franchir sans difficulté d'ailleurs l'oued Bou Chan qui décrit ici une

courbe prononcée vers l'Est avant de se diriger vers le Souq Tleta Sidi Ben Nour où il se perd dans la plaine. La rivière est sèche, sa largeur est encore de 12 à 15 mètres, mais la hauteur de sa berge s'abaisse, elle n'est plus que de 0^m75 environ alors qu'elle était encore de plus de 3 mètres au point où nous l'avons coupée ce matin. A 5 heures nous arrivons à la Zaouïa de Si Bou Zera dont la kouba élevée sur un petit monticule se voit de très loin dans la plaine.

Nous sommes bien accueillis et bien traités. Notre dîner est confortable et nos bêtes ont de la paille et de l'orge à volonté. Un puits de 50 mètres de profondeur assure l'alimentation de la Zaouïa.

4 Octobre. — On nous informe que les routes sont peu sûres, que les Oulad bou Aziz font fréquemment des excursions sur le territoire des Oulad Zid et l'un des cheurfa s'offre de nous accompagner. Il est porteur d'un fusil gras rayé et cela donne confiance à nos hommes.

Nous partons à 6 heures, laissant à un kilomètre sur notre gauche la kasba du caïd Maroufi. La plaine de tirs s'étend monotone tout autour de nous. Pas de végétation arborescente que quelques oliviers ou figuiers isolés. De loin en loin quelques maisons ou quelques marabouts; à 7 heures nous passons devant la Zaouïa d'El Koacem, à 8 heures devant la maison d'Hady Mohamed ould Idris. Peu après c'est la kouba de Sidi Mohamed Ounaïn. Le sol change, le tirs est recouvert dans cette partie par des dunes d'un sable fin et jaune. Des champs de vigne sont ainsi envahis par la dune qui progresse du Nord-Ouest au Sud-Est. Plusieurs puits ont été comblés et le douar a dû se déplacer, abandonnant les vignes et les jardins dont on voit encore quelques vestiges auprès du marabout Sidi Lhassen bou Aza. Sur près de 5 kilomètres nous traversons ces sables, puis la plaine de tirs apparaît de nouveau.

A 10 heures, nous sommes près du dar el Hadj ben Mdiri ; les figuiers et la vigne abondent. De nombreux puits de 20 à 25 mètres de profondeur se rencontrent le long du chemin, plusieurs sont éboulés et délaissés, d'autres sont creusés récemment.

A 10 h. 1/2, nous arrivons au Souq el Arba et nous nous arrêtons à l'ombre de maigres figuiers disséminés au milieu du tirs, jusqu'à 2 h. 1/2 de l'après-midi.

A un kilomètre au Nord, le sol se relève brusquement et le plateau calcaire commence. Au pied de l'escarpement se trouve une vaste construction, le Dar ben Driouïch, au milieu de quelques oliviers.

Notre route se continue en obliquant à l'Est et en longeant le pied de l'escarpement calcaire jusqu'au marabout de Sidi-Abderrhaman, distant d'une douzaine de kilomètres du Souq el Arba. Un simple gourbi en branchage indique la place où

Fig. 222. Souq el Arba. — Figuiers au milieu du tirs.

repose le marabout, mais près de lui un énorme palmier nain, de la variété arborescente, témoigne de la vitalité du dit marabout.

Nous tournons au Nord et escaladons l'escarpement ; le tirs disparaît et un sol rocheux, couvert de touffes de palmiers nains et d'asphodèles s'étend à perte de vue. Aucune culture sur ce sol ; quelques troupeaux témoignent cependant qu'il a quelque valeur comme pâturage. A 5 heures une dépression orientée N.-E. se creuse devant nous. Le tirs en occupe le fond et à la limite, sur les dernières roches dures, se trouve la *Zaouïa Sidi Smail*. Un puits de 75 mètres de profondeur, à l'eau abondante, fait de cette Zaouïa un gîte d'étape très recherché.

En même temps que nous, plusieurs caravanes y arrivaient et s'installaient sur un emplacement réservé.

On nous offrit d'entrer dans la Zaouïa, mais en même temps on exigeait à titre de fabour (gratification) une somme assez élevée. Je refusais et faisais dresser nos tentes tout contre le mur de la maison. Pour la même somme on nous offrit des assas (gardiens) en nous faisant entendre que si nous n'acceptions pas nous serions certainement dévalisés dans la nuit.

C'était la première fois que je constatais une si étrange réception et je crus comprendre qu'on voulait nous faire chanter. Je refusai les gardiens et fis savoir que j'entendais me garder seul, que par conséquent, je défendais absolument aux gens de s'approcher de

nos tentes la nuit venue, et que je considérerais comme voleur quiconque tenterait d'approcher.

Une telle déclaration eut pour effet immédiat de faire le vide autour de nous et nous pûmes passer une nuit tranquille.

Nous allions fermer nos tentes, lorsque le bruit se répand qu'un homme vient d'être tué près d'ici et que ses camarades l'apportent à la zaouïa. Je sors de ma tente pensant pouvoir être utile et je me trouve, en effet, en présence d'un homme roulé dans une natte de palmiers qu'on vient de déposer à terre. Le corps est froid et une large entaille à la hauteur du cœur indique la place où il fut frappé. J'interroge les chameliers et j'apprends que le mort était sorti de Mazagan avec eux la

Fig. 223. Vue de Mazagan a marée basse.

veille au soir, et qu'il s'était joint avec son chameau à leur caravane pour gagner Marrakech. Deux heures après être sorti de la ville, la caravane fut attaquée par des brigands et dans la bagarre l'homme fut tué et son chameau a disparu. En bons compatriotes, ils recueillirent le corps qui sera transporté à Marrakech pour y être remis à sa famille.

Je ne crus pas un mot de toute cette histoire et je fus bientôt certain que l'homme avait été assassiné par ses compagnons de route qui bénéficiaient ainsi du chameau et des marchandises qu'il portait. Des faits analogues sont fréquents, l'impunité est d'ailleurs générale dans ce pays où gendarmes et brigands sont souvent les mêmes personnes.

Quoiqu'il en soit, cette rencontre avait jeté nos hommes dans de nouvelles transes. Heureusement, notre ami de Sidi Bou Zera était là, pour nous défendre au besoin, avec son fusil Gras.

Ma femme passa une nuit assez agitée, une odeur désagréable l'avait incom-

modée. Au matin elle put se rendre compte que, durant la nuit, sa tête n'avait été séparée des pieds du mort que par l'épaisseur de la toile de notre tente.

5 Octobre. — C'est aujourd'hui notre dernière étape. Nos hommes sont gais et nous-mêmes chantonnons sur le chemin. M. Braly, qui pendant tout le voyage n'avait pu satisfaire ni sa faim ni sa soif, attendu qu'il éprouvait une répugnance marquée pour tous les plats de la cuisine marocaine, allait allègrement, fumant sa pipe, en songeant aux bons repas de l'Hôtel de Mazagan.

Notre route se poursuit toujours au Nord à travers une série de dépressions à tirs et à rdirs séparées par des arêtes rocheuses. Nous passons à Rouiet, à la Zaouïa Maïchat, à Dar Ould Arrous où nous traversons une colline calcaire couverte d'une épaisse broussaille, puis à Dar el Hachemi où nous arrivons à 11 heures.

La chaleur est tellement forte que nous installons une tente pour nous abriter. Notre compagnon de Sidi Bou Zera nous demande de garder son fusil et le cache sous la natte sur laquelle ma femme est étendue. Elle lui demande la raison de cette précaution. C'est, répond-il, parce que je n'ai pas de cartouches et je ne veux pas que les gens du pays s'en aperçoivent, ils se moqueraient de moi. Ainsi notre protecteur, notre sauveur éventuel, n'avait pas plus d'armes que nous. Un manche de balai dans un étui aurait fait le même office que son fusil.

A cette constatation nos hommes furent attérés, mais nous étions maintenant près de la ville et aucune attaque n'était à craindre.

Cet épisode nous fit bien rire ; d'autant plus que nous sûmes plus tard, que notre homme avait été très heureux de nous trouver pour accomplir le voyage de Mazagan en toute sécurité, car il n'osait le faire seul dans la crainte qu'on ne lui prit son fusil.

A 2 heures nous repartions. Encore quelques dépressions de tirs, puis la colline sableuse du haut de laquelle la ville nous apparaît avec son enceinte baignant dans la mer.

A 5 heures nous franchissons la porte de la ville et quelques jours après nous regagnions Gibraltar et l'Algérie. M. Braly nous quittait à Algésiras pour rentrer à Paris.

CINQUIÈME VOYAGE

10 Novembre 1906 - 24 Juillet 1907

I. — **Mogador, Chiadma.**

II. — **Première visite au Goundafi.**

III. — **Seconde visite au Goundafi.**

CINQUIÈME VOYAGE

10 Novembre 1906 - 24 Juillet 1907

I. — **Mogador, Chiadma**

Le 10 novembre 1906, M^me^ Brives et moi repartions pour un nouveau voyage au Maroc. Après une traversée très pénible, nous débarquions à Tanger où les Européens n'étaient pas sans craintes. Raïs Ouli tenait la campagne et, sur le grand Socco, son Khalifat rendait la justice en son nom. Les indigènes paraissaient plus arrogants et un courant de fanatisme régnait sur la ville. Sur le petit Socco, les potins allaient leur train et on ne parlait rien moins que d'organiser une milice européenne.

Du balcon de notre hôtel nous assistâmes, ma femme et moi, à un incident qui mérite d'être rapporté. Des ouvriers espagnols déplaçaient des poteaux télégraphiques sur la route de la plage. L'un de ces poteaux, mal maintenu, glissa et dans sa chûte blessa assez grièvement un ouvrier. Celui-ci fut secouru et transporté par ses camarades. Tous les indigènes, qui avaient assisté à l'accident, s'approchèrent alors du poteau et le baisèrent. Pendant près d'une demie heure, tous les passants musulmans en firent autant. Il m'a paru voir là un acte de fanatisme bien caractérisé. On adorait presque ce morceau de bois parce qu'il était l'auteur du mal fait à un chrétien.

Je retrouvais un Tanger plus fanatique qu'à mes voyages précédents. La cause en était-elle dans l'application des réformes, ou provenait-elle de la rivalité des nations européennes, dont la puissance se trouvait amoindrie aux yeux des Marocains ?

Au cours de notre voyage, bien des faits observés nous ont amené à admettre que les Européens étaient seuls responsables du développement de ce fanatisme.

Quelques jours après nous débarquions à Mogador.

La situation était dépeinte comme très grave. Le Caïd Emflous tenait la campagne autour de la ville. Il avait fait proclamer dans toute la Neknafa qu'il punirait très sévèrement ceux qui porteraient leurs produits à la ville. Un poste de police installé près de la porte de Safi prélevait, à son profit, des droits exhorbitants sur toutes les marchandises qui entraient ou sortaient de Mogador. Les routes de Marrakech étaient coupées et, indice grave, les juifs ne voyageaient plus.

A l'intérieur, le pays était également bouleversé ; une lutte très violente entre les caïds Goundafi et Glaoui mettait aux prises tous les gens de la montagne, depuis le Mtouga jusqu'au Mesfioua. Au Sous, les tribus des environs de Taroudant étaient aussi soulevées contre le Pacha de cette ville.

A Marrakech, le pacha Hadj Abd es Slam, était accusé de toute sorte de méfaits et d'exactions, les tribus environnantes méconnaissaient toute autorité et chose plus grave, un français M. Lassalas, avait été blessé d'un coup de fusil dans le Techna.

Comme toujours, je n'acceptai ces dires que sous toutes réserves ; j'organisai immédiatement un service particulier de renseignements et j'envoyai des rekkas au Seqsaoua, au Goundafi et à Marrakech. En attendant leur retour j'entrepris de parcourir le Chiadma afin de me rendre compte par moi-même de l'état d'esprit des habitants.

M. Doutté quittait Mogador pour Marrakech et j'escomptais aussi être fixé par les renseignements qu'il promettait de me faire parvenir.

Pendant ces quelques jours passés à Mogador, on nous entretint souvent du caïd Emflous, qui passait pour l'ennemi intime des européens et on nous raconte une visite qui lui fut faite, alors qu'il séjournait à Mogador.

M^lle^ Jacquety et une dame de ses amies, accompagnés de Si Larbi, domestique de M^me^ Jacquety, se rendent chez le caïd. Si Larbi a été l'ami d'enfance de Emflous et grâce à lui ces dames sont bien reçues.

« Que désirez-vous ? dit Emflous, des terrains ? — Non, répond l'aimable Si Larbi, ces dames sont seulement venues pour voir ta figure ».

Un thé est alors servi avec le cérémonial habituel, puis à leur grande surprise, les visiteuses s'aperçoivent qu'on entoure le caïd de linges, qu'un domestique apporte tout une série de couteaux et qu'il se met tranquillement à raser son maître.

Était-ce pour faire voir sa figure ?

La visite terminée une vache est offerte par le caïd.

L'animosité d'Emflous contre la ville de Mogador était surtout dirigée contre les juifs. Dans toutes les villes marocaines, les juifs habitent un quartier spécial, le mellah ; à Mogador, le mellah existe, mais de nombreux juifs habitent dans la ville. De ce fait, les loyers avaient augmenté et les musulmans ne trouvaient plus à se

loger. Emflous eut la prétention de rémédier à cet état de chose et ne menaça la ville que pour obliger le Pacha à faire rentrer les juifs dans leur quartier. Le Pacha ne le faisant pas, Emflous entra dans la ville et en fut le maître pendant quelques temps.

Ma el Aïnïn, le fameux sorcier du désert, le chef des hommes bleus, eut aussi son moment de célébrité. Les mounas énormes que la ville était obligée de lui servir lui attirèrent bientôt l'antipathie générale, antipathie qu'il s'était également attirée dans toutes les tribus qu'il avait traversées. Ma el Aïnïn s'en rendit parfaitement compte, aussi ne voulut-il plus continuer son voyage par terre.

Un vapeur espagnol, le *Carthagéna*, fut affreté par le Makhzen et transporta les hommes bleus au cap Juby. Le même vapeur emporta 25 caisses de fusils, cadeaux du sultan Abd-el-Aziz.

Si el Kerim, protégé espagnol, accompagne le sorcier à titre d'interprète. A bord des vols se produisent, Si el Kerim est soupçonné et le caïd makhzen lui octroie, à la demande de Ma el Aïnïn, 200 coups de bâtons. Inutile d'ajouter que l'interprète était complètement innocent et que les voleurs, qui étaient des hommes bleus, ne furent pas inquiétés.

La façon de rendre la justice au Maroc est assez bizarre; elle est laissée complètement au bon plaisir d'un Pacha qu'une fabour rend toujours malléable.

J'en fus moi-même victime et voici dans quelles circonstances. J'avais, dès mon arrivée, pris comme valet d'écurie pour soigner les bêtes que j'avais achetées, un pauvre diable du nom de Mohamed. Je lui remis quelques douros d'avance sur ses gages afin qu'il pût s'habiller convenablement Un matin je reçus la visite d'un soldat du Pacha ; il tient au collet mon Mohamed et m'informe que celui-ci est un voleur, qu'il a volé une paire de belrats et qu'on va le mettre en prison. Mohamed jure ses grands dieux qu'il est innocent, qu'il a acheté les belrats et que cet achat s'est fait devant le soldat du consulat.

Nous nous rendons tous au consulat, mais le prétendu volé se refuse à nous accompagner. Je l'attrappe à mon tour au collet et voleur et volé sont ainsi amenés devant le soldat du consul. Je n'eus pas de peine à établir l'innocence de Mohamed qui fut relâché. Je voulus savoir le fin mot de l'histoire et obliger le plaignant à me déclarer à quelle instigation il avait obéi en déposant sa plainte ; le Pacha s'interposa et je ne pus y arriver ; mais je compris par là, qu'un plus puissant que moi était de l'autre côté de la balance et que ce fait divers n'avait pas seulement pour acteurs, deux indigènes quelconques, mais qu'il intéressait surtout des européens dont j'étais un.

C'était là une première escarmouche. J'avais eu la bonne fortune de rencontrer à Tanger mon collègue M. Doutté et de faire avec lui le voyage jusqu'à Mogador. L'arrivée spontanée de deux hommes aussi importants ne pouvait passer inaperçue.

On est très curieux au Maroc, surtout à Mogador : on chercha donc une relation quelconque et on en arriva à conclure que mon collègue et moi faisions partie d'une vaste association dont le but était de rechercher des mines.

Nous allions donc être des gêneurs et il fallait s'employer à faire échouer notre tentative.

Au début j'avais bien senti une résistance que je ne prévoyais pas : il me fut, par exemple, impossible de louer des mulets et je dus en acheter. Dès que j'avais embauché un homme il me quittait sous un prétexte quelconque. Pour un, que j'avais pu conserver, on faillit le mettre en prison.

M. Doutté, plus heureux, put partir ; mais on sait comment il dut interrompre son voyage. Après la réception que lui fit le caïd Glaoui, M. Doutté dut revenir sans avoir atteint le but qu'il se proposait : j'eus la bonne fortune d'atteindre le mien.

6 Décembre. — Ce jour là, enfin, j'ai réussi à constituer un convoi potable et nous partons pour *Aïn el Hadjar*. Nous avions déjà parcouru cette région du Chiadma en été et au printemps, nous allions la revoir en hiver.

Cette première journée de marche est pénible, un vent violent du Nord-Ouest souffle en tempête, le sable nous aveugle et nous cingle le visage.

A la hauteur de Sidi Zeregtoun nous tournons à l'Est, le vent ne nous incommode plus, la marche devient normale. La région nous paraît bien moins belle qu'au printemps. Il est vrai que les sauterelles ont pris possession du bled ; des vols nombreux tourbillonnent autour de nous. Nos muletiers s'amusent à en attrapper quelques-unes qu'ils mangent avec délices.

La belle forêt de thuyas qui précède Aïn el Hadjar est complètement dévastée, les arbres réduits à leur bois semblent une forêt de poteaux télégraphiques.

Partis à 10 heures du matin, nous arrivons à 2 h. 1/2 et nous nous installons sous les oliviers. Un chikh du voisinage vient nous prévenir que les voleurs sont nombreux et qu'il va m'envoyer des gardiens. Je les refuse lui affirmant que je saurai me garder.

La nuit arrive, le ciel est bien étoilé et d'un beau bleu. Il fait très froid (12° à 9 h. du soir) et nos hommes allument un grand feu autour duquel ils se rangent, pour passer la nuit.

7 Décembre. — Un indigène vient nous intimer l'ordre de nous en aller. Cela me surprend beaucoup, car je n'ignore pas que nous sommes campés sur un terrain appartenant à un européen. J'en fis la remarque à l'indigène qui me confirma que l'ordre de cet européen, un allemand de Mogador, était de m'expulser sans tarder. Si le temps l'avait permis nous aurions décampé de suite, mais dès le matin la pluie

est arrivée ; un gros orage, accompagné de tonnerre et d'éclairs, éclate et dure une grande partie de la matinée. Impossible de décamper sous une pareille avalanche.

Le froid persiste (10° à 9 heures du matin). Une éclaircie se produit cependant l'après-midi, j'en profite pour visiter quelques gîtes de fossiles situés au voisinage.

Le soir, la pluie reprend et tombe sans relâche toute la nuit.

8 Décembre. — La pluie continue ; l'homme aux six doigts, bien connu des européens qui visitèrent Aïn el Hadjar, vient nous faire visite et, sous sa direction, je fais seul l'ascension du *Djebel Hadid*. Sur le flanc S.-O. je visite une grotte intéressante d'où les indigènes retirent du salpêtre et même de l'argent ?

La vallée sèche de l'Aïn el Hadjar s'est transformée en une rivière importante qui roule un volume d'eau appréciable.

Les céréales sortent de terre ; dans quelques champs les tiges atteignent 20 et 25 centimètres. Les sauterelles en ont déjà détruit une grande partie, mais la pluie actuelle arrive à propos pour réparer leurs dégâts et les indigènes s'en montrent heureux.

9 Décembre. — La pluie a cessé, la journée s'annonce belle ; nous décampons à 7 heures ; le thermomètre marque 14°. Nous longeons la vallée le long de la bordure sud, au pied de l'escarpement des calcaires et des poudingues qui constituent le plateau de Dra. La forêt d'arganiers et de thuyas que nous avions vue si dense autrefois, a presque complètement disparu. Les charbonniers s'y sont installés et le déboisement continue. Les parties défrichées sont plantées en vigne, et le long du chemin, des violettes en fleurs forment une bordure odorante.

A la hauteur du marabout *Sidi Salah*, la pluie recommence, d'abord fine puis torrentielle. Malgré nos caoutchoucs et nos tabliers de cuir, nous sommes transpercés. Impossible de continuer notre route dans ces conditions. Le bordj de *Takat* se trouve à peu de distance devant nous, nous allons y demander l'hospitalité. Le maître est absent ; il coupe du bois dans la forêt voisine mais ne tardera pas à rentrer. En l'attendant nous nous abritons, ma femme et moi, sous un olivier tandis que nos hommes cherchent un refuge sous le ventre des mulets. Le chikh arrive enfin, nous offre l'hospitalité la plus large et nous dit : c'est Dieu qui t'a conduit chez moi, car sur tout le chemin c'est la seule maison où tu puisses trouver ce qu'il te faut.

Une salle est mise à notre disposition et plusieurs fourneaux sont apportés. Un thé est bientôt servi et quand nous sommes réchauffés et séchés la conversation reprend plus joyeuse en attendant le dîner qui se prépare. Celui-ci ne tarde pas à arriver. Le menu comprend : galette et beurre de chèvre, puis un tagine de viande

et d'olives. Une chèvre a été tuée en notre honneur ; elle ornera le couscous qui sera servi plus tard.

Le chikh nous parle de mines dans le Djebel Hadid ; il m'offre de m'y mener mais il ne peut le faire aujourd'hui car il doit partir en tournée avec le caïd.

Le caïd actuel, dont l'autorité s'étend sur toute cette partie du Chiadma est le caïd Hadji, dont la demeure est au bord du Tensift, un peu au Sud de son embouchure. L'ancien caïd *El Regragui* a encore de nombreux partisans, mais l'Hadji l'a obligé à s'enfermer dans sa Kasba où il le tient prisonnier. L'Hadji est féroce ; il prélève sur les habitants un impôt de un douro par tête et par semaine. Tous ceux qui ne peuvent payer, sont chassés et leurs biens confisqués. La population est outrée, mais à qui se plaindre ?

10 Décembre. — Dès 7 heures du matin nous prenons congé de notre hôte et partons dans la direction du Nord-Est. Un beau soleil brille au ciel, les champs ont reverdi sous l'action bienfaisance de la pluie et les sauterelles poursuivent leur vol vers le Nord.

Après quatre heures de marche nous arrivons près de la maison du chikh Abderrhaman. Du ravin boisé par lequel nous avions fait avec Jacqueton, l'ascension du Pic Est du Djebel Hadid, descend un torrent impétueux dont les eaux s'écoulent vers Aïn el Hadjar. Quelques mètres plus loin les eaux s'écoulent vers l'Est. Un seuil, à peine marqué, forme la ligne de partage des eaux. Il semble que le Tensift passait là autrefois et que c'est à lui qu'est dû le creusement de ces deux vallées dont l'origine est encore inexpliquée.

Cette hypothèse se trouve d'ailleurs vérifiée par la disposition des alluvions dans la vallée qui descend au Tensift.

De ce seuil nous gagnons *Ifri*, petit village situé sur le chemin qui va à la Zaouïa de Si Ali el Kourati. Nous nous y arrêtons et allons loger chez le chikh Si Aïssa dont la Kasba est à mi-côte sur le flanc du Djebel Hadid.

Le chikh nous reçoit aimablement il nous donne toute liberté pour nous installer et nous prie de l'excuser de son départ. Il doit aller au devant du chérif Si Mohamed el Mrani qui doit loger chez lui ce soir. Avant de partir, il n'oublie pas de nous faire apporter la mouna qui consiste en deux pains de sucre, du thé, des bougies.

Le chérif el Mrani est dans la région depuis déjà quelques temps. Il est envoyé par le sultan pour tâcher de réconcilier avec le makhzen, les caïds du Chiadma et percevoir, par la même occasion, l'impôt que ces caïds avaient négligé de verser depuis plusieurs années. Le chérif échoua complètement dans sa mission, il regagne Mogador où il doit s'embarquer pour Tanger.

Cette partie du Djebel Hadid est occupée par les Oulad Aïssa qui dépendent encore du caïd el Hadji.

11 Décembre. — La journée s'annonce très belle et je voudrais bien l'employer à une excursion dans la montagne, mais le chikh est invisible et je ne puis cependant le faire sans l'en aviser. Le chérif el Mrani sort à ce moment de la Kasba ; une troupe de cavaliers, au tarbouch proprement disposé, l'accompagne. On reconnaît là un haut personnage du makhzen. Le chikh Ahmed, frère du chikh Si Aïssa, vient nous prier de rester encore chez lui aujourd'hui. Laisse partir tous ces gens, dit-il, mon frère désire te causer à son retour. Il m'autorise à faire l'excursion projetée et me donne un guide. Celui-ci est allé en Algérie, il me demande si l'on travaille toujours à la mine de Beni Saf Sur ma réponse affirmative, il sollicite une lettre afin de pouvoir y être embauché dès son arrivée. Il me fait un tableau des misères qui résultent de l'absence du makhzen et des luttes des caïds et, poussant un soupir il me demande de l'amener en Algérie.

Fig. 224. Vallée de Talmest. — Les Sauterelles.

Un chemin très raide qui part de la maison du chikh aboutit à un plateau marneux à l'altitude de 475 mètres. Les terres cultivées vont jusque-là. Au dessus c'est le rocher calcaire couvert d'une végétation arborescente vigoureuse où le thuya domine. Le point culminant est à 600 mètres, il est bordé sur la face Nord par un escarpement remarquable, le *Djorf Tiskalt*. La vue s'étend au loin sur l'Akermout dont les champs déjà verts indiquent que les semailles sont partout terminées. Le retour s'effectue par le versant Nord à travers une région marneuse toute cultivée.

Pendant ce temps ma femme a reçu des visites. La femme et la sœur du chikh sont venues la voir portant chacune un pain de sucre et des raisins secs. Elles repartent enchantées du flacon d'odeur et du collier de perles qui leur a été offert.

12 Décembre. — Notre objectif aujourd'hui est la *Zaouïa de Talmest*, située sur le flanc Sud du Djebel Kourat. Partis à 9 heures nous arrivons à midi. Il fait toujours très froid et malgré l'heure avancée à laquelle nous nous mettons en route, les sauterelles sont encore engourdies le long des chemins. Elles forment de grandes taches grisâtres au milieu des champs et les retems qui bordent le chemin en sont également couverts. Nos hommes s'amusent à les chasser et sur notre passage elles s'envolent formant un épais nuage qui arrête la vue. Par moment nos mulets ont peine à avancer dans cette masse grouillante qui s'élève en nous aveuglant.

Notre chemin suit la vallée qui borde, au Sud, le Djebel Kourat. Les pentes sont boisées d'arganiers et de Thuyas ; la plaine est partout bien cultivée. Aux terres marneuses et jaunâtres du flanc de l'Hadid ont succédé des terres sableuses d'un rouge intense qui forment les dernières collines. La vallée est alluvionnaire et argilo-sableuse.

A 10 heures nous arrivons à l'Azib d'Aomar ben Amdan, moqadem de la Zaouïa de Si Ali el Kourati, où un puits de quatre mètres de profondeur donne une eau abondante. Les oliviers, la vigne, le bechna, l'orge sont les principales ressources de cette ferme.

Un second puits se trouve un peu en aval, au point où la vallée se retrécit et s'encaisse entre les collines de sable rouge ; à 11 h. 1/2, le Souq Khemis est atteint. Un très grand palmier abrite une source abondante dont les eaux sont employées à l'irrigation de très beaux jardins. Le petit pois paraît la culture dominante. Les arbres fruitiers se développent le long de l'oued et, jusqu'à Talmest, forment un verger verdoyant de grenadiers, d'oliviers, d'orangers. Des peupliers nombreux s'échelonnent sur les rives et font l'admiration des indigènes. Quelques uns ont en effet un diamètre de près de 1 m. 50 et constituent des ombrages précieux pour l'été.

La Zaouïa de Talmest est une énorme construction bâtie au sommet d'une petite colline. Au pied s'étend le village au milieu duquel est le marabout Si Allel. Nous allons planter notre tente sur la colline voisine après en avoir obtenu l'autorisation.

Les cheurfa Regragui sont trois frères ; l'aîné, Si Mohamed ould Hachemi, le cadet, Si el Regragui, le plus jeune, Si Daïm. Ils jouissent d'un prestige énorme dans le Chiadma, mais leur influence ne s'étend pas au delà.

L'aîné fait seul les tournées de Ziara, le second est moqadem à Talmest et ne quitte jamais la Zaouïa ; Si Daïm, au contraire, est toujours en route, tantôt à Marrakech, tantôt chez les caïds voisins.

Dès notre arrivée, Si el Regragui nous envoie des galettes, des olives, il nous assure que le pays est tranquille et que nous pouvons nous promener sans crainte.

Mme Brives est allée visiter les femmes ; elle revient écœurée et me raconte ainsi sa visite : « Dès mon arrivée elles me regardent avec autant de curiosité que partout ailleurs, mais avec plus de dignité ; toutes s'appellent Lella et ce nom est appliqué même aux jeunes fillettes. Toutes sont très sales, presque repoussantes, et pourtant les jeunes sont fort jolies. On m'offre du thé dans des tasses malpropres et il me faut beaucoup de courage pour le déguster. Une vieille est surtout remarquable et par sa saleté et par son physique qui rappelle celui d'une jeune guenon : on l'appelle Lella Bacha et on a pour elle beaucoup d'égards. Après le thé, vint le couscous, un couscous noir arrosé d'huile d'argan, autour duquel jeunes et vieilles prirent place et dans lequel les enfants morveux, aux doigts crasseux, trempaient leurs mains à leur tour. Le repas terminé, on me fit visiter la maison. Une des femmes est malade, on me mène la voir. Dieu, quelle saleté dans cette chambre où loge cependant la femme d'un des chefs religieux les plus vénérés de cette région. »

C'est maintenant chez les hommes que nous nous transportons. Dans une belle chambre bien tenue, ornée de tentures et de riches tapis, les Regragui nous attendent. Autant les femmes sont sales, autant les hommes sont proprement vêtus et c'est avec délice que nous avalons les tasses de thé qui nous sont servies par le chérif lui-même pendant que des parfums sont répandus à profusion dans la salle.

La conversation est intéressante. L'établissement de la police intrigue surtout ces cheurfa ; ils nous interrogent longuement sur ce sujet et sur les projets que l'on prête à la France. Nos explications les satisfont complètement et ils se déclarent heureux de voir aboutir cette réforme à laquelle ils offrent d'apporter leur concours.

Mon appareil photographique les amuse un moment et ils me demandent de les photographier. Ils nous offrent leur amitié, et en échange l'un réclame un fusil et des cartouches ; l'autre, plus pratique, désire un costume.

13 Décembre. — Nous faisons séjour, la région est intéressante à parcourir et les gites fossilifères abondants. Une excursion dans le Djebel Kourat est faite l'après-midi. Au milieu d'une belle forêt d'arganiers et de sous bois touffus, des sources, des grottes, des éboulis rocheux forment des coins ravissants. Une magnifique fleur, *le Narcissus Broussonetii*, étale sa belle corolle blanche au pourtour des taillis, dans les clairières ombragées et le long des sentiers. C'est une promenade intéressante et agréable. Certes, au milieu de ces bois tranquilles que nous parcourons seuls, il est difficile de reconnaître un pays en pleine révolution.

14 Décembre. — Nous continuons à descendre la vallée ; les jardins, les arbres fruitiers : orangers, citronniers, grenadiers, les peupliers occupent de chaque côté de l'oued toute la partie basse. Les pentes sont couvertes d'arganiers.

Nous nous éloignons un moment de l'oued Talmest pour couper au plus court, mais nous le rattrappons à son confluent avec le Tensift. Il est 11 heures, le temps se maintient au beau et un vent frais de l'Ouest court le long de la vallée. Le Tensift décrit en ce point une série de courbes capricieuses avant de s'engager au Nord dans une gorge étroite, à *Bab el Hadj*. On sent les efforts successifs faits par le fleuve pour percer cette barrière rocheuse du Djebel Kourat. A chaque inflexion correspond, en effet, un banc rocheux cause de la courbure. Celle-ci avait autrefois un développement beaucoup plus grand dont l'emplacement est occupé aujourd'hui par de petites plaines alluvionnaires d'une fertilité et d'une richesse incomparables.

Au sortir de Bab el Hadj, la montagne sur les deux rives est toujours boisée d'arganiers ; dans la plaine, au Nord, se trouvent quelques oliviers au milieu des champs en friches où déjà ensemencés. Les sauterelles sont passées sans commettre de dégâts appréciables, puis ont envahi l'Abda où les récoltes étant plus avancées, des dégâts sérieux sont à craindre.

Après avoir traversé à gué deux fois le Tensift dont les eaux sont encore basses, nous arrivons à *Bou Knabia*, Zaouïa dépendant de Talmest.

Alors qu'à Talmest nous avions trouvé en abondance paille, orge et vivres, ici nous ne pouvons nous procurer aucune de ces denrées usuelles : nous sommes obligés, pour avoir du pain, de donner l'orge de nos bêtes à une bonne femme qui veut bien le moudre et en faire des galettes. Nous avons heureusement quelques provisions en réserve et nos hommes se régalent d'un bon macaroni.

15 Décembre. — Il fait très froid ce matin, 9° à 6 heures. Nos hommes ont peine à se mettre en route. A 9 heures, le soleil commence à réchauffer la terre et nos pieds se dégèlent. Nous partons en plein Ouest à travers la forêt des Oulad el Hadj. L'arganier, le sumac (*Tisra*), le Periploca (*Hallaba*) forment des fourrés denses au milieu desquels serpentent un sentier mal tracé. Au bord du chemin, les violettes blanches, l'héliotrope, la giroflée des sables forment un tapis fleuri, tandis qu'au haut des branches la clématite et l'aristoloche courrent d'un buisson à l'autre, formant par place des berceaux fleuris et odorants.

Tout est riant, seuls nos hommes sont inquiets. Dame, si la région est belle, elle est mal famée. La forêt est un repaire de bandits à la solde du caïd El Hadji et tous les voyageurs sont détroussés. Inutile d'ajouter que rien de désagréable ne nous survint.

A 10 heures, nous atteignons le point culminant, 150 mètres, et la vue s'étend

alors au loin vers le Nord. Les brumes qui s'élèvent à l'horizon nous indiquent que la mer n'est pas très éloignée. A 3 h. 3/4, nous coupons près de *Sidi bou Loudni* la route d'Akermout à Ertnana que nous avions suivie en 1904. La forêt se continue, mais moins dense ; à mesure que nous approchons de la mer, le thuya se développe, l'arganier disparaît ou ne forme plus que des buissons rabougris.

A 4 heures, nous arrivons à la bordure du plateau, en vue de *Sidi Içahaq*, dont la kouba domine la mer. Notre campement est à peine installé que nous avons l'agréable surprise de voir arriver la mission Dyé. Mon ami, le lieutenant de vaisseau Larras et son collaborateur M. l'enseigne Traub poursuivent leurs levés de la côte marocaine. Un excellent dîner, préparé par le cuisinier de la mission, nous réunit le soir sous ma tente et nous passâmes agréablement quelques heures trop courtes. Le lendemain, nos amis partaient pour Mogador ; nous, nous reprenions la route de l'intérieur.

16 Décembre. — Longeant la côte, afin de reconnaître la constitution géologique de cette partie du littoral, nous gagnons le marabout *Sidi Abdallah ben Taâch*, puis celui de *Sidi Salah*. Le plateau côtier reste semblable à ce que nous l'avions vu dans les autres parties du Maroc. Sol gréso-sableux bien cultivé, avec, par place, une croûte calcaire bien développée. Le sumac *(Tizra)* forme, aux environs de Ben Taach, une broussaille épineuse et dense.

Auprès de Sidi Salah, la dune envahit le plateau supportant une forêt de thuyas, dont l'incendie a détruit les parties les plus belles.

Au départ, il fait très froid, mais le soleil ne tarde pas à faire sentir une douce chaleur qui, bientôt, devient intolérable.

A Sidi Salah, nous abandonnons la côte pour nous enfoncer vers le Sud, de façon à recouper transversalement l'Akermout. Une chaleur torride règne sur le plateau sableux, où la croûte calcaire gène et empêche la culture. Dans cette partie, c'est encore une zone broussailleuse que nous traversons ; le lentisque, le tizra, le ciste, y forment un maquis impénétrable à l'ombre duquel de beaux champignons comestibles étalent leur large chapeau maculé.

Au Sud de cette zone, les oliviers, jusque-là assez rares, deviennent plus abondants ; l'arganier apparaît aussi, les cultures se développent et s'étendent jusqu'au pied du djebel Hadid. Nous passons à la Zaouïa d'Akermout et allons demander l'hospitalité chez un parent d'un de nos muletiers, auprès de la kasba du caïd Regragui, dans laquelle celui-ci est gardé à vue par le caïd Hadji.

Le nommé El Hadj nous reçoit très aimablement et s'excuse de ne pouvoir rien nous offrir. Les sauterelles ont tout mangé et il ne peut même pas mettre à notre disposition le poulet quotidien.

17 Décembre. — Nous laissons notre campement dans cette maison, pauvre mais hospitalière, et faisons une nouvelle ascension du Djebel Hadid. Par le marabout *Sidi bou Nouar* et un sentier de chèvres, nous atteignons le point culminant à Sidi Yacoub, puis gagnons le Djorf, déjà vu avec Jacqueton, et rentrons à notre campement après avoir fait une ample moisson de fossiles et de plantes pour notre herbier.

Le lendemain, nous rejoignons la route du littoral à Sidi Zeregtoun, où la découverte d'un beau gisement fossilifère nous oblige à camper le soir. Le 19, nous rentrions à Mogador.

II. — **Première visite au Goundafi**

27 Décembre. — Nous quittons Mogador avec un nouveau convoi et prenons la route de Marrakech. N'ayant pu nous procurer les mulets nécessaires, nous louons un chameau. Cela nous obligera à une marche plus lente, et sera la cause de bien des ennuis. Après la traversée des dunes, est une zone forestière importante de thuyas et d'arganiers, dans laquelle le caïd Emflous a établi une nzala ; pour l'éviter, nous tournons au Nord à travers la forêt et arrivons à *Bou Achach*, où nous déjeunons. Nous nous dirigeons alors vers l'Est, le thuya disparaît, l'arganier persiste et les sujets atteignent une belle taille ; nous arrivons bientôt à la dépression du Dra, près du *Dar chikh Allel* ; peu après, nous rattrapons la route de Marrakech à la *Zaouïa Si Ahmed el Hamri*. Nous avions mis 6 heures et demi, arrêt non compris, pour arriver à notre gîte d'étapes. A peine sommes-nous installés, que la pluie arrive ; un gros orage éclate la nuit et dure jusqu'au matin.

28 Décembre. — La pluie tombe drue ; nous ne pouvons nous mettre en route qu'à 9 heures en profitant d'une éclaircie pour décamper. A 9 h. 1/2, nous coupons le chemin qui va du Souq Had Dra au Souq Khemis des Meskalla ; la pluie recommence et tombe en courtes mais fréquentes ondées.

Au-delà, le chemin oblique à l'Est et la belle vallée de Hanchen apparaît, toute verte de cultures. L'orage reprend de plus belle au moment où nous arrivons au Tléta de Hanchen dans un piteux état.

Les sauterelles ont complètement disparu, elles n'ont commis que peu de dégâts et les pluies abondantes font présager une bonne récolte. La région est tranquille et rien ne peut justifier les bruits qui couraient à Mogador, dont nous ne sommes cependant qu'à une quarantaine de kilomètres.

Une chambre est mise à notre disposition par le père d'un de nos muletiers ; certes, nous y sommes à l'abri de la pluie, mais non des insectes, et une lutte énervante nous tint éveillés toute la nuit.

29 Décembre. — Au matin, la pluie tombe toujours et il nous faut passer toute la journée dans notre chambre étroite et noire. Ce n'est pas gai. Nous avons fait, aujourd'hui, l'acquisition d'un petit âne. Nos mulets sont très chargés, les hommes ne peuvent s'en servir de montures ; l'âne remplira cet office.

30 Décembre. — Il fait beau ce matin ; aussi partons-nous dès 6 heures, malgré un froid très vif. A plusieurs reprises, nous mettons pied à terre, marchons, courons même pour nous réchauffer. Nous pressons la marche pour traverser au plus vite cette région, déjà vue tant de fois ; le chameau nous suit de son pas lent et grave, l'âne trottine allègrement d'abord, mais bientôt fatigué, il fait des chutes nombreuses ; au lieu d'un aide, nous avons un embarras de plus.

Du Souq Tléta de Hanchen, notre route se tient au Nord-Est, traverse la forêt d'arganiers jusqu'à la hauteur du *Dar Moqadem Meçaoud*. C'est là la limite de l'arganier. Au-delà s'étend un vaste plateau nu, sablonneux, assez bien cultivé ; puis la pente s'accentue au Nord-Est et une légère dépression mène à l'*Aïn Tafetech* ; nous nous y arrêtons pour déjeuner et aussi pour laisser passer un ouragan de pluie et de vent qui vient de nous atteindre. Il dure deux heures ; un temps superbe lui succède et c'est sous un beau soleil que nous continuons notre route jusqu'à l'*Aïn Oumest*. Du plateau qui domine l'Aïn Tafetech et dont l'altitude est de 450 mètres environ, nous descendons par une pente assez raide, assez brusquement, par conséquent, sur une terrasse inférieure dont l'altitude n'est guère que de 380 mètres.

Le sol change complètement ; il devient dur et rocailleux. Des silex nombreux se rencontrent tant dans la roche en place qu'à l'état de cailloux roulés ; quelques-uns, très bien colorés, rappellent les plus belles agates. De nombreux ouad peu importants drainent les eaux vers l'oued Mramer. C'est une région propice aux escargots et un marabout situé un peu à l'Ouest de l'Aïn Oumest est là pour en témoigner, il se nomme Sidi bou Boubouche (le père des escargots).

Nos tentes s'élèvent auprès de la maison d'un gros propriétaire foncier qui veut bien nous offrir l'hospitalité. Il se montre très poli, très prévenant, cela venait corroborer l'impression que j'avais de la région. Nous approchions de la tribu dans laquelle M. Lassalas avait été blessé et plus nous en approchions, plus les marques de respect devenaient grandes. C'est qu'à la suite de l'affaire Lassalas, Mouley Afid avait *mangé* la tribu et fait emprisonner le caid et un certain nombre

de ses administrés. De ce fait, ainsi qu'on le disait : *l'européen devenait un objet bien fragile et bien cher et il était préférable de s'en éloigner de crainte de le briser par mégarde*.

En plein Sud et vers l'Est nous jouissons d'un panorama magnifique. L'Atlas nous apparait tout blanc de neige, le Haut-Mtouga en est également couvert. De ce point, n'est visible que la partie Ouest de l'Atlas, depuis les Aït Brher jusq'au Djebel Ouirzan. Les indigènes ne connaissent aucun nom de la montagne, ils savent vaguement que ce sont les montagnes du Goundafi et des Ida ou Mahmoud, mais ils ne peuvent donner aucune indication précise. La montagne ne les intéresse d'ailleurs pas, il la considère comme une région tellement éloignée, habitée par des sauvages que ce serait les étonner beaucoup que de leur proposer de les y mener. Pour eux ce sont des régions inaccessibles aux gens de la plaine ; les montagnards viennent bien dans leurs régions mais ne permettraient pas que l'on pénètre dans leurs vallées.

30 Décembre. — Il fait très froid, nous ne pouvons décamper avant 8 heures. Température 6°. Jusqu'à 9 heures nous préferons marcher malgré la gelée qui couvre le sol. La plaine conserve son caractère de nudité, quelques champs cultivés autour de maisons isolées, quelques jujubiers de haute taille. A 10 h. 1/2 nous passons la Zaouïa de Si Moktar, à 11 heures nous nous arrêtons en plein champ sous un jujubier de très belle venue, auprès d'un rdir. Sans prévenir nos gens je dispose un phonographe et quelques airs arabes se font entendre. C'est un ahurissement général, surtout lorsque je fais entendre le Coran. Chacun cherche le chanteur, examine l'appareil, essaye de pénétrer dans le pavillon, puis ne pouvant évidemment se rendre compte de la machine manifeste son étonnement en prenant un air songeur. L'expérience est faite, mon appareil a triomphé, je vais dès lors pouvoir m'en servir et ce sera une arme de plus à notre disposition. Nous avions craint, en effet, qu'à l'audition du Coran, le phonographe ne fut brisé, il n'en fut rien heureusement. Depuis ce jour à chaque campement la séance fut de rigueur pour la plus grande joie des indigènes.

Le plateau aboutit, vers l'Est, à une profonde dépression bien cultivée mais non boisée, au milieu de laquelle quelques mamelons isolés, l'Ank el Djemel, les Raïat, le Djebel Tilda témoignent des érosions formidables qui ont du se produire dans ces régions. Le rebord du plateau est à 360^{m} d'altitude, une descente rapide qui longe l'Ank el Djemel que nous laissons au Sud, nous mène au fond de la dépression par 270^{m} environ. La nzala située à mi-côte et portée sur les levées Larras est abandonnée ; nous allons demander asile dans un douar situé au fond du ravin.

A notre arrivée les gens du douar nous prient de continuer notre route

jusqu'à la nzala de Chichaoua, le pays est infesté de voleurs et le douar ne veut pas prendre la responsabilité d'abriter des européens. La nzala est trop éloignée, nous ne pouvons satisfaire à leur désir et nous installons notre campement. Les troupeaux nombreux arrivent, ce sont des moutons et des chèvres. Le douar s'anime à la rentrée des bergers et des hommes qui reviennent des champs.

Un mokhazni du caïd Bel Cadi arrive également, il vient percevoir l'impôt ; une grande discussion s'élève et bientôt l'affaire prend mauvaise tournure. Les couteaux sortent de leur gaine, le mokhazni arme son fusil et met en joue la masse des indigènes. Il se produit un moment d'angoisse et nous-mêmes ne sommes qu'à demi rassurés ; mais les belligérants, prêts à en venir aux mains, reprennent la discussion, le parti du mokhazni s'augmente de nouveaux arrivés et les récalcitrants sont amenés de force chez le caïd. Deux heures après le mokhazni revenait seul et nous rassurait complètement. La tranquillité est revenue dans le douar, mais les femmes, surexcitées, discutent toujours, elles s'approchent de nos tentes, la distribution de quelques dragées les calment complètement. Nous sommes alors envahis par une foule grouillante et sale d'enfants et de femmes. Chacun veut une dragée et nos provisions s'épuisent vite.

L'eau manque totalement aux environs, nos mulets ne pourront boire ce soir. Nous pouvons cependant obtenir un peu d'eau moyennant quelques grouch ; nous ne pourrons faire notre toilette mais nous aurons suffisamment d'eau pour notre thé.

31 Décembre. — La nuit a été très froide, 5° ce matin à 5 heures. La tente est couverte de givre, le sol est glacé. Nous partons à pied et bien lentement car nos mulets glissent à chaque pas sur la pente assez raide qui mène au col des Raïat (400^{m}). Sur le versant Est du col une brise fraîche, tempérée par les rayons solaires rend la marche agréable : nous dévalons la pente pierreuse tout en admirant le beau panorama qui s'étend devant nous. La ligne verte des oliviers marque le cours de l'oued Chichaoua ; au delà, la plaine, légèrement embrumée, se déroule monotone et triste, quelques taches vertes au loin indiquent les olivettes du Mejjat : tout au fond l'Atlas montre sa ligne blanche de neige d'où paraît s'élancer le Pic d'Erdouz qui domine de sa masse bien éclairée les avant-monts encore dans l'ombre.

A 10 heures nous sommes sur les bords de l'oued Chichaoua, nous faisons halte pour permettre à nos bêtes de s'abreuver et pour faire nous même un brin de toilette. Notre chameau trouve là une nourriture abondante et la pauvre bête se presse de satisfaire son robuste appétit. Notre arrivée est signalée à la nzala d'où les gens viennent nous apporter du lait que nous buvons avec plaisir. Peu après nous allons nous installer à l'intérieur des gourbis, près du Mellah dont la

porte est barrée par le corps d'un juif étendu sur le sol et ne donnant plus signe de vie. Les habitants passent près du cadavre ou l'enjambent sans autre inquiétude et je dus intervenir pour faire enlever ce corps par trop odorant.

Quoique encore de bonne heure, nous décidons de nous arrêter afin de fêter dignement, le renouvellement de l'année. Ma femme prépare un couscous monstre au grand ahurissement des indigènes peu habitués à voir une européenne s'employer à cet ouvrage. Les visites sont en conséquence nombreuses. Un chikh des environs vient nous voir, nous l'invitons à partager notre dîner. Ce chikh, Si Brahim el Ahmri, était caïd de la partie des Ahmar, située au Sud du Tensift. Sa kasba était située auprès de Sidi Chiker. A la suite de démêlés avec Ben Nebah caïd des Ahmar, la kasba fut démolie et lui même dut chercher un refuge auprès de Bel Cadi. Il espère des temps meilleurs pour rentrer en possession de sa tribu. Ce chikh nous raconte l'attentat dont a été victime M. Lassalas. Évidemment cette version doit être acceptée sous toutes réserves. D'après lui M. Lassalas qu'il appelle *radjel machi mezian* (mauvais homme) aurait mal agit en s'associant et en prenant parti pour un indigène des plus mal notés du douar et en le faisant il aurait été inconsciemment tant soit peu provocateur.

Comme toute fête, celle-ci débuta par une distribution aux pauvres, puis un concert donné par notre phonographe, mis toute la nzala en joie. Enfin le couscous préparé à l'algérienne avec une merga excellente fut déclaré bien supérieur à tous les couscous marocains. Une bouteille de champagne fut vidée à la prospérité de nos hôtes et du Maroc.

1er Janvier 1907. — De bonne heure, le camp est levé. Dès que notre tente est abattue nos hommes nous souhaitent une bonne fête. Le chikh Brahim vient aussi nous présenter ses vœux et nous fait une déclaration de principes ; à partir de ce jour nous avons un ami de plus dans la région.

Notre objectif est aujourd'hui *Mzoudia*. A la suite de l'affaire Lassalas, la route de Marrakech a été coupée, les nzala ont été abandonnées et les douars proches de la route ont été pillés et détruits. Nous apprenons l'assassinat sur cette route du vieux chérif Ahmed, que nous avions eu à diverses reprises comme muletier. Pour 2 pesetas dont il était porteur, il eut la tête tranchée.

Jusqu'à Mzoudia, la route reste dans la vaste plaine qui s'étend jusqu'à Marrakech. Quelques parties sont bien cultivées, mais dans l'ensemble c'est plutôt une zone de paturages. L'oued Oulras que nous traversons à 11 heures est à sec, mais des puits abondants et peu profonds existent le long des berges.

Les vols de sauterelles sont de nouveaux très nombreux ; dès la première heure, alors que ces insectes sont encore engourdis par le froid, les gens des douars voisins en remplissent de plein sacs qui se vendront sur le marché de

Marrakech. Cuit à l'eau et salé, l'insecte est également mis en conserves et servira à la nourriture de la famille.

Nous arrivons à Mzoudia à 3 heures, après une halte prolongée au pied du Djebel Ardhous. Les gens de la nzala émettent la prétention de nous faire payer un droit de passage. C'est notre chameau qui nous vaut cette nouvelle imposition et on nous réclame un douro. Une discussion assez vive qui dura bien longtemps aboutit cependant à la confusion des indigènes. Ils durent se contenter d'une légère « fabour ».

Nous abandonnons la route de Marrakech pour suivre au Nord une piste qui longe le Djebel Ardhous. Une heure après nous arrivons devant un douar où, après quelques explications, nous sommes autorisés à camper. D'abord on nous exagère l'insécurité de la région. Le douar risque beaucoup à nous recevoir, mais nous y serons en toute sécurité, car les gens sont décidés à se faire tuer jusqu'au dernier pour nous défendre. Peut-être, y avait-il un fond de vérité dans ces déclarations, mais pour ma part je crus comprendre, qu'un risque si grand méritait une récompense grande aussi et qu'en réalité c'était du chantage tout pur.

Cependant, je dois dire que les femmes, qui étaient venues nombreuses auprès de notre tente, appelaient Madame Brives « ma fille » se déclaraient ses amies et s'ingéniaient à la tranquilliser.

2 Janvier. — Nous voulons gagner la capitale aujourd'hui : l'étape devant être longue nous partons à 5 heures du matin. Il fait toujours très froid, 7° au départ, une gelée blanche abondante couvre le sol. Les sauterelles figées sur les buissons ou le long du chemin sont activement ramassées par une troupe nombreuse de femmes et d'enfants. Une fumée couvre la plaine au Nord et le feu dévore les buissons d'atriplex (guettaf) et d'une plante grasse voisine des soudes. Nous pensions d'abord voir là, un moyen employé pour détruire les sauterelles ; mais en nous approchant nous constatons que ces buissons sont brûlés pour en recueillir les cendres, celles-ci sont employées à la fabrication du savon. C'était un spectacle curieux de voir ces feux nombreux éclairant la plaine où le jour commençait à peine à paraître. Les hommes qui se mouvaient dans cette atmosphère enfumée paraissaient par moment des êtres fantastiques. Tout était grossi démesurément. Notre chameau qui nous précédait de son pas tranquille semblait quelque monstre antédiluvien.

Les cultures sont rares, les maisons aussi. A 7 heures, nous arrivons à la hauteur d'une imposante Kasba, l'azib du caïd Si Aïssa el Abdi. Une heure après les jardins de *Sidi Ziouïne* viennent rompre la monotonie de la plaine. Un canal issu de l'oued Nfis, sert à l'irrigation de belles olivettes et de jardins potagers. Cette partie très bien cultivée s'étend d'une part jusqu'au Tensift, de l'autre jusqu'à

l'oued Nfis. La Kouba de Sidi Ziouïne est un peu au Nord de notre chemin, plus loin au pied des Djebilat une masse blanche marque l'emplacement de la zaouïa Cheradi. Le confluent de l'oued Nfis est un peu à l'Ouest et nous le voyons nettement.

Notre route tourne alors au S.-E., à 9 heures, nous traversons le gros village de *Sidi Khaled*, à 10 heures nous rejoignons à *Bel Kara*, la route de Marrakech. Les cultures de céréales, les jardins potagers et fruitiers s'étendent de chaque côté du chemin; les séguias sont nombreuses et pleine d'eau. A Bel Kara, nous franchissons une dépression pleine d'eau et une demi-heure après nous sommes sur les bords de l'oued Nfis à *Youdïa*. Le mellah de Youdïa domine la rive gauche au milieu de trembles énormes. Sur les terrasses des maisons sont des sortes de Kouba qui donnent à l'ensemble un caractère particulier. Ces kouba ne sont autre chose que des fours et le spectacle est assez curieux de voir tous ces cônes surmontés d'une colonnette de fumée.

Nous repartons à midi à forte allure, car il faut arriver avant la fermeture des portes de la ville. La plaine est toujours bien cultivée et sillonnée de séguias qui coupent souvent les chemins et obligent à des pertes de temps regrettables. Des douars, des azibs importants, tel celui du caïd El Mtougui, jalonnent la route. C'est peu après cet azib que nous coupons l'oued Reraïa dont le lit est à sec.

Le système d'irrigation est tel, que toute l'eau est employée, et ce n'est pas sans surprise que l'on constate l'absence d'eau dans des rivières aussi importantes que l'oued Oulras et l'oued Reraïa.

A 4 h. 20, nous arrivons à Bab Doukkala et, peu après, grâce à l'obligeance de notre vieil ami Si Omar ben Medjad, nous sommes installés dans la maison du chikh Abd el Kader, moyennant un loyer de 15 douros par mois.

Notre séjour à Marrakech fut court et dura seulement le temps nécessaire à prendre langue auprès de nos amis. Nous revoyons Si Abd el-Aziz Barada avec qui nous allons causer souvent dans la belle maison qu'il a fait édifier dans son jardin. Il nous met au courant de la situation politique du pays et nous documente sérieusement.

La lutte est toujours à l'état aiguë entre le Glaoui et le Goundafi. Celui-ci, vaincu, dut se réfugier dans ses montagnes où le Glaoui le poursuivit. La neige a momentanément arrêté les opérations et la situation de Si Taïeb el Goundafi paraît des plus précaires. Le Mtougui et le Glaoui sont ligués contre lui et il a à se défendre contre des forces considérables qui l'attaquent de tous côtés à la fois.

La situation est bien changée depuis notre dernier voyage. Le Goundafi était alors maître de tout le pays jusqu'à l'oued Chichaoua. Aujourd'hui c'est le Mtougui qui commande sur toute la région à l'Ouest de Merrakech, le Glaoui sur celle de l'Est. La limite de leur commandement est l'oued Nfis.

Marrakech est bien déchue de sa splendeur passée. Depuis le séjour du Sultan dans le Nord, le commerce est dans le marasme. Barada ne vend plus ses belles étoffes et ses objets luxueux destinés au makhzen. Sa réception se ressent de ce malaise et les repas pantagruéliques d'antant ne se renouvellent pas.

Notre agent consulaire, Si Omar, n'est pas aussi atteint ; les grenades se vendent toujours aussi bien et ses plantations lui sont d'un bon rapport. Ses aptitudes agricoles ont d'ailleurs été remarquées. Mouley Afid, khalifat de son frère Abd el Aziz, dont les jardins sont proches de Marrakech, fait greffer ses oliviers par Si Omar ; celui-ci est ainsi devenu une sorte d'intendant des jardins chérifiens en même temps que l'ami du chérif. Nous tirons profit de cette situation nouvelle, des mandarines nous sont apportées chaque matin de la part de Si Omar ; elles proviennent des jardins de Mouley Afid, les seuls qui en renferment.

8 Janvier 1907. — Nous quittons Marrakech à 12 h. 1/2 et prenons la route d'Imintanout. Mouley Ahmed que nous avons retrouvé ici nous accompagne. A 2 h. 1/2, nous nous installons dans une kasba en ruines chez un ami de notre majordome. Nous sommes près de Tamesloht, mais nous n'irons pas encore faire visite au chérif Mouley el Hadj. Le lendemain, nous gagnons *Frouga* par le même chemin qu'en 1905. Le Mtougui a installé des postes sur toutes les routes : la tranquillité est parfaite. On nous dit que notre ami Si Ahmed ou Bihi se bat avec le caïd Lhassen de Tigmi Iguiz et que tout le Seqsaoua a pris part à la lutte. Les Aït Abdallah, tout en restant neutres, subiraient l'influence du Mtougui. Les Oulad Mouça et les Aït Addious auraient franchement pris parti pour ce dernier ; les Idma seuls défendraient la cause du Goundafi. Nos prévisions de 1905 sont donc loin de s'être réalisées.

10 Janvier. — Partis à 8 heures, nous arrivons deux heures après au Souq el Had de Mejjat, sur les bords de l'Assif el Mel. Toute la région traversée est labourée par les gens du Mtougui. C'est la rançon imposée aux habitants pour les punir de leur soumission antérieure au Goundafi. Pauvres gens dont le rôle est d'être toujours mangés, jusqu'au jour où, las d'être toujours dépouillés, ils se révolteront et à leur tour mangeront le caïd.

De Mejjat, nous laissons à droite le chemin de Ras-el-Aïn suivi en 1905 et prenons vers le Sud-Ouest le chemin d'Imintanout. Cette piste est très suivie, c'est la route du Sous par Bou Ibaoun. A 2 heures nous passons un gros village, les *Oulad Hassaïn*, entouré de jardins et d'olivettes. A 3 heures nous sommes au douar des *Oulad Zaouïa*, grosse agglomération de Cheurfa dont la principale occupation est de dépouiller les caravanes. Les cultures persistent, mais les arbres disparaissent ainsi que les séguias. Trois quarts d'heure après, nous arrivons au *Dar Abbas*

Gorge d'Imintanout — Oulad Zergoun

Fig. 225. Plaine des Oulad bou Cebah.

où nous campons. L'Atlas, que nous ne cessions de voir depuis Marrakech, se montrait à nous dans ses moindres détails. La neige en accusait les formes et rendait la montagne plus compréhensible. Le plateau calcaire qui se développe depuis Imintella jusqu'à Maroussa, à l'altitude de 2,000 mètres, formait une ligne blanche qui marquait la limite des neiges.

11 Janvier. — En une heure nous gagnions la kasba du caïd Bachir des Ouled bou Cebah et de là, par le Souq el Arba, nous arrivons à Kahira où commande le caïd Tahar ; une heure après nous sommes à Touzoumt où, pour la troisième fois, nous retrouvons en bonne santé notre ami Si Ahmed ou Bihi.

Pendant trois jours j'étudiai les environs, poussant des reconnaissances jusque dans la vallée de Serratou, et escaladant les montagnes au Sud. Nous n'oublions pas non plus nos amis de Lella Aziza, à qui nous envoyons l'offrande traditionnelle : un mouton, des bougies, quelques douros. La situation du Seqsaoua était bien telle qu'on nous l'avait dépeinte. Le Mtougui avait réussi à établir son influence par la force, mais les sentiments des gens paraissaient favorables au Goundafi.

Des événements intéressants s'étaient produits depuis notre dernière visite. Un Allemand de Mogador, M. Reichenbach, avait réussi à capter la confiance du chikh Ahmed en se déclarant mon ami. Grâce à cette qualité,

il put voyager dans le Haut Seqsaoua, jusqu'au jour où mon arrivée ayant mis les choses au point, il jugea prudent de quitter le Maroc.

Mon étude terminée, et les renseignements obtenus me montrant l'impossibilité absolue de franchir les cols élevés qui m'auraient permis d'atteindre le Goundafi, je décidai de rentrer à Marrakech afin d'attendre des jours meilleurs et la fonte des neiges. Le retour s'effectua à peu près par le même chemin, et le 17 janvier, nous rentrions dans la capitale.

Au retour, nous pûmes constater un grand changement dans l'attitude des populations.

Auprès des Oulad Zaouïa, on nous montra la maison d'un chikh du caïd Mtougui. Ce chikh jouit du privilège de détrousser, pendant un temps variable suivant les besoins, les caravanes et cela avec l'assentiment du caïd. Ce dernier partagerait même les bénéfices de ces opérations.

A Frouga, une heure avant notre départ, un homme est tué sur le chemin, à peu de distance du village. Aux Aït Yala, nous sommes arrêtés par les gens de la Nzala qui exigent une mouna que nous refusons de leur octoyer. L'insistance était telle que nous dûmes nous fâcher sérieusement. Ma femme dut sortir de son étui, son minuscule revolver et menacer de faire feu. A ce geste, tout le monde fila comme une volée de moineaux.

En cours de route, il nous fut donné d'assister à une chasse au lièvre. Au milieu de la plaine, les chasseurs à cheval maintiennent leurs lévriers ; tout autour, formant un grand cercle, des hommes battent les buissons. Dès que le lièvre est levé, les chiens sont lancés sur la piste et les cavaliers suivent. Tout le monde se rabat alors en poussant des cris et en excitant les chiens, qui ont tôt fait de capturer le pauvre animal.

La température s'étant adoucie, nous n'avions plus besoin d'entretenir du feu, la nuit, sous notre tente.

Nous séjournons à Marrakech jusqu'au 28 janvier, le temps s'y maintint au beau, sauf les journées du 23 et du 24 où une pluie diluvienne ne cessa de tomber pour la plus grande joie des cultivateurs.

Le 25 eut lieu l'Aïd el Kebir. En compagnie de M. Bouvier, je me rendis sur l'emplacement où Mouley Afid devait recevoir l'hommage des tribus en qualité de Khalifat. La fête fut piètre, sans apparat et loin d'être célébrée avec le faste que j'avais vu en 1901, à Rabat pour l'Aïd Srir. L'empressement des populations à venir saluer le chérif m'a paru plus que médiocre ; l'enthousiasme fit complètement défaut.

Les nouvelles que nous recevions du Goundafi étaient devenues meilleures ; les chemins étaient praticables quoique bien abîmés par les fortes pluies des jours précédents. Nous décidâmes donc de tenter le passage. La seule difficulté résidait dans ce fait que les troupes du Glaoui occupaient tous les passages. Cependant on

nous affirmait qu'un convoi de plusieurs mulets chargés de cartouches avait pu passer. Ces cartouches étaient envoyées par l'Allemand Olster au caïd du Goundafi.

28 Janvier. — Nous quittons Marrakech à 10 heures et nous nous dirigeons dans le Sud-Ouest de façon à atteindre la *Zaouia de Kourich* (Akreïch de la carte de Flotte) où nous arrivons après 3 h. 1/2 de marche. Cette zaouia est en tête d'un vallon bien frais dont les eaux s'écoulent vers l'Oued Reraïa, qui porte ici le nom d'oued el Bacha. Toute cette partie de la plaine est bien cultivée et les douars sont nombreux. Trois quart d'heure après la Zaouia, nous arrivions à Dar dial el Cadi, demeure du Khalifat du caïd Si Omar el Guergouri.

Nous nous sommes élevés à 700 mètres d'altitude sur le plateau qui se limite au Nord par cet escarpement remarquable appelé le Dela. Ici le plateau est profondément découpé ; les vallées qui l'entament sont fraîches et couvertes de cultures et d'olivettes.

En route, notre attention fut attirée par une troupe de gens qui gesticulaient et qui paraissaient fort gais. Au milieu d'un groupe de femmes, deux indigènes étaient déguisés en juifs, un masque grossier en cuir cachait leur visage. Accompagnés par les cris des femmes, les masques parcouraient les douars environnants, amusaient les habitants et récoltaient quelques bénéfices de leur visite. Ce mode de déguisement est assez général au Maroc ; il entre dans le cadre des réjouissances qui suivent l'Aïd Kebir.

29 Janvier. — Nous devons aujourd'hui traverser les lignes du Glaoui, établies sur le territoire du Guergouri et atteindre si possible Tagadirt el Bour. Passerons-nous ? telle est la question que nous nous posons dès notre départ. Après une journée très fatiguante nous avons la bonne fortune d'atteindre notre gite d'étapes sans avoir rencontré un seul soldat du Glaoui. De la Dar dial el Cadi nous gagnons Taouerda sur le chemin de Tamesloht au Goundafi, à partir de ce point nous suivons le même itinéraire qu'en 1903. Les chemins sont cependant plus mauvais et ce n'est pas sans difficulté que nous réussissons à gravir le rebord Ouest du plateau du Guergouri. Comme en 1903 il fait nuit noire lorsque nous arrivons aux salines et trois heures durant, nous dûmes nous diriger au jugé à travers les buissons qui encombrent la vallée de l'oued Nfis. La traversée, plusieurs fois répétées, de la rivière, très grosse à ce moment, fût très difficile et non sans danger.

Heureusement la lune paraît au-dessus des montagnes et vient bientôt éclairer la vallée. Le spectacle est alors féerique. Au milieu de ces hautes herbes qui garnissent le fond, des ombres fantastiques courent au devant de nous. Nos hommes, pris de peur, tremblent, se serrent autour de nous, invoquent Allah et tous les saints du paradis et pourtant ce ne sont que des branches que le vent balance mollement.

Au-dessus, les oliviers qui bordent la rive droite forment comme un alignement d'êtres géants dont les bras se tendent vers nous ; nos hommes qui ignorent la présence de ces arbres, ne savent à quoi attribuer cette apparence et leur crainte redouble.

Enfin, tout au haut deux lignes blanches de neige qui convergent vers le haut de la vallée encore mal éclairée, forment comme deux barrières limitant notre chemin qui va là-bas se perdre dans ce gouffre noir vers lequel nous semblons descendre.

Au milieu de ce spectacle grandiose, entourés de gens dont la peur grandissait, nous n'étions pas sans crainte non plus. Tagadirt n'était plus bien loin, mais quel accueil allions-nous trouver ; le chikh Hamada nous connaissait bien, mais était-il partisan du Glaoui, ou du Goundafi ? Autant de questions auxquelles nous ne pouvions répondre et cette incertitude venait encore s'ajouter aux ennuis du chemin. Enfin la Kasba paraît, chose curieuse elle est éclairée et de joyeux cris arrivent jusqu'à nous. Mouley Ahmed, dépêché en ambassadeur revient tout joyeux nous annoncer que le chikh nous *marababike*. Nous sommes sauvés, nos émotions sont vite oubliées et nous nous livrons nous aussi à la joie qui règne dans la Kasba.

30 Janvier. — Aujourd'hui repos, tant pour jouir de la fête que pour soigner nos hommes et nos bêtes.

La chambre qui nous abrite est située au milieu de la Kasba et ne reçoit le jour

Fig. 226. Le plateau du Guergouri. — Vue prise du Nord-Ouest.

que par une petite ouverture percée dans le plafond. Mouley Ahmed a couché en travers de notre porte dans un couloir qui donne accès à l'étage supérieur. Ce matin il est enrhumé et se plaint de douleurs dans tout le corps. Nos autres gens ont dormi à la belle étoile. sur la terrasse, ils sont gelés et viennent également se plaindre. Ces pauvres diables n'ont d'autre costume que celui qu'ils portent : la veille tous avaient fait des chutes dans la rivière et c'est tout mouillé qu'ils durent s'endormir en plein air par un froid intense. Aussi ce matin sont-ils dans un piteux état. En outre d'un fort rhume l'un a les pieds blessés, l'autre a été éborgné par les branches, un troisième a les mains déchirées par les ronces. C'est un désastre, et pendant que les tambourins résonnent et que les danses commencent, il faut soigner notre monde. Frictions, pommades, lavages à l'acide borique ou au sublimé, ont bientôt remis nos gens en état. De nombreuses tasses de thé et une bonne *harira* bien chaude terminent la cure. C'est maintenant au tour des mulets. Les pauvres bêtes ont le dos couvert de plaies, les jambes aussi sont abimées, et les lavages recommencent, tandis que de l'orge et de la paille leur sont distribués à profusion. Nous n'avons qu'à nous louer, car le chikh Hamada fait bien les choses.

La kasba de *Tagadirt el Bour* (le château du plateau) est bondée de monde et le chikh n'a pas failli à son maître le Goundafi. Il a vaillamment défendu la vallée contre les troupes du Mtougui qui venaient d'Amismiz et contre celles du Glaoui qui l'attaquaient par la vallée de l'oued Reraïa. Quelques jours auparavant un combat avait eu lieu au Tizi Ouendo, les Glaoua battus firent retraite dans l'oued Reraïa où ils furent rejoints et dont un grand nombre fut tué. C'est à l'occasion de cette victoire que la kasba est en fête. Le chikh qui nous racontait le combat ajouta, non sans une pointe de fierté : « Les chacals aussi sont en fête, ils peuvent manger le postérieur des Glaoua tombés dans l'oued Reraïa en fuyant comme des lâches ».

Toutes sortes de gens sont réunis ici, le caïd de Demnat, chassé par le Glaoui, est venu combattre dans les rangs des Goundafa, des gens de Marrakech, du Guergouri, du Mtougui sont des auxiliaires précieux pour le chikh Hamada.

La fête était intéressante : non seulement notre arrivée ne la troubla aucunement mais encore notre présence lui donna plus d'éclat.

Les danses sont curieuses et jolies ; voici en quoi elles consistent : Une jeune fille, richement parée, le visage couvert d'un voile rouge, la tête portant un diadème, se place devant une rangée de jeunes gens munis de tambourins sur lesquels ils frappent avec énergie. Autour sont les curieux qui se contentent de frapper leurs mains l'une contre l'autre ce qui produit un bruit sec et vibrant. La jeune fille se déplace d'un pas lent en donnant à son corps un balancement gracieux. Un jeune homme sort alors du rang et s'avance vers elle. Entre les deux danseurs s'établit une mimique expressive. Il m'a paru comprendre, que tout en dansant le

jeune homme faisait à la jeune fille une déclaration d'amour. Cette partie terminée, ou bien la jeune fille s'approchait de son danseur, inclinait sa tête vers lui tout en continuant, mais d'une façon plus expressive, les mouvements du corps ; et alors le jeune homme se retirait et était remplacé par un autre, ou bien la danseuse tournait brusquement sur elle-même et s'éloignait de son vis-à-vis, tout en dansant. Celui-ci activait alors ses mouvements, la musique suivait la même allure, des cris de joie s'y mêlaient et c'était pendant un moment un bruit infernal. Pendant ce temps le danseur s'était muni de deux koumia (poignard), il s'avançait vers la jeune fille qui le fuyait, l'obligeait enfin à se maintenir face à face et faisait alors le geste de se frapper. La danseuse se penchait vers lui tandis qu'il laissait tomber ses bras ballants et que le haut de son corps était pris d'un frémissement qui simulait l'évanouissement. Des clameurs et un redoublement de musique terminait alors la danse qui reprenait de plus belle, après un moment de repos, avec d'autres acteurs.

Fig. 227. — Le massif des Reraïa. — Vue prise du rebord Sud du plateau du Guergouri

Aux danses et aux chants viennent s'ajouter les excentricités de trois indigènes. L'un s'est déguisé en européen, les deux autres en juifs. Le burnous cousu serré au corps donnait l'illusion d'une veste courte et d'un pantalon collant ; un petit panier posé élégamment sur le crâne tenait lieu de chapeau. L'homme ainsi attifé se promenait dans la vaste cour, faisait mine de regarder à droite et à gauche, d'inscrire ses observations sur un carnet, enfin imitait les gestes qu'il m'avait vu faire et obtenait ainsi un grand succès.

Les thés, les couscous, les tagines, circulent toute la journée, nos hommes sont devenus vite joyeux et les malaises du matin ont disparu devant une médication aussi active qu'agréable. Nos mulets sont bien repus aussi, ferrés à neuf, ils peuvent se remettre en route.

31 Janvier. — Les chemins sont, paraît-il, très mauvais, aussi laissons-nous en dépôt, chez Hamada, tout le matériel dont nous n'aurons plus besoin. Jusqu'à *Tinesk* nous connaissons déjà la route pour l'avoir parcourue en 1903. Au-delà elle s'éloigne peu de la vallée, se maintenant en corniche sur les calcaires de la rive droite et se poursuit ainsi jusqu'à *Talatin*. Une rapide montée nous mène à l'altitude de 1180 mètres où un col secondaire permet de redescendre dans la vallée de l'oued Nfis. Partis à 8 h. 1/2 de Tagadirt nous arrivions à ce col à 11 h. 1/4. De cet observatoire la vue sur le massif est très belle. Au fond, le Djebel Ouichdan barre la vallée dominée sur la gauche par le Djebel Amskrim (4.000^{m}), sur la droite par le Djebel Theza (3.400^{m}) dont nous ne voyons que les pentes. Tout est couvert de neige, sauf une bande étroite qui dessine le cours de l'oued.

Nous nous arrêtons au pied du col jusqu'à 1 h. 1/2 puis continuons à suivre le lit de la rivière dont la direction reste au Sud. Nous coupons trois fois la vallée qui décrit en ce point deux courbes prononcées pour prendre ensuite une direction S.-E. Le chemin restera désormais sur la rive gauche jusqu'au confluent de l'oued Agoundis.

A chacune des boucles, correspond une plate-forme alluvionnaire cultivée, sur les pentes quelques amandiers, au-dessus des thuyas. Par un chemin très glissant nous longeons la paroi à pic et arrivons dans un afluent important, l'*Oued Inaden*. Un gros village du même nom est en tête de l'oued. Nous le laissons à droite et gravissons le contrefort opposé au milieu d'une belle forêt de thuyas dont quelques uns sont vraiment de belle taille. Au sommet nous sommes à 1.300 mètres. Au bas dans la vallée le village de *Tougoulrir*, un peu au Sud une boucle presque complète de l'oued enserre la Zaouïa de *Terguetseder*. Nous suivons au flanc de la montagne, un mauvais chemin schisteux couvert de neige et atteignons bientôt par 1.400 mètres une autre petite crête. La vallée change brusquement de direction. Celle-ci passe au S.-O. et au coude correspondant se trouve le village d'*Iguern'gouris*.

La vallée s'élargit, les détails se précisent, le *Djebel Goursa* ou *Guirza* qui constituent le contrefort Est de la vallée se détache nettement du Djebel Amskrim. Entre eux un col permet l'accès de la vallée des Aït Messane et le chemin qui le franchit aboutit un peu au Nord d'Arround. Une vallée affluente en descend, elle reçoit sur sa rive gauche un ravin important qui vient du pied Ouest de l'Amskrim. Cette montagne se détache maintenant nettement et constitue une masse rocheuse énorme

couverte de neige entourée d'un plateau incliné qui descend jusqu'à la rivière. Dans la vallée les villages sont plus nombreux et les cultures plus développées. Nous passons à la hauteur de *Tirga*, *Aerg*, *Anaout* qui restent sur la rive droite. Peu après la vallée se rétrécit brusquement; des bancs rocheux rouges qui la barrent complètement forment une gorge pittoresque *Iminguirza*. Au Nord sont les petits villages de *El Naïn* et de *Imraoun*. Au Sud la vallée s'élargit de nouveau en prenant une direction presque Ouest. Une rivière importante, l'*Oued Agoundis*, vient confluer en ce point. Le paysage change alors complètement, un plateau qu'entame la rivière se poursuit jusqu'au pied du Djebel *Ouichdan*. Au lieu des tons pâles des calcaires et schistes traversées dans le cours inférieur, nous trouvons maintenant des tons rouges vifs qu'illuminent les derniers rayons du soleil.

Il est tard, en effet, lorsque nous arrivons à la bordure Ouest du plateau d'où s'aperçoit, sur une terrasse inférieure, la Kasba du caïd. Un vent glacé souffle de l'Ouest ; la nuit approche il n'est pourtant que 5 heures.

Nous touchons au but, le caïd avertit nous fait loger dans une aile de sa kasba, bientôt arrive une mouna succulente qui nous réchauffe. Nous en avions bien besoin, car pendant l'attente à la porte nous nous étions franchement gelés.

1^er^ Février. — La veille, à notre arrivée, nous n'avions vu que le frère du caïd. Ce matin dès notre réveil les visites com-

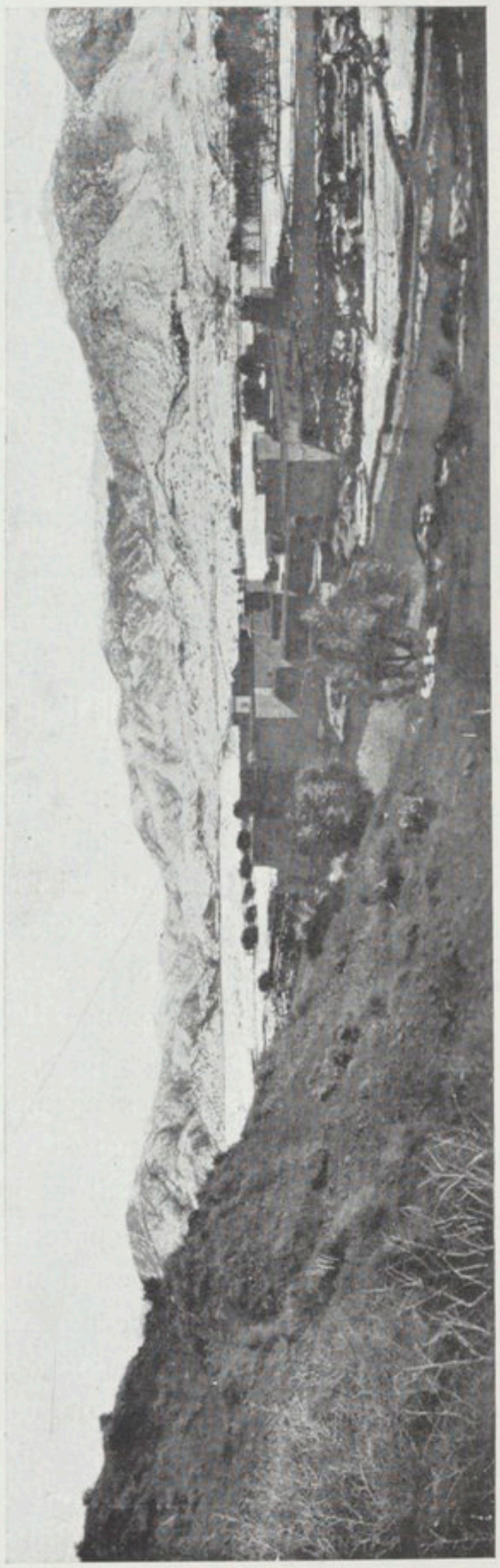


Fig. 228. Kasba de Tellet Yagoub et Chaîne du Ouichdan. — Vue prise du Nord.

mencent, les mounas se succèdent. Un majordome nous est donné qui doit s'occuper spécialement de satisfaire tous nos désirs. Ils se nomme Bou Khis, ce nom lui vient d'un énorme anneau qui lui sert de boucle d'oreille. Il est originaire du Ras el Oued, d'Akouchtim où il a sa famille et où il est marié. Dès son jeune âge il fut attaché à la personne du caïd Si Taïeb, alors enfant et l'anneau est le signe de cet attachement. Bou Khis est très libre avec le caïd, il sait merveilleusement tirer parti de sa situation en jouant plus ou moins le rôle de bouffon. Vis-à-vis de nous il s'acquitta parfaitement de sa mission et nous n'eûmes que des compliments à lui adresser.

Si Taïeb, caïd du Goundafi est bien changé depuis un an que nous l'avons vu. C'est un homme de quarante à quarante-cinq ans au plus mais il en paraît soixante ; l'élégance que nous avions constatée chez lui alors qu'il était dans toute sa puissance semble avoir complètement disparu. Il a conservé cependant l'œil vif le geste brusque, mais après un élan de vivacité, il retombe dans un grand abattement. On sent l'homme aigri dont l'énergie a disparu.

Au moment où nous arrivons chez lui sa situation n'est pas brillante. Son commandement qui s'étendait l'an dernier du Tensift au Sous, de Chichaoua à Ras el Oued, est réduit à la vallée de l'Oued Nfis. Les cols les plus proches de sa kasba sont occupés par ses ennemis. Les Glaoua sont sur le Ouichdan à quelques heures au Sud, l'Amismizi attaque Tinesk par le Tizi n'tagouramt, le Mtougui s'est emparé de la région au Sud d'Erdouz et de Maroussa, Si Mouïs, pacha de Taroudant est campé à quelques heures du Tizi N'test, enfin son beau frère le caïd d'Aoulouz a été contraint d'abandonner sa cause et de se joindre à ses ennemis.

Le caïd nous fait un long exposé de sa situation et il le fait avec une rage qui montre bien son impuissance. Pour lui la situation est desespérée et il ne songe plus qu'à défendre sa kasba jusqu'à la mort.

Il nous fallut bien des paroles pour relever un peu ce courage disparu, mais nous y réussîmes et nous fûmes heureux un jour de voir le caïd souriant et plein de confiance en l'avenir, c'est alors qu'il nous dit : « Je vois que j'ai en vous des amis dévoués car, alors que mes parents m'abandonnent, vous ne craignez pas d'affronter toutes sortes de dangers pour venir m'apporter des paroles de paix et d'espérance. Puisque Dieu l'a permis c'est qu'il veut que cette amitié soit sincère et durable. Aussi, à partir d'aujourd'hui, considérez-vous ici comme chez vous et tout ce que vous me demandez vous l'aurez, In cha Allah ! »

Les visites se succédèrent et nous eûmes avec lui de longues conversations. Le caïd s'intéressait vivement à tout ce que nous lui disions, mais ce qu'il tenait surtout à savoir, c'était la façon dont le Gouvernement français récompensait les bons serviteurs. Nous lui expliquions alors les retraites, les honneurs, les statues. Alors, hochant tristement la tête, le caïd nous conta le fait suivant :

N.-O. Théza 3.000m Vallée de l'Oued Nfis Guirza 2.800m Amskrim 4.000m Tirkout 3.400m S.-E.

S.-E. Ouichdan 2.800m Vallée de Taceft Idknan 2.000m Oued Arbhar Ogdimt 3.400m Théza N.-O.

Fig. 229-230. Panorama des montagnes du Goundafi
Tour d'horizon pris de Taourirt n'Gouj, près de la kasba de Tellet Yacoub.

« Tu me vois aujourd'hui cerné, presque prisonnier dans ma kasba, et cela, parce que j'ai voulu rester fidèle à Sidna Abd el Aziz à qui je resterai fidèle jusqu'à la mort. Eh bien, écoute : j'ai commandé deux ans la harka du Sous, j'ai rétabli l'ordre, et cela, au nom de Sidna. Mais au cours de cette campagne, je fus grièvement blessé et, la lutte terminée, je dus prendre un assez long repos dans ma kasba avant de me rendre auprès du Sultan. Dès que je le pus, j'y allai et c'est en boîtant alors que je me présentai devant lui. En me voyant et avant de me demander quoi que ce soit, Sidna me dit : « On m'offre tant de douros pour telle tribu de ton commandement ; combien offres-tu pour la conserver ? » Et je dus aller quérir des douros sans que le Sultan m'eût demandé des nouvelles de ma santé. Est-ce que les choses se passent ainsi chez vous ? »

Enfin, après de nouvelles visites, nous acquîmes la conviction d'avoir un bon ami en la personne du caïd ; les déclarations francophiles qu'il nous fit à différentes reprises ne laissèrent aucun doute à ce sujet dans notre esprit.

La neige étant tombée en abondance, nous dûmes séjourner plus longtemps que nous ne l'aurions voulu. Heureux de ce retard, le caïd qui avait repris confiance en lui-même nous dit : « C'est Dieu qui veut que vous restiez encore ».

Tous les jours, lorsque le temps le permettait, nous faisions des excur-

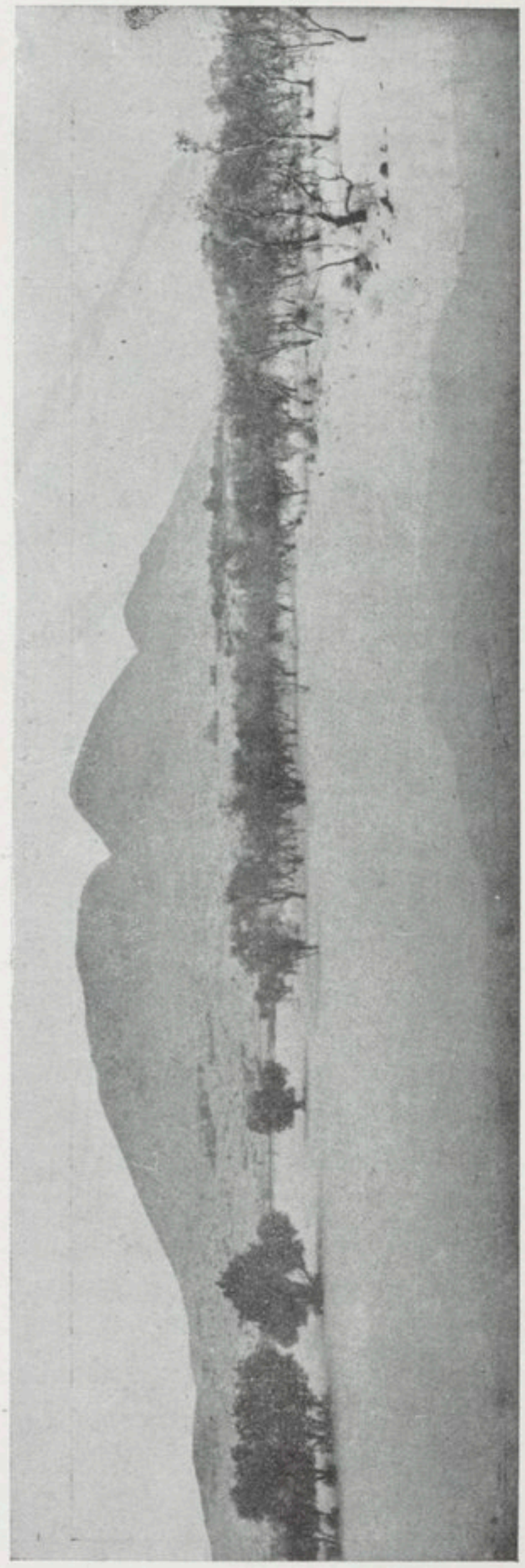


Fig. 231. Le Ouichdan et les plantations d'oliviers et d'amandiers sous la neige.

sions dans les montagnes environnantes et nous pûmes ainsi parcourir et étudier de très près ces régions encore peu ou pas connues.

Tizi n'Test — Dj. Idmi — Dj. Arsoun Ourioul

Fig. 232. — Chemin de Taguentaft.

Le caïd nous prévint un jour que le lendemain serait employé à visiter la kasba *Taguentaft* située plus haut dans la vallée. Accompagnés par son frère et de nombreux personnages de son entourage, nous fûmes reçus cordialement dans cette vieille kasba où son père avait résisté avec succès à toutes les tentatives du Makhzen. C'est un grand honneur que vous fait le caïd, nous dit-on, car jamais encore un européen n'est entré ici.

Au retour, le caïd nous invita à visiter divers emplacements pour l'établissement d'une nouvelle kasba qu'il voulait édifier. « J'y ferai une grande chambre avec de grandes fenêtres pour Signora, nous dit-il, car j'espère bien que vous reviendrez habiter ici. » On ne pouvait être plus aimable et nous nous sentions loin du temps où M. de Segonzac était arrêté par ce même Si Taïeb et obligé de rétrograder.

Le caïd a un fils, Si Laoussen, beau gaillard de vingt ans, qui ne paraît pas avoir les qualités guerrières de son père. Très instruit, il passe son temps en lecture et en conversation avec les tolba. Il habite un corps de bâtiment de la kasba et il ne sort que très rarement.

Si Taïeb a quatre frères. Si Brahim, qui habite Taguentaft, est un guerrier doux et affable; il a deux fils, Si Mohamed et Si Lhassen, jeunes gens aimables qui habitent Tinmel. Si Boukhine et Si Mohamed qui se sont retirés de la vie active et qui vivent ensemble aux environs

de Taguentaft. Enfin Si Mohamed, le khalifat du caïd, loge dans la kasba de Tellet Yacoub. C'est un homme de 25 à 30 ans, célibataire, aux mœurs dissolues. Sa maison est entourée de huttes d'esclaves dont les femmes constituent son harem.

La famille est complétée par deux neveux, fils d'un frère décédé ; l'un, Si Mohamed Addouch habite Marera, l'autre une kasba dans le Ouichdan.

La kasba Goundafi ou de Tellet Yacoub est plutôt un azib, une ferme, qu'une citadelle. Elle est située au bord de l'oued Nfis, sur la rive droite, en contrebas d'un plateau qui la domine de toute part. C'est une énorme construction de plus de cent mètres de long sur quarante de large dont certaines parties sont dans un état de vétusté regrettable qui les rend absolument inhabitables. La demeure du caïd est dans l'aile Est et comprend deux corps de bâtiments entourant une petite cour. Au rez-de-chaussée se trouve la salle d'honneur richement décorée d'arabesques coloriées et de jolis dessins en plâtre sculpté, c'est là que nous sommes logés. A côté sont les magasins et les cuisines et au-dessus le logement des femmes. Celles-ci sont au nombre de quatre cents, une infinité d'esclaves sont employées à leur service. Le troisième côté est occupé par la prison et par un couloir qui aboutit à la porte Est. Au-dessus sont la mosquée et la demeure particulière du caïd.

Tous les matins une troupe de femmes envahit la cour. Chacune apporte

Fig. 233. La Kasba de Taguentaft sous la neige. — Vue prise du Nord.

sa part de provisions : du bois, de l'huile, etc. Plus tard ce sont des caravanes entières qui viennent déposer l'orge, le blé, la paille nécessaire à la consommation de la journée. J'ai pu évaluer à 1.400 ou 1.500 le nombre des gens qui vivent dans la kasba ; la distribution des vivres est un spectacle curieux à voir. A certaines heures, la cour est envahie par une foule affamée à laquelle on distribue soit de la harira, soit du couscous d'orge. Chacun a sa portion et s'installe où il lui plait pour la manger.

Cinq fois par jour a lieu la prière que les tolba chantent sur un air monotone. Le soir, la cérémonie est plus imposante, des Derkaoua sont ici de passage, ils se promènent, la nuit venue, dans les différentes parties de la kasba, psalmodiant leurs prières. L'effet est saisissant lorsque, passant dans ces couloirs sonores, ils lancent d'une voix triste leur Allah kbar (Dieu est grand) qui va se répercutant jusque dans les moindres recoins.

C'est dans la cour intérieure que les jongleurs, les montreurs de serpents, les diseurs de bonne aventure viennent s'installer pour donner leur représentation. De cette façon les femmes peuvent jouir du spectacle sans être vues. Nous avons assisté à quelques-unes de ces réjouissances, notamment à l'exhibition de serpents magnifiques dont le charmeur tirait de beaux effets. C'était des najas (*Bou Sekka*) qu'on nous dit être originaires du Sous. Ils s'élevaient verticalement au-dessus de leur queue enroulée et suivant l'intonation de la flute du charmeur, leur tête s'inclinait en tous sens, presque gracieusement ou bien au contraire se levait orgueilleusement. Ce spectacle eut un grand succès et fut renouvelé plusieurs fois, d'autant plus qu'à chaque fois nous donnions une fabour que nous ne pouvions refuser.

Au milieu de toute cette foule grouillante, le caïd mène une vie tranquille et solitaire. Dès la première heure, après la prière qu'il ne manque jamais d'aller faire à la mosquée, Si Taïeb reçoit son frère, le khalifat qui vient prendre ses ordres, puis il se retire dans ses appartements et n'en sort qu'à 10 heures pour gagner sa salle d'audience. Là il s'entretient avec les personnages, tels que le caïd du Mesfioua, celui du Chichaoua, des Aït Immour, qui attendent des temps meilleurs pour rejoindre leurs tribus d'où ils ont été chassés. Tout en causant Si Taïeb lit les lettres nombreuses que des rekkas lui apportent et les jette à son secrétaire a qui il dicte sa réponse. Le reste de la journée se passe dans cette pièce sommairement meublée. Il y prend ses repas seul ou en compagnie et n'en sort que pour se rendre à la mosquée.

Quelquefois le caïd sort en promenade. C'est alors tout un événement. Des cavaliers, des esclaves vont, viennent, chacun s'empresse au devant du maître pour le saluer respectueusement. Quelques-uns peuvent s'en approcher assez pour pouvoir lui embrasser sa belrat ou le bas de son vêtement, les autres se contentent d'embrasser la terre.

Les prisonniers sont très mal logés et n'ont même pas à leur disposition la paille humide qu'on dit si abondante dans les cachots. Ils sont divisés en deux groupes : prisonniers politiques et prisonniers de droit commun ; ceux-ci seulement sortent quelquefois, ils sont enchaînés et sont employés aux travaux. Les premiers restent enfermés, mais peuvent voir leurs parents qui doivent subvenir à leur entretien. Tous ont une barre de fer de 0^m50, retenue par un anneau à chaque jambe et par une chaîne qui vient s'attacher à la ceinture. La marche est rendue ainsi difficile, cependant nous en avons vu qui se mouvait assez lestement. Tous les matins, les prisonniers sont menés à la rivière où ils font leur toilette, puis sur les chantiers où ils sont employés. Leur nourriture consiste en un couscous d'orge qui ne satisfait certes pas leur appétit glouton.

La kasba de Taguentaft présente un caractère tout différent de celle de Tellet Yacoub. C'est un château-fort bâti sur un éperon du Djebel *Arsoun Ourioul* (dent de l'âne) dans une situation stratégique remarquable qui commande les routes de Taroudant, de Ras el Oued et du Seqsaoua. Un aqueduc de plus de 200 mètres amène l'eau de sources situées au Sud-Est. Des citernes énormes, toujours pleines, servent de réservoirs et peuvent assurer la vie de la kasba pendant plus d'une année.

Notre séjour chez le caïd dura jusqu'au 15 février. A différentes reprises, la neige tomba avec abondance et une

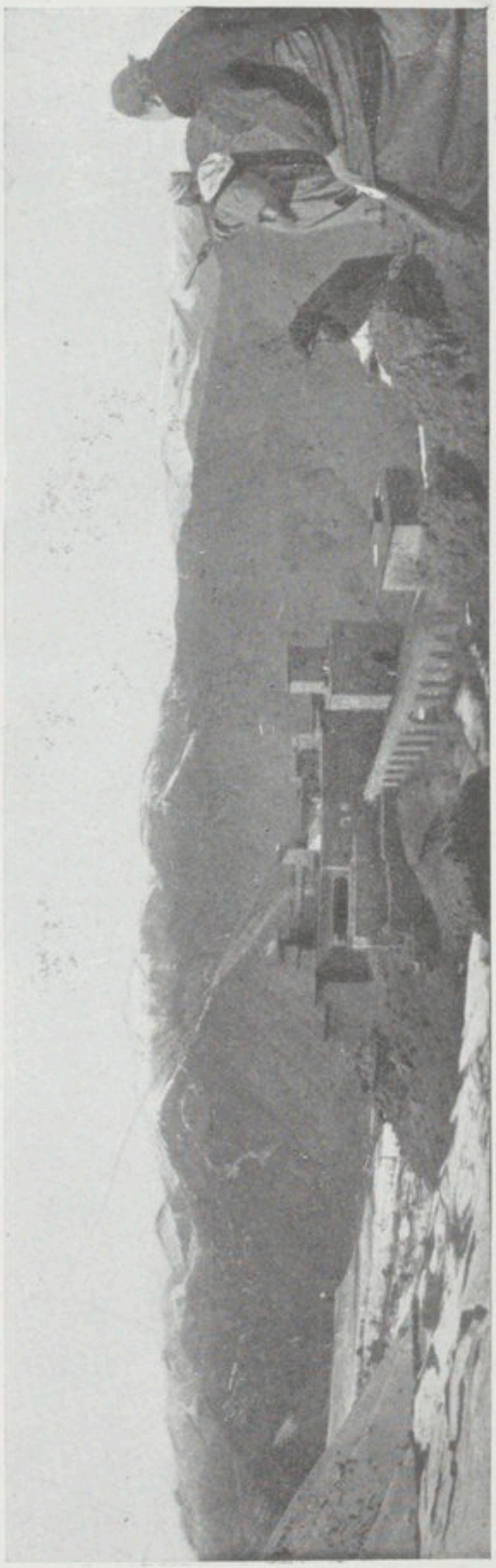


Fig. 234. La Kasba de Taguentaft. — Vue prise de l'Est.

Fig. 235. La Kasba de Tellet Taguentaft. — Vue prise du Sud.

couche épaisse de 0m60 couvrait le sol autour de la Kasba de Tellet Yacoub, dont l'altitude n'est cependant que de 1,100 mètres. Quelques belles journées nous permirent des excursions intéressantes. C'est ainsi que nous pûmes visiter Taguentaft et faire l'ascension du Ouichdan et du Theza. Sous la couverture neigeuse, tous les pics se détachaient nettement et il me fut facile de les déterminer. Chose curieuse : personne ici ne connaît le *Tamjourt*, montagne très élevée, signalée par Hooker, puis par Thomson comme se trouvant au Nord de l'oued Agoundis. Nul ne connaît aussi le *Siroua* ; les montagnes qui le représentent au Sud-Est ne sont connues ici que sous le nom de *Djebel Zagmouzen*.

Voyant l'intérêt que je portais à ces régions, le caïd m'offrit de revenir au printemps et me promit de me faire parcourir, non seulement les montagnes limitrophes, mais encore celles au Sud de l'oued Sous ; il me confirma la présence d'un grand lac à *Ifni*, sur le revers Sud du Djebel Nzaout, et me signala, en tête de l'oued Agoundis, un col, le *Tizi Tamejoot*, qui donne accès dans la vallée de Tifnout. Je pense que Tamjourt n'est qu'une altération de Tamjoot et que le nom du col a été attribué à celui de la montagne voisine.

L'identification des montagnes de l'Atlas ne va pas sans difficultés. Chaque montagne a un nom différent, suivant la région d'où on l'observe et bien souvent ce nom n'est pas celui des indigènes qui l'habitent. Le point culminant du massif

des Ida où Mahmoud, par exemple, est appelé Ifguig par les Aït Moussi ; Tinergouat et Tinerget par les Ida ou Mahmoud et les Seqsaoua, Djebel Aoulim par les Ida ou Niffi, Tamesguida par les gens de la vallée du Sous. Si l'on ajoute à cela les déformations qui résultent de la transcription par les voyageurs, on en arrive à se reconnaître difficilement dans ce pâté montagneux. Tous les noms indigènes ont une étymologie facile à établir, à la condition de connaître le chleuh : Bibaoun, que l'on faisait dériver de bab (porte), devient Bou Ibaoun (qui engendre les fèves), Talatirhan devient Tellet iran (le vallon rouge), Tizi n'tagouramis devient Tizi n'tagouramt (le col de la femme marabout), Tamjourt devient Tamjoot (femme à la tête galeuse), Zaouia Dialigoura devient Zaouia dial Agouram (Zaouia des marabouts), terme qui s'applique à toutes les Zaouia. Le Djebel Ogdimt n'existe pas à proprement parler, Ogdimt est un terme géneral qui s'applique à toute la région ; il y a une chaîne de montagne de l'Ogdimt, mais le point culminant est le Djebel Igdad (3,800 mètres). J'ai conservé, cependant, le nom de Djebel Ogdimt pour un sommet un peu moins élevé de la chaîne.

15 Février. — La température s'est relevée et le temps est redevenu normal Malgré le caïd, qui voulait nous garder jusqu'à la fonte des neiges pour nous permettre de parcourir la région, nous décidons de regagner Marrakech. Par la vallée de l'oued Nfis, nous revenons à Tinesk ; le brave Bou Khis nous accompagne. En route, nous faisons la rencontre d'un chérif Ouazzani, en tournée de ziara. Il va au Sous, accompagné d'un seul domestique. Celui-ci porte, avec beaucoup de précaution, une cage dans laquelle est un serin. Dès que le chérif nous aperçoit, sa figure devient joyeuse, il se gare sur le côté du chemin et après quelques salutations, il récite la *fatha* (prière), que nous écoutons tous, les mains ouvertes, ainsi qu'il convient de le faire.

Un douro le récompense de sa bonne intention et le cherif repart tout guilleret.

Le cadi du goundafi, Si Ahmed ou Belkacem, et le chikh Ahmed aït Lhassen, nous réservent, à Tinesk, un accueil remarquable. Un tir est organisé en notre honneur. Sur un amandier, des oranges sont disposées et servent de cibles à une quinzaine de jeunes gens. Le tir commence à 20 mètres, sans résultat ; les tireurs s'approchent doucement sans plus de succès ; à 6 mètres, quelques oranges tombent et des cris de joie sont poussés. Le cadi reproche à ces jeunes gens de tirer trop vite et de ne plus savoir viser. Cela provient, dit-il, de l'usage des armes européennes. La cartouche engage l'homme à tirer sans prendre le temps de bien viser ; aussi, dit-il, aujourd'hui on use beaucoup de poudre, mais on ne tue jamais personne, tandis qu'autrefois, avec le moukhala, il y avait plus souvent mort d'homme.

Le lendemain, nous explorons le ravin de Tinesk jusqu'au col de Tizi n'tagouramt. Au milieu de beaux jardins d'oliviers qui s'étendent le long de l'oued, le chemin court parallèlement à la vallée. Au-delà, le sol devient rocheux ; quelques terrasses cultivées se voient encore, puis c'est le sol nu, sans autre végétation que l'amandier et le palmier nain. La montée au col est dure et dangereuse ; la neige fait son apparition à 1,050 mètres et il nous est impossible d'atteindre le sommet.

17 Février. — Nous revenons à Tagadirt el Bour ; les fêtes sont terminées, la Kasba est silencieuse. L'entente du goundafi et du glaoui est sur le point

Fig. 236. Tinesk.

d'aboutir, la lutte est arrêtée et nous sommes heureux d'y avoir contribué par nos conseils.

18 Février. — Pour gagner Marrakech, nous passerons par l'oued Reraïa. Jusqu'au col de *Tizi Ouendo*, qui sépare le plateau du Guergouri de celui d'Asni, nous suivons la même route qu'en 1903. Du col, la vue sur le massif des Reraïa est magnifique : le *Djebel Toubkal* montre sa croupe arrondie et couverte de neige, encadrée à l'Est par le massif du *Likoumt* et du *Amserdin* ; à l'Ouest, par celui de *Ouagan-Amskrin*. Tizi Ouendo est à 1.100 mètres. La neige y forme des plaques étendues entre lesquelles le sol détrempé constitue un infecte bourbier dont la traversée est difficile.

Le chemin de Marrakech laisse à droite celui d'Asni et descend dans la vallée

en longeant la bordure du plateau. Une heure suffit à atteindre la rivière, près d'*Agadir Melha*. La vallée se retrécit et s'encombre de blocs éboulés énormes qui facilitent le captage des eaux. Un moulin (Rïat) important se rencontre sur la rive gauche au pied de l'escarpement, dans un site pittoresque, au milieu de figuiers et d'oliviers. Au-dessus, dans l'escarpement calcaire, sont des constructions dépendant de la Zaouia de Mouley Ibrahim ; celle-ci est située encore plus haut sur le plateau et n'est pas visible.

L'oued Reraïa fait un coude brusque à l'Ouest et s'engage dans des gorges pittoresques que nous mettons une heure à franchir. Le chemin suit l'oued qu'il faut traverser un très grand nombre de fois, et comme le courant est très fort, les traversées sont dangereuses et ne peuvent s'effectuer sans de grandes précautions.

A la sortie des gorges, un curieux rocher montre une ouverture arrondie. On le dénomme *Agadir Roumi*. Pas trace de construction, mais les indigènes attribuent aux roumis les travaux souterrains qu'ils prétendent exister en ce point dans la montagne.

Au delà, la vallée s'élargit ; aux tons gris et violacés des schistes de la gorge succèdent les tons rouges des poudingues qui forment de chaque côté un plateau couvert d'oliviers. Un canal s'éloigne sur les deux rives et en permet l'irrigation.

A 3 heures nous arrivons à la *Zaouïa bou Aïda*. Une heure après nous sommes à *Taânaout*. Toute cette partie est couverte de jardins et d'olivettes; les villages sont aussi nombreux. Taânaout est de beaucoup le plus important. En face, sur la rive gauche, est celui d'*Azro*. Un marché fréquenté se tient auprès de Taânaout, un un peu au Sud du *Si Ali el Mourrit*, c'est le *Souq Tleta*.

Nous sommes revenus à 800 mètres d'altitude ; le plateau rouge est limité au Sud par un oued qui vient de l'Est, des argiles blanches et des calcaires à silex forment un plateau moins élevé sous le village et s'étendent vers l'Est en bordure de la montagne schisteuse de Mouley Ibrahim.

19 Février. — En cinq heures nous gagnons Marrakech à travers une région toute ensemencée. Les olivettes restent dans l'oued, la plaine est nue et coupée de grosses séguias le long desquelles sont des moulins.

Pendant près d'un mois nous séjournons à Marrakech, multipliant nos tentatives pour obtenir une entrevue du caïd Si Madani el Glaoui. Si Mohamed Cappage, son intime ami, est notre intermédiaire et notre auxiliaire. Nous obtenons enfin un rendez-vous pour le 18 mars.

Entre temps nous faisons quelques excursions dans les Djebilat et aussi dans le Djebel Mouley Ibrahim où j'avais trouvé un gîte fossilifère remarquable dans les schistes des gorges.

Le 5 mars nous allions coucher à Taânaout chez le chikh Hadj Abderhaman

Errhoui, le lendemain nous traversions les gorges, montions sur le plateau, visitions la zaouïa de Mouley Ibrahim et traversions le massif schisteux du Sud au Nord pour aboutir un peu au Nord de Guernoumah, chez le chikh Si Omar el Biod.

Le 7 nous revenions à Marrakech par Zaouïa Kourich.

Depuis notre retour du Goundafi, les orages avaient été fréquents et la pluie était tombée abondamment à Marrakech, notamment les 28 février, 1 et 2 mars. La température était devenue très douce, 25° à 26° en moyenne en plein midi, et les nuits étaient fraîches. Le ciel restait clair et l'Atlas se dessinait dans tous ses détails ; le massif des Reraïa se profilait en plein Sud, bordé par les deux plateaux d'Asni et de Sidi Fers. Le Likoumt est à peine visible de Marrakech, il est caché par un pic un peu moins élevé qui domine le village de Tachdirt. Un peu à l'Ouest, une grosse montagne noire facilement reconnaissable marque le début de la chaîne située au Sud de l'oued Ourika.

Entre l'oued Iminane et l'oued Messane, le djebel Amserdin (3.800^{m}) montre sa croupe rocheuse qui aboutit au plateau d'Asni. Le Toubkal est nettement délimité par le Tizi-Taghrat à l'Est, le Tizi-Ouagan à l'Ouest. Derrière la dépression qui correspond à ce col, le djebel Nzaout (4.000^{m}) se profile comme une arête légèrement inclinée à l'Ouest, arête qui va se terminer vers le Tizi Mzek, montagne moins élevée qui domine Arround. A l'Ouest, le djebel Ouagan et l'Amskrim forment deux pics remarquables dont les sommets surgissent du djebel Guirza. Un col, le Tizi Ouazad, permet la communication de l'oued Nfis avec l'oued Reraïa et sépare le Guirza, des massifs plus élevés du Sud. Par le Tizi Mzek on passe d'Arround à Marera dans l'oued Nfis.

Pendant ce long séjour à Marrakech nous pûmes étudier à loisir l'état d'esprit des colonies européennes et celui des indigènes. Le résultat des nombreuses conversations que nous eûmes et des faits que nous vîmes nous-mêmes nous fit prévoir des complications graves si la situation ne se modifiait pas. Une lettre envoyée à nos amis de Paris les mettait au courant de cette situation. Celle-ci s'aggravait en effet et quelques jours après le docteur Mauchamp était assassiné.

18 mars. — Après un mois d'attente et de démarches, nous obtenons enfin d'être reçu par le caïd Si Madani el Glaoui. Le caïd loge dans la kasba d'Iminzat que nous connaissons déjà pour y avoir campé en 1903. Depuis cette époque, le Mesfioua a été conquis par les Glaoua, et son caïd s'est réfugié chez le Goundafi.

La route de Marrakech à Iminzat est constamment dans la plaine, elle ne présente rien d'intéressant. Nous avons cependant répéré exactement le confluent de l'oued Ourika et de l'oued Guiji, confluent qui se trouve près du douar de Ahl el Argoub, à 3 heures de Marrakech, un peu au Sud du chemin.

L'aïn Chrob ou rob émerge de la berge même de l'oued Ourika sur le chemin.

L'oued Iminzat, que l'on traverse deux heures après, va se jeter directement dans le Tensift, près de la zaouïa ben Sassi.

A 3 heures de l'après-midi, nous arrivons au *Mesfioua*. La kasba du caïd s'élève sur la rive droite de l'oued Iminzat ; autour d'elle, un gros village s'est formé et des commerçants y débitent le thé et le sucre nécessaires à la consommation des nombreux contingents réunis en ce point.

Très pressé de nous voir, le caïd s'avance au-devant de nous, alors que nous n'étions pas encore descendus de nos montures. C'est là une grave atteinte au protocole, mais c'est d'un bon augure: Il nous regarde curieusement, puis nous souhaite la bienvenue et nous fait conduire dans une très belle chambre, près de ses appartements, où un thé est immédiatement servi. Décidément, tout est pour le mieux. A peine étions-nous installés, que le caïd nous rejoint, accompagné de son secrétaire, et, sans préambule, nous lui soumettons l'objet de notre visite. Il en comprend l'intérêt et nous demande un jour de réflexion. Nous obtenons sans peine l'autorisation de faire autour de la kasba les excursions que nous jugeons utiles et un guide est mis à notre disposition. Puis le défilé des visiteurs commence ; c'est à qui nous flattera, et nous pensions : sont-ce bien ces mêmes gens qui insultaient M. Doutté, il a quelques mois ?

Le caïd Si Madani est en ce moment le chef le plus puissant du Sud. Son commandement s'étend des portes de Marrakech au Tafilelt, des Reraïa à Demnat et au Toddra. Ras el Oued, les Aït Jellal et toute la région jusqu'à l'oued Dra lui sont tributaires.

Quelques mois auparavant, il avait pris l'initiative d'un mouvement en faveur de Mouley Afid, contre Abd el Aziz. Une entente à ce sujet, avec le Mtougui et le Goundafi faillit aboutir ; la défection de ce dernier fit échouer la combinaison.

La base de cette entente était la reconnaissance par Mouley Afid de la succession normale de père en fils dans ces caïdats, qui devenaient ainsi des principautés tributaires. C'était la réaction contre le morcellement des tribus et l'augmentation du nombre des petits caïds.

Sur ce point les trois caïds furent vite d'accord ; Le Glaoui prétendait ne pouvoir aboutir qu'en se servant de Mouley Afid, dont il connaissait parfaitement la faiblesse ; le Goundafi assurait que, vu la situation précaire d'Abd el Aziz, celui-ci concéderait ce privilège contre argent comptant. Ce caïd partait pour Fès négocier l'affaire. Le Mtougui attendait sous l'orme, les événements prêt à profiter des fautes de l'un ou de l'autre de ses associés pour le *manger* au besoin.

Le Glaoui était le plus interessé à la reconnaissance de ce droit. Son fils est encore un enfant d'une huitaine d'années et en cas de décès du père, celui-ci craignait qu'il n'ait pas l'autorité nécessaire pour maintenir ses prérogatives. Le

Goundafi et le Mtougui, dont les enfants sont des hommes n'avaient pas à craindre cette éventualité.

Que se passa-t-il à Fès ? Glaoui et Mtougui accusent le Goundafi de les avoir trahis et d'avoir attiré sur eux, la haine du Makhzen. Goundafi soutient au contraire qu'il a rempli scrupuleusement sa mission et qu'il allait aboutir moyennant quelques concessions ; il accuse ses voisins de duplicité et d'avoir profité de son absence pour s'emparer de territoires devant lui revenir.

Quoiqu'il en soit l'entente fut rompue, le Goundafi revenu de Fès dut séjourner longtemps chez les Rehamna sans pouvoir réussir à regagner ses montagnes, tandis que les alliés s'emparaient de toutes les tribus voisines, chassant les caïds qui se réfugiaient au Goundafi et en nommant d'autres avec l'assentiment d'Abd-el-Aziz !

Le Goundafi furieux, aussi bien de ses acolytes que du Sultan, s'enferma dans ses montagnes, ne souhaitant qu'une chose, l'établissement d'un régime nouveaux, même une occupation européenne à laquelle il avouait franchement vouloir coopérer.

Cet échec fit découvrir Mouley Afid qui se trouva ainsi fort compromis auprès de son frère Abd-el-Aziz. Mouley Afid, dont la situation à Marrakech était sous la dépendance du Pacha Hadj Abd-es-Slam est d'une indécision remarquable, *ma andouch el akel* (il n'a pas d'intelligence) disait-on de lui. Pour rentrer en grâce, il abandonna alors la cause du Glaoui et du Mtougi et s'employa à obtenir les faveurs du Goundafi.

Ce fut alors au tour du Glaoui et du Mtougui de se trouver dans une fausse situation. Mouley Afid fut traité par eux comme un orgueilleux, seul responsable de la situation et pour bien montrer leur dévouement au Makhzen, ces caïds envoyaient de l'argent et des hommes à Fès.

C'est à ce moment que nous sommes reçus chez Si Madani et c'est à lui que nous devons les explications qui précèdent.

Mais il y a un personnage dont on se soucie peu et qui, pour nous, a été la cheville ouvrière de cet imbroglio. C'est Hadj Abd es Slam, le pacha de Marrakech. Celui-ci est loin d'être la brute sauvage dont on a tant parlé depuis cette époque. Hadj Abd es Slam connaît l'Europe, c'est un aziziste dévoué, mais surtout un marocain. A Marrakech, il a pu juger, un peu à tort peut-être, de ce que deviendrait le Maroc sous l'influence européenne, certes ce qu'il a pu voir n'était pas encourageant et il a pris à cœur de réagir. Les européens lui sont devenus antipathiques, non en tant qu'européens et commerçants, mais en ce qu'il trouvait que ceux-ci s'occupaient beaucoup trop de ses affaires. Les articles violents publiés contre lui dans la presse Tangéroise où il était dénoncé comme voleur, prévaricateur, capable de tous les méfaits, n'étaient pas faits pour lui plaire. Fin diplomate,

il s'appuyait tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre des colonies européennes, il entretenait ainsi, créait au besoin, des jalousies qui immédiatement prenaient des proportions énormes grâce à l'ardente chaleur et à cette fièvre qui en résulte et qu'on appelle ailleurs soudanite.

Hadj Abd es Slam était de plus le vrai Khalifat du Sultan à Marrakech, il voyait d'un mauvais œil l'importance que prenait Mouley Afid, sous la poussée du Glaoui ; il n'ignorait pas non plus que les européens entretenaient des relations suivies avec ces gros caïds et, à tort ou à raison, il les accusa d'être les instigateurs du mouvement. Sa haine en devint plus grande et comme il était menacé directement dans sa situation, il dut prendre la résolution de se défendre. C'est lui qui accusa Goundafi de trahison auprès des caïds du Sud. En même temps il signalait à Fès, les agissements des européens auprès des caïds et un ordre venu de Fès obligeait ces caïds à se priver des visites de ceux-ci. C'est lui qui accusa Mouley Afid d'avoir sollicité la protection française. Tous les racontars, toutes les fautes des européens, étaient acceptés par lui et il en prenait prétexte pour couvrir sa haine. C'est ainsi qu'il en vint à justifier sa haine pour le docteur Mauchamp, qu'il devait faire lâchement assassiner quelques jours plus tard.

A l'heure actuelle la situation est donc assez mal définie. Tous les acteurs, Mouley Afid, Glaoui, Mtougui, Goundafi sont dans l'expectative ; leur irrésolution est complète ; ils ne savent plus à quel saint se vouer. Tous ont peur et tous cherchent un soutien. Dans ce cas on prend généralement ce qu'on trouve, nous nous trouvions là, c'est nous que l'on prit et tous à l'envi sollicitèrent notre intervention pour obtenir la protection française. La seule condition exigée était la reconnaissance formelle de la succession du fils au père. Notre présence et les conseils que l'on nous demanda eurent une autre conséquence, ce fut d'amener la cessation des hostilités et la conclusion de la paix entre Glaoui et Goundafi. Le Glaoui comprit, en effet, qu'au retour du Makhzen d'Abd el Aziz à Marrakech, sa situation serait fort compromise et qu'il risquait d'être mangé à son tour. C'est alors qu'il nous dit son dévouement au Sultan et qu'il prononça avec énergie *Rhir Abd el Aziz* (rien qu'Abd el Aziz) en prenant Allah à témoin de son serment.

Le caïd Si Madani avait autrefois commandé la Mehalla d'Oudjda et avait eu à ce moment l'occasion d'entretenir des relations cordiales avec les autorités françaises de la frontière. Il avait visité Tlemcen, Bel-Abbès, Oran et tant de son voyage que de ses relations, il lui était resté une grande sympathie pour la France et les Français.

A différentes reprises, cette sympathie s'était montrée manifestement : c'est à lui que l'on doit la libération de M. de Segonzac ; c'est avec son appui que plusieurs de nos compatriotes ont pu parcourir les contrées au Sud de l'Atlas.

Cependant, depuis quelque temps, les sentiments du caïd paraissaient s'être modifiés dans un sens hostile aux Européens. Un commerçant français fut chassé de sa tribu ; M. Doutté, professeur à l'École des Lettres, fut non seulement mal reçu, mais presque maltraité dans la kasba même du caïd. Nous-mêmes dûmes employer plus d'un mois de pourparlers pour aboutir à une visite.

Cependant, après une assez longue conversation, l'attitude du caïd changea ; il comprit avoir mal agi et s'excusa. Nous vîmes nous-mêmes qu'il avait été trompé et qu'il croyait, en agissant ainsi, rendre encore service à ses amis européens. C'était encore une conséquence de cette concurrence effrenée et de cette jalousie inexplicable entre européens. Le caïd avait cependant lieu d'être mécontent ; des promesses qui lui avaient été faites n'avaient pas été tenues, et comme il nous l'a dit lui-même, il espérait au moins un mot de remerciement pour avoir aidé à la libération de M. de Segonzac Le caïd n'a jamais reçu ce mot, si comme on me l'a affirmé plus tard il lui a été envoyé. M. Doutté lui fut présenté aussi comme un chercheur de mines en quête de bonnes affaires ; or le caïd étant engagé ailleurs, il ne pouvait lui permettre de parcourir sa région.

Une fois toute chose mise au point, le caïd nous fit des protestations amicales, et comme pour nous dédommager des déboires de nos prédécesseurs, il s'offrit à nous faire conduire partout où nous le désirerions. S'adressant à ma femme, il lui dit : « Je prie Signora de m'excuser, si je ne lui montre pas mes femmes ; mais ici je n'ai que des négresses. Lorsque vous irez à Telouet, je serai très heureux qu'elle fit leur connaissance. »

19 Mars. — Ne comptant pas sur un accueil aussi empressé, nous avions laissé à Marrakech la plus grande partie de nos bagages et un de nos domestiques. Nous ne pouvions donc entreprendre le long voyage que nous avions projeté avec l'assentiment du caïd, qu'après être revenus prendre notre campement dans la ville. Mais avant de rentrer à Marrakech, je voulus explorer les environs de la kasba.

L'oued Iminzat fait un peu au Sud de la kasba un coude assez brusque vers l'Est et coule toujours au pied d'un escarpement remarquable qui marque la limite du plateau que nous avions reconnu dès 1903. Au Nord, c'est une région de collines basses qui proviennent de l'affaissement du plateau ci-dessus et dont le modelé s'est modifié par suite de la nature argileuse des terres. En nombre de points cependant, la continuité des bancs calcaires existe encore et la colline est couronnée par un escarpement rocheux en tout semblable à celui qui domine la rivière au Sud. La vallée est bien cultivée ; des jardins potagers, des olivettes y prospèrent grâce à l'irrigation. La colline est nue sur les calcaires, couverte de céréales sur les parties argileuses ou sablonneuses.

Au Sud, l'Atlas montre les pics énormes du *Bou Ourioul*, du *Tidili* et de l'*Acheg*,

au flanc desquels se voient nettement les deux lignes horizontales qui marquent les affleurements des couches calcaires et gréseuses que nous avions recoupées dans l'Oued Ourika en 1903 et qui s'accrochent aux schistes anciens, ainsi que deux marches d'un gigantesque escalier.

On nous montre, en tête de l'Oued Guiji, un sommet qui correspond au djebel Tidili ; on le dénomme *Miltzen*. Est-ce là la fameuse montagne de Washington ?

D'après le géographe Schnell, le Djebel Miltzen de Washington, le Djebel Tidili de Foucauld et le Djebel Sig de Thomson, seraient un seul et même sommet. Après une longue discussion avec notre guide, il ressort que Miltzen est bien le nom du pic le plus élevé, tandis que Tidili s'applique à la crête qui limite le plateau gréseux supérieur. Quant à l'Acheg, on nous le montre en tête du confluent des deux branches de l'Oued Ourika, dans la situation où nous l'avions déjà reconnu en 1903 du pied même de la montagne. Miltzen signifie en chleuh, parfaitement poli et bien lisse. Un travail bien fini, soigné est appelé miltzen. Ce nom s'applique à cette montagne parce qu'elle ne présente aucune aspérité, qu'elle est lisse et polie lorsqu'elle est couverte de neige. Telle est du moins l'explication qui nous est donnée.

A notre retour à la Kasba, nous sommes dignement fêtés. La cuisine est excellente et luxueusement servie. Les chefs indigènes viennent nous faire leur cours et tous sont charmants pour nous. Le soir, le caïd nous fit une nouvelle visite et nous allions prendre congé de lui de façon à partir pour Marrakech le lendemain à la première heure, quand un rekkas lui remet un pli. Après en avoir pris connaissance, le caid sort vivement et fait appeler notre majordome Mouley Ahmed. Celui-ci revient et nous annonce qu'un Européen a été assassiné à Marrakech dans la matinée. Cette nouvelle nous bouleverse, et nous insistons pour que le caïd nous donne plus de détails. Nous n'apprenons rien autre, si ce n'est que cet Européen a été tué pour avoir mis un drapeau sur une maison de la ville et un autre au mellah. Le caïd nous offre de rester dans sa kasba jusqu'à plus ample information ; mais nous déclinons son offre et décidons de partir le lendemain, seuls, sans accepter les mokhazni qu'il nous proposait.

20 Mars. — Après une nuit d'angoisse, nous reprenions le chemin de la capitale et bientôt nous voilà seuls à quelques heures seulement de la ville. Nous ne connaissions rien du drame, ni de ses conséquences, et n'avions aucune arme pour nous défendre sur cette route, pourtant si fréquentée. Bientôt, nous rencontrons des juifs, puis des indigènes qui nous renseignent sur les événements de la veille. Nous apprenons ainsi le meurtre du docteur Mauchamp, l'agitation qui en fut la conséquence et le calme qui y succéda. Aucun ne montrait de sentiments hostiles,

mais tous nous demandaient de ne pas rentrer dans la ville, dans la crainte qu'une émeute ne se produisit à notre arrivée.

La situation devenait critique, et nous étions fort indécis sur le parti à prendre lorsque nous sommes rejoints par un cavalier du Glaoui. Celui-ci nous offre, de la part du caïd, soit de retourner à la kasba *Mesfioua*, soit d'aller attendre les événements chez le chikh de *Bou Aouïd*, dont la demeure n'est pas très éloignée. Nous nous rangeons à ce dernier avis, et après deux heures de marche, nous arrivions sans incident chez le chikh.

Ce dernier est absent. Il faut attendre son retour sous les oliviers qui entourent sa maison. Les gens s'approchent mais ne manifestent aucune hostilité. Un jeune gamin de 14 à 15 ans arrive de Marrakech ; il a assisté au meurtre et au pillage de la maison du docteur, et nous donne des détails précis et circonstanciés, que je m'empressais de faire parvenir à la colonie française, à la légation de Tanger et au consulat de Mogador. Le chikh arrive enfin ; son accueil est touchant. Avec une délicatesse exquise, cet homme s'employa à nous distraire et à nous rassurer.

Jusqu'au 24, nous restons ainsi, tantôt à Bou Aouïd, tantôt à Mesfioua où le caïd nous avait prié de l'aller voir. Entre temps Mouley Ahmed était allé chercher nos bagages à Marrakech pendant que je recueillais tous les documents se rattachant au meurtre de notre compatriote. Le caïd me communiqua le résultat de l'enquête de son Khalifat à Marrakech et après m'en avoir donné connaissance, il nous déclara qu'Hadj Abd es Slam était seul coupable et que son crime ne pouvait être puni que par sa mise à mort. Il nous supplia d'exiger une répression terrible et immédiate, surtout, ajouta-t-il, pas d'indemnité pécunaire, car on trouverait tous les jours l'argent nécessaire pour payer le meurtre d'un autre européen.

24 Mars. — Le douar Bou Aouïd où nous avions vécu ces tristes journées se trouve entre l'*oued Malah* et l'*oued Guiji*. L'oued Malah est formé de deux branches, l'une qui descend de l'Est de Tasserimout, l'autre qui vient du plateau situé à l'Est de *Ouanina*. Elles se réunissent près de Ouanina pour former l'oued Malah dont les eaux sont salées. L'oued Guiji vient du Djebel Miltzen passe au pied Ouest de Tasserimout et se réunit à l'oued Malah à deux kilomètres au Nord de Bou Aouid, à environ cinq kilomètres de Ouanina. Ainsi composé l'oued Guiji va confluer avec l'oued Ourika ainsi que nous l'avons déjà indiqué sur la route de Marrakech, près de Ahl el Argoub.

Nous partons de Bou Aouid à 7 h. 1/4, notre but est d'atteindre la Kasba du Guergouri, à 7 h. 20 nous traversons l'oued Guiji dont l'eau est très bonne et à 8 heures continuant notre route à l'Ouest, nous atteignons l'oued Ourika.

Pendant une heure nous longeons en direction Sud le lit très large de la rivière. Quelques minces filets d'eau et un encombrement énorme de blocs de toutes sortes,

indiquent le lit de la rivière. La rive gauche est bien marquée par une berge escarpée, jalonnée de belles olivettes et de jardins potagers. A 9 heures nous tournons à l'Ouest et trois quarts d'heure après nous arrivons à *Armat*. Une séguia importante, sur laquelle est établi un pont, répartit l'eau dans les douars environnants qui paraissent nombreux. Toute la région au Nord est couverte de céréales déjà hautes, d'olivettes, de jardins potagers et fruitiers. Des peupliers bordent les séguias, les chemins sont bordés de ronces et de sureau. On se croirait transporté dans un coin de France, tant la verdure est belle.

Armat est aujourd'hui une immense ruine qui ne présente rien d'intéressant. Quelques pans de murs en torchis, une énorme citerne encore bien conservée, un pont assez bien construit, c'est tout ce qui reste de la cité opulente d'autrefois. Armat fut détruit par un tremblement de terre, nous dit-on. Cela est fort possible, car la zone en arrière de la ville est jalonnée de pointements éruptifs. Entre la ville et la colline qui borde l'Atlas c'est un chaos indescriptible de blocs éboulés où les roches volcaniques dominent.

A 11 heures, toujours en direction Ouest, nous arrivons à un gros ravin profondément encaissé, dans lequel coule un mince filet d'eau. C'est l'*oued Icil* qui descend de *Sidi Fers* ; quelques minutes après nous traversons un autre oued complètement sec mais également profond, sur la rive gauche duquel se trouve un gros village, *Mahout*. Le terrain est ici plus sec, mais les récoltes y sont cependant très belles.

A 12 h. 45, nous atteignons l'oued Reraïa que nous traversons un peu au Nord de Taânaout. La plaine conserve le même caractère, les cultures sont bien développées, les récoltes s'annoncent abondantes. Nos hommes sont éreintés et nos mulets ne peuvent supporter une course si longue sans arrêt. Notre guide se refuse cependant à écouter nos doléances. Il a ordre de nous mener à Aguergour, il faut aller à Aguergour. Les mulets ne marchent pas parce que les hommes ne le veulent pas, dit-il, qu'ils tapent dessus et tout ira bien, et il ajouta confidentiellement : « *C'est sur l'homme qu'il faut taper si tu veux que le mulet marche.* »

La traversée de l'oued Reraïa fut asssez difficile, le courant était très fort et la hauteur d'eau de près de 80 centimètres. Toute cette eau est réservée à Tamesloht et sert à l'irrigation des olivettes de Mouley el Hadj. Nous obliquons au Nord-Ouest de façon à tourner le massif schisteux de Mouley Ibrahim ; à 1 h. 1/2 nous passons à *Agadir Teçaout* auprès de la maison du chikh Omar el Biod, où nous avions campé le 6 mars. Un orage épouvantable éclate à ce moment, la grêle tombe avec violence et de nombreuses branches d'oliviers sont cassées par le vent impétueux qui souffle de l'Ouest.

Mais rien n'arrête notre guide, la marche devient difficile sur ce sol boueux et glissant ; il continue sa route sans même se retourner, excitant seulement son

cheval par quelques coups d'étriers bien appliqués. Il lui tarde d'arriver et à nous aussi d'ailleurs.

Le massif schisteux est complètement tourné, nous suivons maintenant sous la pluie fine qui a succédé à l'orage, une direction Sud-Sud-Ouest. A 3 h. 20, nous atteignons un oued peu important, qui sépare le plateau calcaire du Guergouri du massif schisteux qui le borde au Nord.

Depuis Agadir Teçaout les cultures ont disparu, nous sommes dans une région broussailleuse et forestière où le chêne vert et le thuya dominent. Quelques villages s'accrochent cependant aux flancs rocheux, ils appartiennent aux *Aït Khalled*, dont la Zaouia très vénérée se trouve sur la rive droite du dit oued.

Une heure d'ascension, à travers un bois d'oliviers, par un chemin dangereux où des bancs calcaires forment comme un escalier monumental, nous mène à la Kasba du caid Si Omar el Guergouri. Il est 4 h. 1/2, le temps s'est dégagé et la vue est belle sur la vallée du Nfis et la plaine ; à perte de vue on ne voit que champs cultivés ou jardins d'oliviers.

La Kasba est située presque à la crête du plateau par 950 mètres d'altitude. Sur le plateau et un peu au Nord-Est est une vieille Kasba complètement en ruines dont la construction est attribué aux roumis. Le caid Si Omar el Guergouri est un homme déjà âgé, mais encore vert, portant la tête haute. Il est revenu depuis peu dans son commandement où il n'est que le vassal de Si Madani el Glaoui. Avant, il purgeait, dans les prisons de Fès, la faute de n'avoir pas apporté à son maître et seigneur une somme d'argent suffisamment rondelette. Il put s'échapper en compagnie d'un collègue aussi naïf que lui, le caid Hadj Omar el Mzoudi et tous deux regagnèrent Marrakech en passant par le Tadla. Si Omar est aimable avec nous, mais on sent qu'il n'est pas maître chez lui. Le Khalifa du Glaoui nous introduit, donne des ordres pour notre installation, décide, commande. Le soir, avant de nous séparer, le caid fait don à M^me^ Brives d'une jolie paire de belrats et s'excuse de ne pouvoir recevoir plus dignement les amis de Si Madani.

Nous sommes logés dans une aile de la kasba. Dans la pièce voisine, séparée de la nôtre par un couloir, loge un grand nombre de soldats, ceux-là même qu'Hamada a battu dans l'oued Reraïa. Ils causent du meurtre du Docteur Mauchamp ; parmi eux se trouve un soldat d'Hadj Abd es Slam qui s'est réfugié ici après avoir participé au pillage et peut-être aussi au meurtre. Nous les entendons parfaitement causer et nous apprenons ainsi de nouveaux détails : C'est le nommé Si Ahmed bou Ceta qui a donné à notre malheureux compatriote le coup de bâton qui l'a étourdi, c'est le moqadem Larbi ben Sahel qui lui a porté le premier coup de couteau. Le soldat d'Hadj Abd es Slam confirme que le pacha a bien donné l'ordre de tuer le docteur. C'est donc bien à une vengeance personnelle et non à une explosion de fanatisme qu'est due la mort de notre compatriote. Du

fanatisme, nous n'en voyons nulle part autour de nous et les réflexions que nous entendons en manquent totalement. Dans la chambre voisine un homme qui a fait partie de la mehalla d'Oudjda s'indigne du meurtre commis et fait entrevoir les conséquences d'une intervention française. Les vieux moukhallas seront vite cassés par les soldats français, dit-il, et il vante l'armée française.

25 Mars. — Aujourd'hui nous gagnons Amismiz. Nos bêtes et nos gens bien restaurés par la plantureuse mouna de la veille sont frais et dispos ce matin.

Fig. 237. Amismiz. — Les olivettes.

Nous partons à 10 heures. La descente de l'escarpement prend vingt-cinq minutes et nous nous retrouvons dans ce douar de *Tiferouine* où nous étions déjà passés deux fois en allant au Goundafi. Notre route se tient à l'Ouest un peu Sud. A onze heures nous coupons, presque à son confluent, l'oued Aguedouren ; un quart d'heure après nous sommes sur les bords de l'oued Nfis aux *Aït Ali*. L'oued coule entre des berges escarpées et profondes de 8 à 10 mètres. L'altitude au fond est de 650^{m}, la rivière est étroite, le courant très fort. Un coude prononcé auquel correspond un élargissement présente un gué assez facile que nous franchissons sans trop de difficultés. A la faveur d'un ravin fortement encaissé nous nous élevons sur la haute plaine caillouteuse qui s'étend en bordure de l'Atlas. Notre

direction reste à l'Ouest et notre chemin coupe de nombreux ravins qui descendent du Djebel Ferrati. Tous sont secs. Jusqu'à Amismiz la région est pauvre et peu cultivée. Je remarque seulement quelques champs de seigle. A 2 heures nous arrivons auprès de la *Kasba d'Amismiz*, la pluie tombe à notre arrivée mais ne dure pas. Nous allons nous installer sur le même emplacement qu'en 1903, trop heureux de trouver la kasba pleine de monde et d'éviter ainsi nombre d'ennuis qu'on n'a pas sous la tente.

Le caid, Si Lhassen, est dans la même situation que celui d'Aguergour, mais ici le maître est le kalifat du Mtougui ; c'est Si Larbi, frère de Si Abd-el-Malek, caïd du Mtouga qui commande. Les Mtouga sont nombreux et sont là pour défendre l'Amismizi contre les attaques du Goundafi. On se bat encore au col de Tagouramt sur la route de Tinesk, depuis nombre de mois la lutte a été chaude en ce point mais sans succès pour les Mtouga.

Nous allons faire visite au caid Lhassen, c'est une vieille connaissance pour nous ; c'est lui en effet qui nous arrêta à Tiznit (Sous) en 1904 et nous obligea à reprendre la route de Mogador.

Le caid Lhassen est un beau vieillard à l'air doux et bon ; ce doit être un homme très prudent et très sage, car il s'évertue à nous donner de bons conseils et à nous montrer les dangers que nous courons à parcourir ainsi les régions troublées du Maroc. En nous rappelant notre équipée à Tiznit, il nous dit : « Pour échapper aux dangers que vous avez courus en traversant le Sous au moment où, moi-même, je n'avais plus aucune autorité, il a fallu que vous soyez protégés par Dieu. Je vois aujourd'hui qu'il vous protège encore, puisque vous êtes l'ami de tous les caids de la région. Il ne vous arrivera donc rien jusqu'à Mogador, mais vous ferez bien de rentrer chez vous et d'attendre que le calme soit complètement rétabli. Revenez alors et je serai heureux de vous accompagner dans tout mon commandement. »

Lui aussi réclamait une répression immédiate et énergique, car ajouta-t-il, « si elle ne se produit pas, non seulement, il n'y aura plus de sécurité pour les Européens, mais les *bergers* deviendraient les maîtres et nous-mêmes n'aurions plus d'autorité dans nos tribus ». Je lui fis remarquer alors que la France ne pouvait pas intervenir, que seul le sultan Abd el Aziz avait qualité pour cela et que tout ce que nous pourrions faire, se traduirait par une mise en demeure d'agir au plus vite. Hochant alors la tête et bien tristement le caid répondit : « Alors le Maroc est perdu, car c'est encore de l'argent que vous allez demander ; si vous acceptez cela, tous les jours un Européen sera tué et on trouvera bien vite l'argent nécessaire pour verser le prix du sang. »

Le soir, nous recevons la visite de Si Larbi : celui-ci est un nègre, gros et court, d'une sauvagerie empreinte sur le visage. Tout de suite il nous parle des moyens

qu'a le Maroc pour résister aux Français. Nous avons du miel si vous nous supprimez le sucre, dit-il ; nous boirons de l'eau si nous n'avons plus de thé. Il avoue cependant que ce sera un très grand sacrifice et il doute que tous les Marocains aient la force nécessaire pour perdre de si douces habitudes. Si Larbi s'intéresse à nos meubles, il vérifie les lits, s'y couche et s'y trouve bien ; les fourchettes et les cuillères l'intriguent. Quand il apprend que ces instruments servent à manger, il est pris d'un fou rire et commande d'apporter immédiatement un plat de couscous ; cet homme a hâte de nous voir opérer et assiste à notre repas. Il faut croire que la représentation fut de son goût car il nous fit porter plusieurs kilos de miel en mouna supplémentaire.

26 Mars. — Notre gîte d'étapes sera aujourd'hui *Mzouda*. La route des diara qui longe le pied de l'Atlas avait déjà été parcourue en 1903, au mois d'août. Quelle impression différente nous ressentons aujourd'hui. Au lieu d'une région caillouteuse à croûte calcaire développée et qui nous semblait presque impropre à la culture, nous trouvons partout, à droite et à gauche de la route, de beaux champs d'orge et de blé. Les parties encroûtées sont couvertes d'une herbe verte et drue dans laquelle de nombreux troupeaux trouvent une nourriture abondante.

Partis à 8 heures d'Amismiz, nous arrivons au souq El Khemis à 10 h. 1/4. Une très belle olivette s'y trouve, dont l'irrigation est assurée par les eaux de l'oued Amismiz qu'une séguia conduit jusque-là. Le *djebel Tiskin*, aux pentes inférieures couvertes d'amandiers, nous cache les pics élevés de l'Atlas.

Un peu avant le souq, nous avions coupé un oued important, l'*oued Aker*, qui ne serait autre que l'*oued Tineri* qui vient du Tizi N'zlit.

A 11 heures, nous rencontrons un autre oued important, l'*oued Aït Gourd*, qui vient des avant-monts ; il a sa source à la base du plateau calcaire d'Erdouz, au Sud du Tiskin. Quarante minutes après nous traversons le douar des Aït Ali dominé par une kasba, celle d'Akhima. Les oliviers sont ici abondants et s'étendent du Sud au Nord en une ligne sombre qui marque une dépression fraîche mais sans eau courante.

Deux chemins mènent à Mzouda, l'un au Sud se tient au pied de la montagne et passe à Dar en Nems où il coupe l'Assif el Mel, l'autre oblique au Nord, gagne la plaine et traverse la rivière à 5 ou 6 kilomètres en aval. C'est ce dernier que nous prenons. Il nous permettra de jouir d'une vue plus étendue sur la montagne et de récolter plus de plantes pour notre herbier.

Il est une heure lorsque nous traversons la rivière dont le courant est très fort. Des berges de 12 à 15 mètres de hauteur limitent les jardins et les olivettes. Au-dessus la plaine s'étend immense, toute couverte de culture. Nous mettons

trois heures pour gagner la kasba Mzouda, toujours au milieu de belles cultures ou de frais pâturages.

Sur les dernières pentes de l'Atlas, uniformément nues, sont quelques villages peu importants, ainsi que de nombreuses Kasba en ruines, témoins de la splendeur de caïds déchus ; quelques Kouba blanches interrompent çà et là la monotonie du paysage. Parmi ces dernières, *Sidi Jaffer* à l'Ouest et surtout *Si Ahmed ou Ali* sont des points de repère utiles. Leur situation sur des mamelons bien détachés les rend visibles d'une grande partie de la plaine, depuis Frouga jusqu'à Chichaoua.

A Si Ahmed ou Ali est une zaouia renommée ; tous les premiers jours d'août un *moussem* (une fête) y attire un concours énorme de population et le mzoudi en retire le plus clair de ses bénéfices de caïd. Un marabout y jouit aussi d'une réputation non moins célèbre ; cet homme guérit la syphilis sans autre traitement que la prière et un régime spécial qui consiste à nourrir les malades d'une galette de sa fabrication ; le traitement dure une huitaine de jours et l'on nous a assuré qu'il réussissait toujours.

A Mzouda nous trouvons Si Hadj Omar ; son amabilité, ses largesses nous font vite oublier la mauvaise impression que nous avions emportée de sa kasba en 1903. Hadj Omar est un petit homme sec, richement vêtu, qui s'occupe activement de réparer sa kasba. Il a des goûts artistiques très développés et dépense la majeure partie de ses revenus à orner les murs d'arabesques dont les dessins ont été pris à Fès ou à Marrakech.

Deux des pièces que nous visitons sont réellement belles, mais il y manque la finesse des sculptures de Tamesloht. Hadj Omar s'en rend parfaitement compte et le regrette. Ce caïd a beaucoup voyagé, il connaît la France, l'Égypte, la Turquie et il a rapporté de ces voyages une philosophie qui surprend au Maroc. Sa conversation roule sur le beau, les arts, l'astronomie ; il ne s'inquiète nullement ni du sultan, ni des caïds voisins. Il ne souhaite la tranquillité que pour pouvoir terminer les travaux qu'il a entrepris et qui doivent faire de Mzouda, une merveille.

Deux fois sa kasba a été *mangée* et deux fois il a recommencé à faire plus beau. Il nous offre de rester aussi longtemps que nous le désirerons et me demande de lui procurer une lunette assez puissante pour pouvoir examiner les étoiles où au moins reconnaître les maisons de Mejjat dont la ligne sombre des oliviers s'estompe à l'horizon.

27 Mars. — Une pluie fine est tombée cette nuit et continue ce matin, mais s'arrête à 10 heures. Nous partons à midi toujours par le chemin des diara ; à 1 heure 1/4 nous sommes au marabout *Sidi Rahal.* L'oued *Tsarous* qui passe auprès vient des avants-monts et traverse toute la zone du plateau calcaire dans

des gorges étroites. On nous signale du gypse comme provenant du revers Sud de la montagne. A 4 heures nous arrivons à Kahira et nous allons camper auprès de la kasba du caid Lhassen ben Tahar. La pluie recommence. La plaine est toujours aussi belle et aussi bien cultivée, les indigènes sont heureux de cette pluie, la récolte est maintenant assurée.

Nous rencontrons là un nègre de Mouley Afid qui se rend à Tiggi. Il donne de nouveaux détails sur le meurtre de Marrakech et dit l'embarras de son maître. Celui-ci s'attend à une intervention armée de la part de la France et ses envoyés n'ont d'autre but que d'aviser les caïds de cette situation. Les caïds sont prévenus qu'en cas d'attaque des Français, le makhzen fournira les cartouches. Le caïd Tahar qui nous rapporte ces faits, déplore le meurtre et réclame une répression énergique. Mouley Afid fait courir le bruit que c'est l'acte d'un fanatique et qu'Hadj Abd es Slam ne peut en être rendu responsable.

28 Mars. — Il pleut toujours, nous ne pouvons décamper. Le chikh de Touzoumt Si Ahmed ou Bihi avisé de notre présence nous envoie un rekkas. Pouquoi restes-tu là, nous dit-il, puisque ta maison est si près. Partout, dans la montagne, on a eu peur pour toi, et tout le monde sera heureux de te savoir en bonne santé ; viens, dans tout le Seqsaoua tu es chez toi, tu iras où tu voudras. Toute la journée nous eûmes des visiteurs et tous étaient heureux de nous revoir. Aucune hostilité et toujours pas trace de fanatisme chez ces gens.

29 Mars. — Le temps s'est remis au beau. Nous partons à 8 h. 1/2. A 9 h. 3/4 nous traversons *Imintanout* et continuons sur le chemin de Tiggi. A la hauteur de la kasba du chikh Bihi bou Abdallah, nous sommes arrêtés et on nous dit : Si vous n'aviez pas un homme du caïd pour guide vous ne pourriez passer sur ce chemin.

A une heure nous sommes à l'Oued Amesnaz : la pluie recommence et un brouillard intense couvre bientôt la plaine de Si Abd el Moumen. Obligés de nous arrêter, nous allons camper près de la maison du chikh Maajoub par 800 mètres d'altitude, sur la rive gauche de l'oued. Réception admirable ; le chikh n'ose pas venir nous saluer ; je suis trop pauvre, dit-il, je n'ai pas de blé, encore moins d'orge, mais prenez tout ce que je possède, c'est à vous. Nous sommes largement approvisionnés et ne demandons rien ; mais cela ne fait pas l'affaire de ce pauvre chikh ; que penserait le Caïd en effet, s'il apprenait jamais une telle réception ? Alors, malgré nos protestations, on égorge un mouton devant la porte de notre tente, on apporte deux poules, du beurre frais, du miel, du thé, du café, du sucre, des œufs. Qu'aurions-nous eu si le chikh n'eût pas été pauvre ?

La pluie dure toute la nuit.

30 Mars. — Nous décampons sous la pluie et, par la route déjà faite en 1904, nous gagnons Tiggi. Malgré le mauvais état des chemins nous ne mettons que quatre heures pour atteindre la kasba du caïd Si Abd el Malek el Mtougui. Celui-ci passe pour un anti-européen, nous le voyons bien à sa mouna. Un peu de paille et pas d'orge pour nos mulets, un couscous et pas le moindre pain de sucre pour nous. Nos hommes sont furieux, aussi protestent-ils avec la dernière énergie contre la proposition que nous fait faire le Caïd de rester le lendemain.

31 Mars. — A notre sortie, Si Abd el Malek est assis sur une chaise devant la porte de ses appartements; il nous voit faire nos préparatifs et assiste à notre départ. Mouley Ahmed va le saluer de notre part ; je me contente, en passant à sa hauteur, de lui envoyer un grand coup de chapeau.

Nous n'avions pas encore suivi le chemin qui longe l'oued Kseb, et qui est le plus court pour gagner Mogador. Nous le suivrons aujourd'hui, nous aurons ainsi la possibilité de compléter la carte de cette partie du Mtouga. Ce chemin reste constamment sur la rive gauche de l'oued, il coupe les nombreux ravins qui descendent du plateau supérieur et permet ainsi de relever des coupes géologiques intéressantes. Les villages sont peu nombreux mais importants, les olivettes et les jardins se rencontrent partout où une séguia peut amener l'eau d'irrigation. Le reste est couvert de céréales.

A 10 h. 1/2 nous arrivons aux *Aït Biot*, gros village sur l'oued Kseb, dépendant du caïd des Ida ou Zemzem.

Nous faisons halte près d'un marabout, à l'ombre d'oliviers et de figuiers, près d'une très belle source. Notre déjeuner était terminé et nous allions nous préparer à repartir lorsqu'un indigène nous interpelle vivement. Notre présence auprès du marabout est, paraît-il, un sacrilège et il nous engage à déguerpir au plus vite si nous ne voulons pas être inquiétés. Cet indigène était le frère du caïd Ben Gourmand, chez qui nous avions eu une hospitalité si large en 1903. Son frère ne paraissait pas avoir les mêmes sentiments amicaux à notre égard. Le guide que le Mtougui nous avait donné intervint et déclina sa qualité et celle de son maître ; cela ne fit qu'envenimer la discussion et bientôt on en vint aux menaces. Je te ferai jeter en prison et le Mtougi te *mangera*, puisque tu fais du brigandage sur les routes, dit le guide. Le Mtougui est un chien et Emflous le lui fera bien voir, répond l'autre.

Là-dessus, tout est terminé ; le guide prend la tête de notre convoi en jurant par Allah que l'affaire n'en restera pas là.

Nous étions revenus dans une zone dangereuse. Emflous et le Mtougui étaient en lutte. Quelques jours auparavant, un combat avait eu lieu près du point où nous passions et les partisans d'Emflous avaient été battus à plate couture. Le caïd des

Ida ou Zemzem s'était alors détaché de la cause d'Emflous et se tenait coi. Le caïd des Aït Zelten, sur le territoire duquel nous allions entrer, était au contraire devenu un mtouguiste enragé ; nous y serons donc en toute sécurité.

Les arganiers commencent à la limite de cette tribu et avec eux le paysage devient plus gai.

A 2 h. 1/2, nous descendons du plateau dans l'oued Kseb ; une demi-heure après, nous sommes à la kasba Meskalla, chez le caïd Rouban.

De mauvaises nouvelles nous y attendent.

Emflous, furieux de son échec dans sa lutte contre le Mtougui, veut se venger sur Mogador. Les routes sont coupées et le caïd Rouban ne veut pas prendre la responsabilité de nous faire accompagner. Rouban est un gros richard ; sa kasba est pleine de jarres bien alignées le long des couloirs et dans les cours. Il emmagasine en prévision d'événements malheureux, mais ne prend parti ni pour Emflous, ni pour Mtougui.

Partez demain, nous dit-il, mais ne comptez que sur ma bénédiction ; avec l'aide de Dieu, vous arriverez sans encombre à Mogador. Le caïd nous met au courant des événements qui se sont passés dans cette ville depuis notre départ. Nous apprenons ainsi que le caïd Regragui d'Akermout, que nous avions laissé prisonnier dans sa kasba, avait fait la paix avec son ennemi le caid el Hadji. Afin que la réconciliation fût durable, Regragui et le fils d'el Hadji allèrent à Mouley Ibrahim immoler un bœuf. Au retour, Regragui fut arrêté à Marrakech et jeté en prison sur l'ordre d'el Hadji. Son fils, au su de cette nouvelle, s'enfuit à Mogador auprès du Pacha, à qui il demande aide et assistance. L'Hadji l'y poursuit et somme le Pacha de lui remettre son ennemi. Le Pacha obéit et le fils Regragui est tué incontinent. Ces faits-là suffisent à prouver l'anarchie qui régnait alors, tant dans les campagnes que dans les villes. Le Makhzen n'existait plus et les pachas étaient à la merci du moindre audacieux.

1er Avril. — En route pour Mogador, mais quel chemin prendre ? Nous décidons de faire un crochet au Nord de façon à nous faufiler entre Emflous et l'Hadji laissant à gauche la route de Marrakech, à droite celle du Dra. Peu après avoir quitté la kasba de Rouban nous tournons au Nord, passons auprès du marabout *Si Ayad* et par le même chemin qu'au départ nous gagnons Mogador. Partis à 6 heures du matin nous arrivons à 5 heures du soir y compris un arrêt de deux heures près du dar Chikh Allel.

Dans la forêt de thuyas qui précède la zone des dunes nous sommes aperçus des gens de la nzala qu'Emflous a installé pour surveiller la région. L'un d'eux monte à cheval et se met à notre poursuite. Il nous rattrape bientôt et engage des pourparler avec Mouley Ahmed. Celui-ci ne veut rien entendre et le prie de s'éloigner ;

cela fut dit sur un ton qui n'admettait pas de réplique, aussi notre homme nous voyant aussi résolus prit le parti de s'en retourner sans exiger la mouna qu'il pensait pouvoir prélever.

III. — Deuxième visite du Goundafi

Pendant un mois nous séjournons à Mogador dans l'attente des événements. Le consul, M. Jeannier, est parti. M. Kouri le remplace.

La lettre du Sultan annonçant la prise d'Oudjda rendit leur quiétude aux populations de l'Ouest. Celles-ci, que la crainte de représailles tenait dans un calme relatif, devinrent exhubérantes du moment où d'autres payaient les pots cassés. La crainte de recevoir des coups ayant disparu, les cris recommencèrent. Le Sultan fut accusé de trahison envers l'Islam. Une ville aussi importante qu'Oudjda n'avait pu être prise si facilement, il fallait que le Sultan fut de connivence avec les Français ; on alla même jusqu'à l'accuser d'avoir vendu la ville.

Les indigènes ne comprirent pas très bien pourquoi Oudjda payait les fautes de Marrakech, mais ce qu'ils saisirent tout de suite c'est que d'autres seraient battus alors qu'ils s'attendaient à l'être et le calme disparut. Les partisans de Mouley Afid se remirent en campagne, aidés maintenant par leur ennemi de la veille Hadj Abd es Slam. Bel Ghazy avait été nommé pacha de Marrakech, et l'ex-pacha ne pouvait avoir quelques chances d'éviter au moins la prison qu'en continuant à entretenir le trouble dans le pays.

On vit alors les Rehamna, hier encore ennemis de Mouley Afid, faire campagne en sa faveur. Il faut ajouter qu'à l'action d'Hadj Abd es Slam se joignirent les menées allemandes. Les protégés allemands sont nombreux parmi les Rehamna et dans toutes les occasions ceux-ci furent les meneurs.

Les nouvelles qui arrivaient à Mogador n'étaient guère encourageantes. Toutes les routes étaient coupées, la situation des Européens n'était plus tenable à l'intérieur et on parlait de l'exode vers les ports des colonies européennes de Marrakech.

Des renseignements sûrs que j'avais de l'Atlas, il résultait que ce mouvement ne s'était pas propagé dans la montagne. Je résolus donc de reprendre notre voyage et de gagner le Goundafi.

L'annonce du départ pour Marrakech d'un ingénieur allemand au moment où les Français abandonnaient la ville me parut bizarre, aussi je décidais de me rendre d'abord dans cette ville.

Le 6 mai je quittais Mogador avec mon équipage et mon campement au grand

complet. Ma femme, que les dangers n'effrayaient plus, consentit à m'accompagner.

M. le consul Kouri nous fit d'amicales observations ; mais, nous voyant si confiant, il n'osa s'opposer formellement à notre départ. Pour cela et pour la sympathie qu'il n'a cessé de nous témoigner, nous lui devons nos plus sincères remerciements et nous sommes heureux de saisir cette occasion de les lui exprimer publiquement.

6 Mai. — Une sorcière réputée est consultée par nos amis indigènes sur la réussite de nos projets. L'oracle nous est favorable. Le matin le caïd Mohamed Cherardi nous offre le coup de l'étrier ; un faux mouvement de Mouley Ahmed a pour résultat un choc et une tasse cassée. On en conclut que le sort est conjuré et que nous n'aurons plus d'accident en route.

Nous sortons par la porte de Marrakech, le caïd Cherardi, le caïd Djilali, le caïd Hadj Abderhaman nous font un brin de conduite. Au moment de nous quitter, il nous semble voir des larmes dans les yeux de ces fidèles amis. Nous écoutons une dernière fois leur recommandation, leurs bons souhaits et nous filons dans la dune.

Vu la gravité des événements, nos hommes n'ont pas voulu partir sans armes ; Mouley Ahmed était déjà porteur d'un revolver, je lui octroie, en sus, une carabine Coll, maintenant nous ne risquons plus rien et nous sommes en état de résister à toutes les tribus rebelles.

L'ingénieur allemand est parti avant nous, mais il nous croit devant lui, car il se renseigne sur la route que nous avons prise et force sa marche pour nous rattraper. Le soir il va camper à Dar Moqadem Meçaoud, nous nous arrêtons quelques heures avant, au Tleta de Hanchen.

7 Mai. — La moisson bat son plein, le temps est doux et le voyage agréable. Partout dans les champs les moissonneurs sont nombreux et ne paraissent pas s'occuper des Européens qui trottinent sur les chemins. Jamais le pays ne nous a semblé si tranquille. L'Allemand couche à Chichaoua ; nous nous arrêtons au pied de l'Ank el Djemel au douar de Mra el Ouasser. Chose curieuse, les prix de toutes les denrées ont augmenté dans des proportions énormes, ainsi d'ailleurs que le nombre des mendiants. Il paraît qu'il faut attribuer cela au passage de l'Allemand. Celui-ci, très large, paie tout sans marchander et distribue des fabours à tous les gens qu'il rencontre. Comme nous ne voulons pas être exploités, nous changerons de route dès demain.

8 Mai. — Au matin je constate qu'un bouton assez gros occupe sur mon individu un emplacement désagréable, il m'est impossible de me tenir en selle et je me vois dans l'obligation de faire la route à pied. Nous laissons le chemin de Chichaoua

à gauche, passons entre l'Ank el Djemel et les Raïat et gagnons la kasba du caïd Si Kacem bel Cadi située au bord de l'oued Chichaoua, non loin du Souq el Kremis et du marabout Si bou Zid. Auprès de la kasba, un gros amas de constructions en ruines abrite la Zaouïa el Nouaça. De beaux jardins et des olivettes se trouvent dans les parties basses, seules irriguées ; la kasba est sur un mamelon calcaire par 430 mètres d'altitude.

Nous retrouvons là notre ami, le chikh Brahim el Ahmri, celui-là même qui avait fêté le premier Janvier avec nous. Dans ces conditions nous ne pouvions qu'être bien accueillis et c'est, en effet, ce qui eut lieu. Bonne maison, propreté remarquable, mouna abondante, rien ne manquait à notre bonheur, seul le malencontreux bouton me faisait horriblement souffrir.

Une audition de notre phonographe récompensa nos hôtes et les mit en gaité.

Le caïd nous mit au courant de la situation des tribus aux environs de Marrakech. Hadj Abd es Slam a été faire égorger des bœufs sur tous les marchés des Rehamna et des Srarna. Il devient de ce fait leur protégé. Il a en outre distribué des aumônes aux zaouïa et aux marabouts, il s'est acquis ainsi des droits à la reconnaissance de tous et tous ont juré de le défendre.

Toutes les tribus des environs de Marrakech s'opposeront par la force à l'entrée de Bel Ghazy, le nouveau pacha ; celui-ci, averti, reste prudemment à Safi.

D'après Bel Cadi il y a brouille entre Hadj Abd es Slam et Mouley Afid, celui-ci a fait emprisonner quelques malheureux accusés du meurtre du docteur Mauchamp et les tribus, poussées par Hadj Abd es Slam et convaincues de leur innocence, exigent leur libération.

9 Mai. — Nous allons traverser aujourd'hui la grande plaine des Ouled bes Cebah pour gagner Frouga. Jusqu'à l'Assif el Mel les cultures sont plutôt rares mais les pâturages sont très développés et bien verdoyants. Notre route rattrappe aux Aït bou Amran celle suivie en 1905. Dans ce douar, nous nous arrêtons pour déjeuner. Les gens me voyant fatigué nous offrent de séjourner, ils sont aimables au possible.

L'après-midi nous continuons notre route, mais je suis dans l'impossibilité absolue de me tenir en selle. Il faut organiser un lit sur un mulet, je m'y allonge et c'est ainsi que nous poursuivons jusqu'à Frouga.

Aux abords des douars je m'efforce de prendre une position plus rationnelle. On pourrait croire en effet que j'ai été victime d'une agression et comme l'exemple est contagieux il ne pourrait en résulter que des désagréments.

10 Mai. — Nous rencontrons au départ un Seqsioui qui nous donne des renseignements sur la situation de nos amis. La lutte a recommencé de plus belle dans

la montagne ; les Aït Addious et les Idma sont aux prises. Cet homme se rend à Marrakech, nous le chargeons d'avertir Si Omar ben Medjad de notre arrivée.

Tout va bien jusque chez les Aït Immour. Là, des moissonneurs se jettent au devant de nous et s'opposent à notre passage. Notre fusil n'a pas l'air de nous donner plus de sécurité. Après explication nous comprenons qu'on me prend pour le consul de France, et comme les Rehamna ont menacé de représailles les tribus qui ne s'opposeraient pas au passage du consul, l'attitude de ces gens s'explique. Il nous suffit d'affirmer qu'il y a erreur et de répéter cette affirmation devant le chikh qu'on est allé quérir, pour que nous obtenions le droit de continuer notre voyage.

Au bord de l'oued Nfis nous nous arrêtons près de l'azib de Mouley el Hadj. Son khamès nous reconnaît et nous engage à aller à Tamesloht d'où nous gagnerons Marrakech si les événements le permettent. Nous suivons son conseil et lui-même vient nous accompagner.

C'est aujourd'hui jour de marché à Tamesloht, la ville est envahie par une foule de gens venus pour s'embaucher comme moissonneurs, l'animation est grande et les transactions actives.

La place du marché est dépassée sans incident ; on nous remarque à peine. Quelques indigènes nous reconnaissent cependant et viennent nous saluer.

Tout à coup des cris s'élèvent et la foule se porte derrière nous en hurlant. Ne comprenant rien à ce brusque revirement de l'opinion, nous hâtons la marche et bientôt nous sommes en sécurité dans la maison de Mouley el Hadj. Que s'était-il passé ? Nous avions omis, tout simplement, de mettre pied à terre en passant devant un marabout, et c'était là la raison de cette protestation bruyante.

Inutile de dire que nous avions péché par ignorance ; nous étions venus déjà plusieurs fois à Tamesloht et jamais on ne nous avait indiqué cet usage.

Cet incident, suivi de plusieurs autres que je rapporterai, indiquait une poussée de fanatisme qui n'existait pas un mois auparavant et qui avait son origine dans la prise d'Oudjda. Le sentiment national se réveilla à la suite de la lettre du sultan, les divisions intestines disparurent et toutes les haines se tournèrent contre les Français.

Mouley el Hadj nous accueillit suivant sa coutume .Mais ce n'était plus le joyeux convive d'autrefois ; la maladie l'avait terrassé et nous le retrouvions, accroupi sur son matelas, écoutant en somnolant les chants de deux troubadours dont il avait fait ses fidèles compagnons.

Le chérif nous loge près de lui dans sa propre maison, il est très affecté de me savoir malade et m'engage à rester jusqu'à complète guérison.

11 Mai. — Mouley el Hadj nous parle longuement du meurtre du docteur Mauchamp. Il nous dit entre autre que ce meurtre était prémédité depuis longtemps et qu'il savait parfaitement qu'Hadj Abd es Slam profiterait de la première occasion pour exercer sa vengeance.

Le chérif nous met au courant des événements survenus. La colonie française, réduite à MM. Lassalas et Firbac, s'apprêtait à quitter Marrakech, la colonie anglaise était partie la veille et la colonie allemande devait suivre quelques jours plus tard. Les Rehamna s'étaient soulevés ; ils étaient maîtres de Marrakech et ils imposaient leur volonté à Mouley Hafid qui était considéré un peu, comme leur prisonnier.

L'arrivée d'un nouveau voyageur allemand n'avait cependant causé aucun émoi dans la ville. Cette coïncidence de l'annonce du départ des commerçants allemands et de l'arrivée d'un de leurs compatriotes, ne laissa pas que de me surprendre. Aussi, au lieu d'en référer au désir que m'en avait exprimé M. Lassalas de me voir retourner à la côte, je décidai de rester, d'autant plus que j'avais appris la résolution de M. Firbac de ne pas quitter la ville.

Mais pendant ce temps je souffrais atrocement sur mon matelas. Ne pouvant plus compter sur le médecin anglais puisqu'il était parti, nous décidâmes d'essayer l'opération par nos propres moyens. Mon rasoir servit de scalpel, et à deux reprises différentes, ma femme et mon interprète intervinrent mais sans autre succès que d'augmenter mes souffrances. Force nous fut de nous adresser au médecin allemand Holtzman. Celui-ci, d'origine juive, n'est même pas protégé allemand. Il s'est d'ailleurs converti à la religion musulmane et, à ce titre de renégat, il joint celui d'ami intime de Mouley Afid. Il se rendit à mon appel malgré le danger réel qu'il y avait alors, même pour un musulman, à parcourir les environs de Marrakech et je dois le déclarer, je n'eus qu'à me louer de ses soins. M. Holtzman profita de son séjour près de moi pour protester énergiquement contre le rôle odieux qu'on lui avait prêté au moment du meurtre du docteur Mauchamp, et pour me déclarer formellement qu'il n'avait aucun sentiment de haine contre les Français.

Quelques jours après, Mouley el Hadj recevait la visite d'un envoyé des Rehamna, celui-ci, frère d'un *protégé allemand*, était porteur d'une lettre dans laquelle on intimait au Chérif l'ordre de me faire rentrer à Marrakech sous menaces de représailles contre la Zaouia.

J'apprenais en même temps que les Allemands ne quitteraient pas Marrakech où ils vaquaient à leurs occupations comme en temps normal et que dans le programme qui devait être soumis aux tribus, appelées à discuter la déchéance d'Abd el Aziz, il était dit qu'on *imposerait au nouveau sultan*, Mouley Afid, *une seule* puissance européenne avec laquelle celui-ci pourrait commercer.

Rentrer à Marrakech ne me souriait pas du tout : c'eût été la fin de notre

voyage ; nous décidâmes alors de gagner la montagne, d'où nous pourrions suivre les événements tout en complétant nos études. Quoiqu'incomplètement rétabli nous décidons de ne pas attendre, afin de ne pas créer d'ennuis à notre hôte. Mouley el Hadj montra à cette occasion une très grande fermeté ; il ne voulut pas nous laisser partir seuls, déclara que son fils aîné Hadj Saïd nous accompagnerait jusqu'à Amismiz et qu'il entendait accomplir jusqu'au bout son devoir d'hôte, quoiqu'il pût en arriver ; qu'au surplus il se moquait des Rehamna et qu'il ne répondrait pas à la convocation qu'il avait reçue de se faire représenter à la réunion de Ben Guerir. Les Rehamna avait en effet décidé qu'une réunion des notables des tribus aurait lieu à Ben Guerir et qu'on y discuterait sur la situation actuelle. Dans une réunion préparatoire à Marrakech, il avait été décidé qu'une lettre serait envoyé à Mouley Abd el Aziz lui mandant de revenir immédiatement à Marrakech sous peine de déchéance ; on y avait aussi discuté sur le point de savoir si la guerre sainte ne devait pas être déclarée contre les Français. Une remarque qui s'impose c'est que tous les meneurs sont des protégés allemands, et ils sont nombreux parmi les Rehamna.

17 Mai. — A 3 heures du matin nous nous mettons en route pour Amismiz. A la sortie de Tamesloht nous croisons des groupes nombreux de moissonneurs qui nous regardent avec indifférence. Tout le long de notre route nous ne rencontrons que peu de monde ; les gens sont, dans les champs, occupés à la moisson qui promet d'être abondante.

A partir de Ouiseult le sol devient schisteux, les cultures sont moins étendues et comprennent surtout du seigle et de l'orge.

A 10 heures nous sommes à Amismiz où le caïd Lhassen nous conseille de retourner au plus vite à Mogador. Le caïd Larbi n'attache aucune importance au mouvement que veulent provoquer les Rehamna. *Nous n'allons pas au marché avec ces gens*, ajoute-t-il non sans mépris et, avec l'aide de Dieu, nous auront tôt fait de les mettre à la raison. Quant à Mouley Afid, il a peu de partisans dans cette région, tous les caïds déclarent rester fidèles à Abd el Aziz.

Nous décidons de continuer notre voyage et de gagner Tallet Yacoub par la vallée de l'Assif el Mel. Tout le massif montagneux au Sud de Maroussa est encore incomplètement connu et nous allons tenter de le traverser.

18 Mai. — Nous partons pour Mzouda toujours au milieu de l'indifférence la plus complète. Un jeune chérif que nous rencontrons et qui vient de Marrakech nous donne des nouvelles intéressantes. Si Mohamed bou Cetta qui, le premier, a frappé le docteur Mauchamp, a été empoisonné par Hadj Abd es Slam ; les autres soldats qui ont pris part au meurtre se sont réfugiés dans la Zaouïa de Sidi

bel Abbès et refusent d'en sortir. L'un d'eux, le moqadem d'Harsa Mouley Mouça, serait parti pour Tanger et Fès implorer sa grâce auprès du sultan. Il nous annonce aussi qu'une active propagande est faite contre les Français. Ceux-ci sont dépeints comme ayant détruit les mosquées d'Oudjda et violé les femmes.

Dès notre arrivée à Mzouda, le caïd Hadj Omar nous donne connaissance d'une lettre qu'il vient de recevoir de Fès ; elle annonce la sortie d'Abd el Aziz et son départ pour Rabat. Il nous apprend aussi l'arrivée de troupes à Safi. Avec l'aide de Si Aïssa el Abdi, Bel Ghazi pense pouvoir gagner Marrakech et y rétablir l'ordre. Hadj Abd es Slam serait sérieusement malade et son fils lui aurait succédé dans les fonctions de pacha sans que Mouley Afid ait osé protester.

Au milieu de toutes ces nouvelles, Hadj Omar reste impassible ; les maçons sont toujours maîtres de sa kasba, mais les travaux ne paraissent pas avancer beaucoup (1).

A la demande que nous lui faisons de nous aider à gagner Maroussa, Hadj Omar sort de son indifférence des choses présentes ; après un moment de réflexion, il avoue n'avoir qu'une autorité précaire et qu'une semblable demande doit être adressée au Mtougui, seul maître de toute la région. C'était une fin de non recevoir ; il ne nous restait plus qu'une planche de salut : c'était notre chikh Ahmed Seqsioui et la protection de Lella Aziza.

19 Mai. — Nous partons pour Touzoumt, nullement découragé par notre échec. Au passage à Kahira nous saluons le caïd Lhassen ou Tahar mais nous nous gardons bien de lui dire nos intentions ; en serviteur fidèle du Mtougui il ne pourrait que nous nuire. Le soir nous sommes chez notre ami et un couscous monstre est préparé pour fêter notre heureuse arrivée.

Le Seqsaoua n'est pas tranquille ; le chikh Moktar des Aït Moussa est en guerre avec le caïd Lhassen Chtiti de Tigmi Iguiz. Ce chikh Moktar passe pour un sanguinaire, un auxiliaire ambitieux du Mtougui, qui ne rêve rien moins que de se faire nommer caïd du Seqsaoua. Cela ne fait pas l'affaire de notre chikh Ahmed qui brigue le poste et qui pour cela fait risette à la fois au Goundafi et au Mtougui. Cela ne fait pas non plus la nôtre car ce maudit Moktar va nous empêcher de gagner Lella Aziza et cependant nous voulons aller revoir le caïd du Goundafi.

Toutes les combinaisons sont passées en revue et d'accord avec Chikh Ahmed nous arrêtons d'aller à Maroussa. Là avec l'appui du Chikh Jafar, son ami, nous pourrons passer, In cha Allah.

---

(1) Hadj Omar ne put jouir longtemps des beautés de sa kasba : dans le courant du mois de mars 1908, il fut assassiné par son frère, qui lui succéda.

Un mouton et quelques douros envoyés à Lella Aziza doivent nous rendre les dieux favorables.

Une aide inespérée nous vint d'un brave cherif, Hadj Mohamed Naceri, dont la zaouia est située à Taouloucoult, entre Tiggi et Amesnaz. Ce cherif arrive un soir à la tombée de la nuit ; il déclare, avant d'accepter le thé traditionnel, que les esprits l'ont averti qu'il trouverait à Touzoumt un homme généreux qui lui offrirait une montre. Le chikh Ahmed me fait un signe et quelques instants après le naceri avait sa montre, sa prophétie était réalisée. On allait pouvoir enfin absorber le thé qui attendait dans les tasses ; mais trop heureux de sa montre le cherif ne voulut pas être en reste avec nous et la *fatha* fut dite avec ferveur par tous les assistants. Tous les grands saints du Maroc furent invoqués et sollicités de nous prêter aide et assistance. La prière terminée le cherif ajouta : *maintenant tu peux aller partout et en toute sécurité.*

Nos domestiques, pauvres fellahs, étaient émerveillés de nous voir l'objet de tant de sollicitude de la part de chefs religieux aussi importants. Cela leur donna une telle confiance, que pas une minute ils doutèrent de la réussite de nos projets.

Cet Hadj Mohamed Naceri est un marabout très vénéré dans tout le Mtouga et jusqu'à Marrakech. Il possède la faculté d'éloigner les animaux malfaisants, il chasse les rats des douars et les moineaux des champs. C'est en outre un conseiller écouté du caïd el Mtougui ; il nous promit de dire à celui-ci tout le bien qu'il pensait de nous afin que nous n'ayons pas d'ennuis de sa part.

Sans nous en avertir, le chikh Ahmed avait tâté le terrain, ses émissaires lui donnèrent probablement d'excellents renseignements car notre départ fut définitivement fixé au 23.

23 Mai. — La vallée de l'oued Seqsaoua est bordée, dans son cours inférieur, par un plateau calcaire qui s'étend vers l'Est et le Sud, le long du massif montagneux. Il nous faut une heure un quart pour atteindre le rebord de ce plateau, de 1.400 mètres d'altitude, dont les pentes inférieures sont seules cultivables et cultivées. Vers l'Est un ravin, qui l'entame profondément, aboutit à une vallée également encaissée qui vient du Sud et qui correspond à l'*oued Tsarous*. Ici on lui donne le nom d'*oued Mesafor*. Un douar du même nom se trouve au confluent sur la rive droite du ravin, le marabout *Si Embarek ou Ali* est sur la rive gauche. En face de lui, de l'autre côté de la vallée principale, est une kasba nouvellement construite qui appartient au caïd Si Lhassen ou Tahar el Kahiri.

Partis à 8 heures de Touzoumt nous arrivons à 10 h. 1/2 au douar *Mesafor*. Pendant une demi-heure nous remontons la vallée dont les parties basses et alluvionnaires sont seules cultivées, puis nous tournons à l'Est. Une gorge profonde,

boisée et pittoresque, creusée dans des couches rocheuses gréso-calcaires, nous ramène sur le plateau par 1.500 mètres d'altitude.

La partie moyenne est plus escarpée, elle est dominée par la *Zaouïa Sidi Mcid*. A son tiers supérieur est un gros village, *Tisert*. Ce village est en partie désert, les habitants ont fui dans la montagne à la suite d'une razzia faite par le caïd Kahiri. Cette région est aujourd'hui soumise au Mtougui.

Le plateau est rocheux et la marche y est pénible ; des bancs marneux affleurent à différents niveaux et supportent alors une belle végétation de chênes-verts.

Notre chemin oblique au Sud-Est, le sol devient sablonneux, la forêt plus dense. Aux abords, quelques champs d'orge et de beaux pâturages. Au Sud, le plateau s'arrête contre une grosse montagne boisée que nous atteignons en tête d'un oued qui descend en plein Est. Nous sommes à 1.900 mètres. La vue, vers l'Est, s'étend sur une région profondément encaissée, couverte de verdure. C'est Maroussa, où nous sommes déjà venus en 1903.

La descente est rapide. Elle s'effectue sur la rive droite de l'oued dont les pentes sont schisteuses et boisées, tandis que la rive gauche est calcaire et abrupte. Ici on ne peut douter que le plateau calcaire vienne buter par faille contre les schistes cristallins de l'Atlas.

A 6 heures, nous arrivons sur les bords de l'oued Maroussa et nous allons nous installer dans la kasba du chikh Jafar. Celle-ci est perchée sur un mamelon de 1.150 mètres d'altitude, qui domine la rive gauche et d'où la vue est très belle sur le groupe des villages de Maroussa.

Mis au courant de nos projets, le chikh proteste de son dévouement au chikh Ahmed, mais ne peut nous permettre de passer. Tous les villages dans les vallées voisines sont en guerre et les passages sont gardés. Ces villages sont indépendants ; la protection du chikh Jafar ne peut nous être d'aucune utilité. Nous allions nous laisser au découragement lorsque le père de notre hôte vient nous faire visite. Dès qu'il apprend nos projets, il insiste auprès de son fils et il le fait si énergiquement que celui-ci nous autorise à aller jusqu'aux Aït Guir, où nous pourrons juger par nous-mêmes de l'impossibilité de passer.

24 Mai. — Les Aït Guir sont situés en amont de Maroussa, à une douzaine de kilomètres seulement. Nous mettons trois heures pour y arriver.

Le chemin suit la rive droite de l'*assif Maroussa*, longeant le pied du *Djebel Digmioua*, dont nous avions fait l'ascension en 1903. La vallée est étroite, le fond est complanté de beaux jardins et de noyers, tandis que les pentes schisteuses sont couvertes de culture de seigle et d'amandiers. La rivière décrit ensuite une courbe très prononcée vers l'Ouest et coule dans une gorge calcaire très pittoresque. Le

chemin s'élève sur le contrefort qui y correspond jusqu'à l'altitude de 1.350 mètres. Mais la vue est bornée tout autour aux pentes voisines qui se montrent nues et désertes. La descente dans l'oued est difficile, le chemin est mal tracé et manque par place par suite de glissements du terrain. La vallée s'élargit en amont, tandis que la direction tourne au S.-O. ; les jardins apparaissent de nouveau et sont, comme à Maroussa, accompagnés de beaux noyers. Deux douars se montrent accrochés aux pentes rocheuses de la rive gauche ; ce sont *Ouguedal* et *Taounrast*, qui sont les premiers villages des Aït Guir. Taounrast est plus important, c'est le centre religieux, il renferme la zaouia de Si Abd er Rhaman. C'est là que notre guide nous conduit. Les environs sont bien cultivés, même les pentes escarpées produisent du seigle et les amandiers y prospèrent.

Les douars des *Aït Guir* appartiennent à une catégorie de douars qu'on pourrait appeler les douars tampons. Ici, une explication est nécessaire : à la limite des grandes tribus, il existe de part et d'autre de cette limite une série de douars plus ou moins indépendants, jouissant d'une certaine autonomie et dans lequels les caïds limitrophes ont chacun leurs partisans. La lutte y est toujours à l'état latent et, en cas de trouble, elle s'y révèle très violente.

Au moment où nous arrivions aux Aït Guir, les partisans du caïd El Goundafi avaient été battus et obligés de se réfugier dans un douar voisin à *Tanamert*. La lutte était vive, non seulement entre ces deux villages, mais encore dans toute la zone en bordure des massifs du Ouirzlan et de l'Erdouz. Notre but devenait donc Tanamert où les partisans du Goundafi ne s'opposeraient plus à la suite de notre voyage.

Aux Aït Guir, nous sommes reçus d'abord avec une certaine froideur ; heureusement, c'est jour de marché, et des indigènes du Seqsaoua, venus là pour leurs affaires, nous reconnaissent et viennent nous saluer. L'accueil devient alors plus cordial et une distribution de médicaments finit par nous concilier le douar. Mais, dès que le bruit se répand que nous voulons aller au Goundafi, une certaine hostilité se manifeste de nouveau. Les indigènes nous soupçonnent, en effet, de porter au caïd Si Taïeb des armes et des munitions. L'un des marabouts de Lella Aziza, qui se trouve de passage, intervient en notre faveur, raconte nos nombreuses visites à la zaouïa et dit les dons que nous y avons faits. Enfin, l'envoi d'un mouton à la zaouïa et la distribution de quelque argent aux pauvres nous rallient les plus récalcitrants.

Malgré cela, notre interprète et nos domestiques sont obligés d'aller jurer au Marabout que nous sommes seulement des amis du caïd et que nous ne portons ni armes ni munitions. Nous obtenons ainsi un laisser-passer et un guide pour le lendemain.

Dj. Digmioua

Fig. 238. Le village de Tanamert. — Vue prise du Sud.

25 Mai. — Nous ne sommes qu'à 1.350 mètres et déjà le froid se fait sentir. Ce matin, à 6 heures, le thermomètre marque 12°.

Pour gagner Tanamert, il nous faut quitter la vallée de l'oued Maroussa, nous élever sur une crête de 2.500 mètres d'altitude et descendre dans la vallée suivante. Le chemin est excessivement difficile. Il file au flanc de la montagne en une piste à peine marquée au milieu des amandiers et praticable seulement aux piétons. Nous ne pouvons, cependant, nous séparer de nos bêtes de charge. Aussi, malgré l'avis des indigènes, nous nous mettons en route, et après des efforts inouïs, nos mulets sont hissés sur la crête. Notre venue ayant été annoncée par un rekkas envoyé en avant, des hommes se portèrent au-devant de nous pour nous conduire jusqu'au village.

De chaque côté de la vallée et cachées dans les anfractuosités des rochers, des têtes émergent qui nous regardent curieusement. Ce sont les sentinelles avancées qui surveillent les abords du village et qui voient pour la première fois leur sol foulé par des Européens.

A 11 heures, nous arrivons à Tanamert. Le village est perché sur un énorme rocher entouré de noyers et d'amandiers et dont la position commande toute la vallée. Toute la population en armes est sur le terre-plein qui donne accès à la maison du chikh. Parmi elle sont des gens du

Goundafi venus approvisionner le douar en armes et en munitions. L'un d'eux, *El Hadj Lhassen*, connaît l'Algérie, et son frère, El Hadj Hachemi ben Enjar, tient, paraît-il, un café maure à Alger.

Nous sommes donc en pays de connaissances et, par conséquent, bien reçus. Après un déjeuner offert par le chikh, nons repartons pour gagner le village de *Taddert*. El Hadj Lhassen et un de ses amis doivent précisément retourner à la kasba du caïd El Goundafi ; nous aurons donc en eux d'excellents guides.

Toutes les pentes sont couvertes de seigle ; les parties incultes sont occupées par l'alfa et le palmier nain.

La vallée de Tanamert est profondément encaissée ; l'assif Amsmatred, qui y coule, roule un volume d'eau considérable qui va augmenter le débit de l'Assif el Mel. En aval de Tanamert un seul village, celui de *Terga*, existe dans la vallée ; il commande la route de Maroussa et se trouve dans une situation pittoresque à l'entrée de gorges rocheuses. De la crête de 2.500 mètres qui sépare les deux vallées, la vue est assez étendue. Vers l'Est, deux pics dépassent 3.000 mètres. Ce sont le Ouirzan et l'Erdouz.

Vers le Sud, on nous montre le *Djebel Tiksit* et, un peu à gauche, le *Djebel Agourzi* ou *Gourzi*. Entre ces deux montagnes, une profonde découpure correspond à la haute vallée de l'assif Maroussa. Vers le Sud-Est, se voit une grosse montagne couverte de neige, séparée de l'Erdouz par une dépression, c'est le *Djebel Igdad* ; la dépression est le *Tizi Arella* qui donne accès dans l'oued Ogdimt.

Nous avons mis cinq heures pour gagner Tanamert. En amont, la vallée s'élève rapidement, mais le chemin s'améliore. Une demi-heure après, nous passons à *Tamesoult*, puis à *Sidi Lekouch*, marabout réputé qui jouit du privilège de guérir le mal de mer. Sidi Lekouch est à 1.700 mètres. En ce point la vallée se divise en trois branches principales. L'une remonte au Sud-Ouest et va aboutir au Tizi Imiskin, sur le flanc Est du Djebel Agourzi ; l'autre part dans l'Est pour atteindre le Tizi Arella, la troisième file au Sud, puis tourne au Sud-Est pour aboutir au sommet du Djebel Igdad.

Nous prenons la branche de l'Est et traversons le village d'*Azerzou*, pour arriver bientôt à celui de *Taddert*, notre gîte d'étapes. Nous sommes à 1.900 mètres d'altitude, au milieu de noyers magnifiques, qui couvrent tout le fond de l'*oued Iouisken*, et de cultures étagées, ainsi qu'on les trouve dans toutes les vallées de l'Atlas. Le froid est très vif ; à 6 heures du soir, 13°.

26 Mai. — Partis à 4 heures du matin, nous arrivions au col à 11 h. 1/2, après avoir surmonté des difficultés inouïes. A différentes reprises, il fallut décharger les mulets ; M^me^ Brives elle-même dut faire la plus grande partie de la montée à pied. C'est dire avec quel cri de joie nous arrivâmes au col.

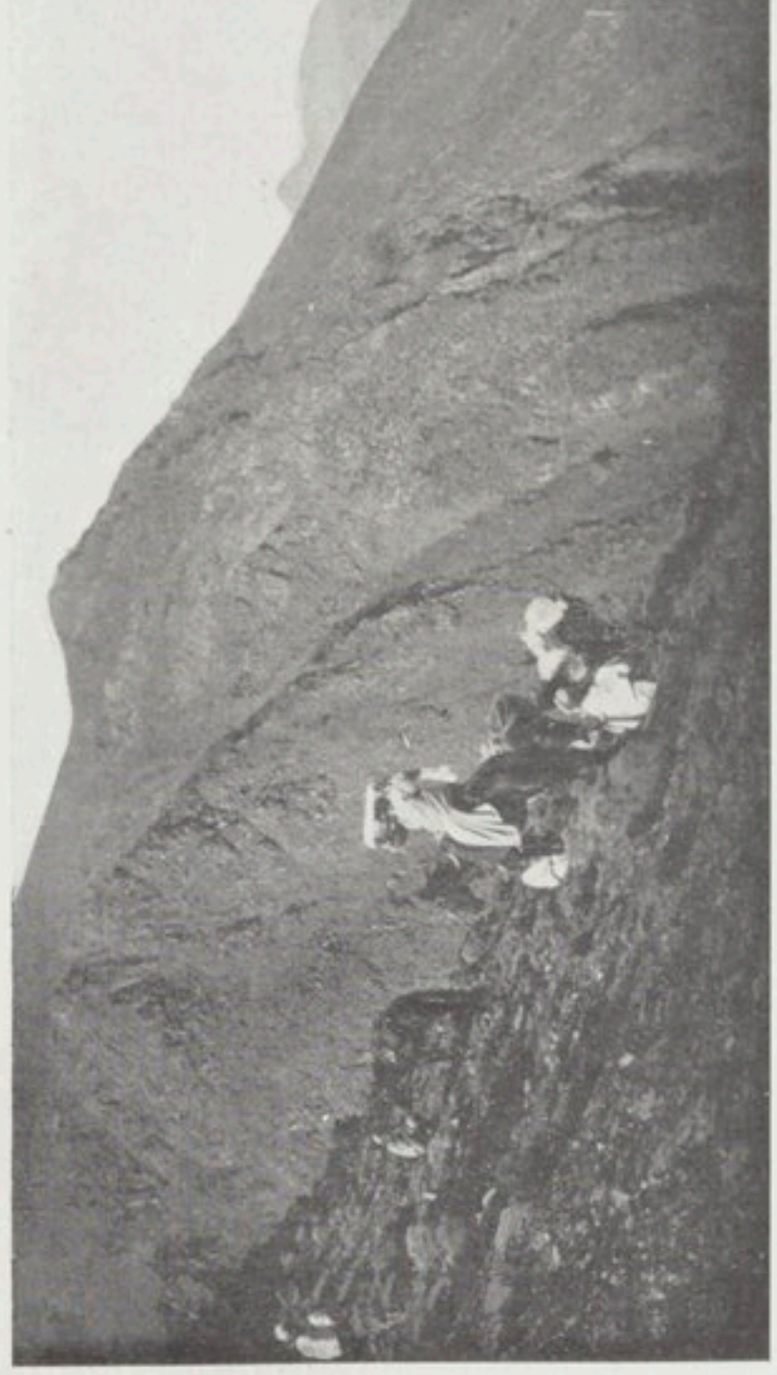


Fig. 239. — Montée au Tizi Arella.

Mais un cri d'admiration succéda bien vite au premier, car le panorama qui se déroulait sous nos yeux était vraiment beau. Droit devant nous, l'énorme massif des *Reraïa*, dont les pics atteignent et dépassent 4.000 mètres, se montrait dans toute sa splendeur avec sa couronne neigeuse d'une brancheur immaculée ; plus loin et un peu au Sud, le pic du *Siroua*, à peine tacheté de blanc, émergeait d'un énorme plateau qui allait se perdre dans le Sud en une teinte carminée. Plus près de nous, le massif du *Ouichdan* (2.700), dont les calcaires miroitaient au soleil ; l'Ogdimt (3.400), dont la crête à peine neigeuse est entourée d'une verte ceinture par de belles forêts de thuyas, le *Guirza* (3.500) et le *Theza* (3.000), aux tons chauds et rouges, encadraient la verdoyante vallée de l'oued Nfis. Vers l'Ouest, les *chaînes du Seqsaoua*, dominées par la masse du *Tichka* (3.400), se détachaient nettement dans le ciel bleu et nous reconnaissions facilement ces pics que nous avions visités dans des voyages précédents. Enfin, dominant le col, le massif de l'*Erdouz* (3.400) au Nord, et celui de l'*Igdad* (3.800) au Sud, tous deux constitués par des roches éruptives aux couleurs variées, semblaient deux massues gigantesques prêtes à s'abattre sur la vallée profonde qui se creuse à leur pied.

Mais les guides s'impatientaient, la route était encore longue et difficile, et, bien à contre-cœur, il fallut

ramener les yeux vers le sol et mettre toute son attention à ne pas glisser sur ces pentes abruptes.

Nous arrivons enfin à *Arella*, le premier village du district de l'Ogdimt ; le chikh Si Laoussen nous offre un thé et un couscous que nous acceptons de grand cœur, il est près de une heure et depuis le départ nous n'avons rien pris. Arella est un joli petit village, par 2.000 mètres, au milieu de noyers séculaires. Il commande le chemin du *Tizi n'zlit*, dont nous voyons la crête qui le domine à l'Ouest et qu'on nous dit être le *Djebel Irilzdin*. En face de nous, la chaîne de l'Ogdimt se développe de l'Ouest à l'Est. Le *Tizi n'tidi* sépare l'Igdad d'un pic moins élevé, auquel je conserve le nom de Djebel Ogdimt (3.400), quoique les indigènes n'aient aucun terme spécial pour le désigner.

Un oued important, l'oued Areg, descend sur le flanc Nord de l'Ogdimt et sa vallée renferme de nombreux villages sous le commandement du chikh Aomar.

A 4 heures, nous quittons Arella et continuons à descendre la vallée ; le chemin est maintenant tout à fait bon et bien entretenu. Il se tient sur la rive gauche de la vallée, au-dessus de la zone irriguable et des cultures étagées. Au croisement d'ouad, il descend brusquement dans le fond, traverse alors les cultures, les seguias et permet de se rendre compte de l'effort inouï qu'il a fallu à ces populations pour réaliser ces travaux prodigieux. Endiguements, murs de soutènement sont judicieusement disposés pour permettre la culture des moindres recoins de la vallée. Pas un pouce de terrain n'est perdu, pas une goutte d'eau qui ne soit utilisée. C'est vraiment merveilleux.

Peu après Arella, nous passons au marabout *Sidi Brahim Abd Allah*, situé au confluent de l'oued qui vient du Tizi Nzlit. En face, de l'autre côté de l'oued, est le village de *Tamsoult ;* à 5 heures nous arrivons à celui de *Bou Aça*, sur la rive gauche, avec, sur l'autre rive, celui de *Taourist*. C'est là qu'aboutit l'oued Aerg qui vient du Tizi N'tidi. La rivière devient sinueuse, à chaque coude un village est installée sur la terrasse correspondante. Nous trouvons *Aseloum*, *Agadir Ogdimt*, *Timsla* où nous nous arrêtons. Il est 6 heures et nous sommes encore à 1.800 mètres d'altitude. D'Aseloum part un chemin qui aboutit au Tizi Nzlit : il suit un ravin profond que je puis explorer jusqu'au pied du col. Toujours les mêmes cultures étagées, toujours les beaux noyers dans le fond des ouad : il en est ainsi tout le long de l'oued Ogdimt et de ses affluents.

27 Mai. — Nous partons à 7 heures, la rivière décrit des courbes de plus en plus rapprochées, le sol est tantôt schisteux, tantôt calcaires, les cultures se présentent toujours avec le même caractère, aux noyers s'ajoutent les amandiers sur les parties non irriguées, les villages sont tout aussi nombreux.

A 7 h. 1/4 c'est *Resat*. Le village est en fête, des chants se font entendre. A

Fig. 240. Le village d'Iril dans la vallée de l'oued Ogdimt. — Vue prise du Sud-Est.

notre approche les gens accourent au devant de nous, la joie est grande parmi eux. On nous acclame presque. C'est une jeune fille qui se marie et la vue d'Européens est considérée comme un gage de bonheur pour elle. On nous invite à la noce, mais nous nous contentons de faire un petit cadeau à la mariée qui est fort bien ma foi, et nous filons.

Puis c'est *Allous*, *Tiguirt*, *Ouidif*, *Tadderfelt*, *Agadir*, *Amskerjem* où nous traversons la rivière, il est 9 h. 1/2 et nous sommes encore à 1.500 mètres. Au-dessus des villages une belle forêt de thuyas court parallèlement à la vallée, les arbres sont fort beaux et garnissent les pentes abruptes de chaque côté de l'oued.

A 10 heures nous arrivons à *Iril*, dans la maison du chikh Brahim Aït Lhassen. Celui-ci est actuellement en prison, chez le Goundafi. Il est accusé, à tort paraît-il, d'avoir trahi son caïd et de s'être vendu au Mtougui. Sa femme nous implore pour que nous intervenions auprès de Si Taïeb, elle paiera la somme que le caïd fixera pour obtenir l'élargissement de son époux. La mère du chikh vient joindre ses supplications à celles de sa bru et pendant plus d'une heure nous dûmes écouter leurs doléances. Sur la promesse que nous présenterons leur requête, les deux femmes embrassent nos vêtements et jusqu'à nos chaussures et se répandent en éloges sur les Européens.

D'Iril nous tournons au Sud pour

gagner *Lemoda*, puis *Amezguern*. Ici le paysage change ; l'oued s'engage dans une gorge très profonde creusée dans les grès et poudingues rouges, la vigne, les oliviers font leur apparition et les champs cultivés sont plus étendus. L'altitude la plus élevée à laquelle j'ai constaté la vigne est 1.550 mètres auprès d'Ouidif. Les villages de *Tacilla*, *Tafelroust* dominent la gorge sur la rive gauche au débouché d'un oued qui vient du Tizi N'imiri. C'est par là que passe le chemin qui aboutit à ce col et à la vallée d'Imintella.

Peu après, à la hauteur du village d'*Ifouriren* se fait le confluent de l'oued Ogdimt et de l'oued Arbhar qui ensemblent forment l'oued Nfis, que nous continuons à suivre toujours sur la rive gauche. Par *Nouedder* où se trouve un mellah et *Tinmel* nous gagnons Tellet Yacoub et la kasba du caïd. Notre but était atteint.

Le confluent des deux branches de l'oued Nfis est à 1.250 mètres d'altitude. Sur l'oued Arbhar nous trouvons des radeaux de bois que des hommes dirigent au moyen de grandes perches. Ce sont des matériaux pour la kasba que le caïd fait construire à Taourirt N'gouj. Le caïd ne fut pas peu surpris de nous voir arriver par ce chemin : il nous dit qu'évidemment nous devions à la protection spéciale de Lella Aziza de n'avoir pas été inquiétés et notre considération s'en accrut.

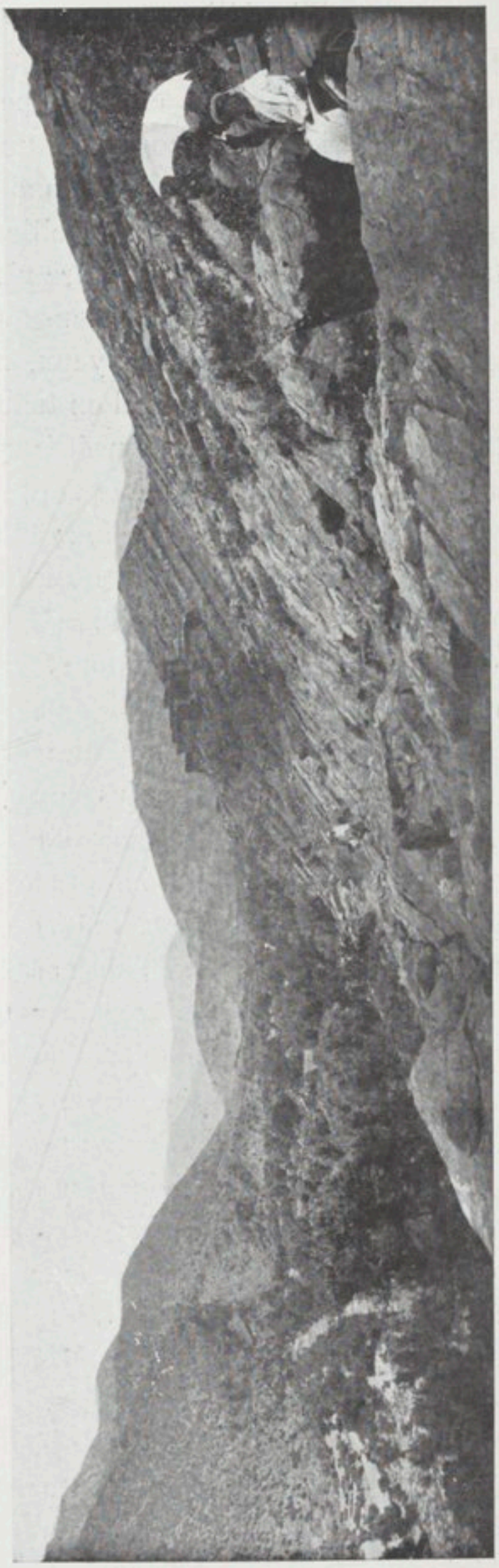


Fig. 241. L'Oued Nfis et le Mellah de Nouedder. — Vue prise de l'Est.

Depuis notre dernière visite, le caïd avait entrepris la construction d'une véritable forteresse. Elle s'élève sur un mamelon au milieu de la vallée et constitue un refuge invulnérable. Dans une aile, une grande chambre bien éclairée nous est réservée pour l'avenir. Le caïd est persuadé que nous allons demeurer toujours auprès de lui. Il nous a constitué un azib à Akouchtim (Ras el Oued), dont les revenus importants nous donnerons une complète indépendance. Toutes les journées, le caïd les passait à surveiller les travaux : il était son seul architecte, se montrait très heureux de nous faire visiter les différentes parties de la kasba et de nous expliquer les moyens de défense qu'il entendait accumuler à Taourirt N'gouj. Notre approbation le rendait joyeux, mais lorsque je me permettais une critique ou que je risquais un conseil, il en tenait immédiatement compte.

Cette construction, commencée immédiatement après notre première visite et en un point où nous nous étions rendus plusieurs fois, n'alla pas sans commentaires. Le bruit se répandit que nous avions découvert un trésor et que la kasba n'avait d'autre but que d'en cacher l'exploitation. Dans le Seqsaoua et jusqu'à Marrakech on s'entretient de la mine d'or du caïd, et des Européens qui l'avaient trouvée. Le caïd qui nous raconte la chose, ajoute en riant qu'il serait préférable qu'on fit moins de bruit autour de la kasba et qu'il y eu un peu plus d'or dedans.

La situation à Marrakech était stationnaire. Les Rehamna avaient envoyé des exprès à tous les caïds pour les convoquer à une nouvelle réunion, celle de Ben Guerir n'ayant donné aucun résultat. Celui qui vint au Goundafi y arriva pendant notre séjour. Le caïd refusa de le recevoir et lui fit répondre qu'il était maître chez lui et n'entendait se mêler en rien à ce qui pouvait se passer à Marrakech ; qu'il n'y avait qu'un sultan, Mouley Abd el Aziz, et que tant qu'il aurait une cartouche il lutterait contre ses ennemis.

Si Taïeb peut lever une armée de 1.600 hommes armés de fusil Gras et une quinzaine de mille armés de moukhala. Les 1.600 hommes comprennent ses esclaves et ceux de sa famille et aussi des mercenaires. Cette troupe est toujours à sa disposition et est employée non seulement à combattre les ennemis du dehors, mais aussi à empêcher toute révolte dans sa tribu. Le reste est constitué par les contingents des kabyla.

La population du Goundafi, en ne comprenant que la vallée du Nfis et ses affluents, peut être, au dire du caïd, de 100.000 habitants. Je ne crois pas ce chiffre exagéré car, dans certaines parties, le district de l'Ogdimt et celui d'Agoundis, la population est très dense.

Sans difficultés nous fûmes autorisés à parcourir toute la région. Boukhis, que nous retrouvions en bonne santé, mais dans un état de dénuement complet, reprit avec joie ses fonctions de majordome. Lors de notre précédente visite nous avions amené Boukhis avec nous à Marrakech et nous l'y avions gardé quelques

jours. Pour le récompenser des services qu'il nous avait rendus, nous lui avions fait quelques petits cadeaux, une montre, une jelaba et d'autres objets pour sa femme qui était demeurée à Akouchtim. A notre retour, nous le trouvions vêtu seulement d'un mauvais burnous et d'une non moins mauvaise chemise. Il nous explique alors, qu'à son arrivée à la kasba, le caïd et ses frères, sachant parfaitement que nous le récompenserions, l'avaient complètement dépouillé et qu'il ne put sauver qu'une partie des étoffes qu'il réservait à sa femme.

Notre tournée commença par la vallée d'Agoundis, le chikh qui y commande est gravement malade, il a bu le mauvais café ; le caïd nous demande d'aller voir ce vieux serviteur auquel il tient beaucoup et de le guérir avec l'aide de Dieu.

1er Juin. — A 8 h. 40 nous quittons Tellet Yacoub ; nous nous dirigeons en plein Est, laissant à gauche le chemin de l'oued Nfis, et une demi-heure après nous grimpons une côte rocheuse de grès et de schistes rouges d'où nous apercevons la gorge de l'oued Agoundis. Cette vallée s'ouvre dans le Sud-Est au milieu de terrains boisés de thuyas. En face de nous, au débouché d'un oued profond qui vient du Djebel Amskrim, est le village de *Joukat* disposé sur un plateau cultivé.

Notre chemin descend dans la vallée et la suit tantôt sur une rive, tantôt sur une autre, au milieu d'oliviers, de figuiers et de terrains cultivés. La gorge se resserre, les cultures restent restreintes aux bords même de l'oued, tandis que les flancs escarpés sont toujours couverts d'une épaisse forêt de thuyas. A 9 h. 1/2, nous nous arrêtons à *Imintezgui* (la gorge de l'écho) par 1.250 mètres d'altitude. Un pauvre village du même nom est là, presque dans l'oued, abrité par des caroubiers et des noyers superbes dans lesquels la vigne s'élève jusqu'aux plus hautes branches ; la luzerne a succédé au seigle et verdit les terrasses minuscules qui s'étagent de chaque côté de l'oued. Les calcaires ont succédé aux grès rouges et la gorge gagne en pittoresque. Les parois sont maintenant à pic et du bord de quelques grottes, s'élancent quelques thuyas malingres, alors que la forêt couronne la crête et s'étale le long de l'oued. L'endroit est délicieux, la chaleur commence cependant à se faire sentir désagréablement, de plus, en hôtes du caïd, nous devons voyager à toute petite journée comme il le ferait lui-même. Pour toutes ces bonnes raisons que Boukhis nous fait valoir, nous nous arrêtons et acceptons un frugal déjeuner.

A midi nous repartons, le soleil a dépassé la crête et la gorge est dans l'ombre. L'oued tourne un moment à l'Est, puis reprend la direction S.-E. La forêt s'arrête, la vallée s'élargit. Un gros village *Arbhar* est perché sur un mamelon calcaire et nu. Nous le traversons par un chemin difficile qui serpente le long des maisons. Au-delà, des schistes apparaissent sur la rive droite que suit le chemin tandis que les calcaires forment toujours, sur la rive gauche, un escarpement curieux dont la crête reste boisée. Un léger coude de la rivière nous mène dans un large entonnoir,

au fond duquel se trouve le village d'*El Makhzen*. La vallée s'y devise en deux branches principales. L'une qui remonte au Nord-Est, aboutit au *Tizi Nzaout*, l'autre, qui continue au Sud-Est, se termine au *Tizi n'Tamjoot*. En plein Ouest, une échancrure dans l'escarpement calcaire est utilisée par le chemin de Honeïn ; en tête se trouve le *Tizi Neoulaoun* qui donne accès dans les vallées qui descendent du revers Sud du Ouichdan.

El Makhzen, où nous arrivons à 1 h. 1/2, est remarquable par les beaux mûriers qui l'entourent. C'était autrefois un emplacement propice au traitement des minerais de cuivre (?) mais depuis assez longtemps cette industrie a disparu sans que je puisse en savoir la cause. El Makhzen est à 1.300 mètres d'altitude. Les deux ouad qui y confluent s'appellent tous les deux Oued Agoundis. Nous prenons la branche N.-E. et, sous de beaux ombrages de noyers, au milieu de terrasses cultivées nous cheminons pendant près d'une demi-heure pour aboutir à un village très important : *Tijriicht*, notre gite d'étapes.

2 Juin. — Une grande partie du village est mobilisée pour nous aider à franchir les mauvais passages que nous devons rencontrer. Le chemin devient en effet presque impraticable. Tantôt c'est une piste étroite, entre deux terrasses complantées d'arbres, noyers et amandiers, où les mulets ont à peine la place nécessaire pour se mouvoir ; tantôt le chemin surplombe l'abîme, accroché aux flancs rocheux de la montagne où il est soutenu par des branches et des troncs qui s'appuient sur quelques saillies rocheuses. Ce n'est pas sans appréhension que nous nous aventurons sur ces planchers instables, le moindre faux pas peut entraîner une chute de plus de cent mètres. Ailleurs, le chemin grimpe presque verticalement par des marches taillées dans le roc ; plus loin c'est la descente correspondante au mileu de blocs énormes éboulés dont le moindre en roulant écraserait toute la caravane.

Nos mulets ont été déchargés complètement et les bagages sont transportés à bras sur plusieurs kilomètres ; cinq hommes surveillent la marche de chacune de nos bêtes, tantôt les poussant, tantôt les portant même complètement. Nos pauvres mulets sont ahuris de tels exercices, mais les gens du pays ne le sont pas moins. A part quelques petits ânes, aucune bête de charge n'avait encore franchi cette vallée, où les difficultés sont accumulées comme à plaisir. Malgré toutes les précautions prises, deux de nos mulets tombent sans se faire aucun mal, mais il faut les remonter et ce n'est pas facile. On les ramène en arrière presque jusqu'au village à travers les gradins cultivés et il faut recommencer l'exercice périlleux de cette traversée difficile.

A plusieurs reprises les indigènes nous font valoir qu'il est inutile de mener nos bêtes plus loin, attendu que le chemin devient de plus en plus difficile et

que ces animaux ne seront pour nous qu'une gêne. Mais comme notre intention n'est pas de revenir par cette vallée, nous insistons pour garder nos bêtes avec nous. Plusieurs heures sont employées à franchir quelques kilomètres, puis le sol devenant schisteux, le chemin s'améliore et par une pente rapide nous nous élevons jusqu'à 1.700 mètres. Nous sommes à *Taroulrist*, village assez important près duquel se trouve la Kasba du Chikh Si Mohamed. Quatre kilomètres à vol d'oiseau nous séparent de Trijriicht et nous avons mis près de cinq heures pour franchir cette distance. De tous les chemins de l'Atlas, c'est de beaucoup le plus difficile et cependant c'est une voie assez suivie par les gens de Tifnout qui vont s'approvisionner de sel à Marera. Il est vrai que ces montagnards n'ont, comme bêtes de somme, que de petits ânes pour qui les difficultés sont moins grandes.

Le chikh Mohamed est gravement malade ; quelques mois auparavant il avait bu le mauvais café et son entourage affirmait que sa fin était prochaine. Il nous parut, en effet, bien malade. Je conseillais seulement qu'on le mit au régime lacté, mais cela ne fut d'aucun effet, le chikh trépassait dans la nuit, et, chose curieuse, sa langue et l'intérieur de sa bouche devinrent immédiatement noirs. C'était là, la preuve qu'il avait bien été empoisonné.

Dans l'après-midi, je fis seul en compagnie d'un guide l'ascension du massif montagneux du Nord de la vallée. Plus de chemin, nous montons tout droit à travers les rochers. En quatre heures, nous sommes à 3.200 mètres. A notre droite vers l'Est, une masse énorme tronconique est le *Djebel Nzaout*, dont le sommet couvert de neige peut atteindre 4.000 mètres. En avant de nous, vers le Nord, *le Djebel Ouagan* se présente dans les mêmes conditions et avec la même altitude. Par la dépression qui les sépare j'apercois la masse arrondie du *Toubkal* et plus loin, le sommet triangulaire du *Likoumt* qui le dépasse et dont l'altitude est par conséquent plus élevée. La dépression entre Nzaout et Ouagan est appelée par mon guide tantôt Tizi Nzaout, tantôt Tizi Ouagan, impossible de le faire préciser. Celle qui s'étend entre le Toubkal et l'Ouagan-Nzaout est pour mon guide le Tizi n'Taghrat. Les deux cols qui limitent à l'Est et à l'Ouest le Toubkal, sont donc tous les deux appelés Taghrout ou Taghrat. En 1903, lors de notre voyage à Arround la même observation avait été faite. Afin de préciser je conserverai le nom de Taghrat pour le col Est, celui par lequel passe la route la plus fréquentée qui mène de Tifnout à la vallée de l'Oued Aït Messane et celui de Ouagan à celui de l'Ouest par où passe également un chemin moins suivi ; c'est sur ce chemin et sur le versant Est du Djebel Nzaout que se trouve le lac *Ifni*.

A l'Ouest est une masse rocheuse tabulaire également couverte de neige, le *Djebel Ouamskrim* ou simplement *Amskrin* ; comme ses voisins il atteint ou peut-être dépasse 4.000 mètres. Le rebord Est est surmonté d'une saillie rocheuse triangulaire qui s'élève d'une centaine de mètres au-dessus de la plate-forme.

L'Ouamskrim, l'Ouagan, le Nzaout sont constitués, comme le Toubkal, par une masse éruptive, ils forment un plateau de 4.000 mètres d'altitude qui surplombe de chaque côté sur les vallées qui les encadrent. Au Nord, le long de l'Ouamskrim et de l'Ouagan est une dépression de 2.800 mètres qui fait communiquer la vallée du Nfis avec celle de l'oued Aït Messane, c'est le *Tizi Ouazad*. C'est par là que je passe, laissant au Nord le djebel Guirza 3.500 mètres contournant ainsi par le Nord et l'Ouest le pied de cet immense massif neigeux. La vue vers le Sud est très belle, les montagnes qui forment l'autre côté de l'Agoundis sont de beaucoup moins élevées, la neige a disparu complètement. Sur le flanc du massif septentrional, la neige commençait à 3.400 ou 3.500 mètres. L'altitude la plus élevée du massif méridional ne peut donc dépasser 3.400 mètres.

Vers le Sud-Est, le *Siroua* présentait encore quelques taches neigeuses sur les parties les plus élevées de son pic. Le terme de Siroua est encore inconnu dans cette région de l'Agoundis, mon guide à qui je demande le nom de cette montagne me répond : Ce sont les montagnes qui sont de l'autre côté de Tifnout.

La descente dans la vallée se fit facilement par un chemin très bien tracé qui aboutit au village de Taroulrist, où j'arrivais à la tombée de la nuit.

3 Juin. — Je partais encore seul, laissant ma femme à la kasba du chikh. J'avais compté pouvoir franchir le col en tête de l'oued Agoundis avec tous mes bagages mais devant pareil chemin, je dus y renoncer et me résoudre à faire l'excursion à pied. En principe je dois aller au col, mais je suis bien décidé à faire le tour du massif montagneux situé au Sud et à revenir par le Tizi Tamejoot. Malgré les récriminations de mon guide, car je n'ai toujours qu'un guide, j'active la marche et en deux heures nous sommes au Col. Il est 8 heures, la vue sur l'Ouest est limitée au Ouichdan, et à la vallée que nous venions de suivre. Vers l'Est la brume ne permet aucune observation. Ce col est à 2.800 mètres c'est le *Tizi Nzaout*. Pour l'atteindre notre sentier suit l'oued passant au milieu de beaux champs de noyers et de belles cultures de seigle dont la moisson se fait encore. Nous traversons successivement *Aït Mouça*, *Atki*, *Tigountafin*, *Aguezdom* ; un peu après ce dernier village un ravin important correspond à la dépression d'entre Nzaout et Ouagan.

Le Nzaout domine le col au Nord, le Djebel Tirkout au Sud-Ouest. Les pentes du Nzaout tombent brusquement sur le versant Est en une muraille escarpée qui se prolonge vers le Nord-Est. Des contreforts rocheux qui s'en détachent courent vers le Sud-Est pour aboutir à la vallée de Tifnout.

Du col une dépression, d'abord sèche et rocailleuse puis dans laquelle un mince filet d'eau coule qui grossit à mesure que nous descendons, nous mène à

un bouquet de noyers dominé par quelques masures en ruines ; c'est le village de *Nzaout* ou nous arrivons à 9 heures.

La vallée de Tifnout se creuse devant nous, mais le brouillard qui continue à régner empêche toute observation précise. Autant que j'ai pu en juger, ce côté de la chaîne est aussi pauvre que l'autre est riche ; les villages sont absents ou invisibles, les arbres sont peu nombreux et localisés au fond des dépressions.

Le chemin continue à suivre l'oued Nzaout, nous le laissons et tournons au Sud, nous maintenant à la même hauteur sur le flanc du Tirkout. La pente de la montagne est uniforme et seulement dans les parties inférieures de petites collines se forment. Après une heure et demie de marche, toujours sur les mêmes roches éruptives et par un chemin assez facile, nous arrivons à une grosse dépression. Des noyers et un village s'y trouvent, nous sommes à *Ouamoumen* dont l'altitude n'est qu'à 1.600 mètres alors que Nzaout était à 1.800 mètres. En tête de cette dépression est le *Tizi Imouldiren* qui permet l'accès de l'oued Agoundis. Un chemin difficile franchit ce col entre le Djebel Tirkout et le Djebel Tadmamt. Mon guide veut me le faire prendre, il craint l'hostilité des villages situés plus au Sud, dont la soumission au caïd du Goundafi n'est pas complète. Les gens ne paraissent pas farouches et s'ils m'examinent avec quelque curiosité, ils ne manifestent aucun sentiment hostile. J'apprends, en outre, qu'il n'existe aucun village avant le Tizi n'Tamjoot, il n'y a donc aucun risque à courir et je maintiens ma route au Sud. Un guide supplémentaire nous accompagne, il ne connaît toujours pas le Siroua ni le Tamjourt. Le soleil a percé la brume, il fait même chaud. Le Siroua paraît proche et j'évalue sa distance à une trentaine de kilomètres dans le Sud-Est. Mon guide ignore le temps nécessaire pour s'y rendre ; on voit que les relations entre ces deux régions sont rares.

Nous continouns à suivre le flanc de la montagne, auprès du village quelques troupeaux de chèvres puis plus rien que la sollitude. Deux heures et demie de marche nous mènent à un nouveau village *Irbelé*, encore quelques noyers mais surtout de l'olivier. Nous avons obliqué à l'Ouest ; la vallée de Tifnout se dessine beaucoup mieux et paraît toute cultivée, les oliviers y forment des taches brunes comme dans la plaine de Marrakech. Cette plaine n'est pas unie mais toute coupée de collines arrondies et de vallons verdoyants.

Un peu avant Irbelé, les roches éruptives ont disparu, le sol est maintenant constitué par des bancs calcaires fortement inclinés vers le Sud-Ouest. Ce sont les mêmes que ceux qui forment le Ouichdan et comme eux ils sont traversés de roches éruptives. Des bancs de cette roche s'y trouvent aussi interstratifiés.

Irbelé est à 1.600 mètres au pied d'un escarpement calcaire remarquable, d'où sortent des sources abondantes. Le col de Tamjoot est en tête du vallon et

on peut l'atteindre en une heure. Nous faisons halte à l'ombre des oliviers, au bord d'une belle seguia et attendons jusqu'à 2 heures que la grosse chaleur soit passée.

A mesure que le soleil gagne à l'Ouest, l'Est se dégage et le massif montagneux des Reraïa se dessine avec plus de netteté. La grosse masse du Likoumt se dégage d'une arête rocheuse moins élevée qui se profile vers l'Est. Le Sirʿoua s'est un peu rapproché, il ne paraît pas à plus de 25 kilomètres. On nous dit qu'il faut quatre heures pour en atteindre le pied.

A 2 heures nous repartons, après avoir récompensé comme il le méritait le guide supplémentaire. L'argent doit être rare, car celui-ci me demande si je ne puis pas lui remettre sa fabour en *flous* (monnaie de cuivre). Il n'a pas l'air de connaître la valeur de la pièce d'argent que je lui ai donnée. Une pointe vers l'Ouest nous mène au village d'*Azegrouz*, situé dans un vallon qui descend également du Tizi Tamjoot.

En une heure, d'une montée pénible à travers les bancs calcaires, nous atteignons le Tizi Tamjoot par 2.000 mètres d'altitude. La région au Sud, de l'autre côté de la vallée de Tifnout semble un immense plateau. Aucune crête ne se profile. C'est une succession de lignes horizontales qui indiquent les plans successifs et qui viennent buter contre le massif tabulaire du Siroua. Il me paraît difficile de reconnaître des chaînes de montagne dans cette disposition. Je retrouve sur ce flanc Sud de l'Atlas, la même disposition en plateaux étagés que sur le flanc Nord.

Le massif du Siroua n'est qu'un pic détaché de l'Atlas, mais faisant partie intégrante de cette chaîne et il m'est impossible d'y voir une chaîne nouvelle plus ou moins parallèle à la chaîne principale.

Le Tirkout, le Ouichdan, la chaîne Sud de l'Arbhar sont comme le Siroua détachés de la chaîne principale par des vallées longitudinales, mais n'en constituent pas moins les parties intégrantes de cette chaîne. Les érosions ont été plus actives en tête de l'oued Sous et par suite de la disparition du plateau calcaire de bordure, le Siroua se trouve plus complètement isolé. Mais, si par la pensée on prolonge le plateau qui finit aujourd'hui près d'Irbelé, la constitution de cette partie de la chaîne devient équivalente à celle de toute la partie Ouest du flanc Sud.

A l'Ouest du col, le plateau calcaire, dont l'altitude reste aux environs de 2.000 mètres, se poursuit, encadrant le Djebel Ouichdan tant par la vallée de l'Agoundis que dans la direction du Honeïn. Évidemment il présentait la même allure au pourtour du Tirkout et s'étendait jusqu'au pied du Nzaout comme il s'étend encore jusqu'à celui de l'Ouamkrim.

Il est 3 heures, la branche Sud de l'oued Agoundis se creuse devant nous, entamant profondément les calcaires ; un chemin traverse le Djebel Tadmamt, nous le prenons.

Le Djebel Tadmamt que nous gravissons est constitué par deux pics, l'un de

2.800 mètres au Nord-Ouest, l'autre de 3.000 mètres au Sud-Est. Le chemin passe entre les deux par 2.500 mètres. Un oued profond, dont une branche affluente vient du Tizi Imouldiren, sépare le Tadmamt du Tirkout et aboutit aux Aït Mouça, un peu en amont de Taroulrist. C'est cette région, que je traverse en 2 heures 1/2, qui est le Djebel Tamjourt des cartes du Maroc, montagne dont l'altitude avait été évaluée à 4.500 mètres. Le cours de l'oued Agoundis est également rapporté inexactement sur les cartes les plus récentes.

A 5 h. 1/2 je rentrais à Taroulrist et mon guide exténué faisait avec admiration le récit de notre excursion. La vigueur de mes jarrets fut admirée par tous et je reçus les félicitations de ces montagnards qui pensaient que les Européens n'étaient pas capables d'escalader leurs montagnes.

4 Juin. — Aujourd'hui nous reprenons le chemin de Tellet Yacoub, mais en gens paresseux et d'importance nous nous arrêterons à Tijriicht. Quelques chutes de mulets dans les mauvais passages et nous arrivons sain et sauf. Durant l'après-midi je repars avec mon guide pour le Tizi Tamjoot en remontant la vallée. Celle-ci, qui se maintient dans les calcaires, présente une série de gorges pittoresques et un chemin excellent. Mais de cultures point. En amont de El Mahhzen, le seul village de *Tanfit* se présente encore, au milieu de beaux noyers et de quelques champs de seigle. Alors que la branche de l'Est est abondamment pourvue d'eau, la branche Sud de l'oued Agoundis en manque presque totalement et c'est là la raison de l'absence de villages.

Il faut 2 heures 1/2 pour aller d'El Makhzen au col. Un affluent peu important descend du plateau un peu à l'Ouest du Tizi Tamjoot, un chemin le suit et franchit le plateau par le *Tizi n'Offra*. En ce point le plateau se réduit à une arête de 5 à 600 mètres de large, l'érosion continuant, on peut prévoir la capture des ravins du Tadmamt par les affluents de l'oued Sous et aussi celle de l'oued Agoundis. Dès que ce phénomène se sera produit, la région présentera le même aspect que celle de Tifnout et le massit éruptif Tirkout-Tadmamt se trouvera isolé du reste de la chaîne dans la même situation que l'est actuellement le Djebel Siroua.

Le lendemain nous rentrions à Tellet Yacoub par le même chemin qu'à l'aller.

5 Juin. — Nous allons en visite chez un neveu du caïd dont la kasba est située dans le Ouichdan. Partis par la route de l'oued Agoundis, nous déboîtons au Sud un peu avant d'arriver à la crête rocheuse rouge d'où la vue s'étend dans la vallée du Nfis. Un ravin débouche en ce point dans la plaine, il vient de la crête du Ouichdan, et naît sur le flanc Nord du point culminant. Notre chemin traverse le ravin à son débouché dans la plaine et s'élève à l'Est sur une croupe schisteuse. Tout le vallon

Dj. Amskrim

Fig. 242. Flanc Nord du Dj. Ouichdan.

est complanté d'oliviers, de grenadiers, de caroubiers, le sol est partout disposé en terrasses successives qui s'élèvent dans les ravins affluents jusqu'au contact de la forêt. Celle-ci s'étend sur tout le flanc de la montagne et est constituée par du thuya et du genévrier oxycèdre dans les pentes inférieures, par du chêne-vert sur les croupes plus élevées. Un gros village caché dans un repli de terrain existe au bord de la zone cultivée, c'est *Tellet Yassine*.

De la croupe qui le domine à l'Est et sur laquelle nous sommes parvenus, la vue s'étend sur le massif de l'Ouamskrim du Djebel Guirza et aussi sur la partie Est du Ouichdan. Un vallon très pittoresque descend du revers Sud du pic : comme celui du Tellet Yassine il est tout complanté d'arbres fruitiers et la forêt y forme un encadrement du plus bel effet. Par ce vallon passe un chemin facile qui part du confluent de l'oued Agoundis et de l'oued Nfis et qui aboutit dans la région d'Honeïn.

Nous continuons à nous élever sur la croupe nue qui sépare les deux vallons, et qui mène à un plateau peu étendu couvert de noyers magnifiques. Un second village se trouve sur un escarpement qui domine le vallon de l'Est, dans celui-ci nous apercevons de nombreux villages échelonnés le long du ravin.

Nous sommes à 1.450 mètres et la vue sur Théza est très belle. Au Théza, dont la forme conique du sommet

domine la vallée du Nfis, fait suite une dépression le Tizi n'imiri (Imiri en chlenh signifie *mur en pierres sèches*) ; une crête triangulaire fait suite au col, c'est l'Irilzdin. La dépression suivante est le Tizi Nzlit, puis viennent les deux sommets du Djebel Erdouz, on appelle *Tellet Oughri* celui de l'Est, *Tamezmlatt* celui de l'Ouest.

Nous continuons de nous élever jusqu'à 1.650 mètres où se trouve le village d'*Agadiren* qui entoure la kasba du neveu du Caïd, laquelle est perchée sur un monticule rocheux qui commande les deux vallons.

Au-dessus quelques terres de cultures, des noyers, puis la forêt qui s'étend presque jusqu'au sommet de la montagne. Je fais l'ascension de ce sommet, l'Azerou N'Ouerg ; c'est le point culminant du Ouichdan, il a 2.700 mètres et la vue sur le Sud s'étend sur toute la région Honeïn. Les contreforts escarpés qui en descendent sont tous orientés au Sud-Ouest ; des vallons verdoyants les séparent, mais les noyers, les cultures et les villages sont très bas, la forêt couvre les pentes et les croupes comme sur le versant Nord. La limite de la forêt est marquée par une plateforme calcaire qui se colle au massif principal et qui rejoint celle du Tizi-n'Tamjoot.

Le retour à Tellet Yacoub s'effectua par le même chemin.

6 Juin. — Je me propose aujourd'hui de faire le tour du Ouichdan. Par

Fig. 243. Kasba d'Agadiren dans le Ouichdan.

le chemin de Taguentaft, je gagne la Zaouia de Taceft, tombeau du saint très vénéré Si Mohamed ou Mind. Laissant à droite le chemin qui gravit le *Tizi Irkès* pour redescendre sur Taguentaft, je remonte l'oued Taceft (la rivière des chênes) par un chemin escarpé taillé dans les calcaires de la rive gauche. A mi-côte se trouve le village de *Arbharan*, puis au haut de la montée une plate-forme de grès rouges est couverte de cultures, de noyers et de beaux jardins d'amandiers. D'une part cette plate-forme descend en pente douce vers l'Ouest pour aboutir à un vallon affluent de l'oued Arbhar, de l'autre elle couronne la grosse masse calcaire et boisée qui forme la partie Nord de la montagne et que l'on appelle *Azerou Mimerag*. Au Sud un point plus élevé l'*Azerou Iran* (le rocher rouge) atteint 2.000 mètres. C'est le second pic du Ouichdan, il est au Sud-Ouest du premier. Le chemin de Honeïn le contourne à l'Ouest, à droite s'en détache un autre qui va à Taguentaft.

Sur le versant Sud la pente est d'abord très raide puis une large vallée s'ouvre qui court au Sud-Ouest, c'est l'*oued Amdad*, affluent de l'*oued Sous*. Deux heures et demie ont été nécessaires pour atteindre la crête. Du côté Sud, la montagne est assez nue, quelques thuyas et chênes-verts forment encore de petits bois espacés.

En une heure et demie je descends à la faveur d'une croupe déboisée qui longe l'*Assif irk* jusque dans la vallée d'Amdad que j'atteins au village de *Adous*, le plus important de cette région de Honeïn. Adous est à 1.650 mètres d'altitude, au débouché d'une gorge pittoresque qui entame les calcaires et les grès qui s'appliquent directement sur le massif plus ancien. Je retrouve ici la même terrasse crétacée qu'à Irbelé. Le Ouichdan est donc bordé par un plateau en tout semblable et comme composition lithologique et comme altitude à celui qui court au flanc Nord de l'Atlas entre Maroussa et Imintella.

Cette vallée d'Honeïn ou de Amdad est très cultivée, les oliviers sont abondants, l'irrigation y est bien comprise. Les villages, vers le bas de la vallée, paraissent nombreux, j'en compte six qui tous font partie de Honeïn. Honeïn est le nom de toute la région et non celui d'une localité.

A Adouz une vallée affluente qui vient du Nord me permet de recouper tout le plateau calcaire dans des gorges du type de celles d'Imintanout. Le fond est cultivé et couvert d'olivettes, les pentes sont nues ou à peine boisées. Une heure après au sortir amont de la gorge j'arrivais au village de *Tamdroust* : plus d'oliviers, beaucoup d'amandiers, eau peu abondante. Les sources sont surtout localisées à la base des calcaires et en aval. Me dirigeant vers l'Est, je suivais le contact des calcaires et des schistes qui constituent le Ouichdan et qui sont fortement inclinés vers l'Ouest avec les calcaires presque horizontaux qui forment la plate-forme dont j'ai déjà parlé. En deux heures j'atteignais le Tizi Neoulaoun (1.950^{m}) et par la vallée d'Agoundis je rentrais à Tellet Yacoub.

Les vallées parallèles à l'oued Amdad, vallées peu importantes d'ailleurs, sont

occupées par les Aït Yassine ; je n'ai rencontré aucun village, ni n'en ai aperçu.

7 Juin. — Pendant quelques jours nous séjournons encore à la kasba du Goundafi. Tous les jours des excursions faites sur les pentes ou dans les vallées environnantes nous permirent de compléter notre étude de cette région. Cette partie de l'oued Nfis doit à sa direction Est-Ouest d'être ensoleillée toute la journée et de constituer une région très chaude. L'oranger s'y rencontre encore mais il y est peu abondant et seulement sur la rive gauche, celle qui est abritée des vents du Nord. La vigne, l'abricotier, y sont aussi représentés ; l'olivier, l'amandier et le grenadier y sont très répandus. Comme culture on y trouve le blé, l'orge, le seigle, la luzerne, les lentilles, les fèves ; dans les forêts, le thuya, le genévrier oxycédre, le cyprès et le caroubier. Le mouflon à manchettes (*Aoudad*) est très commun dans ces montagnes. Le caïd en possède deux beaux sujets apprivoisés qui vont au pacage avec les moutons. La chasse n'en est pas difficile car le caïd en a tué un, dont il nous a fait présent, de la terrasse de sa Kasba. La perdrix est très abondante aussi, ainsi que le lapin.

La curiosité la plus remarquable de la vallée est la ville de Tinmel qui est située un peu en amont de Tellet Yacoub. *Tinmel*, d'après le caïd Si Taieb, serait la forme chleuh de *nmel* (fourmi) et rappellerait la population dense de cette ville à l'époque des Almohades. Cette étymologie s'éloigne singulièrement de celle

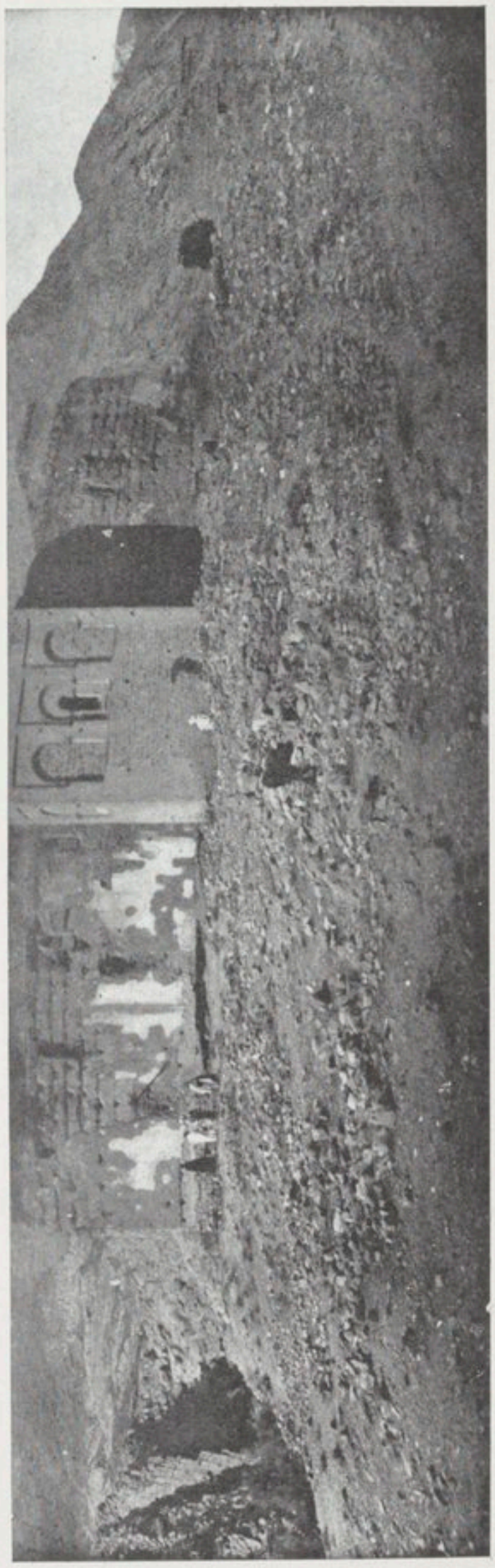


Fig. 244. Tinmel. — Vue extérieure de la Mosquée.

donnée par M. Massignon dans sa belle étude du Maroc au début du XVI[e] siècle. D'après cet auteur, Tinmel viendrait de *Ṭanmallaht* qui signifie « *celle qui est blanche* ». Or cette ville n'a jamais pu être blanche, le sol sur lequel elle est bâtie est d'un rouge vermillon et toutes les terres autour, dans un rayon de plus de 6 kilomètres, ont cette même coloration. De plus les matériaux employés, si l'on en juge par ce qui reste, ont été pris sur place. L'explication que nous a donné le caïd Si Taieb est en tout cas plus vraisemblable. Tinmel n'avait que deux portes : l'une à l'Est qui existe encore, l'autre à l'Ouest. Toutes deux donnaient accès dans la vallée, mais la plus fréquentée était certainement celle de l'Est, parce que en aval se trouvait la seule plaine cultivable. L'aspect de la ville devait être en plus grand celui du douar qui l'a remplacée, c'est-à-dire qu'on ne devait pas la

Fig. 245. Tinmel. — Vue intérieure de la Mosquée.

voir, la coloration des maisons se confondant avec celle du sol. Le matin, lorsque les gens se rendaient aux champs, ils devaient défiler en bandes serrées sous la porte, donnant ainsi l'impression de la sortie d'une fourmilière.

La mosquée, dont il reste encore des ruines importantes, renferme quelques arceaux et quelques plafonds bien ouvragés.

11 Juin. — Le caïd nous donne un guide pour gagner le Seqsaoua par la vallée d'Arbhar. Notre route suit l'oued Nfis jusqu'au confluent de l'oued Ogdimt et de l'oued Arbhar à Tifouriren, puis tourne au Sud contournant à l'Ouest le djebel Idknan (2.000 m) tout en longeant la rive gauche de l'oued. La rivière, très sinueuse, coule dans une vallée étroite, pauvre, où quelques champs de céréales se rencontrent seulement auprès du village de *Tacetouat*. A la sortie des gorges, les villages

deviennent nombreux, les cultures plus étendues, les oliviers, noyers et autres arbres fruitiers plus abondants. Nous passons à *Taous* et à *Tagmout* situés sur la rive gauche, tandis que, sur la pente opposée, de nombreuses constructions s'étagent au milieu de la verdure, jusqu'au pied du rocher qui supporte la kasba Taguentaft (1.500 m).

Un cirque montagneux très pittoresque se développe autour de cet îlot verdoyant. Au djebel Idknan fait suite l'Azerou Iran. De celui-ci une crête dentelée se détache vers l'Ouest, d'altitude 2.500 mètres, c'est le *djebel Idmi* qui s'abaisse jusqu'au Tizi N'Test, col par lequel passe la route de Ras el Oued. En avant du djebel Idmi, au Sud-Est de Taguentaft, est un pic remarquable par sa forme, le *djebel Arsoun Orioul* (2.000m) (la dent de l'âne), à l'Ouest le cirque est fermé par le *djebel Tagmout* (2.800m) qui fait partie de la chaîne de l'Ogdimt.

La vallée de l'Arbhar vient de l'Ouest et coule dans cette partie dans une gorge pittoresque creusée dans les grès et poudingues rouges et dont les pentes sont couvertes d'une épaisse forêt de thuyas.

Le sentier suit d'abord le fond de l'oued, puis passe sur la rive gauche où il devient très difficile ; la marche en est considérablement ralentie et nous mettons deux heures pour atteindre le village de *Oukoun* (1.460 m) qui n'est pourtant pas à plus de 5 kilomètres de Taguentaft. La gorge gréso-calcaire s'arrête là. Ce village d'Oukoun est peu important, les cultures y sont peu développées et disposées en terrasses suivant le type commun à ces vallées. La forêt est, par contre, très belle et les thuyas y atteignent une très grande taille.

12 Juin. — Au départ d'Oukoun, on passe auprès d'un marabout, *Si bou Nad*, puis le chemin s'infléchit au Nord pour traverser deux ravins affluents qui descendent de l'Ogdimt. Des chemins les remontent et permettent l'accès de la montagne. La vallée est devenue schisteuse et par conséquent plus large, les pentes inférieures déboisées sont cultivées. Le chemin se maintient au-dessus des cultures, à la limite de la forêt, faisant quelquefois saillie au-dessus du vide. Certains passages éboulés nous obligent à transporter bagages et mulets ; nous sommes habitués maintenant à ce genre d'exercice et nous nous passons très bien du concours des gens de la région.

La pratique qui consiste à tenir le mulet par la tête et par la queue est parfaite et donne de très bons résultats ; mais il n'en est malheureusement pas toujours ainsi et alors non seulement le mulet roule au fond du ravin, mais les hommes aussi. Cet accident nous arriva plusieurs fois sans grand dommage heureusement. Ne sommes-nous pas les protégés de Lalla Aziza et n'allons-nous à sa zaouïa porter notre offrande !

La vallée très sinueuse conserve une situation générale à l'Ouest ; elle est

Fig. 246. Vallée de l'Arbhar. — Cultures étagées du Village de Ouidrern

toujours très encaissée et la vue très restreinte. Les nombreux ravins affluents sont peu importants, aucun n'entame profondément la chaîne et tous sont dirigés du S.-O. au N.-E.

Les montagnes, au Sud, conservent une altitude qui ne dépasse pas 2.700 mètres, les pentes en sont abruptes et toujours boisées.

Partis à 6 heures de Oukoun, nous arrivons à 10 heures à *Ouidrern* (1.600 m), gros village où nous nous arrêtons pour déjeuner. Les habitants sont doux, ils nous accueillent bien et nous traitent convenablement ; il est vrai que Boukhis nous accompagne.

La région devient peu agréable par suite du mauvais état des chemins, et si je me réjouis de pouvoir aller à pied, Boukhis se plaint de ne pouvoir rester sur son mulet.

Au delà de l'Ouidrern, un gros affluent, l'*assif Ogdimt*, vient du Tizi n'Tidi et irrigue les beaux jardins de *Tanamert* qui s'étagent sous le village placé assez haut dans la vallée. Un marché, le *souq Jema*, se trouve au confluent, à l'entrée d'une gorge rocheuse pittoresque, appelée *Imintarnaout*. Du souq, un chemin très rapide escalade les pentes au Sud et aboutit au *Tizi n'Ouerg* ; un chemin meilleur partant du village de *Ouizamer*, situé plus à l'Ouest, y aboutit également.

Pendant que mon convoi suit la vallée, je fais l'escalade du col. La vue sur le Sous est toujours la même, des arêtes horizontales courent de l'Ouest à l'Est et limitent des plateaux super-

posées sans végétation aborescente, mais couverts de cultures. Ce col est à 2 500 mètres et donne accès dans l'oued Emzal ; mon guide me montre un village des Aït Emzal qui paraît peu important, les pentes sud sont plus dénudées, mais constituées par les mêmes roches schisteuses traversées de filons éruptifs.

Ouizamer est un des centres les plus importants de l'Arbhar, les cultures y sont très développées et couvrent d'assez grandes étendues. L'autorité du caïd du Goundafi n'est plus que nominale. Ce douar fait partie de ces douars tampons dont j'ai déjà parlé. Ici, l'influence des Mnaba, puissante tribu du Sous, se fait déjà sentir. Nous sommes cependant bien accueillis, mais les gens nous engagent à aller camper plus loin.

Au delà, la vallée se rétrécit singulièrement en des gorges calcaires magnifiques. Ce sont celles de *Imintamayoust* situées entre *Imlil* et *Taourirt*, villages importants accrochés aux pentes rocheuses dans des situations stratégiques remarquables pour la défense de cette vallée.

En amont, le caractère change complètement. Les thuyas disparaissent complètement pour faire place aux chênes-verts. Les arêtes rocheuses sont remplacées par des croupes arrondies, la montagne prend un aspect moins sauvage, les cultures ne sont plus seulement localisées aux terrasses étagées le long de l'oued, mais envahissent les mamelons inférieurs.

Tizi N'Ouerg

Fig. 247. Vallée de l'Arbhar. — Cyprès à Ouizamer.

C'est à la limite de ce paysage nouveau que nous nous arrêtons. Le gros village d'*Amessioui* nous abritera ce soir.

Amessioui est le dernier village de la vallée ; il est situé, par 1.800 mètres d'altitude, au pied de la chaîne de l'Igdad. En face, au Sud-Ouest, le *djebel Zaïcorn* (2.700 m) montre sa croupe blanche et un col permet le passage chez les Ida ou Msattou.

13 Juin. — Boukhis nous fait ses adieux, il reprend le chemin de Taguentaft, tandis que nous allons continuer à nous élever dans la vallée. Le chikh nous donne deux guides pour nous accompagner à travers le massif du Tichka. La journée sera longue, aussi partons-nous de bonne heure. A 5 heures du matin nous quittons le village. Notre chemin suit toujours la rive gauche, coupe des mamelons cultivés, descend dans des ravins aux pentes adoucies et s'élève ainsi jusqu'à 2.000 mètres.

Au pied du Zaïcorn, des gorges nues sont creusées dans les roches granitiques qui constituent maintenant les deux côtés de la vallée. A 7 heures, nous croisons un gros affluent de rive droite ; il descend du Tizi Imiskin, un chemin passe par ce col pour aboutir dans la vallée de Tanamert à Sidi Lekouch. Nous le laissons à droite et continuons à nous élever en remontant un peu au Nord-Ouest. Un gourbi est décoré du nom pompeux de *Tizaïatin*. Là commencent les Aït Addious, un chemin mène, au Sud, au *Tizi Tandert*, un autre suit, à l'Ouest, une vallée affluente pour atteindre le *Tizi n'Tifirelt*.

Les crêtes s'abaissent à mesure que nous nous élevons et bientôt nous arrivons sur une sorte de plate-forme à peine inclinée au Sud, au-dessus de laquelle des dômes boisés font saillie de 5 à 600 mètres seulement.

Nous sommes arrivés au Tizi n'Tichka (2.500 m). Vers le Nord-Ouest un brusque escarpement limite la plate-forme et correspond aux flancs abrupts de la vallée des Ida Ougrioun que nous connaissons bien. Au Nord-Est est le *djebel Agourzi*, à l'Ouest le *Tichka*.

Un grand chemin bien tracé mène du Tizi n'Tichka au Tizi n'Tiflrelt. Nous le prenons, longeant ainsi le flanc sud du Tichka. A 11 heures, nous sommes revenus à la hauteur de Tizaïatin, à la source de l'*oued Talekjount*.

La carte du capitaine Larras est dans toute cette région d'une parfaite exactitude et les indigènes sont très surpris de nous voir leur indiquer le nom des montagnes et même celui des douars de la vallée. Nous descendons vers le Sud jusqu'au village de Tarkout, puis tournons à l'Ouest pour entrer dans la région de Tigouga. Le sol est redevenu schisteux, le chêne-vert persiste et forme de beaux peuplements, aucun village n'est en vue. Parvenus en tête du ravin que nous suivons depuis Tarkout, nous apercevons près de nous la chaîne des Ida ou Mahmout dont les pics

élevés sont encore couverts de neige. Au Sud-Ouest est le point culminant, le *Tinerget* (3.200 à 3.400m), près de lui un pic un peu moins élevé en est séparé par le *Tizi Massa*, plus au Nord-Est l'*Imintaga*, puis le *Tizert* bien caractérisé par sa forme effilée. C'est vers lui que nous nous dirigeons. Entre le Tizert et le Tichka qui n'apparaît que comme un dos allongé est le *Tizi Itgal* qui donne accès dans l'oued Aït Addious. Un bon chemin y mène et nous y arrivons à 3 heures de l'après-midi.

La descente du col est épouvantablement mauvaise, au pied Nord est le village d'*Imidlaoun*. Des moissonneurs nous arrêtent, ils sont d'abord deux, puis vingt, bientôt nous sommes entourés d'une foule nettement hostile. On nous jette des pierres, on simule le geste de nous couper le coup avec une faucille. Il faut palabrer

Oued Talekjount Dj. Ifguig

Fig. 248. Chemin du Tizi Itgal. — Vue prise du sommet du col, vers le Sud-Est.

longtemps. Enfin, Mme Brives montre à la femme du chikh une bague qui lui a été donnée autrefois à Lella Aziza et en indique l'origine. Cela suffit à calmer l'effervescence qui menaçait de devenir dangereuse. Le chikh qu'on est allé quérir arrive enfin accompagné des notables de la djemâa. On recommence à discuter et finalement, moyennant le paiement de 75 pecètes (environ 50 fr.), nous pouvons continuer notre route. L'argent versé, une *fatha* (prière) est dite par un taleb et marmottée par tout les assistants. Un guide nous est accordé afin de faire savoir aux populations en aval que nous sommes en règle avec leur douar et à 6 heures du soir nous arrivions sans autre incident à *Afansou*, chez notre ami, le chikh Mohamed ou Lhassen.

C'était la troisième fois que nous venions chez ce chikh et chaque fois nous y avions trouvé un excellent accueil. Aujourd'hui nous sommes reçus bien différemment. A peine étions-nous sur la plate-forme qui précède le village, que toute une

foule de jeunes gens et d'hommes se précipite au devant de nous, en hurlant comme des possédés. C'était les mêmes cris qu'à Tamesloht. Heureusement un des notables nous reconnaît et les cris cessent. Comme à Tamesloht, nous avions négligé de mettre pied à terre en passant devant la zaouïa et cependant nous ne l'avions jamais fait autrefois et aucun incident de ce genre ne s'était produit.

Le chikh put calmer ses administrés, mais une certaine animosité n'en continua pas moins. Sa femme prit Mme Brives sous le bras et lui fit parcourir les diverses rues du village afin de bien montrer qu'elle nous prenait sous sa protection ; mais pendant cette promenade quelques gens eurent l'audace de venir près d'eux faire le simulacre de couper la tête. La distribution de médicaments créa bientôt un dérivatif qui amena le calme complet.

Nos mulets, nos hommes et nous-mêmes étions très fatigués de cette course en montagne des jours précédents, un repos était obligatoire et la journée du 14 y fut consacré.

Un marabout tout pimpant neuf s'élève un peu en aval du village, une zaouïa y était jointe. L'envoi d'un mouton, qui fut égorgé avec tout le cérémonial obligé, finit par nous concilier les plus récalcitrants.

Aucune nouvelle de Marrakech ne put nous être donnée, rien des événements qui avaient dû s'y dérouler n'était parvenu dans cette région.

Le chikh est assez embarrassé de nous, car il est en guerre avec la tribu des Idma et avec celle des Aït Zimmer. Or, pour nous en aller, il nous faut passer par l'une ou par l'autre de ces tribus. Nous décidons de tenter le passage par les Idma, qui nous ont toujours bien accueillis lors de nos voyages antérieurs. Un marabout est envoyé en parlementaire, le soir il nous rapporte la réponse, elle est typique : Puisque ces européens ont franchi le col, nous ne pouvons nous opposer à leur descente dans la vallée ; telle fut la réponse. Ainsi, malgré l'état de guerre, le voyageur, même européen, n'est pas inquité du moment où il a obtenu le passage d'une des fractions ennemies.

15 Juin. — Le chikh n'a pas très confiance dans la parole donnée et c'est escortés par plus d'une trentaine d'hommes armés que nous nous mettons en route. C'était un curieux spectacle de voir, à la file indienne, ces hommes courir sur les chemins. Le chikh dont le chef était ombragé par un énorme parapluie de coton, s'en allait très fier, donnant des ordres comme pour une attaque. Le parapluie devait lui servir à rehausser son prestige, car non seulement il engagea ma femme à ouvrir le sien, malgré que nous fussions à l'ombre, mais encore il voulait que je me munisse d'un deuxième exemplaire hors d'usage que nos domestiques ne pouvaient se décider à jeter au rebut. Lui montrant mon casque, car j'étais porteur de cette coiffure, je lui fis comprendre que c'était une réduction bien pratique du para-

pluie, puisque j'avais l'avantage d'avoir la liberté de mes deux mains. Il ne put qu'applaudir à cette conception du casque et après qu'il en eut donné l'explication à ses hommes, ceux-ci trouvèrent ingénieux un instrument contre lequel ils maugréaient la veille. Comme toujours il suffisait de s'expliquer pour que tout le monde fût d'accord.

Arrivés à Grisafen, nous faisons halte, car en ennemis prudents il faut avertir les gens d'Imincelli de notre approche. C'est encore le marabout qui est employé pour cette corvée. A son retour il annonce que les Idma sont à la limite de leur territoire et qu'ils nous attendent.

Les Aït Addious se déploient alors en tirailleurs et vont s'embusquer dans les retems qui couvrent la crête, au-dessus de Sidi Bourjade. Sur la crête opposée rien ne bouge. Nous faisons nos adieux au chikh, nous lui remettons généreusement une fabour pour ses hommes d'armes et nous partons. Descendre dans l'oued, remonter le flanc escarpé de l'autre rive, fut fait assez lestement. Nos hommes craignaient, en effet, que nous ne fussions fusillés par les deux camps qui auraient ainsi rejetés l'un sur l'autre notre massacre. Arrivés sur la crête opposée, des hommes armés sortent de toutes parts, chaque rocher cache son homme, et bientôt nous sommes complètement entourés. Nous sommes alors reconnus et c'est avec des cris de joie qu'on nous accompagne jusqu'au village. Le chikh des Aït Addious avait négligé de préciser la qualité des Européens ; celui d'Imincelli nous dit alors : Vous n'aviez qu'à venir sans qu'il soit besoin de nous avertir, n'êtes-vous pas chez vous, ici.

Nous refusons l'hospitalité qu'on nous offre gracieusement et nous continuons à descendre la vallée. Au lieu de suivre le fond de l'oued comme nous l'avions fait en 1905, nous suivons au flanc un chemin difficile qui me permet d'étudier les abords des crêtes.

Le soir, nous couchions chez notre ami Si Ali ou Ali, le chikh de Tems'marth.

Le lendemain, nous arrivions de bonne heure à Lella Aziza, où nous étions accueillis avec joie.

17 Juin. — Nous nous trouvons dans la même situation que quelques jours auparavant. Les Idma dont fait partie Lella Aziza, sont aussi en guerre avec les Aït Moussa, que nous devons traverser. Le moqadem affirme cependant que nous n'avons rien à craindre et qu'accompagnés par lui, nous traverserons la tribu ennemie.

Nous allons donc jusqu'à Tigmi Iguiz, la Kasba du caid Lhassen Chtiti. Depuis notre départ de Touzoumt, des événements graves s'étaient déroulés entre les Idma et les Aït Moussa. Le caid Chtiti a été assassiné auprès de sa Kasba par des émissaires du chikh Moktar des Aït Moussa. Son beau Winschester lui a été volé et c'est

maintenant son ennemi qui le porte glorieusement. L'assassinat du caïd n'a fait qu'envenimer la lutte. C'est maintenant une guerre à mort. Les deux villages ennemis, Tagadirt et Tabratjourt ne sont séparés que par une portée de fusil. On tiraille continuellement de l'un à l'autre et le long de la rivière des hommes veillent nuit et jour. D'un village à l'autre on s'insulte, on s'excite, on se provoque en combat singulier. Cependant, nous sommes accueillis à bras ouverts dans Tigmi Iguiz, on voit en nous des libérateurs, ou au moins des amis dévoués.

Nous promettons de nous entremettre et d'engager le chikh Moktar à cesser la lutte.

Toute la djemâa est réunie, nous voyons se produire une discussion assez vive à laquelle nous ne comprenons rien, sinon qu'il s'agit de nous. Puis un écrit est libellé, signé de tous et nous est remis comme témoignage d'amitié. Voici la traduction de cet écrit, que je dois à l'obligeance de M. Ferdinand Baille, interprète au parquet d'Alger :

« Louange à Dieu Unique.

» Que la prière et le salut soient sur l'envoyé de Dieu ; qu'il répande sur lui ses bénédictions.

» Que ceux qui prendront connaissance de notre présent écrit sachent que le chrétien Brives qui le détient et son épouse Louisa, sont venus du pays des chrétiens avec des animaux à sacrifier, des présents et des marques de profonde déférence, afin d'honorer notre sainte Lella Aziza.

» Cette manifestation s'est produite de leur part après qu'ils eurent constatés les grâces et les grands bienfaits qui s'attachent à cette Sainte. C'est une marque de vénération qui n'entre pas dans les coutumes des chrétiens.

» Les passants sont tenus de montrer à cet endroit leur profond respect pour la Sainte ; or le chrétien sus nommé est passé, il est monté puis il est descendu.

» Il importe que ceux qui aiment la Sainte protègent ses visiteurs.

» Que personne dans les agglomérations voisines de la Zaouia ne leur fasse d'opposition, car ils sont bien visiteurs de cette Zaouia et par cette qualité les gens doivent leur prêter assistance.

» Nous demandons à Dieu de couvrir de sa grâce ceux de nos voisins, du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, qui les soutiendront et les accueilleront avec bienveilllance.

» Ceux qui leur refuseront leur concours ou qui leur manqueront de respect auront à craindre les représailles de la Sainte.

» Salutations de la part de tous les marabouts de la Zaouia de Lella Aziza.

» Le taleb Sidi Ahmed ben Tir ; Si Omar ben Bachir ben Chim ; Sidi Ahmed Hammou ; Sidi bou Hassen ; Sidi Ali ben Cheffar ; Sidi Brahim ben Houa ; Sidi Ahmed ben el Arsi et tous les Membres de la Zaouia. »

(En marge) « Il a fait quatre pèlerinages de l'année 1320 à l'année 1325 (1902-1907). »

Signé : « Le Serviteur de son Dieu, Aïssa es Soussi, que Dieu lui fasse miséricorde. — Amen. »

Sur l'enveloppe il est écrit :

« Au chrétien Brives et à son épouse Louisa, pèlerins de Lella Aziza.

» Ils passeront toutes les contrées avec la paix de Dieu et sa protection. »

C'est un laisser-passer dont le but est de nous éviter les ennuis analogues à ceux que nous avions eus dans le Tichka. Les marabouts de Lella Aziza mis au courant de notre arrestation dans la montagne, jurèrent de venger l'affront fait à des pèlerins de leur zaouïa ; ils décidèrent que les douars de Imindlaoun seraient frappés par eux d'une amende de 200 pécétas et que le passage de la vallée serait interdit aux habitants jusqu'à parfait paiement. Une lettre en ce sens fut rédigée et un marabout se chargea de la porter à destination.

En possession de notre talisman nous reprenons le chemin de la vallée. Tagadirt est dépassée et bientôt nous passons à proximité de Tabradjourt, personne ne bouge et nous pouvons continuer tranquillement notre route.

A Tabia nous rencontrons le chikh Moktar ; nous le saluons, il nous invite à rester si nous le désirons, mais il nous tarde de sortir de sa tribu et nous filons jusqu'à Iguernsouq, le premier village des Aït Abdallah. Nous sommes maintenant en toute sécurité sur le territoire du chikh Ahmed ou Bihi ; nous nous arrêtons pour déjeuner.

Après réflexion, nous convenons que nous aurions dû accepter l'invitation du chikh Moktar ; pour réparer notre bévue nous lui dépêchons deux de nos hommes avec un petit cadeau. Une heure après, le chikh revient entouré d'une troupe armée, il tient à nous remercier lui-même et à nous dire combien il est heureux de faire notre connaissance. Je sais de quels sentiments vous êtes animés, nous dit-il, je suis enchanté de m'être trouvé aujourd'hui sur votre chemin et je tiens à être de vos amis ; on a dû vous dire beaucoup de mal de moi, car j'ai des ennemis dans le pays, mais quand vous me connaîtrez mieux vous verrez que l'on peut compter sur ma parole. Dès aujourd'hui vous pouvez vous promener dans tout mon commandement et je serais content que vous le fissiez.

Le chikh nous offrit un veau pour sceller notre pacte et nous remit une lettre pour nous faire reconnaître dans ses villages lors de notre prochain voyage.

Là-dessus nous nous quittons comme de vieux camarades après lui avoir fait entrevoir les bienfaits de la paix et après qu'il eût pris l'engagement de s'employer à la réaliser. Nous sûmes quelques temps après, qu'en effet la paix était faite et que le prix du sang avait été accepté par les Idma.

Dans cette région lorsqu'un crime se commet, le meurtrier est obligé de quitter le douar et il n'y peut revenir que lorsqu'il a payé à la famille de la victime une somme qui est fixée par la djemâa. Tant qu'il ne l'a pas fait les gens du douar se refusent à tout commerce avec lui, même sur le territoire d'un douar voisin.

Le soir nous arrivions chez le chikh Ahmed qui s'emparait du veau du chikh Moktar avant même que nous le lui ayons offert, comme il était dans notre intention.

18 Juin. — Une abondante correspondance nous attendait chez le chikh Ahmed. Notre journée fut employée à y répondre. Parmi elle, se trouvait une lettre de M. le Consul de France à Mogador. Il nous informait que le bruit avait couru dans la ville que nous avions été arrêtés à Damsira, qu'il avait immédiatement mandé au caïd Mtougui de nous relâcher et que celui-ci avait répondu : que dans une tribu aussi bien administrée que la sienne, des faits de cette nature ne pouvaient se produire sans qu'il en soit informé.

Cette lettre nous donna l'idée d'aller faire la connaissance de ce caïd et de savoir ce qui avait pu donner naissance à ces fâcheuses nouvelles. Ce caïd passait pour être hostile aux Européens, il était donc intéressant de savoir ce qu'il pensait des affaires franco-marocaines.

Nous nous rendîmes donc à Tiggi. En route nous passons par *Taouloucoult*, où se trouve la zaouïa de notre ami Hadj Mohamed Naceri.

Cette zaouïa est située à l'Ouest de l'oued Amesnaz, sur le plateau calcaire qui sépare cette vallée de celle de l'Igrounzar, au bord d'une dépression dépendant de l'oued Amesnaz. Une source abondante permet l'irrigation de jolis jardins et d'olivettes qui s'échelonnent le long de cette dépression. Autour les champs d'orge couvrent tout le plateau.

Tous les ans après la moisson un *moussem* (foire) important se tient autour de la zaouia. Non seulement on y trouve toutes sortes de marchandises mais des fêtes y sont données tous les jours au milieu d'un grand concours de population.

Ce moussem est avec celui de Lella Aziza et celui de Si Ahmed ou Ali (Mzouda) les trois grandes foires de la région de Marrakech. Elles sont très importantes, mais ne pouvent cependant rivaliser avec celle de Si Ahmed ou Mouça (Tazeroualt).

Hadj Mohamed est absent, son fils Si Taïeb accourt auprès de nous, nous dit avec quelle joie son père lui a annoncé notre visite ; lui-même est tout heureux de nous voir. Il nous fait apporter du lait, du sucre, du beurre, des fruits, en attendant le couscous et les poules qu'on prépare. Nous apprenons aussi que partout, jusque chez le Mtougui, le père a chanté nos louanges au point que celui-ci est intrigué

S.-E.
Route de Taroudant

Route d'Agadir

O.
Tizi n'Jerba

Fig. 249. Panorama des montagnes de Bou Ibaoun. — Vue prise du col de Ferq er Rih.

S.-E.

Tichka 3.400m | Nzouzaga 3.000m | Tizi Imidlaoun | Tizert 3.000m | Tizi Tabgourt 2.000m | Dj. Tabgourt 2.800m | Si Bourjade 1.600m

Fig. 250. Vue prise de Si Bourjade.

Panorama des montagnes du Seosaoua.

Ait Tixit 2.800m | Tichka 3.400m | Nzouzaga 3.000m | S.-E. Dj. Tizert

Fig. 251. Vue prise du Tizi Tabgourt.

fortement ; nous sommes maintenant certain de recevoir un accueil sympathique auprès de ce caïd.

Nous arrivons le soir à Tiggi, des chambres sont mises à notre disposition et úne plantureuse mouna nous est envoyée. Cela était de bon augure, car à nos précédents séjours on ne nous avait jamais offert de mouna, digne du caïd et de nous.

La curiosité du Mtougui devait être bien excitée, en effet, car il voulut nous voir le soir même.

La conversation dura assez avant dans la nuit, à tel point que le caïd en oublia sa prière. C'était un fait unique, jamais une audience n'avait été aussi longue, il fallait que nous fussions des gens d'importance, c'est du moins ce que l'on vint nous dire.

Le Caïd était assis sur une chaise, il est d'une corpulence peu ordinaire et ne paraît pas pouvoir se déplacer facilement. Tout autour de lui sont ses conseillers, car le Caïd ne prend aucune décision sans en délibérer en chambre du conseil. Deux chaises sont à sa droite, nous y prenons place, ma femme et moi. La conversation roule d'abord sur les événements de Marrakech et les tentatives de Mouley Afid ; Si Abd el Malek nous déclare catégoriquement qu'il ne peut y avoir d'autre sultan, tant qu'Abd el Aziz est vivant. Il nous parle ensuite du caïd du Goundafi ; cela surtout l'intéressait, car il n'ignorait pas, que par deux fois nous étions allés le visiter.

Fig. 252. — Vallée du Seqsaoua aux environs d'Imincelli.

Nous lui dîmes tout le bien que nous pensions de Si Taieb et nous l'engageâmes à faire la paix avec lui. La discussion s'étendit aux relations des caïds entre eux, à la police des ports, au commerce, au rôle des Européens. Nos réponses eurent l'approbation des membres les plus influents du conseil qui vinrent féliciter ma femme des bons sentiments qu'elle avait exprimés. Seul, le secrétaire du caïd nous était hostile, mais ses remarques ne produisaient aucun effet et Si Abd el Malek bavardait, chose qui ne lui arrivait que bien rarement.

Moi aussi je veux être votre ami, nous dit-il, et puisque Si Taieb vous a autorisé à parcourir le Goundafi, je vous donne la même autorisation pour visiter tout mon commandement.

Cet homme tenait à ce que nous constations la bonne administration de sa tribu, il y avait chez lui de l'orgueil à faire une telle proposition. Nous la saisîmes d'ailleurs, au bond. Depuis longtemps je voulais explorer toute la région comprise entre le col des *Bou Ibaoun* et le massif des *Ida ou Mahmoud*, et jamais occasion meilleure ne se représenterait. Je lui en demandai donc l'autorisation ; il l'accorda sur-le-champ, et un guide nous fut donné.

23 Juin. — La route la plus directe pour gagner Bou Ibaoun part de Tiggi, remonte l'oued Igrouzar et aboutit au Tleta des Ida ou Niffi où elle rattrappe celle que nous avions suivie en 1903.

Départ à 6 h. 3/4. — Nous longeons l'oued sur sa rive gauche, au milieu d'oliviers et de beaux jardins potagers. A 7 h. 1/2 les cultures disparaissent, la gorge se resserre, le chemin suit en corniche l'escarpement calcaire et nu. De nombreux affluents entament profondément le plateau et il devient difficile de discerner les plus importants.

Celui que nous suivons roule un volume d'eau assez considérable, il vient du Sud-Ouest, de la dépression d'Agadir ou Niffi. Il conflue avec un autre, également important, qui vient du plateau des Ida ou Merzoug situé plus à l'Est.

C'est sur la partie comprise entre ces deux ouad que nous nous élevons et que nous poursuivons vers le Sud notre route à travers une région rocheuse et désertique. A 8 h. 20 un douar se voit sur la droite, *Agoujded*, il appartient à la fraction des Ida ou Tanif ; aucune terre cultivée ne se voit, seulement quelques amandiers épars sur le plateau, semblent indiquer que la vie n'a pas complètement déserté ces régions. Nous sommes à 1.500 mètres d'altitude et nous montons encore en pente très douce. Sur notre gauche la dépression de l'oued Ida ou Merzoug est également nue.

A 9 h. 1/2 nous franchissons une arête rocheuse qui limite une curieuse dépression toute cultivée et bien peuplée. Elle est creusée dans des bancs calcaires subhorizontaux et communique vers l'Ouest par un large couloir avec l'oued qui vient

des Ida ou Niffi, et cependant les eaux s'écoulent vers le Nord-Est par une gorge étroite. Ici encore il y a un phénomène de capture très curieux. Un seuil de quelques mètres seulement sert actuellement de ligne de partage des eaux. Le fond de la dépression est un limon argilo-sableux qui constitue un sol très riche.

Nous franchissons ce seuil, tournons par l'Ouest l'arête rocheuse qui ferme le cirque de ce côté et arrivons dans un oued important bordé d'olivettes et de jardins ; amandiers, grenadiers, figuiers, abricotiers s'alignent sur les deux rives. Une blanche Kouba *Sidi Yacoub* précède un gros village, *Rbat*, dont le chikh vient nous souhaiter la bienvenue. C'est là que nous faisons la grande halte, de 11 heures à 3 heures. Il fait très chaud sous les oliviers, 32 degrés à midi. Ce douar de Rbat appartient aux Ida ou Niffi, il possède 30 feux et paie annuellement au caïd une redevance de 6.000 pesètas, soit 200 pesètes (environ 150 fr. de notre monnaie) par feu. C'est le taux fixé par le caïd et perçu dans tous les douars du Mtouga. Il nous paraît très élevé et le chikh est de notre avis.

A 3 heures nous repartons nous dirigeant toujours au Sud ; un quart d'heure après, la vallée s'élargit, une plaine inclinée monte dans l'Ouest jusqu'au djebel Talisa au pied duquel se voit Agadir ou Niffi. Au Sud, cette plaine couverte de belles moissons est bordée par l'escarpement qui tombe à pic sur le Souq el Arba. Nous sommes arrivés sur notre itinéraire de 1903 que nous suivons jusqu'à Timlilt, où nous arrivons à 5 heures.

Le chikh, Bou Charad, nous accueille plutôt froidement ; la maison est vide à notre arrivée, tous les gens sont aux champs car la moisson bat son plein. Nous nous installons tant bien que mal et ne comptons que sur nos provisions pour notre repas du soir.

24 Juin. — Par le même itinéraire qu'en 1903 nous gagnons la vallée d'Aït Moussi, mais arrivés près du Souq el Had, nous déboîtons vers le Sud, traversons la rivière dans laquelle coule une eau claire et fraîche et arrivons chez le Chikh des Aït Moussi.

Celui-ci nous accueille avec joie : Tu es le maître ici, dit-il, puisque tu es l'hôte du caïd. La moisson est terminée, les battages sont sur le point de l'être, la récolte a été bonne, tout le monde est content.

La maison de ce chikh est bâtie un peu en aval du confluent de l'oued Aït Moussi qui vient du djebel Tizert et de l'oued Semnara qui vient du Tizi Maâchou.

Au sud une crête uniforme, boisée, de laquelle descendent de nombreux ravins, forme une sorte de dos limité à l'Est par le Tizi Si Mohamed el Aoucin à l'Ouest par le Tizi N'Jerba et par la région de *Bou Ibaoun*.

Les Aït Moussi occupent la vallée jusqu'à Imisgadiouïn où commencent les

Demsira, au Nord sont les Ida ou Niffi, au Sud les Ida ou Zikki. Ces derniers occupent seulement le revers Nord de la chaîne, sur le revers Sud sont les Ida ou Zal. Ceux-ci sont indépendants mais en ce moment ils transportent leurs produits à Mogador et pour ce fait, font risette au Mtougui afin que celui-ci ne coupe pas les routes. Avec la protection du chikh il nous sera possible de visiter cette tribu. C'est à quoi nous emploierons la journée du lendemain.

25 Juin. — Je pars seul, à pied, avec un guide, Mme Brives et mon convoi restent à la kasba du chikh. Nous piquons droit au Sud, coupant deux ravins importants qui viennent de l'Est et qui vont se jeter dans l'oued Aït Moussi près d'Argana. Les collines que nous traversons sont couvertes d'arganiers et de brousse. Quelques villages occupent le flanc des croupes escarpées, dominant des jardins et des oliviers. Partout des seguias distribuent ingénieusement l'eau d'irrigation. La population n'est pas farouche, elle me regarde curieusement et ne paraît nullement étonnée quand elle apprend que je vais au Sous.

Une branche qui remonte vers le Sud nous permet d'escalader la dernière croupe boisée de thuyas et de lentisques, etbientôt nous arrivons sur la crête nue à *Taguinzel el Mâden*. On appelle ainsi des excavations creusées de main d'homme dans les grès rouges et qu'on attribue aux Roumis. Le point culminant atteint 2.000 mètres. Deux vallées descendent de ce sommet ; l'une vers l'Est, peu profonde, aboutit à la zaouïa Si Ali ou Saïd, elle tourne alors au Nord puis à l'Ouest pour se terminer à Argana. L'autre se creuse profondément au Sud, formée par de nombreux ravins peu importants qui se réunissent en un seul, l'*oued Ida ou Zal*, ou *oued Mérouan*, qui aboutit à la plaine du Sous, par une gorge pittoresque percée dans la dernière colline gréseuse.

Nous avons mis trois heures pour atteindre la crête de Taguinzel, en un quart d'heure nous dévalons l'escarpement au Sud et arrivons au village de *Alous*. Il faut parlementer un moment, puis les explications de mon guide ayant paru satisfaisantes, un homme se joint à lui et nous continuons la descente jusqu'à *Ouaougoujdit*, village plus important, situé presque au début de la gorge inférieure. De ce point je me rends mieux compte de la disposition de la vallée. La branche principale vient du Tizi Mohamed el Aoucin, que domine la masse énorme du djebel Ifguig ; une autre vient du flanc Sud de cette montagne et le sépare d'une colline élevée qui vient mourir à la plaine.

Nous traversons l'oued à l'entrée de la gorge que je vais reconnaître et nous remontons sur la rive opposée pour atteindre le gros bourg des *Ida ou Mérouan* perché sur un contrefort schisteux entre deux ravins venant de l'Est. Nous avons mis une heure à partir de Alous pour longer la vallée, il est 11 heures et la chaleur commence à être très forte. Le chikh noûs offre de partager son repas, nous accep-

tons avec plaisir car nous n'avions emporté aucune provision. Le repas terminé celui-ci nous propose de nous accompagner à Taroudant, nous lui demandons seulement de nous mettre sur le chemin du Col de Si Mohamed el Aoucin par lequel nous voulons revenir sur le versant Nord. D'Ida ou Mérouan dont l'altitude est de 650 mètres, alors que le fond de l'oued n'est guère à plus de 450 m. au point où nous l'avons coupé, nous filons dans l'Est en nous maintenant sur la croupe schisteuse et nue. La vallée et les ravins affluents sont couverts d'oliviers, de figuiers, de jardins; les pentes inférieures sont cultivées en céréales et les amandiers y prospèrent, les pentes supérieures sont nues ou légèrement boisées de thuyas. L'arganier ne se rencontre qu'au Sud d'Ida ou Merouan, c'est-à-dire dans les parties basses de ce versant de l'Atlas.

Deux heures de marche sur un chemin très escarpé nous mènent au pied d'un escarpement qui nous domine d'au moins 6 à 700 mètres et nous sommes à 1.300 mètres environ. Cet escarpement forme une arête nord-sud remarquable. A son pied passe un très grand chemin qui aboutit à Taroudant. Nous tournons alors au Nord, traversons le ravin important que nous avions vu longeant le flanc sud de l'Ifguig et atteignons enfin le *Tizi Mohamed el Aoucin* une heure et demie après. Il est trois heures et demie. Le chikh et l'homme d'Alous nous quittent. Nous poursuivons au Nord. Du col la vue est très limitée sur le versant sud, quoique son altitude soit de 1.425 mètres. Une brume assez épaisse s'étend d'ailleurs sur la vallée du Sous et ne permet aucune observation précise. Dans le Sud-Ouest, une chaîne dentelée se profile, elle doit correspondre à celle des Ida ou Guerchmouth. Vers le Nord au contraire, la vue embrasse toute la vallée de Semnara et le plateau du Mtouga, paysage auquel nous sommes habitués et nous reconnaissons facilement les villages principaux.

Le grand chemin descend sur *Ikakern*, au milieu des grès et des schistes. Cette voie est bien préférable à celle de Bou Ibaoun, elle est plus facile et plus courte, mais elle n'est praticable qu'en été, la neige encombrant le col jusqu'à fin avril. D'Ikakern où nous arrivons à cinq heures, nous suivons l'oued Aït Moussi jusqu'à son confluent avec l'oued Semnara, puis jusqu'auprès de la maison du Chikh. Il est près de sept heures lorsque nous l'atteignons. Je suis fourbu d'une course aussi rapide et aussi longue. Ces montagnards ont les jambes solides, et pourtant mon guide est aussi fatigué que moi, il s'affale le long du mur en attendant le thé qu'on nous prépare. Une bonne fabour le remet vivement sur ses pieds et il part d'un pas léger pour regagner son domicile situé à une demi-heure d'ici.

26 Juin. — Cette facile reconnaissance au Sud m'encourage à pousser une pointe dans le massif des Aït Brher. Cette tribu est localisée au Nord des Ida ou Mahmoud,

à l'Ouest du Demsira. Notre guide consulté, nous conseille de partir pour cela de Tifrit. Nous irons donc aujourd'hui à Tifrit.

Le chemin est celui d'Imintanout, je ne le décrirai pas, nous l'avions déjà fait en 1903 et en 1904. Partis à six heures du matin, nous passions à Zaouïa d'Ilri, à Tellet Iran (le vallon rouge), puis à la Zaouïa Dialigoura de l'itinéraire Segonzac. Je n'ai pu savoir le nom de cette zaouïa, ni celui du marabout qui se trouve auprès sur le chemin, mais ce nom ne peut continuer à subsister. *Dialigoura* est une mauvaise transcription de *dial agouram* qui veut dire « qui appartient au marabout ». Zaouïa dial agouram est donc la zaouïa du marabout, ce ne peut être un terme géographique.

Nous passons ensuite au bordj ruiné du sultan où nous arrivons à cinq heures du soir. Là nous déboîtons vers l'Est, remontons un ravin pierreux et une heure après nous arrivions dans une étroite dépression où trois villages, *Tifrit*, *Zitoun*, et *Talia* occupent les pentes, alors que les cultures, oliviers, amandiers, céréales s'étagent au-dessous. Ce sont les premiers villages des Aït Brher. Ils sont disposés au débouché de vallées dont ils commandent l'entrée.

Le chikh de Tifrit, Si Ali ou bel Aid, nous accueille avec beaucoup de cordialité. A peine étions-nous installé dans une maison qui nous fut gracieusement offerte, qu'il nous fit demander si nous désirions assister à des danses qu'il veut organiser en notre honneur. Bien entendu, il faudra donner une fabour aux danseuses et on compte sur notre générosité. Bien entendu aussi, nous acceptons, trop heureux d'être traités de si belle façon dans une région réputée sauvage et considérée comme inaccessible. Les villages voisins prêtèrent leur concours et le raïs (chef d'orchestre) vint nous saluer et tâter en même temps notre générosité. Le soir venu, nous nous installons sur la terrasse de notre maison ; elle domine la place où la fête doit avoir lieu, place que la lune, dans son plein, éclairait parfaitement. D'abord des danseuses isolées se livrèrent à des contorsions quelconques et sans ordre ; on nous prévient que ce sont des femmes qui s'amusent mais que cela ne fait pas partie de la cérémonie. Dans une cour voisine, des jeunes filles se préparaient, car leur costume doit être transformé sur place. Relevée par une ceinture, la partie inférieure de leur vêtement prend tout à fait la forme d'une jupe bouffante dont la mère surveille et corrige les plis tout le temps de la danse.

Ainsi attifées, les jeunes filles (Azba, les vierges) se rangèrent sur une file ; en face sur une file parallèle, les jeunes gens. Chacun est muni d'un tamtam et la danse commence. Au début elle consiste par un balancement lent du corps, puis le mouvement s'accentue et, alors que les hommes se redressent, les jeunes filles s'inclinent de plus en plus vers le sol.

La deuxième figure est accompagnée de chants et les deux files se déplacent, se rapprochent, puis s'éloignent avec, à chaque temps, un salut très bas de la part

des jeunes filles, un redressement de la tête chez les jeunes gens. Jusque-là, les danses marquent la soumission de la femme. Mais avec la figure suivante, le thème change, on se déplace en tournant en rond, et lorsque les jeunes filles arrivent à la place occupée par les hommes, une révérence est faite, mais par les hommes. Enfin, la dernière figure fut une exécution très vive de la première. Dans cette dernière partie de la danse, les chants qui, jusque-là avaient été ceux que l'on chante habituellement, devinrent un dialogue rythmé dans lequel les jeunes filles vantaient les qualités des hôtes et où les jeunes gens critiquaient les phrases dites par leur vis-à-vis. Quelques phrases nous furent traduites et les voici :

« Si le Sultan (que Dieu le protège !) savait quels nobles étrangers nous fêtons » aujourd'hui, il nous donnerait de l'or pour que nous en chargions leurs mulets.

» Nous y ajouterions nos plus riches tapis et nous les couvririons de soie, etc., » etc. »

Ces danses durèrent jusqu'à une heure du matin à la plus grande joie des voyageurs, dont la fatigue avait disparu.

Il nous a paru que, dans cette réception, il y avait autre chose que la seule crainte de déplaire au caïd. Il me semble qu'une population qui fête ainsi des Européens ne doit pas avoir pour eux des sentiments hostiles.

C'est sous cette impression que nous quittions les *Aït Brher* après leur avoir promis de revenir. In cha Allah.

27 Juin. — Je vais pouvoir pousser une pointe jusque dans le cœur de la montagne, un guide m'accompagne, car je pars encore seul et à pied. Les chemins sont d'ailleurs impraticables aux bêtes autres que le bourriquot. Je n'ai, en effet, rencontré aucun mulet dans les villages ni sur les chemins, qui ne sont d'ailleurs que des pistes mal entretenues et parfois dangereuses.

Le contrefort montagneux qui borde à l'Est la vallée de Semnara semble, à première vue, à peine entamé par des ouad sans importance. Or, il n'en est rien, des rivières pénètrent jusque dans l'axe, donnant lieu à des vallées étroites, mais bien cultivées et très peuplées.

Depuis l'oued Aït Moussi on compte plusieurs douars indépendants : ce sont du Sud au Nord, les Aït ou Nert qui ont été visités par le capitaine Larras ; les Aït Chaïb encore inconnus ; les Aït Brher. Ces trois tribus sont sur le bord occidental. Dans l'axe, au Nord du Tabgourt, sont les Ida ou Mahmed qui confinent aux Idma et aux Aït Moussa du Seqsaoua.

Ces douars, quoique totalement indépendants, sont obligés à une certaine soumission au Mtougui, surtout au moment des moissons où la liberté des chemins est souvent entravée par les nzala que le caïd installe. Le rôle de ces nzala est de

maintenir la sécurité, ce sont des postes de police. C'est du moins ainsi qu'on le comprend habituellement. Chez le Mtougui, et très probablement ailleurs aussi, la nzala a un autre but, celui de percevoir un droit de passage au profit du caïd et cela est tellement vrai que celui-ci vend aux enchères les nzala qu'il veut établir. L'acquéreur encaisse après cela et pour son compte personnel les droits qu'il perçoit. Quelques jours auparavant, à la sortie de la forêt d'Aderno (sud de Timlilt), nous rencontrâmes une nzala. Le propriétaire exigea un droit de passage. Notre guide et le chikh de Timlilt qui nous accompagnaient protestèrent et firent valoir notre qualité d'hôte du caïd. Cela ne démonta pas notre homme qui répondit qu'il avait acheté la nzala et qu'il ferait payer le caïd lui-même si celui-ci passait avec des marchandises. Nous dûmes nous incliner et payer un quart de douros par mulet chargé.

C'est là un moyen ingénieux d'augmenter les revenus de la tribu.

Nous quittons Tifrit à 5 heures du matin, le chemin se développe d'abord horizontalement dans les cultures et les champs d'amandiers, puis parvenu au-dessus de Talia, il s'élève sur la pente. En une heure nous montons de 450 mètres. La crête est à 1.700 mètres ; devant nous, au Sud-Est, s'ouvre une large dépression bien cultivée et paraissant très peuplée. Les villages sont dispersés un peu partout depuis le fond de la vallée jusqu'à mi-côte. Ce sont : *Anamra, Afeuriga, Amza, Taddert* sur le flanc nord, *Aougni* à l'entrée de la gorge. Au-dessus des villages, les champs d'orge s'étendent jusqu'au sommet de la montagne ; au-dessous sont les jardins irrigués avec oliviers, amandiers, noyers, grenadiers et quelques figuiers. Ce flanc nord est à pente peu accusée, au Sud, au contraire, la pente est très forte et couverte de broussailles. Il nous faut 1 h. 1/2 pour traverser la partie cultivée jusqu'à l'oued. Celui-ci ne laisse couler qu'un mince filet d'eau, mais les nombreuses seguias pleines d'eau, que nous avons rencontrées, attestent un volume d'eau assez considérable.

La vallée en amont de Taddert devient abrupte et boisée sur le flanc Nord, tandis que le flanc opposé est cultivé. C'est sur le flanc Sud que nous nous élevons pour atteindre la crête qui sépare cette vallée de celle des Aït Chaïb, qui se présente avec le même caractère : cultures sur les pentes inférieures, boisements près des sommets. Le village de *Toursoult*, où nous passons, appartient aux Aït Chaïb. La forêt devient plus dense et plus belle et est constituée essentiellement de chênes verts. Elle commence vers 1.600 mètres pour s'élever jusqu'à 2.000 mètres. La croupe boisée que nous suivons aboutit, vers l'Est, à un pic remarquable, le *Djebel Ouagrarat*, 2.200 mètres. J'en fais l'ascension.

La vue s'étend, au Sud, sur tout le massif des Ida au Mahmoud ; vers l'Est, le Tichka est masqué par le Djebel Tabgourt. Toute la région au Sud est couverte de chênes verts. Vers l'Ouest, la vue embrasse le plateau du Mtouga, où la forêt

d'Aderno s'étale comme une tache vert sombre au milieu des tons jaunes et rouges des terres cultivées.

Sur le revers Est, s'ouvre une vallée étroite, c'est l'oued Anechtrir, affluent du Seqsaoua ; les boisements de chênes s'y continuent et couvrent toutes les pentes visibles à l'Est et au Nord.

Un grand chemin suit la crête qui se profile du Sud au Nord, il aboutit à Imintanout et à Kahira et dessert les Ida ou Mahmed dont les villages sont un peu plus au Sud. Je m'avance en direction Est sur la croupe qui longe l'oued Anechtrir et j'ai la satisfaction de reconnaître bientôt le Djebel Ouendo dont j'ai fait l'ascension en partant de Temsmarth. Le retour s'effectue en suivant les crêtes au Nord. En approchant du versant Ouest, la forêt disparaît ; elle est remplacée par des terres de culture, les pentes sont généralement nues, les fonds couverts de jardins, de noyers et d'amandiers.

Nous avions mis cinq heures pour atteindre le Djebel Ouagrarat par la vallée ; trois heures suffisent au retour par les crêtes.

28 Juin. — Le temps s'était maintenu au beau, la température plutôt froide le matin (12° à 5 heures) s'était élevée la veille à Tifrit, jusqu'à 30° à midi. Aujourd'hui le temps est lourd, les chaleurs sont arrivées nous disent les indigènes, et comme nous ne voyons plus d'excursions intéressantes à faire, nous décidons de regagner Tiggi en recoupant le plateau à l'Est de notre route d'aller. A 5 h. 3/4 nous quittons nos amis qui nous font un brin de conduite jusqu'à Ifri n'Larba. Nous coupons alors au Nord-Ouest et nous allons passer aux *Aït Allah* où nous arrivons à 6 h. 1/2. Le chikh Amar ou Chear ne veut pas nous laisser continuer notre route sans que nous ayons accepté quelques tasses de thé. Il nous invite à rester, nous assurant que la visite du *Djebel Oussoud* est intéressante. Cette montagne couverte de chênes verts et de thuyas, domine le Tizi Maachou où passe la route d'Imintanout. Le douar où nous sommes est celui où M. Segonzac a campé et qu'il appelle Amarouchear. Il a ainsi confondu le nom du douar avec celui du chikh, ces confusions sont d'ailleurs faciles, car souvent les indigènes confondent les deux noms.

Des Aït Allah nous remontons vers le Nord en suivant la vallée à l'Ouest, tandis que la route d'Imintanout se tient à l'Est. Aux jardins succède bientôt la forêt de thuyas. La vallée tourne brusquement à l'Est, nous grimpons le contrefort Nord et par une dépression qu'on appelle aussi Tizi Maachou, nous arrivons sur une énorme plate-forme rocheuse qui descend en pente douce au Nord. Quelques champs de céréales s'y rencontrent au milieu de groupes de thuyas, ici aussi la forêt disparaît pour faire place aux cultures. Sur notre droite une arête rocheuse nue domine la vallée de l'oued Amesnaz et la dépression que suit la route

d'Imintanout. Nous traversons en direction Nord le plateau incliné, quelques ravins se dessinent et leur réunion donne un oued plus important qui traverse, en un gorge gréso-calcaire pittoresque, une plate-forme plus élevée dont la pente est également au Nord. Cette région présente cette disposition curieuse de plateaux légèrement inclinés au Nord, et limités au Sud par un brusque escarpement. On dirait une série de gradins superposés qui se seraient inclinés au Nord. On a ainsi successivement, des arêtes plus ou moins aiguës, boisées en chênes verts, thuyas, genévriers, et des parties presque planes bien cultivées. Nous passons à la kasba du chikh Saïd ou Bel Aïd, celui-ci est absent mais les gens nous offrent du lait et de l'eau. Il commence à faire très chaud (28° à 9 heures) et aucun village n'est en vue.

La dépression nouvelle que nous attrapons au sortir de la gorge est plus vaste, quelques oliviers y forment des bouquets épars, un oued qui vient de l'Ouest apporte un filet d'eau le long duquel les laurièrs-roses forment une ligne verte qui réjouit la vue. Au Nord, un escarpement la limite, il se poursuit dans l'Ouest pour se rattacher à celui qui domine le Souq Tleta, entre Agadir ou Nifli et Timlilt. Vers l'Est, il se rattache à celui qui surplombe la vallée d'Ameznaz duquel il n'est séparé que par une gorge profonde, dans laquelle nous nous engageons.

Au sortir de cette gorge la vallée s'élargit de nouveau, un oued important vient de l'Est, il apporte un volume d'eau considérable, aussi les jardins, les olivettes, les villages deviennent-ils plus nombreux. Nous sommes dans les Ida ou Merzoug. Au Nord, un escarpement de plus de 500 mètres s'oriente de l'Ouest à l'Est. Il est percé d'une gorge profonde par où l'oued va se jeter dans l'oued Ameznaz.

Après un repos de deux heures nous partons en direction Ouest et remontons la vallée. Les jardins, les villages se succèdent sur plus de sept kilomètres. Nous rencontrons *Taoura*, *Igourdan*, *Imit*, *Felroust*, *Talktaoun*, *Tisker*. A la hauteur de Felroust, nous tournons au Nord et escaladons le plateau par un chemin des plus mauvais, taillé dans le roc. L'escarpement se poursuit à l'Ouest pour aboutir à la dépression de Rbat.

Au sommet le plateau est nu, le rocher affleure et seulement quelques bas-fonds sont cultivés. Nous sommes à 1.600 mètres d'altitude et tout autour de nous s'étend l'uniformité triste de ce sol rocheux que nous traversons en un peu plus d'une heure.

Un brusque escarpement nous arrête bientôt et une nouvelle dépression se creuse à nos pieds. C'est celle de *Tisguit* que nous avons traversée plus à l'Ouest un peu avant Rbat. Nous la coupons dans sa partie la plus large, qui a bien près de 5 kilomètres. Elle est toute cultivée et complantée d'oliviers, mais les villages se tiennent sur les bords rocheux de l'escarpement qui l'entoure. Cette disposition a l'avantage de ne pas empiéter sur les terres cultivables et aussi de placer les villages dans une situation sanitaire meilleure.

Ces villages sont alimentés par des seguias, les sources n'existant pas.

Un gorge perce l'escarpement au nord, l'oued y pénètre et y reste enfermé jusqu'auprès de Tiggi.

Nous couchons ce soir chez le chikh Hadj Maajoub, dont la maison est située dans un repli de terrain au milieu de belles cultures, d'oliviers et d'amandiers.

Le lendemain nous rentrons à Tiggi par le même chemin qu'au départ, chemin que nous avions rejoint peu après la maison du chikh.

Nous restons la journée du 30 à Tiggi, le Caid se montre très aimable pour nous et le lendemain nous reprenons le chemin de Mogador par les Aït Biot et la Kasba Meskalla où nous couchons le soir. Le 2 juillet nous rentrons à Mogador après avoir traversé le territoire occupé par Emflous sans qu'il ne nous arriva rien de désagréable. La traversée des dunes présenta cependant quelques dangers. Un vent violent soufflait de l'Ouest et une véritable tempête de sable nous assaillit ; nous dûmes nous arrêter dans la dune pour laisser passer l'avalanche. Lorsque nous reprîmes la marche, toute trace avait disparu et nous ne retrouvions plus le chemin. Pendant plus d'une heure nos hommes s'employèrent à le retrouver sans cependant y parvenir. Pendant ce temps les mulets fatigués, ne pouvant se maintenir sur le sable, glissaient dans les dépressions où ils risquaient d'être ensevelis. Heureusement une caravane qui vient de Mogador apparaît, nous pouvons nous remettre dans la bonne voie et sortir de la dune avant que le vent ne devînt plus violent.

Quelques jours après nous nous embarquions pour regagner Tanger et Alger où nous apprenions, dès notre arrivée, les tristes événements de Casablanca.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE GÉOLOGIQUE

Cette étude est accompagnée de 3 cartes géologiques :

1° Le Rarb, à l'échelle du $\frac{1}{500.000}$

2° Le Haouz et le Sous, à celle du $\frac{1}{500.000}$

3° L'Atlas Occidental, à celle du $\frac{1}{250.000}$

Sur ces cartes, je me suis astreint à ne figurer les contours géologiques qu'autant qu'ils ont été basés sur l'observation. J'ai cependant indiqué par des limites fictives, les séparations que le relief du sol m'a permis d'admettre.

Dans la description géologique qui va suivre, j'ai groupé mes itinéraires de façon à décrire successivement : le Rarb, puis les grandes plaines subatlantiques et le Sous, enfin la région montagneuse de l'Atlas. Pour faciliter cette étude et aussi pour lui donner plus de précision, j'ai jugé préférable, au lieu d'une description générale par étages, d'indiquer les terrains rencontrés en suivant ceux de mes itinéraires qui m'ont paru les plus intéressants. Cependant, afin d'éviter des répétitions trop fréquentes, je crois utile de donner d'abord la composition des divers étages rencontrés, ainsi qu'un aperçu sur leur répartition.

Terrains cristallophylliens. — C'est une puissante série de gneiss et de micaschistes, toujours associés à des roches granitiques. Ces terrains forment une grande partie du massif du Tichka, la haute vallée de l'Arbhar, celle de l'assif Maroussa. Ils se retrouvent aux environs de Marrakech, dans le Gueliz, le Bremram, le Kerkour et présentent un grand développement sur le plateau des Rehamna et dans le Djebel Lakhdar. Le granite forme des masses importantes au Djebel Erbib, au Bremram, au Kerkour, et le long de l'oued Bou Chan ; au Tichka, se montrent des pegmatites et des amphibolites. Ces dernières roches se retrouvent aussi dans le Digmioua au sud de Maroussa.

Terrains primaires ; Précambrien. — J'attribue à ce système des schistes lustrés et phyllades principalement développés dans le Seqsaoua et la vallée de l'oued Nfis ; ils se rencontrent aussi dans les Djebilat et plus au nord dans le Djebel Lakhdar.

Silurien. — Schistes et quartzites surmontés de calcaires noirâtres à *Orthocères*.

Ces assises très développées dans le Haut Atlas, correspondent généralement aux cols. Il en est ainsi pour le Tizi N'jerba (col des Bou Ibaoun), le Tizi N'zlit, le Tizi Nimiri. Elles se retrouvent dans le Sous, le Djebilat et aux environs de Casablanca.

Dévonien. — Schistes gréseux et grès siliceux avec grauwacke à *spirifer cultrijugatus* et calcaires à polypiers.

Ce terrain se rencontre dans le Haut Atlas, dans les Ida ou Zal (Sous), au Djebel Tagrarat, dans la vallée inférieure du Seqsaoua ; quelques îlots se trouvent dans l'oued Ogdimt. Dans l'Est, le dévonien présente un développement plus étendu à la bordure des Reraïa et dans l'oued Ourika. Il constitue le Djebel Ardhous, la majeure partie de la tribu des Ahmar, le flanc ouest du Djebel Lakhdar et la région de Bou Laouan.

Carboniférien. — Schistes micacés, calcaires à noyaux de silex et schistes ardoisiers. Le beau gisement de la Zaouïa de Mouley Ibrahim dans l'oued Reraïa renferme une faune intéressante dans laquelle M. H. Douvillé, qui a bien voulu faire l'étude des fossiles recueillis, a reconnu :

Athyris Roissyi.
Spirifer crispus
— *striatus ?*
Orthothetes crenistria
Productus semireticulatus ?
Fenestella
Aviculopecten.
Crinoïdes (tiges et calice).

En dehors de la région de Mouley Ibrahim, le carboniférien existe dans l'oued Aït Moussi, l'oued Seqsaoua ; dans le massif du Goundafi, c'est lui qui constitue le Djebel Ouichdan et la région de l'Agoundis.

Dans le Sous, il forme la crête calcaire des Ida ou Guerchmout.

Dans les Djebilat, on le trouve au Gueliz, au Djebel Erbib et à Souinia.

Permien. — Poudingues, grès rouges, marnes schisteuses et schistes micacés dans lesquels je n'ai jamais rencontré de dépôts salifères, ni de sources salées. La distinction de ce terrain présente quelques difficultés résultant de sa coloration rouge. Il peut en effet être parfaitement confondu avec les couches du rouges Jurassique moyen et avec des assises également rouges du crétacé inférieur.

Il est toujours distinct du Trias et la désignation d'un système Permo-triasique n'est pas nécessaire dans les régions étudiées ici.

Le Permien se rencontre dans l'oued Semnara, l'oued Seqsaoua, l'oued Nfis et les Reraïa. Il se retrouve aussi dans les Djebilat et le Djebel Lakhdar.

Roches éruptives primaires. — Je n'ai séparé sur la carte que les affleurements les plus importants. Ces roches, qui sont des microgranulites, des porphyres pétrosiliceux, des aplites, des diorites, se rencontrent soit en masse énorme comme dans les Reraïa et au Kerkour, soit en filons traversant les couches primaires, soit encore en couches interstratifiées. Dans le Goundafi on peut observer les coulées porphyriques interstratifiées dans les calcaires carbonifériens. Le massif granitique du Tichka est recouvert par une coulée de ces mêmes porphyres pétrosiliceux , la même observation peut être faite au Djebel Kerkour.

Tous les terrains ci-dessus indiqués font complètement défaut dans la partie explorée du Rarb.

Trias. — Comme en Algérie, ce terrain est constituée par des argiles bariolées, gypseuses et souvent salées, qui renferment à la partie inférieure des masses gypseuses ou salines, et à la partie supérieure des calcaires se délitant en petites plaquettes et des dolomies.

En rapport avec le trias se montrent souvent des roches éruptives, ophite et mélaphyre. Ce terrain manque complètement dans le Haut-Atlas occidental où le Permien est au contraire très développé. Il est seulement localisé en certains points des avants-monts à Kahira, au Guergouri, à Mouley Ibrahim, à Tasserimout, à Iminzat, où on le trouve en rapport avec les plateaux calcaires crétaciques de la bordure de l'Atlas. Il existe en outre à Chichaoua, à Sidi Chiquer (Tensift), à Azella (Haha), dans l'oued Kseub (Neknafa) et dans l'axe du Djebel Hadid.

Dans le Rarb, le trias est très développé et semble former tout le substratum de la région comprise entre l'oued Mda et Fès.

En rapport avec ce terrain se trouvent des sources chaudes sulfureuses et des salines, ainsi que des pointements de roches ophitiques.

Terrains Jurassiques. — Dans le Djebel Zalagh, le jurassique est représenté par des calcaires blancs ou bleus, en bancs compacts qui renferment des Rhynchonelles et des Ammonites indéterminables. Par leur faciès ces couches rappellent le Lias calcaire du Zaccar et du Doui (Algérie). Dans le Zerhoun et le Selfat, ces calcaires font défaut, le Jurassique y débute par des grès rouges, discordants sur le trias, et surmontés en concordance par des calcaires dolomitiques et des calcaires en dalles à Trigonies, Gervillies, Pterocères, etc. Ces dernières couches représentent probablement le Kiméridgien.

Dans le Djebel Hadid, ce sont les mêmes grès rouges surmontés de marnes et

calcaires marneux à *Rhynchonella trilobata*, *R. ampla*, *Pect. subfibrosus*, etc., puis de calcaires dolomitiques et de calcaires compacts. Dans le Djebel Kourat la *Rhync. trilobata* se rencontre dans les grès rouges inférieurs.

Dans les Ida ou tanan et sur le plateau du Mtouga, la succession est la même.

Dans les Djebilat, le Jurassique est représenté par une puissante assise de schistes, surmontées de calcaires dolomitiques à entroques.

Dans le Haut-Atlas occidental, le système Jurassique manquent totalement dans la partie comprise entre l'oued Semnara et l'oued Iminzat.

Terrains Crétacés. — Le Crétacé inférieur débute par des poudingues et des grès rouges, surmontés de marnes vertes, rouges ou blanches. Ce faciès est localisé à la bordure du Haut-Atlas, tant sur le versant Nord que sur le versant Sud.

Au-dessus se développent en concordance parfaite : le Néocomien, représenté par des calcaires, des grès, des marnes très fossilifères, l'Aptien à *Plicatula placunea* et l'Albien à *Acanthoceras milleti*, *Nucula bivirgata*, etc...

Cette série est très développée dans la zone des plateaux du Sud. Elles manquent au Nord de l'Oum er Rbia et dans les Djebilat.

Dans le Haut-Atlas le crétacé inférieur forme les avants-monts au Nord et au Sud de la chaîne.

En quelques points des bancs gypseux s'y rencontrent ; les marnes vertes sont souvent salées et donnent lieu à des sources qui le sont également.

Le crétacé supérieur débute toujours, dans la région des plateaux du Sud, par un niveau gypseux remarquable par sa constance. Au-dessus se superposent des calcaires marneux, des calcaires siliceux, des marnes très fossilifères ; cet ensemble représente le Cénomanien, le Turonien est constitué par des calcaires massifs à *Astarte Seguenzæ*, le Sénonien par les calcaires à silex et des marnes à *Mortoniceras texanum*.

Le crétacé supérieur présente la même répartition que la série inférieure. Il existe en outre, dans la région de Tanger, où le Cénomanien est constitué par des schistes et des calcaires marneux fossilifères.

Au Sous, le Cénomanien forme les plateaux côtiers dont le substratum montre quelquefois les assises du crétacé inférieur.

Terrains Eocènes. — A la bordure de l'Atlas et jusqu'à l'Oum er Rbia l'Eocène est représenté par des argiles brunes ou blanches surmontées de calcaires à silex et à nummulites. *Ostrea strictiplicata*, *turritella édita*, des thersitées, des cônes, etc., caractérisent ces couches que l'on peut rapporter à l'Eocène inférieur.

Elles forment une bande continue à la bordure de l'Atlas et entrent dans la constitution des plateaux sub-atlantiques.

Dans le Rarb, la série Éocène, très développée, est plus complexe :

1° Les couches les plus inférieures reposent tantôt sur le trias, tantôt sur le Jurassique ou le Crétacé ; elles comprennent des argiles brunes ou blanches, à la partie supérieure desquelles se trouvent des calcaires à silex. C'est l'éocène inférieur typique de la région Est de l'Algérie ;

2° Au-dessus et transgressivement se montrent des marnes généralement blanches, quelquefois crayeuses, intercalées de grès fins qui finissent par dominer à la partie supérieure. Latéralement les grès deviennent plus grossiers, ils renferment alors de nombreuses nummulites, quelques bancs de petits poudingues s'y rencontrent, ainsi que des lentilles de calcaire à lithothamnium et à nummulites ;

3° Des argiles schisteuses, renfermant quelques bancs gréseux et siliceux à la partie supérieure, se montrent en discordance sur les couches inférieures et rappellent les argiles medjaniennes d'Algérie ; au-dessus sont de grès silicieux en gros bancs passant à la partie supérieure à des grès sableux grossiers à grains de quartz en concordance avec les argiles schisteuses et qui se rattachent pour ce fait au même étage.

L'éocène inférieur et moyen sont surtout développés au Sud de l'oued Louqqos. Les assises supérieures au contraire s'étendent entre cette rivière et Tanger.

Terrains Miocènes. — Cette série comporte les mêmes divisions qu'en Algérie : 1° A la partie inférieure, le cartennien est présenté par des grès et des poudingues à *Ostrea cartenniensis ;* 2° Au-dessus l'Helvétien et le Tortonien comprennent des argiles, des grès et des calcaires avec *Ostrea crassissima* comme fossile caractéristique.

Je n'ai reconnu nulle part l'équivalent du Sahélien. Cet étage pourrait peut-être se trouver représenté par les calcaires blancs qui affleurent sous la ville de Meknès et que je place provisoirement dans le Tortonien, jusqu'à la découverte de fossiles caractéristiques.

Le Cartennien se rencontre à l'Aqbet el Amra, sur le plateau de Raïcana, plus au Sud entre le Louqqos et le Sebou, où il affleure dans l'escarpement des plateaux ; enfin près de Fès, il constitue la colline qui borde la plaine au pied du Djebel Trat et dans le Zalagh.

Dans le Sud marocain, c'est à cet étage que je rapporte les poudingues et les sables qui affleurent entre le Cap Guir et l'Assif Tameraght.

L'Helvétien est partout nettement transgressif sur le cartennien, mais nulle part je n'ai pu constater nettement la discordance qui existe en Algérie entre ces deux étages. Les couches cartenniennes sont toujours cependant plus inclinées

que celles de l'Helvétien. La composition de l'Helvétien est variable. C'est aux environs de Meknès que la série est la plus complète. On y trouve la succession suivante :

1° Argiles délitescentes ;
2° Poudingues et grès à *Ostrea Velaini* ;
3° Argiles à *Ostrea crassissima*.

Dans les plateaux au Nord du Sebou, les argiles à Ostrea crassissima sont seules représentées, les couches inférieures manquent.

Le Tortonien est transgressif sur l'Helvétien. Il est constitué par des grès à ostrea crassissima qui, sur la carte, n'ont pas été séparés des couches helvétiennes. Ce sont ces grès qui forment les plateaux du Rarbia, et de Dchar Jdid au Nord du Louqqos, celui du Drissa et de Meknès au Sud.

Au Sud de Casablanca, cet étage reparaît entre Settat et l'Oum er Rbia formant le plateau moyen. Là, le faciès calcaire domine ; ce sont des calcaires à lithothamnium fossilifères qui le représentent et qui reposent directement sur les terrains primaires. Plus au Sud, cet étage n'a pas été reconnu.

A Meknès, les grès à Ostrea crassissima sont surmontés de calcaires blancs, déposés en bancs horizontaux et concordant avec les grès helvétiens. Il m'a paru que ces calcaires n'étaient qu'un faciès latéral des grès et qu'on devait par suite les attribuer au tortonien. Il est possible, cependant, qu'ils soient plus récents et qu'ils puissent représenter l'étage *sahélien*.

Terrain pliocène. — Ce terrain est constitué par des poudingues et des grès coquilliers qui affleurent sur tout le littoral depuis le cap Spartel jusqu'à l'Oued Tidsi, au Sud de Mogador. Au cap Spartel, les grès plus grossiers sont exploités depuis longtemps pour la fabrication de meules.

Ces couches forment une bande uniforme de 20 à 25 mètres d'épaisseur, pénétrant plus ou moins profondément dans l'intérieur sans jamais atteindre une altitude supérieure à 125 mètres. Elles forment tout le long du rivage atlantique un escarpement remarquable qui recule incessamment sous l'érosion marine. Les gisements fossilifères sont nombreux ; l'espèce la plus commune est *Ostrea cucullata* qui occupe à la partie supérieure un niveau constant. Les environs d'Arzila, de Larache, de Rabat, de Safi sont riches en fossiles, mais ceux-ci sont souvent en assez mauvais état de conservation.

Jusqu'à la hauteur de Zerga Si bou Selham, le pliocène pénètre peu à l'intérieur. Mais à partir de ce point il s'étale jusqu'au pied du Djebel Outita. Dans cette partie des Beni Haçan, les couches ont disparu presque complètement, mais des témoins, au milieu de la plaine alluvionnaire, indiquent l'extension de la mer pliocène jusqu'au fond de la plaine des Beni Haçan.

Au Sud de Rabat, ces couches se présentent toujours dans la même situation, pénétrant plus ou moins profondément à l'intérieur ; elles s'étendent sur le Chaouïa, le Doukkala, l'Abda, la plaine d'Akermout et les Ida ou Guerd. Vers le Sud, la faune change, *Ostrea lamellosa* et *Pecten maximus* abondent.

Un îlot des plus remarquables se trouve au voisinage du sommet du Djebel Hadid, par 580 mètres d'altitude.

Terrains quaternaires. — La formation quaternaire comprend :

1° La plage marine dont les témoins se retrouvent seulement à Tanger, à Mazagan et à Mogador ;

2° Les alluvions fluviales, très développées dans les vallées ;

3° Aux environs de Tanger, le long de la baie, les puits ont mis à jour une argile bleue qui renferme *Cardium edule* et *Ostrea edulis*. Cette couche est recouverte par les dunes, mais elle mérite de retenir l'attention par le niveau aquifère qu'elle détermine ;

4° Les dépôts travertineux importants, notamment à la bordure du plateau tortonien de Fès-Meknès ;

5° Le tirs qui occupe dans le Rarb, l'Abda, le Doukkala, le Chaouïa des étendues considérables. Au Sud de l'Atlas, le tirs existe également, notamment aux environs de Tiznit (Sous).

A) ITINÉRAIRES DANS LE RARB

1° Tanger — Fès

Tanger. — La ville de Tanger est installée en partie sur un témoin de la plage quaternaire dont on peut voir un affleurement important auprès du phare, sous le rempart. Ce sont des couches de poudingues disposés en bancs horizontaux qui reposent sur les quartzites medjaniens ; leur base se trouve à 10 mètres au-dessus du niveau des hautes mers. Vers le Sud, les dunes actuelles recouvrent tout le sol jusqu'à l'Oued Souani. Au fond du golfe, un peu avant le pont de l'Oued Souani, les puits ont mis à jour des argiles bleues renfermant une petite *ostrea* et *cardium edule*. Ce qui semble indiquer qu'une lagune importante existait en cet endroit et que conséquemment la mer se retire.

La partie Nord-Ouest de la ville est installée sur les couches de l'éocène supérieur dont on peut voir les grès sur toute la côte jusqu'au cap Spartel. Les argiles inférieures se montrent plus au sud dans les dépressions de l'oued Youdi et de l'oued Souani.

En suivant la route de Fès, dès que l'oued Souani est dépassé, on s'élève sur une colline argileuse, l'Aqbet el Akhbar, qui est constituée entièrement par les argiles medjaniennes. Ces argiles se développent le long du chemin dans la dépression de l'oued el Djedj (la rivière des poules) jusqu'à l'oued Marhar. A l'Ouest les collines qui prolongent au Sud le Djebel de Tanger, sont constituées, comme lui d'ailleurs, par les grès siliceux et sableux du Medjanien.

Au contact de ces deux assises se trouve un niveau d'eau important, d'où naissent un certain nombre de sources, dont l'Aïn Dalia (la source de la vigne).

A partir de Baraïn, sous les argiles medjaniennes, apparaissent des schistes bruns dans lesquels s'intercalent des calcaires marneux et des banc de calcaire dur qui renferme *Ostrea Syphax*, *Ostrea Mermeti*, et toute une faune qui caractérise le cénomanien en Algérie. Ces couches n'apparaissent que dans la dépression de l'oued el Djedj, mais elles se rencontrent aussi plus à l'Est sur la route de Tétouan où les bancs calcaires sont exploités pour la fabrication de la chaux.

Aïn Dalia. — A la descente du mamelon d'Aïn Dalia, l'éocène inférieur fait son apparition. Ce sont des calcaires à silex surmontant des argiles schisteuses brunes. Celles-ci se développent dans tout le fond de la vallée, constituant un sol imperméable qui donne lieu à un marécage important dont la traversée est, l'hiver, une gêne très grande pour la circulation dans cette région. Autour, dans les parties desséchées, la terre est noire, argileuse, et les indigènes l'appellent *tirs*, c'est la terre fertile du Maroc.

Ces calcaires se poursuivent vers l'Est dans l'oued Mouilah jusqu'auprès de Médiar. Ses affleurements sont facilement reconnaissables à la traînée blanchâtre des calcaires qui tranche sur la teinte sombre des argiles medjaniennes qui les surmontent et des argiles brunes inférieures qui les supportent.

Sur la rive gauche de l'oued Marhar, une colline boisée se détache du massif élevé des Beni Mçaouer et vient former à l'Ouest un plateau boisé de 150 mètres d'altitude qui descend en pente douce jusqu'à la mer.

Le chemin s'élève en lacet pour l'atteindre : c'est l'Aqbet el Hamra (la montée rouge). Au pied de la colline se montrent les couches de l'éocène inférieur ; au-dessus, sont des poudingues et des grès dont la coloration rouge a fait donner à cette colline le nom de Hamra ; ils se présentent en couches très redressées qui plongent au Sud-Ouest : c'est le miocène inférieur (cartennien). En arrière les grès medjaniens se montrent très développés chez les Beni Mçaouer, où ils forment un anticlinal bien visible, de direction N.-S. Ils sont partout recouverts de belles forêts de chênes-liège.

La constitution du terrain reste la même jusqu'à l'oued el Hachef, mais ici l'éocène inférieur ne paraît plus et le fond marécageux de l'oued est dû à la présence

des argiles medjaniennes. Le *tirs* se montre également développé dans cette dépression.

La montée sur le plateau du Rarbia qui domine la rive gauche, s'effectue au milieu des argiles de l'éocène supérieur et le plateau lui-même est constitué par des marnes argileuses surmontées de poudingues et de grès tendres qui appartiennent au miocène moyen (Helvétien + Tortonien) et qui se présentent en bancs horizontaux.

Ber Rihan. — Jusqu'à l'oued Aïacha le plateau du Rarbia conserve la même composition. Avant d'atteindre Ber Rihan le chemin redescend dans les argiles medjaniennes qui présentent ici un développement considérable. Elles s'étendent en effet jusqu'au pied du Djebel Habib (800 mètres), dont les parties supérieures boisées sont constituées par les grès medjaniens qui montrent là un anticlinal faisant suite à celui des Beni Mçaouer. A l'oued Saheul, le *tirs* apparaît de nouveau, et avec lui les argiles medjaniennes et les marécages ; au sud le sol se relève bientôt en une série de petites collines gréseuses et boisées, l'Ank el Djemel. Jusqu'à l'oued Raïçana le sol reste le même ; par place des bancs gréseux font saillie et il est alors facile de reconnaître les grès sableux à grains de quartz du medjanien. Les couches s'étendent vers l'Est pour former les chaînes des Beni Arrous et vers l'Ouest pour constituer tout le plateau jusqu'à la mer.

Peu après le Souq Tleta Raïçana, le chemin tourne au Sud-Est et gravit un mamelon qui s'étend jusqu'à l'oued Roujded. Nous retrouvons là les grès et poudingues du miocène inférieur qui se montrent encore fortement redressés avec plongement au S.-O.

Jusqu'à Ksar el Kebir, le sol est constitué, soit par les argiles medjaniennes, soit par les alluvions argileuses. Dans toutes les dépressions, des marécages importants existent et le *tirs* s'y présente également.

Oued Mda. — De Ksar à l'Oued Mda, le chemin emprunte la dépression de l'oued el Ma Bared (la rivière de l'eau fraîche) ; les sources y sont en effet abondantes et l'eau y est très bonne. A l'Ouest, le grand plateau des Sefian et le Djebel Drissa qui le couronne, sont constitués par les grès et poudingues du miocène inférieur, dont les couches redressées sont recouvertes par les argiles et les poudingues du miocène moyen (Helvetien + Tortonien) disposées en bancs presque horizontaux. C'est le seul point où l'on puisse observer la discordance de ces deux étages.

Djebel Sarsar. — A l'Est c'est le Sarsar, montagne boisée de 750 mètres d'altitude qui présente la constitution suivante (Pl. I, fig. 1) :

A la base, à partir de Haridiin et le long de l'oued Mda se montrent des argiles

bariolées, gypseuses et près de Malloudat, des bancs gypseux peu épais s'y rencontrent interstratifiés. C'est le faciès du trias d'Algérie. Ces couches forment toute la vallée de l'oued Mda et remontent un peu dans l'oued el Malah (la rivière salée).

Au-dessus, près de Malloudat, un témoin de calcaire marneux représente le Cénomanien. Il est immédiatement recouvert par les argiles brunes et les calcaires à silex qui représentent l'éocène inférieur, et qui forment une bande continue au flanc de la vallée depuis le col de Haridiin jusqu'à Cherichera el Aïd. Au niveau de ce douar, les couches à silex sont recouvertes par des grès et des poudingues à petits éléments disposés en bancs inclinés et bien réglés. Les parties friables m'ont donné des Nummulites du groupe de *N. Biarritzensis*. Ces couches représenteraient donc l'Éocène moyen. Elles atteignent une centaine de mètres d'épaisseur et constituent tout le sommet de la montagne.

Vers l'Est, à Bou Acina, elles sont surmontées de marnes blanches avec petits bancs gréseux intercalés, qui présentent à leur partie moyenne des marnes à noyaux de calcaires durs, puis des calcaires massifs à *lithothamnium*, *Pecten*, *Nummulites Biarritzensis*. Les couches de marnes et de grès en plaquettes se poursuivent jusqu'à Ouazzan où elles constituent le Djebel bou Allal.

Au Sud de l'oued Mda, le Djebel Chaïr et les Mecmouda sont constitués par les couches gréseuses à Nummulites.

Les couches du djebel Bou Allal plongent vers l'Est sous les argiles medjaniennes qui s'étalent chez les Beni Messara.

L'étude de cette vallée de l'oued Mda montre nettement la transgression des couches gréseuses à nummulites sur les calcaires à silex. Ce fait, joint à la présence de la N. Biarritzensis, m'a engagé à les séparer de l'éocène inférieur pour les attribuer à l'éocène moyen.

Ouazzan. — De Ouazzan on voit nettement se profiler à l'horizon la chaîne des Djebala. Les premières rides dont fait partie le Djebel Alam sont continuées par des grès medjaniens, tandis que les sommets culminants des Djebel Chechaoun et Tiziren, qui se voient parfaitement, montrent une masse calcaire qui ne peut être que liasique.

De Ouazzan, notre itinéraire traverse le Djebel bou Allal et redescend dans l'oued Laccouas, où l'on peut constater la superposition directe de l'éocène moyen sur le trias. Il en est ainsi jusqu'à l'oued Rdat, dont toute la haute vallée est creusée dans le trias. Sur la rive droite, une petite colline isolée présente des calcaires marneux semblables à ceux qui ont été indiqués ci-dessus près de Malloudat et qui doivent appartenir au Cénomanien. Le Djebel Aouf et le Djebel Setta paraissent constitués de même, à en juger par le faciès et par les échantillons trouvés dans la rivière.

La rive gauche de l'oued Rdat est formée par un plateau peu incliné qui s'étend vers l'Ouest jusqu'au Sebou, au Sud jusqu'à l'oued Ouerra. Tout le substratum est constitué par le trias, le miocène forme couverture. Vers l'Est ce plateau se poursuit jusqu'au pied du Djebel Setta et le long de la vallée de l'oued Ouerra jusqu'au Djebel Mouley bou Chta.

Près du Tnin, dans la berge de la rivière, on peut observer un synclinal triasique dans lequel se rencontre un nouveau témoin des calcaires cénomaniens (Pl. I, fig. 2). En amont, dans la vallée, on voit émerger de l'alluvion des masses rocheuses puissantes de calcaire dolomitique. Ce sont très probablement des lambeaux des terrains jurassiques que nous rencontrerons plus loin. Le djebel Mouley bou Chta n'est qu'un témoin beaucoup plus important de ces calcaires.

Entre l'oued Ouerra et le Sebou se rencontre encore la même disposition. C'est encore un vaste plateau miocène qui repose sur le trias. Le long du chemin, des dépressions mettent à jour le trias au cœur même du plateau, tandis qu'à la bordure, le miocène inférieur, composé de poudingues et de grès, occupe une bande étroite recouverte par le miocène moyen argilo-gréseux. A Mazeria, une roche éruptive perce au travers du trias et constitue le Coudiat Merrakech. Ces roches sont des mélaphyres, associées à des masses gypseuses importantes, qui se retrouvent aussi au milieu des argiles violacées ou rouges du trias.

Oued Sebou. — Le long du fleuve et sur sa rive droite seulement, l'éocène inférieur reparaît, toujours constitué par les argiles brunes et blanches de la base et les calcaires à silex, surmontant directement le trias. Au Djebel Rallaba on peut observer la coupe suivante (Pl. I, fig. 3) :

1° Le trias formant un anticlinal couché à l'Est et composé de bancs gypseux recouverts par des marnes rouges et des argiles violettes ;

2° L'éocène inférieur ;

3° Argiles bleues, 10 mètres ;

4° Grès tendres à *Ostrea Velaini*, 20 mètres ; } Helvétien.

5° Argiles bleues, 25 mètres ;

6° Grès tortonien en bancs, 25 mètres.

Le miocène inférieur, faisant défaut, c'est un indice de la transgression du miocène moyen. La discordance sur l'éocène inférieur peut être aussi observée ; alors que les calcaires à silex sont fortement redressés, les couches miocènes sont horizontales

Les environs de la maison du caïd Ould Ba Mohamed sont également instructifs. Toute la dépression qui borde le plateau miocène est triasique. Les argiles rouges, blanches, violettes avec cristaux de gypse constituent toute la région.

Par place des masses gypseuses importantes, sans stratification aucune, surgissent en petites collines. Des masses dolomitiques, des cargneules, des calcaires cristallins se rencontrent aussi, sans qu'il soit possible de reconnaître une orientation quelconque. Une source sulfureuse froide sort du pied d'un de ces escarpements rocheux, constitué par une masse gypso-dolomitique. C'est l'*Aïn Keberta* située au Nord de la maison. Une autre source sulfureuse, chaude, émerge au contact de la base du miocène, c'est l'Aïn Keberta du Sud.

Tout ce chaos est recouvert par le miocène moyen qui présente la même

Fig. 253. L'Aïn Keberta et l'escarpement des gypses.

composition qu'au Djebel Rallaba et dont les couches gréseuses supérieures renferment :

Ostrea crassissima.
Pecten sp.
Turritella vermicularis.

La bande triasique se poursuit jusqu'à Mechra Hajra ech Cherifa. Cette pierre est encore un énorme monolithe qui pointe à travers les alluvions du Sebou et qui est composé de dolomies et de gypse. Sur la rive droite du Sebou, le miocène se poursuit très loin vers l'Est et va constituer les collines argileuses basses qui s'étendent depuis l'oued Ouerra jusqu'à l'oued Inaoun, en bordure du massif montagneux des Djebala.

Sur la rive gauche, le miocène moyen manque totalement dans la région. Au trias qui forme toujours les dépressions, succèdent, près du Souq el Arba, des dolomies et des calcaires massifs qui forment un anticlinal orienté du N.-O. au

S.-E., dont le trias occupe l'axe. Une source sulfureuse existe au contact, à la tête du ravin qui descend sur le versant nord (Pl. I, fig. 4). A l'Est et à l'Ouest, c'est l'éocène moyen qui forme la couverture des plateaux. Les parties les plus élevées du Djebel Haloui sont cependant constituées par les poudingues du miocène inférieur. Au Sud des Oulad Djemâa, la structure est la même jusqu'au Djebel Guebgueb.

Djebel Guebgueb. — Au pied Nord du Djebel Guebgueb, se retrouve encore un petit témoin des calcaires que j'ai attribués au cénomanien par analogie avec ceux des environs de Tanger. Au-dessus se développe l'éocène moyen qui présente ici le même faciès qu'au Sarsar avec cependant une concentration des bancs gréseux aux parties moyennes et supérieures ; sur le revers Sud, à la descente du col, l'éocène inférieur apparaît sous les couches de l'éocène moyen, ainsi que le Trias qui est visible dans l'oued Malah (Pl. I, fig. 5).

Fès. — La colline, qui sépare l'oued Malah de Fès, est constituée par les poudingues et les grès du miocène inférieur. La ville de Fès est construite sur la pente du plateau helvétien, dont la bordure présente des amas puissants de travertins quaternaires.

Djebel Zalagh. — Au Nord-Est de la ville culmine le Djebel Zalagh. Il est constitué par une masse énorme de calcaires massifs bleuâtres dont les bancs plongent au Sud, recouvrant le trias. Je n'y ai rencontré qu'une mauvaise trace d'ammonite à côtes très fines et une rhynchonelle indéterminable. Ces calcaires du Zalagh sont bien différents de ceux du Jurassique du Zerhoun ; leur faciès rappelle plutôt le Lias du Zaccar et du Doui (Algérie).

Sur le versant Nord, dans la gorge étroite qui sépare le Zalagh de l'Haloui, se montrent des poudingues rouges qui appartiennent à la base du miocène inférieur.

2° Larache — Fès

Larache. — La ville de Larache est située à l'embouchure de l'oued Louqqos, sur un plateau sableux qui domine la mer de 18 à 20 mètres. La constitution de ce plateau est la suivante :

Presque au niveau de la mer se trouvent des argiles bleues ou jaunes, qui sont surmontées de quelques bancs de poudingues et de grès tendres. Une source abondante sort au contact des deux formations. Les fossiles sont abondants dans les

grès supérieurs, on y trouve entre autres : *Pecten Jacobæus*, *Ostrea cucullata* et toute la faune pliocène des environs d'Alger.

Sur la rive droite du Louqqos, le terrain est bien différent. Au bord de la mer, quelques rochers présentent encore les grès à *ostrea cucullata*, puis des dunes atteignant 20 à 25 mètres d'altitude, forment une sorte de barrage qui oblige la rivière à faire un coude brusque vers le Sud-Ouest, avant d'arriver à la mer. A l'Est, la colline de Lixus présente à sa base les couches à silex de l'éocène inférieur. Au-dessus se développent des poudingues et grès à nummulites, puis des calcaires nummulitiques en gros bancs. C'est l'éocène moyen tel qu'il existe au Djebel Sarsar. Ces couches reparaissent au bord de la mer à Haffat el Beïda, où elles constituent un escarpement remarquable par sa teinte blanche. L'éocène moyen est recouvert par les argiles et les grès medjaniens qui se développent au Nord jusqu'à l'oued Saheul, supportant une maigre forêt de chênes-liège.

Les couches pliocènes se poursuivent, toujours en bordure de la mer, jusqu'à Arzila et au Cap Spartel, formant une bande étroite en contrebas du plateau miocène. Vers le Sud, le plateau pliocène s'étend dans les mêmes conditions jusqu'au Zerga de Si bou Selham. A partir de ce point, il forme une colline étroite qui barre la grande plaine alluvionnaire et marécageuse des Beni Hacan.

La route de Larache à Tanger traverse le plateau pliocène de Larache, puis s'élève sur celui du Khloot et des Sefian, qui est constitué par les couches marno-gréseuses du miocène moyen. La route la plus généralement suivie continue sur Mechra bel Ksiri et longe le bord Est de la plaine d'alluvions. J'ai préféré prendre celle de Mechra el Pacha, qui présente plus d'intérêt.

Djebel Drissa. — A la descente du Djebel Drissa, on traverse les couches triasiques de l'oued Mda, puis on s'élève sur les collines de Basra en coupant les poudingues et les grès du miocène inférieur qui présentent, jusqu'à Jraïfi, un plongement très accusé vers le Sud-Ouest.

A partir de ce point, le chemin suit une série de dépressions qui sont bordées à l'Est par un escarpement rocheux qui s'étend jusqu'au pied du Djebel Kourt. Le fond de la dépression est constitué par le Trias, et à Chemmakha et dans l'oued Tnin on y rencontre des pointements éruptifs.

En rapport avec ce trias, il existe des sources sulfureuses et des sources pétrolifères, notamment à Jraïfi et à Chemmakha.

L'escarpement est constitué par les couches de l'éocène inférieur et moyen qui forment deux bandes superposées et continues jusqu'au Djebel Kourt. A l'Ouest, le miocène moyen s'étale en bancs presque horizontaux jusqu'à la plaine du Sebou.

Djebel Kourt. — Le Djebel Kourt, comme le Sarsar, est formé des assises de grès, de poudingues et de marnes de l'éocène moyen, surmontant les calcaires à silex qui en constituent la base. Du Souq el Had jusqu'à l'oued Ouerra, le chemin coupe le même plateau miocène déjà traversé plus à l'Est dans l'itinéraire précédent. Ce sont les mêmes argiles bleues helvétiennes qui sont surmontées, par places seulement, des grès et poudingues supérieurs du tortonien.

A Mechra el Pacha, on retrouve le Trias dont les affleurements se poursuivent dans toutes les dépressions voisines. Sur la rive gauche, un pointement éruptif se rencontre au milieu des argiles bariolées recouvertes par le miocène moyen. Au

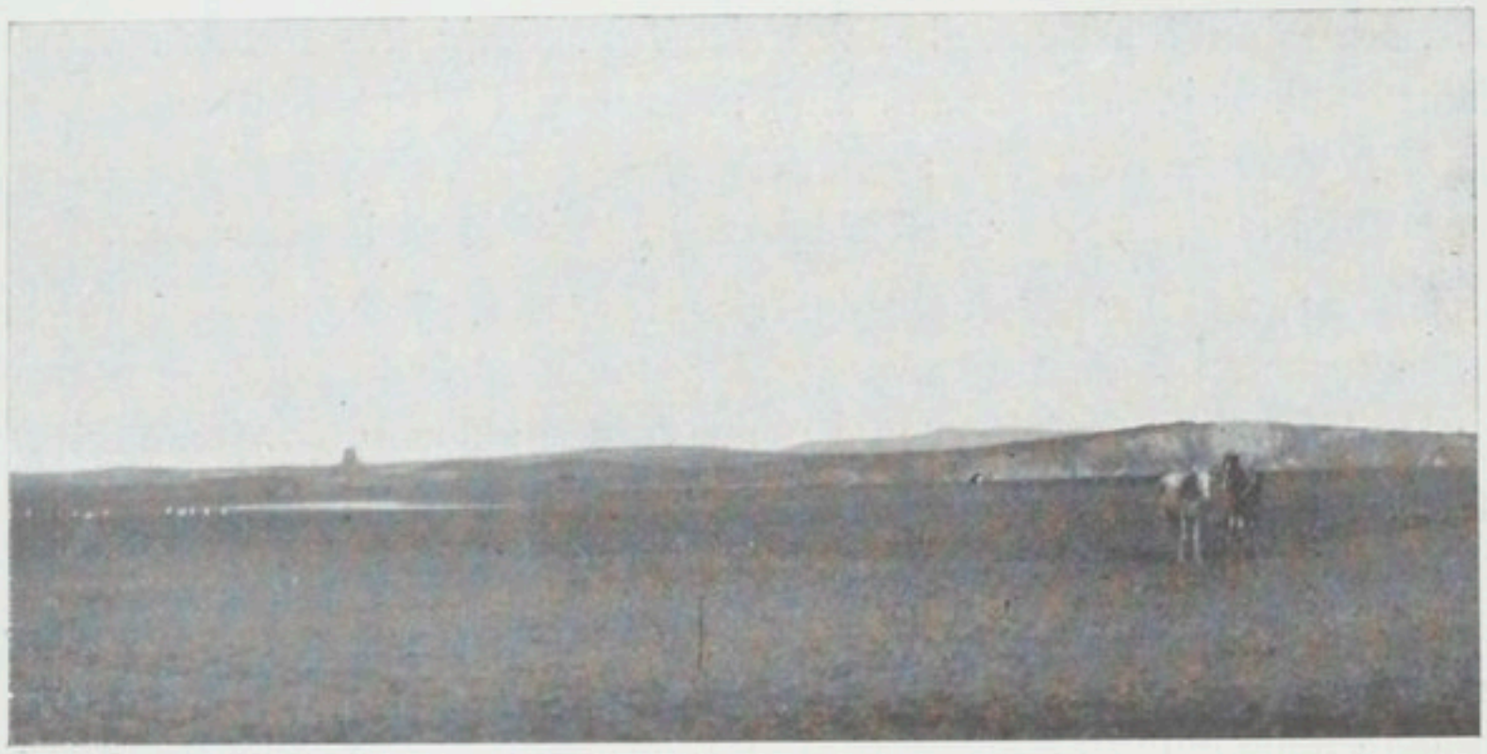


Fig. 254. Plaine du Sebou et Rocher d'Hajer el Ouakef.
Vue prise du Sud.

Sud, le Djebel Jemana présente les marnes et les grès de l'éocène moyen et, sur les bords du Sebou, un affleurement important de calcaire à silex occupe la base des collines qui enserrent le fleuve à Mechra el Hamriti.

Toute la vallée, jusqu'à Mazeria, est triasique. Sur la rive du Sebou, un curieux monolithe, Hajer el Ouakef, rappelle ceux de Mouley bou Chta et de Hajer ech Cherifa, mais j'ignore sa composition.

Djebel Selfat. — Vers le Sud, le chemin longe le pied du Djebel Selfat pour gagner Bou Kachouch et la nzala des Beni Ahmar, toujours dans le trias qui présente de nombreux pointements éruptifs. Vers l'Est du chemin, des plateaux éocènes se poursuivent en bordure du Sebou pour se rattacher à ceux qui ont été traversés dans les Oulad Djema. Le Selfat, dont l'altitude atteint près de

800 mètres, offre une arête rocheuse remarquable, qui va se souder au Zerhoun par le col de Zegota ; elle présente la structure suivante (Pl. I, fig. 6) :

1° Dans l'oued Zegota, affleure un pointement éruptif surmonté d'argiles violettes ;

2° Puis viennent des cargneules et des gypses en bancs réguliers, qui plongent au Sud-Ouest sous la montagne ;

3° Une zone d'argiles gypseuses blanches, violettes et rouges ;

4° Grès rouges en bancs bien réglés, d'une centaine de mètres d'épaisseur ;

5° Calcaires dolomitiques, 100 à 120 mètres ;

6° Calcaires massifs ou en bancs se délitant en plaquettes, dans lesquels se rencontrent des *Pecten*, des *Rhynchonelles*, des *Nérinées*, des *Pentacrines*, des *Trigonies*, mais dont il est difficile d'extraire des exemplaires en bon état ;

7° Marnes blanches à noyaux de silex ;

8° Calcaires marneux à silex ;

9° Poudingues reposant en discordance sur toute la série inférieure.

Les assises 1, 2 et 3 représentent le Trias, les assises 7 et 8 l'éocène inférieur.

L'assise 9 surmonte en transgressivité toute la série du miocène moyen, bien développée plus à l'Ouest ; elle correspond donc au Tortonien. Quant aux assises de grès rouges, de dolomies et de calcairee, il est probable qu'elles représentent le Jurassique moyen et supérieur, sans qu'il me soit possible de préciser davantage.

Ces grès rouges sont semblables à ceux qui se rencontrent dans la même situation au Djebel Hadid près Mogador, où ils sont recouverts par des calcaires à *Rhynchonella trilobata*. Ils pourraient par conséquent représenter l'oolithe.

Zerhoun. — De la nzala des Beni Ahmar à celle des Oudaïa, le chemin suit le bord du massif du Zerhoun et il facile de reconnaître que la constitution de cette montagne est identique à celle du Selfat.

Le trias pénètre plus ou moins profondément dans l'axe de la montagne toujours sous les couches gréseuses rouges. Les calcaires forment les sommets. Les couches plongent au Sud-Ouest, puis au Sud. Le Selfat et le Zerhoun font donc partie d'un même anticlinal, dirigé de l'Est à l'Ouest, puis au Nord-Ouest, et dans l'axe duquel se trouve le Trias. Ce pli présente la même allure que les plis des montagnes rifaines ; ce qui permet de supposer que le Zerhoun et le Selfat sont les témoins d'une chaîne démantelée parallèle à celles du Rif et des Djebala.

A la nzala des Oudaïa, le trias reparaît dans l'oued Mikkes. Il comprend, comme sur le flanc du Selfat, un pointement éruptif surmonté de masses gypseuses importantes avec soufre et source sulfureuse et des marnes rouges et violettes qui se développent vers l'Est. Ces couches sont immédiatement recouvertes par

l'éocène moyen qui forme toute la colline jusqu'à l'oued Mouley Yacoub où le trias reparaît et renferme la source sulfureuse célèbre de ce nom.

A la montée de la nzala Jboub, les calcaires dolomitiques Jurassiques sont nettement tronquées par une faille de direction Nord-Ouest (Pl. I, fig. 7).

Au Nord de la nzala des Oudaïa, un autre lambeau des mêmes dolomies forme un escarpement entouré de toutes parts par l'éocène moyen.

Plaine de Saïs. — Le chemin redescend ensuite dans la plaine de Saïs où l'éocène inférieur constitue le soubassement de la colline jusqu'auprès du Djebel Trat. Là, des marais salants et des argiles bariolées indiquent la présence du Trias. Ce terrain est recouvert par l'éocène inférieure, l'éocène moyen argilo-gréseux qui forme le Djebel Trat et par les poudingues du miocène inférieur qui s'étendent jusqu'à Fès en bordure de la plaine.

3° Rabat — Meknès — Fès

Rabat. — Le plateau littoral pliocène se poursuit depuis Larache jusqu'à Rabat. Sous la ville même une bonne coupe peut en être prise le long de l'oued Bou Regrag (Pl. I, fig. 8).

Sur des marnes blanches ou bleues du miocène on trouve une épaisseur d'une dizaine de mètres de poudingues avec quelques bancs de grès intercalés. Au-dessus un petit lit marneux de 0^m20 sépare les couches inférieures d'une assise puissante de 10 à 15 mètres d'une molasse coquillère dont les bancs sont exploités comme pierre de construction. A la partie moyenne de ces bancs se rencontre un lit fossilifère ou l'*ostrea cucullata* abonde. Ces couches présentent une légère inclinaison au Nord.

En arrière le plateau sableux se continue jusqu'au Sud de Chellah. Là les argiles miocènes apparaissent et leur contact est facile à suivre par le sol boueux qui fait place au sable rouge surmontant les grès. Plus au Sud au confluent de l'oued Bou Regrag et de l'oued Korifla, on trouve des calcaires saccharoides surmontés de calcaires dolomitiques, puis des argiles schisteuses brunes et des marnes blanches à silex. En discordance au-dessus se trouvent des calcaires marneux à moules de venus, de cônes, qui rappellent les calcaires tortoniens de Meknès. Les couches inférieures paraissent devoir se rapporter au Jurassique, les couches à silex à l'éocène inférieur. Dans ces dernières j'ai recueilli *scutellina nummularia* qui vient confirmer cette interprétation.

La route de Meknès suit à partir de Rabat le plateau pliocène jusqu'à El Qnitra.

Les couches à *ostrea cucullata* se rencontrent fréquemment, chaque fois qu'une petite dépression se produit. A El Qnitra, un affleurement des marnes miocènes favorise l'installation d'un énorme marécage avec *tirs*. A partir de ce point et jusqu'à Si Quaçem, le chemin traverse d'abord quelques collines pliocènes puis s'installe sur les alluvions de la plaine. Dans toutes les dépressions les argiles miocènes apparaissent et supportent un marais plus ou moins étendu avec *tirs*. On peut en conclure que toute la dépression est creusée dans les marnes miocènes. Le fait se vérifie d'ailleurs encore plus à l'Est, à l'oued el Hamma, où le petit îlot du Koudiat Mimoun montre les couches pliocènes reposant horizontalement sur les marnes miocènes. La dépression des Beni Haçan est limitée au Sud par un plateau peu élevé qui se rattache aux collines de Qnitra et aux couches pliocènes du Koudiat el Araïs. On peut supposer avec juste raison qu'il est également pliocène. Plus loin en arrière, un plateau plus élevé vient contourner le Djebel Outita, il se prolonge entre l'oued Rdem et l'oued Tilii par les couches tortoniennes. Il y aurait donc dans cette région comprise entre Rabat et l'oued Rdem deux plateaux superposés, l'inférieur pliocène, le supérieur miocène,

Djebel Outita. — A Si Quaçem, le Djebel Outita est profondément entaillé par deux gorges pittoresques : la Bab Tisra le long de l'oued Rdem, la Bab Tiouka à quelques kilomètres au Nord-Est. Par ces deux défilés passent deux routes qui se rendent, l'une à Meknès par la Bab Tisra, l'autre à Fès par la Bab Tiouka. J'ai suivi ces deux routes intéressantes pour la structure de cette région.

La Bab Tisra est creusée dans des roches dures, dont l'étude peut être faite en suivant le chemin qui gravit la colline à l'Est de la gorge. (Pl. I, fig. 9).

En partant de Si Quaçem (30^{m}) on suit d'abord la rive gauche de l'oued Rdem et on s'élève sur un petit plateau alluvionnaire qui domine la vallée d'une trentaine de mètres (cote 60) et sur lequel est installé le marché (souq). Une dépression d'une quinzaine de mètres sépare ce plateau de la colline principale. Sous les alluvions caillouteuses du plateau se trouvent quelques bancs de grès et sables jaunes à *Pecten* qui surmontent des marnes bleuâtres dont l'épaisseur peut atteindre 40 à 50 mètres. Cet ensemble qui représente le miocène moyen plonge vers le Nord-Ouest avec une inclinaison de 15° environ.

La colline principale est formée de deux terrasses superposées dont la supérieure descend en pente régulière vers le Sud-Ouest. Le chemin s'élève d'abord dans des argiles brunes schisteuses jusqu'à la cote 100. Un banc de calcaire dur à échinides et grosses huîtres, dont il m'a été impossible de prendre des échantillons, lui succède, plongeant au Sud-Ouest avec une inclinaison de 20 à 25°. Au-dessus des marnes blanches à silex couvertes d'éboulis calcaires et gréseux occupent la première plate-forme à la cote 150 ; puis des couches de

calcaire compact se développent jusqu'à la cote 220 intercalés de bancs marneux à silex.

Au-dessus et jusqu'au sommet de la colline, à la cote 300, se montrent des marnes sans silex, intercalées de bancs gréseux en tout semblables à ceux du Guebgueb. Ils représentent l'éocène moyen, alors que les schistes et calcaires à silex représentent l'étage inférieur.

L'ensemble est recouvert, au Sud, par les argiles miocènes. A la Bab Tiouka, la coupe est un peu différente (Pl. I, fig 10). En partant de Si Quacem on suit les alluvions anciennes, en s'élevant insensiblement jusqu'au pied d'une première colline. De la cote 80, on s'élève assez rapidement ensuite jusqu'à la cote 130, niveau où se trouve une sorte de défilé qui constitue précisément la Bab Tiouka. On redescend ensuite dans l'oued Tilii où se trouve un petit escarpement de calcaire à silex qui forme le prolongement de la colline de Bab Tisra. Ces couches sont complètement entourées par les argiles helvétiennes.

La première colline est constituée par des grès sableux durs avec intercalation de bancs marneux à *ostrea* et *pecten*, qui surmontent une puissante assise d'argiles helvétiennes et qui sont très probablement tortoniens.

De Bab Tiouka, le chemin de Fès s'élève sur le flanc du Selfat à travers les argiles helvétiennes jusqu'au plateau du col de Zegota où les grès et poudingues tortoniens forment une corniche accolée au flanc de la montagne et se poursuivent dans la même situation jusqu'au flanc du Zerhoun.

Meknès. — De Bab Tisra, le chemin de Meknès se développe dans la vallée de l'oued Rdem, toujours au milieu des argiles helvétiennes jusqu'au confluent de l'oued Sedjra, puis s'élève rapidement pour gagner le plateau qui supporte la ville.

A la montée à partir du pont de l'oued Fekran, on peut observer la coupe suivante (Pl. I, fig. 11).

A la base, les argiles bleues de la vallée qui atteignent ici une centaine de mètres de puissance, à partir du bas du plateau.

Puis horizontalement se trouvent des bancs de grès plus au moins grossiers et quelques bancs de poudingues. Ce niveau renferme de nombreuses *Ostrea Velaini*. Au-dessus, des argiles du même type que celles de la base, renferment *Ost. crassissima*, puis des marnes blanches avec calcaires marneux blancs, et gros bancs de grès.

Les marnes calcaires et grès supérieurs correspondent au Tortonien. Sur le plateau de Meknès le tortonien forme un escarpement remarquable vers le Nord, le long de l'oued Sedjra ; il s'étend au Sud, jusqu'à la bordure de la chaîne des Beni Mtir. Vers l'Ouest les couches calcaires se poursuivent dans la direction du plateau de l'Oulmès et chez les Zemmours.

Le Djebel Kafès présente la même constitution que l'Outita : au sommet l'éocène inférieur, au Nord l'éocène moyen.

Fig. 255. Grès et poudingues tortoniens au flanc du Selfat. — Vue prise de l'Ouest.

De Meknès à Fès, le chemin se maintient sur le plateau, coupant un très grand nombre de ravins qui descendent vers le Nord jusqu'à la plaine de Saïs.

Le terrain reste le même. A l'oued Ouïslan les argiles à *Ostrea crassissima* sont surmontées de la succession suivante :

1° Marnes blanches et calcaires ;

2° Grès et poudingues.

Sur les pentes de l'oued des couches très épaisses de travertins quaternaires à débris végétaux, témoignent de l'importance de sources aujourd'hui disparues.

A l'oued Djida, les argiles miocènes sont surmontées de :

1° Marnes blanches sableuses ;

2° Grès et poudingues ;

3° Sables rouges.

A l'oued Madhouma, par des marnes et des sables jaunes.

Les calcaires blancs de Meknès disparaissent ainsi peu à peu et passent latéralement à un faciès gréseux.

A partir de l'oued Djida, les érosions récentes ont rejeté la bordure du plateau plus au Sud, de sorte que c'est par la descente d'un premier gradin que l'on arrive sur les sables et les marnes de l'oued Madhouma. Un deuxième gradin donne accès sur les argiles blanches qui se développent vers le Sud-Est à la bordure de l'escarpement supérieur.

A la hauteur de l'Aïn Toto, les couches tortonniennes vont s'appuyer en trans-

gression sur le flanc du Zerhoun où ils forment une corniche très visible qui va rejoindre celle que nous avons signalée au flanc du Selfat et au col de Zegota.

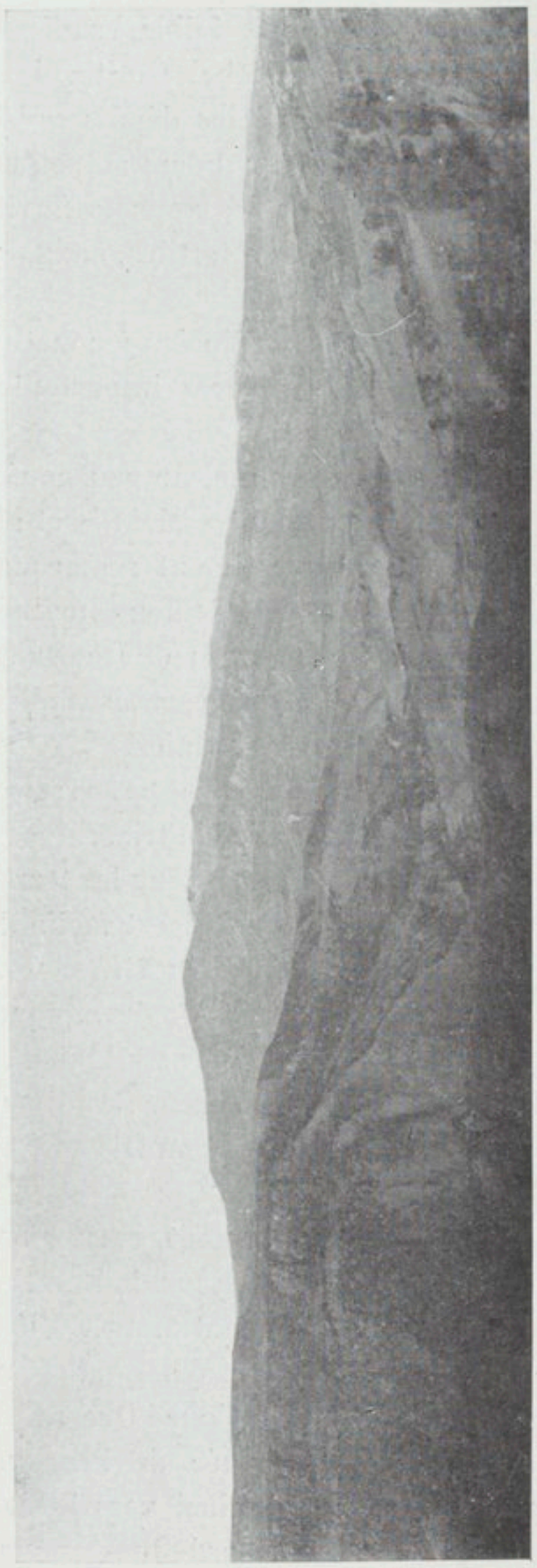


Fig. 256. Le plateau miocène au flanc du Zerhoun. — Vue prise de l'Oued Madhouma. Zerhoun

Plaine de Saïs. — La plaine de Saïs (Pl. I, fig. 12) est alluvionnaire, mais aux environs de l'oued Nja on trouve, affleurant par places, des calcaires-compacts ayant l'apparence de ceux de Zerhoun et que je classe au même niveau pour cette seule raison.

La plaine alluvionnaire s'étend jusqu'à Fès où les travertins forment la bordure du plateau.

Fès. — Au Sud de Fès, les argiles helvétiennes forment toutes les collines qui s'étendent jusqu'au pied du Djebel Behalil et du Kef Mouzer, et vers l'Est, celles qui forment l'Ank el Djemel sur la route de Taza. Les couches gréseuses supérieures reparaissent sur la rive droite du Sebou et constituent la partie supérieure de l'Ank el Djemel. Le miocène ainsi constitué se poursuit jusqu'à l'oued Inaoun où il rejoint, très probablement, la bande de l'oued Ouerra, pour se prolonger ensuite dans la direction de Taza.

En somme, la région du Rarb que nous venons d'étudier est surtout constituée par une série de terrasses superposées ; mais par suite de la nature argileuse des sédiments helvétiens, cette structure est quelquefois un peu confuse. La terrasse inférieure, qui longe la côte où elle forme un

escarpement remarquable, notamment depuis Arzila jusqu'à Rabat, est constituée presque exclusivement par le pliocène. A l'intérieur, cette terrasse s'étend à une distance relativement faible, sauf dans la vallée du Sebou, où elle pénétrait jusqu'au pied du Djebel Outita. Les érosions quaternaires et récentes ont, en grande partie, enlevé les dépôts gréseux et ont mis à jour les argiles miocènes. A ces parties correspondent actuellement des dépressions marécageuses en voie de comblement par les apports fluviaux. Ces zones basses sont toujours constituées par des sols très fertiles, auxquels les indigènes appliquent la dénomination de *tirs*.

La base des grès pliocènes constitue un niveau aquifère remarquable qui se manifeste par des sources importantes, partout où le substratum argileux a été atteint par l'érosion.

La terrasse moyenne, un peu confuse dans la partie au Nord du Sebou, est au contraire très nette entre Meknès et Fès. Comme la précédente, elle est limitée à l'Ouest par un escarpement remarquable, dont fait partie la colline rocheuse de Bab Tisra ; elle est également inclinée légèrement vers l'Ouest et s'élève jusqu'à l'altitude de 500 mètres ; elle entoure vers l'Ouest et vers le Sud les parties plus élevées constituées par des assises plissées, alors qu'elle-même ne présente que des couches presque horizontales.

La bordure Est de cette terrasse est jalonnée d'une série de pointements éruptifs en rapport avec le trias.

A l'intérieur de cette zone les terrains jurassiques et éocènes forment un relief plus accusé dans lequel il est facile de retrouver la structure à plis concentriques du massif des Djebala et du Rif.

Au Zalagh et aux îlots jurassiques du flanc du Djebel Haloui, correspond un premier anticlinal dans l'axe duquel se trouve la bande triasique de l'oued Ramdalla et de l'oued Laccouas. Ce pli se poursuit vers le Nord-Ouest dans les Beni Gorfit ; il est bien visible au Djebel Habib et chez les Beni Mçaouer où il affecte les grès medjaniens.

Au Zerhoun et au Selfat, correspond un deuxième anticlinal dans l'axe duquel se trouve la bande triasique de Bou Kachouch, de Mechra el Bacha, de Chemmaka et d'Haridiin. Ce pli vient mourir à la côte entre Larache et Arzila.

Entre ces deux plis le synclinal est nettement indiqué dans les îlots cénomaniens notamment celui de l'oued Ouerra. Ces plis, sensiblement parallèles, présentent une courbure prononcée de l'Est vers le Nord-Ouest, l'un au Zalagh, l'autre au Zerhoun, continuant ainsi vers l'Ouest la série concentrique des plis du Rif. Ils s'abaissent vers le Nord-Ouest pour atteindre la fosse du détroit de Gibraltar. L'âge de ces plis peut être déterminée avec assez de précision. Le miocène inférieur (cartennien) est fortement plissé au Zalagh, tandis qu'au Selfat on

constate que le miocène moyen (Helvetien et Tortonien) a recouvert la zone plissée. L'époque de ces mouvements est donc compris entre ces deux étages. Ils sont par conséquent synchroniques de ceux de l'Atlas tellien d'Algérie si bien étudiés par M. Ficheur (1).

Il faut très probablement rattacher à un pli semblable les affleurements jurassiques et éocènes de la chaîne des Beni Mtir ; ce pli atteint la côte à Rabat et est marqué un peu au Sud de cette ville par l'affleurement des calcaires jurassiques surmontés des couches de l'éocène inférieur.

B) ITINÉRAIRES DANS LE HAOUZ

1° **Rabat — Casablanca — Marrakech — Mazagan**.

Rabat. — Le plateau de Rabat se poursuit vers le Sud-Ouest présentant toujours la même composition. Les grès molassiques donnent par leur désagrégation un sable rouge *(hamri)* qui s'étale uniformément sur le sol ou qui remplit, parfois, des poches dans les grès. Cette désagrégation se produit surtout le long du rivage et les érosions aidant, il en est résulté la formation de deux terrasses superposées, dont l'inférieure est souvent envahie par les dunes.

Près de l'oued Ykem, la terrasse supérieure vient butter contre une colline schisteuse plus élevée, bordant au Nord une dépression dans laquelle existe un rdir et où l'on peut constater la présence du *tirs*. A l'oued Ykem, dans la découpure de la rivière, affleurent des schistes argileux qui sont recouverts en discordance par le pliocène. Ces schistes plongent vers l'Est et ont une direction N. 20° E. Le pliocène est formé comme à Rabat, de poudingues et de grès molassiques. Les marnes qui affleuraient sous ces couches, le long de l'oued bou Regrag, manquent ici ; c'est une des raisons qui m'ont conduit à les séparer du pliocène pour les attribuer au miocène.

Jusqu'à Casablanca, on trouve la même superposition du pliocène, horizontale sur des schistes très plissés, dont les couches présentent toujours la direction N. 20° E.

Au contact des deux formations est un niveau d'eau remarquable qui donne lieu à quelques sources importantes. On remarque aussi que partout où les grès pliocènes ont disparu par suite des érosions, il existe une dépression au bord de

---

(1) E. Ficheur. Bull. Soc. géol., t. xxiv, 1896

laquelle émerge la source ; le fond de la cuvette est occupé par un rdir et la dépression est comblée, en partie, par du *tirs*.

Kasba Srirat. — A la Kasba Srirat (les petits rochers) s'observe un fait très curieux. Ces rochers forment en relief une série de petites arêtes dirigées N.-N.-E. et dont l'ensemble est orienté E.-O. Les couches qui les forment plongent fortement à l'Est, elles sont composées de schistes et de quartzites et sont entourées complètement par le pliocène horizontal. Elles se prolongent jusqu'à la mer où elles forment la base de l'escarpement rocheux de la berge.

Fig. 257. Schistes primaires de la rade de Casablanca.

Un peu à l'Ouest, à l'oued Cherrat, les schistes sont recouverts directement par les dunes consolidées à *helix*.

A Bou Znika, les schistes sont presque verticaux et orientés N. 17° E. Ici ce sont des schistes lustrés, traversés de filons de quartz, qui paraissent plus anciens que les schistes et quartzites des Srirat. Les affleurements restreints ne permettent pas de reconnaître les relations qui lient les différentes assises de cette série schisteuse. Au-dessus le pliocène toujours formé de poudingues et de molasse coquillière donne lieu à une source abondante et, à l'effleurement des schistes, correspond encore un rdir et du *tirs*.

A Kasba Mansouria, le pliocène n'est plus représenté que par les poudingues de la base ; ils reposent sur des schistes et des grès qui plongent à l'Est avec une

inclinaison de 27° et qui présentent la direction constante N.-N.-E. Il en est de même à Fdala ou les poudingues pliocènes affleurent au niveau du Pont.

Casablanca. — Entre Fdala et Casablanca le pliocène forme en bordure de la mer un plateau légèrement incliné qui porte le marabout de Sidi Moumen.

En arrière, les schistes affleurent dans une dépression où ils sont recouverts par le *tirs* ; ils forment tout le substratum du plateau de Si Moumen et viennent ressortir au niveau de la mer à l'Aïn Mazzi, où ils sont cachés en partie par les dunes actuelles.

A Casablanca, les schistes dont certains bancs sont micacés, se montrent tout le long de la côte, jusqu'au cap situé à l'Ouest de la ville. Ils présentent la même allure que ceux du littoral, plongent à l'Ouest et sont également recouverts par les poudingues pliocènes qui s'étalent sous Casablanca. La nappe aquifère que renferment ces couches est utilisée dans la partie Sud de la ville par des puits qui atteignent 4 à 5 mètres de profondeur. C'est la seule eau utilisable ; mais par suite du peu de développement des affleurements pliocènes, la nappe n'est pas suffisamment alimentée et l'eau est peu abondante ; aussi l'eau de l'Aïn Mazzi est-elle employée concurremment à l'alimentation de la ville.

Chaouïa. — Au Sud de Casablanca, s'étend l'importante tribu du Chaouïa, que mon itinéraire traverse dans la partie Ouest, jusqu'à Mechra bou Laouane. Au sortir de la ville, est un plateau sableux, où la croûte calcaire est très développée. Cette croûte, qui passe inaperçue dans le Rarb, joue dans le Haouz un rôle considérable. Elle existe presque toujours à la surface des sables et indique ainsi les affleurements du pliocène, tandis qu'elle manque toujours sur les schistes. La formation de cette croûte, bien connue en Algérie, est due à l'évaporation des eaux du sous-sol, qui amenées à la surface par capillarité, déposent le calcaire tenu en dissolution. Il se produit donc à la surface des terrains sablonneux de cette région, une calcification intense, que les pluies de l'hiver sont impuissantes à combattre.

Dans la dépression de l'oued Bou Skoura qui entame le plateau pliocène, les schistes primaires affleurent sous les marécages et à la bordure des rdirs. Ils sont inclinés à l'Ouest et sont recouverts par du *tirs*. Cette disposition se continue jusqu'à Dar el Hadj Smaïn où les grès forment au-dessus des schistes un escarpement au pied duquel sort une source importante, qui alimente un peu au Nord-Est un rdir au milieu du *tirs*.

Jusque chez les Oulad Saïd, on trouve ainsi une suite de mamelons gréseux séparés par des dépressions peu profondes, plus ou moins larges, où les schistes affleurent et où le *tirs* est bien développé.

Vers l'Ouest des gours, rochers isolés au milieu de la plaine, constitués par des

dykes énormes de porphyre pétrosiliceux, forment une ligne dont la direction est encore N.-N.-E.

Au Sud du Souq Djemâ, apparaît un escarpement remarquable qui se poursuit vers l'Est dans la direction de Settat. Le sol se relève brusquement et passe de la cote 200 à la cote 300. A la terrasse inférieure, se superpose ainsi un gradin plus élevé dont le substratum est encore constitué par les mêmes schistes. Ceux-ci sont surmontés de grès calcarifères en gros bancs dans lesquels s'intercalent des marnes et des calcaires. J'y ai rencontré

Pecten subbenedictus,
Lithothamnium,

qui suffisent à préciser l'âge de ces couches. C'est au miocène moyen, et probablement au tortonien seulement qu'il faut rapporter ces assises.

Ce second gradin s'étale, avec cette même constitution, jusqu'au pied du massif des Beni Meskin, le long de l'Oum er Rebia.

A sa surface, la croûte calcaire est très développée et supporte une végétation de palmiers nains et d'asphodèles ; les terres labourées sont rares en raison précisément du grand développement de cette carapace. Des gours pétrosiliceux se montrent également en relief et s'alignent avec ceux qui viennent d'être signalés dans la plaine inférieure.

A la traversée de l'Oued Ahmar, les schistes violacés primaires constituent le fond de la dépression et correspondent à un grand développement de *tirs*. Au voisinage quelques témoins schisteux font saillie pour constituer des arêtes analogues à celles des Srirat.

A Bou Laouane, sur la rive droite de la rivière, on peut observer la superposition des deux terrasses (Pl. II, fig. 1). La supérieure, dont l'altitude est de 400 mètres, correspond à l'affleurement des couches miocènes ; l'inférieure, qui n'atteint que 200 mètres, est constituée par les poudingues et grès coquilliers qui représentent encore un témoin de l'extension du pliocène ; enfin, un peu au-dessus du niveau actuel des eaux, des conglomérats quaternaires marquent le niveau de l'ancien lit du fleuve. Les grès et quartzites primaires forment le substratum des deux terrasses.

Doukkala. — Après la traversée de l'Oum er Rbia, l'itinéraire pénètre chez les Doukkala, où il suit une légère dépression comblée de cailloux roulés et de graviers, qui paraît être le lit de l'oued Fareur. C'est encore le plateau inférieur ; par places, sous les limons caillouteux, les schistes apparaissent, et avec eux les rdirs. A quelques kilomètres au Sud, la bordure du plateau supérieur montre ses couches horizontales qui vont se terminer au pied du Djebel Lakhdar.

Après la traversée de l'oued Fareur, le sol est sablonneux et quelques collines saillantes montrent les couches molassiques recouvertes d'une épaisse croûte calcaire.

Le pliocène, qui a été complètement enlevé dans certaines parties du Chaouia, a été respecté ici. Aussi le niveau d'eau s'y trouve-t-il à 25 et 30 mètres de profondeur, ainsi que l'indique les puits qui traversent toute l'épaisseur de ce terrain. Certains de ces puits atteignent une profondeur plus grande, mais le fond est alors creusé dans les schistes primaires, ainsi que j'ai pu le constater chez les Oulad Jari ; ce qui permet d'obtenir une réserve plus grande pour l'été.

C'est ainsi que les schistes forment encore tout le substratum de cette partie du Doukkhala, où ils n'apparaissent qu'en certains points sous une couverture alluvionnaire récente. Le *tirs* également est peu développé et recouvert par les mêmes alluvions.

Rehamna. — Du plateau du Doukkhala, notre itinéraire traverse le Djebel Lakhdar pour gagner la région des Rehamna. A la bordure du massif montagneux, une première colline est constituée par une terrasse alluvionnaire en rapport avec le cours de l'oued Islan et témoigne de l'importance plus grande qu'avait autrefois cette rivière dont les eaux se perdent aujourd'hui dans la plaine. Des quartzites en gros bancs dont la direction est N.-N.-E. se montrent sur la rive gauche et la rivière. Ils forment toute la région située à l'Ouest et surmontent des schistes argileux qui se délitent en grandes dalles. Ceux-ci se développent sur la rive droite et présentent la même direction générale que les quartzites.

Jusqu'au col qui donne accès dans la vallée de l'oued bou Chan, la constitution reste la même. Le sol se montre nu, sans végétation aucune, aussi bien sur les schistes que sur les quartzites.

A partir du col, notre itinéraire oblique vers le Sud-Est et traverse les assises schisteuses jusqu'au Souq Tnin. En ce point il tourne vers l'Est et recoupe normalement la série des terrains anciens qui se développent dans cette région, formant des bandes parallèles ayant une direction générale N.-S.

Aux schistes argileux, font suite des schistes lustrés et des phyllades qui forment un anticlinal qui paraît se prolonger vers le N.-N.-E. dans les parties les plus saillantes du Djebel Lakhdar. Sur le revers Est du pli, les quartzites surmontent directement les phyllades sans interposition des schistes argileux du revers Ouest (Pl. II, fig. 2).

Ces quartzites sont eux-mêmes étirés car leur épaisseur est bien moindre que celle qu'ils présentaient dans la bande à l'Ouest de l'Oued Islan. Ils viennent butter, par faille, contre une masse granitique importante qui s'étend au Sud, vers Smira, et que notre itinéraire traverse jusqu'auprès du village de Frafra. Cette masse

granitique est entamée du Nord au Sud par de nombreux ravins, affluents de l'oued bou Chan et, dans plusieurs d'entre eux j'ai trouvé, à l'état roulé, des poudingues permiens. Ces couches existent donc dans ce massif du Djebel Lakhdar, mais je ne les ai pas rencontrées en place.

A l'affleurement des granites correspond une zone cultivée, tandis que le sol est complètement inculte sur les schistes et les quartzites. Un niveau d'eau important est également en rapport avec cette roche et a permis l'installation du douar de Frafra. Au delà, vers l'Est, le granite est surmonté de micaschistes qui s'étendent jusqu'à Ben Guerir et jusqu'auprès de la Bahira. Ces micaschistes sont sillonnés de filons de quartz dont quelques-uns atteignent jusqu'à 3 mètres d'épaisseur. Ils se montrent en saillies de quelques centimètres sur le sol, donnent au pays un aspect très curieux, mais rendent la marche très pénible.

Bahira. — Dans la direction du Sud, aux micaschistes succède un sol argilo-sableux avec croûte calcaire qui supporte une maigre végétation arborescente de jujubiers sauvages. Au bord de la Bahira apparaissent des argiles bleuâtres qui constituent tout le fond de la dépression. Il est difficile d'indiquer l'âge de ces dépôts, j'ai tout lieu de croire qu'ils sont en rapport avec les couches de l'eocène inférieur qui affleurent au Nord-Est à la bordure du plateau.

La Bahira est un vaste marais qui occupe le long des Djebilat une dépression qui va rejoindre, vers l'Est, la Teçaout. Le *tirs* occupe, autour de la Bahira, une bande étroite et irrégulière, qui est plus ou moins recouverte par les eaux suivant l'époque de l'année.

Au Sud et jusqu'à Quelâa, sont des alluvions schisteuses qui donnent un sol imperméable très dur, à la surface duquel se trouvent quelques rdirs.

Plaine de la Teçaout. — De Quelaâ, notre itinéraire se dirige vers le Sud-Est, de façon à couper la ligne des Djebilat à la faveur d'un petit oued qui vient se perdre aux environs de la ville. Les Djebilat forment une petite chaîne montagneuse dirigée de l'Ouest à l'Est. A la hauteur de Quelaâ, elle est coupée du Sud au Nord par plusieurs ouad dont le plus important est la Teçaout. Il en résulte une discontinuité dans la chaîne, qui n'est plus représentée alors que par des mamelons isolés dans la plaine, mamelons qui permettent cependant de rattacher les Djebilat à la région des Aït Attab qui fait partie de ce qu'on a appelé le Moyen-Atlas.

La partie au Sud de Quelâa et les témoins isolés de la plaine sont constitués par les schistes argileux intercalés de bancs peu épais de quartzites. Ces couches sont orientées N.-N.-E. comme celles qui affleurent dans le Djebel Lakhdar et sur le littoral, près de Casablanca. Elles se présentent avec la même disposition que dans le sSrirat, de sorte que cette chaîne orientée Est-Ouest se trouve être constituée

par une série de tronçons d'une chaîne plus ancienne qui présente une orientation toute différente.

Dans toutes les dépressions sur les schistes et quartzites, se montrent des poudingues, des grès, des calcaires à silex dans lesquels je n'ai pas trouvé de fossiles, mais que je rattache à l'éocène inférieur par suite de la continuité de ces couches avec celles en bordure de l'Oum er Rbia dont il sera question plus loin.

Toute la plaine de la Teçaout jusqu'à Tamelelt, abstraction faite des alluvions récentes qui ne se développent que le long des ravins, est constituée par les couches primaires recouvertes horizontalement par l'éocène inférieur.

Djebel Kerkour. — Les Kerkour forment deux énormes rochers situés au Sud des Djebilat, dont ils sont séparés par une dépression de schistes primaires. Ils sont constitués par un anticlinal de gneiss et de micaschistes, dans l'axe duquel se trouve une masse granitique importante. La direction de ce pli est Nord-Ouest, Sud-Est, c'est-à-dire perpendiculaire à la direction générale observée jusque-là. Ce pli est marqué dans la plaine, au Sud-Est, par une légère ondulation qui sert de ligne de partage des eaux entre le bassin du Tensift et celui de la Teçaout.

Ces granites sont surmontés d'une importante coulée de roches porphyriques. Comme dans le Djebel Lakhdar, ils constituent un réservoir d'eau remarquable d'où provient la belle source de Ras-el-Aïn.

Au delà des Kerkour et jusqu'à Marrakech, les alluvions récentes constituent toute la plaine.

Djebilat. — Notre itinéraire de retour se dirige vers le Djebel Tigzim, de façon à couper normalement le pli des Kerkour.

Au sortir de Marrakech, les micaschistes se montrent dans la plaine recouverts par les dépôts alluvionnaires. On les voit notamment aux environs du pont sur le Tensift et sur la rive droite, où ils forment de petits mamelons au milieu de la plaine. Les granites se rencontrent un peu au Nord-Est, formant une bande facile à reconnaître à son sol sablonneux et à la teinte claire de son affleurement. Elle se dirige vers l'Est de façon à se rattacher à la zone granitique des Kerkour. Au delà se retrouvent les micaschistes qui forment les premiers contreforts des Djebilat, montrant leurs strates redressés jusqu'à la verticale et plongeant au Nord-Est.

Près du marabout Si Makhlouf, sur les micaschistes et en discordance, reposent des schistes bleus surmontés de calcaires à *entroques*, dont l'âge est indéterminé et que je rattache au Jurassique par suite de l'analogie des calcaires avec ceux qui affleurent au Sud de Rabat. Ces couches recouvrent horizontalement les plis des micaschistes.

Dans la colline qui fait suite à celle sur laquelle est édifié le marabout, on

trouve un pli synclinal très pincé (Pl. II, fig. 3), qui est constitué par des schistes argileux surmontés de bancs réguliers de quartziles et dans l'axe duquel se trouvent des poudingues permiens. Ce pli est dirigé du Nord-Est au Sud-Est et correspond à la dépression qui sépare les Kerkour des Djebilat. A sa bordure Nord, les couches jurassiques reparaissent et buttent, par faille, contre le relèvement des dernières strates du pli. Vers l'Ouest, le pli se redresse au Nord et reprend la direction générale N.-N.-E.

A la Nzala Jaïdat, le jurassique forme un léger synclinal qui ramène les schistes sur le flanc Sud du Djebel Tigzim, tandis que le substratum est toujours formé des schistes argileux qui se montrent très plissés dans toutes les directions. Au col, les quartzites forment, au-dessus des schistes, un escarpement remarquable qui s'élève jusqu'au sommet de la montagne, puis ils redescendent vers la plaine de la Bahira en dessinant un large anticlinal orienté au Sud-Est.

Dans toute cette partie des Djebilat, il semble que les plis qui affectent les terrains primaires aient été remaniés par des mouvements plus récents, postérieurs au jurassique.

Srours. — Après avoir traversé de nouveau la Bahira, notre itinéraire gagne le bord Est du plateau des Rehamna, qui domine la vallée de l'Oum er Rbia. Les micaschistes forment toujours le substratum de la région traversée, tant sur le plateau que dans les parties basses qui s'étendent jusqu'à la rivière. Au rebord même et formant une corniche pittoresque, les couches de l'éocène inférieur se développent du Sud au Nord en bancs bien réguliers qui s'appuyent en falaise contre les micaschistes. Cet étage est constitué par la succession suivante (Pl. II, fig. 4):

A la base sont des poudingues à gros éléments, puis des marnes et des grès; enfin, à la partie supérieure, des calcaires à silex. A tous les nivaux se rencontrent de nombreux fossiles silicifiés. La présence de *nummulites*, de *cardites*, de *turritelles* et surtout de la *turritella edita*, permet de rattacher incontestablement ces couches à l'éocène inférieur.

Vers le Nord-Ouest, elles se développent dans la même situation jusqu'au Souq el Arba des Srours et sur le versant Nord-Est du Djebel Lakhdar, en se maintenant à l'altitude de 500 à 550 mètres.

Sur la rive droite de l'Oum er Rbia à la hauteur de Mechra ech Chaïr se montre un escarpement tout à fait semblable et qui, fort probablement, est constitué par les mêmes couches de l'éocène inférieur.

Toute la dépression de l'oum er Rbia, au moins dans la partie traversée, est formée de micaschistes d'où émergent, par place, des dykes énormes de quartz. Près du marabout Si Azouz, l'un de ces dykes ne mesure pas moins de 10 mètres de large et s'élève de plusieurs mètres au-dessus du sol.

Vers l'oued Bou Addouch, les micachistes sont traversés de filons de porphyres pétrosilicieux qui se prolongent dans le Djebel Kharro pour former les trois crêtes curieuses qui constituent les Srours.

Au Souq el Arba, situé à la jonction du Djebel Kharro, dont l'altitude atteint 800 mètres, et du plateau, on peut constater que l'éocène inférieur qui s'étale sur celui-ci, vers le Sud, n'a pas recouvert le Djebel Kharro qui se montre ainsi entièrement constitué de micachistes. L'éocène a entouré cette montagne dans les mêmes conditions que les Djebilat, et c'est encore une des raisons qui me permet de rattacher à cet étage les couches de la rive droite de l'oum er Rbia. La constitution du plateau des Beni-Meskin serait ainsi la même que celle de celui des Rehamna. Ces deux régions se présentent d'ailleurs avec le même caractère désertique : absence d'eau, pauvreté du sol, cultures presque nulles, cela justifie amplement le nom de *désert* qui leur est appliqué.

Les micaschistes qui affleurent au col du Souq el Arba forment en ce point un anticlinal de direction N.-N.-E. et les assises s'y montrent arasées et recouvertes par les bancs de l'éocène inférieur.

Vers le Nord, le sol s'abaisse brusquement pour atteindre la cote 380 où une plate-forme horizontale, profondément entamée par l'oued Fareur, s'étale sur une douzaine de kilomètres jusqu'à la Zaouia Si Tounsi et sur laquelle se retrouvent les couches de calcaires à *lithothamnium* du miocène moyen qui forment, sur la rive droite de l'oum er Rbia, la terrasse correspondante.

Doukkala. — Au delà, vers le Nord, notre itinéraire se dirige sur Mazagan en passant par la kasba du Caïd bou Ali, à travers le plateau inférieur pliocène du Doukkala. Comme dans le Chaouïa, le pliocène est souvent enlevé et la dépression qui résulte de cette érosion est comblée par le *tirs* ou occupée par un rdir. Les schistes sont visibles, notamment au nord de l'oued Fareur et un peu au sud de la Kasba du caïd bou Ali. Le *tirs* se présente en petites bandes transversales, occupant des dépressions qui vont aboutir à l'Oum er Rbia.

Zone littorale. — Notre itinéraire a suivi la route du littoral, de Mazagan à Casablanca par Azemmour. On nous signale des dépôts gypseux dans la berge de l'Oum er Rbia, au sud d'Azemmour ; mais je n'ai pu les trouver. Il serait intéressant de vérifier ce fait, ces dépôts pouvant appartenir au Trias.

A Azemmour, les mollasses pliocènes sont surmontées d'alluvions caillouteuses anciennes qui couronnent la berge à une altitude de 25 mètres au-dessus du niveau de la rivière.

Les dunes qui se développent depuis Mazagan forment toute la côte jusqu'à

El Hadj Kacem et pénètrent assez loin à l'intérieur pour aller recouvrir directement les schistes primaires.

Au delà, jusqu'à Casablanca, les couches de poudingues de la base du pliocène forment toute la colline, les mollasses supérieures, quand elles existent, sont complètement recouvertes par la croûte calcaire.

2° Mazagan — Marrakech, par l'Oued bou Chan

Zone littorale. — La composition de la zone littorale est assez complexe. Sous une couverture de dunes actuelles qui s'étend plus ou moins loin à l'intérieur on trouve : au Nord et à l'Ouest de Mazagan des calcaires siliceux en bancs bien réglés qui présentent une légère inclinaison vers le N.-O., et à la partie inférieure desquels sont des grès grossiers rouges intercalés de lits argileux. Comme traces fossilifères je n'ai pu rencontrer que des débris d'ostracées indéterminables. Cet ensemble se poursuit vers l'Ouest et va se rattacher aux couches du cap Blanc et à celles de Safi qui sont fossilifères et avec lesquelles, ainsi que nous l'indiqueront plus loin, il a la plus grande analogie. C'est pour cette raison que je le place dans le crétacé inférieur.

Ces calcaires sont recouverts dans la partie Sud de la ville par des grès coquilliers qui doivent représenter la plage quaternaire. En rapport avec eux mais un peu plus au Sud sont des grès à hélix qui correspondent aux dunes quaternaires consolidées.

Vers le Sud-Est, le sol présente de curieuses dépressions circulaires envahies par le sable et dont la formation ne peut être attribuée aux érosions actuelles. Si la présence du Trias était démontrée dans le sud d'Azemmour où des pointements gypseux m'ont été signalés par les indigènes, on pourrait expliquer la formation de ces cuvettes par la dissolution du gypse qui se poursuivrait ainsi jusque dans cette région.

Doukkala. — En arrière de la zone côtière, le plateau inférieur se développe, se reliant avec celui des Chaouïa vers l'Est, avec celui de l'Abda à l'Ouest. Il présente deux régions bien distinctes :

La partie comprise entre la bordure littorale et le marabout Lella Salha est constituée par des calcaires coquilliers identiques à ceux de Rabat, dans lesquels on rencontre *ostrea cucullata* et qui sont certainement pliocènes. Le sol à la surface de ces calcaires est parfois formé par le *hamri*, ailleurs la carapace calcaire est abondamment développée au point d'empêcher quelquefois la culture. Une végétation broussailleuse de palmiers nains, de jujubiers sauvages et d'asphodèles la recouvre tandis que le *hamri* est toujours cultivé. Dans les dépressions le sol devient plus

argileux et le *tirs* y est nettement caractérisé. Ces dépressions ont généralement une direction générale S.-O.-N.-E. en rapport comme nous l'indiquerons avec les plis récents qui affectent ces régions. Au sud de Mazagan existe cependant une dépression de direction N.-S. qui aboutit à la grande plaine du *tirs* près du Souq el Arba des Oulad Zid. Comme les dépressions voisines celle-ci est jalonnée de rdirs et comblée par le *tirs*. Quoique aucune trace d'alluvions n'existe je serai porté à admettre qu'elle était parcourue autrefois par le cours inférieur de l'oued Bou Chan. Cette rivière, dont les eaux s'épandent maintenant sur la grande plaine des Oulad Amran aux environs de Si ben Nour, ne pouvait, en effet, atteindre l'Oum er Rbia, par suite de l'altitude plus élevée des terres qui l'en séparent, elle devait cependant aboutir à la mer. Or cette dépression est la seule qui pouvait le lui permettre.

En arrière de cette première zone, dans laquelle les cultures sont peu développées, on rencontre les grandes plaines de *tirs* qui rappellent la steppe russe. La terre noire, très fertile, qui les recouvre se présente, au moins à l'œil, avec tous les caractères du « tchernosiom ». La région est plate et à peine par places émergent quelques monticules. Ceux-ci sont alors constitués par les calcaires coquilliers du pliocène et recouverts par la carapace calcaire. Le sous-sol du tirs n'est visible nulle part. Les puits, très profonds, atteignent 35 et 40 mètres; ils renferment une eau abondante mais généralement de mauvaise qualité. Cette immense plaine forme une large bande orientée du S.-O. au N.-E., elle est très nettement limitée au Nord par la bordure rocheuse du pliocène, au Sud par l'escarpement de la terrasse de 400 mètres.

Rehamna. — La découpure de l'oued Bou Chan permet de bien étudier la constitution géologique de la berge escarpée qui limite au Nord-Ouest le plateau des Rehamna.

Les premières couches qui se rencontrent au débouché de cette rivière dans la plaine, sont des alluvions anciennes déposées en plate-formes peu étendues sur les deux rives, à 4 ou 5 mètres au-dessus du lit actuel, et sont constituées par des cailloux roulés où le calcaire et le silex dominent.

Un peu en amont, vers le coude de la rivière, au point ou celle-ci sort de la gorge rocheuse, apparaissent des calcaires un peu gréseux à débris d'ostrea, qui affleurent sur quelques mètres seulement d'épaisseur à la cote 280; ils sont recouverts directement sur la rive gauche par des marnes blanches à rognons de calcedoine qui s'élèvent jusqu'à la cote 320 sur une quarantaine de mètres d'épaisseur. Sur la rive droite les calcaires se relèvent légèrement sur les quartzites de l'Oued Islan.

Les marnes blanches sont disposées en bancs horizontaux, légèrement inclinés vers le N.-O. et sont recouvertes en concordance par des calcaires à silex qui ren-

ferment une faune abondante de *Cardita*, *Conus*, *Turritella*, *Thersitea* et *Nummulites*. Au voisinage du marabout Si Abd Allah Seraq, les bancs sont particulièrement fossilifères. Ces couches présentent une épaisseur totale visible de près de 200 mètres. Elles forment des gradins successifs jusqu'à la cote 515 où l'on peut observer, un peu à l'Est du chemin, dans le ravin qui descend sur Smira, leur contact en falaise contre les micaschistes.

Ces couches se présentent donc ici dans la même situation que les calcaires à silex de la bordure Est du même plateau. Cependant elles ne paraissent pas s'étendre dans cette direction, de sorte qu'on ne peut affirmer qu'elles aient recouvert le plateau dans la partie comprise entre Smira et Ben Guerir, ainsi que je l'avais indiqué antérieurement (1).

Cette partie correspond précisément à l'affleurement des granites et il est fort probable, qu'à l'époque éocène, le relief était plus accusé et que les dépôts de cet âge se sont déposés au pied des falaises que formaient les terrains anciens et primaires.

Vers l'Ouest, les calcaires de la base se poursuivent au bas de l'escarpement pour rejoindre les couches cénomaniennes qui affleurent, dans la même situation, dans le Djebel Fathnassa. L'éocène inférieur se poursuit également dans les mêmes conditions et l'un de mes itinéraires le recoupe au voisinage de Si Eddi ben Doh où il se montre également fossilifère.

Vers le Sud, des dépôts alluvionnaires cachent les affleurements des terrains plus anciens et s'étendent jusqu'au pied des Djebilat, où un îlot des calcaires éocènes reposant directement sur les schistes primaires témoigne de l'extension de ces couches jusque dans cette région.

Djebilat. — Notre itinéraire coupe du N.-O. au S.-E. la chaîne étroite des Djebilat à la faveur du col de Safsafa. La direction générale des couches traversées est N.-N.-E. Ce sont d'abord des schistes lustrés, analogues à ceux du Djebel Lakhdar, qui se montrent relevés jusqu'à la verticale, mais qui dessinent, au col, un synclinal très pincé dans lequel affleurent des quartzites blancs à empreintes organiques. Des filons de porphyres pétrosiliceux traversent les schistes lustrés et forment les parties saillantes qui dominent le col de l'Est. De nombreux filonets de quartz blanc sillonnent les schistes et présentent par places des concentrations en masses lenticulaires plus ou moins importantes. Ces schistes lustrés s'étendent jusqu'au Djebel Erbib où ils forment un anticlinal dans lequel apparaît un pointement granitique important. Le granite occupe toute la dépression que suit le

---

(1) Braly et Brives. *Bull. Soc. Géog*, 4e série, t. VI, 1906

chemin et en rapport avec lui se trouve une source qui alimente la petite oasis de Bou Zemmour.

3° Mazagan — Marrakech, par l'Abda

Cet itinériare recoupe entièrement le plateau littoral de l'Abda, celui plus élevé des Ahmar, puis longe les Djebilat du N.-O. au S.-E. et les traverse ensuite à la hauteur de Souïnia. Il permet ainsi de relever une coupe très complète, depuis la côte jusqu'à Marrakech.

Zone littorale. — De Mazagan jusqu'au Cap Blanc, on rencontre sous les grès à hélix qui se développent aux environs de la ville, les grès calcarifères du pliocène. Ceux-ci sont recouverts par places d'une épaisse carapace calcaire qui constitue une gêne pour la culture de cette région. L'escarpement rocheux du Cap Blanc est formé de marnes et de calcaires blancs qui appartiennent au crétacé inférieur et sur lesquels s'étalent les grès à hélix. La désagrégation de ces grès donne, notamment aux environs de la Zaouïa de Mouley Abdallah, un sol sablonneux de couleur rouge *(le hamri)* d'une très grande fertilité.

Le plateau pliocène se développe vers le Sud-Ouest formant, en bordure de la mer, un escarpement au pied duquel passe le chemin de Oualidia. La côte est formée dans cette partie par une ligne de dunes peu élevées, au sud de laquelle se trouve une légère dépression plus ou moins marécageuse, ou le *tirs* existe, et qui borde l'escarpement pliocène. Par places, la mer y pénètre et y forme des lagunes plus ou moins étendues. Des puits nombreux de 2 mètres 50 à 3 mètres de profondeur fournissent une eau légèrement saumâtre qui est employée à l'irrigation des jardins et aussi à l'alimentation des douars situés sur le plateau.

Ces puits sont forés dans une marne jaune qui se retrouve dans le talus sous les couches pliocènes. L'âge de ces marnes ne peut être précisé, mais il y a tout lieu de supposer qu'elles sont synchroniques de celles de Safi avec lesquelles elles présentent la plus grande analogie.

Abda. — Comme dans le Doukkala, nous trouvons ici deux zones bien nettement caractérisées, qui se rattachent d'ailleurs à celles signalées au Sud de Mazagan : une zone rocheuse correspondant aux affleurements pliocènes, et en arrière les grandes plaines de *tirs*.

La zone rocheuse est, au Sud de Oualidia, beaucoup plus compacte que dans les environs de Mazagan. La carapace calcaire a envahi toute la surface et les terres cultivables sont l'exception. Les quelques dépressions qui existent dans cette

zone n'ont pas entamé complètement les couches pliocènes ; les sources manquent et les habitants s'alimentent au moyen de puits, plus ou moins profonds, qui atteignent tous, l'assise de marnes jaunes. Au marabout de Si el Maati, un puits de 6 mètres se trouve dans ces conditions.

Plus au Sud, au marabout Si Azouz, une nouvelle dépression entame plus profondément les couches, et au contact des mêmes marnes jaunes, se trouve une source abondante qui sort du pied des calcaires pliocènes et va alimenter un rdir placé au milieu du *tirs* au point bas de la cuvette. Au marabout de Si Moul Beurgui, un puits inachevé permet de reconnaître la disposition horizontale des couches du Pliocène ; les déblais m'ont donné :

Pecten maximus,
Ostrea lamellosa,
Cardium,
Moules de *Natica* et de *Mytilus*.

La dépression qui succède à cette colline renferme aussi du *tirs* et précède la zone rocheuse avec carapace qui supporte la kasba du caïd Si Aïssa Abdi. Un puits de 25 mètres de profondeur y indique le niveau des marnes jaunâtres. Or, la kasba est à la cote 150 et le fond de la dépression située au Nord à 125. Le *tirs* repose donc bien sur les marnes jaunâtres imperméables et nullement sur les couches pliocènes.

Les dépressions de *tirs* sont toujours bien cultivées, tandis que les affleurements pliocènes ne présentent que de rares touffes de palmiers nains. Le contraste est frappant ; cette différence d'aspect permet une délimitation facile des deux formations.

Vers le Sud, le sol s'abaisse jusqu'à la cote 120 et le *tirs* s'étale dans la dépression sur une très vaste surface. C'est la zone des grandes plaines cultivées qui fait suite à celle des Oulad Amran dont j'ai déjà parlé. Elle s'étend vers le Sud jusqu'au pied de l'escarpement qui limite le plateau plus élevé des Ahmar.

Vers le Sud-Ouest, les bandes de tirs se prolongent en conservant leur direction N.-E. - S.-O., parallèlement à l'alignement du Djebel Fathnassa et des collines des Mouissat.

Ahmar. — La plaine de tirs s'élève insensiblement jusqu'à la cote 180, puis, brusquement, le relief s'accentue et un escarpement remarquable s'élève à Lella Fathma à la cote 400. Un ravin entame profondément le plateau et permet d'en étudier facilement la constitution.

Les premières couches que l'on rencontre, en entrant dans la gorge, sont des marnes blanches à rognons de calcédoine qui sont surmontées par des calcaires à silex. Je n'y ai pas rencontré de fossiles, mais il n'est pas douteux que ces couches

ne soient l'équivalent de celles de l'Oued bou Chan et qu'elles n'appartiennent aussi à l'éocène inférieur. Elles se relèvent au S.-O. sur des calcaires plus durs et des calcaires gréseux qui affleurent vers la cote 380 et qui forment une bande S.-O.-N.-E. que l'itinéraire traverse sur près de 10 kilomètres. Les bancs sont presque horizontaux et recouverts en surface par un sable rouge *(hamri)* qui provient de la désagrégation des calcaires gréseux et qui est entièrement cultivé.

Zima. — Le lac Zima occupe le fond d'une vaste dépression circulaire à l'altitude de 340 mètres environ et qui n'est séparée du bassin du Tensift que par un seuil élevé dans lequel affleurent des quartzites en gros bancs et des schistes gréseux que le géographe Th. Fisher a signalé le premier en les attribuant au Dévonien. Je suis complètement d'accord sur l'attribution de ces couches à ce terrain, d'autant plus que j'avais classé au même niveau les quartzites de l'Oued Islan (Djebel Lakhdar) et ceux du Djebel Tigzim qui présentent avec ceux-ci la plus grande analogie.

Ces couches sont recouvertes, dans la partie Ouest de la dépression du Zima, par des grès et des marnes rouges que j'attribue au Crétacé inférieur par suite de leur continuité avec les couches fossilifères de Mramer et de leur similitude avec celles de Touzoumt (Bas Seqsaoua).

A l'affleurement des marnes, correspond un sol argileux, rouge foncé, auquel les indigènes appliquent le terme de *tirs*. Le tirs n'est donc pas nécessairement une terre noire et ce terme de *terre noire* que l'on emploie couramment pour désigner le *tirs* doit disparaître.

Le Zima est un lac salé, et de suite il vient à l'esprit qu'il doit être en relation avec un affleurement triasique. Si le trias existe il n'affleure pas, mais rien ne s'oppose à ce qu'il soit en profondeur. La cavité circulaire, sans exutoire, s'expliquerait alors facilement par la dissolution des gypses triasiques.

A l'Est l'escarpement est constitué par les couches de l'éocène inférieur qui s'étalent sur le plateau jusqu'à Dar Sidi ben Doh où elles renferment des *nummulites*, des *thersithes*, des *cônes*, etc., et se poursuivent au Nord-Est pour rejoindre celles de l'oued bou Chan. Dans cette région, ce terrain se montre complètement dénudé à la surface et cette région des Ahmar est aussi stérile que celle des Rehamna située plus à l'Est.

Djebilat. — Notre itinéraire gagne le pied des collines élevées qui constituent les Djebilat. Avec les premiers mamelons apparaissent les terrains primaires qui se développent dans toutes ces collines, ayant toujours une direction N. 20° E. ; ils forment ainsi une suite de bandes parallèles plus ou moins larges et de même direction. Elles sont recouvertes transgressivement, à la bordure du plateau, par

l'éocène inférieur et se prolongent vers le Sud-Ouest jusqu'à la vallée du Tensift où elles disparaissent sous les alluvions quaternaires.

Toute la région, aux environs de la Kasba du caïd Ben Nbah, est constituée par des schistes gréseux, dans lesquels sont intercalés des quartzites semblables à ceux qui affleurent au Zima et que pour cette raison je rattache au dévonien. Ces couches sont traversées, un peu à l'Ouest de la Kasba, par des filons de porphyres pétrosiliseux. Elles constituent un sol meuble, mais pauvre, sur lequel ne se rencontre aucune végétation arborescente.

Aux approches de la Nzala Jenada, on rencontre le silurien composé de schistes argileux se délitant en grandes dalles, et traversées de filons de quartz dont les affleurements se reconnaissent facilement à la ligne blanche qu'ils forment sur le sol. C'est encore une zone dénudée sur laquelle la végétation herbacée est rare et les cultures absentes.

Ces schistes plongent vers l'Ouest avec une inclinaison de 60° et recouvrent, un peu à l'Est de la Nzala, une petite bande calcaire qui forme un sol plus rocheux qui permet d'en déterminer nettement la direction. Celle-ci est encore orientée N. 18° E. Les calcaires sont disposés en bancs réguliers et plongent également vers l'Est. Ils sont accompagnés de schistes ardoisiers et appartiennent au carbonifférien.

Ils surmontent une nouvelle série de couches dévoniennes constituée, comme celle des Ahmar, par des schistes gréseux et des quartzites. La direction et l'inclinaison des bancs restent les mêmes. Il en résulte que les calcaires carbonifériens sont pincés dans un synclinal très aigu déversé à l'Ouest. Près du Souq Tléta, apparaissent des micaschistes à gros filons de quartz, diposés en un anticlinal, sur le revers Est duquel se trouvent les schistes siluriens. Ceux-ci forment au Sud, un des sommets les plus saillants, qui atteint 750 mètres d'altitude.

Au delà, jusqu'à Souïnia, les schistes lustrés et les phyllades du Précambrien occupent une large bande que recoupe l'itinéraire et qui est recouverte, au petit col de Sfesafa, par un petit îlot dévonien pincé dans un synclinal de ces schistes. A l'anticlinal qui fait suite, correspond un affleurement des roches porphyriques et le synclinal suivant montre les calcaires carbonifériens qui affleurent près de Souïnia.

A partir de ce point, notre itinéraire abandonne la direction Est pour se diriger vers le Sud-Est, de façon à couper obliquement la petite chaîne montagneuse et aussi la direction des plis, qui jusque-là avait été traversée presque normalement. Les mêmes schistes et phyllades se développent jusqu'au Djebel Erbib, toujours sillonnés de filons porphyriques. Au pied du Djebel Erbib, dans la dépression synclinale qui sépare ce pic de celui du Bremram, une nouvelle bande de calcaires carbonifériens apparaît. Celle-ci repose à l'Ouest sur les micaschistes et se relève au Sud sur l'affleurement granitique qui borde le Tensift. En direction avec cette

bande calcaire se trouve le Djebel Gueliz, qui est lui-même constitué par les mêmes assises.

4° Safi — Djebel Hadid — Mogador — Marrakech

Safi. — La ville de Safi est bâtie au bord de la mer dans une dépression du plateau littoral. Au Nord, la côte forme un escarpement remarquable qui présente la structure suivante (Pl. II, fig. 7) :

1° Au niveau de la mer se montrent des bancs durs de calcaire massif horizontaux, sur une épaisseur d'environ 25 mètres. Ils renferment en abondance de petits *Terebratules, Ostrea couloni, Ostrea rectangularis*. M. Lemoine (1) a signalé à la base de ces bancs la présence de calcaires à *Cidaris cf florigemma* et *Acropeltis æquituberculata* qui indiqueraient le Jurassique supérieur.

2° Au dessus et formant un talus incliné de 45° environ viennent des marnes rouges dans lesquelles je n'ai trouvé aucun fossile. Ces marnes *sont salées* et ont 20 mètres d'épaisseur.

3° Des calcaires marneux forment un premier escarpement de 10 mètres de hauteur, *Ostrea couloni* y abonde, ainsi que la petite *Terebratule* des calcaires inférieurs.

4° Des marnes rouges et jaunes avec nodules ferrugineux, de 15 mètres d'épaisseur, forment un talus incliné et ne renferment aucune trace organique.

5° Des calcaires gréseux tendres, concordant avec la série inférieure, forment un deuxième escarpement et renferment *ostrea couloni* et *ostrea aquila* ainsi que des *Terebratules* et *Cidaris pyrenaica*.

6° Des calcaires mollassiques pliocènes qui s'étendent en couverture sur toute la région au Sud.

L'alternance de calcaires et de marnes rouges et jaunes représentent le crétacé inférieur jusque et y compris l'aptien. Les marnes rouges et jaunes rappellent celles que j'ai signalées le long de la mer près de Oualidia et celles du Zima, c'est une des raisons qui m'a fait classer ces dernières dans le crétacé inférieur.

Abda. — Comme plus à l'Est, nous trouvons encore ici une zone littorale rocheuse où le tirs est rare, mais où au contraire les dépôts pliocènes sont bien développés, et plus au Sud-Est une bande cultivée correspondant à la plaine de tirs où le pliocène a disparu sur de grandes surfaces.

Dans la première zone je n'ai pu avoir de renseignements sur le substratum

---

(1) L. Gentil et P. Lemoine, *Sur le Jurassique du Maroc occidental*, A. F. A. S., 1905.

qu'à l'Azib Lalouz, où un puits situé près de la maison avait été entrepris. Après une épaisseur de quelques mètres de tufs et de calcaires de la carapace, se trouve une douzaine de mètres de calcaires mollassiques tendres à *Ostrea lamellosa*, *Balanus* et débris de *Pecten*. Au-dessous, à des marnes argileuses jaunes, gypseuses qui furent traversées sur environ 20 mètres, correspondaient un niveau aquifère peu important. C'est à ce moment que j'observais ce puits ; et, pensant que ces couches correspondaient à celles de Safi, je conseillais à Lalouz de poursuivre jusqu'aux calcaires, mais de ne pas les traverser, de crainte d'avoir les eaux salées qui ne manqueraient pas de se trouver au niveau des marnes rouges inférieures. D'autres puits avaient été creusés antérieurement, par Lalouz, dans le voisinage, mais je ne pus avoir de renseignements sur aucun d'eux.

Au Sud de l'Azib Lalouz, apparaît la zone du *tirs* qui est ici réduite à une dizaine de kilomètres, et qui s'étend jusqu'au pied du plateau du Mouissat. Ce plateau n'est que le prolongement au Sud-Ouest de celui de Lalla Fathma ; il atteint l'altitude de 500 mètres et forme deux gradins inclinés au Nord-Oued. Un petit oued l'entame dans la partie Ouest et permet d'en reconnaître la constitution. Dans la première colline que découpe l'oued, se trouvent des marnes rouges alternant avec des bancs de calcaires durs qui plongent au Nord-Ouest. Sur la rive gauche de l'oued les mêmes couches plongent au Sud-Est. Il y a donc là un anticlinal de direction Nord-Est qui paraît être le prolongement de celui plus saillant du Djebel Hadid. Sur le revers Sud-Est, dans l'escarpement qui domine le Tensift, les couches rouges, que j'estime être l'équivalent de celles de Safi, sont surmontées de bancs gypseux très épais et de calcaires marneux. Ces couches forment un synclinal dont le relèvement au Sud du Tensift a disparu en partie, de telle sorte que les couches gypseuses affleurent au niveau du fleuve, près du marabout Si Amara.

Le long de l'oued Mramer, les gypses s'intercalent de marnes jaunes et l'on peut voir les bancs légèrement ondulés, recouverts par les alluvions de la rivière.

Quoique n'ayant pas trouvé de fossiles dans la série gypseuse, je suis porté à la considérer comme appartenant au Cénomanien. Cet étage présente, en effet, aux environs de Imintanout, où il est bien caractérisé par une faune abondante, un niveau gypseux intercalé à sa base.

Djebel Hadid. — Entre Safi et le Djebel Hadid, le pliocène forme le long de la côte une bande plus ou moins étendue montrant en quelques points le substratum ; celui-ci est constitué par des couches du crétacé inférieur. Les fossiles pliocènes sont assez rares ; un gisement abondant se rencontre cependant au Djorf el Youdi, où j'ai recueilli : *Ostrea lamellosa*, *Pecten maximus*. Ces couches se prolongent au S.-O. dans la plaine d'Akermout, formant toujours le long de la côte un abrupte remarquable.

Le Djebel Hadid est un chaînon saillant, dont le point culminant atteint 650 mètres d'altitude au marabout Sidi Yacoub. Il présente à l'Est, un second sommet moins élevé (600 mètres) et se prolonge dans le N.-E. par le Djebel Kourat dont l'altitude ne dépasse pas 500 mètres.

Entre les deux, se trouve une dépression longitudinale dans laquelle se rencontrent des salines importantes. Du Souq Tleta, cette dépression se poursuit au flanc du Djebel Hadid, le long du Djorf Tiskalt et pénètre dans l'axe même de la chaîne pour aboutir au voisinage de Sidi Yacoub.

La constitution géologique est assez complexe. Une bonne coupe peut être relevée en suivant le chemin qui part de la Zaouïa d'Akermout et qui monte sur le

Fig. 258. Les deux sommets du Djebel Hadid et les couches jurassiques.
(Vue prise du Nord-Est).

flanc Nord par le marabout Sidi bou Nouar, pour aboutir au N.-E. du point culminant (Pl. II, fig. 8).

Les premières assises que l'on rencontre après avoir traversé les alluvions rouges qui recouvrent la plaine, se montrent sous le marabout Sidi bou Nouar, ce sont des grès sableux qui renferment : *Ostrea lamellosa*, *Pecten maximus* et des *Foraminifères*, et dont la base est constituée par des poudingues à débris d'*Ostrea*. Ce sont les mêmes couches que celles qui affleurent le long de la côte et qui comme elles, appartiennent au pliocène. Elles s'élèvent jusqu'à la cote 380 et plongent au N.-O. avec une inclinaison de 60°.

Le Pliocène recouvre des marnes blanches et des calcaires marneux intercalés de bancs peu épais de calcaire dur qui sont visibles jusqu'à la cote 430. Ces assises (C^1) plongent au S.-E. avec une inclinaison de 35°.

Fig. 259. Si Alem bou Ali. — Pointement éruptif dans le Trias.

Au dessus, des calcaires (J^3) en gros bancs forment un escarpement d'une vingtaine de mètres et se développent jusqu'au sommet à la cote 530.

Les bancs inférieurs avaient une inclinaison de 35° au S.-E., mais à mesure qu'on s'élève, celle-ci augmente et les bancs les plus élevés plongent au S.-E. avec 50 de pente.

Au-dessus sont des calcaires marneux (J^2) intercalés de bancs durs dans lesquels se rencontre un niveau fossilifère important. J'ai recueilli : *Rhynchonella trilobata*, *Rh. Ampla*, *Terebratula subventricosa*, *Ter. subsella*, *Pecten subfibrosus*, déjà signalés par M. Paul Lemoine (1).

Cette assise est surmontée d'autres calcaires durs (J^3) de 20 mètres d'épaisseur qui plongent également au S.-E., avec la même inclinaison et qui forment un petit escarpement au pied duquel reparaissent les marnes blanches et les calcaires marneux, rencontrés à la cote 380 et dans lesquels je n'ai trouvé aucune trace fossilifère.

A l'escarpement, fait suite un petit plateau qui est constitué par des poudingues et des grès à Ostrea, débris de pectens et foraminifères. Ces assises pliocènes, d'abord inclinées à 45° vers le Sud, s'étalent ensuite horizontalement jusqu'au bord de la dépression axiale.

Sur la pente, affleurent, quelques mètres seulement, des calcaires supérieurs (J^2) qui reposent directement sur des grès et des marnes rouges (J^1), dont l'inclinaison est de 30° au N.-O. et qui forment tout le fond de la dépression.

Au Sud, la succession des couches est identique. Sur les grès et marnes rouges (J^1) sont les calcaires marneux fossilifères (J^2), puis les gros bancs durs (J^3) qui forment l'arête Sud et sur la pente, à la cote 460, apparaissent les marnes blanches (C^1), puis les poudingues et grès pliocènes.

(1) L. Gentil et P. Lemoine, *Sur le Jurassique du Maroc occidental.* Bull. A. F. A. S. Cherbourg. 1905.

Toute cette série plonge au S.-E. avec une pente qui varie de 60 à 45° de la base à la partie supérieure.

Si l'on suit vers le Nord-Est ces différentes assises, on voit la couche fossilifère (J^2) disparaître et à sa place, entre les deux escarpements rocheux (J^3), se montrent les grès et marnes rouges (J^1). Les calcaires (J^3) prennent également une coloration rouge, deviennent ferrugineux et de petites lentilles d'hématite s'y rencontrent.

La bande Nord vient former l'escarpement du Djorf (Pl. II, fig. 9), la bande médiane se réduit sur le plateau au voisinage du puits, la bande Sud continue à former la crête et va constituer le sommet 600. Les marnes blanches et les calcaires C^1 restent sur les flancs, dans la situation qu'indique la coupe.

Vers l'Est à la hauteur du Dorf Tiskalt et de Si Alem bou Àli on peut relever la coupe suivante (Pl. II, fig. 10).

Au Nord, émerge de la plaine d'Akermout la petite colline de Si Alem bou Ali qui se trouve constituée par les calcaires J^3. Ceux-ci plongent au S.-E. avec une inclinaison de 60°. Dans la dépression au Sud du marabout, le Trias argileux, gypso-salin avec pointement d'ophite, est surmonté des marnes et grès rouges (J^1) qui plongent au S.-E. avec une inclinaison de 12°. Ils se présentent ainsi en bancs presque horizontaux qui sont recouverts par les calcaires J^3 au Nord du marabout Si Abd el Driouich. Des marnes blanches et des calcaires marneux (C^1) les surmontent formant un léger synclinal qui ramène les couches sur le flanc de la montagne jusqu'à la cote 400 où elles présentent un pendage au N.-O. de 45°.

Fig. 260. Gorge de l'Oued Si Alem bou Ali. — Calcaires jurassiques déversés au Nord.

Presque au sommet, à la cote 525, le Djorf Tiskalt montre les calcaires J^3 plongeant au N.-O. avec une inclinaison de 75°.

Sur le versant Sud, le ravin qui descend à la kasba du chikh Abderhaman, permet d'observer les calcaires J^3 plongeant au S.-O avec un pendage de 50°, au-dessus desquels les marnes blanches et les calcaires marneux (C^1) renferment : *Ostrea couloni, Terebratula sella, Cidaris punctatissima.*

Ces marnes et calcaires se poursuivent au Sud, au delà de la dépression d'Aïn el Hadjar en devenant horizontaux. Ils sont recouvertes dans l'oued, par le pliocène fossilifère dont les assises se montrent également horizontales.

– Dans le Djebel Kourat, on n'observe plus trace du synclinal médian ; sur le Trias du souq Tleta, les marnes et grès rouges (J^1) se développent supportant directement les calcaires (J^3). Au contact j'ai recueilli dans un banc marneux rougeâtre une Rhynchonelle écrasée qui rappelle cependant par sa forme générale la *Rhynch. subventricosa.* Dans les couches supérieures je n'ai rencontré que des morceaux de bélemnites indéterminables. Sur le versant Sud du Kourat, à Talmest, ces calcaires sont surmontés de la succession suivante (Pl. II, fig. 11) :

1° Marnes blanches grumuleuses.

2° Calc. marneux à *Ostrea Couloni, Terebratula Sella.*

3° Marnes et Calc. à *Toxaster africanus.*

4° Calc. gréseux à *Ostrea Couloni, Toxaster africanus.*

5° Calc. tendre sableux à *Ammonites, Ostrea Aquila, Plicatula placunea* (Aptien).

6° Sables rouges à hélix (Pliocène sup.).

Le Djebel Hadid et le Kourat sont ainsi constitués par le même anticlinal déversé au N.-O. et à axe triasique. Dans la partie moyenne, un affaissement de la voûte a eu pour résultat la formation d'une zone synclinale dans laquelle la présence de dépôts pliocènes accuse l'âge récent. Quant à l'attribution des couches, il est probable que les marnes et grès rouges représentent l'oolithe ; les couches fossilifères, le callovo-oxfordien ; les calcaires supérieurs, le kimméridjien. Au-dessus viennent les calcaires et marnes à *ostrea couloni*, qui doivent être attribués au néocomien, les couches à plicatules représentant l'aptien.

A l'extrémité Ouest le crétacé inférieur affleure à Sidi Zeregtoun dans l'escarpement côtier. Il est constitué par des marnes blanches ou jaunâtres dans lesquelles s'intercalent des bancs de calcaires siliceux. On y trouve une faune abondante de rhynchonelles, de térébratules, de polypiers. L'*ostrea couloni* s'y rencontre à tous les niveaux, et dans les calcaires tendres qui les surmontent se retrouvent *ostrea aquila, plicatula placunea.*

A Sidi Zeregtoun ces couches sont recouvertes par les poudingues et calcaires coquilliers à *ostrea lamellosa.* Ceux-ci forment les collines boisées qui s'étendent entre la côte et le pied du Djebel Hadid. La dépression de Oum el Aïoun qui les

entame, montre sous le piocène, aux environs de Dar Siod, les couches du gault et du cénomanien.

Le gault est représenté par des sables à *Terebratula Dutemplei* ; le cénomanien par des calcaires gréseux à *Acanthoceras Mantelli, Ostrea oryntas, Terebratula Nicaisei, Plicatula Batnensis,* surmonté de calcaires à moules de Gastropodes.

Ces couches se relèvent sur le flanc du Djebel Hadid où ils supportent une belle forêt de thuyas.

Le pliocène marin qui recouvre, en discordance, toute la série crétacée, se développe dans la dépression de l'Aïn el Hadjar, jusqu'au seuil qui la sépare de celle de Talmest. Au delà, on ne rencontre, sur le crétacé, que des formations alluvionnaires qui atteignent la cote 220 et qui sont constituées par des poudingues et des sables argileux rouges. Près de Talmest ce sont des sables micacés à helix. Ces couches représentent, peut-être, le cours pliocène du Tensift. Ce fleuve, dont la direction à l'Ouest est générale, aurait ainsi longé le Djebel Kourat, puis le Djebel Hadid à une altitude de 100 mètres au-dessus de son cours actuel. C'est à lui qu'il faudrait alors rapporter le creusement de ces vallées sèches et des gorges de Oum el Aïoun.

A une époque plus récente, la rivière qui correspond aujourd'hui au cours inférieur du Tensift, aurait creusé la gorge de Bab el Hadj et la capture aurait ainsi pu se faire facilement.

Dra. — Le pliocène marin se poursuit, toujours constitué par des poudingues et des calcaires et grès coquilliers, jusqu'auprès de Mogador. Il constitue tout le plateau du Dra, jusqu'au marabout Si el Amri, sur la route de Marrakech. A Mogador, la plage quaternaire affleure sous la ville et forme aussi les deux îles et les témoins rocheux du sud de la baie. Sur une distance variable, mais qui atteint près de 10 kilomètres, les dunes actuelles, nues ou boisées, recouvrent la plage quaternaire et les couches pliocènes.

Au marabout Si el Amri, le cénomanien reparaît. Il est formé de marnes et calcaires jaunâtres à *Ostrea Rouvillei, Terebratula Nicaisei,* etc., et se poursuit à l'Est du Tleta el Hanchen, jusqu'à l'Aïn Tafetech, où les marnes jaunâtres sont surmontées de marnes blanches et de calcaires en gros bancs à *ostrea flabellata*.

Le Cénomanien s'étale sur tout le plateau de l'Ain Tafetech et va recouvrir les couches du Crétacé inférieur qui affleurent dans l'Oued Mramer et le long de l'escarpement remarquable qui domine la plaine du Tensift.

Oued Mramer. — Le néocomien débute par des calcaires massifs, au-dessus desquels une alternance de marnes blanches et de calcaires marneux surmontée de bancs gréseux renferment *Ostrea couloni, Terebratula sella,* et des ammonites

en mauvais état de conservation. Des marnes blanches crayeuses à *Ostrea couloni* surmontées de calcaires tendres sans fossiles terminent la série des couches de cet étage.

Raïat. — Au delà de l'Aïn Tafetech, le plateau dénudé s'étend vers l'Est constitué par les couches cénomaniennes qui sont par place recouvertes dans les dépressions par des dépôts alluvionnaires. A ces parties seulement correspond un

Fig. 261. Le Djebel Tilda. — Vue prise de l'Est.

sol cultivable. Le reste ne présente qu'une maigre végétation de palmiers nains et de jujubiers sauvages. La surface toute entière est recouverte de rognons calcédonieux qui semblent provenir des couches détruites de l'éocène inférieur. Celles-ci affleurent en effet dans les parties surélevées du plateau qui ont persisté et qui forment une terrasse plus élevée, discontinue, mais parfaitement reconnaissable, qui correspond aux Raïat, à l'Ank el Djemel, au Djebel Tilda. En ces deux derniers points la présence de *nummulites siliceuses* du type de celles du plateau des Rehamna, ne laisse aucun doute sur l'attribution à l'éocène inférieur de ces calcaires à silex. Dans cette région, ces couches affleurent à l'altitude de 500 mètres et atteignent 550 mètres au Djebel Tilda; elles sont disposées horizontalement et donnent à cette partie un cachet particulier. Les Raïat et le plateau des

Ahmar-Rehamma, présentent donc la même composition ; l'altitude des deux régions est également la même ; on est donc autorisé à admettre que l'éocène inférieur se poursuivait dans la partie intermédiaire, aujourd'hui détruite par les érosions quaternaires, et qu'il formait autour des Djebilat, une bande continue qui les contournait vers l'Ouest. L'itinéraire Casablanca-Marrakech a montré que les Djebilat avait été également contournés par ces mêmes couches à la hauteur de la vallée de la Teçaout. On peut donc conclure que la plaine de Marrakech a été recouverte au moins en partie par les dépôts de l'éocène inférieur.

Chichaoua. — Un peu au Sud de la nzala de Chichaoua, l'éocène inférieur affleure à la cote 400 où il surmonte les dépôts argilo-gypseux du trias. Les calcaires à silex forment là un anticlinal rompu, qui rabaisse les couches au Nord à la cote 340 où elles butent par faille contre celles du trias. (Pl. II, fig. 12).

Au Nord de la faille, la série normale, cénomanien et éocène inférieur, se poursuit formant une terrasse inférieure qui, en s'abaissant légèrement, va atteindre le Tensift à la cote 240. Cette zone n'est donc qu'une partie affaissée du gradin supérieur. Un affaissement semblable, mais moins important, existe à Sidi Chiker, le long du Tensift. Il a eu pour conséquence d'amener les calcaires à silex de la cote 240 à la cote 190. Cette partie de la plaine de Marrakech se montre donc formée par trois gradins successifs :

1° Celui de Sidi Chiker qui n'a que 200 mètres de large, à la cote 190 ;

2° Celui de Chichaoua qui atteint plus de 20 kilom., de la cote 240 à celle de 340 ;

3° Celui des Raïat encore plus vaste puisqu'il s'étend jusqu'au pied de la région montagneuse sur une largeur de 35 kilom., de la cote 340 à la cote 700 près de Sidi Abd el Moumen.

Sur cette 3e terrasse, la constitution du sol est la même, le trias argilo-gypseux forme le substratum visible dans l'oued Chichaoua, jusqu'à la hauteur de la Kasba du caïd Bel Cadi. Au-dessus, le crétacé inférieur est composé de couches marneuses rouges que surmontent les calcaires cénomaniens. Ceux-ci ne sont visibles que dans l'oued Chichaoua. L'éocène inférieur qui se développe en surface présente chez les Oulad Addi, des moules de cônes, de turritelles, des nummulites silicieuses ; il repose en discordance sur les couches crétacées.

Ce gradin supérieur n'est pas uniforme, les érosions quaternaires et récentes en ont modifié le modelé. Des dépressions s'y sont creusées et des dépôts alluvionnaires s'y sont accumulés. Les couches de l'éocène inférieur ont, de ce fait, disparu en partie, mais, comme à l'Ouest de Chichaoua, des témoins surélevés formant encore des zones horizontales, viennent confirmer la structure tabulaire de la région. A ces témoins curieux les indigènes ont appliqué encore le terme de Raïat ;

les plus remarquables sont ceux de Si Abd el Moumen situés au pied du Djebel Zergoun, près de la bordure de la zone montagneuse de l'Atlas. L'éocène inférieur s'est donc étendu jusque là et cela permet d'affirmer que ses dépôts ont recouverts toute cette région du Sud du Tensift, conservant la même horizontalité que sur les plateaux situés au Nord des Djebilat.

Plaine de Marrakech. — De Chichaoua jusqu'à Marrakech, notre itinéraire se développe au milieu d'une vaste plaine alluvionnaire dont l'altitude reste sensiblement la même, 340 à Chichaoua, 440 à Marrakech. La constitution du sol

Fig. 262. Les calcaires carbonifériens formant la crête du Coudiat el Abid.

est difficile à constater précisément à cause de la couverture alluvionnaire. Cependant, par places, des collines surgissent au milieu de la plaine, tels le *Djebel Ardhous* et le *Gueliz*, qui présentent une constitution intéressante.

Le *Djebel Ardhous* est formé par les schistes gréseux du Dévonien dans lesquels s'intercalent des calcaires à polypiers; le *Gueliz* par les calcaires carbonifériens surmontant des schistes précambriens qui se prolonge dans le *Coudiat el Abid*.

Il semble résulter de la présence de ces couches primaires dirigées Nord 20° Est comme dans les Djebilat, que toute la partie centrale de la plaine de Marrakech, est constituée par les couches du même âge. Cette hypothèse est corroborée par la présence de schistes primaires d'âge indéterminé entre *Frouga* et *l'oued Nfis* et par celle de calcaires et schistes carbonifériens près du débouché de cette

rivière dans la plaine à *Agadir chems*. Il est à remarquer que cette zone centrale primaire correspond comme composition, à celle de Ben Guerir et du Djebel Lakhdar avec seulement une différence dans l'altitude.

Le plateau supérieur se poursuit à partir de l'*oued Chichaoua* jusqu'à *Tamesloht* dans les mêmes conditions que celles que nous avons indiquées. Il forme à sa bordure Nord un escarpement remarquable auquel les indigènes ont appliqué le terme spécial de *Dela*, tellement cette disposition avait dû les frapper.

Le Dela est constitué par les couches du crétacé inférieur, composé de poudingues, de marnes rouges et vertes qui recouvrent directement les terrains primaires. Elles s'étalent horizontalement jusqu'à la bordure de l'Atlas et sont recouvertes par des alluvions quaternaires et par les cônes de déjection des grandes rivières : Oued Chichaoua, Assif el-Mel, Oued Nfis.

En somme le Haouz est constitué par une série de terrasses superposées qui viennent s'appuyer sur une zone plissée de terrains primaires. Cette zone plissée forme une bande dirigée Nord-Nord-Est dans laquelle les plis anciens ont été arasés et recouverts en partie par les formations secondaires et tertiaires. En quelques points seulement cette couverture n'existe pas et l'affleurement des couches primaires forme des saillies étroites de direction Est-Ouest. Telles sont les Djebilat et le Djebel Lakhdar.

Dans la terrasse littorale, la couverture est constituée par le pliocène ; c'est le miocène et l'éocène qui la représente dans la terrasse supérieure.

A l'Ouest, parallèlement à cette zone plissée, des terrasses correspondantes se poursuivent, mais le substratum primaire fait défaut. La zone des terrasses de l'Ouest est essentiellement calcaire : grès calcaires du pliocène dans l'inférieure ; couches crétacées et éocénes dans la supérieure.

Le contact de ces deux zones est marqué dans la plaine de Marrakech par des affleurements triasiques (Chichaoua, Sidi Chiker) qu'accompagnent des accidents tectoniques importants, rendus visibles par suite de la nature argileuse de ce terrain.

Il est permis de supposer que ce trias forme le substratum de toute la zone des terrasses calcaires, puisqu'il ressort dès qu'un pli s'accuse, comme au Djebel Hadid par exemple, et conséquemment qu'il doit exister tout le long de la zone plissée suivant cette direction Nord-Nord-Est à la limite de la chaîne primaire arasée. A cette direction correspondrait les affleurements triasiques douteux du Zima et d'Azemmour.

La zone plissée se poursuit au Sud des Djebilat dans la partie centrale de la plaine de Marrakech et se continue vers le Sud à travers la région montagneuse de l'Atlas.

C) ITINÉRAIRES DANS L'ATLAS OCCIDENTAL

L'Atlas occidental est la partie de la région montagneuse qui est comprise entre la profonde découpure de l'oued Semnara à l'Ouest et le massif éruptif des Réraïa à l'Est. La plaine de Marrakech le limite au Nord, celle de l'oued Sous, au Sud. Entre l'oued Semnara et l'Atlantique, s'étend une zone de plateaux qui se rattache naturellement à celle décrite dans le chapitre précédent ; mais pour la commodité de la description, je préfère joindre son étude à celle de la zone montagneuse. Le caractère de ces deux régions ressortira ainsi plus nettement et leur indépendance apparaîtra plus nettement aussi.

A partir de l'Atlantique et jusqu'au Reraïa, l'Atlas occidental peut se diviser en quatre zones parallèles qui correspondent aux divisions politiques :

1° Celle du Mtouga, constituée par les plateaux subatlantiques, s'étend jusqu'au Tizi Maâchou ;

2° Celle du Seqsaoua et des Ida ou Mahmoud qui est comprise entre l'oued Semnara et l'Assif el Mel ;

3° Celle du Goundafi, qui va de l'Assif el Mel à l'oued Reraïa ;

4° Celle de l'Ourika, qui s'étend à l'Ouest jusqu'à l'oued Iminzat.

1. **Mtouga**

Toute la région qui s'étend au Sud et au Sud-Est de Mogador est formée par la superposition de trois terrasses étagées.

La première, parallèle à la côte abrupte, ne dépasse pas 400 mètres d'altitude. En arrière, vers l'Est, un gradin moyen légèrement incliné vers la mer, s'étale chez les Haha et les Ida ou Tanan, jusqu'à la vallée du Sous ; il s'élève par ressauts successifs, jusqu'à la cote 900 et est séparé du précédent par un escarpement remarquable, tout le long de la route littorale, chez les Ida ou Guelloul et les Ida ou Tromma. C'est cette terrasse qui s'avance vers l'Ouest pour former le cap Guir. La troisième, plus vaste, forme le grand plateau du Mtouga, à l'altitude moyenne de 12 à 1300 mètres, avec des parties surélevées atteignant 2000 mètres chez les Ida ou Tanan.

1° **Mogador, Agadir.** — Cet itinéraire se tient constamment sur la terrasse inférieure, sauf au Djebel Amsitin où il coupe le gradin moyen.

Au sortir de Mogador, il longe la plage et les dunes actuelles, jusqu'à

l'embouchure de l'oued Kseb, à Diabet. Là, les dunes qui supportent une belle végétation de retems et de thuyas, recouvrent un îlot rocheux qui affleure dans l'escarpement, sur la rive gauche de la rivière, et qui est formé par les couches de calcaires à silex du Sénonien.

Au delà, le plateau des Ida ou Guerd est constitué par les poudingues et grès du pliocène à *Ostrea lamellosa*. Ce plateau s'étend vers l'Est, jusqu'au rebord du gradin moyen, au Djebel Isoulaïn, et vers le Sud, jusqu'à l'oued Tidsi.

La découpure de cet oued montre les couches du Cénomanien à *Ostrea flabellata*, *Ostrea Rouvillei*, etc., qui forment le substratum de la région des Ida ou Guerd et de celle des Ida ou Icern, située au Sud-Ouest. En remontant l'oued Tidsi, les calcaires à *Ostrea flabellata*, se relèvent vers l'Est et viennent s'appuyer sur des grès et des marnes rouges dont la stratification est diffuse, mais dont la base repose sur le Trias et sur un pointement de roches ophitiques. Au delà, toujours vers l'Est, le sol se relève en un brusque escarpement qui forme le gradin moyen. L'observation est alors plus facile ; on peut voir les couches dessiner un anticlinal dirigé du Sud-Ouest au Nord-Est, et dans l'axe duquel se trouvent les argiles violettes du Trias ; puis, au-dessus, des grès et marnes rouges sans fossiles que je rattache au crétacé inférieur, par suite de leur concordance avec les couches qui les surmontent. Celles-ci sont des calcaires massifs à *Ostrea Couloni*, *Toxaster africanus*, *Terebratula acuta*, *Ter. sella*, *Ter. collinaria*, qui renferment une faune abondante de Rhynchonelles indéterminées.

Elles sont surmontées par des marnes jaunes gypseuses, puis par des calcaires cénomaniens à *Ostrea flabellata*, qui affleurent vers 700 mètres d'altitude, et qui s'étalent horizontalement chez les Neknafa pour former la terrasse moyenne. Celle-ci se prolonge vers le Sud par le Djebel Amardema, que l'itinéraire longe à sa bordure Ouest dans la dépression de l'oued Smimou.

Jusqu'à Azella, la constitution géologique reste la même, les couches du crétacé inférieur se développent dans la vallée, tandis que celles du cénomien restent sur les hauteurs à l'Est. A Azella, un nouvel affleurement triasique apparaît et en rapport avec lui sont des salines importantes, exploitées par les indigènes.

Les couches, qui jusque-là se montraient presque horizontales, sont brusquement plissées en un anticlinal de direction Sud-Ouest–Nord-Est. Ce pli ne paraît pas se poursuivre bien loin car les couches du néocomien reprennent rapidement leur allure horizontale. Vers le Sud, au col d'Isaren où l'itinéraire coupe le flanc du Djebel Amsitin, les calcaires à *Ostrea couloni* affleurent et forment un second anticlinal peu accusé ; ils supportent une belle forêt de thuyas, qui s'étend sur le flanc de la montagne de façon à se rattacher à celle d'Imgrad ; sur les pentes moins élevées apparaît l'arganier, qui forme aussi un peuplement très dense, qui se développe jusqu'à l'oued Igouzoul.

Une bonne coupe peut être relevée le long de cette rivière. (Pl. III, fig. 1).

Les couches les plus anciennes ne se montrent qu'un peu à l'Ouest de la kasba d'Imgrad, au pied de la terrasse moyenne. Ce sont des calcaires marneux (1) qui renferment *Hoplites Boissieri*, et qui se placent ainsi au niveau des couches de Berrias. Elles forment un anticlinal de même direction que les précédents. Au-dessus, vient un petit banc de quelques mètres de schistes bruns, puis des marnes vertes ferrugineuses, des schistes bleus, enfin des marnes jaunes à *Ostrea couloni* (2). Vers l'Est, ces couches sont immédiatement surmontées par les calcaires cénomaniens qui se développent horizontalement dans l'escarpement qui limite la terrasse moyenne.

Vers l'Ouest, la série est plus complète, au-dessus des marnes jaunes à *Ostrea couloni*, vient une alternance de marnes gréseuses et de grès à Ammonites (3), puis 40 mètres de marnes et calcaires marneux (4) dans lesquels se trouvent en abondance *Ostrea couloni, Terebratula acuta, Ter. prælonga, Toxaster africanus*, etc... Quelques couches de marnes crayeuses blanches surmontent toute la série et s'étalent sur le plateau de 400 mètres jusqu'aux environs de la kasba du caïd Guellouli, chez les Ida ou Tromma et jusque chez les Ida ou Tanan.

Sur le flanc du Djebel Oujdad (Pl. II, fig. 2), le crétacé inférieur est représenté par une épaisseur de plus de 250 mètres de marnes et de grès (2) dans lesquels se trouvent abondamment *Ostrea couloni, Toxaster africanus, Pseudodiadema Malbosi, Terebratula sella*, etc... Ils sont surmontés par un banc (3) de calcaire à *Ostrea couloni*. Celui-ci forme un escarpement remarquable, qui supporte chez les Aït Amran un banc marno-gréseux (4) pétri d'Ammonites en mauvais état de conservation. C'est dans ce banc que M. Gentil a recueilli les fossiles étudiés par M. Kilian et qui place cette assise au niveau de Clansayes (1). Ce banc se poursuit horizontalement jusqu'au Souq Tléta et jusque chez les Ida Imisker où il se relève sur les calcaires.

Vers le Sud-Ouest ces mêmes couches se développent jusqu'à la côte, qu'elles atteignent un peu au Nord de l'embouchure de l'oued Aït Amer. Elles sont recouvertes dans cette partie par des calcaires molassiques dans lesquels je n'ai pas trouvé de fossiles et qui doivent appartenir au miocène ; au-dessus, en discordance, sont des poudingues et des grès tendres qui rappellent les couches pliocènes du Nord de Mogador.

Le cap Guir est constitué par un anticlinal de calcaires qui se débitent en grandes dalles. Ces calcaires se poursuivent vers le Nord-Est, chez les Ida ou Tanan, où ils recouvrent des grès et des marnes à *Terebratula sp., Rhynchonella*

---

(1) M. Kilian et L. Gentil, *Découverte de deux horizons crétacés remarquables au Maroc.* C. R. Ac. Sc. mars 1906.

trilobata, qui affleurent dans le lit d'une des branches affluentes de l'oued Aït Ameur, un peu en aval d'Aït Slama.

Dans l'oued Imisker, ces calcaires sont recouverts par des marnes à *Ostrea couloni*, dans l'oued Aouerga par des marnes et des grès à *Ostrea couloni* qui sont eux-mêmes surmontés par d'autres calcaires massifs à *Nautilus Malbosi*.

Sur la rive gauche de l'oued Aouerga des calcaires marneux du Gault à *Ostrea canaliculata, Terebratula squamosa* reposent en discordance sur les couches à *Nautilus* et sont surmontées en concordance par des marnes cénomaniennes à *Ostrea Syphax* et par des calcaires blancs sans fossiles.

Toute cette série plonge au Sud-Est. Elle est recouverte le long du littoral par des bancs de poudingues durs surmontés de grès sableux et de marnes dures que je rapporte au miocène.

Les couches du crétacé moyen se poursuivent jusqu'à l'oued Tamerart où elles forment un léger synclinal qui les ramène sur le plateau d'Agadir d'où elles s'inclinent au Sud, pour disparaître sous les alluvions de la plaine du Sous.

2° **Mogador, Timlilt, Oued Semnara.** — Cet itinéraire permet de bien étudier la bordure Nord du Mtouga. Il zigzague chez les Neknafa, les Aït Zelten, les Ida ou Zemzem, et traverse du Nord-Ouest au Sud-Est le plateau

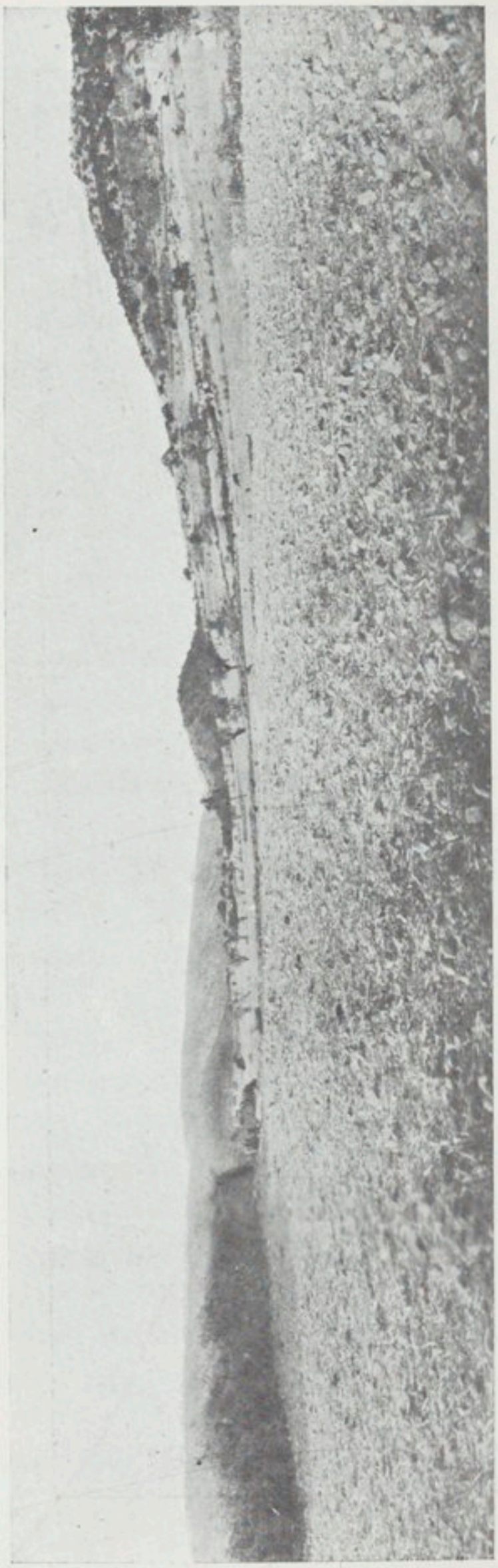


Fig. 263. Vallée du Tsighou a Tagragra
Au centre un pointement éruptif au milieu du trias, à droite et à gauche les escarpements crétacés.

supérieur chez les Ida ou Niffi. Au départ de Mogador il gagne Diabet, puis coupe de l'Ouest à l'Est les Ida ou Guerd en passant par le Souq el Arba. A la zone des dunes boisées de thuyas, fait suite une région à croûte calcaire très développée, couverte d'arganiers, qui cachent l'affleurement des couches du pliocène. Celles-ci s'étendent jusqu'au pied du Djebel Isoulaïn qui forme une ride, dirigée du Sud-Ouest au Nord-Est, et qui n'est séparée du Djebel Tamzrart que par la profonde découpure de l'oued Kseb et celle de son affluent le Djebel Tsighou. Au Djebel Isoulaïn se montre un point ophitique important, au milieu d'argiles triasiques gypseuses. Il est recouvert par des calcaires et des marnes à *Ostrea oxyntas* qui plongent au Nord-Est. A la hauteur de Tagragra, dans l'oued Tsighou, la gorge étroite présente plusieurs pointements ophitiques alignés suivant une direction Sud-Ouest-Nord-Est, qui rejoignent au Nord-Est les affleurements de la même roche qui se montrent dans la courbe de l'oued Kseb, le long du Djebel Tamzrart. Des sources salées se rencontrent en rapport avec ces roches éruptives.

Fig. 264. Pointement éruptif de l'oued Tsighou

Au-dessus et formant un anticlinal peu accusé, le Trias affleure sur les deux rives de l'oued. Il est composé d'argiles violettes gypseuses, puis de marnes rouges, bleues et jaunes qui sont surmontées par des calcaires jaune miel et des dolomies. Cette succession est complète à l'Est de Tagragra depuis le fond de l'oued Tsighou (cote 280), jusqu'au pied de l'escarpement

rocheux que borde la crête à la cote 350. Au-dessus sont des marnes jaunes à *Terebratules*, puis des calcaires à *Ostrea oxyntas* sur lesquels les arganiers forment une forêt assez dense.

La crête qui sépare l'oued Tsighou de l'oued Ajounda se prolonge au Sud-Est pour se rattacher au plateau d'Emflous. Elle est très étroite et atteint la cote 525.

Sur le versant de l'oued Ajunda, les calcaires cénomaniens plongent vers le Sud-Est avec une pente de 50°. Aux bancs calcaires succèdent des marnes blanches et jaunâtres dans lesquels s'intercalent de gros bancs de calcaires tendres. De nombreux moules de bivalves se rencontrent à ce niveau.

Au contact des marnes et des calcaires, se trouve une source abondante : l'Aïn Entil.

Les calcaires tendres sont surmontés de marnes brunes et de calcaires à silex, dans lesquels les fossiles sont silicifiés. Ces calcaires doivent se rapporter à l'éocène inférieur qui est bien caractérisé sur l'autre versant de l'oued Ajunda, et que nous étudierons avec l'itinéraire suivant.

De l'oued Ajunda, nous gagnons Imintakandout, gorges remarquables constituées par des calcaires siliceux dans lesquelles se rencontrent : *Ortrea oxyntas*, *Ostrea delettrei*.

Ces calcaires plongent au Nord et se redressent au Sud pour s'étaler horizontalement sous la kasba du caïd Emflous et rejoindre les couches de même âge qui forment le Djebel Amardema (700). Vers l'Est, elles se prolongent dans les mêmes conditions pour former le plateau d'Amhach (700). L'oued Ajunda qui les entame profondément par une gorge pittoresque, prolongement au Sud de celle d'Imintakandout, permet d'en reconnaître la structure.

Le lit de la rivière est taillé dans des calcaires durs à gros bancs dans lesquels s'intercalent de petits lits gréseux et marneux à *Ostrea flabellata*, *Ostrea Rouvillei*.

Au-dessus vient une puissante assise de marnes, avec rognons de calcaires jaunes, et quelques bancs de calcaires marneux, dans laquelle on rencontre : *Ostrea flabellata*, *Ostrea oxyntas*, et de nombreux bivalves.

Elle est surmontée de schistes bruns à *Ostrea Delettrei*, *Ostrea conica* qui forment la base de l'escarpement rocheux qui supporte la kasba d'Ambach. Cet escarpement est constitué par des calcaires durs à patine noirâtre, à *Astarte Seguenzæ*, qui appartiennent au Turonien.

Au Nord, sur les pentes qui descendent à l'oued Kseb, les couches s'inclinent vers la vallée et supportent des marnes et des calcaires à rognons siliceux dans lesquels, plus à l'Est, j'ai rencontré *Mortoniceras texanum* et qui doivent par conséquent être rapportés au Sénonien.

L'escarpement des calcaires turoniens s'étend vers l'Est, jusqu'à la kasba Ould Bihi ; vers le Sud les couches s'infléchissent légèrement puis se relèvent pour

atteindre la cote 1000. A la hauteur de la kasba Bihi et un peu au Sud, une dépression se creuse vers le Nord-Est et montre les couches sénoniennes à silex disposées en un léger synclinal, dans lequel coule la branche Ouest du Chabet Demroun.

Les calcaires turoniens forment au Sud une colline peu élevée, qui s'abaisse vers l'Est, et au delà de laquelle coule une seconde branche du Chabet Demroun. Auprès de la kasba du caïd des Aït Meroual (Ida ou Zemzem), cette branche conflue avec une autre qui vient du Sud-Est, la rivière tourne alors au Nord et se poursuit avec cette direction jusqu'à l'oued Kseb.

Au Sud de la kasba, le turonien plonge au Nord en couches inclinées, qui sont coupées en des gorges profondes par la branche S.-E. du Chabet Demroun.

Celle-ci est formé de deux ouad, l'un peu important venant de l'Est, l'autre, qui entame profondément le plateau, vient du Sud-Ouest et coule au fond d'un vaste cirque rocheux allongé du S.-O. au N.-E. On y retrouve la même succession de calcaires, de marnes et de schistes à *Ostrea flabellata*, *Ostrea oxyntas*, etc., que dans l'oued Ajunda ; au-dessus le turonien est reconnaissable à ses bancs durs et escarpés. La direction des couches est toujours la même, les ondulations, quelquefois à peine marquées qu'elles présentent, permettent de le constater.

Vers l'Est, le second ravin vient d'un col, de 820 mètres d'altitude, par où passe notre itinéraire et qui donne accès dans une vallée plus importante, celle de l'oued Agouti, dont la direction est au S.-E. Les couches les plus inférieures du cénomanien affleurent au col et se poursuivent au N.-E., où elles resserrent la vallée en une gorge profonde, le Kheneg. Au-dessous, se rencontrent des gros bancs de calcaires durs d'une vingtaines de mètres d'épaisseur à *Ostrea couloni* qui surmontent quelques mètres de calcaires gréseux rouges à *Rhynchonelles.*

Puis vient une serie puissante (50 à 60 mètres) de marnes et grès rouges intercalés qui passent à la base à des grès grossiers et à des poudingues. Toute cette série est concordante avec les calcaires à Rhynchonelles et ceux à Ostrea couloni et correspondent aux couches rouges de Safi et à celles de l'oued Tidsi.

Tout le long de l'oued Agouti, des alluvions caillouteuses forment des petites terrasses couvertes de cultures, alors que les flancs sont fortement boisés de thuyas, dont certains sujets sont d'une très belle venue.

De la cote 760, le chemin s'élève d'abord insensiblement, en se maintenant au bord de l'oued jusqu'auprès de Tarzout, maison isolée entourée de très beaux thuyas, puis la pente s'accentue et à la cote 980 on traverse des marnes gypseuses, des gypses en bancs, des dolomies et des calcaires. Ces couches, à peine visibles par suite du développement de la forêt, forment un anticlinal et appartiennent très probablement au Trias ; je ne les ai pas indiquées sur la carte au 250.000^{e}, car je ne suis nullement convaincu de cette attribution. Ces couches, en effet, pourraient représenter la base du Cénomanien dont les couches supérieures se

développent au-dessus. Malheureusement les éboulis des pentes qui sont de plus en plus importantes à mesure que le relief s'accentue, ne permettent aucune observation précise.

A l'Est s'étend la vallée profondément encaissée ; à l'Ouest, un escarpement domine le chemin d'au moins 250 à 300 mètres, la forêt s'étale sans solution de continuité sur toute la région.

Par places, on voit des schistes bruns à rognons calcaires qui rappellent ceux de l'Oued Ajunda ; ils constituent toute la base de l'escarpement et on les retrouve à Ajgal (1050^{m}), à la sortie de la forêt. Là, elles renferment *ostrea oxyntas* et se présentent à peine inclinées au Sud-Ouest. Des calcaires sans fossiles les surmontent jusqu'à la cote 1200. Ils sont intercalés de petits lits marneux qui forment ainsi des bandes parallèles de couleurs différentes et qui donnent à la région un aspect rubané très curieux.

Par gradins successifs, le terrain s'élève jusqu'à la cote 1350, dans des schistes bruns intercalés de bancs gréseux ; la plate-forme de 1300 de beaucoup la plus étendue, supporte le village d'Agadir ou Niffi, tandis que celle de 1350 va former le Djebel Taliza. A Agadir, les schistes sont bleuâtres et renferment *Terebratula*.

Vers le Sud, le sol s'abaisse et sous les schistes bleus, apparaît un banc de grès tendre à *Acanthoceras Mantelli* qui vient former, au Nord du Souq Tleta, la crête d'un escarpement remarquable, d'une centaine de mètres de hauteur. Celui-ci est constitué par marnes et grès rouges avec intercalation de bancs peu épais de calcaires. Cette série rouge est concordante avec les couches cénomaniennes d'Agadir, elle est l'équivalent des couches rouges analogues déjà signalées et rattachées au Crétacé inférieur. Elles s'étendent vers le Sud-Est où elles recouvrent des calcaires massifs en grandes dalles dont les couches se relèvent au Sud pour atteindre la cote 1350. Au-dessous, dans la forêt d'Aderno, des marnes et grès rouges, intercalés de bancs de poudingues s'étendent jusqu'au rebord du plateau qui domine la profonde dépression de l'Oued Semnara.

Ces couches, jusqu'alors à peu près horizontales, se plissent fortement jusqu'à présenter une inclinaison de plus de 70° au Nord-Ouest. Les calcaires supérieurs se montrent également plissés et cassés, ainsi que quelques intercalations de marnes schisteuses blanches et de schistes bleus.

Les calcaires renferment *Rhynchonella ampla*, *Terebratula subventricosa*, et par analogie avec ce qui existe au Djebel Hadid, j'ai rapporté au Jurassique toute cette série d'assises.

Il y a donc deux séries rouges : l'une Crétacée, l'autre Jurassique. Cette dernière repose sur le Permien de l'Oued Semnara.

3° Mogador, Oued Semnara, par Tiggi. — Cet itinéraire, sensiblement paral-

lèle au précédent, traverse les mêmes régions et recoupe plus au Nord-Est les différents terrains rencontrés précédemment.

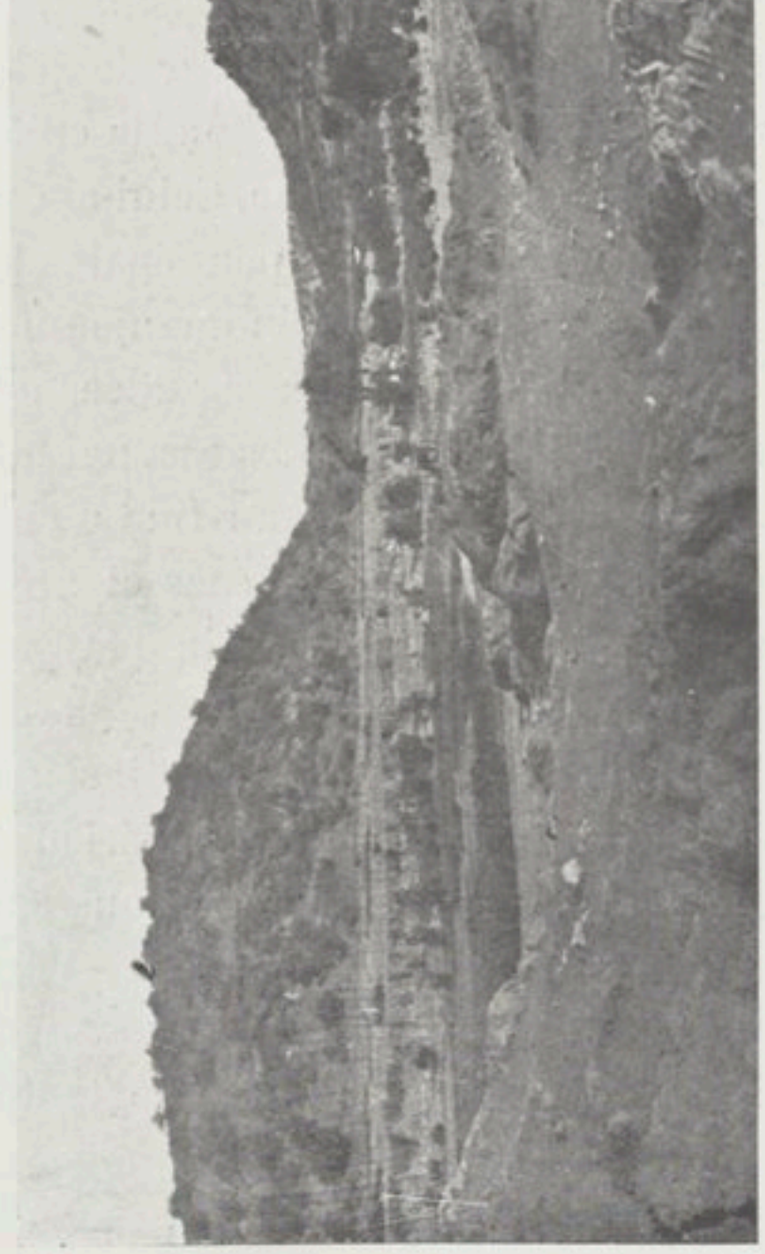


Fig. 265. Le Trias et les pointements éruptifs de la gorge de l'Oued Kseb

Jusqu'au Souq el Arba des Ida ou Icern, il se confond avec lui. A partir de là, il suit le lit de l'Oued Kseb, contourne le prolongement de l'arête du Djebel Isoulaïn où il rencontre les mêmes calcaires cénomaniens à *ostrea oxyntas* et aboutit au gué de l'oued, où le Trias et les pointements ophitiques forment tout le fond de la dépression. Vers le Nord-Est, le Trias disparaît sous la couverture des calcaires à *ostrea oxyntas* ; ceux-ci affleurent le long du ravin qui vient de cette direction et se prolongent pour rejoindre les couches de même âge, du marabout Si Ahmed el Amri.

Le Trias forme une bande anticlinale étroite qui se relie avec celle de l'Oued Tsighou ; elle est surmontée, sur la rive droite, par les calcaires cénomaniens à *ostrea flabellata*, puis par une alternance de marnes et de calcaires marneux à nodules siliceux, dans lesquels je n'ai pas rencontré de fossiles. Au-dessus, viennent d'autres marnes surmontées d'autres calcaires à silex dans lesquels se rencontrent des *cardites, des turritelles, des cones.*

Toutes ces couches qui constituent le Djebel Tamzrart, plongent au Sud-Est et forment un synclinal qui se relève au Sud sur les couches turoniennes de Ambach.

Aux environs des Aït Biot, les marnes à nodules siliceux renferment des *astartes* et le *mortoniceras texanum*. Ces couches sont donc sénoniennes ; celles

qui les surmontent et qui présentent aussi des silex avec *cardites*, *cones* et *turritelles*, les recouvrent en discordance et appartiennent à l'Eocène inférieur.

Au synclinal des Aït Biot, fait suite un anticlinal de même direction qui fait apparaître les calcaires cénomaniens qui se développent jusqu'à Tiggi.

Vers le N.-E., l'anticlinal se poursuit dans la petite chaîne des Oulad Zergoun. Le crétacé inférieur à *Ostrea couloni* y apparaît dans l'axe, alors que le cénomanien forme les flancs où il est recouvert par l'éocène inférieur.

Vers le S.-E., l'anticlinal se prolonge de façon à se rattacher à celui de l'oued Agouti.

De Tiggi à l'oued Semnara (Pl. III, fig. 3), on traverse une série de gradins, séparés par de profondes dépressions qui limitent des escarpements remarquables. Terrasses et dépressions sont inclinées au Nord-Est et présentent la même constitution. On y rencontre les calcaires du turonien, qui forment toujours, comme à Ambach, une crête rocheuse, d'abord à la cote 1150 dans le gradin des Ida ou Niffi, puis à la cote 1300 dans celui des Ida ou Merzoug, situé plus au Sud. Le cénomanien se montre très fossilifère sur les pentes et le niveau à *Acanthoceras Mantelli*, déjà rencontré au Sud d'Agadir, à la cote 1250, affleure ici à celle de 1050 dans la dépression de Tisguit et à celle de 1200 dans la vallée des Ida ou Merzoug à la hauteur de Talktaoun.

Fig. 266. Gorge crétacée d'Imintanout. — Vue prise du Sud.

Au delà, ce sont les couches rouges, grès et marnes du crétacé inférieur qui se développent, en gradins successifs, jusqu'à la Kasba du chikh Saïd ou bel Aïd, où elles recouvrent les calcaires jurassiques en grandes dalles. Ceux-ci supportent comme à Aderno, une belle forêt de thuyas et de chênes-verts et forment un anticlinal qui s'enfonce au N.-E. où il est recouvert par les marnes et grès rouges du crétacé inférieur. Au Tizi Maachou, les grès s'appuyent horizontalement contre les schistes primaires, en les recouvrant en partie, sans intercalation des calcaires jurassiques.

A la descente du Tizi Maachou, à la hauteur des Aït Allah apparaissent les poudingues permiens qui forment la base de l'escarpement remarquable qui longe la dépression de l'oued Semnara.

Les couches rouges du crétacé inférieur se développent le long des pentes Nord du Tizi Maachou, toujours recouvertes par le cénomanien fossilifère.

Dans la gorge d'Imintanout on rencontre la succession suivante. (Pl. III, fig. 4) :

Crétacé inférieur	1° Grès et marnes rouges ; 2° Cale tendre à *Ostrea couloni* ; 3° Grès et marnes jaunes à *Terebratules* ;
Cénomanien	4° Marnes gypseuses avec intercalation de banc gypseux ; 5° Calcaires marneux à *Ostrea flabellata* ;
Turonien.	6 Calcaires en gros bancs ;
Sénonien.	7° Alternances de marnes blanches et de petits bancs de calcaire ;
Eocène inférieur .	8° Marne schisteuse ; 9° Calcaire à silex et marnes blanches à *turritelles*, à *thersithes*, à *conus*.

Toutes ces couches plongent au Nord avec une inclinaison de 37° ; elles se relèvent au sud sur les schistes primaires sans intercalation de Jurassique, ni de Trias.

Elles forment à la bordure de la plaine une zone continue qui se rattache à Tiggi. A la hauteur de l'oued Ameznaz elles dessinent un synclinal qui se relève sur le flanc des Oulad Zergoun et dans l'axe duquel l'éocène inférieur forme ces tables curieuses dénommées Raïat par les indigènes.

Le Mtouga et la région littorale sont donc constitués par une suite d'anticlinaux et de synclinaux, plus ou moins accentués, mais dont la répercussion sur la forme du terrain est insignifiante. A part, en effet, le djebel Tamzrart, le djebel Amsitin et le cap Guir qui forment des croupes anticlinales bien marquées, le reste de la

région du Mtouga est caractérisée par une superposition de hautes plaines inclinées, séparées par des abrupts dont le plus remarquable forme une ligne ininterrompue depuis l'oued Serratou jusqu'au Sous. Cet escarpement forme la limite Est de cette région de hautes plaines, qui encadre ainsi à l'Ouest, le massif montagneux de l'Atlas.

II. **Seqsaoua. — Ida ou Mahmoud**

Cette région a pour limite à l'Ouest : l'oued Serratou, le cours supérieur de l'oued Ameznaz jusqu'au Tizi Maachou, l'oued Semnara et le cours inférieur de l'oued Aït Moussi, qui aboutit à l'oued Sous. A l'Est, elle est limitée par l'Assif el Mel et sa branche l'Assif Maroussa qui descend du Tizi Tixit sur le versant Nord, et par l'oued Talekjount, qui prend sa source dans le massif du Tichka et qui coule sur le versant Sud pour aboutir à l'oued Sous.

L'oued Seqsaoua et son affluent l'oued Aït Addious la divise en deux arêtes principales, celle des Ida ou Mahmoud et des Aït Brher à l'Ouest, celle des Idma et des Aït Guir à l'Est. La première comprend au Sud la chaîne des *Ida ou Mahmoud* appelée aussi *Djebel Ifguig* et dont le point culminant est le *Tinerget* (3200^{m}). Au Sud-Ouest du Tizi Mohamed el Aoucin cette chaîne s'abaisse progressivement jusqu'à la plaine du Sous. Vers le Nord elle se maintient au contraire à une altitude élevée, présente des pics saillants entre lesquels des cols, d'altitude à peine inférieure, permettent le passage dans les vallées situées à l'Est. Tels sont les pics de *Massa*, de *Tasguint*, de *Tizert*, dont l'altitude atteint 3.000 mètres, qui sont séparés par les *Tizi Massa*, *Tizi Imintaga* dont l'altitude est de 2.700 à 2.800 mètres. La belle aiguille du Tizert termine au nord le massif des Ida ou Mahmoud. Le col de *Tizi Tabgourt* (1950^{m}) le sépare du *Djebel Tabgourt* (2500^{m}) qui se prolonge au Nord par la chaîne des Aït Brher dont le point culminant, le *Djebel Ouararat* n'atteint plus que 2.200 mètres. La chaîne continue à s'abaisser insensiblement par le *Djebel Oussoud* (1950^{m}) au-dessus du Tizi Maachou et vient se terminer brusquement sur la vallée de l'oued Serratou.

Cette première chaîne est profondément découpée par les nombreux ouad qui l'entament de l'Est à l'Ouest. C'est d'abord l'*oued Aït Moussi* qui vient de Tizi Tabgourt, puis au nord l'*oued Aït Tounert* qui va confluer avec l'oued Semnara un peu au Sud de Tellet Iran, puis l'*oued Aït Chaïb*, l'*oued Aït Brher* qui vont également se jeter dans l'oued Semnara après avoir traversé la chaîne dans des gorges profondes. Sur le versant Est, l'*oued Aït Addious*, qui vient du Tizi Itgal, et l'*oued Anechtrir* qui descend du versant Ouest du Tabgourt l'entament également avant de confluer avec l'oued Seqsaoua le premier à Grisafen, le second à Tagounit.

La seconde arête, nettement séparée de la précédente par le *Tizi Itgal* (2300m), comprend le *massif du Tichka* qui présente trois pics remarquables : l'*Adrar N'zouzaga* (2800m) à l'Ouest, le *Ras Mouley Ali* (3200m) qui supporte au sommet la blanche kouba de ce marabout, puis à l'Est le *Tichka* (3400m). Un col le *Tizi Tichka* (2500m) le sépare du massif des *Aït Tixit* (3000m) situé au Nord-Ouest. Vers le Sud-Ouest le *Tizi Tifirelt* (2520m) le limite avec la chaîne du *Rbar* et des *Ida ou Msattou* et dans cette direction la chaîne s'abaisse rapidement chez les Tigouga. Vers le Nord le massif des *Aït Tixit* se prolonge par un chaînon élevé chez les Idma et les Aït Guir, et vient se terminer, par une pente boisée et rapide, à la bordure du plateau calcaire, à la hauteur de Maroussa.

Le massif du Tichka est un nœud orographique des plus remarquables. Sur le versant Nord il donne naissance aux ouad *Aït Addious* et *Agrioun* qui vont former l'oued Seqsaoua. Au Nord-Est descendent les branches supérieures de l'Assif Maroussa qui, comme l'oued Seqsaoua aboutit au Tensift. A l'Est, c'est l'oued Rbar, la plus importante branche qui contribue à la formation de l'oued Nfis qui va également au Tensift. Enfin au Sud, c'est l'oued Talekjount qui va à l'oued Sous.

D'une manière générale la constitution géologique comprend :

1° Une zone centrale très montagneuse, profondément découpée qui est constituée exclusivement de terrains primaires ou primitifs. Ces terrains très plissés forment des bandes plus ou moins régulières qui présentent, toutes, une orientation voisine de celles des chaînons (S.-S.-O. — N.-N.-E.) ;

2° Une zone de bordure qui existe aussi bien sur le versant Nord que sur celui du Sud, et qui est formée des calcaires et grès du crétacé. Ceux-ci se présentent en assises subhorizontales et déterminent ainsi une plate-forme remarquable. Sur le versant Nord elle atteint 12 kilomètres de large au Sud de Mzouda, et les couches qui la constituent buttent par faille contre la zone centrale. Sur le versant Sud, je n'ai pas observé moi-même de terrasse analogue dans cette région, mais M. Gentil en a signalé une, qui paraît s'y présenter dans les mêmes conditions et avec la même composition géologique (1).

Zone centrale. — La zone centrale débute à l'Ouest, le long de l'Oued Semnara, par les poudingues et grès rouges du Permien qui se montrent à partir d'Ifri N'larba où ils sont recouverts en discordance par les marnes et grès rouges du crétacé inférieur, ainsi que je l'ai indiqué dans le chapitre précédent. Ils se développent vers le S.-S.-O. formant une bande qui va en s'élargissant et qui s'étend jusqu'auprès d'Iferd. A la montée du col de Bou Ibaoun, des schistes micacés se trouvent associés aux poudingues. La crête de Taguinzel est également formée par

(1) L. Gentil. *La Géographie*, n° 3, 1908.

ces couches qui se prolongent vers le Sud-Ouest pour aller former à l'Est d'Iferd, des rochers curieusement découpés et d'une teinte rouge très foncée.

Le Permien repose à Iferd sur des calcaires noirâtres qui plongent à l'O.-N.-O. et qui présentent une orientation au N. 20° E. Ces bancs ont 40 mètres d'épaisseur et renferment de très beaux orthocères *(Orthoceras regulare?)* du silurien supérieur. Au-dessous, constituant le col de Ferq er Rih, se trouvent des schistes bleus se délitant en grandes dalles et dans lesquels sont intercalés des quartzites. Ces couches sont fortement plissées et les quartzites disloqués paraissent former les lentilles plus ou moins épaisses.

Cet ensemble constitue le silurien. Dans l'Oued Aït Moussi auprès du village d'Ikakern, on le retrouve avec la même composition, schistes bleus et quartzites, calcaires à orthocères. Il forme une bande très étroite, large de un kilomètre qui présente une direction N.-N.-E.

Dans les Aït Brher, mon itinéraire le recoupe encore sur plus de 3 kilomètres. Les couches plongent toujours à l'O. mais ici les calcaires à orthocères ne sont pas représentés et le Permien repose directement sur les schistes bleus qui forment tout le flanc escarpé de la montagne.

Dans l'Oued Serratou, les schistes et quartzites affleurent sur la rive droite; ils présentent là un anticlinal très aigu qui ramène les couches dans la vallée de l'Oued Seqsaoua.

Fig. 267. Poudingues et grès permiens d'Iferd.

La bande silurienne a été ainsi suivie sur une longueur qui dépasse 60 kilomètres, elle a été en outre recoupée en cinq points sur son parcours, elle est donc bien déterminée et sa direction va du S.-S.-O. au N.-N.-E.

Au col de Bou Ibaoun, le Silurien recouvre des schistes argileux durs, traversés de filons de quartz et des phyllades que j'ai rapportés au Précambien. Je ne suis pas descendu suffisament dans l'Oued Mnizla, pour trouver la limite de ce terrain, mais un peu à l'Ouest, à Taguinzel et Maden, j'ai recoupé sous le silurien la même succession. Le précambrien se développe sur les parties élevées du versant Nord, chez les Ida ou Zikki et atteint la crête, où il forme un anticlinal de direction S.-S.-O. — N.-N.-E. sur lequel le permien repose directement sans interposition du silurien. Les phyllades affleurent le long de l'escarpement sur le revers Sud, chez les Idda ou Zal et sont recouvertes dans la vallée par le dévonien.

Dans l'Oued Aït Moussi, un peu à l'Est d'Ikakern, le précambrien se présente de même, fortement plissé supportant à l'Ouest le silurien, à l'Est le dévonien. Il affleure le long de l'oued sur près de 4 kilomètres et la direction générale est toujours sensiblement N.-S.

Il constitue toute la région comprise entre la rivière et le pied du col de Si Mohamed el Aoucin où il est recouvert par le dévonien.

Dans les Aït Brher, la bande précambrienne que j'ai recoupée, en deux joints différents, distants de 3 kilomètres environ, présentait la même largeur et la même orientation. Ce sont toujours des phyllades, et à Toursoult (Pl. III, fig. 4), au pied Ouest du Djebel Ouararat, le pli anticlinal est bien dessiné.

Le Précambrien forme donc bien une bande parallèle à celle du silurien ; bande que j'ai recoupée cinq fois, sur une longueur de 45 à 50 kilomètres. Elle supporte à l'Est des poudingues rouges, des grauwackes à Polypiers, des schistes gréseux et des grès silicieux que je rattache au Dévonien par suite de la présence dans les mêmes couches, à l'autre extrémité de la chaîne, du *Spirifer cultrijugatus*. Cet ensemble atteint à Talmaken, dans l'Oued Aït Moussi une centaine de mètres d'épaisseur ; les couches plongent là, vers l'Est, et affleurent le long de la rivière sur près de 2 kilomètres.

Vers le Sud-Ouest, le dévonien reste au pied du massif du Djebel Ifguig, mais affleure au col de Si Mohamed el Aoucin et se prolonge sur la rive droite de l'Oued Ida ou Zal jusqu'à la plaine du Sous, ou M. Gentil (1) l'a recoupé.

Dans cette partie, au Sud de l'oued Aït Moussi, sur une longueur de 20 kilomètres à peine, j'ai traversé trois fois le dévonien et chaque fois j'ai pu me convaincre de la continuité des affleurements. C'est encore une bande S.-S.-O. — N.-N.-E. que forment ces terrains. Elle se prolonge vers le Nord où j'ai pu la

---

(1) L. Gentil, *La Géographie*, n° 3, 1908.

recouper complètement au Djebel Ouararat chez les Aït Brher. Là, les couches plongent fortement à l'Est et forment le point culminant. Les pentes qui descendent vers l'Est sont fortement boisées de chênes-verts qui gênent l'observation ; malgré cela, j'ai pu constater que les couches affleuraient jusqu'au fond de la dépression de l'oued Anechtrir, qui sépare le massif du Ouararat de celui du Tabgourt. Les assises présentent encore une direction S.-S.-O. — N.-N.-E., elles vont donc se rattacher au Sud à celles de l'oued Aït Moussi. L'arête montagneuse qui prolonge au Sud le Djebel Ouararat chez les Aït Chaïb présente, d'ailleurs, la même forêt de chênes-verts et le même escarpement que celui du Djebel Ouararat. Il y a tout lieu de supposer que le dévonien le constitue.

Le dévonien forme donc bien aussi une bande parallèle aux précédentes, sur une longueur explorée de près de 40 kilomètres. Plus au Nord, je n'ai pas suivi les affleurements de ce terrain. Cependant, dans l'oued Seqsaoua, au Sud d'Iminterli, des quartzites et des schistes gréseux forment un sommet isolé qui supporte l'Agadir n Tikida (la maison du caroubier). Ces assises reposent sur le silurien, plongent à l'Est et présentent une direction générale au S.-O. qui permet de supposer leur continuité avec le dévonien du Djebel Ouararat.

Du sommet de l'Agadir n'Tikida, le Ouararat est d'ailleurs visible et entre ces deux points, une zone boisée de chênes-verts forme une ligne qui vraisemblablement marque l'affleurement des grès. Vers le N.-E. le dévonien est brusquement arrêté par une faille dirigée du N.-O. au S.-E., et qui met en contact ses assises avec celles du crétacé.

La bande dévonienne se poursuit donc sans interruption jusqu'au voisinage de la plaine de Marrakech.

Dans le N.-N.-E. au milieu de cette plaine, et à plus de 55 kilomètres, le Djebel Ardhous est formé de schistes gréseux et de calcaires à polypiers qui appartiennent également au dévonien. Il est intéressant de remarquer que cet îlot isolé se trouve précisément dans le prolongement de la bande dévonienne de l'Atlas.

Dans les Ida ou Zal, sur le versant Sud de l'Atlas, le dévonien forme un synclinal qui correspond au col de Si Mohamed el Aoucin et à la vallée de l'oued Ida ou Zal. Les couches dévoniennes se relèvent au S.-E. sur les phyllades précambriennes qui s'étendent vers l'Est pour constituer les dernières collines en bordure de la plaine du Sous et les premiers contreforts du massif de l'Ifguig.

Au col, et sur le versant de l'oued Aït Moussi, apparaissent dans le synclinal des calcaires cristallins, blancs, veinés de rose et de rouge qui présentent des traces fossilifères impossibles à dégager et de nombreux cubes de pyrite. Ces calcaires que je rapporte au carbonifférien s'élèvent sur les pentes du Djebel Ifguig ou leurs bancs sont redressés jusqu'à la verticale. Ils se poursuivent dans le N.-E. et traversent la vallée d'Aït Moussi où je les ai recoupés à la hauteur de Tiouna.

Auprès de ce village le pli synclinal est bien marqué et les calcaires présentent sur la rive gauche de la rivière des traces fossilifères nombreuses dont je n'ai pu extraire que des parties insignifiantes et indéterminables. Le long de l'Aït Moussi, les couches affleurent sur plus de 5 kilomètres et dans l'axe du synclinal se trouvent des schistes ardoisiers avec traces charbonneuses.

L'ensemble se relève à l'Est sur les phyllades dans les mêmes conditions que sur le flanc de l'Ifguig. Sur la rive droite de l'oued Aït Moussi, le contact du carbonifférien et des phyllades est marqué par un escarpement des calcaires que j'ai pu suivre jusqu'au Djebel Tabgourt.

Cette montagne est entièrement constituée par les mêmes calcaires. Ceux-ci y forment un anticlinal très aigu qui laisse percer le précambrien, et par suite duquel les couches sont ramenées sur le versant Est, jusqu'à la cote 1600. Elles forment là un nouveau synclinal dans lequel l'oued Seqsaoua s'est creusé des gorges profondes sur une longueur de près de 6 kilomètres : ce sont les gorges de Grisafen, d'Imincelli, d'Iminousikis qui constituent une suite de défilés étroits, qui font de cette région une des plus pittoresques et des plus belles de l'Atlas occidental.

A Grisafen, les schistes ardoisiers se retrcuvent sur le revers Est du synclinal et sont bien visibles sur le chemin d'Ikis.

A Temsmarth, le carbonifférien présente la succession suivante. Sur les phyllades, qui se montrent à la faveur d'un ravin profond qui descend du Djebel Tabgourt, se trouve d'abord une douzaine de mètres de calcaire rouge, ferrugineux, traversé de filons de quartz. Au-dessus, est un banc de porphyre pétrosiliceux nettement interstratifié de 2 à 2 m. 50 d'épaisseur. Sur 6 mètres d'épaisseur environ, les calcaires deviennent siliceux et passent, par places, à de véritables quartzites.

Au-dessus les calcaires se montrent en bancs bien réglés, sur une épaisseur de 50 à 60 mètres.

Le banc de porphyre se rattache à un énorme filon qui traverse les phyllades et dont l'affleurement se trouve dans le lit même de la rivière. Des filons analogues se rencontrent d'ailleurs dans les mêmes conditions, en divers points des phyllades le long de l'oued Aït Addious.

Au Nord du Djebel Tabgourt, le carbonifférien se poursuit et son affleurement est toujours marqué par un escarpement au-dessus des phyllades et aussi par sa surface dénudée. Le dévonien qui le longe à l'Ouest et les phyllades qui le bordent à l'Est sont, en effet, presque toujours recouverts d'une végétation arborescente qui contraste avec la nudité du sol rocheux des calcaires. Je me suis évidemment servi de cette observation pour tracer la limite des calcaires carbonifériens et des grès dévoniens.

Les calcaires qui forment les parties élevées et nues de la rive gauche de l'oued Seqsaoua, au-dessus de Tagounit et de Lella Aziza, viennent affleurer un

peu au Nord de Tigmi Iguiz dans la rivière. En ce point, les calcaires se montrent très réduits, les schistes charbonneux supérieurs sont au contraire très épais. Au Souq Khremis, près Tabia, ils atteignent 120 mètres d'épaisseur, le chemin les traverse sur quatre ou cinq kilomètres. Au Nord-Est, les assises se poursuivent jusqu'à la faille qui les met en contact avec le crétacé. Le carbonifèrien forme donc encore une bande bien délimitée, depuis la plaine du Sous jusqu'à celle de Marrakech. Les deux synclinaux et l'anticlinal qui l'affectent traversent ainsi obliquement toute la chaîne de l'Atlas. L'anticlinal correspond aux parties saillantes du Djebel Tabgourt, les synclinaux aux parties basses de la vallée du Seqsaoua et du col de Si Mohamed el Aoucin.

Le long de l'oued Aït Moussi, chez les Ida ou Zimmer et le long de l'oued Seqsaoua chez les Aït Addious et les Idma, se développe une série importante très plissée de phyllades qui constituent tout le massif montagneux des Ida ou Mahmoud, du Tichka et des Aït Tixit. Je n'ai complètement recoupé toute cette série que sur le flanc Nord du Djebel Tichka, le long de l'oued Agrioun. Le Tichka forme en tête de ce ravin, à la hauteur du col, un escarpement de plus de 300 mètres, dans lequel une bande de calcaires carbonifériens, que je n'ai fait que traverser, affleurent sur une vingtaine de mètres environ. Les couches plongent à l'Est recouvrant les phyllades précambriennes et sont recouvertes par elles.

Celles-ci se montrent jusqu'à mi-hauteur du col où elles supportent une masse granitique énorme qui forme non seulement le col, mais encore les sommets au N.-E. et au S.-O.

Il y a donc là un pli anticlinal, couché au Nord-Ouest, qui présente cependant la même allure que ceux qui affectent la région des Ida ou Mahmoud et du Tabgourt et qui recouvre, en partie, un synclinal carbonifèrien. A la bordure des plateaux crétacés, les phyllades reposent sur des micaschistes en tête du ravin qui descend à l'Ouest, vers l'oued Maroussa.

La ligne qui limite ces deux formations est toute hypothétique, mais l'allure des terrains de l'Ouest m'autorisait dans une certaine mesure à la tracer ainsi que je l'ai figurée sur la carte. Dans les Aït Guir les micaschistes forment les pentes inférieures du massif montagneux, j'ai tenu compte de cette disposition pour tracer cette limite approximative.

Le long de la plaine de Marrakech, sur le chemin des Diara, entre Mzouda et l'Assif el Mel, les phyllades précambriennes qui affleurent sur plus de dix kilomètres, présentent une direction bien nette au S.-S.-O. et se prolongent dans cette direction pour aller constituer une partie du Djebel Dimanti.

Sur le chemin même des Diara, ces phyllades reposent sur les micaschistes au voisinage de Dar en Nems. J'avais donc là un troisième point qui me permettait de tracer la limite entre ces deux formations. La ligne ainsi obtenue détermine une

nouvelle bande de direction S.-S.-O. et N.-N.-E., parallèle aux précédentes et affectée de plis de même direction.

Toute la région des Ida ou Mahmoud et du Seqsaoua se trouve ainsi constituée par une série de bandes plus ou moins parallèles de terrains primaires qu'affectent des plis de même direction. Aucun de ces terrains ne participe à la constitution de la région du Mtouga, ni aucun de ces plis ne s'y prolonge. Il y a donc entre ces deux zones : le Mtouga d'une part, la chaîne primaire de l'autre, aucune continuité. Alors que le Mtouga est une région de plateaux à peine ondulés, les Ida ou Mahmoud et le Seqsaoua forment une région montagneuse très accidentée ; la première est essentiellement constituée de terrains secondaires et tertiaires, la seconde est essentiellement primaire. Enfin la direction des plissements est complètement différente dans l'une et dans l'autre, et tout s'oppose à ce que aucun des plis qui affectent les terrains primaires puisse aller s'ennoyer au Cap Guir.

Il y a par conséquent là, deux régions que la constitution géologique, la tectonique et la morphologie séparent. Il y a donc lieu de les séparer aussi. La zone montagneuse qui constitue l'Atlas marocain n'aboutit pas à l'Atlantique, elle s'arrête à la vallée de l'Aït Moussi et est bordée, à l'Ouest, par une série de plateaux qui descendent par gradins étagés jusqu'au niveau de la mer, tout comme elle est bordée au nord par de semblables plateaux qui s'étagent jusqu'à la plaine.

Zone de bordure. — Le long de la plaine, la région montagneuse s'arrête brusquement par un bourrelet dont l'altitude dépasse 1.200 mètres, au sud duquel s'étend un vaste plateau uniforme dont l'altitude s'élève à 2.000 mètres.

La constitution de ce bourrelet et du plateau peut s'observer dans la découpure de l'Oued Seqsaoua qui forme, en arrière de Kahira, des gorges profondes et pittoresques (Pl. III, fig. 6).

A partir des terrains primaires qui sont nettement limités par une faille, contre laquelle viennent butter, du Sud au Nord, le carbonifèrien, le dévonien, le silurien et le permien, se trouvent quelques affleurements peu importants du Trias.

Au-dessus commence une série de couches absolument concordantes sur plus de 250 mètres d'épaisseur. On y observe de bas en haut la succession suivante :

I Série rouge et verte	1. Poudingues. 2. Grès rouges. 3. Marnes rouges et vertes. 4. Grès rouges. 5. Marnes vertes et blanches. 6. Grès rouges avec nodules calcaires.	

II Série fossilifère	7. Alternance de calcaires blancs et d'argiles avec *Terebratula sella*.	
	8. Calcaires à *Ost. couloni*.	
	9. Argiles jaunes.	
	10. Calcaires à grosses *Ost. couloni*.	
	11. Grès jaunes à *Plicatula placunea*, *Ost. aquila* (Aptien).	
	12. Grès sableux jaunes à *Acanthoceras Milleti*, *Nucula bivirgata*, *Terebratula Dutemplei* (Gault).	
	13. Argiles vertes avec gypse en bancs interstratifiés.	(Cénomanien)
	14. Calcaires marneux à *Ost. flabellata*.	
	15. Calcaires siliceux avec moules de gastropodes et de lamellibranches.	
	16. Calcaires et marnes sans fossiles.	
	17. Calcaires massifs à *Astarte Seguenzæ* (Turonien).	

Cette coupe permet de préciser l'âge des couches rouges et vertes qui rappellent, par leur facies, celles du crétacé inférieur du Sud-Oranais.

Leur situation au-dessus du Trias ne permet pas de les attribuer au Permien ; leur concordance avec les couches à *Ostrea couloni* autorise, au contraire, leur classement dans le crétacé inférieur. Cette série rouge n'est, d'ailleurs, que le prolongement de celles qui affleurent au Souq el Arba (plateau du Mtouga), où elles recouvrent les calcaires jurassiques. L'âge de ces couches est donc définitivement acquis.

Toute cette série plonge vers la plaine de Marrakech avec une inclinaison de 30° ; elle se relève au Sud pour former le grand plateau qui se poursuit jusqu'à Maroussa où l'horizontalité des couches reparaît et où elles buttent par aille contre les terrains primaires. Au contact, les assises crétaciques sont, suivant leur nature, plus ou moins plissées et même quelquefois complètement renversées, ainsi que je l'ai déjà signalé (1).

La faille de contact est très nettement marquée sur le sol par un brusque arrêt des croupes schisteuses boisées, au pied desquelles s'étale le plateau calcaire nu ; souvent aussi, un oued coule dans la faille même et en rend ainsi l'observation facile.

Le plateau calcaire ne recouvre pas uniformément toute la zone de bordure, et souvent il est interrompu, pour faire place à un relief plus accidenté qui correspond toujours à un affleurement des couches anciennes. Tel est, dans la

(1) V. Brives. *Bull. soc. géol.* 4e série. T. V., 1905.

région qui nous occupe, le Djebel Dimanti (1800^{m}), qui est constitué par les micaschistes et les phyllades précambriennes qui sont entourées, au Sud et à l'Est, par les couches horizontales du crétacé, dans des conditions que je ne puis préciser. A Mzouda, où le contact peut être observé, les calcaires sont brusquement interrompus et plongent au Nord-Ouest avec une inclinaison de 27° en venant butter par faille contre les phyllades. (Pl. III, fig. 7.)

III. — **Goundafi**

La région du Goundafi est limitée à l'Ouest, par l'*Assif el Mel* sur le versant Nord, l'*Oued Talekjount* sur le versant Sud; à l'Est, par l'*Oued Reraïa* et sa branche l'*Oued Iminane* sur le versant Nord, l'*Oued Tifnout* sur le versant Sud. Comme dans la région précédente on peut distinguer encore une zone centrale et une zone de bordure.

Zone centrale. — Dans le massif du Seqsaoua et des Ida ou Mahmoud, la ligne de partage des eaux correspondait à la ligne de crêtes, dans cette région du Goundafi il n'en est plus de même. Il en résulte une complication plus grande qui rend très difficile la description de cette partie de l'Atlas.

J'ai pu, dans différents voyages, parcourir toutes les vallées et même faire l'ascension d'un certain nombre de pics élevés ; mes itinéraires recoupent la zone centrale, quatre fois du Nord au Sud, et trois fois de l'Ouest à l'Est, j'ai donc pu recueillir sur cette région tous les documents intéressant la topographie et aussi la géologie.

A première vue, l'Atlas du Goundafi présente trois chaînes parallèles qui, aux deux extrémités, se soudent pour n'en former qu'une seule. Quoique cette façon de comprendre cette région ne soit pas conforme aux données géologiques, je décrirai successivement chacune de ces chaînes en allant de l'Ouest à l'Est.

Chaîne du Rbar. — J'appelle ainsi la chaîne qui se développe du *Tichka* au massif des *Reraïa* et qui est comprise entre la vallée du Sous au Sud et celle de l'Oued Rbar et du Nfis au Nord. C'est elle qui sert de ligne de partage des eaux. Elle se détache du massif du Tichka au *Tizi Tifirelt*. Ce col, de 2500 mètres, isole du Tichka la région montagneuse des *Ida ou Msattou* qui n'atteint que 2800 mètres d'altitude et qui se dirige vers le S.-E. jusqu'au *Tizi Tandert* (2700^{m}). La chaîne tourne alors à l'Est, s'abaisse à 2700 mètres au *Djebel Zaïcorn* et se poursuit en conservant sensiblement cette altitude jusqu'au *Djebel Idmi* (2600^{m}). Deux cols

principaux donnent accès au Sous, le *Tizi N'ouerg* (2500m) et le *Tizi N'test* (2550m). Dans toute cette partie, la chaîne est abrupte sur ses deux versants, mais alors que l'*Oued Sous* coule à 500 mètres d'altitude et que sur ce revers descendent des ouad importants, au Nord l'*Oued Rbar* ou *Arbhar* coule à une altitude moyenne de 1600 mètres dans des gorges remarquables et la chaîne est à peine entamée par quelques ravins peu profonds, affluents du Rbar. Le plus important est celui qui descend du Tizi N'test. On peut remarquer que tous les ravins qui descendent de cette partie de la chaîne présentent une orientation générale du S.-S.-O. au N.-N.-E. ou inversement suivant le versant considéré.

Au *Djebel Idmi*, fait suite l'aiguille d'*Arsoun Ourioul*, puis le *Djebel Ouichdan* (2700m) jusqu'au *Tizi Néoulaoun* (1950m) ou la crête n'est plus formée que par un plateau calcaire de 2000 mètres qui se poursuit jusqu'au *Tizi N'tamjoot* (1950 à 2000m).

En ce point se fait la soudure avec le massif des Réraïa dont la ligne de partage des eaux présente une direction N.-N.-E. et est marquée par les pics du *Tadmant* (2800m), du *Tirkout* (3400m), du *Nzaout* (4000m), du *Toukbal* (4000m).

Dans ce second secteur (Djebel Idmi-Reraïa), la chaîne est bordée au Sud par l'Oued Tifnout qui se rapproche de la crête ; au Nord par l'Oued Nfis qui au contraire s'en éloigne.

Chaîne de l'Ogdimt. — Je conserve ce nom à la chaîne comprise entre l'Oued Rbar au Sud et l'Oued Ogdimt au Nord. Elle se détache du massif des *Aït Tixit* au *Tizi Imidlaoun* (2700m) se dirige de l'Ouest à l'Est par le *Djbel Goursi* ou *Agourzi* (3000m), le *Tizi Imiskin* (2800m), le *Djebel Igdad* ou *Oujdad* (3800m), le *Tizi N'tidi* (2700m), le *Djebel Ogdimt* (3400m) et vient se terminer sur la rive droite de l'Oued Rbar par le *Djebel Idknan* (2800m) qui s'arrête brusquement à l'Oued Taceft et à la plaine de Tellet Yacoub.

Chaîne de l'Erdouz-Theza. — Cette chaîne est la plus septentrionale, elle débute à l'Ouest, par la masse du Djebel *Ouirzan* (3000m) se dirige au S.-E. jusqu'à l'*Erdouz* (3400m), puis tourne à l'Est pour atteindre le *Tizi Nzlit*, le pic d'*Iritzdin* (3200m), le *Tizi Nimiri* et le *Theza* ou *Teza* (3000m) dont les dernières pentes viennent mourir à l'Oued Nfis par 1.000 mètres d'altitude au fond de la rivière.

L'Erdouz est formé de deux pics, celui de *Tamezmlatt* (3400m) au S.-O. et celui de *Talatoughri* (3200m) au N.-E. De ce dernier point vers le N.-E. part une crête étroite l'*Azrou Imakern* (3000m) qui s'abaisse à 2500 au pic de *Anamrou*. Cette crête sépare la vallée de l'Oued Erdouz de celle d'un oued qui vient se jetter dans le premier un peu en aval du village de Tassila, avant la gorge calcaire.

A la hauteur de l'Erdouz, cette chaîne se rattache à celle de l'Ogdimt par le

Tizi Arella (2800m). A l'Est de ce col elle est limitée par l'*Oued Ogdimt*, à l'Ouest par l'*Assif Amzmatred* qui la sépare des contreforts du Goursi.

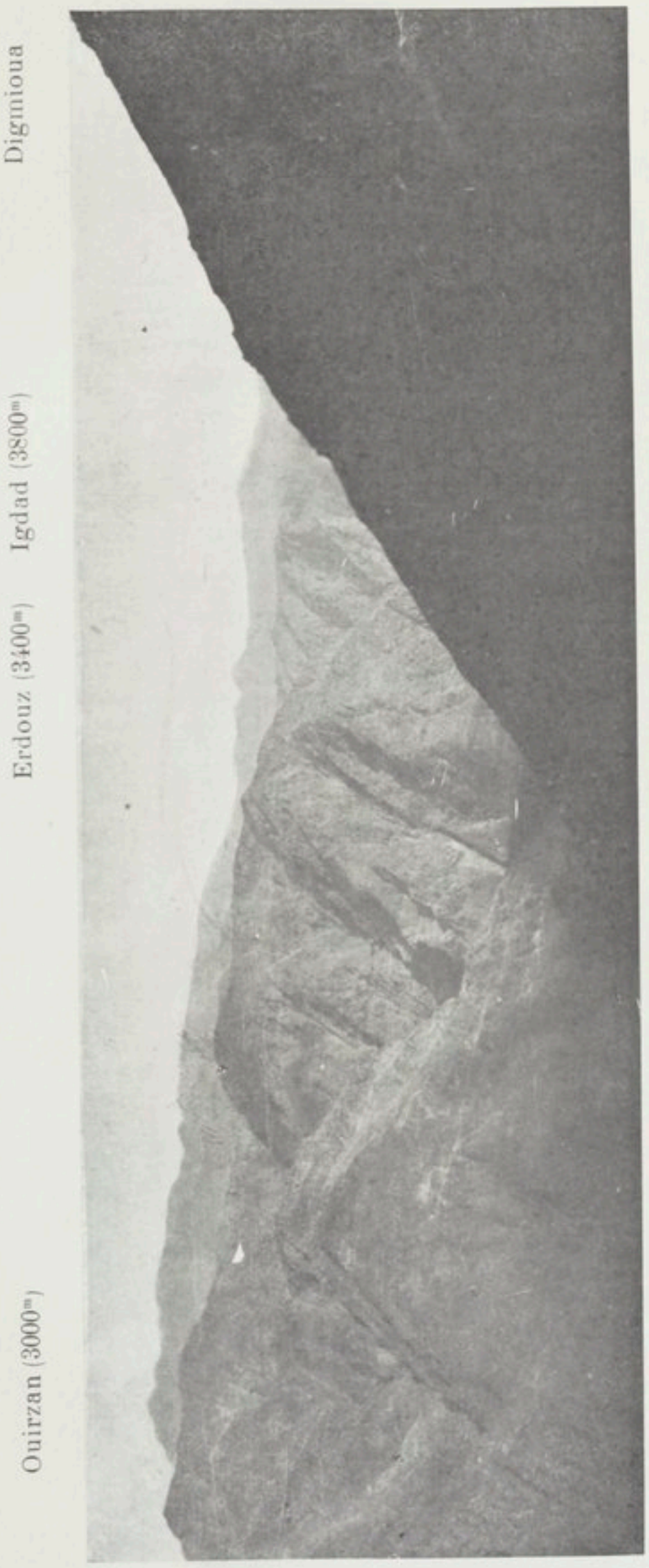


Fig. 268. Paysage dans les Schistes cristallins. — Vue prise du flanc Est du Digmioua.

Sur le versant Nord de nombreux ouad en découlent : l'Oued Erdouz qui descend du sommet du même nom, l'*Oued Tiniri* qui vient du Tizi Nzlit, l'*Oued Amizmiz* qui vient du Tizi Nimiri.

Sur la rive droite de l'Oued Nfis, le Djebel Goursa (3800m) se montre plutôt comme un contrefort du massif des Reraïa que comme le prolongement de la chaîne Erdouz-Théza.

Trois rivières coulent plus ou moins parallèlement à ces chaînes. L'*Oued Rbar*, l'*Oued Ogdimt* qui confluent au pied du Djebel Idknan, l'*Oued Agoundis* qui se jette dans l'Oued Nfis au pied Ouest du Ouichdan. L'Oued Agoundis est formé de deux branches, l'une qui vient du Tizi Tamjoot (2000m) l'autre du Tizi Nzaout (2600m), elles se réunissent à El Makhzen isolant ainsi le massif Tadmant-Tirkout.

Les ouad Ogdimt et Rbar qui coulent parallèlement aux chaînes dans des gorges profondes permettent de reconnaître la constitution géologique de ces régions.

Coupe le long de l'oued Ogdimt

Pl. IV, fig. 1

En partant des Aït Guir, où un témoin peu important de calcaire carboniférien est resté pincé dans un synclinal des micaschistes, et en se dirigeant vers le Sud-Est, on rencontre d'abord un grand développement de micaschistes qui forment le prolongement

au Nord du Djebel Goursi. Au Djebel Digmioua, pic isolé de 2000 mètres, apparaissent des gneiss et des amphibolites. Par places des filons de porphyre pétrosiliceux forment des arêtes rocheuses rougeâtres qui permettent d'en suivre les affluents. Un des plus importants se trouve près de Tanamert dans l'oued Amzmatred, il présente une direction N.-N. E. et se prolonge jusqu'auprès de Terga au flanc du Djebel Ouirzan. Les micachistes se poursuivent jusqu'au marabout Si Lekouch où ils sont recouverts par les poudingues permiens, que mon itinéraire traverse, le long de l'oued Iouïskin, jusqu'au village de Taddert (1800^{m}). Des porphyres pétrosiliceux les surmontent plongeant à l'Est en bancs bien réglés et ceux-ci sont eux-mêmes recouverts par les calcaires et schistes carbonifériens qui présentent vers l'Est une inclinaison de 45° environ. Ces calcaires forment un escarpement que l'on peut suivre au Nord et au Sud de chaque côté de la rivière, où ils surplombent un plateau appelé *Ifsi* ou *Ifski* (1950^{m}). Ce plateau est le seul point cultivé dans cette haute vallée, il correspond à l'affleurement de la roche éruptive qui donne par suite d'altérations et de désagrégation un sable grossier meuble.

Au-dessus la pente s'accentue jusqu'au col de Tizi Arella (2800^{m}). Les schistes siluriens affleurent depuis le sommet de l'escarpement calcaire jusqu'au col. Ses assises plongent à l'Est avec le même pendage que les calcaires.

Au col, les poudingues rouges permiens forment une petite arête qui va limiter au Nord et au Sud une masse énorme de porphyre pétrosiliceux sans stratification apparente.

A la descente du Tizi Arella, les calcaires carbonifériens se montrent à nouveau sur près de deux kilomètres et plongent encore à l'Est avec une inclinaison de 50°. Ils constituent le flanc Sud du Djebel Erdouz et vont passer au Tizi Nzlit dont la dépression est nettement marquée par l'escarpement des dits calcaires. Vers le Sud ils se poursuivent dans les mêmes conditions au flanc du Djebel Igdad et c'est à leur pied que se creuse le Tizi N'tidi. Les calcaires forment ainsi sur plus de 8 kilomètres une bande visible de direction S.-S. O. N.-N. E.

Un peu avant d'arriver au village d'Arella (2050^{m}) les schistes siluriens, relevés jusqu'à la verticale, se montrent couverts de cultures, formant les deux rives de la rivière et se poursuivant jusqu'à la hauteur de Timisla sur 5 kilomètres. En ce point ils sont surmontés par les calcaires carbonifériens. Ceux-ci forment là une gorge pittoresque que traverse un ravin qui descend de la crête d'Irilzdin et qui présente une direction S. O.-N. E.

A la faveur de ce ravin je peux constater que les calcaires atteignent la crête et qu'ils constituent l'aiguille rocheuse de l'Irilzdin. Vers le Sud-Ouest, le flanc Est de l'Ogdimt est également constitué par eux et leur affleurement est nettement marqué par un escarpement nu qui tranche sur les croupes arrondies et schisteuses du silurien.

A la sortie des gorges qui s'étendent jusqu'à Tiguirt, le carbonifériен est surmonté par les grès siliceux et les schistes gréseux du dévonien dont les couches redressées jusqu'à la verticale, s'infléchissent un peu à l'Ouest de façon à recouvrir les schistes siluriens, que l'itinéraire traverse jusqu'à Amezguern. La vallée se resserre brusquement en une gorge profonde creusée dans les poudingues et grès rouges permiens qui en ce point surmontent en discordance les schistes siluriens.

Le permien, dont les assises forment un synclinal d'abord très aigu, mais qui s'élargit à mesure que l'on descend dans la vallée, occupe toutes les pentes inférieures du Djebel Theza en plongeant au S.-E. avec une inclinaison de 47°. Sur la rive droite de l'oued Nfis, il constitue le Djebel Idknan où il recouvre également en discordance les schistes siluriens et les calcaires carbonifériens du Djebel Ouichdan. Au confluent de l'oued Agoundis le synclinal permien se resserre de nouveau et forme la gorge pittoresque de Iminguirza. En ce point les couches se relèvent sur les deux rives, sur les phyllades, tandis que le carbonifériен affleure dans la partie médiane. Ce terrain se prolonge a au N.-N.-E., le long de la vallée de l'oued Nfis marquant ainsi la continuation de l'aire synclinale.

Sur la rive droite de l'oued Agoundis, les phyllades précambriennes et les calcaires carbonifériens sont toujours recouverts en discordance par le permien. Celui-ci se prolonge au flanc du Djebel Goursa en conservant la direction de ses assises au N.-N.-E. jusqu'au Tizi Ouazad où les poudingues se redressent jusqu'à la verticale sur les porphyres à grands cristaux qui constituent le Djebel Amskrim.

Les calcaires carbonifériens arrivent également au contact de ces porphyres, ils présentent dans les assises inférieures de nombreuses injections siliceuses et des filons couches de prophyre pétrosiliceux.

Sur le flanc Sud du Djebel Amskrim, le silurien apparaît sous le carbonifériен et forme une dépression, qui limite l'affleurement des roches éruptives. Celles-ci se développent dans tout le massif élevé de Reraïa dont l'altitude atteint (4500) mètres au Likoumt.

Cette coupe montre déjà que le Goundafi n'est constitué, dans sa partie centrale, que par des terrains anciens et primaires et que ceux-ci sont disposés en bandes orientées toutes du S.-S. O. au N.-N. E. Elle montre, en outre, la discordance du permien sur toute la série primaire. L'étude des gorges de l'oued R'bar va confirmer ces observations.

Coupe le long de l'oued R'bar. — L'oued R'bar coule dans sa partie inférieure, au Sud de l'oued Ogdimt, à une distance moyenne d'une dizaine de kilomètres. Son cours supérieur entame, vers l'Ouest, le massif de l'Igdad et celui du Gourzi jusqu'au pied du Tichka. (Pl. IV, fig. 2).

Au col du Tichka, ainsi que je l'ai déjà signalé précédemment, affleurent des

roches granitiques qui recouvrent les phyllades précambriennes. Ces roches forment un plateau incliné au Sud qui descend en pente douce jusqu'auprès de Tizaïatin. Ce plateau correspond à la zone des cols : Tizi n'tifirelt, Tizi n'tichka, Tizi Tixit, Tizi Imidlaoun, qui forme dans son ensemble une dépression orientée du S.-O. au N.-E. dépression qui sépare nettement le massif du Tichka-Aït Tixit de celui du Goundafi.

A la hauteur de Tizaïatin, le relief s'accentue; à la zone à peine ondulée, fait suite vers le Sud et l'Est des collines arrondies couvertes de chênes-vert, puis des monts plus élevés et plus rocheux, qui présentent une surface plus escarpée et sont plus profondément entamés. Il en est ainsi jusqu'à Amessioui.

Cette première zone correspond à l'affleurement des roches granitiques. La partie la plus élevée est constituée par des granites et des pegmatites qui sont recouvertes par une large bande de porphyres pétrosiliceux, qui s'étale horizontalement à leur surface et qui dessine un arc qui encadre la vallée.

Les affleurements de cette coulée doivent probablement se poursuivre au Nord et au Sud, mais je n'ai pu les suivre au delà des points où je l'ai arrêtée sur la carte.

A partir de Tizaïatin, où le relief commence à s'accuser, le granite fait place à la pegmatite, dont les affleurements se reconnaissent au loin par la ligne blanche qui lui correspond. C'est dans cette roche que sont taillées les belles gorges qui s'étendent depuis le pied du Tizi n'tandert jusqu'à celui du Djebel Zaïcorn.

A l'Ouest de Amessioui, les pegmatites sont surmontées d'amphibolites qui se montrent traversés de filons de porphyres pétrosiliceux. A Amessioui, une bande de plus de 200 mètres d'épaisseur de ce porphyre traverse la vallée du Nord au Sud ; elle est constituée par des bancs qui présentent une stratification bien nette et qui plongent à l'Est sous les calcaires carbonifériens.

Un peu au Nord du village, sur les pentes du Djebel Igdad, des poudingues permiens se montrent en rapport avec les porphyres, dont les couches s'intercalent dans les calcaires carbonifériens. Ceux-ci renferment des rognons de silex dans les bancs inférieurs et forment un synclinal que l'itinéraire traverse sur près de 5 kilomètres. Sur la rive gauche, les calcaires se poursuivent jusqu'au Tizi n'tidi, où ils rejoignent ceux d'Arella. Vers le Sud, ils se prolongent jusqu'à la crête et descendent vraisemblablement sur le revers opposé. Ils forment donc bien une bande continue dont la direction est S.-S. O., N.-N. E. Comme dans l'oued Ogdimt, à leur affleurement correspond une série de gorges dont la plus remarquable est celle d'Imitamayoust.

Vers l'Est, la vallée s'élargit en même temps qu'apparaissent les schistes siluriens qui s'élèvent sur les deux flancs pour aller constituer, au Nord, le Djebel Ogdimt, au Sud, la crête aux environs du Tizi N'ouerg. Les assises sont encore,

ici, presque verticales et sont surmontées, près de Ouidrern, par de nouveaux bancs du carbonifériens, que l'itinéraire coupe normalement à leur direction sur plus de 1200 mètres. Vers le S.-O., les calcaires vont former l'escarpement qui domine, à l'Ouest, le Tizi n'Test.

Un nouvel affleurement des schistes siluriens se montre en aval ; les assises, d'abord verticales, s'inclinent vers l'Ouest en conservant une direction sensiblement N.-S. et sont recouvertes en discordance par les poudingues permiens. A Si bou Nad, ceux-ci forment une arête rocheuse qui se poursuit au S.-O. vers le Tizi n'Test.

Sous les schistes siluriens se trouvent les phyllades précambriennes. Celles-ci ne sont pas visibles aux environs de Si bou Nad, mais on peut les observer à quelques kilomètres au Nord, dans le lit de la rivière où elles sont surmontées par les couches permiennes.

Le permien se développe vers l'Est sur la rive droite de l'Oued Rbar en formant une cuvette synclinale qui se relève sur les calcaires carbonifériens de Taguentaft. Ceux-ci forment le mamelon isolé qui supporte la Kasba de ce nom.

Le Djebel Ouichdan, qui lui fait suite, se montre constitué par les poudingues permiens qui n'affleurent que sur les pentes inférieures, par les schistes siluriens et le carbonifériens dont les couches plongent à l'Est et qui sont surmontées des phyllades au-dessus desquelles les calcaires carbonifériens se retrouvent de nouveau.

Il y a donc là un anticlinal déversé à l'Ouest qui plonge au Nord et qui vient s'arrêter à la grande dépression synclinale de l'Oued Nfis.

Au delà, le sommet et le versant Est sont constitués par les calcaires carbonifériens plissés sous lesquels les phyllades et le silurien apparaissent, dans les ravins. Ces couches se développent jusqu'au massif du Reraïa où elles reposent sur les porphyres du Djebel Tadmant.

Vallée de l'Oued Nfis. — La vallée de l'Oued Nfis que j'ai parcourue à deux reprises différentes, est également intéressante en ce qu'elle permet de vérifier l'allure des terrains et leur direction. A Tagadirt el Bour le silurien constitue, sur la rive gauche, tout le flanc du Djebel Ferrati et s'étend le long de la rivière jusqu'au débouché de celle-ci dans la plaine. Les assises plongent à l'Est avec une inclinaison de 70°. Au petit col, qui est situé au Sud de Tagadirt et qu'emprunte le chemin, les poudingues permiens rouges forment une petite bande le long de la rivière et reposent sur le silurien. Ils s'étendent dans cette situation jusqu'à Tinesk, en formant le long de l'Oued Nfis, un talus escarpé diversement colorié de rouge et de jaune.

A Tinesk, les poudingues permiens sont redressés jusqu'à la verticale. Ils s'appuient sur une masse éruptive, constituée par des porphyres pétrosiliceux, sur la rive gauche de l'Oued Nfis et sur les calcaires carbonifériens sur la rive droite.

Ces calcaires forment une bande continue depuis Tagadirt jusqu'à Tinesk, elle se prolonge au Sud, dans la vallée jusqu'à la hauteur de Tougoulrir. L'itinéraire, qui les abandonne un moment au coude d'Iguerngouris, les retrouve aux environs du village d'Imraoun où ils sont recouverts en discordance par les poudingues permiens. Sur la rive gauche de l'Oued Nfis, dans le ravin de Tinesk, et sur la rive droite à Iguerngouris, les calcaires forment un synclinal qui se relève, sur les deux rives, au-dessus des schistes et phyllades du précambrien. Cette bande de calcaire que l'on suit sur près de 20 kilomètres de long présente une orientation S. S. O.-N. N. O.

Les deux coupes ci-dessus et l'étude de la vallée de l'Oued Nfis montrent bien que, comme le Seqsaoua, le Goundafi est encore constitué par une série de bandes N.-S. Vers le Nord toute ces bandes aboutissent à la zone de bordure et sont brusquement arrêtées au plateau crétacé. L'itinéraire que j'ai suivi et qui passe précisément le long de ce contact a recoupé également les divers terrains dans les positions qu'indique la carte et dans les conditions que je préciserai plus loin en décrivant la zone de bordure.

Sur le versant de l'Oued Sous, je n'ai rencontré le plateau crétacé de bordure que dans la région au Sud du Ouichdan, mais il est fort probable qu'il se continue dans la même situation tout le long de la chaîne pour rejoindre celui que M. Gentil a signalé dans les Aït Emzal.

La chaîne ancienne se retrouve donc encore nettement dans le Goundafi, elle était formée de chaînons parallèles dont l'individualité a persisté jusqu'à nos jours, malgré l'effort des mouvements plus récents.

Ces chaînons, dont l'orientation est S. S. O.-N. N. E., sont :

1° *Gourzi-Ouirzan.* — Ce chaînon est parfaitement délimité par une suite de dépressions qui le séparent de la chaîne des Ida ou Mahmoud et du Seqsaoua. Ce sont les dépressions de l'Oued Talekjount, du Tizi N'tifirelt, du Tizi Imidlaoun et celle de l'Assif Maroussa. La ligne de crête part des Ida ou Msattou (2800^{m}), s'élève au Djebel Gourzi (3000^{m}) et aboutit à l'Ouirzan (3000^{m}) où elle s'arrête par un contrefort escarpé à la zone de bordure. Elle correspond à l'anticlinal des granites et des micaschistes qui est déversé à l'Ouest ;

2° *Igdad-Erdouz.* — Les dépressions du Tizi Zaïcorn et du Tizi Imiskin le limite à l'Ouest. La crête comprend le Djebel Zaïcorn (2700^{m}), l'Igdad (3800^{m}) et l'Erdouz qui est formé de deux pics : le Tamezlalt (3400^{m}) et le Talat Oughri (3200^{m}), elle s'abaisse à 3000 mètres dans l'Azrou Imakern et vient se terminer par l'escarpement du pic d'Anamrou (2500^{m}). Ce chaînon correspond à un anticlinal des porphyres et des roches granitiques. Il est séparé du précédent par un synclinal très pincé de silurien, de carbonifèrien et de permien ;

3° *Ogdimt-Irilzdin*. — Le Tizi N'ouerg, le Tizi N'tidi, le Tizi N'zlit et la dépression de l'Oued Tiniri le séparent de l'Igdad-Erdouz. La ligne de crête est constituée par l'*Ogdimt* (3400m), l'*Irilzdin* (3200m) et se prolonge au delà de la zone de plateau par le Djebel *Tiskin* (2000m). Vers le Sud, elle comprend la partie de la chaîne du Rbar comprise entre le Tizi N'oueg et le Tizi N'test qui se prolonge en s'abaissant brusquement sur le plateau calcaire. Il correspond à un anticlinal du silurien qui est séparé du précédent par le synclinal carbonifèrien.

4° *Idmi-Theza*. — Celui-ci est nettement limité par le Tizi n'test, le Tizi nimiri, l'oued Amizmiz à l'Ouest ; à l'Est par la dépression de Taguentaft, le Tizi irkès qui sépare l'Idknan du Ouichdan, et par l'oued Nfis. La ligne de crête est marquée par le Djebel Idmi (2800m), le Djebel Idknan (2700m), le Theza (3000m), le Djebel Ferrati (2800m). Il correspond à un anticlinal silurien qui est séparé du précédent par un synclinal carbonifèrien.

5° *Ouichdan-Goursa*. — Ce chaînon est moins bien indiqué que les précédents, car il se lie intimement au massif des Reraia et fait corps avec lui. L'ensemble est nettement compris entre le synclinal de l'oued Nfis et la vallée de Tifnout. Comme les autres chaînons, celui-ci est arrêté à la bordure Nord et la bordure Sud par un plateau crétacé. Il se poursuit au-delà, sur le versant Nord, par la petite chaîne de Mouley Ibrahim dans laquelle se retrouve l'anticlinal secondaire du Ouichdan Goursa.

Le *Massif des Reraia* en y comprenant le chaînon Ouichdan Goursa est profondément entamé au Nord par les deux branches de l'oued Reraia : l'*oued Aït Messane* et l'*oued Iminane*, à l'Est par la branche supérieure de l'*oued Ourika*, au Sud par l'*oued Tifnout*, à l'Ouest par l'*oued Agoundis*. J'ai parcouru la plupart de ces vallées, et je me suis élevé tant sur le versant Nord que sur le versant Sud à des altitudes voisines de 3600 mètres qui m'ont permis de relever très exactement la situation relative de tous ces sommets importants.

En partant du Sud on trouve au Nord-Est du Tizi Tamjoot (2000m), un premier sommet arrondi le *Djebel Tadmant* (2800m) qui est séparé par le *Tizi Imouldiren* (2200m) d'un pic plus élevé présentant une forme plus aiguë, le *Djebel Tirkout* (3400m). Ce Djebel Tirkout correspond au *Tamjourt* de Thomson qui lui donnait une altitude de 4410 mètres. Ce terme de Tamjourt doit disparaître puisque cette montagne a un nom et que Tamjourt n'est qu'une mauvaise transcription de Tamjoot, nom qui s'applique à un col. Quant à l'altitude je doute qu'elle puisse être supérieure à celle que j'ai indiquée, car cette montagne était dépourvue de neige alors qu'il y en avait encore dans le Tizi Ouazad où mon baromètre n'accusait que 3200 mètres.

Le Djebel Tirkout est nettement séparé du reste des Reraia par l'*oued Agoundis*

branche Est, et l'*oued Nzaout* affluent du Tifnout. Il se relie par un col de 2600 mètres, le *Tizi Nzaout*, à un pic très aigu, une véritable aiguille tronquée au sommet, qui forme le *Nzaout* (4000m)

A l'Ouest, un ravin très profond descend à l'oued Agoundis qu'il rejoint à Taguentafin, petit village au pied du col. Sur sa rive gauche, un sommet arrondi d'altitude au moins égal constitue le *Djebel Aouagan* ou *Ouagan* (4000m). Celui-ci est plus en avant sur le flanc Nord que le Nzaout. Ce dernier se trouve ainsi compris entre deux dépressions. Sur le versant de l'oued Aït Messane, ces deux dépressions se réunissent en une seule qui séparent le Nzaout et l'Aouagan du *Djebel Toubkal*. Cette dépression est le *Tizi Aouagan*, son point culminant atteint 3200 mètres entre le Nzaout et l'Aouagan. Elle se bifurque de façon à entourer complètement le Nzaout et à se prolonger par conséquent sur son flanc Est pour aboutir à la vallée de Tifnout. C'est grâce à cette dépression que le Nzaout est visible de Marrakech d'où il se détache très nettement dans la découpure de l'oued Aït Messane et d'où il se voit sous la forme d'un trapèze dont le sommet le plus élevé est à l'Est et dont les pentes inférieures sont cachées par le Toubkal.

A l'Ouest de l'Aouagan et à la même lattitude que le Nzaout se trouve l'*Amskrim*. Cette montagne est formée d'un énorme plateau un peu incliné vers l'Ouest, duquel surgit un pic à la partie orientale. L'altitude est encore sensiblement celle des sommets voisins. La forme générale de l'Amskrim est semblable à celle du Nzaout, celle de l'Aouagan ressemble à celle du Toubkal. Trapèze aigu d'une part, sommet arrondi de l'autre. Cela tient à ce que les deux premiers sont constitués par des filons de porphyres pétrosiliceux et les seconds par des masses de porphyres à grands cristaux.

Le Toubkal n'est d'ailleurs pas un pic isolé, sur son revers Est se trouve un rebord saillant qui s'élève presque aussi haut que lui et que les indigènes appellent *Haânboub*.

Ce sommet est très visible d'Arround, on le voit également bien du revers Sud du Plateau du Guergouri. C'est au pied du Haânboub que coule a branche de l'oued Aït Messane que aboutit au *Tizi N'tagrat*, col par où passe le chemin de Tifnout et au delà duquel commence le *Massif du Likoumt*.

Le *Tizi Ouazad* (2800m) sépare l'Amskrim du Goursa, il se prolonge au Nord de l'Aouagan et vient aboutir en tête d'un ravin affluent de l'oued Aït-Messane en laissant au Sud un escarpement rocheux qui n'est que le prolongement au N.-N. E. de l'Aouagan.

Au delà, le *Djebel Goursa* se montre comme une croupe allongée du S.-S. O. au N.-N. E. arrondie et régulière dans sa partie Ouest le long de l'oued Nfis, profondément découpée sur son revers Est, le long de l'oued Aït Messane. Un pic remarquable le *Msek* (2500m) domine cette vallée, un peu au Sud d'Arround et au Nord

correspond une dépression, le *Tizi Mzek*, qui permet le passage dans la vallée de l'oued Nfis, à Marera.

La partie orientale déchiquetée du Djebel Goursa correspond à l'affleurement des roches éruptives permiennes, la partie Ouest à celui des roches sédimentaires.

A la hauteur de Marera la faille de bordure limite les terrains anciens du plateau crétacé.

Le *Massif du Likoumt* est compris entre l'*oued Aït Messane* et l'*oued Iminane*. Il comprend une série de pics très aigus qui s'abaissent en allant vers le Nord. C'est d'abord le Likoumt qui dépasse en hauteur le Toubkal et pour lequel je maintiens l'altitude de 4500 mètres. C'est certainemant le pic le plus élevé, autant qu'on en peut juger du plateau au-dessus d'Asni, d'où la vue s'étend sur tout le massif y compris le Toubkal. L'identification de ce pic est difficile car il présente la même pyramide triangulaire que les sommets secondaires qui l'entourent. Je ne crois pas qu'il soit visible de Marrakech. On n'en voit seulement qu'un pic secondaire, quoiqu'encore très proéminent. En avant, se trouve le *Djebel Amserdin* (3800^{m}) qui vient se terminer au col par lequel nous sommes passés en 1903 et dont l'altitude atteint 2400 mètres. La crête se prolonge, au Nord, par une série de trois sommets, celui du Sud qui domine le col atteint 2800 à 3000 mètres, le second 2500, le troisième est une plate-forme inclinée au Nord, dont le point culminant n'a que 2200 mètres. Il est limité par le plateau crétacé de bordure dont l'altitude atteint 2000 mètres.

A l'O.-N.-O. du Likoumt commence, sur la rive droite de l'Oued Iminane, une chaîne parallèle à la précédente. Elle débute à l'Est du Tizi Likoumt, col par où passe un chemin qui aboutit également à Tifnout, par un sommet élevé, le *Pic Tachdirt* (3800^{m}). Celui-ci est nettement visible de Marrakech, d'où l'on voit ses contreforts Nord, parfaitement délimités, par l'Oued Iminane et par l'Oued Sidi Fers, venir aboutir contre un plateau beaucoup plus élevé que celui d'Asni.

La constitution géologique de ce massif peut être observée dans les gorges profondes des deux branches de l'Oued Reraïa (1).

A Imiourlane, village situé au Sud d'Asni dans l'Oued Aït Messane, on peut observer la faille qui met en contact les couches crétacées plongeant au Sud avec les grès siliceux, les poudingues et marnes gréseuses du Dévonien.

Ces couches traversent la vallée et s'étendent jusqu'à Imitin où une faille de direction E.-N.-E. les sépare d'une masse importante de roches dioritiques traversée de filons porphyriques.

Le dévonien forme la plate-forme de 2200 mètres et dans l'Oued Iminane on le retrouve dans la même situation, toujours compris entre les deux failles. Les

---

(1) Voir Brives, *Bull. Soc. Géol.*, 4^{e} série, T. V, 1905.

assises sont fortement inclinées au N.-O. La masse dioritique forme toute la crête au Sud, constitue le pic de 2500 mètres et affleure dans l'Oued Aït Messane jusqu'à Guersioual, de chaque côté de la vallée.

En ce point, apparaît un banc de calcaire carbonifèrien d'une quarantaine de mètres d'épaisseur dont la couleur blanche tranche sur le fond grisâtre des diorites et qui se prolonge au S.-S.-O. dans la direction du Tizi Mzek. Les assises sont presque verticales avec un léger plongement à l'Est.

Au-dessus, les poudingues et schistes micacés du permien forment la dépression par laquelle passe le chemin d'Arround à Tachdirt. Au point le plus élevé, c'est-à-dire au col situé au Nord du Djebel Amserdin, une petite bande dévonienne forme un anticlinal de direction N.-N.-E. Le permien reparaît sur le revers Est du pli et se continue jusqu'à l'Oued Iminane, à Ouenskra.

Au Sud, toute la masse des Reraïa est constituée par les porphyres à grands cristaux dans lesquels se rencontrent par places des filons de pétrosilex.

La même coupe se retrouve le long de l'Oued Iminane. A la faille de bordure fait suite le dévonien dont les assises, recouvertes par le permien, viennent jusqu'au contact de la masse dioritique, à la hauteur de Tamguis.

Plus haut dans la vallée, le permien de Ouenskra repose sur des phyllades qui paraissent former les contreforts à l'Est de la rivière. Sur la route du Tizi Likoumt les porphyres sont traversés de filons d'une roche verte qui contient de belles aiguilles de dipyre.

Zone de bordure Nord. — L'itinéraire Maroussa-Imintella utilise une série de dépressions, toutes orientées de l'Est à l'Ouest ou inversement, qui marquent précisément la ligne de contact des formations secondaires et primaires.

De Maroussa (1150^{m}), le chemin suit d'abord, vers l'Est, un ravin qui s'élève rapidement sur le flanc Nord de l'Ouirzan pour atteindre un col de 1800 mètres d'altitude. Tout le long du ravin, au Nord, les couches crétacées forment un escarpement remarquable dans lequel il est facile de constater que les assises horizontales viennent butter par faille, contre les terrains primaires de la rive gauche. Ce crétacé est formé par des grès et marnes rouges qui sont surmontées au col par des grès sableux dans lesquels j'ai rencontré une grosse arca trouvée également à Touzoumt dans le Gault. Au-dessus, se trouvent des argiles gypseuses et des bancs de gypse, puis des calcaires à *ostrea flabellata* et à *ostrea suborbiculata*. Toutes ces couches se plissent plus ou moins au contact, mais à peu distance elles reprennent leur allure horizontale et vont constituer au Nord un vaste plateau de 2.000 mètres d'altitude. C'est la suite du plateau située à l'Ouest de l'Assif el Mel et traversé par l'itinéraire Touzoumt-Maroussa.

Les terrains primaires de la rive gauche sont, à partir de Maroussa : Des mica-

Fig. 269. Le plateau crétacé de Maroussa. — Vue prise de l'Ouest.
(Les couches crétacées horizontales buttent contre le primaire le long du petit oued de droite).

chistes qui plongent au S.-E. et qui sont recouverts par une masse énorme de schistes violacés, pétris de petits grains de quartz roulés. Par places, c'est un vrai poudingue à éléments peu volumineux. Ces couches appartiennent au Permien ; elles forment une petite bande qui va passer au flanc du Djebel Ouirzan et qui se reconnaît assez bien, grâce à sa coloration violette. Au-dessus sont des schistes siluriens, qui se délitent en grandes dalles, que l'itinéraire traverse sur près de 5 kilomètres et au delà desquels on retrouve les poudingues permiens qui forment une bande étroite, reconnaissable à sa couleur violacée et qui se dirige vers le S.-O. dans la direction du sommet de l'Ouirzan. Au milieu de ces schistes, apparaît un amas de porphyres pétrosiliceux. Dans tous les ravins qui descendent de ce sommet se rencontrent à l'état roulé des morceaux plus ou moins volumineux de microgranulite ; j'en ai conclu que cette roche constituait la partie la plus élevée de la montagne.

Au permien succède une nouvelle bande de silurien que l'itinéraire recoupe complètement jusqu'au delà d'Erdouz. L'ascension du pic d'Erdouz m'a permis de suivre cette bande vers le S.-O. sur près de 5 kilomètres et de la voir passer au col qui sépare l'Erdouz de l'Ouirzan. Elle va donc rejoin-

dre celle que j'ai rencontrée au flanc Ouest du Tizi Arella. Le Permien forme le long de la vallée une nouvelle bande de même orientation, constituée par des schistes violacés et micacés, dans lesquels s'intercalent des porphyres pétrosiliceux et des diorites qui forment le point culminant. J'ai pu suivre cet affleurement jusque sur le revers du Tizi Arella, je ne puis donc avoir de doute sur la continuité de cette bande avec celle qui affleure à ce col et qui se prolonge jusqu'au sommet de l'Igdad.

Vers l'Est, le permien est surmonté des calcaires carbonifériens à traces organiques, qui forment une bande étroite, presque verticale, que j'ai longée sur

Fig. 270. Coulée porphyrique dans l'oued Erdouz.

plusieurs kilomètres dans l'oued Erdouz, et que j'ai recoupée le long du plateau calcaire, près d'Anerni. En ce point les calcaires sont surmontés par les schistes siluriens. Le carbonifèrien forme donc là, un synclinal qui correspond à celui du flanc Est du Tizi Arella et à celui de l'oued Rbar, à Ouizamer.

Le silurien se poursuit jusqu'à Imintella, constituant toute la région au Sud où il supporte une belle forêt de pins d'alep, la seule que j'ai rencontrée dans l'Atlas marocain. Ainsi depuis Maroussa jusqu'à Imintella, on recoupe les mêmes que dans l'oued Rbar et dans l'oued Ogdimt.

Le long de cet itinéraire, ces bandes sont brusquement arrêtées par le plateau crétacé, qui comprend toujours, les couches de grès et marnes rouges du crétacé

inférieur, les argiles gypseuses et les calcaires cénomaniens à *Ostrea flabellata O. conica*, etc...

Dans toutes les dépressions, les couches rouges inférieures apparaissent, tandis que la surface du plateau est toujours constituée par le cénomanien. Ce plateau se développe dans ces mêmes conditions jusqu'à Imintella, où il se montre nettement limité par deux failles, l'une Est-Ouest, l'autre Nord-Sud.

Le substratum de ce plateau, dans la partie comprise entre Imintella et la plaine de Marrakech, est constitué par le silurien qui forme, le long de l'oued

Fig. 271. Imintella. — Vue prise du Sud.
(Sous le village les couches crétacées horizontales, à droite les terrains primaires).

Amismiz, un synclinal dans lequel apparaît le permien qui présente toujours une direction N.-S. Au Sud d'Amismiz, le crétacé butte encore par faille contre cet affleurement des terrains primaires. Les couches cénomaniennes plongent au Sud avec une inclinaison de 23° et forment une petite terrasse à 1.400 mètres d'altitude. Les bancs crétacés constituent tout le flanc de la montagne jusqu'à la cote 1100, où les alluvions cachent, en partie, l'affleurement des couches rouges du crétacé inférieur.

Sur le flanc du Djebel Ferrati, la zone de bordure manque. Pour la retrouver, il faut s'avancer au Nord jusqu'au plateau du Guergouri.

Ce plateau, dont l'altitude moyenne atteint 1.200 mètres, est constitué par la succession suivante, que l'on peut observer sur les rebords Sud et Sud-Est.

Toute la dépression de Marera est occupée par le trias qui recouvre, en discordance, les terrains primaires. Il est composé d'argiles violacées gypseuses, surmontées de marnes rouges, avec rognons emballés de mélaphyre et traversées de filons de quartz. Des pointements d'ophite et des salines exploitées s'y présentent également. Au-dessus sont des poudingues, des grès, des marnes rouges renfermant des bancs de fer oolithique. L'épaisseur totale atteint 80 mètres. Ce sont les couches du crétacé inférieur.

Elles sont surmontées par un banc de grès jaune dans lequel j'ai trouvé *Acanthoceras milleti* et qui doit représenter le Gault.

Au-dessus vient un banc gypseux de 2 mètres d'épaisseur et des marnes blanches, puis des calcaires et des marnes à *Ostrea flabellata*, *O. suborbiculata*, qui représentent le cénomanien dont l'épaisseur est de 60 mètres environ et dont la concordance avec les couches rouges inférieures est manifeste.

Sur le versant Ouest, on peut observer que les couches crétacées se poursuivent dans les mêmes conditions. Mais sur ce point, une faille de direction N.-S. les met en contact avec le trias. Un peu plus au Nord, le long du ravin qui descend au douar de Netrenchouf, on trouve un affleurement de calcaire à silex dans lequel j'ai recueilli l'*Ostrea strictiplicata* et des *turritelles* semblables à celles de l'éocène d'Imintanout. C'est donc un témoin bien caractérisé de ce terrain qui se présente ainsi enfaillé à la bordure du plateau. Les assises qui le constituent sont fortement disloquées, ainsi que le montre la coupe Pl. III, fig. 3, et la fig. 272.

Fig. 272. Agadir Netrenchouf. — Vue prise du Sud montrant la disposition anormale de l'éocène.

Sur le versant Nord, le trias affleure à la base de l'escarpement calcaire, mais ici encore le contact se fait par faille. Les couches rouges, visibles un peu au Nord de la kasba de Guergouri à la cote 750, ne le sont plus un peu à l'Est à la cote 1.100. La faille est jalonnée de pointements ophitiques, jusque dans l'oued Reraïa. Sur cette bordure Nord, les couches crétacées sont inclinées au Sud, mais reprennent bien vite leur horizontalité. Les assises les plus élevées sont des calcaires à silex dans lesquels je n'ai pas trouvé de fossiles ; je ne puis donc affirmer leur âge, mais j'ai tout lieu de supposer qu'ils appartiennent aussi à l'Eocène inférieur.

Au Nord du plateau, les terrains primaires reparaissent. Ils constituent toute la montagne de Mouley Brahim, que l'oued Reraïa traverse dans des gorges très étroites.

Les calcaires et les schistes carboniférien s y présentent un grand développement et y forment un anticlinal dirigé vers le N -N.-O. Ces assises sont fortement plissées et viennent butter par faille contre le Trias, le long de la boucle Sud de la gorge. C'est là que j'ai recueilli :

Athyris Roissyi.
Spirifer cripus.
Spirifer striatus?
Orthothetes crenistria.
Productus (semireticulatus?).
Fenestrella.
Aviculopecten.
Crinoides (tiges et calice).

Il n'y a aucune superposition de schistes siluriens, ainsi que l'indique M. Gentil, dans sa carte (1).

Ces terrains sont complètement entourés par les poudingues, les grès et les marnes vertes du crétacé inférieur. Par places, ces couches laissent apercevoir le substratum. Celui-ci se montre alors constitué par les couches du dévonien ou celles du carbonifériens, ainsi que je l'ai déjà indiqué (2).

A Taanaout, le crétacé inférieur est directement surmonté par les marnes blanches et les calcaires à silex de l'éocène inférieur. Ce terrain forme une bande dirigée vers l'Est, à la bordure de la plaine, dans la même situation, par conséquent, qu'à Imintanout et qu'au Guergouri.

Le plateau du Guergouri se prolonge vers le Sud, après une interruption qui correspond au Tizi Ouendo, et forme, au-dessus d'Asni, une nouvelle plateforme atteignant 2.000 mètres d'altitude qui vient s'arrêter brusquement le long d'une faille, bien visible dans l'oued Aït Messane. Cette faille borde le massif montagneux et limite l'affleurement des terrains primaires.

---

(1) L. Gentil, *La Géographie*, n° 3, 1908.

(2) Voir Brives, *Bull. soc. géol.*, 4e série, t. V, 1905.

La composition est toujours la même. Sur le trias d'Asni on trouve, plongeant au Sud : 1° Des poudingues rouges ; 2° Des grès rouges ; 3° Des marnes rouges à *Rhynchonelles*.

Cette première série de couches qui se développe dans le talus qui domine le village de Ouenzro, près du confluent de l'oued Iminane et de l'oued Aït Messane, correspond au crétacé inférieur rouge de Touzoumt et du Mtouga. Elle est surmontée, en corcondance, par des marnes jaunes gypseuses et des calcaires à *Ostrea flabellata* du cénomanien

Ce plateau est très nettement limité au Sud par la faille ; vers le Nord-Est, il se poursuit dans la même situation pour former la zone de bordure de la région de l'Ourika.

La zone de bordure s'étend donc d'une façon continue, sur toute la longueur de la partie centrale. Elle est toujours constituée par un plateau crétacé qui présente la même composition et qui est nettement séparé de la région montagneuse par une faille.

Zone de bordure Sud. — Sur le versant de Tifnout et de Ras-el-Oued, au flanc du Djebel Ouichdan, un plateau gréso-calcaire butte dans les mêmes conditions, contre les terrains primaires. Il est constitué par les poudingues, les grès rouges et les marnes rouges et vertes du crétacé inférieur, dont les assises plongent au Nord, avec une inclinaison de 20°.

Sur ce versant, ce plateau n'a été reconnu encore que dans la partie orientale ou je l'ai recoupé au Tizi Tamjoot et le long de la vallée de l'oued Amdad, à Honeïn, sur plus de 20 kilomètres ; et dans la partie centrale, ou M. L. Gentil, l'a indiqué dans les Aït Yous et sur les deux rives de l'oued Talekjount, sur une longueur de plus de 35 kilomètres. Comme dans la partie orientale, il est constitué par les couches du crétacé inférieur et il butte, par faille, contre le massif primaire.

On peut en conclure que, comme sur le versant Nord, le plateau crétacé forme une bande continue à la bordure Sud et qu'en conséquence, la zone centrale est nettement comprise entre deux failles sensiblement parallèles.

IV. – **Ourika**

Mes itinéraires, dans cette région comprise entre l'oued Reraïa et l'oued Iminzat, ont seulement longé la bordure crétacée du nord et n'ont pas pénétré dans la zone montagneuse.

Celle-ci forme une arête rocheuse élevée de direction S. O.-N. E. qui est

profondément entamée par les rivières qui descendent au nord. La crête se détache sur le versant sud-est du Likoumt par un col situé au sud du Tizi Likoumt, elle se poursuit vers le N.-E. par une montagne élevée qui, vue de Marrakech, montre toujours une face très sombre, d'où le nom de *Montagne noire* dont je l'ai gratifiée sur le Panorama qui accompagne cet ouvrage. Son altitude est au moins égale à celle du pic de Tachdirt, soit environ 3.800 mètres. Elle est située sur la rive droite de l'oued Ourika et elle rejoint par une arête moins élevé, le *Djebel Acheg* (3400^{m}) qui se détache nettement dans le S.-E. d'Asrin.

Au-delà est encore un pic élevé bordé au nord d'un plateau ; le nom de *Tidili*,

Fig. 273. Schistes gréseux du Dévonien dans l'oued Tarzaza.

aux dires des indigènes, s'applique au plateau, tandis que le sommet serait le *Djebel Miltzen* dont l'altitude doit être un peu plus grande que celle de l'Acheg. Ces deux sommets ne sont pas très visibles de Marrakech, les avants monts les cachant en partie, mais du sommet de l'Erdouz et des environ de Chichaoua ils se présentent comme deux trapèzes inclinés l'un vers l'autre. Plus loin, la pyramide un peu arquée du *Bou Ourioul* (4000^{m}) marque le début de la région du Glaoui.

Entre l'oued Iminane et l'oued Ourika se trouve une ligne de crête, orientée au N.-E. Elle se détache du pic de Tachdirt (3800^{m}), forme au Sud de Sidi Fers le *pic des Aït Ameur* (3200^{m}) qui culmine en tête de l'oued Tarzaza et vient se terminer au confluent de cette rivière avec l'oued Ourika par le *pic des Aït Iren* (3000^{m}).

Au flanc de ce massif on rencontre à l'altitude de 2.000 mètres environ un

premier plateau incliné au sud. Il commence à Tamguis et se poursuit jusqu'au sud de Tasserimout dans la haute vallée de l'oued Guiji, pour se prolonger jusqu'à l'oued Rdat. Il est jalonné au nord par une plateforme semblable, également inclinée au sud qui vient butter contre le pied du plateau précédent et dont les points culminants sont à la bordure nord où ils atteignent une cote sensiblement égale (2000^{m}).

Entre les deux terrasses dans la dépression qui les sépare, les terrains primaires affleurent suivant une bande étroite dirigée au N. E., tandis que les terrains crétacés forment les parties supérieures sur les deux terrasses. La plateforme sud est très étroite, celle du nord au contraire se développe sur 8 ou 10 kilomètres de large le long de l'oued Ourika elle s'enfléchit au nord et s'abaisse à la cote 1200. Là, un pli monoclinal ramène les couches en bordure de la plaine à 900 mètres dans les mêmes conditions que nous l'avons déjà indiquées pour le plateau Touzoumt-Maroussa. Les érosions ont fortement entamé cette plateforme et quelques parties isolées forment des escarpements remarquables, tel le plateau de Tasserimout (1250^{m}).

La constitution géologique dans cette partie est la suivante : à partir d'Ikis, dans l'oued Iminane, on trouve les poudingues et grès permiens qui se développent dans la dépression qui mène à un col situé à l'Est, où ils recouvrent le dévonien. Les assises présentent toujours une direction S. S. O. - N. N. E. Elles sont recouvertes au sud par un affleurement restreint des couches rouges du crétacé inférieur qui vient butter par faille contre les contreforts primaires du pic de Tachdirt.

Au Nord, le long de la rive droite de l'oued, on peut constater que la seconde terrasse est également constituée par les mêmes couches du crétacé inférieur, ces assises sont surmontées ici de calcaires cénomaniens et viennent butter aussi par faille contre l'affleurement du permien et du dévonien. Cette situation se poursuit jusqu'à l'oued Ourika, les deux failles sont toujours nettement marquées et l'itinéraire suivi, longe presque constamment celle du Nord à la faveur précisément de la dépression qui la limite au sud et dans laquelle coulent, tantôt vers l'Ouest et tantôt vers l'Est des ouad, dont le plus important est l'oued Tarzaza.

Chez les Aït Ameur et les Aït Iren, le dévonien est formé de schistes gréseux très plissés et de grawackes où se rencontre le *spirifer cultrijugatus*. Ce terrain forme le substratum de la région jusqu'à Asrin où les couches rouges du crétacé inférieur le recouvrent. Le cénomanien reste sur la rive gauche de l'oued Ourika ou la plateforme est bien nette. Sur la rive droite, au contraire, les assises supérieures ont été enlevées et les couches rouges y forment des collines mamelonnées, entrecoupées d'ouad importants. A Atchliz, la bordure de la plaine est constituée par une colline rocheuse où dominent des calcaires à silex dans lesquels j'ai rencontré l'*Ostrea strictiplicata*, des *cones*, des *lamellibranches*. L'éocène inférieur se trouve donc ici, comme à Taanaout et au Guergouri et l'affleurement de ces couches

Fig. 274. Vue prise du plateau de Tasserimout, vers le Sud.

à Atchliz semble bien devoir se rejoindre avec celui de Taanəout. Vers l'Est, l'éocène inférieur se poursuit toujours dans la même situation jusqu'à l'oued Guiji.

Une bonne coupe peut être relevée le long de cet oued (Pl. IV, fig. 4). Les terrains primaires qui forment la région des montagnes et le substratum de celle des plateaux n'ont pas été reconnus encore dans cette partie. Nous savons seulement que le dévonien en forme les parties les plus septentrionales.

La gorge de l'oued Guiji est constituée par les calcaires à silex de l'éocène inférieur qui plongent sous la plaine au Nord, où ils sont surmontés des cailloux roulés et conglomérats du quaternaire ancien.

Au-dessous, le crétacé inférieur formé de couches rouges : poudingues, grès et marnes, généralement d'une teinte rouge foncée, forment un anticlinal de direction S. O. – N. E. qui constitue le plateau de Tasserimout et dans l'axe duquel apparaît le trias avec pointements éruptifs. Sur le revers S. E., les couches plongent fortement et viennent butter par faille contre les schistes gréseux du dévonien qui sont ici surmontés par les mêmes couches du crétacé inférieur.

Au Sud, le sol forme à l'altitude de 2.000 mètres une terrasse inclinée au Sud. Elle est constituée par le crétacé inférieur dont les couches s'abaissent jusqu'à la cote 1850, où

elles s'arrêtent par une nouvelle faille contre les terrains primaires. Cette terrasse correspond à celle de la rive gauche de l'oued Tarzaza et à celle de Maroussa.

Elle est immédiatement dominée par une autre semblable, à l'altitude de 2.000 mètres, terrasse également constituée par le crétacé inférieur rouge et qui correspond à celle de la rive droite de l'oued Tarzaza. Au delà s'étend la région montagneuse élevée entièrement, formée de terrains primaires indéterminés.

Du plateau de Tasserimout, la vue s'étend vers l'Est jusqu'à l'oued Rdat, à la faveur de la dépression triasique. On peut donc facilement observer le prolongement de ces deux terrasses, dans cette direction. Vers la moitié de la distance, les deux plateaux se réunissent en un seul et la faille qui les sépare se referme. La dépression triasique se retrécit également et au col qui sépare cette dépression de celle de l'oued Rdat, la continuité des couches crétacées s'établit également. Ce sont ces assises que M. Lemoine (1) a rencontrées à Zeregten.

Au Nord-Est de Tasserimout, s'étend encore un plateau dont l'altitude atteint 1.000 mètres. Il est entamé au *Tizi Massine* par l'*Oued Malah.* Cet oued descend au Sud-Ouest jusqu'auprès de Tasserimout, puis tourne brusquement au Nord dans des gorges étroites pour aller se jeter dans l'oued Guiji, vers Bou-Aouid. L'*Oued Massine* descend au Nord-Est, pour aller confluer avec l'oued Iminzat, un peu au Sud du Souq Tleta.

Le col et les deux ouad indiquent un anticlinal triasique. Le trias, avec sel gemme et roches ophitiques, se poursuit le long de cette dépression jusque dans l'oued Iminzat et jusqu'auprès de la kasba Mesfioua, où un pointement éruptif se trouve au bord même de la plaine de Marrakech. Au-dessus sont les poudingues, grès et marnes vertes du crétacé inférieur surmontés de calcaires cénomaniens.

Le long de l'oued Iminzat, au Sud de la kasba Mesfioua et sur la rive gauche, le plateau est bordé d'un escarpement dans lequel la succession des couches est normale. Sur la rive droite il n'est pas de même (Pl. IV, fig. 5), un affaissement s'est produit et un paquet de crétacé est nettement enfaillé tout le long de l'oued. A la bordure de la plaine, le crétacé inférieur forme le pied de la colline ; il est recouvert vers l'Ouest du Souq Tleta par les calcaires à silex de l'éocène inférieur, dans lesquels j'ai trouvé : *turritella, conus, ostrea strictiplicata.*

En somme, cette région de l'Ourika présente, comme celle du Goundafi, une partie centrale où les terrains primaires forment encore des bandes de direction S. S. O.-N. N. E., et une zone de plateaux étagés, enfaillée à la bordure de ces terrains.

On peut observer, en outre, que dans cette région, la chaîne de l'Atlas subit

---

(1) P. Lemoine. *Mission dans le Maroc occidental*, Bull. Afrique Française, 1905.

une inflexion marquée vers le N. E. et que les failles et les plis qui affectent le crétacé présentent également ce changement dans la direction. Celui-ci est d'autant plus accusé qu'on s'éloigne, vers l'Est, du massif éruptif des Reraïa.

D) ITINÉRAIRES AU SOUS

La vallée du Sous est constituée par une vaste plaine qui s'étend vers l'Est en bordure de l'Atlas et dont la limite au Sud-Est est nettement indiquée par un plateau plus ou moins élevé qui s'étale chez les Chtouka, tandis qu'il se retrécit au point de disparaître chez les Aït-Milek et aux environs de Tiznit. Ce plateau est dominé par une zone montagneuse élevée (2.000 à 2.500^{m}), de direction sensiblement N. S.

En bordure de la mer s'étend également une zone surélevée d'altitude 90 à 100 mètres, qui constitue un plateau littoral depuis Takal jusqu'à Aglou. Plus au Sud, le relief s'accentue chez les Aït bou Amran en conservant cependant un faciès tabulaire.

Entre Agadir n'Irir et Tiznit, j'ai traversé le Sous de façon à longer, à l'aller la bordure de la zone montagneuse, dans laquelle je n'ai pu pénétrer, et à traverser le plateau littoral au retour.

Le long de la côte, aux environs de l'embouchure de l'oued Sous, des dunes actuelles, nues, quelquefois couvertes de retems, s'étendent sur 2 ou 3 kilomètres à la surface des alluvions récentes. Au Sud du Souq Tleta de Ksima, les dunes s'avancent dans les terres jusqu'à moitié distance de Bordj Takal. Les alluvions récentes se développent ensuite couvertes de cultures et de rares arganiers. Elles sont argilo-sableuses et la carapace calcaire y est, par places, très développée. Elles renferment une nappe aquifère importante qui alimente les nombreux puits de la région Takal-Deleïmi.

A Deleïmi, le sol se relève légèrement et les calcaires cénomaniens font leur apparition. C'est là que commence le plateau littoral qui se poursuit jusqu'à Arbalou où l'Oued Massa l'entame dans une gorge assez profonde. Vers l'Est, jusqu'au Djebel Tachilla, on ne rencontre que les alluvions. Celles-ci deviennent de plus en plus argileuses et dans la partie médiane de la vallée, une dépression marécageuse est occupée par une terre brune que les indigènes appellent *tirs*. Je n'ai traversé ce tirs que sur 2 kilomètres environ et je ne suppose pas qu'il se développe au-delà de cette cuvette. Au Djebel Tachilla le cénomanien forme une terrasse très étroite qui s'appuie au pied de la colline sur les schistes siluriens. Le relief s'accentue à l'Est formant des parties mamelonnées qui s'étendent jusqu'à la dépression dans laquelle coulent les affluents de l'Oued Oulras. Au-delà le massif des Ida au Guerchmout forme

une arête saillante et rocheuse qui ne peut être constituée que par les calcaires carbonifériens. Ces roches, en effet, existent à l'état roulé dans les ravins qui descendent de la crête et l'aspect de celle-ci correspond bien à celui que présente ce terrain dans l'Atlas.

Les schistes siluriens se poursuivent parallèlement aux calcaires du N. N. E. au S. S. O., avec parconséquent la même direction que celle des bandes situées au Nord de la plaine du Sous. Ils plongent à l'Est avec une inclinaison de 45° environ.

Vers Tiznit, ils affleurent auprès du Souq el Khemis, dans la dépression de l'Oued Adoudou. Les couches crétacés manquent en ce point et *le tirs* se montrent encore ici dans les mêmes conditions qu'aux environs de Casablanca, c'est-à-dire en rapport avec l'affleurement des schistes anciens.

Sous le cénomanien et seulement, par places, à la gorge de l'Oued Oulras, et à celle de l'Oued Adoudou, les grès rouges ou jaunes du crétacé inférieur se montrent dans les talus. Il y aurait donc ici un exemple de la transgression cénomanienne.

Vers l'Ouest, le long de la côte chez les Aït Amran, le crétacé inférieur est plus développé, la *Belemnites semi canaliculatus* qui m'a été rapportée de cette région indique la présence de l'aptien au-dessus des couches rouges et vertes qui affleurent dans la berge escarpée.

Le plateau littoral montre au-dessus de ces couches du crétacé inférieur, dont les affleurements ne se rencontrent seulement que dans les dépressions, les calcaires du cénomanien. Ceux-ci forment le plateau d'El Mers, celui de Larjam où ils supportent une maigre végétation d'arganiers et ils se prolongent au Nord jusqu'à Déleïmi.

Cette région du Sous présente donc dans sa partie occidentale, une zone littorale de plateaux crétacés qui borde une chaîne montagneuse dans laquelle les terrains primaires se retrouvent comme dans l'Atlas en bandes S.-N. Cette chaîne des Ida ou Guerchmout est d'ailleurs entourée complètement, sauf vers le Sud, par les plateaux crétacés. Elle se présente donc dans les mêmes conditions que les Djebilat, avec cette différence cependant, qu'ici la chaîne a conservé la direction des plis anciens.

APERÇU TECTONIQUE

Le Maroc occidental peut se diviser en deux zones bien distinctes :

1° Zone des terrains anciens à plissements intenses qui forme une bande de direction S. S. O.–N. N. E. et qui se poursuit à travers monts et vallées depuis le Tazeroualt jusqu'à Casablanca.

2° Zone des terrains secondaires et tertiaires dans laquelle il faut distinguer :

a) Zone à substratum ancien, caractérisée par des plateaux horizontaux quelquefois enfaillés, mais jamais plissés.

b) Zone à substratum secondaire caractérisée par des plateaux plus ou moins ondulés et à faibles plissements.

Ainsi que le fait prévoir cette division, les terrains primaires jouent un rôle prépondérant dans la tectonique de la région. C'est, en effet, un fait très remarquable que la localisation de ces terrains suivant une bande nettement délimitée qui comprend des chaînes de montagnes élevées, des plateaux arasés et même des plaines dont l'orientation est presque perpendiculaire à celle des plis de cette bande.

Dans la carte des plis que j'ai dressée, il ne m'a pas été possible d'indiquer tous les accidents tectoniques que j'ai relevés. Je n'ai figuré seulement que ceux qui correspondent à des accidents géographiques. Ils suffisent, d'ailleurs, à donner les grandes lignes de la tectonique de ces régions.

I. — Zone ancienne plissée

Sous. — Les terrains anciens affleurent dans le Djebel Ida ou Guerchmout (Sous) où ils forment une chaîne de montagnes élevées qui se prolonge au S. O. à travers le Tazeroualt jusqu'à l'oued Dra. La direction de cette chaîne est celle des plis qui affectent ces terrains.

Sur le revers ouest les terrains anciens sont recouverts par le crétacé qui forme à la bordure un plateau plus ou moins découpé en collines plates. Ce plateau entoure complètement la chaîne montagneuse et se relie avec la zone des plateaux littoraux chez les Aït Amran et avec celle des plateaux plus élevés qui s'étendent vers le N. E. et l'E. L'ensemble forme ce qu'on a appelé l'Anti-Atlas.

L'Anti-Atlas n'est donc pas une chaîne de montagnes formée de plis de direction S.O.-N.E. Les documents géologiques sont encore trop incomplets pour pouvoir préciser les conditions tectoniques de cette région, mais il est fort probable que celles-ci sont les mêmes que pour l'Atlas occidental et pour les Djebilat.

Atlas occidental. — L'étude géologique, faite dans le chapitre précédent, a montré très nettement que cette chaîne, dont l'orientation est E. O., est constituée par une série de plis parallèles entre eux dont la direction va du S. S. O. au N. N. E. A l'ouest, la chaîne s'arrête brusquement suivant cette direction et est bordée par un plateau secondaire à peine ondulé.

Au nord et au sud un système de failles parallèles limite l'affleurement des terrains anciens et aussi la zone montagneuse proprement dite.

Sur le versant nord une série de gradins enfaillés abaissent à la cote 200 à Sidi Chiker, les couches du cénomanien qui affleurent à 2.000 mètres à Erdouz. Cette disposition montre parfaitement que l'Atlas occidental est un *horst* et que la plaine de Marrakech est une *zone effondrée*.

Sur le versant sud les observations ne sont pas suffisamment complètes, une seule faille a été constatée ; elle limite dans les mêmes conditions que pour le versant opposé, les terrains anciens et les plateaux crétacés. On est donc autorisé à admettre que la même disposition persiste et qu'en conséquence la vallée du Sous est aussi une zone d'effondrement.

La chaîne ancienne se retrouve donc aujourd'hui telle qu'elle était constituée à la fin du permien, et les plissements postérieurs ne paraissent avoir eu aucune action sur ce massif.

Djebilat. — Comme l'Atlas les Djebilat sont constitués par les terrains anciens qui présentent encore de nombreux plis à direction S. S. O.-N. N. E. Mais ici la direction de ces plis se retrouve dans la chaîne actuelle. Celle-ci, en effet, est composée de collines parallèles qui se poursuivent vers le N. N. E. jusque dans le Djebel Lakhdar.

A la bordure de la plaine de Marrakech, la faille de Sidi Chiker et celle (non portée sur la carte) de Sidi Maklouf montrent bien la limite de la zone d'effondrement. Vers le nord, au contraire, les terrains crétacés et tertiaires sont venus se déposer en falaise au pied du relief primaire.

Les érosions ont, peu à peu, nivelé ces collines de sorte qu'aujourd'hui la région des Djebilat et du Djebel Lakhdar se présente comme un vaste plateau d'où émergent quelques saillies.

Les plis anciens se poursuivent également depuis le Sous jusqu'à l'Oum er Rbia. L'anticlinal silurien de Tiznit (Sous) se prolonge au N. N. E. par celui des Aït Brher (1). Il est jalonné par un synclinal carbonifèrien qui se retrouve dans les Ida ou Guerchmout (Sous) et aux Aït Brher. Dans les Djebilat, l'anticlinal (X) de Jenada présente la même composition et est également bordé d'un synclinal carbonifèrien (8). Ces deux plis se poursuivent dans le Djebel Lakhdar où ils se retrouvent dans les mêmes conditions.

Il en est de même pour le synclinal carbonifèrien d'Erdouz (4) que l'on peut suivre à travers la plaine de Marrakech, grâce aux affleurements de Agadir Schems et du Gueliz, jusque dans les Djebilat où il constitue la dépression d'entre Erbib et Bremram.

Les plis anciens de l'Atlas ne vont donc pas se terminer à la côte ouest vers Agadir comme l'admet M. Gentil ; il en résulte que la zone des plateaux du Mtouga ne peut faire partie de l'Atlas et que celui-ci s'arrête bien à l'oued Semnara comme l'a indiqué Thomson.

A la bordure est de la bande des terrains anciens, on peut observer que les plis anciens ont été déviés et qu'ils ont pris une orientation générale vers le N.-O. Cela se présente pour l'anticlinal XI de Mouley Ibrahim et pour les anticlinaux XIV et XV du Kerkour et du Tigzim dans les Djebilat. On peut aussi observer que cette déviation est plus grande à mesure qu'on s'éloigne du massif résistant des Reraïa. Il semble que ce massif ait servi de butoir aux ondulations qui tendaient à se propager vers le N. O. et que seuls les plis qui se trouvaient en dehors de son rayon protecteur ont subi l'action de ces mouvements postérieurs.

Dans la région de Demnat, située plus à l'est, les terrains anciens schisteux ont opposé une résistance encore moindre, ils ont été repris complètement et ils participent aux plissements plus récents.

Chacune de ces parties de l'Atlas présente donc un caractère bien différent ; on peut observer en outre que cette différence coincide avec un changement dans la direction de la chaîne et aussi dans sa composition lithologique.

L'Atlas occidental présente une direction O. E., il est essentiellement constitué de terrains anciens dont les plis vont du S. S. O. au N.-N. E.

L'Atlas oriental présente une direction S. O.-N. E., il est essentiellement constitué de terrains secondaires dont les plis vont du S. O. au N. E.

Il y a donc bien, comme l'avait indiqué Thomson, deux parties bien distinctes.

Une aile occidentale qui est un *horst primaire*.

Une aile orientale qui est une *chaîne tertiaire*.

II. **Zone des plateaux à substratum ancien**

Dans le Chaouïa et une partie du Doukkala, on trouve une première terrasse littorale constituée par les couches horizontales du pliocène.

Une seconde terrasse se montre en bordure du Djebel Lakhdar et vers Settat dans laquelle le miocène est également horizontal.

Enfin chez les Ahmar et les Rehamna, et probablement aussi chez les Beni Meskin, une troisième terrasse encore plus élevée est constituée par le cénomanien et l'eocène inférieur dont les couches sont encore horizontales.

Cette disposition se poursuit au Sud du Tensift et au Sous, c'est ainsi que le crétacé inférieur est horizontal le long du Dela dans la plaine de Marrakech, que le cénomanien est horizontal aux environs de Tiznit (Sous).

Il n'est pas douteux que le substratum ancien ne soit la cause de cette disposition si curieuse en terrasses étagées par la résistance qu'il a du opposer aux tentatives de plissements.

III. **Zone des plateaux à substratum secondaire**

Dans les régions de l'Abda, du Chiadma, du Haha et du Mtouga, le substratum ancien fait défaut, les assises les plus inférieures que l'on rencontre appartiennent au Trias. Ce terrain se montre partout ou les plis sont accusés et aussi en plusieurs points au voisinage de la zone ancienne. Dans ces conditions il n'est pas téméraire d'admettre que ce terrain ne forme le substratum de toute cette région et que la nature argileuse de ses assises n'ait facilité la formation des plis.

Pli du Djebel Hadid. — Ainsi que je l'ai indiqué précédemment, le Djebel Hadid est un anticlinal à axe triasique, à voûte effondrée. Il est légèrement déversé au Nord-Ouest et présente une direction S. O.-N. E. Vers le Sud-Ouest il s'enfonce sous le crétacé de Sidi Zeregtoun, vers le Nord-Est il se prolonge jusque dans les collines du Mouissat en s'enfonçant insensiblement. Ce pli affecte le jurassique, le crétacé et le pliocène. Il est donc d'âge très récent. Le pliocène dont les couches sont disposées horizontalement sur plus de 300 kilomètres, le long du littoral, se relève brusquement jusqu'à la verticale à la cote 380 et forme comme une ceinture entourant vers l'Ouest, les couches les plus anciennes. Presque au sommet de la montagne un affleurement, aujourd'hui restreint mais qui a du être plus important, semble représenter la calotte qui aurait été détachée de la

ceinture et qui aurait été portée à cette altitude de 550m par un mouvement très localisé. Le long du Djebel Kourat, en effet, le pliocène n'a pas bougé.

La partie qui a ainsi rejouée récemment a pour substratum le Trias, et c'est très probablement le peu de consistance des assises de ce terrain qui a permis au pli de se resserrer en profondeur et par conséquent de se surélever.

Les conditions dans lesquelles ce mouvement a du se produire ne sont pas faciles à déterminer. Je vais cependant tenter une explication. Je rappelerai que le Trias doit faire partie du substratum de toute la région située à l'Est du Djebel Hadid. De plus, les failles de Chichaoua et de Sidi Chiker, limitent très nettement une zone effondrée, laquelle s'étend vers l'Ouest, jusqu'au pied de l'escarpement du Djebel Skiat. Dans le prolongement de la faille de Sidi Chiker se trouve d'aiileurs, dans les Oulad Jerar, un synclinal cénomanien, *transverse*, qui confirme l'affaissement.

Cet effondrement certainement post-éocène, a dû se produire à différentes époques avant d'arriver à son état actuel et quoiqu'il ne soit pas possible d'affirmer qu'une phase soit synchronique de l'exagération du pli de l'Hadid, on peut certifier que l'affaissement a continué postérieurement à ce phénomène. A Sidi Chiker, en effet, on peut observer que les alluvions les plus anciennes, alluvions que j'attribue au pliocène supérieur, ont été disloquées par la faille. Celle-ci a donc rejouée à une époque encore plus récente.

On peut donc supposer qu'à la suite de l'effondrement de la partie Ouest de la plaine de Marrakech, il s'est produit à la surface triasique un refoulement vers l'Ouest. Une partie des assises a pu remonter dans la faille, mais la masse principale, maintenue par les couches jurassiques ou crétacées, a du être refoulée dans l'axe des anticlinaux déjà formés.

Dans le Djebel Hadid, le mouvement n'a pu être arrêté que par des couches calcaires dures du jurassique qui plongent à l'Ouest. Celles-ci se sont ainsi trouvées soumises à une poussée vers le N. O., dont la résultante ne peut être qu'une élévation du pli, en même temps qu'une tendance au renversement de ce pli vers le N. O.; ce renversement s'observe précisément au Djebel Hadid.

Pli de l'oued Mramer et du Djebel Tamzrart. — Au Djebel Tamzrart, on observe un anticlinal crétacé à axe triasique qui se poursuit vers le S. O. jusque dans l'oued Tidsi. Au contact du trias, les couches sont toujours fortement redressées. Le jurassique n'est pas visible et le crétacé inférieur qui affleure dans l'oued Tidsi, manque dans le Djebel Tamzrart. On peut supposer que ces couches sont restées, en partie, en profondeur. Ce pli paraît se prolonger dans le N. E. par celui qui est indiqué dans le néocomien de l'oued Mramer. En ce point, le trias n'affleure pas et les assises les plus internes visibles qui appartiennent au

néocomien sont à la cote 285, tandis que le trias atteint 400m dans le Djebel Tamzrart. Le pli est donc plus élevé et aussi plus aigu dans la partie Ouest qu'au voisinage de la zone effondrée. C'est la même disposition qu'au Djebel Hadid.

Pli du Djebel Amsitin. — Ce pli est complexe, il comprend à Azella un anticlinal très aigu, mais très localisé, à axe triasique et un peu au Sud, un second anticlinal très large qui correspond à la partie élevée (1200m) de la montagne. Quoique correspondant à un accident géographique important, ce pli s'étale de plus en plus vers le N. E. et sur le chemin d'Imgrad à Dar Emflous il n'est plus indiqué dans les calcaires cénomaniens. Comme les précédents ce pli est encore plus aigu dans sa partie Ouest.

Pli d'Imgrad. — Ce pli qui intéresse le crétacé inférieur se montre, à peine indiqué et aucun accident géographique ne lui correspond.

Pli des Aït Slama. — Il en est de même de celui-ci, qui est visible dans la gorge de l'oued Aït Ameur ou il est indiqué dans les calcaires jurassiques, alors que le néocomien forme au-dessus des terrasses remarquables. Dans la direction de ce pli on rencontre dans le Mtouga, un bombement anticlinal très accusé, dans l'axe duquel apparaît une formation gypso-saline qui pourrait bien être triasique. Elle est recouverte par les couches du crétacé inférieur qui sont ici fortement redressés.

Plus au Nord-Est, *le pli des Oulad Zergoun* semble bien le prolongement du pli des Aït Slama. Il forme dans la plaine des Oulad bes Cebah, un contrefort allongé qui se détache du plateau du Mtouga et qui s'avance vers la plaine en une longue croupe arrondie. Dans l'axe du pli se trouve le néocomien, les assises les plus externes sont constituées par l'éocène inférieur. Ce pli ne s'enfonce pas sous la plaine, il se prolonge jusqu'aux environs de Chichaoua ou le trias se montre à la fois dans son axe et dans la faille, qui arrête le pli au bord de la zone effondrée.

Pli du Cap Guir. — Il constitue un contrefort arrondi qui se détache des parties élevées des Ida au Tanan et qui forme la ligne de partage des eaux entre l'oued Aït Ameur et l'oued Aouerga. Ce pli intéresse le jurassique et le crétacé inférieur. Sa direction est presque Ouest-Est, mais dans les Ida Imisker elle oblique au N. E. pour prendre l'allure générale des plis précédents.

Sur le plateau du Mtouga, à Timlilt, on trouve dans les calcaires jurassiques, l'indication d'un anticlinal qui semble bien devoir se rattacher à celui du Cap Guir, il est ici plus étalé et la structure tabulaire de la région n'est nullement

influencée par lui. Il s'enfonce légèrement vers le N. E. où les couches crétacées qui le recouvrent sont tellement peu affectées par lui, qu'elles ne permettent pas de le suivre.

La direction de ce pli tend cependant à tourner vers le Nord et à prendre celle des plis anciens.

Pli d'Agadir. — La dernière colline qui borde la plaine du Sous est aussi constituée par un anticlinal crétacé dont la direction est sensiblement celle du précédent. Plus à l'Est dans la partie que j'ai traversée, je n'ai trouvé aucune indication pouvant fournir des renseignements sur l'allure de ce pli au voisinage des plis anciens.

Pli de Touzoumt. — Ce pli est un monoclinal qui se détache du plateau du Mtouga dont il forme la bordure Est à partir de la gorge de l'oued Ameznaz, il se prolonge par Imintanout jusqu'à Mzouda où il se résout en une faille au contact des schistes anciens. Ce pli montre bien encore l'influence du substratum ancien. Dans toute la partie Ouest ou ce substratum n'existe pas, le pli est bien formé mais à mesure qu'il s'avance vers l'Est, il est moins caractérisé, puis à Mzouda il se casse. Les plissements tertiairess ont ainsi légèrement empiétés sur la bordure de la zone ancienne, mais la résistance du substratum n'a pas permis à ces plis de se former dans les régions plus centrales de cette zone.

En somme cette région des plateaux de l'Ouest est caractérisée par des plis peu saillants qui n'influent en rien sur la structure tabulaire de la région. Cependant chaque fois que le Trias apparaît le pli s'accentue et les couches qui étaient horizontales prennent localement des positions très inclinées.

Tous ces plis s'enfoncent vers l'atlantique et présentent dans leur partie Ouest un maximum d'intensité tandis que vers le N. E. ils s'étalent en se détournant au contact des plis anciens, ou aboutissent à la zone effondrée.

On peut en conclure que le pli de Djebel Hadid et celui de Mramer doivent présenter vers le N. E la même allure. Ces plis doivent exister plus ou moins bien marqués, sous la couverture pliocène de l'Abda et du Doukkala et les couches crétacées qui les constituent doivent présenter des ondulations de directions N. E.

Je reviendrai au sujet des tirs sur cette disposition, je signale seulement en passant que les bandes de tirs ont précisément cette direction et qu'il n'est pas impossible qu'une corrélation puisse exister entre les deux phénomènes.

Rôle du Trias

Le Trias est formé d'argiles très fines, souvent violettes ou rouges, dans lesquelles se rencontrent des masses gypseuses plus ou moins importantes et aussi des gîtes de sel gemme. C'est par conséquent un terrain très mobile. Il facilite les glissements par la nature argileuse de ces sédiments et par la dissolution du gypse il peut également faciliter les effondrements. En outre sa faible résistance permet la formation de plis aigus qui ne pourraient se produire dans un terrain dur que sous un effort beaucoup plus grand.

Aussi, partout ou le Trias affleure, les accidents tertoniques sont-ils d'une extrême complication.

La répartition de ce terrain dans l'ouest marocain est assez remarquable. Je rappellerai seulement pour mémoire qu'il constitue le substratum de toute la région composé entre Ksar el Kebir et Fès, où il se montre toujours en place, à la base des terrains plus récents, depuis le Lias (Dj. Zalagh) jusqu'au miocène (Dj. Drissa). Dans le Haouz et à la bordure de l'Atlas on le rencontre :

1° Dans les axes anticlinaux dont il forme les parties les plus aigües.

2° A la bordure Ouest de la zone ancienne plissée : à Touzoumt, Chichaoua, Sidi Chiker, au lac Zima et dans l'Oum er Rhia au Sud d'Azemmour. Cette localisation est au moins curieuse d'autant plus qu'aucun affleurement important ne se présente au contact des deux systèmes de plis. Lorsque le Trias apparaît, il est toujours en rapport avec une faille (Touzoumt, Chichaoua, Sidi Chiker) et l'on peut se demander si tout en facilitant la formation de cette faille à cause des glissements facile à sa surface, il ne l'a pas utilisé pour venir au jour et former ainsi un affleurement, parallèle à la faille, pouvant recouvrir des terrains plus anciens d'une façon tout à fait anormale. C'est ainsi que je m'expliquerai le recouvrement du Dévonien à Sidi Chiker et la présence (douteuse d'ailleurs) du Trias au confluent de l'oued Nfis.

Le Trias manque, en effet, dans toute la zone des plis anciens depuis Touzoumt jusqu'à l'oued Nfis, c'est-à-dire depuis la limite Ouest de cette zone jusqu'à celle ou les plis anciens ont été remaniés. Il n'affleure nulle part le long des grandes failles transverses de cette zone.

3° Au delà, vers l'Est, il se développe considérablement mais son rôle est toujours du même ordre. Ou bien il forme l'axe des plis comme dans celui de Tasserimout ou bien il jalonne des failles comme au Guergouri et à Asni.

En outre de son rôle tectonique général, il joue encore un rôle très important, dû à la facilité d'érosion de ses assises. Le résultat de cette érosion est toujours d'amener une complication très grande qui peut faire penser à la mise en jeu de

mouvements très importants alors qu'en réalité il ne s'agit que d'une simple glissade.

Par suite de l'érosion du pied du talus triasique par un oued, les couches dures qui surmontent le Trias s'affaissent et subissent quelquefois des torsions, d'autres fois se cassent et tombent alors dans une position quelconque.

Des phénomènes de cet ordre et très probablement récents sinon actuels, se rencontrent partout à la bordure des plateaux de l'Atlas. De sorte que le Trias après avoir facilité la formation de ces plateaux, facilite aujourd'hui leur démantèlement. Il en résulte que l'aspect de ces régions donne lieu à des interprétations très diverses suivant que l'on parcourt la surface des plateaux ou qu'on en suit le pied. Dans le premier cas, on voit de vastes étendues horizontales qui se poursuivent sans accident aucun que la longue faille qui les borde. Dans l'autre au contraire on voit des crêtes déchiquetées dont les flancs semblent être constitués par un système compliqué de plis. C'est au Trias qu'il faut rapporter ces phénomènes, qu'il faut bien se garder d'exagérer.

Dans le Haouz et à la bordure de l'Atlas le Trias est généralement recouvert normalement par les terrains crétacés. Au Guergouri, seulement, l'éocène repose directement sur lui, mais la discordance de l'éocène sur le crétacé est manifeste dans tout le Haouz, il n'est donc pas surprenant qu'une telle superposition existe. Nulle part le Trias ne recouvre de terrains plus récents. Il en résulte que des nappes de charriage ne paraissent pas exister dans le Maroc occidental et que le phénomène le plus important que l'on puisse rapporter au Trias est l'exagération d'un pli avec glissement sur les bords de couches restées en profondeur.

Le Maroc occidental (région du Rif à part) se présente donc, malgré ces hautes altitudes, comme une contrée où les chaînes de montagnes sont encore à un stade embryonnaire.

Conclusions

En résumé le Maroc occidental se trouve constitué par un horst central qui forme l'Atlas occidental. Celui-ci est parfaitement limité par la dépression de l'oued Semnara à l'Ouest, par le massif des Reraïa à l'Est. Il n'y a donc pas une chaîne plissée dont les plis iraient aboutir à la mer.

Au Nord et au Sud s'étendent les zones d'effondrements de la plaine de Marrakech et de la vallée du Sous.

Plus au nord et plus au sud encore, les chaînons anciens persistent, avec leur orientation N. S., formant soit des crêtes aigues comme dans les Ida ou Guerchmout, soit des chaînes encore saillantes mais plus ou moins arasées, comme celle du Djebilat-Djebel Lakhdar, soit enfin des plaines à couverture incomplète, comme

dans le Chaouïa, une partie du Doukkala et comme très probablement aussi vers l'oued Dra ou des affleurements granitiques ont été signalés.

Parallèlement à cette zone, les plateaux crétacés se développent, ils pénètrent plus ou moins loin à l'intérieur, dans les zones effondrées, ou comblent les vides laissés entre les chaînons.

C'est cette dernière disposition que l'on constate au Sous où les plateaux crétacés s'étendent entre les chaînons du Tazeroualt et celui du Siroua-Reraïa. Aussi, la chaîne dite de l'Anti-Atlas n'existe pas plus, en tant que chaîne plissée, que celle de l'Atlas Occidental.

Le Siroua ne constitue pas en effet, le point de départ d'une chaîne de direction Est-Ouest. Il n'est lui-même que le prolongement au Sud d'un des chaînons des Reraïa et il est entourée à l'Ouest par le plateau crétacé dans les mêmes conditions que le chaînon Tirkout-Tadmant.

Ces régions de l'extrême Sud marocain sont d'ailleurs encore trop peu connues pour qu'on puisse s'ppesantir sur ce sujet.

A l'Est du Horst de l'Atlas occidental, on constate dans la chaîne un changement dans la direction, de plus le substratum primaire est remanié et les terrains secondaires se montrent largement plissés. Les caractères de ces deux parties donc sont complètement différents et suivant l'opinion de Thomson qui le premier a étudié les deux régions, il faut distinguer un *Atlas occidental* et un *Atlas oriental*.

La disposition en terrasses étagées sur les flancs de ces masses anciennes résistantes a encore pour résultante de faciliter les captures des ouad.

J'ai déjà signalé celle de Teçaout par l'Oum er Rhia, celle du Tensift par une rivière côtière. Il en est une que l'on peut déjà prévoir, c'est celle de l'Oued Agoundis, par l'affluent de l'Oued Tifnout qui descend du col de Tamjoot. Dès qu'elle se sera produite, l'érosion du plateau crétacé sera plus intense et amènera très probablement sa disparition dans cette zone du Ouichdan. Cette région se présentera alors avec le même caractère, que celle située plus à l'Est, entre le Djebel Toubkal et le Djebel Siroua.

SUR L'ORIGINE DES TERRES FERTILES

DU MAROC OCCIDENTAL

Il existe dans le Maroc Occidental des terres très fertiles qui ont retenu l'attention de tous les voyageurs. Les indigènes leur donne le nom de *tirs*, les européens celui de *Terres noires*.

Ce terme de Terre noire est impropre, il existe en effet du tirs rouge foncé dans l'Abda, du tirs violacé dans le Rarb et dans le Chaouia ; de plus bien des terres noires du Rarb ne sont pas dénommées tirs par les indigènes.

La caractéristique du tirs est d'être une terre forte et argileuse. Au Maroc elle est généralement d'une couleur foncée, mais il n'en est pas de même partout. En Algérie, toutes les terres argileuses de la vallée du Chélif, qu'elles appartiennent au Sahélien ou à l'Helvétien, sont appelées *Touarès ;* or Touarès n'est que le pluriel de tirs et ces terres sont d'une couleur qui varie du gris au bleu violacé. Dans l'Oued Mda les argiles de l'oécène inférieur constituent des collines auxquelles les indigènes donnent le nom de *Touarès*.

Le terme de tirs ne peut donc s'appliquer à la coloration, mais seulement à la nature argileuse de la terre.

Il n'en est pas de même du terme *Hamri*. Celui-ci signifie *rouge* et s'applique à tous les sols qui présentent cette coloration Il y a du Hamri gréseux dans les Ahmar, du Hamri schisteux dans les Rehamna, du Hamri sableux sur le littoral, etc..

Pour éviter toute confusion, je me suis borné dans l'étude qui va suivre, à ne parler que des terres dénommées *tirs* par les indigènes. J'estime, que puisque ceux-ci ont caractérisé par un terme spécial, certaines terres, celles-ci doivent présenter les mêmes caractères et avoir la même origine.

Répartition du Tirs. — J'ai dans mes nombreux voyages, parcouru à différentes reprises non seulement le Rarb, mais le Haouz, l'Atlas et le Sous. J'ai pu

parconséquent tenir compte des objections qui avaient été faites à la théorie sédimentaire du tirs que j'avais émise en 1902 (1). Les observations nouvelles faites depuis n'ont fait que confirmer, ma manière de voir.

Le tirs existe en de nombreux points du Maroc occidental. Si les régions du Chaouia, du Doukalla et de l'Abda sont plus spécialement connues, c'est surtout parce qu'elles sont au voisinage de ports fréquentés et qu'elles ont été ainsi plus accessibles aux voyageurs européens. Mais le tirs existe en outre et sur de notables étendues dans le *Rarb* ou je l'avais signalé dès 1902 (2). Th. Fischer, Doutté, Pfeil les ont vu également. Doutté (3) et Pfeil (4) en ont même donné des analyses.

J'ai signalé la présence du tirs aux environs de la *Bahira*, au pied Nord du Djebilat, presque au cœur de la région désertique des Rehamna. Enfin, j'ai retrouvé le tirs aux environs de *Tiznit* (5) (Sous) en bordure de l'Anti-Atlas.

Le tirs existe donc non seulement dans la région littorale du Rarb et du Haouz, mais encore à l'intérieur des grandes plaines subatlantiques et même au Sud du Grand Atlas.

Les conditions climatériques de ces diverses régions sont bien différentes, il pleut énormément dans le Rarb, beaucoup moins sur le littoral du Haouz, presque pas à la Bahira et au Sous ; dans ces conditions il me paraît difficile d'admettre que la climatologie ait pu jouer un rôle prépondérant dans la formation du tirs.

Disposition générale du Tirs. — Ce qui frappe le plus le voyageur, lorsqu'il traverse le tirs, est la localisation de cette terre dans des dépressions ou des cuvettes et la nature imperméable du sous-sol. J'avais déjà, en 1902, signalé ces faits et je leur avais attaché une importance tellement grande, vu leur constance, que j'en avais émis l'hypothèse d'une origine marécageuse.

Cette disposition a depuis été signalée par M. Doutté qui écrit textuellement (6) :
« Nous devons avouer que dans notre voyage de 1901 nous avions été frappé dans
» notre traversée du Chaouïa par l'horizontalité parfaite de nombreuses plaques de
» tirs. C'était dans la région des *Skhour* : ces skhour sont des rochers qui s'élèvent
» au-dessus du sol horizontal et émergent pour ainsi dire comme des récifs de la
» mer. Le tirs vient butter horizontalement contre le pied de ses skhour et ne

---

(1) Th Fischer in Doutté, *Merrakech*, comité du Maroc 1905, p. 177.

(2) Brives: Cons. géog. sur le Maroc, Occ *Bull. soc. géog.* Alger. 2e trim. 1902.

(3) Doutté: *Merrakech*, p. 172.

(4) Von Pfeil: In Doutté, p. 173.

(5) Brives: *Bull. com. du Maroc*, R. C. 2 bis, p. 74 — fév. 1905.

(6) Doutté : *Merrakech*, p. 170.

» s'accumule pas contre eux comme le ferait une dune. A Tamerrakchyet, par » exemple, dans le Chaouïa, nous avons campé près d'un de ces rochers et l'allure » du sol que nous venons de signaler était frappante ; nous devons ajouter qu'à » côté le tirs formait une légère dépression dans laquelle se trouvait un rdir. »

M. Lemoine (1), a lui aussi, été frappé de cette disposition, il donne une belle photographie d'une de ces cuvettes de tirs de l'Abda, et parlant d'effondrement qu'il attribue à la dissolution du gypse dans cette région de l'Abda il ajoute : « Ces » effondrements ont un autre intérêt pratique : ces dépressions circulaires sont » particulièrement fertiles et cultivées : ce sont des terres noires, tandis qu'elles » sont rouges sur le plateau. »

M. Gentil (2) a signalé la même disposition, il écrit : « Le fond de ces dépres- » sions est le plus souvent occupé par des terres argileuses, chargées de détritus » végétaux, de couleur foncée, souvent noire, ce sont les tirs. »

Mais il ajoute plus loin :

« Ces mamelonnements sont formés soit de pointements rocheux de grès néo- » gènes, soit de terres sablonneuses, quelquefois noires, et constituant alors de » vrais tirs et des mtirsa (variété de tirs), mais le plus souvent de terres rouges : » les hamri.

Cet auteur signale donc du tirs *sablonneux* sur des mamelonnements. Si l'on veut bien se rapporter à ce que j'ai dit plus haut de la nature du tirs, il ne peut y avoir de tirs sablonneux, le tirs étant une terre essentiellement argileuse, l'argument que l'on pourrait, par conséquent, tirer de la présence de ces sables sur des hauteurs ne vient donc pas à l'encontre de la localisation du tirs dans les dépressions.

Ainsi, la disposition du tirs au fond de dépressions est un fait constaté par tous les voyageurs, c'est donc un fait acquis.

M. Gentil (3) dans cette même note et dans celle publiée dans les C. R. sommaires, indique la répartition du Tirs, il écrit : « que l'on dresse la carte géologique « des grès néogènes et on délimitera, du même coup, la zone d'extension des « terres fertiles du Maroc. Cette extension est limitée, au Sud, par le Tensift. » Cela est peut-être exact pour la région du Chaouia, du Doukalla, de l'Abda, mais non pour le Maroc.

Les grès néogènes existent dans le Rarb, et ils ne sont pas toujours en rapport avec le tirs ; en outre, il y a des grès néogènes au Sud du Tensift avec absence de tirs ; enfin, il y a du tirs dans le Rarb et le Sous en rapport avec de l'éocène, du

---

(1) Lemoine : *Mission dans le Maroc Occidental*, com. du Maroc, p. 162 du t. à p.

(2) Gentil : C. R. Ac. Sc. fév. 1908.

(3) L. Gentil. C. R. S. Soc. géologique de Fr. 3 fév. 1908.

jurassique, du crétacé, mais pas avec les grès néogènes qui n'ont jamais pu pénétrer jusque là.

La série de coupes que je vais étudier montrera la disposition du tirs et ses rapports avec les formations géologiques voisines.

Tirs du Rarb. — Le Rarb est la partie comprise entre Tanger, Fès, Meknès et Rabat. J'ai parcouru cette région d'abord en 1902, puis en 1905, les deux fois pendant les mois de janvier et de février. Si je précise, c'est pour attirer l'attention sur ce fait, que pendant ces voyages les pluies abondantes avaient transformé en bourbier les dépressions argileuses, que les chemins étaient devenus presque impraticables et que les difficultés ainsi créées à mes mulletiers les faisaient pester contre le tirs. Les zones de tirs m'étaient ainsi signalées et j'avais tout le loisir de bien étudier les conditions de gisement de ces terres que je ne pouvais traverser qu'avec de grandes précautions et bien lentement, hélas !

Si l'on suit la route de Tanger à Fès par Ksar el Kebir, même en faisant un crochet par Ouazan, on traverse toute une série de dépressions creusées dans des terrains d'âges différents, et dans presque toutes on trouve du tirs.

Dans l'*oued Marhar*, un peu au Sud de Tanger, on peut observer la coupe suivante :

La colline qui domine la rivière à l'Ouest est formé par les grès siliceux de l'éocène supérieur qui en forment le couronnement. Au-dessous sont les argiles du même étage et au contact sourdent de nombreuses sources dont quelques-unes sont très connues, telle l'*Aïn Dahlia*.

Le fond de la dépression est constituée par les marnes schisteuses du Cénomanien qui se relèvent à l'Est. Le tirs se remontre dans tout le fond, recouvrant les marnes schisteuses et les argiles éocènes. Les parties les plus basses sont occupées par d'énormes marécages donnant lieu à une flore abondante de narcisses, d'iris, de renoncules, etc...

Le tirs est par conséquent, ici, supporté par un sol imperméable. Il constitue lui-même un sol également imperméable et un marécage se trouve à sa surface. Cette zone marécageuse forme tout autour de Tanger un cercle presque complet, qui permet difficilement les communications avec l'intérieur, lors de la saison pluvieuse. En été, la région s'assèche et les marais ne persistent que dans les parties les plus basses en rapport avec les sources.

Les grès de l'éocène qui entourent presque complètement la zone marécageuse sont siliceux et donnent à leur surface un sable quelquefois rouge, il s'appelle alors hamri, ou jaune, couvert d'une végétation broussailleuse assez intense.

Ici, on s'explique très bien que par suite des apports, par la rivière et par le ruissellement, la dépression se comble peu à peu, constituant toujours un sol

imperméable à la surface duquel le marais persistera tant qu'une source, au moins, pourra l'alimenter.

Quand les érosions auront détruit les couches perméables, la source disparaîtra ; la dépression sera alors nivelée. On ne trouvera plus alors de marais à la surface du tirs, mais seulement des *rdirs* qui finiront eux-mêmes par disparaître lorsque le nivellement sera complet.

Le Tirs se présente donc dans cette région comme le résultat :

1° De la désagrégation, par quelque moyen que ce soit, des roches perméables ou non du voisinage ;

2° De l'apport, par le ruissellement ou les vents ou tout autre cause, des produits de cette désagrégation dans un bas fond imperméable occupé par un mérécage, un marais ou un lac ;

3° Du mélange de ces apports avec l'humus résultant de la décomposition sur place des plantes ayant vécu dans le marécage ou aux environs immédiats.

Dans toute cette région du Rarb, les dépressions ne sont pas encore comblées, elles sont nettement visibles ; aussi, l'hypothèse que j'indique ici est-elle admise par M. Th. Fischer. Le Tirs forme ainsi, jusqu'à Ksar el Kebir, une bande de plus de 50 kilomètres de longueur et dont la largeur est variable. Cette bande épouse la forme de toutes les dépressions *ayant atteint le substratum imperméable*. Lorsque celui-ci n'est pas atteint, on a généralement du hamri, sable rouge, ou un terrain meuble quelconque.

Au Sud de Ksar el Kebir, dans l'*oued Mda*, nous pouvons relever la disposition suivante :

Le fond de la dépression est ici formée par les argiles triasiques, surmontées par les argiles brunes de l'éocène inférieur. Celles-ci sont surmontées, à l'Est, par des grès calcarifères à nummulites de l'éocène moyen, puis par les argiles et grès de l'éocène supérieur. A l'Ouest, elles sont recouvertes par les poudingues et grès du miocène inférieur (cartennien).

Le tirs se rencontre seulement à la surface du substratum imperméable, il supporte lui-même dans les parties basses un marécage plus ou moins important, qui est alimenté par les sources qui proviennent des couches perméables.

Vers l'Ouest, l'oued Mda coule entièrement dans les couches néogènes, sans trace de tirs.

Il en est ainsi jusqu'au Sebou sur une longueur de 50 à 60 kilomètres et sur une largeur variable de 2 à 3 kilomètres.

Du Sebou à la plaine de Fès (Saïs), on peut observer de nombreuses coupes analogues. Nous étudierons seulement celle des *Beni Akmar*, au Nord du Zerhoun.

Le Trias constitue le substratum général de toute la région. Dans l'oued Mikkes,

près de la Nzala des Oudaïa, il renferme des dépôts gypseux importants qui se prolongent vers l'Est jusqu'au Nord de Fès, où ils renferment les sources chaudes de Mouley Yacoub. Quelques pointements ophitiques se rencontrent aussi dans cette bande. Dans l'oued Zegota, le trias est seulement argileux.

Au-dessus de ce trias, on trouve, à l'Ouest, la série jurassique qui constitue le Selfat et le Zerhoun. Ce sont, à la base, des grès rouges qui donnent en surface du hamri, puis des dolomies et des calcaires à *Ceromya*, *Nerinea*, etc... Enfin, les argiles brunes et les calcaires à silex de l'éocène inférieur. A l'Est, les couches jurassiques manquent et l'éocène inférieur repose directement sur le Trias.

Le tirs se rencontre sur le Trias argileux et sur les argiles éocènes ; il fait défaut sur le Trias gypseux (perméable) et sur les affleurements ophitiques (perméables). Ces derniers donnent lieu à une terre de couleur foncée, mais sablonneuse, que les indigènes ne reconnaissent pas pour du tirs. Les marécages existent dans les points bas du tirs où ils sont alimentés par les belles sources de Zegota et d'autres provenant des couches jurassiques.

Ces trois coupes suffisent pour caractériser l'allure du tirs ; elles montrent bien que la constante est le sous-sol imperméable et le niveau d'eau qui en résulte. Quant aux terrains supérieurs dont les produits de décomposition contribuent à la formation du tirs, ils sont quelconques. Aussi est-ce à cela qu'il faut attribuer les teneurs très variables trouvées à l'analyse dans les différents échantillons prélevés, ainsi que je l'indiquerai plus loin.

Dans les *Beni Haçan*, à l'Ouest de Rabat, le tirs se rencontre encore dans les mêmes conditions, en rapport avec un sous-sol imperméable (marnes miocènes) et supportant un énorme marais. Il est inadmissible de ne pas admettre pour ce tirs la même origine que pour celui du Rarb.

Si l'on étudie la configuration du sol entre l'oued Ykem où commence le tirs du Chaouïa et l'embouchure du Sebou, on finit le tirs du Rarb. On voit que le sol est formé par un plateau sableux, qui forme la côte à une altitude moyenne de 20 mètres. Ce plateau est constitué par les couches pliocènes qui sont légèrement inclinées vers la mer et qui présentent la succession suivante (Une bonne coupe peut-être prise à Rabat sur la rive gauche de l'oued Bou Regrag).

5° Molasse à ostrea cucullata, 2 mètres.

4° Grès calcaires à débris coquillers intercalés de bancs gréseux durs, 8 à 10 mètres.

3° Lit argileux affouillé, 0 m. 10.

2° Alternance de poudingues et grès, 10 mètres.

1° Marnes miocènes affleurant presque au niveau de la mer.

Cette constitution se retrouve aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest. Vers l'Est ces couches ont été détruites et les marnes miocènes affleurent à Quitra ; vers l'Ouest,

elles ont été détruites également et ce sont les schistes primaires qui affleurent. Une dépression existe dans les deux cas, et cette dépression est remplie de tirs. A l'Est, ce tirs supporte un marais ; ce n'est pas du vrai tirs, dit-on ; à l'Ouest c'est du vrai tirs il ne supporte qu'un rdir. Il me paraît difficile d'admettre que le tirs situé à 25 kilomètres au Nord-Est de Rabat ait une origine différente de celui situé au Sud-Ouest et à la même distance.

La situation géographique, les conditions climatériques, la nature du sol dont la décomposition ou la désagrégation a fourni les éléments du tirs, tout est identique. Le substratum lui-même, quoique d'âge géologique différent, présente cependant ce caractère commun d'être imperméable.

Si l'on supposait un relèvement de la côte de quelques mètres seulement de façon à ce que le Sebou se creusant un lit plus profond, ne puisse plus inonder les terres des Beni Haçan, le marais deviendrait un rdir ; le tirs occuperait alors une surface au moins égal à celle qu'il occupe dans le Chaouïa et l'analogie serait complète.

L'espace occupé par le tirs, dans les Beni Haçan, est de 50 kilomètres le long du littoral sur 70 kilomètres de profondeur. En hiver le marais occupe la presque totalité de cette surface ; en été il ne persiste plus que sur un tiers environ. A cette époque de l'année on a la même impression que celle que l'on ressent lorsqu'on traverse le tirs du Chaouïa en hiver. Il y a alors analogie complète, et il me paraît difficile de ne pas admettre pour le tirs du Chaouïa la même origine sédimentaire que pour le tirs des Beni Haçan.

Tirs du Chaouïa, du Doukalla et de l'Abda. — Toute cette région renferme le vrai tirs, des auteur le tirs d'origine éolienne de M. Th. Fischer, le tirs provenant de la décalcification des grès néogènes de M. L. Gentil. Ce tirs s'étend suivant le littoral sur une longueur de près de 200 kilomètres. Mais il ne constitue pas une bande uniforme et continue. Le tirs est souvent coupé de bandes plus ou moins régulières, soit de couches pliocènes, soit de celles du miocène, soit de couches d'âge primaire.

Au point de vue géologique, le substratum est constitué tantôt par les schistes primaires comme dans le Chaouïa, tantôt par des couches crétacées comme dans l'Abda et le Doukalla. La couverture n'est pas uniforme non plus. Le pliocène se montre dans le Chaouïa, le Doukalla et l'Abda ; mais le miocène existe au milieu du tirs dans les Oulad Saïd (Chaouïa), et l'éocène (calcaires à silex) à la bordure du Djebel Lakhdar, dans le Doukkala.

Quelques coupes préciseront ces données générales. Un peu à l'Est de Casablanca, on voit d'abord en bordure de la mer une zone de dunes qui reposent sur les couches primaires. Puis en arrière, une petite bande de poudingues et grès

pliocènes à laquelle fait suite une petite dépression de 5 à 600 mètres de large qui est occupée par du tirs à la surface duquel se trouve un rdir. En arrière, un nouvel îlot pliocène, puis nouvelle dépression et tirs. Tout le substratum est constitué par les schistes imperméables primaires et l'on peut constater à la bordure nord de chacun des îlots pliocènes une source qui alimente le rdir au moins en hiver, car en été le rdir disparaît presque totalement, ainsi d'ailleurs que beaucoup de ces petites sources.

Si nous comparons cette coupe à l'une quelconque de celles citées plus haut, nous pourrons constater qu'elles sont identiques. Une dépression à fond imperméable a permis l'installation d'un rdir (marécage temporaire), lequel est alimenté une partie de l'année seulement par une source qui tarit elle-même et en rapport avec cette dépression se trouve du *tirs*; autour sont des terrains perméables ou non dont la désagrégation donne des produits qui viennent s'accumuler dans la dépression où se trouve le rdir et où ils se mélangent à l'humus laissé par la végétation. Toutes les coupes qui peuvent être relevées dans le Chaouïa sont du type de celles-ci.

Dans les Oulad Saïd, la couverture des grès pliocènes a complètement disparu. Il reste émergeant du tirs des témoins des terrains primaires comme des rochers de la mer, suivant la pittoresque expression de M. Doutté. La cuvette est ici encore visible, mais aucun terrain perméable n'existant aux environs, le marécage ne peut exister, faute d'eau pour l'alimenter. A la suite des pluies, il se forme par place dans les bas fonds des rdirs temporaires où les troupeaux viennent de très loin s'abreuver. Mais il peut arriver que la cuvette soit complètement nivelée, le rdir n'est même plus possible ; le tirs forme alors une surface unie et monotone qui peut présenter une étendue plus ou moins considérable.

Près de l'Oum er Rbia, aux environs de Bou Laouane, les schistes primaires font place à des grès et quartzites dévoniens. Il y a là un sol perméable. La couverture de grès néogènes existait tout comme elle existait au voisinage, les conditions climatériques étaient également les mêmes, et pourtant il n'y a pas de tirs. Th. Fischer qui a été frappé de cette absence, l'explique par l'impossibilité pour les apports éoliens de s'accumuler, le fleuve les emportant au fur et à mesure de leur dépôt. Cela paraît peu probable en ce point, car certains affleurements des grès sont à l'abri de l'action du fleuve et le tirs y fait cependant défaut. Il paraît plus naturel d'admettre que la seule condition variable étant la perméabilité du sol. C'est cette perméabilité qui est la cause de l'absence du tirs.

Dans le Doukalla et l'Abda, l'observation est rendue difficile par l'absence de ravins importants et profonds ; le sous-sol est partout invisible. Cependant dans les Oulad Jari (Doukkalla), au pied nord du Djebel Lakhdar, des marécages existent à la surface du tirs. Au Sud, les affleurements de terrains anciens existent

et il n'est pas douteux qu'ils se prolongent au Nord sous le tirs. Ici les grès pliocènes manquent, ce sont les calcaires à silex qui affleurent dans les premiers monticules au Sud du tirs. Ce sont eux parconséquent qui ont dû fournir en partie au moins les éléments de tirs. On voit donc que les grès pliocènes ne sont pas absolument nécessaires pour former le tirs et que celui-ci existe en dehors de la zone d'extension des grès calcarifères néogènes.

Dans l'Abda on observe que le tirs forme des bandes presque parallèles et dirigées du S. O. au N. E. C'est la direction des plis du crétacé qui forme le substratum. Ce crétacé comprend deux couches imperméables : les marnes rouges et jaunes à nodules ferrugineux qui affleurent dans les environs de Safi et qui appartiennent au néocomien, et les marnes gypseuses de la base du cénomanien qui affleurent sur le bord nord du Tensift chez les Oulad Jerar. Un puits creusé chez Israël Lalouz, tout près d'une bande de tirs et dans un mamelon pliocène, a rencontré en profondeur les couches gypseuses. Il est fort probable, et c'est l'impression que j'en ai eu sur le terrain, que la bande de tirs la plus méridionale de l'Abda, celle qui passe au S. E. de l'Azib d'Israël Lalouz, correspond à l'affleurement de cette couche marno-gypseuse. La dissolution du gypse a pu aider à la formation de la cuvette et l'imperméabilité des marnes a permis la formation du marais et par suite du tirs.

Si l'on examine, en effet, les points situés plus à l'Ouest où le pliocène repose sur les calcaires crétacés et jurassiques, on ne trouve plus de tirs. C'est un fait à rapprocher de celui signalé plus haut pour les environs de l'Oum er Rbia, et cependant ici aussi, sauf la perméabilité du substratum, toutes les autres conditions sont réalisées.

Tirs des autres régions. — Dans le haut Chaouïa, sur le plateau moyen, le tirs existe. Pfeil en donne une analyse que je reproduis plus loin. Le tirs n'est plus là en rapport avec le pliocène, mais avec les grès et les calcaires du miocène, le substratum est toujours constitué par les schistes primaires.

Chez les Rehamna, c'est au voisinage de la Bahira que le tirs est bien développé. La Bahira est en hiver un marais très grand, occupant près de 20 kilomètres de long et 3 et 4 kilomètres de large. En décembre 1901, au début de la saison pluvieuse, il y avait 0^m30 d'eau dans les parties les moins profondes. Autour, la végétation herbacée était assez abondante et le contraste était frappant avec la zone désertique du voisinage.

Les couches schisteuses primaires, recouvertes en partie par les argiles éocènes, constituent le substratum imperméable. Les grès et calcaires éocènes ont complètement disparu et les bords de la cuvette sont formés des schites primaires. Ces derniers contribuent donc seuls au remplissage de la cuvette.

Au Sous, près de Tiznit, les calcaires cénomaniens reposent horizontalement sur les schistes primaires relevés à la verticale. Ces derniers affleurent dans la dépression qui sépare Tiznit de El Mers. C'est également dans cette dépression et sur les schistes que se rencontrent le tirs.

Composition du tirs. — J'ai réuni dans le tableau ci-joint les analyses du tirs des différentes régions. Elles sont empruntées au beau livre de M. Doutté : *Merrakech.*

Voici le résultat de l'analyse physique de trois terres :

		BENI-HACAN	RABB	CHAOUIA
Cailloux.....	Siliceux.....	Néant	Néant	Néant
	Calcaires.....	Néant	Néant	Néant
Graviers.....	Siliceux.....	Néant	Néant	2.686
	Calcaires.....	Néant	Néant	0.015
Terre fine.....		1.000	1.000	997.299
TOTAL.....		1.000	1.000	1000.000
Analyse physique de la terre fine sèche				
Gros sable...	Silices et silicates..	217.84	32.37	377.58
	Calcaire.....	1.33	31.01	Traces
	Débris végétaux ..	1.61	0.35	0.90
Sables fins, Argile, Humus.	Sables fins siliceux.	256.41	206.82	186.99
	Calcaire.....	14.54	215.61	13.88
	Argiles.....	481.95	488.53	412.13
	Humus.....	26.32	25.31	8.52
TOTAL.....		1000.00	1000.00	1000.00

On peut remarquer que d'une manière générale il y a plus de silice et moins de calcaire et d'humus dans le Chaouïa que dans le Rarb et que le tirs des Beni Haçan

présente une composition intermédiaire se rapprochant cependant plus de celle du Chaouïa.

Les dosages des principaux éléments fertilisants montrent d'ailleurs aussi, combien les teneurs sont variables dans une même région.

J'ai réuni dans le tableau ci-joint les analyses publiées par Doutté, Th. Fischer, V. Pfeil.

On ne peut tirer aucune conclusion de ces analyses, sinon que la composition du tirs est très variable et que cette variation s'explique, puisque les éléments du tirs proviennent de couches de composition différente.

Tout le long de la côte, depuis Arzila jusqu'à Mazagan, existe une ligne de dunes dont l'étude est intéressante. En quelques points, en effet, ces dunes reposent sur un sous-sol imperméable. On constate alors qu'un marécage s'établit, que la végétation herbacée devient plus abondante et que le sable gris, jaune ou rouge prend une teinte noire d'autant plus foncée qu'on s'approche du niveau de l'eau. En même temps le sable devient plus argileux et passe, pour les parties sous l'eau, au tirs. Von Pfeil, qui a remarqué aussi ce phénomène, a donné une analyse de ce sable fertilisé par la végétation, et comparativement je reproduis, d'après Doutté, l'analyse du sable rouge provenant de la décomposition des grès pliocènes et qui constitue le *hamri* du littoral.

ÉLÉMENTS DOSÉS pour 1000 gr.	ABDA (Th. F.)	CHAOUIA (Th. F.)	CHAOUIA (D.)	RARB (D.)	BENI-HACAN (D.)	HAUT-CHAOUIA (V. Pf.)	CHAOUIA (V. Pf.)	RARB (V. Pf.)
Azote.....	0.230	1.100	0.739	0.871	1.325	2.24	3.36	1.93
Ac. phosphorique..	0.900	1.280	0.412	1.795	0.484	0.87	1.09	1.45
Potasse.....	4.520	3.240	3.644	8.556	4.754	7.95	3.74	3.51
Chaux.....	26.400	10.700	6.957	138.368	9.211	4.77	26.60	39.05

	DUNE FERTILISÉE	HAMRI	TIRS
Azote.....	1.26	0.932	0.230 à 3.36
Acide phosphorique.....	0.92	1.453	0.412 à 1.28
Potasse.....	2.83	4.106	3.24 à 4.52
Chaux.....	1.92	15.439	6.95 à 26.40

On voit que la teneur en éléments fertilisants du Hamri est la même que celle du tirs et que la chaux y rentre dans la même proportion. Quant à l'échantillon de dunes où le tirs se forme actuellement sous l'eau, la teneur en chaux est inférieure à celle du tirs asséché du Chaouia.

De l'examen de ces diverses analyses il n'y aucune conclusion à tirer, autre que celle de la variabilité dans la composition du tirs.

Conclusions. — De l'étude précédente il ressort :

1° Le tirs existe depuis Tanger jusqu'à l'anti Atlas ; c'est-à-dire dans toute la région du Rarb, du Haouz et du Sous. On le trouve au niveau de la mer et à la cote 400 (Bahira). Il existe sur le littoral et aussi très loin à l'intérieur où il pénètre de 150 kilomètres dans le Rarb et à la Bahira.

2° Les conditions climatériques de ces diverses régions sont très différentes. Chaleur, humidité, pluies varient dans des proportions énormes. Le tirs de la Bahira est intéressant à ce sujet, puisqu'il est au voisinage de la région désertique des Rehamna.

3° Le tirs n'est en rapport avec aucun étage géologique. Les terrains dont les éléments ont participé à la formation du tirs sont d'âges et de natures différentes.

4° Deux éléments existent toujours en rapports avec les tirs : *a*) la nature imperméable du substratum et le marécage qui en a été la conséquence ; *b*) la disposition dans les dépressions, dépressions plus ou moins comblées aujourd'hui.

Il reste à expliquer la formation de ces dépressions.

Dans le Rarb elles sont dues aux rivières et sont encore en rapport avec elles.

Dans le Doukkala, au pied Nord du Djebel Lakdar, on peut observer que l'Oued Fareur, affluent de la rive gauche de l'Oum er Rbia, n'atteint plus ce fleuve qu'en hiver, au moment des crues. En été, l'eau de l'oued s'étale sur le tirs et y forme un marais important qui sèche en comblant la dépression lorsque la rivière ne donne

plus. Léon l'Africain (1) parle d'un lac très poissonneux situé près du Djebel Lakhdar. Il est fort probable que l'emplacement de ce lac correspondait à la cuvette de tirs non encore complètement comblée. Nous voyons donc ici la marche suivie par le comblement.

A la Bahira, la dépression est encore nettement marquée, mais les ouad qui descendent du Djebilat s'y perdent et le cours inférieur qui devait conduire ces eaux à l'Oum er Rbia n'existe même plus. Ici le comblement est plus avancé et l'on peut prévoir le moment où le marécage ne sera plus alimenté par les rivières insignifiantes qui viennent du Sud, un rdir s'installera alors temporairement et on aura une plaine de tirs analogue à celle du Doukkala.

Dans les Beni Haçan les couches pliocènes ont été enlevées par le Sebou et par les rivières, l'oued Rdem, l'oued Beth et autres qui descendaient du pays des Zemmour. Les captures successives du Sebou, captures qui ont eu pour résultats de déplacer son embouchure de Si bou Selham à Mehdiya, ont eu pour conséquence l'installation de nombreux marais, le Zerga, le Ras ed Doura, celui des Beni Haçan, dans lesquels le tirs a pu se déposer ou se déposera. Dans cette région certains affluents n'arrivent même plus, en été, au Sebou. Tels sont l'oued Beth, l'oued Rdem et ceux qui viennent de la Marmora et qui se perdent à la surface du tirs.

Dans le Chaouïa on observe un fait analogue. De nombreuses rivières, l'Oued Aïata, l'Oued el Mils, l'Oued Mouça qui descendent du plateau des Mdakra et des Oulad bou Ziri n'arrivent plus à la mer où à l'Oum er Rbia. Il est permis d'admettre qu'autrefois ces cours d'eau étaient plus importants, qu'ils ont creusés leur lit dans les grès pliocènes et que des dépressions se sont ainsi établies. Le phénomène indiqué pour les Beni Haçan ou des phénomènes de même ordre auraient produits des marécages aussi importants que celui encore existant aux Beni Haçan et les dépressions ainsi formées se seraient comblées par les apports qui constituent le tirs.

Dans l'Abda, nous ne trouvons plus trace de rivières importantes. Tous les ravins qui viennent de Mouissat atteignent le tirs et s'y perdent. Aucun n'arrive à la mer. Mais cela ne veut pas dire qu'il en fut toujours ainsi. Il est logique d'admettre, et cela paraît tout naturel lorsqu'on suit les dépressions de tirs, que l'oued Bou chan, par exemple, a eu son cours parfaitement établi à travers les Oulad Amran ; on en retrouve des traces près du Tleta de Sidi ben Nour ; de là il rattrapait, chez les Oulad bou Aziz, la série de dépressions marécageuses qui aboutit aux environs de Mazagan. Il en est de même pour l'oued Mouissat qui du Lella Rama suivait la série de dépressions qui aboutit à Safi.

La formation des dépressions a pu, en outre, être aidée par des phénomènes locaux,

---

(1) Voir Doutté, *Merrakech*, p. 230.

comme par exemple la dissolution du gypse dans le sous-sol de certaines parties de l'Abda et aussi être en rapport avec les ondulations synclinales des couches crétacées, ondulations mises à jour par suite de la disparition de la couverture pliocène.

Quant à la désagrégation des roches qui ont fourni les éléments du tirs, elle a pu être aidée également par la décalsification, par le jeu des racines ou par toute autre cause, eau de ruissellement, vent, etc.

En résumé. Après une période d'érosion qui a amené la formation de cuvettes ou de dépressions importantes, il s'est établi sur celles de ces dépressions qui atteignaient un niveau imperméable, un régime de marais plus ou moins étendus. Le comblement a alors commencé (dans la partie Ouest de Rabat) aidé, peut-être, par un abaissement de la côte et l'établissement d'un régime torrentiel.

Le niveau de base s'étant élevé, la phase érosive a fait place à une phase de remplissage.

Fertilité. — Je ne veux pas terminer cette étude sur le tirs sans parler de la fertilité de ces terres.

Au Maroc quand les indigènes parlent du tirs, ils emploient généralement des expressions qui montrent bien leur admiration. On dit couramment : « *Ici il suffit de jeter le grain en l'air pour qu'il germe* ou bien *voici la terre bénie des Doukkala* ».

Cette admiration se comprend dans une certaine mesure. Lorsque par exemple on va de Marrakech à Mazagan ; on traverse pendant deux grandes journées le Rehamna, pays pauvre et peu cultivé, puis tout d'un coup l'on arrive au tirs. Le contraste est alors frappant. Plus de rochers nus, une immense étendue de terre couverte de belles moissons apparaît et provoque un cri d'admiration. C'est peut-être un peu à cause de ce contraste entre deux régions si opposées, l'une presque désertique, l'autre produisant de belles récoltes que vient surtout le renom du tirs. Noyé au milieu de terres ordinaires, il en serait probablement du tirs marocain, ce qu'il en est du tirs algérien, il passerait inaperçu et sa fertilité serait moins vantée. Dans la plaine du Chélif, par exemple les Touarès (pluriel de tirs), sont très développés, très cultivés et produisent les années pluvieuses des récoltes remarquées ; mais leur fertilité n'est pas devenue proverbiale très probablement à cause du voisinage d'une autre terre également fertile : les alluvions de la plaine. Il est de même des terres fertiles de la région de Bel-Abbès, dont les indigènes disent en parlant des Français : Ils nous ont pris nos touarès, nos bonnes terres.

Pour le Maroc on n'est nullement fixé sur la valeur intrinsèque de la fertilité du tirs, on n'a aucun rendement moyen à l'hectare. Tout ce que l'on sait c'est que les récoltes s'y rencontrent souvent très belles, que le grain abonde dans les ports à la moisson et que ce sont les terres les plus fertiles du Maroc occidental.

Si on compare les analyses données plus haut avec celles de deux terres (*A* d'une fertilité moyenne, *B* d'une grande fertililé) de la région de la Mitidja (1) (Alger),

	A	*B*
Azote.....	1.70	2.08
Acide phosphorique.....	0.54	2.60
Potasse	3.93	6.23
Chaux	5.81	24.63

on peut constater, que d'une manière générale le tirs des Chaouia est plus pauvre en éléments fertilisants. Le tirs du Rarb au contraire supporte une comparaison plus avantageuse.

J'ajouterai que les deux terres *A* et *B* sont d'origine marécageuse. On pourrait peut-être trouver là une indication.

Les terres encore en rapport avec les marais maintiendraient la richesse de leurs éléments par des apports nouveaux.

Le tirs des chaouia que je pourrais appeler le tirs asséché ne jouirait plus de cette propriété. Au contraire ces terres seraient en voie d'appauvrissement.

J'ajouterai cependant que l'analyse du sol seul ne peut donner des bases suffisantes pour apprécier la fertilité du sol ; d'autre part les conditions climatériques ont une influence prépondérante sur la végétation et sont un facteur souvent aussi important que la composition du sol. Enfin, ainsi que le déclarent MM. Lecq et Rivière (2), la « biologie intime des sols de l'Afrique du Nord, les phénomènes physico-chimiques qui se passent à sa surface et dans sa profondeur arable sous l'effet d'une climature tout à fait spéciale sont encore trop peu connus pour permettre de préjuger de la fertilité d'une terre à son inspection ».

Il ne reste donc qu'à se documenter sur le rendement du tirs marocain et ce n'est pas chose aisée chez un peuple aussi insouciant, qui vit au jour le jour, laissant à Allah le soin d'améliorer sa terre.

---

(1) In Doutté, *Marrakech*, p. 175.

(2) Lecq et Rivière, *Manuel de l'Agriculteur algérien*, p. 545.

FLORE

Au cours de nos voyages, ma femme a recueilli une collection d'environ 500 plantes dont la détermination a été faite par M. Battandier, le savant professeur de l'École de Médecine d'Alger, et qui ont été offertes gracieusement au Laboratoire de Botanique de l'École des Sciences d'Alger.

Dans la liste de ces plantes j'ai indiqué en italique les noms arabes (ar) ou chleuh (ch) que j'ai pu recueillir :

RENONCULACÉES

Clematis cirrhosa L., Larache, février ; Talmest, décembre.

Adonis microcarpa D. C., Tleta Hanchen, Aït Zemzem, Mzouda, Marrakech, Mogador, mars-avril.

— autumnalis L., Akermout. mars.

— œstivalis L., Oulad Jerar, Mtouga, mars-avril.

Ranunculus aquatilis L., Oued Rdat, janvier.

— chœrophyllos God. Green., Mramer, mars.

— atlanticus Ball, Goundafi, mai.

— bullatus L., Aïn el Hadjar, décembre.

— bulbobus L., var. macrophyllus, Maroussa, mai.

Ficaria calthœfolia Reich, Oued Mda, janvier.

Delphinium peregrinum D. C., Ida ou Guelloul, Tiznit (Sous), mai.

Nigella damascena L., Abd el Moumen, avril.

PAPAVERACÉES

Papaver rhœas L., Akermout, Safi, mars.

— hybridum L., Mogador, Abd el Moumen, avril.

— setigerum D. C., Akermout, mars.

Rœmeria hybrida D. C., Ida ou Zemzen, avril.

Glaucium corniculatum Curtis, Tilioua (Chiadma), avril.

FUMARIACÉES

Corydalis heterocarpa Ball., Mramer, avril.
Fumaria capreolata L., Ksar el Kebir, janvier ; Touzoumt (Seqsaoua), avril.
— agraria Lag., Akermout, Kahira, mars.
— muralis Green, Ksar el Kebir, Zegota, février ; Abd el Moumen, avril.
— parviflora Lam., Oulad Jerar, avril.
— officinalis L., Aguergour, mars.

CRUCIFÈRES

Raphanus raphanistrum L., Oued Mda, Oued Rdat, janvier ; Aïn Tafetech, Mtouga, avril.
Biscutella lyrata L., Safi, mars ; Abd el Moumen, Mzouda, avril.
Thlapis perfoliatum L., Beni Ahmar, février.
Capsella bursa pastoris Mœnch, Larache, Safi ; mars.
— rubella, Reuter, Akermout, Tiggi, Ikakern, avril-mai.
Psychne stylosa Desf., Zegota, février ; Kahira, mars.
Carrichtera vella D. C., Oulad Jerar, mars.
Alyssum campestre L., Imintanout, Ifri n'l'arba, avril.
— atlanticum Ball., Goundafi, mai.
— spinosum L., Goundafi, mai ; Erdouz, août.
Koniga lybica Viv., Mogador, Akermout, Chichaoua, avril
— maritima Rob., Larache, février ; Mtouga, avril ; Akermout, décembre.
Sinapis arvensis L., Mogador, avril.
— alba L., Akermout, mars.
Eruca vesicaria L., Ida au Gouzoul, mai.
— sativa Lam., Touzoumt, avril.
— — var. sp., Amesnaz, avril.
— stenocarpa Boiss., Amismiz, avril.
Diplotaxis siifolia Kunze, Oued Ouerra, janvier ; Mogador, avril.
— catholica Ball., Larache, Ksar el Kebir, janvier-février ; Msergaoun (Sous), mai.
— tenuisiliqua Ball., Mtouga, Touzoumt, avril.
— virgata D. C., Abda, Mtouga, avril.
— muralis S. C., Aguergour, février ; Chichaoua, avril.
— erucoïdes D. C., Takat, décembre ; Mzouda, avril.
Sizymbrium erysimoïdes Desf., Mogador, Mtouga, avril ; Aguergour, février.
— erucoïdes Oued Mda, janvier.

Sizymbrium officinale L.. Imintanout, avril.
Erysimum grandiflorum Desf., Akermout, avril.
— australe J. Gray., Goundafi, mai.
Malcomia maritima, Doukkala, Larache, février ; Akermout, avril.
— broussonetii D. C., Oum el Aïoun, avril.
Cheiranthus semperflorens Schousb., Akermout, décembre.
Mathiola parviflora Rob., Oum el Aïoun, avril ; Aguergour, Kahira, mars.
— annua D. C., Chichaoua, avril.
— marocana Coss., Tiznit (Sous), mai.
— tristis Rob., Kahira, mars.
Nasturtium officinale R. Br., Mramer, Imintanout, avril.

CAPPARIDÉES

Capparis spinosa L. (ch. *Taïlilout*), Seqsaoua, Aït Brher, mai.

RÉSÉDACÉES

Reseda alba L., Oued Sebou, Zegota, février ; Mramer, mars ; Mogador, août.
— phyteuma L., Aguergour, février ; Mramer, Imintanout, mars.
— neglecta Muller, Oulad Zergoun, avril ; Deleimi (Sous), mai.
— luteola L., Ikakern, avril.
— — var., Agadir Imoucha, mai.
— lutea L., Kahira, mars.
— attenuata Ball., Kahira, Marrakech, mars.

CISTINÉES

Cistus salvœfolius L., Oued Mda, janvier ; Aïn el Hadjar, avril.
— polymorphus Willk, Ida ou Icern, mai ; Mogador, avril.
— ladaniferus L., Cap Spartel, janvier.
Halimus halimifolium Willk, Ida ou Icern, mai ; Akermout, décembre.
Helianthemum niloticum Pers., Mramer, Oulad Zergoun, Kahira, mars-avril.
— œgyptiacum Mill., Mramer, mars.
— papillare Boiss., H. biseriale Pom., Oulad Zergoun, avril.
— salicifolium Pers., Oulad Jerar, mars.
— glaucum Pers., Akermout, mars; Goundafi, mai.
— virgatum Desf., Oulad Jerar, Kakira, mars.
— pergamaceum Pom., Imintanout, avril ; Goundafi, mai.
— apertum Pom., Kahira, mars.
— viscida Spach., Akermout, mars.

VIOLARIÉES

Viola suberosa L., Akermout, mars.
— — var. arborescens, Desf., Akermout, mars.
— tricolor L., Mzouda, Kahira, mars.

POLYGALÉES

Polygala balansæ Coss. (ch. *Azaïbi*), Oued Seqsaoua, avril.
— rupestris Poiret, Safi, Akermout, mars.

FRANKÉNIACÉES

Frankenia velutina Ball , île de Mogador, mai.
— corymbosa Desf., Larjam (Sous), mai.

MALVACÉES

Malva hispanica L., Mtouga, avril.
— microcarpa Desf., Tilioua (Chiadma), Souera Khedima, mars.
— sylvestris L., environs Mogador, Mtouga (1.000m), Kahira, avril.
Lavatera cretica L., île de Magador, mai; Mramer, mars; Oulad Zergoun, avril.
Althea longiflora Boiss., Akermout, mars.

GÉRANIACÉES

Géranium dissectum L., Akermout, Oum el Aïoun, mars.
— molle L., environs Mogador, Aïn Tafetech, mars; Ikakern, Ifri n' Larba, Mzouda, avril.
Erodium chium Willd, Souera Khedima, mars.
— malacoïdes Willd, Aïn Tafetech, avril; Souera Khedima, mars,
— romanum Willd, Aïn Dalia, janvier.
— cicutarium L., Mtouga, Ikakern, Kahira, mars-avril.
— mauritanicum Coss., Akermout, mars.
— laciniatum Pom., Beni Ahmar, février; Kahira, mars; Tiznit (Sous), mai.
— guttatum Desf., Oued Mramer, avril.
— moschatum L., environs Mogador et Chiadma, avril-mai.
— atomarium Delile = E. maculatum Salzm., Kahira, mars.
— ciconium Willd, Kahira, mars.

SILENÉES

Silene inflata Smith, Akermout, mars ; Seqsaoua, Goundafi, avril ; Deleïmi (Sous), mai.

— colorata Poir., Djorf el Youdi, mars.

— rubella L., Mtouga, avril.

— ambigua Cambes, Souera Khédima, mars ; environs de Mogador, mai.

— nocturna L., Ameznaz, mars.

— tridentata Desf., Ameznaz, Kahira, mars.

— apetala Willd, Kahira, mars.

— gallica L., Mzouda, mars.

Saponaria vaccaria L., Oulad Zergoum, avril.

Dianthella compressa Clauson = Gypsophylla compressa Desf., Ida ou Guelloul, mai.

Dianthus longicaulis Ida ou Icern, mai.

— serrulatus Desf., Goundafi, mai.

Velezia rigida L., forêt de thuyas des Ida ou Guelloul, mai.

ALSINÉES

Cerastium arvense L., Goundafi, mai.

Stellaria media Wil., Mtouga, Ifri n'larba, avril.

Arenaria spathulata Desf., Oued Mikkès, janvier.

Alsine precumbens Fenzl., Ida ou Gouzoul, mai.

— tenuissima Pom., Maroussa, avril.

PARONYCHIÉES

Spergula arvensis var. Chieusseana Pom., Tanger, Fès, février.

Spergularia diandra Heildr, (ch. *Ourzirma*) Oued Mramer, mars.

— media Pers., —

— fimbriata Boiss., Ile de Mogador, Aïn et Hadjar, mai.

— rubra Pers., —

— sp. Env. Mogador, Sidi Zeregtoun, mars.

— sp. Oued Mramer, mars.

Polycarpon Bivonœ Gay., Imintanout, avril.

Paronychia argentea Lam., Oued el Hachef, Sebou, janvier ; Ida ou Icern, Akermout, avril.

Paronychia chlorathyrsa Murbeck, Ikakern, avril ; environs de Mogador, mai.

Herniaria cinerea D. C., Imintanout, Tiggi, avril.

Corrigiola téléphiifolia Pour., Dchar Jdid, janvier.

AMPÉLIDÉES

Vitis vinifera L., Vallées de l'Atlas, Cult. à Ahl Shérif, Doukkala, Chiadma, Marrakech, Demnat.

OXALIDÉES

Oxalis cernua Thumb, Akermout, mars.

LINÉES

Linum suffruticosum L., Ida ou Tanan, mai.
— angustifolium L., Tilioua (Chiadma), avril.

ZYGOPHYLLÉES

Fagonia crética L., Akermout, Oulad Jerar, avril.
Peganum harmala L., (ar. *Harmel*) Ikakern, avril ; Tiznit (Sous), mai.

RUTACÉES

Ruta chalepensis L., Akermout, mars ; Teznit (Sous), mai.
Haplophyllum broussonetianum Cosson, Akermout, mars.

HYPERICINÉES

Hypericum tomentosum L., Tagragra (Neknafa), avril.

THEREBINTACÉES

Rhus albida Schousb. (ar. *Tisra*), Akermout, décembre.
— oxyacantha Cav., Aïn el Hadjar.
Pistacia lentiscus L. (ar. *Dro*). Commun, partout.
— atlantica Desf. (ar. *Betoum*), Neknafa, Mramer.

RHAMNÉES

Ziziphus lotus L. (ar. *Sedra*), T. C. partout dans les plaines subatlantiques.

LÉGUMINEUSES

Callicotome spinosa (ar. *Guendoul*), zone littorale.
Anagyris fetida L., Aïn el Hadjar.
Spartium junceum L., Akermout, avril, mai.

Retama retam Webb (ch. *Allgo*), Aïn Tafetech, Akermout, mars.
Cytisus linifolius Lam, Oued Mda, février.
Adenocarpus villosus Boissier, Tagrara (Neknafa), mai.
— Anagyrifolius Pour. (ch. *Ourzir*) Aït Zimmer, avril.
Lupinus angustifolius L., Kahira, mars.
— pilosus L., Djorf el Youdi, Mramer, Mzouda, mars.
Ononis natrix var., Djorf el Youdi, Mzouda, mars.
— pendula Desf., Aïn el Hadjar, mai.
— natricoïdes Cos, var., Kahira, mars.
— laxiflora Desf., Mzouda, mars.
Melilotus indica All., Imintanout, avril ; Akermout, mars.
Medicago marginata Ifri n'larba, Mtouga, avril.
— truncatula Gaertner, Kahira mars ; Ida ou Icern, avril.
— littoralis Rhode, env. Mogador, Akermout, avril.
— littoralis, var. denticulata Diabet, avril.
— maculata Wild, == M. Arabica, Oued Seqsaoua, avril.
— lupulina L., Goundafi, mai.
— lappacea Lam., Goundafi, mai.
— lappacea var. terebellum Willd, Kahira, mars.
— suffrutiosa var. maroccana Batt. Maroussa, Goundafi, mai.
Trifolium tomentosum L., Ifri n'larba, Chiadma, avril.
— campestre = T. Agrarium, env. Mogador et de Safi, mars, avril.
— resupinatum L., Imintanout, avril.
— angustifolium L., env. de Mogador, avril.
Tetragonolobus siliquosus Roth., Oued Mramer, avril.
— purpureus Moench.. Oulad Jerar, avril.
Lotus major = L. ulijinosus Schkuhr, Bella ou Zeroual (Chiadma) (non indiqué dans le catalogue de Ball).
Lotus collinus Boissier = cytisoïdes Ball, Akermout, Abda, Kahira, mars.
— creticus L., Aïn el Hadjar, île de Mogador, mai.
— creticus var. commutatus Guss, Mtouga, avril.
Anthyllis tetraphylla L., Abda, mars ; Ifri n'larba, avril.
— vulnenaria var. dillenii Schultes, Akermout, mars ; Tellet Iran, mai.
Phaca betica L., Sebou, février.
Astragalus lanigerus Desf., Amizmiz Mtouga, mars, avril.
— — var. caulescens, Ouled Jerar, mars.
— glaux L., Mramer., Tafetech, Mtouga, mars, avril.
— hamosus L., île de Mogador, Diabet, Kahira, mars, mai.
— edulis Coss., Chiadma, avril.

Astragalus epiglottis L., env. Mogador, Chiadma, Aït Zimmer, avril, mai.
Bissurella pelecinus L., env. Mogador, mai.
Psoralea bituminosa L., Tagragra, avril.
Vicia erviformis Boiss., Mramer, Chiadma, avril.
— atropurpurea Desf., Chiadma, avril.
— faba L. (ch. *Ibaoun*), cult. partout.
Lens nigricans, Akermout, Oulad Jerar, mars.
Lathyrus clymenum Desf., Akermout, mars.
— cicera L., Abda, Chiadma, mars, avril.
Scorpiurus vermiculata L., Abda, mars.
— sulcata L., env. Safi, Chiadma, mars, avril.
Coronilla juncea L., Tellet Iran, avril.
— ornithropodioïdes, Akermout, mars.
— viminalis Salisbury, Tagrara, mai.
— scorpioïdes Koch, Mtouga, mai.
Hippocrepis multisiliquosa L., env. Mogador et de Safi, avril, mai.
— ciliata Wild, Kahira, mars.
Ebenus pinnata Desf., Ida ou Tanan, mai.
Onobrychis crista-galli Lam, environs de Mogador, Akermout, Mramer, Imgrad, Amesnaz, mars, avril.
Ceratonia siliqua L., caroubier (ch. *tikida*), partout dans les basses-vallées de l'Atlas.
Acacia gummifera (ch. *tlah*), Ida ou tanan.

ROSACÉES

Rubus discolor Weihe (ch. *achdir*), partout dans les régions broussailleuses.
Poterium Magnoli Spach, Ifri n'larba, avril.
— Sp., Maroussa, avril.
Potentilla pensylvanica L., Maroussa, avril.
Amygdalus communis, amandier, cult.
Prunus, prunier, cult.
Pyrus malus, pommier, cult.

MYRTACÉES

Myrtus communis L. (ar. *rihan*), Akermout, Aïn-el-Hadjar, mai.

ONAGRIÉES

Epilobium tetragonum, var. tingitanum Salz, Imincelli (Seqsaoua), septembre.

LYTHRARIÉES

Lythrum grafferi Tenor ; environs Mogador, mai.

TAMARICINÉES

Tamarix Africana Poiret, (ar. *tarfa* ch. *titerfa*) Aït Moussi, mai.

CRASSULACÉES

Sedum altissimum Poiret, Larjam (Sous), mai.
— cespitosum D. G., Chiadma, mars.
— sp. Si Abd el Moumen, avril.
Umbilicus, sp. Oulad Zergoun, avril.
Pistorina brachyantha Cosson, environs de Mogador, Diabet, avril.

FICOIDÉES

Mesembryanthemum cristallinum L., littoral de l'Abda.

CACTÉES

Opuntia ficus indica Han (ch. *ikouran i'roumi*), partout.

CUCURBITACÉES

Bryonia doïca Jac, Oued Seqsaoua.
Ecballium elaterium, Rich, environs de Larache, Oued Rdat, vallée du Sebou, février ; Akermout, mars.

OMBELLIFÈRES

Eryngium ilicifolium Lam., Chiadma, avril.
Scandix pecten veneris L., Aguergour, mars ; Tiggi, avril.
— australis, L., Akermout, mars ; Ikakern, avril.
Bupleuvrum laterifolium Coss., environs de Marrakech, septembre.
Carum mauritanicum Boiss., Akermout, mars.
Ptychotis ammoïdes Koch., Oued Kseub, avril.
Ammi majus L., Mtouga, avril.
Apium graveolens L., Tiggi, avril.

Heliosciadum nodiflorum, env. de Mogador, avril, Goundafi, mai.
Thapsia garganica (ch *driesse*), Akermout, mars.
Torilis nodosa Gœtner, Oued Kseub, avril.
— heterophylla Guss, Oued Kseub, avril.
Caucalis leptophylla L., Ameznaz, Aït Zimmer, avril.
Daucus carota L., Chiadma, avril, mai.
Scleros ciadum nodiflorum, Ball. env. de Mogador, Mtouga, avril ; Tiznit (Sous) mai.
Deverra Scoparia Coss., Touzoumt, septembre.
Turgenia latifolia Hoffn., septembre.
Pimpinella dichotoma L., Ameznaz, avril.
Smyrnium olusatrum L., Akermount, mars.
Fœniculum vulgare Gœtner, Akermout, avril.
Ferula communis L. (ar. *Klar*, ch. *tarel'ra*), partout, Akermout, avril.

ARALIACÉES

Hedera helix L., partout, Atlas.

CAPRIFOLIACÉES

Lonicera etrusca Santi, Akermout, février.
— imlexa L,, Larache, février.
— canescens Schousb., (ch *Tineur*), Imencelli (Seqsaoua), septembre.

RUBIACÉES

Crucianella maritima L., env. de Mogador, Akermout, mai.
Asperula hirsuta Desf., Ida ou tanan, mai.
Sherardia arvensis L., Ifri n'larba, avril ; Akermout, mai.
Galium murale Allioni, Tafetech, avril.
— tricorne With, Abda, mars ; Imintanout, avril.
— aparine L., Ifri n'larba, avril.
— Bourgœanum var. marocanum Ball, Aït Zimmer, avril ; Imintanout, mai.
— Saccharum Allioni, Aguergour, Tagardirt el Bour, janvier.
— Poiretianum Ball., Goundafi, février.

VALÉRIANÉES

Centranthus calcitrapa L., Imintanout, avril.
Fedia cornucopiœ Gœrtn, Beni ahmar, février ; Chiadma, avril.
Valerianella discoïdea Lois, Imintanout, avril ; Chiadma, mars.

DIPSACÉES

Scabiosa maritima L., Chiadma, Neknafa, Ida ou tanan, avril-mai.
— monspeliensis L., Imgrad, mai.
— rutœfolia Vahl., Tiznit (Sous), mai.

COMPOSÉES

Bellis annua L., Oued Louqqos, février ; Mtouga, avril.
— Sylvestris Cyrillo, env. de Tanger, janvier ; Imintanout, avril.
— — var. atlantica Boiss., Aïn Dalia, janvier.
Coniza ambigua DC, Aïn el Hadjar, décembre.
Nolletia chrysocomoïdes Cassini, Aït Zimmer, avril ; Ksima (Sous), mai.
Perraldiera coronopifolia Cos., Ida ou tanan, mai.
— purpurascens Cos., Ida ou tanan, mai
Inula pulicarioïdes DC, env. de Mogador, mai.
Arteriscus graveolens Forsk, Tiznit (Sous), mai.
— maritimus Mœnch, Chiadma, avril.
Pulicaria mauritanica Cos., Gueliz, Goundafi, mars.
Odontospermum aquaticum Ball., Oued Kseub, mars, avril.
— odorum Schousb., Aïn el Hadjar, décembre.
Pallenis spinosa Coss., Akermout, Chiadma, Kahira, mars-avril.
Evax pygmea D. C., Chiadma, mars ; Ifri n'larba, avril.
Filago spathulata Presl., Chiadma, mars ; Imintanout, avril.
— germanica L., Akermout, Mramer, Kahira, mars.
Phagnalon saxatile Cass., Ikakern, avril.
Achillea santolina L., Imincelli, avril.
Anacyclus tomentosus D. C., Akermout, mars ; Msergaoun (Sous), mai.
— valentinus L., Ikakern, avril ; Ameznaz, mars.
— depressus Ball., Chiadma, avril.
— radiatus Loir, Ile de Mogador, avril.
— marocanus Ball., Kahira, mars.
Ornemenis mixta D. C., Akermout, mars.
— heterophylla Coss., Goundafi, mai.
Periderea fuscata Webb., Oued Ouerra, février.
Chrysanthemum coronarium L., Akermout, Chiadma, avril ; Tiznit (Sous).
— gayanum Coss., Akermout, avril ; Maroussa, Goundafi, mai.
— carinatum Schousb., Ksima (Sous), mai.
— catananche Ball., Goundafi, mai.

Chrysanthemum cossonianum Batt., Chichaoua, avril.
Artemisia arborescens, Littoral.
— absinthium, Goundafi, mai.
Herba alba (ch. *Chih*), Plaine de Marrakech.
Senecia vulgaris L. (ar. *Tilirin*), Mtouga, avril.
— humilis, Beni Ahmar, février.
— crassifolius, environs de Mogador, mai.
— leucanthemifolius, var. major Ball, environs de Mogador, mai.
— coronopifolius Desf., Chichaoua, décembre ; Mzouda, mars.
Kleinia pteroneura Ball. (ch. *Tikiout*), du Cap Guir à Agadir, mai ; Larjam (Sous).
Calendula arvensis L., très commun partout à toutes les époques de l'année.
— suffruticosa Wahl, Oued Mikkès, février ; Akermout, Chiadma, avril.
— marocana Ball., Fansou (Seqsaoua), septembre.
Echinops spinosus L., Tiznit (Sous), mai.
— strigosus L. (ar. *Taskira*), Safi, mars.
Scolymus hispanicus L. (ar. *Jerneich*), Cap Guir, mai ; Abda, septembre.
Atractylis cancellata L., Mtouga, avril.
Leontodon salzmani Schultz, Chiadma, avril.
Centaurea pullata L., Tanger, Sebou, février ; Mtouga, avril.
— fragilis D. R., Chiadma, Agadir n'Irir, mai.
— sphœrocephala L., Akermout, Chiadma, mars.
— calcitrapa L.. Ifri n'larba, avril.
— schouwii D. C., Kahira, mars.
Microlonchus salmanticus L., Neknafa, avril.
— leptolonchus Spatch., Aguergour, mars.
Amberboa crupinoïdes D. C., Akermout, Chiadma, Aït Moussi, avril.
— Lippii D. C., Ida ou Gouzoul, Ksima (Sous), mai.
— muricata D. C., Abda, Neknafa, avril.
— tubuliflora Ida ou Icern, mai.
Cynara carduncelus L. (ar. *Korchef*), Chiadma, mai.
Carduus myriacanthus Balansa, Abda, mars.
— tenuiflorus Curtis, Ikakern, avril.
Cichorium intybus L., Ida ou Gouzoul, mai.
Tolpis barbata var. grandiflora Ball., Mtouga, avril ; Ida ou Gouzoul, mai.
— umbellata Bert., Imgrad, mai.
Hedypnois polymorpha D. C., Akermout, Chiadma, mars-avril.
Rhagadiolus stellatus, Willd. Akermout, Imintanout, mars-avril.
— edulis Gartner., Tiggi, Ifrin'larba, avril.
Catananche, cœrulea L., Neknafa, mai.

Seriola æthnensis L., Imgrad, mai.
Thrincia tuberosa D. C., environs de Tanger, janvier ; Akermout, mars.
Spitzelia cupuligera D. R., Safi, Chiadma, Imintanout, mars-avril.
Urospernum picrioïdes Desf., Ifrin'larba, avril ; Ameznaz, mars.
— pygmea Sibth., Goundafi, mai.
Chondrilla juncea L., Marrakech, août.
Sonchus tenerrimus L., Safi, Aïn el Hadjar, mars.
— maritimus, L., Aïn el Hadjar, décembre.
— asper Will., Ikakern, avril ; Imincelli, septembre.
— oleraceus L., Akermout, mars.
Zollikoferia nudicaulis Boiss., Imgrad, mai.
— arboscens Batt. (ch. *Intrin*), Imincelli (Seqsaoua), avril.
Picridium tingitanum Desf., Akermout, Mtouga, Cap Guir, avril-mai.
Crepis pulchra L., environs de Mogador, avril.
— taraxacifolia Thuill., environs de Marrakech, septembre.
Andryala laxiflora Salzm., Imgrad, mai.
— mogadorensis Coss., environs de Mogador, mai.
Anthemis tenuisecta Ball., Tiznit (Sous), mai.
Cladanthus arabicus Coss., Akermout, Chiadma, Marrakech, mars-mai.

AMBROSIACÉES

Xanthium antiquorum Wallr., Marrakech, septembre.

CAMPANULACÉES

Jasione blepharodon Boiss., Ida ou Icern, mai.
— atlantica Ball., Goundafi, mai.
Campanula erinus (ch. *Touga Ouskour*), Imintanout, avril.
— afra, Carvanilles, Tagrara, avril.

ERICACÉES

Erica multiflora L., cap Spartel, décembre.
Arbustus unedo L. (arbousier), forêt d'Aïn el Hadjar et d'Akermout.

JASMINÉES

Jasminum fruticans L., Aïn el Hadjar, décembre.
Olea europœa L. (olivier), partout,

Phyllirea (ch. *deurch*), environs de Larache, environs d'Aïn el Hadjar, Tizi Ouado Goundafi.

Fraxinus (frène), vallée de l'Oued Seqsaoua.

SAPOTÉE

Argana sideroxylon, arganier (ch. *Azougar*), région de Mogador et Sous.

APOCYNÉES

Nerium oleander L., laurier rose (ch. *Alili*), partout dans les ouad.

ASCLEPIADÉES

Periploca lœvigata Aïton. (ch. *hallaba*), Akermout, Ida ou Guelloul, mai.
Boucerosia marocana Hook., Takat, décembre.

GENTIANÉES

Erythrea centorium Pers. (ar. *Mrart el Anech*), Neknafa, mai.
— ramossissima Pers., Ida ou Icern, mai.
Chlora grandiflora Viv., Neknafa, mai.

CONVOLVULACÉES

Convolvulus althœoïdes L., Safi, Akermout, mars-avril.
— tenuissimus Sibth et Sm., Imintanout, Haut Seqsaoua, avril.
— arvensis L., Maroussa, Ksima (Sous), mai.
— siculus L., Akermout, mars.
— — var., retrofactus Pom., Akermout, mars.

BORRAGINÉES

Nonnea nigricans Desf., Sebou, février ; Aïn Tafetech, mars.
— violacea Desf., environs de Mogador, mai.
— heterostemon Ball.. Larache, février.
— micrantha Boiss., Kahira, mars.
Lithospermum fructicosum Desf. = L. consobrinum Pom., cap Spartel, janvier.
— arvense L., Touzoumt (Seqsaoua), avril ; Akermout, mars.
— apulum Wahl, Mogador, mai.

Lithospermum incrassatum Guss., Amesnaz, mars ; Goundafi, mai.
Echium confusum = E. maritimum Willd., environs de Mogador, Chiadma, Abda, Mzouda, Ikakern, mars-mai.
— — var. modestum Ball., Oulad Zergoun, avril.
— plantagineum L., Abda Kahira. mars.
— horridum Bat. = E. marocanum, Ball, Imgrad, mai.
— calycinum Viv., Abd el Moumen, avril.
— grandiflorum Desf., Kahira, mars.
Asperugo procumbens L., Tiggi, mars.
Cynoglossum clandestinum Desf., Sebou. février ; Imintanout, mai.
— cheirifolium L., Djorf el Youdi, mars.
Solenanthus lanatus D. C., Abda, Aïn Tafetech, mars.
Cerinthe aspera Roth., Larache, février.
— major Desf., Akermout, mars.
— gymnandra Gasp., Imintanout, avril.
Heliotropium undulatum Wahl., Abda, mars ; Deleïmi, Tiznit (Sous), mai.

SOLANÉES

Solanum nigrum L., Partout.
Hyoscyamus albus L., (ar. *Sikrane*), Chiadma, mars.
Mandragora officinarum L., Oued Mda, Sebou, février.
Withania frutescens Pauq., Akermout, mars.
Triguera ambrosiaca Car., Zegota, février (nouveau pour le Maroc).
Datura stramonium L., (ar., *Jdek Jemel* ; chl. *Tabourzouguent*), Marrakech, sept.
Nicotiana tabacum L., cult.

VERBASCÉES

Celsia marocana Ball., vallée de l'Oued Seqsaoua, septembre.
— Ballii Batt., Djorf el Youdi, mars.

SCROPHULARIÉES

Anarrhinum pedatum Desf., Chiadma, mars.
Antirrhinum orontium L., Akermout, Abda, mars.
Scrophularia canina L., Oulad bes Cebah, avril.
— arguta Sol., Akermout, Chiadma, mars.
— auriculata L., Imincelli (Seqsaoua), septembre.

Veronica cymbalaria Bod., Ifrin'larba, avril.
— anagallis L., Mogador, mai ; Oued Mda, février ; Marrakech, septembre.
— agrestis L., Sebou, février ; Imintanout, mars.
Linaria broussonetii Char , Larache, février ; Akermout, mars.
— heterophylla Desf., Environs Mogador, Haha, Mtouga, avril-mai.
— virgata Desf., Sebou, février.
— reflexa Desf., Sebou, février.
— bipartita Willd.. Chiadma, avril ; Tiznit (Sous), mai.
— ventricosa Coss., Djorf el Youdi, mars.
— græca Char., Ida ou Guelloul, mai.

OROBANCHÉES

Phelippea muteli Reut., Oued Kseub, avril.

LABIÉES

Lavandula stœchas L., Oued Mda, février.
— — var. pedunculata Car.. Ikakern, avril.
— multifida L., Ouazzan, février ; Environs Mogador, mars.
— — var. abrotanoïdes Lam., Oulad Zergoun, Neknafa, avril.
— dentata L., Oued Nfis, mars.
Thymus Broussonetianus Bois., Akermout, mars
— satureoïdes Coss., Aouerga (Ida ou Tanan), mai.
Origanum majorana L., (ar. *Mardedouche*), Cult. jardins Mogador, Marrakech, Atlas.
Micromeria debilis Pom., Ikakern, avril.
— villosa Diabet, mai.
Salvia verbenaca L., Beni Ahmar, février.
— clandestina L., Sebou, février ; Aïn el Hadjar, décembre.
— controversa Tenore, Sebou, février ; Chiadma, Aït Zimmer, avril ; Goundafi, mai.
— taraxacifolia Coss., Ifri n'larba, Aït Zimmer, avril ; Goundafi, mai ; Immincelli, septembre.
— patula Desf., Chiadma, mars-avril.
— œgyptiaca L., Imgrad, mai
Nepeta apulei Ucria, Environs Mogador, Aïn Tafetech, Oulad Zergoun, mars-avril.
Prasium majus L., Larache, février ; Akermout, mars.
Marrubium vulgare L. (ar. *Amarout*, chl. *Ifzi*), Chiadma, mars ; Ifri n'larba, avril ; Immincelli, septembre.

Sideritis montana L., Ida ou Icern, avril.
— hirsuta L., Environs Mogador, Ifri n'larba, avril.
— villosa Coss., Goundafi, mai.
Ballota hirsuta Benth., Environs Mogador, Chiadma, avril, Tiznit (Sous), mai.
Stachys arenaria Vahl., Tiznit, Sous, mai.
— durandiana Coss., Larache, février.
— arvensis L., Oued Mda, Sebou, février ; Abda, mars.
— hirta L., Aïn el Hadjar, mars ; Imintanout, avril.
Lamium amplexicaule L., Ifri n'larba, Imincelli, avril.
Teucrium polium L., Env., Mogador, Haha, Ida ou Tanan, Sous, mai.
— demnatensis Coss., Agadir Imoucha, mai.
— fruticans L., Chiadma, Aguergour, mars-avril.
Ajuga iva Schreb., Imintanout, avril ; Haha, mai.
Calamintha alpina, var. parviflora Ball., Goundafi, mai.
Mentha aquatica L., (ar. *Habek el Arch*), Aïn el Hadjar, décembre.
— rotundifolia L., Aïn el Hadjar, décembre.
— sylvestris (ar. *Nana*, ch. *likamt*), cultivé partout.

VERBENACÉES

Verbena supina L., Sous, mai.
— officinalis L., Marrakech, août.
Vitex agnus castus L., Imincelli, septembre.

PRIMULACÉES

Anagallis collina Schousb., Akermout, mars.
— arvensis L., Chiadma, Mtouga, mars-avril, Ksima (Sous), mai.
Samolus valerandi Mogador, Ida ou Tanan, Mai.

PLOMBAGINÉES

Armeria goditana var. mauritanica, Djorf el Youdi, mars.
Statice thouini Viv., Env. de Mogador, Imgrad, Ida ou Tanan, Sous, mai.
— mucronata L., Env. de Mogador (Sous), mai.
— sinuata L., Env. de Mogador, avril.
— ornata Ball., (ch. *tigourci*) (1), Imincelli, septembre.
Plombago europea L., Oulad bes Cebah, Marrakech, septembre.

(1) Les indigènes mangent les jeunes plants.

PLANTAGINÉES

Plantago lagopus L., Env. de Mogador, Djorf el Youdi, Kahira, mars.
— amplexicaulis Cav. Ida ou Gouzoul, mai.
— albicans L., Env. de Mogador, avril.
— crithmoïdes Desf., Ile de Mogador, mai.
— coronopus L., Mtouga, Maroussa, avril.
— psyllium L., Oulad Jerar, Kahira, mars.

GLOBULARIÉES

Globularia alypum L., Ain el Hadjar, décembre ; Ikakern, avril.

SALSOLACÉES

Beta maritima L., Akermout, Chiadma, mars.
— vulgaris L., Mtouga, mai.
Chenopodium murale L., Chiadma, Abda, mars.
— ambrosioïdes L., Ksar el Kebir, février.
Atriplex parviflora L., Littoral du Chiadma et du l'Abda.
— halymus L., (ar. *Guettaf*), Sous.
Chelonea canariensis Moquin, Ile de Mogador, mai.
Sueda fruticosa Desf.. Ile de Mogador, mai.
Haloxylon scoparium Aguergour, janvier.

AMARANTHACÉES

Amaranthus blitum Kunth., Aïn el Hadjar, décembre.
Achyranthes argentea Lam., Akermout, Oulad Jerar, Ida ou Icern, avril-mai.

POLYGONÉES

Emex spinosa Campd., Akermout, mars.
Rumex scutatus, var. induratus Boiss., Mtouga, avril ; Env. de Mogador, mai.
— bucephalophorus L., Oued Mda, janvier ; Chiadma, Mtouga, avril.
— vésicarius L., Oued Mramer, Mtouga, mars.
Polygonum maritimum L., Env. de Mogador, mai.
— aviculare L. Goundafi, mai.

THYMELÉACÉES

Passerina hirsuta L., Bdaoua, février ; Oued Mda, janvier.
Daphne gnidium L. (ar. *Azzaz*) Chiadma, avril.

ARISTOLOCHIÉES

Aristolochia longa L., Env. de Larache, février.
— betica L., Akermout, décembre.

CYTINÉES

Cytinus hypocistis L., Akermout, mars.

EUPHORBIACÉES

Euphorbia dendroides L., Larjam (Sous), mai.
— helioscopia L., Oued Mikkès, février ; Mramer, mars.
— globulosa Cos., Aït Moussi, avril.
— rimarum Cos , Oulad Zergoun, avril.
— terracina L., Aït Moussi, avril.
— paralias L., Diabet, Mogador, avril.
— segetalis Coss. (Ch. *Hanaout*), Imincelli, septembre.
— pubescens Vabl. var., Marrakech, août.
— falcata L., Mtouga, avril.
Mercurialis annua L., Ksar, Sebou, février ; Chiadma, Imintanout, avril.
— ambigua L., Sebou, février.
Ricinus communis (ar. *Keroua*) L., Partout.

CANNABINÉES

Cannabis sativa L., chanvre (ar. *Kaneb*), environs de Marrakech.

URTICACÉES

Urtica pilulifera L., Aït Moussi, avril.
— membranacea Poiret, littoral de l'Abda, mars.
Parietaria mauritanica var diffusa Wedel, Chiadma, mars.

MORÉES

Morus, mûrier, jardin de Marrakech.
Ficus, carica. figuier (ch. *Tazert*), partout.

CELTIDÉES

Celtis australis (ch. *Tarzaza*), Reraïa et Ourika.

SALICINÉES

Salix, saule, commun sur le bord des rivières.
Populus, peuplier (ar. *Safsaf*), plaine de la Tecaout et rivières de l'Atlas.

CUPULIFÈRES

Quercus-suber (ar. *Fernan*), région montagneuse au Sud de Tanger. Environs de Larache et de Rabat ; n'existe pas dans l'Atlas occidental.
Qercus ilex L. (ar. *Ballote* ch. *Taceft*), forêts du versant Nord de l'Atlas occidental.

JUGLANDÉES

Juglans, noyer (ar. *garga*), vallées de l'atlas.

AROIDÉES

Arisarum vulgare Targ-Tozzi (ar. *Irni*, ch. *Taourza*), environs de Tanger, Oued Mda, février, Akermout, Mtouga, mars.

ORCHIDÉES

Ophrys lutea Car., Akermout, mars.
— speculum Link. Akermout, oulad Jerar, mars.
Orchis papilionacea L., Akermout, mars.

IRIDÉES

Romulea bulbocodium Seb., environs de Tanger, oued Mikkes, février.
Iris alata Poiret, oued Mda, oued Ouerra, février.
— sisirhynchium. Akermout, mars.
Gladiolus bizantinus Mil., Akermout, mars

AMARYLIDÉES

Agave americana L., partout..
Leucoïum trichophyllum, oued Mda, Akermout, février.
Narcissus papyraceus, environs de Tanger, février.
— broussonetii, Talmest, décembre ; Maroussa, avril.

SMILACÉES

Smilax mauritanica, Desf., Larache, Aïn el Hadjar.

COLCHICACÉES

Erythrostictus punctatus, Schl., oued Mramer, Aïn Tefetech, mars.

LILIACÉES

Asphodelus tenuifolius Cav. (ar. *berouag*, ch. *tibeurgui*), Neknafa, mars.
— ramosus Desf., Oued Mda, février ; Abda, Serratou, mars.
— fistulosus L., Akermout, mars.
Allium roseum L., Seqsaoua, mars-avril.
— chamœmoly L., Cap Spartel, Oued Mda, février.
Ornithogallum umbellatum, var. boeticum Lx., Chiadma, Imintanout, mars-avril.
Scilla hemispherica Boiss., Oued Mramer, mars.
— maritima (ar. *beçael*, ch. *tibecal ouchchen*), Chiadma, Abda, Doukkala.
Dipcadi serrotinus Medick, Akermout, mars.
Muscari comosum Mill., Akermout, mars.
Asparagus asper, commun partout.
— albus, commun partout.
Chamerops humilis, commun partout.
Phenix dactilifera, cultivé Marrakech, Ida ou tanan, Sous.

CYPERACÉES

Galilea mucronata Parlatore, Mogador, mai.

TYPHACÉES

Typha angustifolia (ar. *berdil*, ch. *tiberdil*), Bou Rikki.

GRAMINÉES

Setaria verticillata Coss., Ouled bes Cebah, septembre.
Andropogon hirtus L., Neknafa, mai.
Phalaris minor Retz., Seqsaoua, avril.
Polypogon monspeliense Desf., environ Mogador, mars.
Stipa tortilis Desf., Oulad Zergoun, mars.
— tenacissima L. (ar. *Halfa*, ch. *Aouri*), Djebilat.
Trisetum paniceum Pers., Chiadma, avril.
Avena sterilis L., Oulad Zergoun, avril.
— barbata Coss. Idem.
Cynodon dactylodon Coss., environ Mogador, mai.
Kœleria phleoides Coss., Oulad Zergoun, avril.
— villosa Pers., Chiadma, mars.
Dactylis glomerata L., Chiadma, Larjam (Sous), mai.
Briza maxima L., littoral, avril-mai.
Lamarkia aurea Mœnch., Chiadma, mars.
Poa bulbosa L., Kahira, avril.
— verticillata, environs de Mogador, mai.
Vulpia geniculata Link., Oulad Zergoun, avril.
Bromus rubens L., Chiadma, mars.
— maximus Desf., littoral de l'Abda, mars.
— macrostachys Desf., Oulad Zergoun, avril.
Scleropoa dura, Chiadma, mars.
Lolium italicum Bz., Chiadma, mars.
Arundo donax L. (ar. *Kseub ; ch. Aralin)*, Larache, Marrakech, T. C. dans ouad.
Œhilops ovata L., commun dans les plaines, avril-mai.
Agropyrum repens, commun partout, avril-juillet.
Blé (ch. *ir'den*), cultivé partout.
Orge (ch. *toumzi*), cultivé partout.
Mais (ch. *asengar*), cultivé partout.
Seigle (ch. *tichentit*), Amismiz et les régions schisteuses de l'Atlas.
Sorgho (ch. *asengar imiloul)*, Sous.

CONIFÈRES

Pin (*snoubeur*), Imintella.
Thuya (*arar*), très commun partout dans le Haouz et l'Atlas.

Cyprès (*arella*), vallée de l'Oued Rbar (Goundafi).
Génevrier commun (*taga*), commun dans les forêts.
Génevrier oxycèdre, commun dans les forêts.

GNÉTACÉES

Ephedra nebrodensis, vallée de l'Aït Moussi.

FOUGÈRES

Asplenium trichomanès, Talmest.
Andrachne marocana Ball, Tagadirt el Bour.
Notochlana villa, Oued Kseub.
Pteris aquilina, Cap. Spartel.

L'Arganier

L'arganier (argana sideroxybon) est un arbre très curieux, non seulement par son aspect et son utilité, mais surtout à cause de sa localisation, le long de la côte Ouest du Maroc (1).

Au point de vue botanique, il n'y a rien à ajouter à la belle étude qu'en ont fait Hooker et Ball ; je n'y reviendrai donc pas. Il m'a paru cependant qu'il existait deux variétés :

1° Feuilles vert clairs, port plus riant et plus élancé, fruit long et ovale ;

2° Feuilles vert sombres, port plus trapu, fruit globuleux et court.

La répartition de cet arbre, a beaucoup préoccupé tous les voyageurs. Mais aucun ensemble de cette répartition n'a encore été faite. Mes nombreuses observations et les indications recueillies au cours de mes voyages me permettent de préciser les limites de son habitat.

L'arganier n'exite pas au Nord de Mazagan. Le point le plus septentrional où je l'ai rencontré se trouve à la hauteur du Cap Blanc, où quelques arbres forment

---

(1) Deux beaux sujets existent dans le jardin botanique des écoles d'Alger et produisent des fruits qui murissent.

un groupe isolé. Th. Fischer, en signale à Mechra ech Chaïr sur la rive droite de l'Oum er Rbia. Dans tout le Doukkala et jusqu'aux environs de Safi, l'arganier manque complètement. Un peu au Sud de cette ville, sur le littoral, l'arganier forme une brousse assez épaisse, les arbres sont rabougris et leur végétation est gênée par les vents du Nord-Ouest qui les brûlent.

Sur la rive droite du Tensift, il occupe tout le plateau des Riat et une partie de celui des Oulad Amara, dont l'altitude ne dépasse pas 400^{m}. Les arbres y sont de belle taille et constituent, par places, des boisements assez denses. La limite Est de l'arganier dans la vallée du Tensift est au confluent de l'oued Mramer.

Au Sud du Tensift, il se développe dans tout le Chiadma littoral, constituant de très belles forêts dans les Oulad Aïssa, le Djebel Kourat, les environs d'Aïn el Hadjar et jusqu'au bord de l'Oud Kseub. Sa limite à l'Est est marquée par une ligne grossièrement parallèle à la côte, partant de l'Oued Mramer, passant par Dar Moqaddem Meçaoud et Tilioua, pour aboutir à Kasba Meskalla.

Cette limite se tient à une quarantaine de kilomètres de la côte. L'altitude la plus élevée est atteinte au Djebel Kourat (500^{m}). Au Djebel Hadid, on peut observer que l'Arganier ne se développe que sur les pentes et jusqu'à l'altitude de 380^{m} environ, au-dessus le sol est nu ou couvert de thuyas. Les pentes du versant maritime sont plus abondamment fournies que celles du Sud et de l'Est tandis qu'au Djebel Kourat ce versant est entièrement occupé par cette essence qui y forme la belle forêt de Talmest.

Au Sud de l'Oued Kseub, l'arganier occupe toute la région basse qui borde le plateau du Mtouga. C'est l'arête même de ce plateau qui fait la limite depuis la kasba du caïd El Zelteni, à l'Est de la kasba d'Amhach, tout le long des Neknafa et des Haha jusqu'à Agadir. D'une manière générale l'altitude de l'arganier ne dépasse pas 5 à 600 mètres, son extension vers l'intérieur atteint 30 à 35 kilomètres. Chez les Ida ou Icern, les Neknafa et les Ida ou Guelloul il constitue des peuplements très denses. Plus au Sud et chez les Ida ou Tanan, les sujets sont moins nombreux et plus chétifs.

Au delà d'Agadir, l'arganier pénètre profondément dans la vallée de l'Oued Sous. Des forêts importantes existent au delà de Taroudant et chez les Mnaba, à plus de 100 kilomètres de la mer, mais l'altitude ne dépasse pas 500 mètres. Au Sud de Taroudant, dans les Chtouka, le revers Nord des plateaux est aussi couvert de belles forêts. Sur le flanc Sud de l'Atlas il s'élève jusqu'à 1.100 mètres. C'est dans ces mêmes conditions qu'on le retrouve dans l'Oued Aït Moussi. Le long de la rive droite de l'Oued Semnara, à la bordure du plateau du Mtouga, l'arganier atteint 900 mètres, dans la vallée il atteint 1.100 mètres un peu au Nord de Tellet Iran. Sur la rive gauche il se tient à l'altitude de 900 mètres. Jusqu'à cette altitude les peuplements sont denses, au-dessus ce ne sont que des sujets isolés.

Au Sud de l'Oued Sous, l'arganier est peu développé chez les Chtouka, quelques sujets rabougris se rencontrent sur le plateau de Larjam et aux environs de Tiznit. Dans cette région encore l'altitude ne passe pas à 300 mètres et la limite ne s'éloigne pas à plus de 30 à 40 kilomètres de la côte.

Au Sud de Tiznit, la route d'Illir traverse une épaisse forêt d'arganiers à l'altitude de 450 mètres.

Plus au Sud, cet arbre ferait défaut.

En somme, l'arganier est localisé entre Mazagan et le Tazeroualt, formant une bande parallèle à la côte qui atteint une quarantaine de kilomètres en moyenne. Dans la vallée du Sous, la bande se profile suivant la vallée et pénètre à l'intérieur jusqu'à plus de 120 kilomètres.

L'arganier produit un bois estimé ; de l'amande du fruit on en retire une huile appelée *Aouini* qui est très recherchée des indigènes.

La pulpe sert de nourriture au bétail.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Index des Mots Chleuh utiles au Voyageur

soleil	*tafougt*
lune	*aïour*
étoiles	*Iteran*
ciel	*iguinna*
terre	*akal*
vent	*adoo*
pluie	*anzar*
montagne	*adrar*
rocher	*azrou*
col	*tizi*
gorge	*imi*
vallon	*teilet*
rivière	*asif*
forêt	*tagant*
eau	*aman*
chemin	*arares*
maison	*tigmi*
porte	*imi*
fenêtre	*timit*
chambre	*aanaou*
écurie	*ag'oumi*
jardin	*our'ti*
fleurs	*ijdiguen*
pioche	*aguelzim*
viande	*tifii*
beurre	*temoudit*
lait	*ar'roo*
œufs	*tiglaye*
paille	*oualim*
bois	*ekchoud*
médicaments	*isafern*
raisin	*adil*
homme	*argaz*
femme	*tamrart*
garçon	*afrou*
fille	*tafrout*
marabout	*agouram*
tête	*agaïou*
cheveux	*inzad*
œil	*tit* plur. *al'len*
oreille	*amzour*
nez	*tinzer*
bouche	*imi*
dent	*irsan*
langue	*il's*
menton	*tam'ert*
cou	*amquerd*
poitrine	*idmar*
ventre	*addis*
bras	*af'fous*
jambe	*idarn*
pied	*ad'dar*
doigts	*idoudan*

cheval	*agmar*
mulet	*aserdoun*
âne	*ourioul*
bœuf	*afounas*
vache	*tafounast*
veau	*iguiz*
mouton	*izimmer*
chèvre	*tarat*
chamelle	*taoulit*
chien	*aïdi*
chat	*amacho*
chacal	*ouchchen*
lièvre	*aoutil*
hyène	*ifis*
panthère	*aguerzam*
sanglier	*isgarentagant*
mouflon	*aoudad*
corbeaux	*amakan*
poule	*ifoulouzen*
serpent	*alg'mat*
sauterelles	*temoulri*
escargot	*ajourlal*

boire	*atsoo*
manger	*atcher*
dormir	*ad'guener*
savoir, connaître	*ralder*
laver	*cird*
sacrifier	*adreur's*
entrer	*ekchem*
sortir	*fare*
droite	*faci*
gauche	*azelmad*
haut	*afil'la*
bas	*az'dar*
blanc	*imiloul*
bleu	*in'il*
rouge	*azougar*
noir	*ir'dar*
bon	*ichoua*
mauvais	*ouriadil*
joli	*foulqui*
semblable	*ricane*

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

PRÉFACE 1

PREMIÈRE PARTIE

PREMIER VOYAGE

I. — Casablanca, Marrakech, Mazagan, Rabat 3
II. — Rabat, Meknes, Fès 19
III. — Rabat, Larache, Tanger 49

DEUXIÈME VOYAGE

I — Mogador, Djebel Hadid, Chiadma 57
II. — Mogador, Bou Ibaoun. Imintanout 87
III. — Mzouda, Maroussa, Imintella, Marrakech 119
IV. — Tamesloht, Reraïa, Ourika, Mesfioua 151
V. — Marrakech, Mazagan 193

TROISIÈME VOYAGE

I. — Tanger, Ouazan, Fès, Larache 217
II. — Mogador, Safi, Seqsaoua, Ida ou Mahmoud 239
III. — Ida ou Tanan, Sous 274

QUATRIÈME VOYAGE

I. — Mazagan, Marrakech, Ras-el-Aïn 301
II. — Vallée du Seqsaoua 316
III. — Chichaoua, Ahmar, Mazagan 342

CINQUIÈME VOYAGE

I. — Mogador, Chiadma 357
II. — Première visite au Goundafi 368
III. — Seconde visite au Goundafi 410

DEUXIÈME PARTIE

PAGES

ÉTUDE GÉOLOGIQUE 463
Itinéraires dans le Rarb 469
Itinéraires dans le Haouz 485
Itinéraires dans l'Atlas 512
Itinéraires dans le Sous 554
APERÇU TECTONIQUE 557
DE L'ORIGINE DES TERRES FERTILES 567
FLORE 583
INDEX DES NOMS CHLEUH 609

ERRATUM

La carte des itinéraires est à l'échelle du 1/1.500.000 et non à celle du 1/1.750.000.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
RF
IMPRIMÉS.

ALGER. — TYPOGRAPHIE ADOLPHE JOURDAN. — ALGER

A.BRIVES. *Voyages au Maroc.*

P.L. I

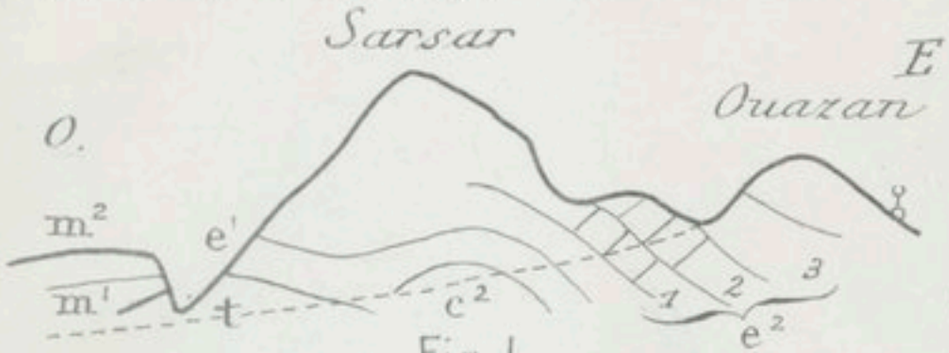


Fig. 1

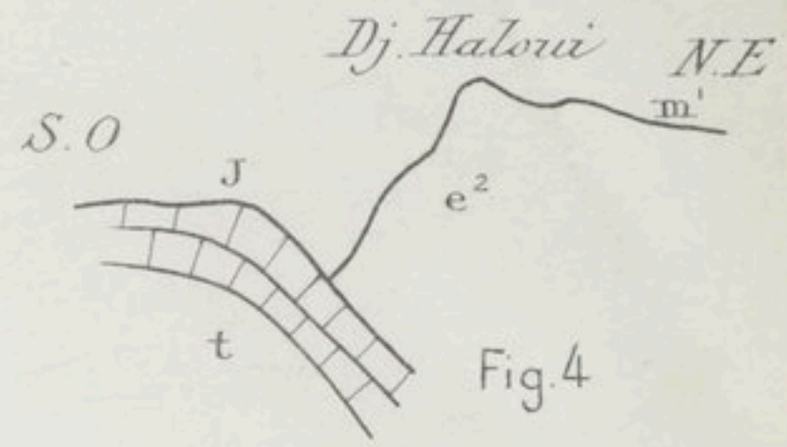


Fig. 4

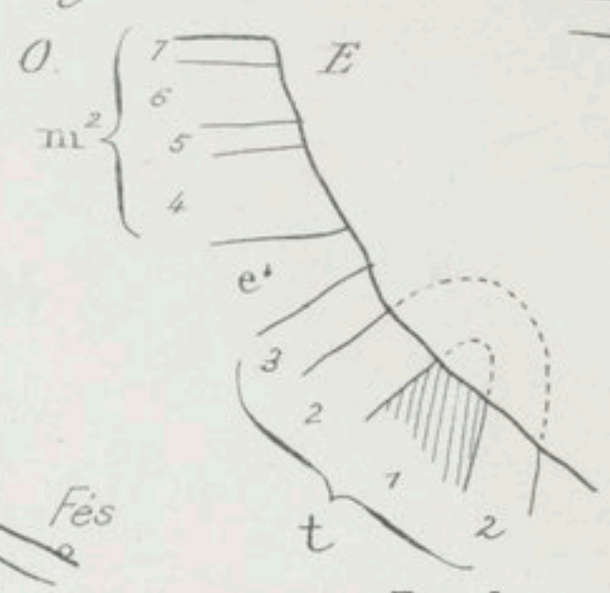


Fig. 3

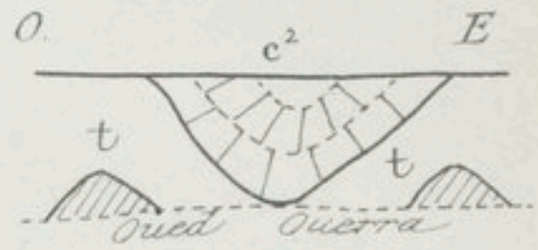


Fig. 2

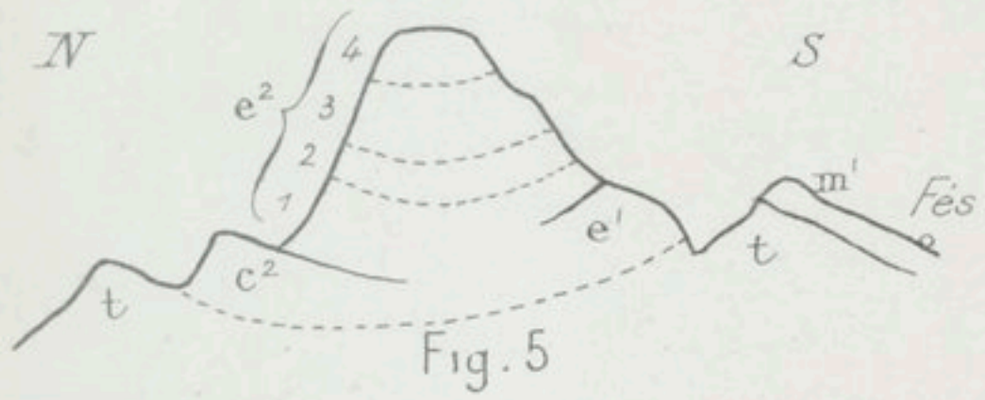


Fig. 5

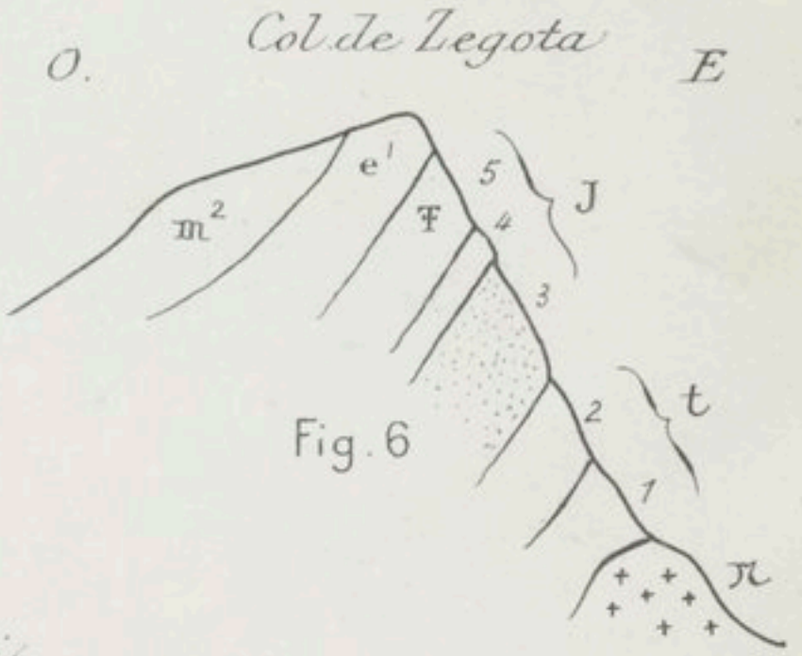


Fig. 6

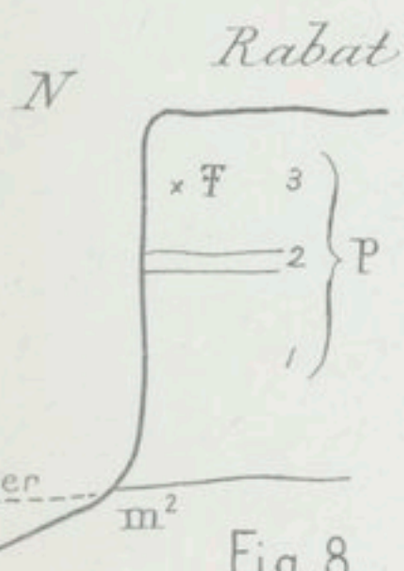


Fig. 8

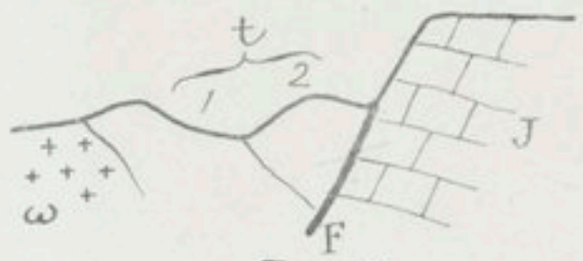


Fig. 7

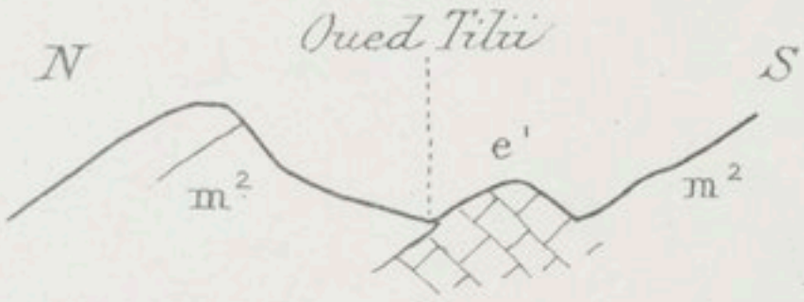


Fig. 10

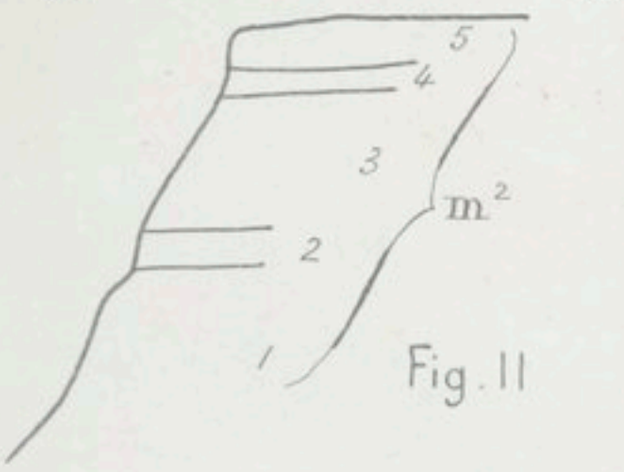


Fig. 11

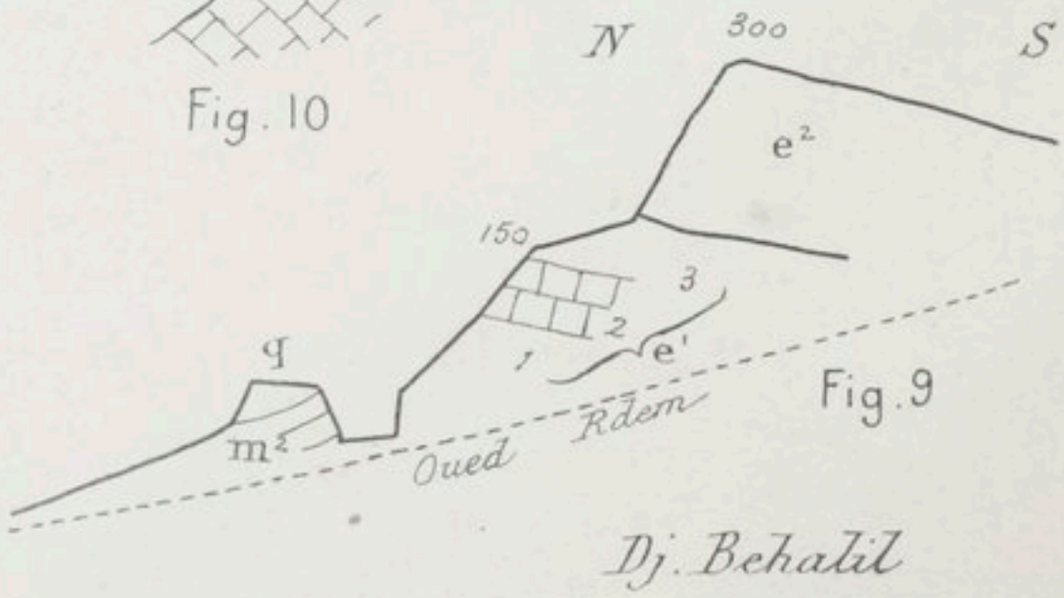


Fig. 9

Fig. 12

BIBLIOTHEQUE NATIONALE R.F.

A. BRIVES. *Voyages au Maroc.*

PL. II

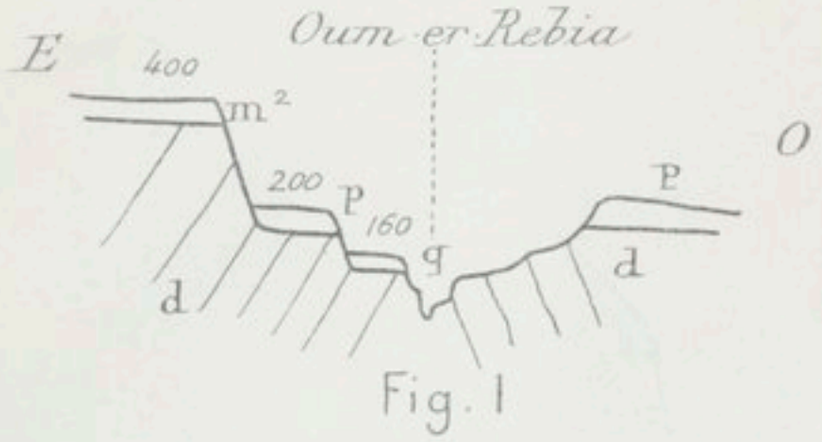


Fig. 1

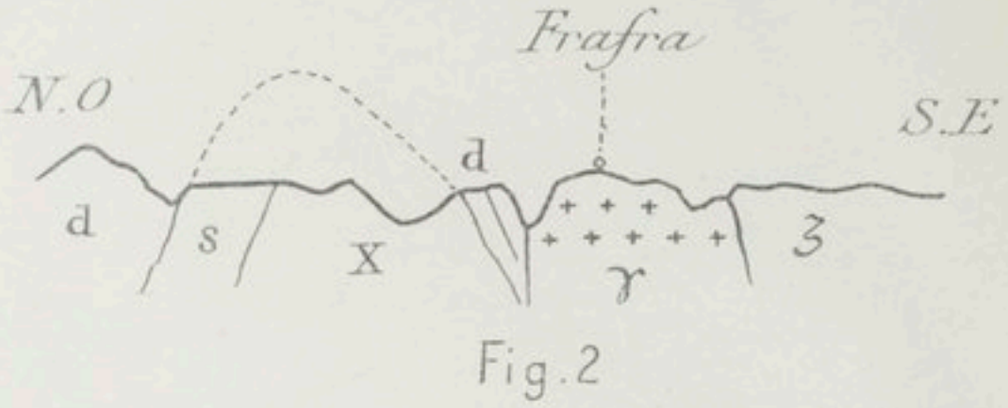


Fig. 2

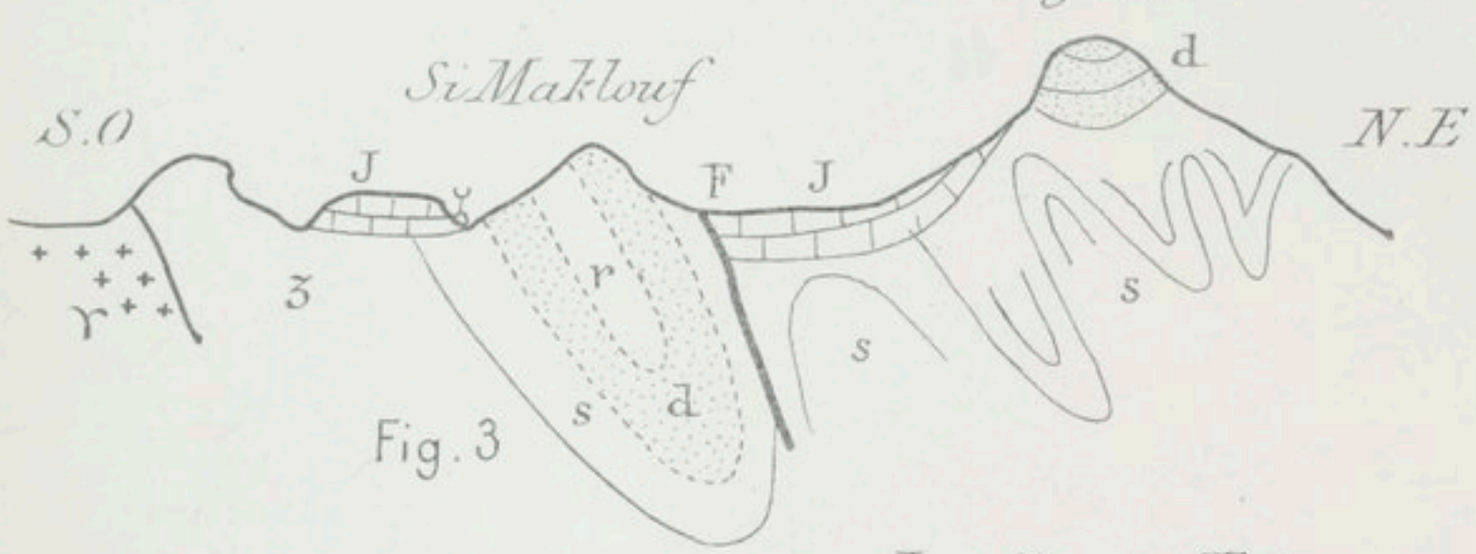


Fig. 3

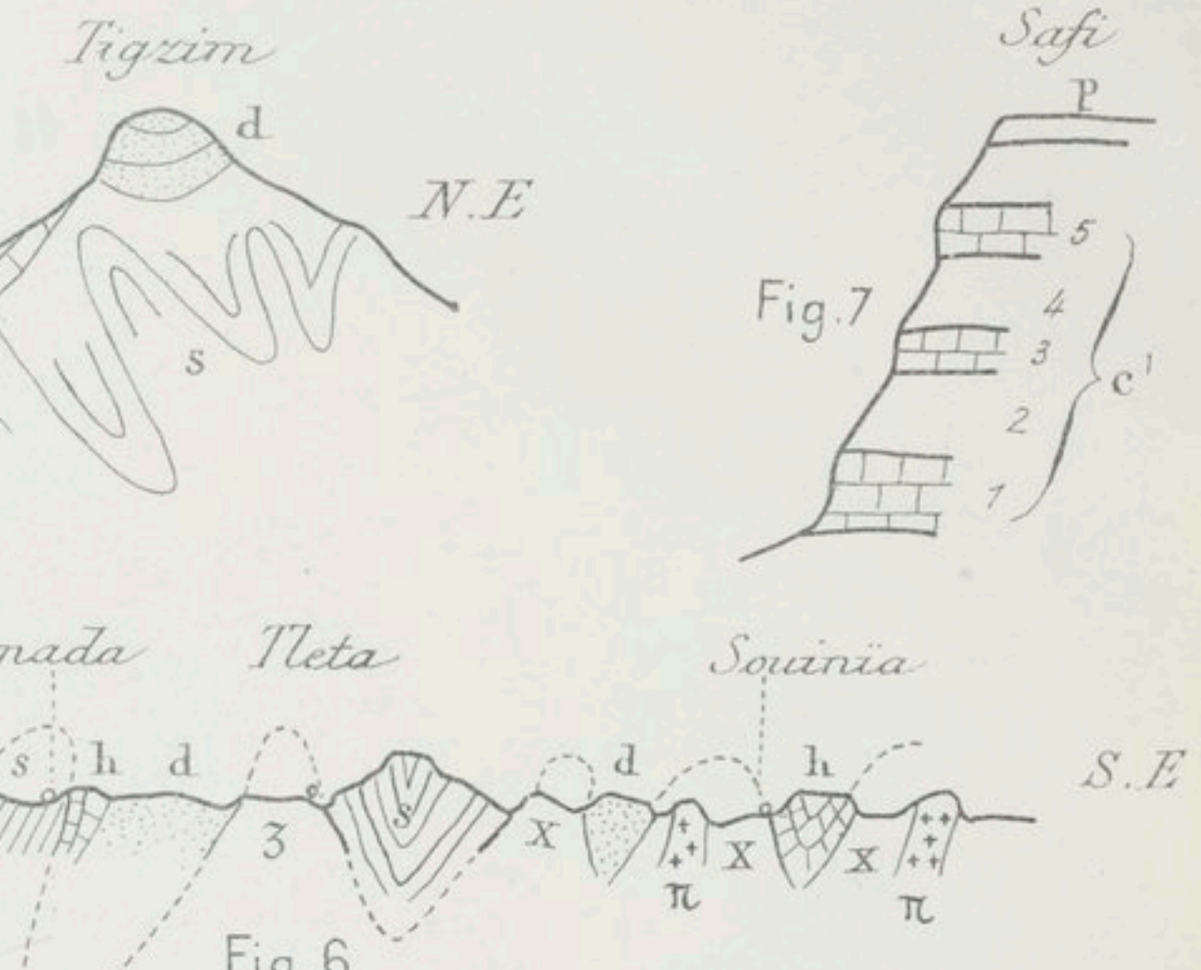


Fig. 6

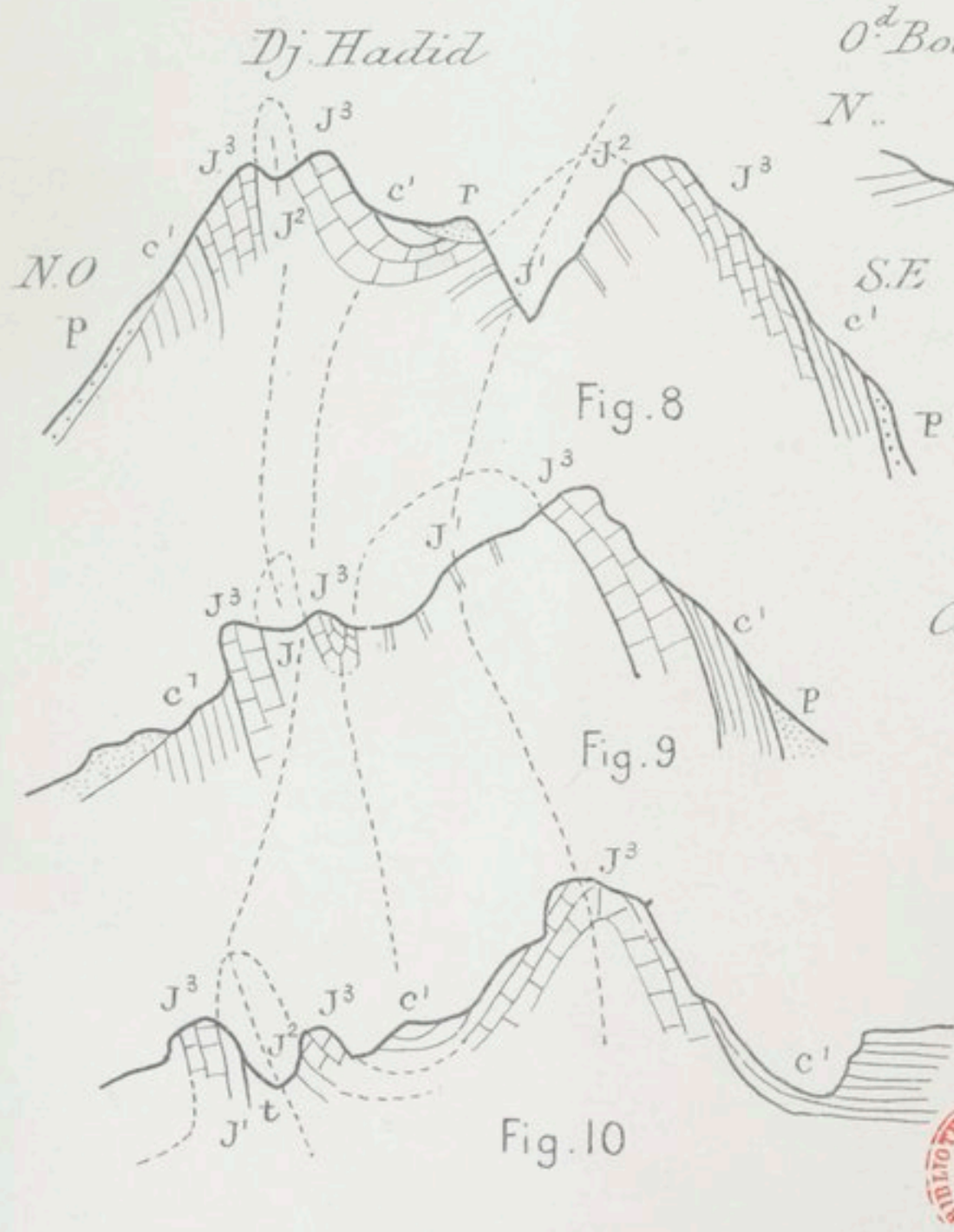


Fig. 8 Fig. 9 Fig. 10

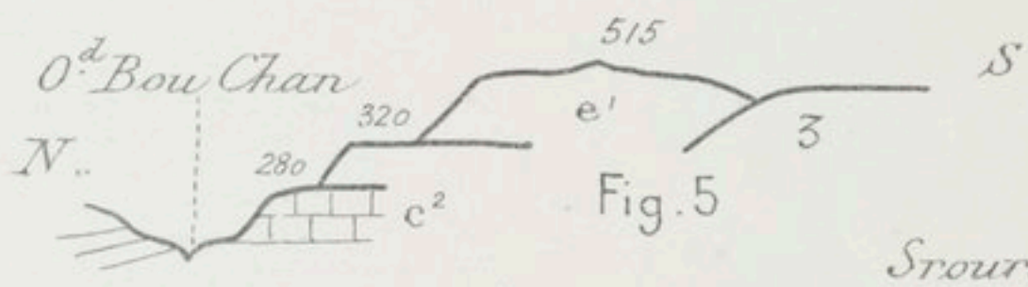


Fig. 5

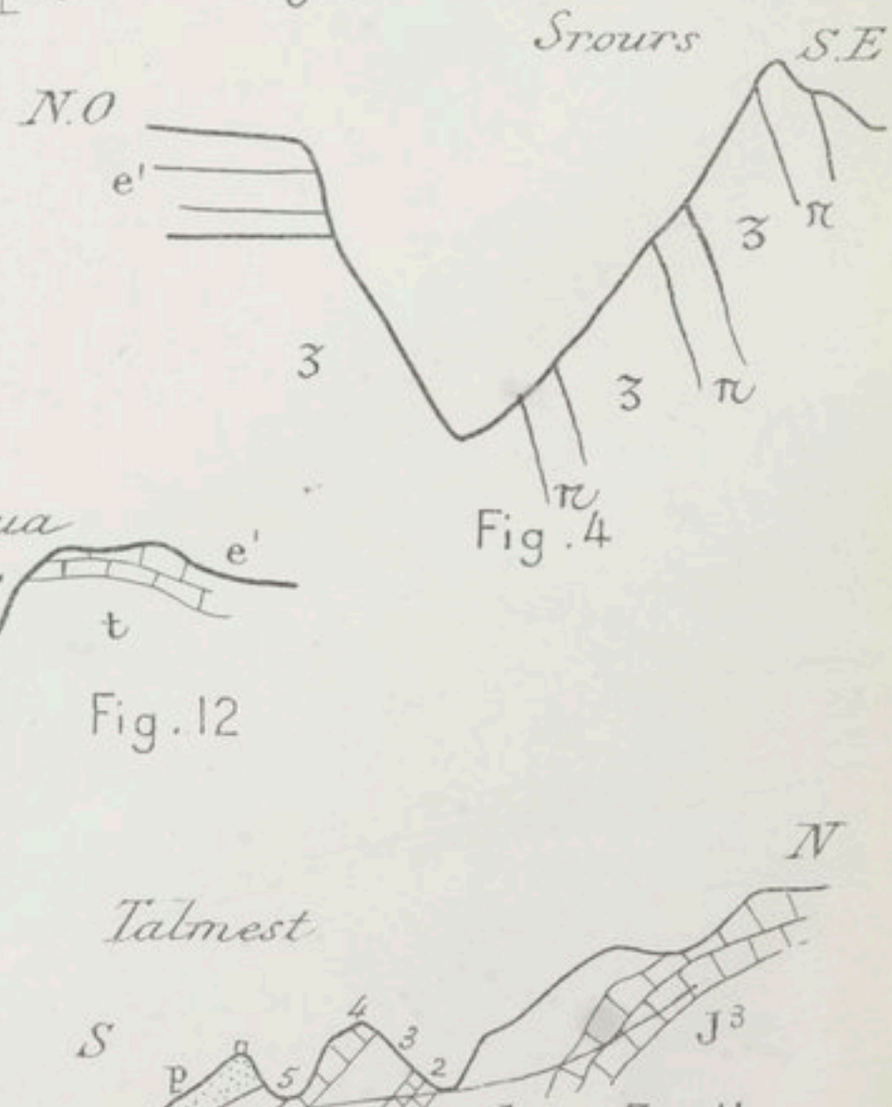


Fig. 4

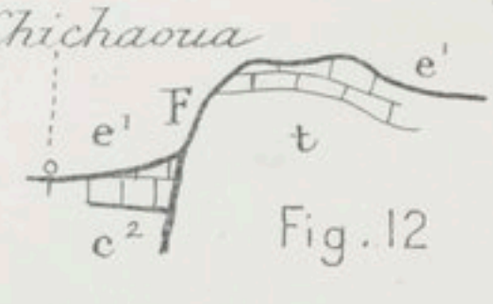


Fig. 12

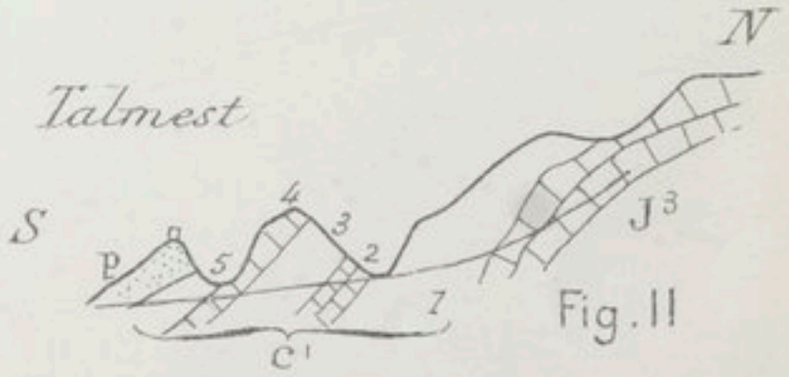


Fig. 11

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

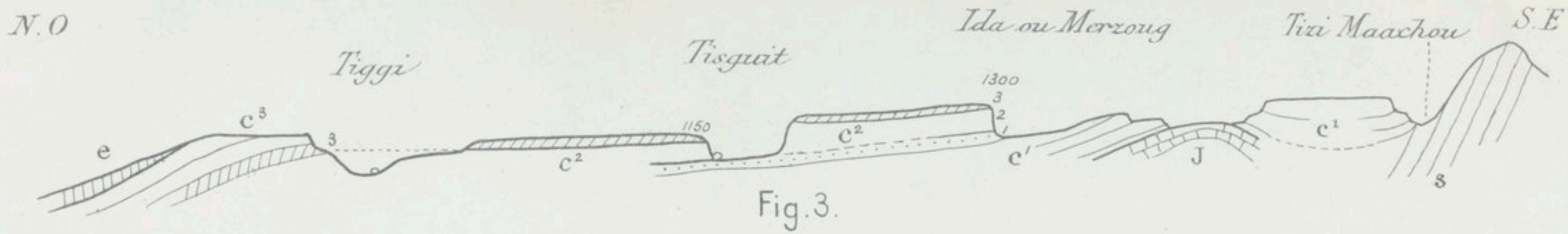


Fig. 3.

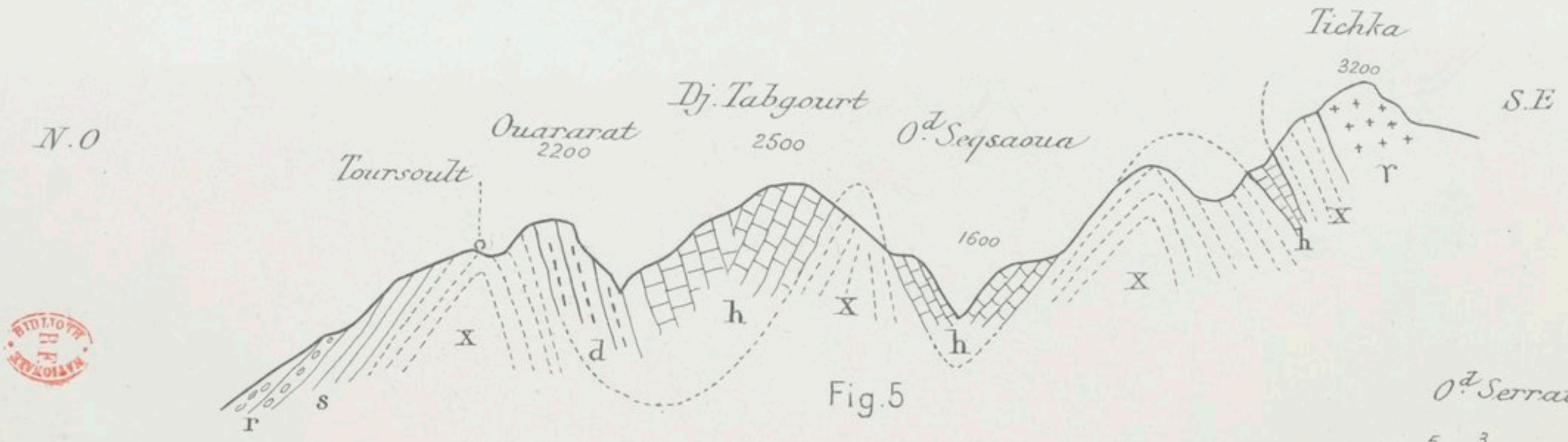


Fig. 5

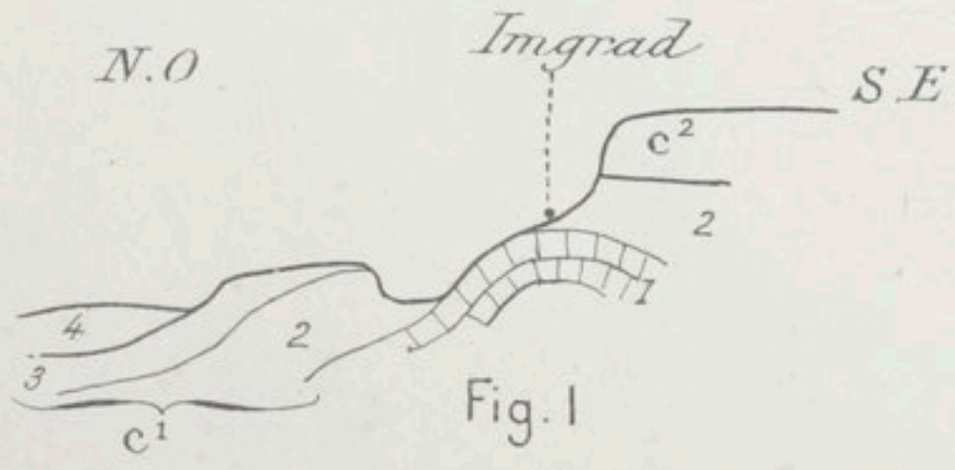


Fig. 1

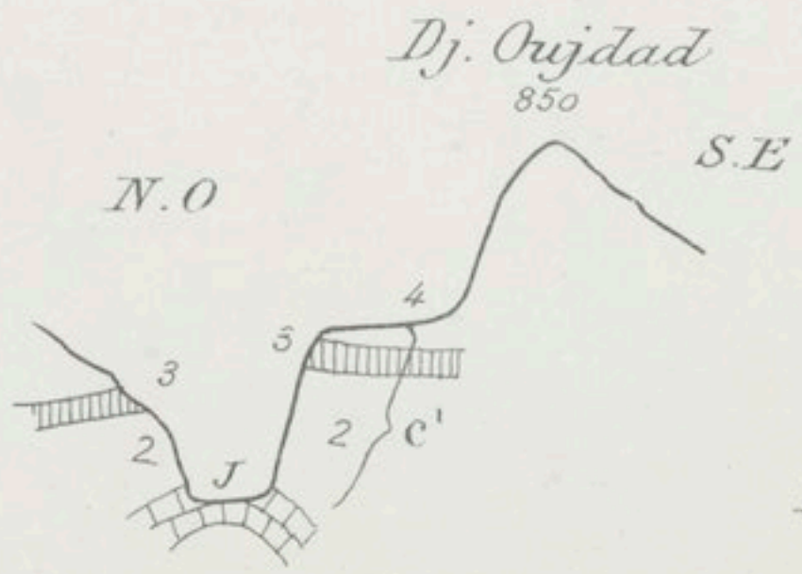


Fig. 2

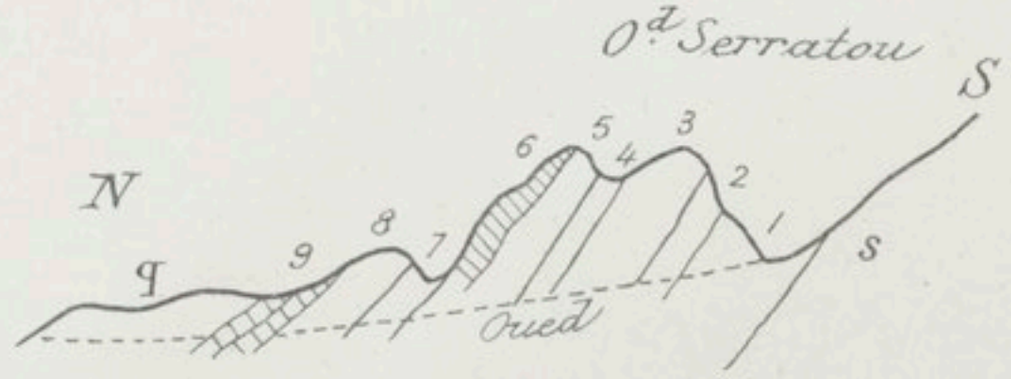


Fig. 4

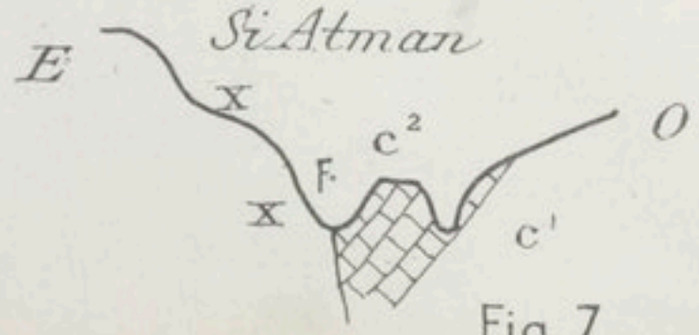


Fig. 7

Fig. 6.

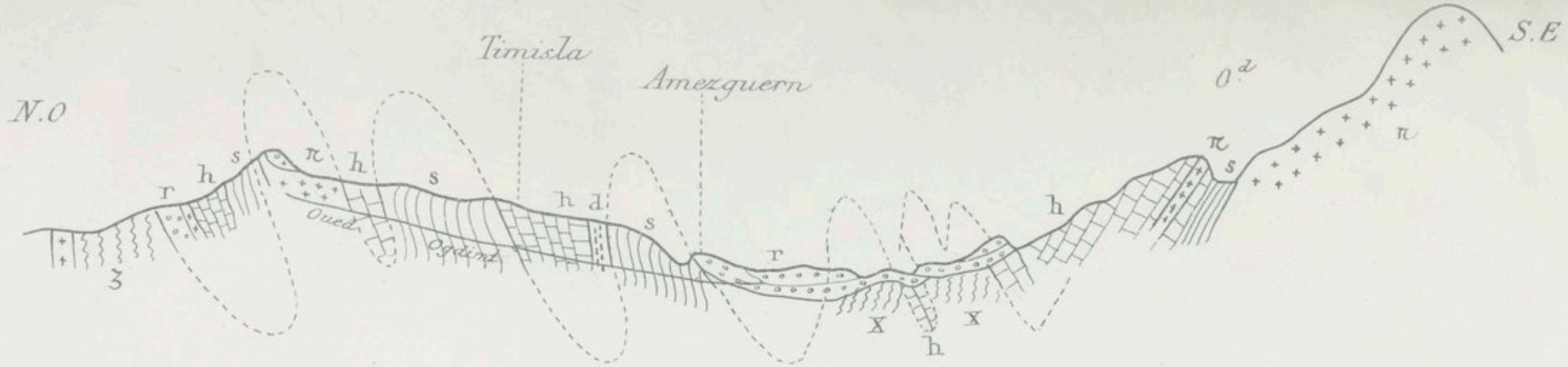


Fig. 1

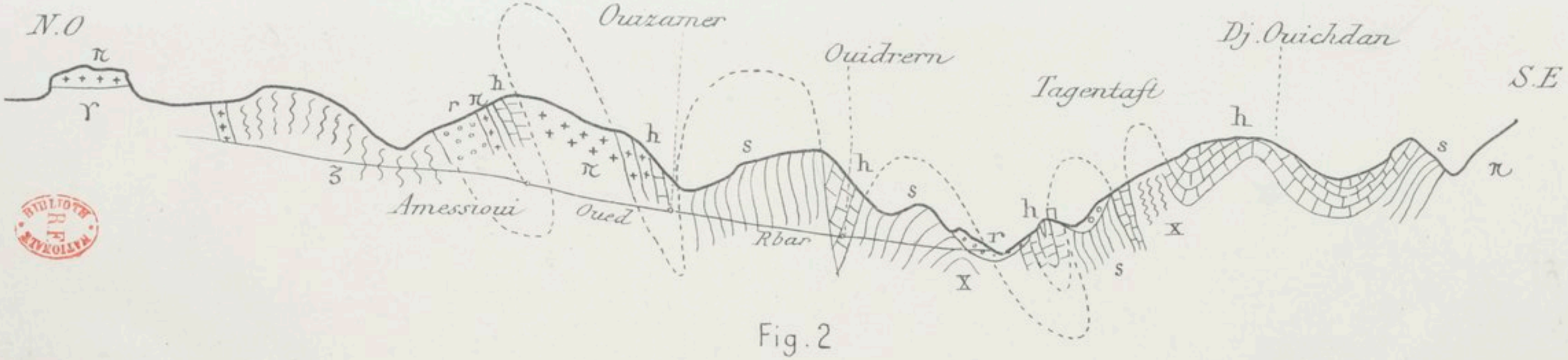


Fig. 2

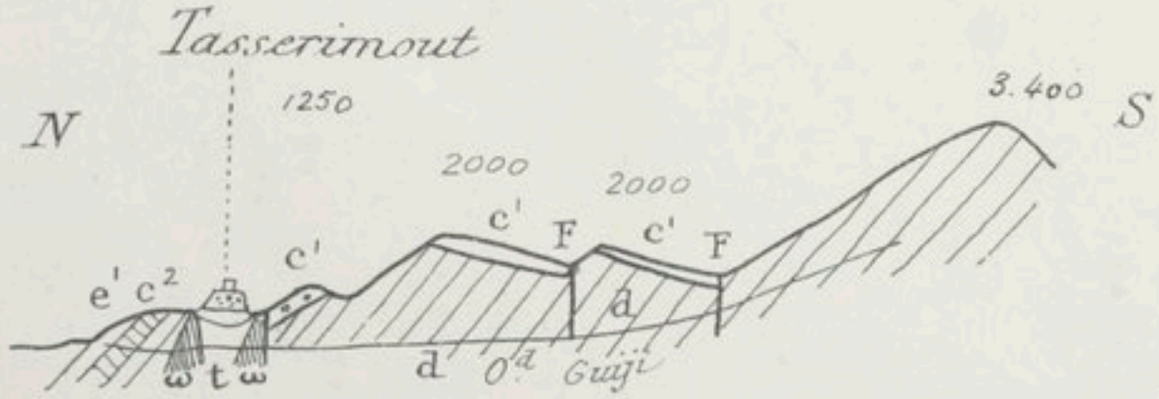


Fig. 4

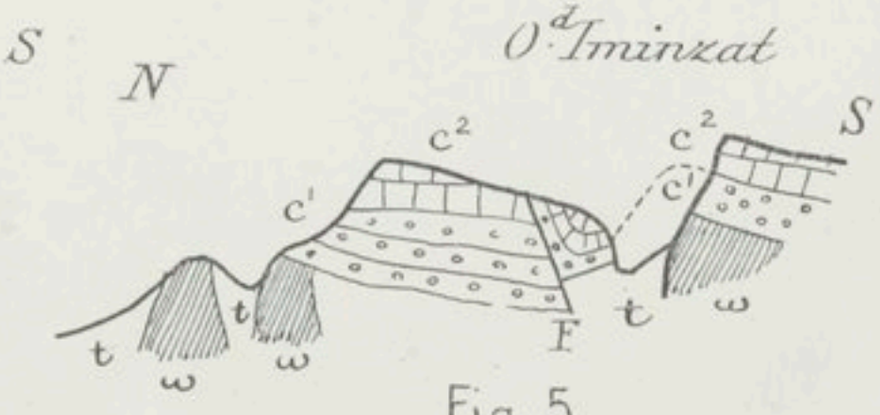


Fig. 5

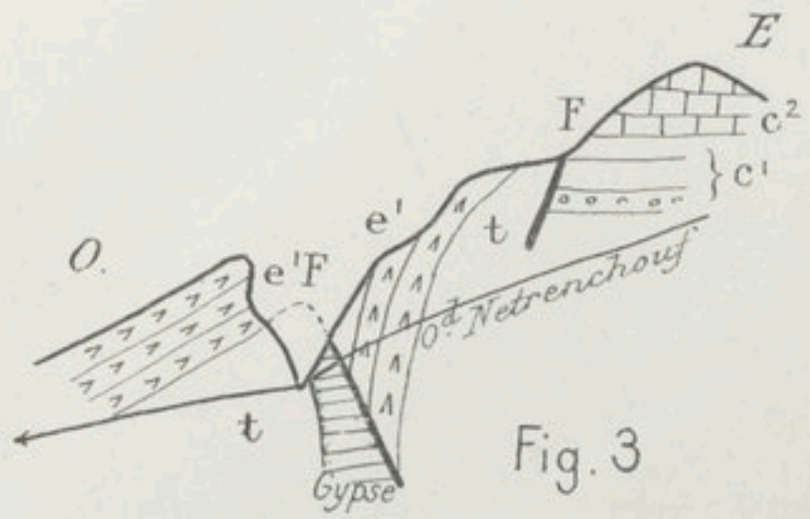


Fig. 3

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02134034 5